

Christian SAUBION



LE FEU SOUS LA CENDRE

ROMAN

Dialogue :

- *Mon ange, s'il y a bien une chose qu'a montré la dernière guerre, c'est que n'importe qui peut tuer n'importe qui. Tout ce qu'il faut, c'est un motif. Et une arme.*

- *Je n'y crois pas.*

- *Il n'y a pas de tueurs. Seulement des plombiers, des commerçants, et aussi des avocats. Chacun est parfaitement normal jusqu'à ce qu'il appuie sur la détente. Il n'en faut pas plus pour livrer une guerre. Des tas de gens ordinaires pour tuer des tas d'autres gens ordinaires. Rien de plus facile.*

- *Et ça la rend plus acceptable ?*

- *Non. Mais c'est ainsi. »*

Philip Kerr. *Une douce flamme* (Roman)

« *Ce n'est pas vraiment une guerre, mais c'est la seule que nous ayons. Alors amusons-nous !* »

General de division Charles Timmes. Guerre du Vietnam

« *La violence est le dernier refuge de l'incompétence.* »

Citation du personnage de Salvador Hardin (fondation Isaac Asimov).

« *Le présent serait plein de tous les avènements si le passé n'y projetait déjà une histoire.* »

André Gide.

« *Lorsque tout sera fini, je vous dirai combien de millions ont été joués, et vous me direz combien de vies ont été perdues, ça sera intéressant de comparer.*

Alors profite de la guerre, parce que ce qui viendra après sera terrible. »

Dialogues du film *Diên Biên Phu* de Pierre Schoendoerffer.

AVANT-PROPOS

Le feu sous la cendre est mon troisième Roman après *Boomerang* et *Blackout* mais en fait il devrait être le second, c'est dire la difficulté que j'ai eue pour réussir enfin à apposer le mot FIN au bas de la page 398. Ce bouquin m'a donné tellement de soucis, j'ai dû faire tellement de recherches historiques sur ce conflit majeur du XXe siècle qu'a été la guerre de 14/18 que j'ai abandonné plusieurs fois l'idée de continuer avant de laisser tomber, puis de reprendre près de deux ans plus tard une fois terminé *Blackout*. J'ai eu besoin de ce break car, pour être franc je ne voyais pas trop comment j'allais pouvoir faire ne serait-ce que pour imaginer une suite logique et surtout une fin qui tienne la route. Les voyages dans le temps n'est pas le thème le plus facile lorsqu'on se lance dans l'écriture. Les pièges des paradoxes temporels se retrouvent chaque fois que l'action se déroule, qu'un personnage important ou non disparaisse du point A pour réapparaître aux points B ou C avec tous les risques d'altérer le cours de l'histoire car n'oublions jamais qu'un paradoxe est avant tout une proposition qui contient ou semble contenir une contradiction logique, ou un raisonnement qui, bien que sans faille apparente, aboutit à une absurdité, ou encore, une situation qui contredit l'intuition commune.

Mais vous qui me connaissez parfois mieux que je ne me connais moi-même, vous savez très bien que je n'en suis pas à un paradoxe près, qu'il soit temporel ou non. C'est donc avec la foi du charbonnier que je me suis lancé dans l'aventure et vous savez quoi ? Je ne suis pas peu fier de m'en être enfin sorti pratiquement intact. Je dis "pratiquement" car c'est évidemment faux, on ne sort jamais tout à fait intact d'une pareille histoire qui vous travaille le jour et vous torture la nuit pendant près de cinq ans. Il y a eu des rémissions oui, et alors ? Les rechutes n'en étaient que plus dures, le combat pour donner corps à cette histoire qui devait au départ couler de source toujours plus âpre. Il fallait de toute façon que j'accouche un jour ou l'autre de ce bouquin car ça faisait un peu plus d'une trentaine d'années que je le portais en moi, m'étant toujours dit que le jour où je me lancerai dans le grand bain des histoires à dormir debout c'est par celui-ci que je commencerai. La suite me prouva que non puisque deux autres l'ont coiffé au poteau.

Alors amis lecteurs, n'étant ni historien de formation et ne me considérant surtout pas comme un "écrivain" mais plutôt comme un amoureux des mots qui n'ont de sens que lorsqu'ils s'accordent entre eux pour former des phrases cohérentes, je réclame par avance votre indulgence. Comme dans chaque roman, surtout les premiers, on a tendance à puiser dans son histoire personnelle. C'est ce que j'ai fait en créant le personnage d'Antoine Vasseur. Je dis bien d'Antoine Vasseur et non pas de Lucien Gonçalves ni de Maxence de Frescheville. Ce camion que conduit Antoine entre Berry au Bac et Soissons, ce Chemin des Dames maint et maint fois traversé et ce par tous les temps entre 1971 et 1974, année où j'ai cessé pour un temps de rouler, je l'ai moi-même conduit. Ces cimetières avec tant de croix blanches ou noires alignées au cordeau, drapeaux français flottant au vent (toujours français, américains ou anglais les drapeaux, jamais allemands) je les ai croisés, tout comme ce haut lieu du crime organisé appelé si joliment "Plateau de Californie" ou tant d'hommes jeunes ou moins jeunes, français et allemands confondus ont perdu la vie et où j'ai eu parfois le courage d'arrêter mon bahut histoire d'écouter les arbres me susurrer la chanson de Craonne. La grotte du Dragon je connais pour y avoir commémoré un 11 novembre resté gravé à jamais dans la mémoire du jeune sergent que j'étais, je connais.

La ferme de Hurtebise, je connais pour être trop souvent passé devant sans jamais m'arrêter faute de temps.

Le Plateau de Californie, je connais pour y avoir souvent posé les roues de mon bahut.

L'abbaye de Vauclair, le village détruit de Craonne, je connais.

Les tas d'obus empilés comme des stères de bois par les cultivateurs jusqu'au milieu des années 80, je connais.

Par contre, si j'y ai souvent rencontré de brouillard, je n'y ai jamais rencontré de fantômes. Heureusement pour moi.

CHAPITRE I

Offensive Nivelles - Chemin des dames...

Lundi 16 Avril 1917- Chemin des dames - 8 heures du matin.

« Ça va, vieux gars ?... » L'homme, couvert de boue et de cendre ouvre lentement les yeux. Il est complètement nu, sa peau est couverte d'ecchymoses et d'une infinité de petites coupures et ses oreilles bourdonnent à lui faire mal. Pourtant, la voix qui lui parle parvient lentement, très lentement à traverser les brumes de son cerveau. Cette voix lui rappelle vaguement quelqu'un, mais qui ? « Eh, tu m'entends quand j'te cause ? » En fait, cette voix ne lui parle pas, elle lui hurle aux oreilles. Elle hurle à travers ce grondement démentiel qui n'en finit plus de lui emplir le crâne pour finalement parvenir à couvrir le vacarme de fin du monde et à se frayer un passage jusqu'aux confins de sa raison. Et brusquement, ça lui revient. Cette voix rocailleuse a l'accent du terroir, c'est celle de son grand père Georges dit Jojo. Jojo le manchot, vu qu'il avait perdu son bras droit au court d'un combat dont il ne parlait jamais. Mais ça, ce n'est pas possible. Malgré la douleur lancinante qui lui vrille la tête, il sait que ce n'est pas possible. Son grand père est mort depuis quinze ans déjà et il ne l'a pratiquement pas connu. Il voudrait bien ouvrir les yeux pour vérifier, mais ses paupières pèsent des tonnes. Malgré le goût de terre et de cendre qui envahit sa bouche et lui dessèche le palais, il parvient à se retourner et à murmurer : « c'est toi grand père ? » Au prix d'un effort surhumain, l'homme parvient à décoller une paupière, puis l'autre. Sa vue troublée ne lui donne, dans un première temps, que des informations confuses et disparates. Des silhouettes courbées en deux semblent s'agiter de toute part, courir dans tous les sens comme des poulets auxquels on aurait coupé la tête. Sa main droite parvient à agripper quelque chose qui doit être une racine d'arbre, tandis que son coude gauche prend appui sur le sol pour le hisser en position semi assise et qu'une voix lui répond à travers le fracas d'explosions qu'il commence à percevoir de plus en plus distinctement. « Mais non, j'suis pas ton grand père. J'm'appelle Lucien ... Lucien Gonçalves de la 3ème section. Et toi, qui t'es ?

- Mais qu'est ce qui se passe », hurle cette fois l'homme en faisant un nouvel effort pour maintenir les yeux ouverts, « et d'abord, où est mon camion ?

« Ton quoi ? » demande la voix à travers le bruit des explosions qui semblent s'amplifier de minute en minute. La main gauche de l'homme parvient à saisir le col du manteau couvert de boue de Lucien Gonçalves. « Mon camion ! Mon bahut, bordel de merde !

- L'pauv'gars », fait à nouveau la voix avant de s'adresser à un auditoire invisible : « il a dérouillé de la tête. Venez, les copains. On va essayer de le ramener vers un poste de secours. « J'veux pas partir d'ici ! J'veux mon camion, merde ! » Puis soudainement radouci : « s'il vous plaît, aidez-moi à me relever, faut que je retrouve mon bahut.

- Ne bouge pas mon gars, et reste couché », lui fait une autre voix à l'accent de titi parisien qui semble venir cette fois de sa droite, « sinon tu risques bien de prendre une balle perdue. » Il lui faut un certain temps pour qu'il parvienne à digérer l'information. « Une quoi ? » fait la voix de l'homme déformée par l'angoisse. Maintenant que sa vue est presque redevenue normale, les voix anonymes se sont transformées en silhouettes. Des silhouettes fantomatiques, couvertes de boue, de débris divers et de sang aussi, il en sort de partout, de chaque recoin, de chaque anfractuosité que le cataclysme a épargnée. Ce qu'il découvre au fur et à mesure qu'il émerge de son état de coma éveillé lui fait dresser les cheveux sur la tête. Un visage s'approche du sien. Il appartient à la première voix, celle de son grand père

Jojo. « Ben ouais, vieux gars, ici c'est la guerre. Et à la guerre, y'a aussi des balles perdues... et des pas perdus... des pour ta gueule. Y t'a jamais appris ça ton sergent ?... »

C'est un cauchemar, pense l'homme en rentrant instinctivement la tête dans les épaules au bruit d'une explosion plus proche que les autres qui lui arrache les tympan, *je fais un putain de cauchemar... je vais me réveiller... il faut que je me réveille*. Puis soudain : *ça y'est, j'y suis, l'accident !... Je suis dans le coma à l'hosto...*

« Alors, c'est quoi ton blaze », insiste une seconde voix à l'accent des faubourgs de Montmartre. « T'es de quelle section ? » Avant qu'il n'ait pu ouvrir la bouche pour répondre, une explosion plus violente et plus rapprochée que les autres le secoue comme on secouerait un prunier. Instinctivement il tente de se protéger en se roulant en boule sur le côté, se prenant la tête dans ses avants bras en un geste ultime de défense. Durant ce qui lui semble être une éternité un amoncellement de terre et de gravats s'abat sur le petit groupe. Le bruit mat que font les débris de n'importe quoi qui retombent en cascade va finir par le rendre fou. Un morceau de madrier à demi calciné vient se fiché à quelques centimètres de son visage. S'en est trop pour lui. Il est bien conscient que sa raison est en train de vaciller. Il se met à pleurer. Les larmes coulent en rigoles sur son visage couvert de cendres, ravagé par la peur et l'angoisse. Puis comme par enchantement l'orage semble se calmer un peu. Suffisamment en tout cas pour qu'il entende la voix rocailleuse au-dessus de lui.

- Ben mon frelot, il est pas tombé loin, celui-là ! M'est avis qu'ils commencent à régler leur tir. Faut qu'on barre d'ici, sinon on a droit à la prochaine. J'aimerais être ailleurs quand ils s'apercevront que ça bouge encore.

- T'as raison, lui répond la voix des faubourgs, on se tire. Et fissa encore ! »

Antoine Vasseur profite de l'accalmie passagère pour lever la tête. Et non il ne rêve pas. Et non, il n'est pas plongé dans le coma. Il préférerait, d'ailleurs, car ce qu'il découvre au fur et à mesure qu'il retrouve ses sens et sa lucidité lui prouve que ce qu'il est en train de vivre est tout sauf un cauchemar. Aussi loin que puisse porter son regard, il découvre un paysage d'apocalypse. Les explosions se sont à présent déplacées plus loin sur sa droite et la terre, labourée jusqu'à perte de vue, explose en geysers qui montent haut dans le ciel pour retomber en pluie de boue et de cendre fine qui s'infilte partout. Dans le nez d'abord, puis la bouche, les oreilles et qui colle les paupières. Le paysage se dilue, disparaît dans le brouillard et la fumée qui enveloppent tout, qui noient tout. Le sol, criblé de cratères géants tressaute et tressaute encore sous les impacts titanesques des mines et des obus de tous calibres qui projettent des tonnes de gravats, de pierres et de scories jusqu'au ciel plombé par la fumée des explosions. Tout est ébranlé, broyé, concassé par un marteau pilon géant. Des corps écartelés, démembrés volent partout, pour retomber au sol dans des positions grotesques, telles des poupées de chiffon désarticulées. Il parvient même à distinguer le cadavre d'un cheval accroché au sommet d'un arbre dont il ne reste plus que le tronc et quelques branches calcinées. Contrairement au reste du corps dépecé, la tête de la bête est intacte et un rictus hideux découvre des dents jaunies. Ses yeux vitreux semblent contempler ce paysage de désolation et méditer sur la folie des hommes qui l'on amené là. A travers le vacarme qui l'entoure de toute part, l'homme entend distinctement les appels de soldats perdus à la recherche d'autres camarades perdus comme eux. Et toujours le hurlement des blessés qui rampent comme ils peuvent pour tenter de trouver un abri illusoire. Et encore, des coups de feu, l'aboiement rageur des mitrailleuses et le bruit assourdissant des explosions de grenades qui arrivent on ne sait d'où. Et puis des ordres, aussi, aboyés durement. Et des coups de sifflets. Et encore des ordres et des hurlements mêlés à ses propres hurlements. «

Antoine !... Je m'appelle Antoine Vasseur. Mais qu'est-ce qui m'arrive ?... Qu'est-ce que je fous ici ?!... »

Le dénommé Gonçalves et le titi parisien se regardent, décontenancés. Sûr que ce gamin a perdu la boule. Tapi, recroquevillé comme un fœtus dans le ventre de sa mère, Antoine gît à présent dans un trou d'obus, entouré par le fantôme de son grand père et le gavroche des faubourgs. Les mains enserrant son visage couvert de boue et de sang, il pleure. Il pleure à chaudes larmes. Le choc psychologique est tel qu'il tremble de la tête aux pieds. Un tremblement nerveux, incontrôlable. Et il a froid. Très froid. Il serre tellement les dents que sa mâchoire lui fait mal.

- C'est qui ce gus, demande une autre voix, celle d'un spectre maculé de boue qui vient de sauter dans le trou d'obus qui leur sert d'abri provisoire.

- 'sais pas, mon lieutenant, répond la voix du titi parisien.

- Et vous l'avez trouvé comme ça, à poil ? hurle la voix du spectre, essayant de passer au-dessus du bruit des explosions. Mais bordel, où sont ses fringues ? Son barda ?... son arme ?

- 'sais pas mon lieutenant.

- 'sais pas, 'sais pas !... Vous ne savez pas grand-chose, Caillot...

- Ben vous savez, mon lieutenant, à travers tout ce bordel, c'est vrai qu'on ne sait pas grand-chose. On sait même pas où sont les boches. Alors pour le reste...» Le dénommé Caillot doit hurler à l'oreille de son supérieur pour se faire entendre. Ce dernier, qui est déjà passé à autre chose, rampe jusqu'au sommet de l'entonnoir qui les protège provisoirement des tirs adverses et se met à observer à la jumelle un point dans le brouillard d'où sortent à intervalles réguliers des petites langues de feu rageuses. Caillot le suit comme son ombre, comme pour le protéger. Les deux hommes se connaissent depuis le début de la guerre et Caillot est un peu, à titre officieux, le porte bonheur du lieutenant. Sur le plan militaire il est aussi son ordonnance, et pour ce faire il se doit d'être constamment à ses côtés. « Les fumiers », hurle le lieutenant à l'intention de son subordonné, « ils ont foutu des nids de mitrailleuses partout. J'en ai repéré au moins trois qui nous barrent le sommet... on ne passera jamais. » Découragé, il baisse ses jumelles et semble réfléchir un instant, et comme d'habitude, sa décision est vite prise. De sa musette, il sort un calepin et un petit crayon dont il humecte la mine du bout des lèvres et se met à griffonner un court rapport à l'attention de son commandant de compagnie :

Impossible de progresser plus avant. Section clouée au sol par nids de mitrailleuses enterrées dans bunkers le long de la cote 108. Pertes en hommes évaluées à 80%. Manquons de munitions, de ravitaillement et d'eau. Plus de téléphone, ni d'estafettes ni de pigeons.

Demande pilonnage d'artillerie et renfort de pionniers avec lance-flammes.

Coordonnées : 49°26'29" Nord-3°43'57" Est.

Faites vite pour l'amour de Dieu.

Signé : Lieutenant Dégrèves 5ème Cie-3ème section.

Puis il arrache la feuille et la tend d'une main ferme à Caillot en lui hurlant :

- Tenez, faites porter ça au PC du bataillon. Il n'y a vraiment plus d'estafette disponible ?

- Non mon lieutenant. Deux ont été tuées au début de l'attaque, les autres se sont paumées entre les lignes dès le début du pilonnage. Faut dire aussi que pour s'y retrouver dans ce merdier...

- Et les pigeons ?

- Non mon lieutenant, plus de pigeons... on a utilisé le dernier y'a une heure. » Le lieutenant Dégrèves hoche la tête en nettoyant rapidement l'objectif de ses jumelles à l'aide d'un mouchoir crasseux sortie de la poche de sa vareuse.
- Eh bien, allez-y vous-même, caporal.
- Impossible, mon lieutenant. » Dégrèves n'en croit pas ses oreilles. Sans baisser ses jumelles, il hurle à Caillot : « et pourquoi ça *impossible* ?
- Je ne peux pas vous laisser seul en première ligne. N'oubliez pas que je suis votre porte bonheur attiré. » Si la situation n'était pas aussi dramatique la réflexion de Caillot prêterait à sourire. *Ça, c'est du Caillot pur jus*, ne peut s'empêcher de penser le lieutenant Dégrèves. C'est pourtant d'une voix ferme qu'il donne l'ordre de déguerpir au plus vite.
- C'est un ordre, caporal. Et tant que vous y êtes, faites-vous aider par Gonçalves et ramenez votre protégé jusqu'à un poste de secours.
- Mais !...
- Y'a pas de mais. C'est un ordre, je vous dis ! Exécution ! » Comprendant qu'il n'aurait pas raison sur ce coup-là, Caillot fait demi-tour en rampant, non sans tenter un baroud d'honneur : « Et s'il vous arrive quoi que ce soit, je fais quoi moi ? » Cette fois ci, le lieutenant Dégrèves se retourne vers son ordonnance devenue au fil du temps presque son ami. La lassitude, la fatigue et l'âpreté des combats de ces dernières heures se lisent sur son visage couvert de suie et de sang. Il lui dit d'une voix qui a beaucoup de difficultés à passer par-dessus le vacarme de la bataille: « tu écriras à ma femme ... tu lui diras comment je suis mort et ce qu'on a dû endurer ici pour que la France puisse vivre en paix », avant d'ajouter d'une voix brisée par l'émotion:
- Allez, barre-toi, caporal, et tâche de rester en vie et de revenir avec mes renforts. Il y va de notre peau. Et dis aux hommes de se planquer. On ne peut plus avancer pour le moment.
- Pour ce qu'elle vaut, notre peau », ne peut s'empêcher de grommeler le caporal Caillot en reprenant sa reptation vers ses camarades, le Lebel soigneusement calé dans les avant-bras pour retomber quelques instants plus tard, dans le trou d'obus où l'attendent Lucien Gonçalves et les quelques rares survivants qui les y ont rejoint. « Alors, demande Gonçalves, il en dit quoi le lieutenant ? » Caillot feint d'ignorer la question et s'adresse aux quelques autres fantômes en guenille regroupés comme un troupeau de moutons apeurés autour du berger.
- Le lieutenant il a dit de se planquer jusqu'à nouvel ordre en attendant les renforts. Essayez de rassembler les blessés. Si vous voyez des brancardiers, chopez-les. Qu'ils commencent à évacuer tous ceux qui en valent encore la peine. Postez des sentinelles et vérifiez vos armes. On n'est pas à l'abri d'une contre-attaque. Apparemment, les boches d'en face veulent notre peau et ça tombe bien, nous aussi. Ensuite, essayez de manger et de vous reposer un peu tant que vous le pouvez.
- On ne se replie pas, demande un bleu d'une vingtaine d'années d'une voix chevrotante dans laquelle perce la panique et le désespoir.
- Pas question de repli, lui répond le caporal en le fusillant du regard, on s'enterre ici et on attend les renforts. Bertrand ?...
- Oui caporal, répond le dénommé Bertrand.
- Tu vas me remplacer auprès du lieutenant. Va le rejoindre et tache moyen de veiller sur lui. Essaie de lui porter un peu de café, il en a besoin. Et s'il lui arrive malheur je te bute moi-même. C'est clair ?
- Parfaitement clair, Caporal : vous me butez vous-même.
- Et toi ? lui demande un des hommes.

- Moi, je file avec Gonçalves au PC du bataillon pour demander des renforts. Ordre du lieutenant. Et on emmène le nudiste pour le déposer à un poste de secours.

- A vos ordres, fait Bertrand en réajustant son paquetage pour disparaître en rampant, suivi des yeux par ses camarades.

Puis s'adressant à Gonçalves : « bon Lucien, t'as pigé ? Tu viens avec moi et l'autre ». Puis à la poignée de survivants : « pas de questions ?... Alors exécution... allez, les enfants, on se bouge », il ajoute en tapant dans ses mains pour faire activer le mouvement, avant de se raviser brusquement : « autre chose... si je ne reviens pas, c'est le première classe Schmitt qui prendra le commandement jusqu'à l'arrivée de mon remplaçant. Compris Schmitt ? » Pas de réponse.

- COMPRIS SCHMITT ?, hurle cette fois Caillot.

- Compris caporal », lui répond une voix qui sort de derrière la carcasse éventrée d'une carriole à laquelle sont encore attelés les cadavres de deux chevaux de trait. « Ben t'étais où ? », lui demande Caillot furieux. Le première classe Schmitt est, comme son nom ne l'indique pas, originaire de Marseille. C'est un grand escogriffe de rouquin à l'allure dégingandée et nonchalante, toujours à la recherche d'une connerie à faire. C'est un bon camarade et tous les autres l'adorent. Ses parents, chassés de leur Lorraine natale par la guerre de 1870, étaient venus s'installer dans le sud de la France, pour finalement se fixer comme bourreliers dans une rue du vieux port. Inutile de dire l'amour qu'il porte aux Teutons comme il appelle ceux d'en face. « Excuse-moi caporal, j'étais aux chiottes, tente-t-il de se justifier tout en rajustant sa tenue, j'ai un peu les boyaux en vrac.

- Ouais, mais un jour pas fait comme un autre, tu te feras flinguer par un des nôtres avec tes conneries, aboie Caillot hors de lui. Préviens, bordel quand tu vas chier !... Bon je répète ce que je viens de dire aux autres... » Schmitt est obligé de se pencher pour recevoir les consignes du caporal, toujours obligé de lui hurler dans l'oreille pour couvrir le bruit du pilonnage qui ne faiblit toujours pas.

- Bon, t'as pigé tête de buis, ou faut que je répète encore une fois ?

- Non, caporal, ça ira.

- Bien ! Alors au boulot. » Tandis que les hommes commencent tant bien que mal à s'installer dans la boue et la froidure, Lucien Gonçalves s'approche d'Antoine Vasseur, toujours roulé en boule dans son coin. Pour éviter qu'il ait trop froid, un des hommes lui a passé autour des épaules une couverture réglementaire prise sur le paquetage d'un cadavre. Antoine s'est enroulé dedans, mais vaincu par la fatigue et le stress et malgré le fracas du combat qui fait rage autour de lui et le bruit terrifiant des explosions, il s'est endormi comme une masse. C'est dans cet état que le caporal Caillot et le soldat Gonçalves l'ont réveillé. Lucien l'aide à enfiler un pantalon déchiré couvert de sang et de boue séchée avant de lui passer une capote dans le même état, toute aussi peu ragoûtante. Sans opposer de résistance, dans un état proche de la catatonie, Antoine se laisse faire. Comme pour s'excuser de n'avoir que ces hardes immondes à lui proposer, le caporal lui parle comme on parlerait à un enfant pour le rassurer.

- Tiens fils, on n'a pas trouvé mieux... ça appartenait à type qui n'en aura plus jamais besoin. Et puis, à la guerre comme à la guerre, il croit bon d'ajouter en finissant de lui sangler un casque cabossé sur la tête.

- Allez, viens mon gars, on se tire de ce patelin, ajoute Caillot, j'espère seulement que tu sais ramper, parce que la route risque d'être longue d'ici au poste de secours... si toutefois on en trouve un. Sans compter que ceux d'en face tirent plutôt juste, alors baisse la tête ». Statufié,

Antoine, le regard perdu, ne répond rien. « Alors, t'a appris à ramper ou pas ? », insiste Gonçalves. Décontenancé par le manque de réaction de son protégé, ce dernier ne peut s'empêcher de murmurer : « mais bon Dieu, bonhomme, tu sors d'où, toi ? De la lune ?...

- Ça fait rien, lui crie Caillot à travers le bruit infernal du combat, tu passes devant, lui reste derrière toi et moi je ferme la marche. » Puis s'adressant à Antoine : « t'as pigé, garçon ? » Voyant que ce dernier n'a aucune réaction, le caporal n'insiste pas. « Allez, en route », il fait à l'attention de son compagnon d'infortune en poussant le jeune homme devant lui. Les premiers mètres sont de loin les plus faciles à parcourir. Il s'agit de sortir de l'entonnoir où se sont réfugiés les survivants de la troisième section du lieutenant Dégrevés. C'est après que ça se complique. Il faut sauter de trous d'obus en trou d'obus en priant le ciel qu'un tireur du camp d'en face ne décide pas de faire un carton. Et apparemment, bien que muet, Antoine Vasseur a compris les instructions qui lui ont été faites. Il se glisse sans problème derrière Gonçalves dont il calque les gestes et le comportement, au grand étonnement de ses deux compagnons. En arrivant devant un cratère plus important que les autres, Gonçalves a un instant d'hésitation. L'entonnoir est tellement énorme qu'on pourrait y enterrer un char d'assaut sans que la tourelle ne dépasse. Dubitatif, Lucien scrute la gueule béante du trou en attendant que Caillot vienne le rejoindre pour prendre une décision. « Alors ! Maintenant on fait quoi caporal ? »

Le caporal semble lui aussi hésiter. « On n'a pas le choix ; impossible de passer à gauche ou à droite, ce sont des champs de barbelés et j'ai pas pris de cisailles. En plus, il semblerait qu'ils aient foutu des mines partout ». Comme pour lui donner raison, une violente explosion soulève un char Schneider endommagé qui tentait de regagner seul et à vitesse réduite l'abri des lignes arrière. Malgré ses 12.5 tonnes, la violence de la déflagration propulse l'engin à plusieurs mètres de haut avant de le laisser lourdement retomber sur le dos, tel un pachyderme éventré, dans le bruit de ferraille de ses chenilles arrachées et des crabots qui continuent de tourner dans le vide. Le canon de 75mm, presque plié à l'équerre s'enfonce profondément dans la boue du sol dévasté. A peine retombé, une nouvelle explosion embrase le mastodonte et le rejette tel un fétu de paille quelques mètres plus loin, ne laissant aucune chance aux six membres d'équipage de pouvoir échapper à l'enfer. Sous l'effet de la chaleur insoutenable qui se dégage du brasier, les réservoirs d'essence explosent, transformant le mastodonte en une gigantesque boule de feu. Dans un geyser de débris incandescents et d'essence vaporisée, les obus du magasin explosent les uns après les autres tandis que les bandes de balles des mitrailleuses crépitent en chapelet comme autant de feu de Bengale. Un court instant la trappe arrière s'ouvre laissant apparaître le corps d'un des servants qui tente désespérément d'échapper à l'incendie qui fait rage. Peine perdue. Transformé en torche vivante, ce dernier qui ne peut se dégager à temps de l'amas de ferraille, se tord dans les flammes en hurlant pour retomber et disparaître définitivement dans le brasier, transformant ce qui reste du char en cercueil incandescent. Les hurlements d'agonie des membres d'équipage prisonnier de cet enfer semblent ne jamais devoir finir et parviennent jusqu'à Gonçalves qui se bouche les oreilles pour ne plus entendre.

« Les pauvres gars, marmonne Caillot les dents serrées, ils n'ont eu aucune chance. » Anéanti par le spectacle qui s'offre à lui, Gonçalves pleure doucement, la tête rentrée dans les épaules. C'est le caporal Caillot qui réagit le premier en apostrophant durement son camarade. « Lucien, bordel, tu ne vas pas caler maintenant, merde ! Allez, secoue-toi un peu, j'ai besoin de toi ». Gonçalves tourne vers Caillot un visage défait où les larmes ont creusé dans la crasse de profonds sillons. Il a à présent le visage d'un vieillard de trente ans, le visage d'un homme qui vient de perdre ses dernières illusions et que la démence et le

désespoir commencent à ronger insidieusement. Il n'en peut plus, lui qui a combattu depuis plus d'un an sur tous les champs de batailles, de la Marne à Verdun. Il n'en peut plus de tous ces morts pour rien, de ces tueries sans fin. Au nom de quoi ?... Au nom de qui ?... De la France ? De cette France, patrie de Voltaire, de Saint Juste et des droits de l'homme, d'une certaine idée de la liberté si chère à Jean Jacques Rousseau, ou tout simplement pour donner raison à tous ces politicards véreux, à ces marchands de canons et de mort qui se gobergent et s'empressent les poches sur les cadavres de gosses de vingt ans. Car ce n'est pas comme ça qu'il la voyait, cette guerre. Ce n'est pas comme ça qu'on lui avait vendu le projet. Récupérer l'Alsace et la Lorraine, ça oui, il était plutôt d'accord. Mais pour le reste !... Pour tout le reste !...

Lucien Gonçalves ne pouvait imaginer, en marchant allégrement vers la gare de l'est pour monter dans les wagons en bois réquisitionnés par l'armée, sous les applaudissements de ces milliers de parisiens venus acclamer ses héros, que ça pourrait déboucher sur une telle tragédie, sur le plus grand carnage, la plus grande tuerie organisée de tous les temps. Il en était certain à présent : Dieu lui-même n'avait jamais voulu ça. Seul Satan pouvait s'en réjouir. Et encore. Combien de temps, allait encore durer cette guerre ? Au dire des journaux, quelques jours à peine. Tout au plus quelques semaines. On sera tous revenus pour Noël. Pour Noël, tu parles...! A la saint Glinglin, oui ! De toute façon, en face y'a rien. Les boches ne sont que des paysans bouffeurs de choucroute, pourfendeurs de saucisses et autres bradwursts, incapables de se battre pour gagner une bataille correctement. Alors, vous pensez, une guerre !? C'était oublier un peu vite la précédente, celle de 70, celle où ils étaient arrivés si près des marches de Paris, si près du cœur de la France que les parisiens privés de tout et mourant de faim avaient fini par dévorer les animaux du zoo de Vincennes et planter patates et choux dans les jardins des tuileries.

Ce sont les officiers eux-mêmes qui leur ont dit, leur ont crié, leurs ont chanté sur tous les tons de la gamme d'un patriotisme graveleux qu'ils étaient tous nés sous le sceau de l'invincibilité. Que Dieu était et serait pour les siècles à venir avec la France, fille aînée et aimée de l'église. Ces beaux messieurs en uniformes chamarrés, flamberge au vent, qui venaient à peine de régler dans la honte et le déshonneur l'affaire Dreyfus, cette sordide histoire d'espionnage judéo maçonnique pour laquelle ils s'entredéchiraient depuis de si longues années et qu'ils avaient alimenté par leur incurie, leur incompétence notoire et leur vue à court terme peu ou prou la vague de scepticisme quant à la possibilité de la France de sortir vainqueur d'un tel conflit.

Il les revoit encore, ces hommes, ces femmes, ces enfants, tous confondus dans un même élan franchouillard, indécent, abject, habillés en costumes de défaite annoncée, chapeaux melon et cocardes tricolores au revers du veston, solidaires jusqu'à l'absurde, tous unis dans un même élan patriotique, inconcevable encore quelques semaines auparavant.

Ils avaient pourtant tous des parents dans ces putains de wagons. Les mères, les pères avaient des fils, les frères avaient d'autres frères et encore d'autres frères. Chacun avait des cousins, des voisins, des amis, de simples connaissances. Et alors ?... Personne pour leur crier NON ! N'Y ALLEZ PAS. VOUS Y PERDREZ VOS AMES ? Personne, vraiment ?... Depuis quand les pétales de roses jetées par poignées sous les godillots des héros et la Marseillaise entonnée par des milliers d'imbéciles rendent-elles invincible ?... Combien de ceux qui défilaient la fleur au fusil reviendront pour témoigner ? Sûrement trop peu. Quant aux autres, par pudeur ils se tairont ou feront semblant d'oublier. Mais comment oublier une telle horreur ? De toute façon beaucoup ne seront bientôt plus qu'un simple nom sur les stèles de

ces villages français saignés à blanc, amputés de leur belle jeunesse et de leur puissance économique et reproductrice.

Dans sa tête malade qui dérive au fil des rivières de sang qui passent devant ses yeux hallucinés en charriant des monceaux de cadavres, ceux de ses propres camarades de misère, les émotions qu'il a patiemment refoulées depuis le début de cette guerre absurde lâchent la bonde. « Oh, Lucien , tu m'entends ? » Non ! Justement Lucien n'entend plus rien. Et ce n'est pas seulement le fracas de la bataille qui l'a rendu sourd, non. C'est tout... tout ça ! « Lucien , bordel de Dieu ! » Lucien tourne vers lui un visage ravagé : « tu les a vus ?

- Qui ça ? » Le simple fait de poser la question rend à Gonçalves une partie de sa lucidité. « Rien !... un instant j'ai cru voir... » Il ne termine pas sa phrase. A quelques centaines de mètres de là, le Schneider, fleuron technologique de l'armée française, achève son agonie dans un dernier bruit d'explosion et de ferrailles tordues. Une odeur insoutenable de chair carbonisée arrive jusqu'à eux, poussée par une brise improbable venue de nulle part et de partout à la fois et qui semble envelopper la carcasse fumante du char comme un linceul de satin maculé de suie et de sang. « Les pauvres types, ne peut s'empêcher de murmurer Lucien Gonçalves, finir comme ça, c'est pas humain. Y'a que le diable pour permettre ça.

- Ouais ben c'est comme ça ! Ils étaient tankistes et un tankiste en général ça meurt cramé, faudra t'y faire.

- Je ne pourrais jamais me faire à une pareille horreur.

- C'est pour ça qu'on est biffins et pas tankistes. Allez bouge, on a encore de la route. »

Les yeux remplis d'effroi, Antoine qui a assisté à ce spectacle insoutenable sans broncher sort lentement de sa léthargie. Il regarde les deux hommes comme s'il les voyait pour la première fois. Son regard passe alternativement de l'un à l'autre, pour revenir sans cesse au paysage de désolation qui l'entoure à perte de vue.

- Ça a l'air d'aller mieux, lui fait en souriant tristement le Caporal Caillot.

- On est où, parvient à articuler péniblement Antoine.

- Ça n'a pas changé depuis ce matin fiston, toujours à la guerre.

- Où est mon camion ?

- C'est qu'il commence sérieusement à nous faire chier avec son camion, explose Gonçalves, parce que tu ne crois pas qu'on a des choses un peu plus importantes à régler que tes histoires de camion ?

- Mon camion, c'est important pour moi. Si je ne le retrouve pas, je suis viré et Patricia ne le supportera pas.

- Patricia, lui demande Caillot, qui c'est Patricia ?

- Ma femme.

- Parce que t'as une femme toi ?

- Oui, et un gosse aussi si tu veux savoir. Et tant qu'à faire, j'aimerais bien les revoir tous les deux.

- Ouais, ben nous aussi on a des bonne femmes. Et ça fait bientôt cinq mois qu'on les a pas vues, lui fait rageusement Gonçalves.

- Cinq mois ?

- Ouais mon pote, cinq longs mois... depuis décembre 1916 pour être exact. Ça fait quand même un bon moment qu'on est là à se palucher chaque fois qu'on peut, c'est à dire pas souvent. » Antoine Vasseur qui reprend peu à peu de sa lucidité pâlit brusquement, ce qui n'échappe pas à Caillot. « Ben quoi, ça va pas mon gars?...

- Non ça va pas...vous pouvez me dire en quelle année on est ? demande Antoine d'une voix à peine audible. Les deux hommes se regardent interloqués.

- Parce que t'en sais vraiment rien, lui demande le caporal.

- J'en ai aucune idée, sinon je ne vous poserais pas la question.

- Avril 1917, lui répond Gonçalves et me demande pas le jour, on a un peu perdu le fil... mais pour 1917, c'est certain.

- 1917 ? Vous avez bien dit 1917 ?

- Absolument, lui répond Gonçalves, pourquoi, ça te pose un problème ? » Sous le coup de l'émotion, Antoine Vasseur se laisse glisser lentement le long de la tranchée en murmurant : « 1917... la guerre de 14... celle du grand père Georges... c'est pas possible !... pas possible... » De nouveau inquiet pour la santé mentale de son protégé qui semble vaciller derechef, Caillot s'approche doucement et s'agenouille en lui demandant en quelle année il se croyait. Antoine le regarde les yeux noyés de larmes et lui répond doucement : « hier, j'étais en 1977, avant-hier, j'étais en 1977, les jours d'avant aussi. Et ce matin... (Sa voix se brise dans un sanglot)... ce matin je dis au revoir à ma femme, j'embrasse Mathieu, je prends mon camion pour aller bosser... et je me retrouve en 1917, en pleine préhistoire, entouré d'une bande de Cro-Magnon qui ne pensent qu'à se foutre sur la gueule !... Je n'ai jamais demandé ça, moi, jamais ! »

Pour le coup, les deux hommes se regardent, incrédules, ne sachant plus que penser. « Bon, alors écoute lui fait Caillot, on réglera cette histoire plus tard. Le plus urgent pour nous est de rejoindre le PC de la compagnie. Pour le reste, on verra. Mais un bon conseil, fais gaffe quand tu raconteras ton histoire et surtout à qui tu la raconteras. Les galonnés, ils ne sont pas tendres pour les mecs qui se font passer pour dingue, alors encore une fois, fais bien attention, ferme ton clapet et dis en le moins possible. On avisera sur place. T'as pigé ? »

Antoine lui fait signe d'un hochement de tête qu'il a compris. « Bon, courage mon gars, on repart. Suis-nous et tout ira bien... d'ailleurs l'orage s'éloigne. Il est temps de se remettre en route. » En effet, comme par miracle, l'intensité de la bataille semble avoir baissé d'intensité. De mortelle, elle est devenue presque supportable. Le tir de barrage a presque complètement cessé et seules, de temps à autre, des explosions isolées font encore trembler le sol. Mais plus rien à voir avec le tumulte de ces dernières heures. Après avoir fait un point rapide à l'aide de sa boussole, le caporal Caillot donne le signal du départ. Et c'est en courbant le dos que les trois hommes s'enfilent dans le dédale de boyaux éventrés dans lesquels ne subsiste plus aucun humain vivant... que des monceaux de cadavres des deux camps, certains dans des postures obscènes d'autres épinglés dans les barbelés comme de vulgaires papillons sur un présentoir. « Putain de guerre », ne peut s'empêcher de commenter Lucien Gonçalves en glissant sur le cadavre d'un feldwebel, à moitié dévoré par les rats gros comme des chats qui cavalaient partout. « Tu l'as dit, mon gars, renchérit Caillot qui en profite pour s'en rouler une petite, putain de guerre !... Et moi je te dis qu'il est grand temps que ça s'arrête. »

« *Si vous saviez les gars, si seulement vous saviez* », pense Antoine en calant son pas sur celui de ses deux compagnons, « *et c'est pas fini !* » Dans sa tête explosée par le chagrin, ça tourne comme un 78 tours usé :

« *Si vous saviez les gars, si seulement vous saviez !... Si seulement vous saviez, si seulement !... Si...* »

CHAPITRE II

Avril 82...

Vendredi 16 Avril 82, jour de la découverte d'Antoine Vasseur. Brigade de gendarmerie de Berry-Au-Bac (Aisne) 10h 30.

« Laurent, tu fais quoi là ? » Le Maréchal des logis Laurent Tellier qui s'apprêtait à sortir pour aller nettoyer son estafette de service fait demi-tour sur place et revient s'accouder nonchalamment devant sa collègue qui tient la permanence téléphonique. Laurent, c'est un beau gaillard d'une trentaine d'années, aux yeux bleu délavé et au teint mat, tout juste débarqué de son sud-ouest natal il y a de cela quelque mois à peine. Et malgré la grisaille environnante et le mauvais temps persistant, sa bonne humeur et sa gentillesse n'ont pas encore été prises en défaut, ce qui fait qu'il a très vite été adopté par le restant de la brigade. C'est en se fendant d'un grand sourire qu'il répond en désignant le seau et la serpillière abandonnés dans le couloir : « comme tu vois, j'allais faire un peu de ménage... parce qu'ici, c'est vraiment le monde à l'envers. »

Allusion à peine voilée envers la jolie blondinette qui s'active derrière son téléphone. Julie, stagiaire depuis peu, met un point d'honneur à faire le même travail que ses collègues masculins et elle entend bien que ce soit réciproque. Ce matin, ce sont les hommes qui sont aux corvées tandis qu'elle, elle s'occupe des deux lignes du standard tout en s'activant pour tenter d'évacuer le plus possible de paperasses qui commencent sérieusement à envahir les bannettes posées devant elle et qui semblent la narguer. Et vu le niveau de remplissage de la corbeille à papiers, le tri vertical a sérieusement commencé. Elle prend un air ravi pour annoncer à Laurent qu'il peut remettre à plus tard ses tâches ménagères.

« Tu peux oublier ton ménage. Michel et toi vous foncez au plateau de Californie et vous me ramenez le clown qui est sur le parking. Et tachez d'arriver avant les pompiers, ça fera plus sérieux ! elle ajoute en rigolant.

« C'est parti », fait Laurent en reposant balai et serpillière pour partir à la recherche du maréchal des logis-chef Michel Kieffer, trop heureux d'échapper, pour quelque temps du moins, à ces corvées fastidieuses qui rythment la vie d'une brigade territoriale de campagne. Il entre sans frapper dans la pièce grande comme un timbre-poste que Kieffer a baptisée pompeusement *son bureau*. Ce dernier est en train de classer soigneusement les plaintes enregistrées et c'est à peine s'il lève la tête quand Laurent lui dit :

- Allez, chef, on nous demande ! La France a besoin de nous.

- La France ou le contribuable ? » lui demande Kieffer en sortant, sans se départir de ce ton ironique qui en énerve plus d'un, tout en se saisissant au passage de son képi et de son manteau accrochés à la patère de la porte.

- Parce que tu vois une différence ?

- Tu verras avec l'expérience, rigole Kieffer en grimant dans l'estafette bleue aux couleurs de la gendarmerie nationale, tu sauras vite qu'entre le service de la France avec un grand F et les caprices d'un propriétaire terrien, surtout quand il est maire ou conseiller général, il y a tout un monde. Et ce n'est pas juste une question de sémantique, la hiérarchie sera là pour te le rappeler chaque fois que tu franchiras la ligne... à grands coups de pied au cul s'il le faut... allez, roule! »

L'estafette quitte bientôt la gendarmerie de Corbeny pour prendre à gauche en direction de Cerny en Laonnois. A hauteur des ruines de Craonne, ils attaquent la longue montée qui mène tout droit au plateau de Californie. Dans le véhicule, la conversation va bon train. Laurent et Michel, bien qu'ayant quelques années d'écart s'entendent comme larrons en foire

et lorsqu'ils sont à l'écart loin du regard des autres la barrière des grades s'estompe et les blagues à deux balles fusent. Le moteur, fatigué par les années de service peine un peu dans la côte qui les emmène vers la ligne de crête. En découvrant le paysage, Laurent ne peut s'empêcher de commenter. « Quand-même, ça craint un peu par ici !

- Et encore, t'as rien vu... va te balader du côté de la grotte du dragon quand c'est noyé de brouillard... un vrai paysage de conte de fées. On a toujours l'impression qu'on va croiser une armée de morts-vivants montant en première ligne... c'est pourtant vrai qu'ils s'en sont foutus plein la gueule, ici... Rien que 30000 morts en une seule semaine, juste du côté français, ça commence à causer ; et ça a duré deux mois. Au final, cette petite plaisanterie nous aura coûté 200000 morts, tués ou disparus et à peu près 300000 du côté allemand. Alors il ne faut pas s'étonner que cette terre s'en souvienne encore. »

La fin du parcours se fait en silence, juste interrompu par le son du moteur qui ahane dans la montée et les bruits de ferraille de la boîte de vitesse, trop souvent sollicitée au cours de ses vingt ans de service et qui gémit à chaque changement de rapport. Et plus ils montent et plus le brouillard, diffus au départ, s'intensifie. Presque arrivés sur le plateau, le gyrophare orange d'une voiture de pompiers perce le mur blanc.

- Merde, ne peut s'empêcher de jurer Kieffer, ils sont déjà là. On va se faire foutre de notre gueule une fois de plus. Et c'est l'autre abruti qui s'y colle, en plus... 'pas notre jour de chance.

- Vu la purée de pois, c'est déjà un miracle qu'on soit arrivé jusqu'ici aussi vite.

- Ouais, ben faudra pas oublier de le notifier sur le rapport, parce que ces abrutis de pimpons ne vont pas oublier de le faire, eux... pour le coup, le Vilain pas beau, c'est un vrai enfoiré... chaque fois qu'il peut nous savonner la planche celui-là, il se gratte pas pour le faire. »

Laurent Tellier se tourne vers son chef.

- Le vilain pas beau !?... pourquoi tu l'appelles comme ça ?

- Parce qu'il s'appelle Vilain, de son prénom François. Ce sont ses copains d'école qui l'ont surnommé comme ça. Depuis la maternelle, ça lui colle au cul comme une merde trop molle, et franchement, je trouve que ça lui va plutôt bien. Jamais surnom ne fut si bien porté, il ajoute en rigolant, une vraie tête de nœud. De toute façon, tu vas pouvoir juger par toi-même... tiens, pose-toi là. »

L'estafette de gendarmerie ralentit et vient mourir prudemment sur le bas-côté de la route. Laurent manœuvre en faisant attention de ne pas mettre les roues dans les fondrières de l'accotement, résultat de la fonte des neiges tombées en abondance. En cette année 82, l'hiver trop sévère a laissé des traces et on ne relève plus le nombre d'accidents dus à l'amorce de ce dégel tardif. En pestant contre les éléments en général et la bouillasse en particulier, Kieffer s'extirpe à contre cœur de l'estafette rutilante au départ, maintenant maculée de boue et de neige fondue. Mais malgré un luxe de précautions infinies pour ne pas salir ses bas de pantalon et ses chaussures, il ne peut éviter une flaque d'eau boueuse qu'il ne pensait pas si profonde et dans laquelle il enfonce presque jusqu'aux chevilles. Il ponctue sa déconvenue d'un MERDE retentissant avant de prendre son collègue à témoin : « Putain, vise un peu, j'ai ruiné mes pompes. Ce matin, j'ai passé dix minutes de ma vie à les astiquer et tout ça pour que dalle. Merde ! Merde et merde ! Quand c'est pas ton jour... »

Laurent, que les jérémiades de Michel Kieffer laissent froid, descend à son tour pour se diriger vers l'équipe de secours. Il est bientôt rejoint par son supérieur qui bizarrement semble avoir laissé définitivement sa bonne humeur sur le siège avant de l'estafette avec sa sacoche et tout le reste. Il salue le responsable de l'équipe de secours, une espèce de gnome

habillé d'une veste de cuir et de bottes fourrées d'un petit geste au képi et attaque sans laisser une chance à l'autre de se montrer plus désagréable que lui. « Salut François, excuse pour le retard... alors, on a quoi ici ? »

Le petit caporal-chef des pompiers qui l'a vu arriver de loin le toise d'un regard peu amène. Pas besoin d'être voyant de baraque foraine pour deviner ce qu'il pense de la maréchaussée en général, et de Kieffer en particulier. Ces deux-là se sont souvent croisés sur des sinistres ou des accidents de la circulation, et chaque fois il y avait comme qui dirait de l'eau dans le gaz. Ce que pense le pompier des flics peut se résumer à deux mots : incapables et nuisibles. Il tient ça du temps où, jeune homme, il écumait les bals du samedi soir avec sa petite bande de copains/loubards aussi débiles que lui pour foutre sur la gueule à tous les mâles en rut qui venaient pisser sur ses pelouses et draguer dans son réservoir à gonzzesses, surtout, surtout s'ils venaient de la ville. Ce qui à la longue lui valut quelques trempes mémorables, pas mal de déconvenues et aussi des séjours en cellule dont il se serait volontiers passé. Et qu'il soit arrivé presque vingt ans plus tard au poste à responsabilité qui est le sien tient du miracle. Car franchement, le caporal-chef François Vilain n'a pas inventé le fil à couper l'eau chaude. La connerie et la méchanceté se lisent à livre ouvert sur son visage ingrat. Et en cette belle matinée de fin d'hiver, lui aussi a d'autres chats à fouetter. Surtout, il voudrait bien être rentré à temps chez lui pour midi parce que le bourguignon que lui a concocté madame Vilain, n'attend pas. C'est visiblement à contrecœur qu'il rend son salut à Kieffer tout en entreprenant du bout des lèvres de lui faire son rapport.

- Pas grand-chose... on nous a appelés vers dix heures pour nous signaler un type prostré sur le bas-côté de la route... Et nous voilà !

- L'auteur de l'appel s'est fait connaître ?

- Non, lui répond le pompier, appel anonyme. Ça pourrait être n'importe qui. Mais ce n'est pas ça l'important.

- Et c'est quoi l'important, lui demande Kieffer visiblement de plus en plus agacé, et pas seulement par l'état de ses godasses à l'agonie.

- Suivez-moi, vous allez vous rendre compte par vous-même » Tous trois se dirigent vers le fourgon de secours. En ouvrant l'une des deux portes arrières du véhicule, le caporal-chef croit bon de les prévenir. « C'est un drôle de cas. »

A l'intérieur du fourgon de secours règne une agitation fébrile. Deux secouristes sont en train d'essayer de calmer un homme d'une trentaine d'années tout en tentant de l'interroger, ce qui s'avère proprement impossible vu son état d'excitation. Il a le menton posé sur les bras qui lui enserrent les genoux et un pompier lui maintient tant bien que mal les jambes repliées sous lui. Il a les yeux perdus dans le vague et ne cesse de répéter sans fin un flot de paroles incompréhensibles en s'accompagnant d'un balancement d'avant en arrière. Tout son corps est agité de tremblements nerveux et il ne semble voir personne, ni les pompiers qui lui ont posé une couverture de laine sur les épaules, ni les gendarmes qui se regardent interloqués. Kieffer se hisse dans le véhicule de secours et s'agenouillant devant lui, il lui demande en le secouant doucement par une épaule. « Monsieur ?!... MONSIEUR !... Vous m'entendez ? »

L'homme s'arrête un instant et regarde à travers Kieffer comme si l'autre n'existait pas. Il se tord les mains tandis que tout son corps continue de s'agiter convulsivement. Au son de la voix qui l'interpelle, il s'arrête brusquement pour reprendre presque aussitôt sa litanie et son balancement qui ne semblent plus avoir de fin. Troublé, Kieffer se relève et s'adresse de nouveau au responsable des pompiers pour lui demander son avis. L'autre semble dubitatif.

- Il est visiblement en état de choc. Je pense que ce pauvre type vient de vivre un truc terrible, mais vous dire quoi !... Ça les flics c'est votre boulot.

- Merci de me le rappeler. Et pour la suite ?

- On va l'emmener au CHU de Reims pour examens. Apparemment, il ne souffre pas de blessures externes, mais on ne sait jamais. En attendant, je lui ai fait prendre un sédatif léger, ça le calmera un peu.

- Bien, fait Kieffer, on vous suit. » Puis s'adressant à Laurent : « préviens la brigade qu'on ne rentre pas et fais leur aussi un rapport aussi complet que possible ». Tandis que Laurent s'éloigne, le caporal-chef prend Kieffer à part.

- Et ce n'est pas tout... vous avez vu ses vêtements ?

- Pas particulièrement. Ils ont quoi ses vêtements ?

- Rien de spécial... à part qu'ils datent sûrement du siècle dernier. » Pour le coup, l'instinct de flic de Kieffer se réveille comme par magie. « Comment ça, du siècle dernier ?

- Oui, du siècle dernier !... Ce type est habillé comme mon grand-père. Tiens, regarde-toi même ! » Puis s'adressant à l'un des deux hommes qui continuent à prodiguer les soins : « vas-y, Jeannot, retire la couvrante trente secondes. » Doucement, sans gestes brusques pour ne pas l'effrayer, le dénommé Jeannot ôte la couverture des épaules de l'homme toujours prostré dans un recoin du fourgon et la pose sur le bord de la civière. Celui-ci n'a pas esquissé le moindre geste pour l'en empêcher. Les yeux à demi fermés, il semble perdu ailleurs dans un autre monde. Le brigadier-chef Michel Kieffer se penche à nouveau vers l'inconnu et pour le coup, ce qu'il voit l'interpelle vraiment. Sans être un grand spécialiste de la mode en général, il constate très vite l'anachronisme total des vêtements ainsi que l'ensemble du personnage lui-même. A bien le regarder, le pauvre type semble sorti tout droit d'un film de 1930. La première réaction de surprise passée, Kieffer se redresse et interpelle son collègue qui vient juste de terminer son rapport à la brigade. « Laurent, viens voir... et amène aussi le polaroïd. Quelques instants plus tard, Laurent Tellier passe la tête par la portière arrière du fourgon tandis que Michel lui désigne l'homme roulé en boule à ses pieds. « Prend quelques clichés, ça vaut le détour. »

Laurent s'exécute, puis se retourne vers son chef. La surprise que ce dernier lit dans ses yeux serait comique à voir si la situation s'y prêtait vraiment. Et là, c'est loin d'être le cas.

- Merde, il sort d'où ce gus, il fait en déballant l'appareil photo.

- Aucune idée, mais c'est bien ce qu'on va essayer de découvrir. » Puis s'adressant au caporal-chef Vilain : « vous l'avez trouvé où exactement ? » Celui-ci désigne d'un geste du menton un point situé à une cinquantaine de mètres en amont de la route. « Dans le fossé là-bas, au pied de ce gros chêne ». Sans plus se préoccuper du pompier, Kieffer se dirige rapidement vers l'endroit désigné. Tout en marchant, il continue de questionner Vilain qui le suit en sautillant à ses côtés comme un toutou. « Vous l'avez trouvé facilement ?

- Ouais, répond ce dernier en soufflant comme un phoque asthmatique, les indications étaient assez précises. Apparemment, le type qui nous a appelés connaît bien le coin.

- Et tu n'as pas une petite idée de qui ça peut être ?

- Pas la moindre », lui répond le caporal-chef qui commence à en avoir par-dessus le casque de cet interrogatoire qui s'éternise un peu trop à son goût. Pour lui, ce zigue est un paumé sorti tout droit d'une soirée costumée trop arrosée et point-barre ; après une bonne nuit à cuver à l'hosto, il n'y paraîtra plus. Par contre, avec l'autre MDL-chef il risque fort de rater le bourguignon de Gisèle, sa femme adorée et ça, ça ne l'amuse pas du tout. Mécontenter son épouse est bien la dernière chose qu'il s'aviserait de faire dans l'immédiat car il le sait, la prise de risque est bien trop importante et les conséquences trop prévisibles. Kieffer, qui a bien perçu l'agacement que procurent à Vilain toutes ces questions posées en jet continu,

décide sadiquement de poursuivre l'interrogatoire. Emmerder Vilain n'est pas au centre de ses préoccupations immédiates, mais quand même... il sent bien l'autre bouillir sous son casque, mais il n'en a cure. « N'y vois pas d'offense mais comme tu es natif du coin et que tu connais tout et tout le monde, je pensais que peut-être...

- C'est ici », lui fait Vilain en lui désignant le fossé rempli de boue et de neige à moitié fondue, d'un geste qui en dit long sur l'état d'esprit qui l'anime en cet instant précis.

- Alors, on en est où ? interroge Laurent Tellier qui les a rejoints rapidement après être allé ranger son matériel et avoir enfilé une magnifique paire de bottes de pêche fourrées non réglementaires.

- On en est que tu vas descendre là-dedans pour fouiller un peu les rebords, lui répond Kieffer en lui désignant le fossé rempli d'eau croupie sur lequel flottent des lentilles d'eau et des branches pourries.

- Tu plaisantes ? répond Laurent en regardant le marigot d'un air désespéré, mesurant par là même l'étendue de l'effort qui lui est demandé.

- Parce que j'en ai l'air ? » Pas besoin de le regarder pour savoir que non, son chef ne plaisante pas. « C'est toujours les mêmes qui s'y collent, fait Laurent d'un air mauvais en se résignant à descendre la pente abrupte rendue glissante par les intempéries et qui semble le narguer avant d'ajouter le plus sérieusement du monde :

- J'espère qu'il n'y a pas de crocodiles... ou des rats bouffeurs de flics... ou des mygales géantes... ou...

- Arrête de geindre et saute ! » Laurent sent bien qu'il n'a plus vraiment le choix et, tout en s'agrippant comme il peut aux branches mortes jugées suffisamment solides pour ne pas céder sous l'effet conjugué de la traction et de son poids il se met à descendre dans le marigot en faisant une grimace de dégoût. En attendant le résultat de ses recherches, Kieffer continue d'interroger Vilain qui visiblement commence à perdre patience. « Et il était comment au moment où vous l'avez trouvé ?

- Comme maintenant.

- Il t'a dit quelque chose ?

- Rien de plus que ce qu'il raconte en ce moment.

- Lorsque tu l'as trouvé, il ne portait rien d'autre comme vêtements ?

- A part son costume et son manteau, non rien.

- Ni bagages ni papiers d'identité ?

- Comme je te l'ai dit : rien de rien. Ce type semble bien être tombé du ciel. »

Un bref instant de silence s'installe, juste troublé par le flop-flop répété des gouttes d'eau qui ruissellent des arbres et tombent sur le sol recouvert d'humus pourri gorgé d'humidité. Le brouillard s'est encore épaissi, ajoutant comme s'il en était besoin à la solitude et à la tristesse des lieux. « C'est bizarre, fait Kieffer, semblant se parler à lui-même.

- Quoi, qu'est ce qui est bizarre, fait l'autre de plus en plus sur la défensive.

- Toute cette histoire... un type amnésique qu'on retrouve à dix heures du matin à poil perdu en pleine forêt... plus je réfléchis et plus je me dis que ça ne tient pas la route.

- Bien, fait brutalement le pompier que les cogitations de Kieffer commencent à gaver, c'est pas que je m'ennuie mais l'heure tourne. Alors si tu n'as plus de questions, j'emmène mon bonhomme au CHU.

- Non, tu peux y aller. Merci ! » Le caporal-chef Vilain salue mollement son vis à vis, puis tourne les talons sans insister pour retourner rejoindre ses hommes. *C'est égal* pense Kieffer en regardant le caporal-chef s'éloigner pour rejoindre ses hommes, *quel con ce mec !*

Tandis qu'en haut la discussion se termine, Laurent, qui patauge désespérément depuis cinq bonnes minutes dans une fange visqueuse qui pue l'humus en décomposition, se décide à changer de tactique. Après avoir sondé les bas-côtés du fossé, il se met à ratisser méticuleusement les berges du ru sur une vingtaine de mètres. Pour ce faire, il commence par tracer mentalement un cercle en prenant le chêne qui plonge profondément ses racines dans l'eau comme point central, cercle qui s'agrandit au fur et à mesure qu'il s'éloigne. Mais la chance n'est pas avec lui. Au bout d'un quart d'heures de recherches stériles, sentant le froid qui commence à le transpercer, il décide de renoncer. En s'extirpant du fossé, il aperçoit le caporal-chef Vilain qui s'éloigne rapidement au petit trot, les épaules voûtées. « Ça y'est, ils se barrent ? il fait en regardant la voiture de pompier qui manœuvre pour faire demi-tour, ben c'est pas trop tôt, il me fout les glandes, ce mec. » Puis en lorgnant son chef du coin de l'œil, Laurent lui pose la question qui le gratte depuis un bon moment. « je ne sais pas si c'est moi qui me fais des idées, mais j'ai comme l'impression que ce n'est pas le grand amour entre vous.

- On peut dire ça, répond Michel Kieffer évasif.

- Et on peut savoir ce qui...

- Non ! Au fait, t'as regardé partout ?

- Ouais, mais j'ai rien trouvé et en plus ça commence à peler sec.

- Tu as raison, fait Kieffer, on rentre. » Dans l'estafette qui les emmène vers le CHRU de Reims, l'atmosphère c'est brusquement alourdie. Pour tout dire, le maréchal des logis chef Michel Kieffer n'est pas tout à fait serein. Comme à chaque fois que quelque chose cloche dans une enquête, une petite voix qu'il connaît bien lui chante de faire attention, que tout n'est pas clair, que rien ne cadre dans toute cette histoire. Et quand ils s'en apercevront, il sera peut-être trop tard pour faire machine arrière.

CHAPITRE III *No man's land...*

Arrière de la ligne de front du chemin des dames-16 Avril 1917-9heures.
La canonnade qui gronde à l'unisson depuis ce matin semble enfin s'estomper, se diluer dans le brouillard gras mêlé aux fumées des incendies et aux gaz, qui rampe à travers la plaine grêlée de cratères d'obus, tombant sans discontinuer depuis le début de l'offensive. Des carcasses de Schneider et de St Chamond, fleurons de l'armée française gisent éventrés, réduit à l'état de tas de ferraille calcinée. Partout des cadavres, pour la plupart méconnaissables. Le silence a fait place au fracas de la bataille qui semble s'éloigner plus loin vers le nord. Mais ce n'est là qu'une impression, car la ligne de front, malgré des pertes terribles de part et d'autre n'a quasiment pas bougé depuis le début de l'offensive. Dans ce paysage lunaire dévasté, des silhouettes fantomatiques tentent de se frayer un passage parmi les gravats, les chevaux de frise et les barbelés qui courent à travers les lignes des tranchées éventrées. De temps à autre, un appel perce le brouillard. Si tout va bien, un autre lui répondra. Sinon, c'est le bruit d'une explosion, étouffé par des tonnes de terre, qui viendra rappeler aux hommes qui crapahutent dans la boue comme ils peuvent combien la guerre peut-être mortelle et qu'être infirmier sur un champ de bataille est sûrement tout aussi dangereux que de monter en première ligne. Car ici, tout est piégé : les cagnas qu'on fouille et qui vous enterrent vivants en explosant, les cadavres sous lesquels on a glissé une grenade dégoupillée qui vous pètent à la gueule pour peu qu'on essaie de les retourner. Les roulantes aussi, ou ce qu'il en reste, qui laissent s'échapper par leurs plaies béantes les fleuves de soupe figée et de rata qui feront tant défaut dans quelques heures. Ou les sacoches de documents que transportent avec eux les officiers. Ici, tout est bon pour détruire un ennemi qui refuse de plier et qu'on ne voit souvent que de loin.

De temps à autre des appels entremêlés de sanglots ou de gémissements arrivent d'on ne sait trop où. Des cris de colère aussi qui fusent et se mélangent aux insultes. Le soldat qui agonise dans un trou d'obus, seul au milieu des cadavres de ses camarades, dépasse à un moment ou à un autre le stade de sa propre souffrance. Souvent, il injurie ses camarades qui l'ont abandonné sur le terrain comme on abandonnerait une poupée de chiffon ensanglantée. Puis la résignation prend alors le relais sur la colère. L'approche de la Grande Faucheuse, qu'il sent roder comme une hyène putride ne l'effraie plus. Dans un ultime sursaut de révolte, il hurle à Dieu qui l'a oublié, aux officiers qui l'ont envoyé à cette mort infâme, aux hommes politiques qui l'ont dupé et enfin à ses camarades qui l'ont abandonné, trop occupés à sauver leur propre peau. Puis il supplie la mort qui n'arrive pas assez vite de venir enfin le délivrer. Parfois, il lui arrive même de supplier sa propre mère de venir le chercher. Toujours en vain.

Ce sont pourtant ces mêmes cris qui guident les unités de secours vers les blessés. Bien souvent, les brancardiers épuisés par tant d'efforts inutiles et qui n'en peuvent plus de toute cette misère arrivent trop tard ou se font allumer par ceux-là même qu'ils sont venus secourir au péril de leur propre vie. La souffrance et la peur brouillent les yeux d'un blessé qui sait qu'il lui reste trop peu de temps à vivre et juste assez de force pour finir ce qu'il est venu faire : tuer et tuer encore, ennemi ou frère d'arme, peu lui importe alors qui se trouve dans sa ligne de mire.

Dans ce paysage que Dante lui-même n'aurait jamais osé imaginer, quatre hommes du service de santé du 65^e bataillon de chasseurs à pieds se traînent lentement, pesamment, de

trous d'obus en trous d'obus. Chaque pas est une souffrance pour s'arracher à ce cloaque qui n'en finit pas et se perd à l'infini. Celui qui ouvre la route, un caporal de vingt ans arrivé quelques jours auparavant semble complètement perdu. Les trois hommes qui le suivent le regard vide traînent avec eux une civière maculée de sang séché et de boue, percée par endroit de trous faits par des éclats de shrapnels ou de balles de fusils. En fait, ce brancard, ils l'ont trouvé à côté des cadavres de deux de leurs collègues qui venaient de sauter sur un obus qui piégeait l'entrée d'une casemate. Eux, ils avaient paumé le leur depuis le début de l'offensive et comme disait le caporal : « *ces deux-là n'en auront plus besoin avant longtemps* ». C'est la fin de l'après-midi, et bien que la journée soit loin d'être terminée, la lumière commence à décliner sérieusement. C'est dans cette atmosphère de fin du monde qu'un des trois hommes qui ferme la marche interpelle son gradé.

- Caporal, eh caporal !...

- Quoi encore ? fait le caporal qui semble cette fois ci complètement paumé.

- J'ai cru voir bouger, là-bas, il fait en désignant les ruines d'un bâtiment qui devait être une ancienne grange et dont il ne reste plus qu'un tas de gravats d'où émergent par endroit des poutres à demi calcinées. La carcasse d'un char éventré bouche ce qu'il reste de l'entrée.

- T'en es certain ? interroge le caporal en lorgnant le point désigné par le brancardier. L'homme, un infirmier de première classe semble catégorique.

- Affirmatif, caporal... tiens, vise-toi même ! »

Comme pour lui donner raison une silhouette hésitante sort craintivement de l'abri du char. D'où ils sont les quatre hommes ne peuvent distinguer s'il s'agit d'un ami ou d'un ennemi. La luminosité a encore faibli, mais une chose est certaine : la silhouette qui vient vers eux en titubant n'est pas armée. D'un geste convulsif, le caporal sort pourtant son revolver en hurlant : « halte ! Arrête-toi ! »

La silhouette qui n'est maintenant plus qu'à une vingtaine de mètres avance toujours sans tenir compte de l'avertissement. Le caporal insiste en armant le chien de son arme : « j'ai dit halte putain, t'es sourd ou quoi ? » La silhouette fait encore quelques pas et s'écoule en tournoyant sur elle-même. « Merde, c'est un des nôtres, fait le caporal en rengainant son arme pour se précipiter vers l'homme tombé à terre, vite, les gars, amenez le brancard. » Sans se soucier des risques, ils entourent bientôt le blessé qui n'a pas perdu connaissance et le couchent sur la civière. Apparemment, à part une large plaie à la tête et quelques autres plus superficielles, l'homme est en assez bon état, mais semble à bout de force. « De l'eau, s'il vous plaît ! ... donnez-moi à boire, vite !... »

Après l'avoir rapidement ausculté afin de vérifier qu'il n'a aucune blessure au ventre, un des infirmiers lui tend une des gourdes qu'il porte en bandoulière derrière son dos. L'homme s'en saisit avidement et en boit de larges rasades entrecoupées de hoquets qui se terminent en quinte de toux.

- Pas si vite, mon pépère, ou tu vas te noyer aussi sec, fait l'infirmier en récupérant son bidon à moitié vide.

- Merci, répond l'homme juste avant de sombrer dans l'inconscience.

- Holà, aboie un des soldats en le secouant pour tenter de le ranimer, reste avec nous, mon gars, t'en va pas comme ça et tâche de te remettre sur tes deux pattes, parce que sinon c'est nous qui allons devoir te trimballer jusqu'au poste. »

Voyant que rien n'y fait, le petit caporal se relève, l'air furieux.

- Rien à faire, cette bourrique est tombée dans le potage ». Puis s'adressant aux trois autres : « allez les gars, on va se le coltiner jusqu'au prochain poste de secours... après tout, c'est pour ça qu'on nous paie ».

En milieu d'après-midi, les quatre hommes chargés de leur blessé inconscient arrivent péniblement jusqu'à un poste de secours avancé. Après s'être fait reconnaître par les sentinelles de garde, ils pénètrent dans le poste qui se compose d'un jeune médecin et de quelques infirmiers aux blouses maculées de sang et de boue séchée. Complètement épuisés par les heures passées à patauger dans la boue parfois jusqu'aux genoux les quatre hommes laissent leurs collègues prendre le relais.

- Il vient d'où, celui-là ? demande le jeune médecin d'un ton agressif en désignant le blessé qui git, inconscient sur son brancard.

- On l'a trouvé du côté de Craonne, ou de ce qu'il en reste.

- Et qu'est-ce qu'il a votre gus ?

- A part la plaie à la tête, pas grand-chose, répond le caporal en s'asseyant lourdement sur une caisse de pansements vide, quand on l'a trouvé, il tenait encore sur ses pattes. Il s'est traîné jusqu'à nous, nous a demandé à boire et depuis rideau. Six heures qu'on se le coltine... Les gars sont morts de fatigue.

- Il s'est réveillé ? continue à interroger le médecin en soulevant une paupière du blessé.

- Par intermittence... il baragouine quelques mots et replonge aussi sec.

- Bon, on va l'examiner. Quant à vous autres, faites-vous servir quelque chose à manger à la roulante et reposez-vous un peu.

- On n'a pas trop le temps pour ça, mon lieutenant, répond le caporal en faisant un effort pour tenter de se relever, y'a sûrement encore des gars qui ont besoin de nous.

- C'est un ordre, caporal ! Et de toute façon, dans l'état où vous êtes, vous n'irez pas bien loin. De plus, j'ai besoin de vous ici.

- Comment ça, mon lieutenant ? Mes ordres sont de...

- Eh bien vos ordres je les annule ! Je vous réquisitionne vous et vos hommes pour escorter la dizaine de blessés que j'ai sur les bras jusqu'à Montigny sur Vesle.

- Montigny, s'insurge le caporal. Mais, mon lieutenant, ça fait au moins dix bornes.

- Quinze pour être exact, le coupe sèchement le médecin, alors raison de plus pour aller vous reposer. Vous partez avec le premier groupe demain matin quatre heures. En espérant qu'il y aura au moins des carrioles pour charger les blessés les plus mal en point. Vous êtes de quelle unité ?

- 65^{ème} bataillon de chasseurs à pieds, première compagnie, troisième section, répond le caporal en rectifiant instinctivement la position.

- Et votre nom c'est ?

- Caporal Delmotte Jules, mon lieutenant.

- Eh bien caporal Delmotte Jules, vous avez fait du bon boulot. J'envoie dès que possible un courrier à votre unité pour leur expliquer la situation et votre nouvelle affectation... provisoire, n'ayez crainte. Je n'oublierai pas de mentionner votre courage et ferai part de votre entière coopération. Cela vous vaudra peut-être une médaille. Des questions ?

- Euh, non mon lieutenant !... Pas de questions.

- Alors bonne nuit, caporal. Et à tout à l'heure ».

S'il savait seulement où il peut se la foutre sa médaille , pense en lui-même le caporal Delmotte Jules du 65^e bataillon de chasseurs à pieds, première compagnie, troisième section,

en sortant lourdement de la tente en toile qui abrite le poste de secours pour retrouver ses hommes.

CHAPITRE IV *Le docteur Ayache...*

CHRU *Robert Debré-Reims-16 avril 1982-Midi.*
« On ne verra pas le soleil de la journée, bougonne le maréchal des logis chef Michel Kieffer... putain de temps. » Laurent Tellier ne relève pas. Ce n'est pourtant pas les rares paroles qu'ils ont échangées depuis leur départ du plateau de Californie qui encombrant l'atmosphère tant Kieffer paraît ailleurs, perdu dans un abîme de réflexions. Pour le pratiquer au quotidien, Laurent sait bien que ce n'est pas le moment de le gaver avec des questions auxquelles son collègue n'a visiblement pas envie de répondre. Tout ce qu'il voit, lui, c'est qu'il n'est pas loin de midi et que son estomac commence à le rappeler à l'ordre. La structure du gros bâtiment monobloc du CHRU de Reims découpe, sa silhouette fantomatique sur un ciel plombé de nuages chargés de neige. « Gare-toi là, lui fait Kieffer en désignant une place sur le parking des urgences, on fera le reste à pieds. » Les deux hommes traversent d'un pas rapide les quelques mètres qui les séparent de l'entrée des urgences pour pénétrer dans le hall où règne une activité fébrile.

« Il y a une heure, les pompiers ont dû vous amener un blessé trouvé sur la voie publique, fait Kieffer après s'être rapidement présenté à la secrétaire qui gère les admissions, et nous voudrions rencontrer l'interne qui l'a pris en charge. » La jeune femme consulte rapidement ses fiches. « Exact ! C'est le docteur Ayache qui s'en ait occupé. Je vais vous annoncer », elle ajoute en décrochant rapidement le combiné. Après une courte attente, le Docteur Ayache les reçoit dans une petite pièce attenante aux différents box réservés aux patients. Après les présentations d'usage, le Docteur Ibrahim Ayache s'assoie sur le côté de son bureau, une jambe pendant négligemment dans le vide, visiblement embarrassé. Il n'apprécie que modérément la présence de gendarmes dans son espace vital. Fils de harki, il est arrivé là où il est à la force des poignets et sa situation actuelle lui convient parfaitement. Il s'agirait donc de faire attention, car les flics, il ne les connaît que trop bien pour les avoir souvent vus à l'œuvre dans la petite citée dans laquelle ses parents se retrouvèrent parqués comme des pestiférés à la fin de la guerre d'Algérie. C'est donc en choisissant soigneusement ses mots qu'il se met à faire un topo le plus complet possible aux deux représentants de l'ordre.

- Eh bien messieurs, je me dois de vous dire, que cette histoire me paraît bizarre... pour le moins.

- Pourquoi bizarre ? S'étonne Laurent.

- Pourquoi ? Parce que votre client n'a rien.

- Comment ça rien ?! Vous avez vu dans quel état il est ? » Le Docteur Ayache lève une main qui se veut apaisante. « Attendez, attendez messieurs ! Je veux dire qu'il ne souffre de rien sur un plan purement physiologique... pour le reste... » Kieffer et Laurent se regardent sans comprendre. « Vous voulez dire que c'est un simulateur ?

- Je n'ai pas dit cela. Sur un plan purement médical, cet homme est presque en parfaite santé. Pas d'hématome ni de blessure apparente, pas de saignement, aucune fracture due à un quelconque accident de la circulation. » Ibrahim Ayache se saisit d'une feuille de papier couvert de hiéroglyphes médicaux tout en continuant son exposé. « Et pour être tout à fait complet, je me dois d'ajouter que les radios sont parfaitement normales. Comme les pompiers m'avaient annoncé votre visite, j'ai demandé des examens sanguins complets en urgence.

- Je vous en remercie, Docteur, fait Kieffer. Et alors ?

- Alors...? Alors rien. Votre client est d'une banalité affligeante. Il ne se drogue pas, fume sûrement très peu voire pas du tout car il a des poumons de nouveau-né. Par contre, certaines choses m'interpellent. La première est que votre client souffre de dénutrition chronique. Il a une forte carence en vitamines A-B1-C et en fer. En fait, il manque de tout, comme s'il s'était privé depuis de longues années. Il souffre en outre d'un ulcère à l'estomac et d'une hygiène dentaire déplorable. Cependant, ses analyses de sang font apparaître également un nombre très important de gamma GT plus élevé que la normale. A la palpation, son foie est très dilaté, ce qui apparaît clairement sur les radios. De plus il fait du diabète, souffre d'arythmies et d'hypertension artérielle.

- Ce qui signifie ?

- Que votre client est alcoolique... pas chronique, mais alcoolo-dépendant pour le moins. A part ça, il est en pleine forme.

- Et la seconde chose...? » Visiblement, le docteur Ibrahim Ayache hésite à répondre. Il prend une série de radios qu'il clips une par une sur le négatoscope mural avant de l'allumer d'un geste machinal. « Tenez, regardez ça... et ça ... et celle-ci ! » Les deux gendarmes s'approchent l'un après l'autre.

- Vous savez doc, pour nous c'est du charabia, fait Laurent en essayant d'interpréter les ombres et les taches blanches révélées par la lumière de l'appareil, alors si vous pouviez nous expliquer...

- Vous voyez cette masse sur le lobe temporal gauche ? Eh bien, je n'ai aucune idée de ce que ça peut être, mais de toute évidence votre client est mort.

- Mort ?!... Comment ça, mort ?

- Enfin, en théorie seulement. Parce que, comme je vous le disais, à part ses troubles comportementaux et son alcoolisme latent, il est visiblement en bonne santé... ce qui tient du miracle.

- Et vous avez une explication ? interroge Kieffer.

- Aucune pour le moment. Si vous retrouvez son identité, on pourra peut-être le savoir, mais pour l'instant...

- Vous avez bien une petite idée.

- Non, absolument aucune. Et vous m'en voyez désolé.

- Mais enfin doc, c'est quoi ce machin ? interroge à son tour Laurent qui continue de fixer les radios à la recherche d'une explication.

- Ça pourrait être n'importe quoi, lui répond le praticien en soupirant... c'est trop propre et trop régulier pour être un éclat d'obus quoique ça y ressemble fortement. Mais là, c'est de la pure spéculation. » Les deux hommes semblent prendre la mesure de la théorie du Docteur Ayache. Voyant l'embarras qu'il a suscité, ce dernier croit bon d'insister. « La seule façon de savoir, ce serait d'analyser ce machin mais pour ça, encore il faudrait-il pouvoir l'extraire. Et là, ce n'est carrément pas possible car trop délicat, le patient ne survivrait pas à l'opération.

- Au fait, il est où ? On peut l'interroger ?

- Vu son état de grande confusion mentale je l'ai fait transférer au service d'urgences psychiatriques du professeur Dupontel à Maison Blanche. Je vais le prévenir de votre arrivée.

- Je vous remercie, lui répond Kieffer avant de quitter la pièce. Ah encore une dernière chose !...Nous aurions besoin de son dossier médical.

- Impossible, je ne peux rien vous communiquer sans l'avis express du conseil de l'ordre ou d'une commission rogatoire délivrée par un juge. Mais ça, vous le savez aussi bien que moi.

- Dommage, fait Kieffer déçu, j'aurais au moins essayé.
- ... Mais comme vous m'êtes sympathique et que de toute façon vous arriverez à vos fins, ajoute le Docteur Ayache, je vous ai quand même fait préparer à toutes fins utiles un double des analyses que voici. Mais surtout, que cela reste strictement confidentiel. Si ça arrive jusqu'au conseil de l'ordre, j'aurai les pires ennuis.
- Comptez sur notre discrétion, le rassure Kieffer. Le Docteur Ayache ouvre le tiroir de son bureau pour en ressortir une enveloppe de papier kraft qu'il tend au brigadier-chef Kieffer.
- « Encore une dernière chose, s'empresse-t-il d'ajouter en jouant avec l'enveloppe, je prépare actuellement un livre sur les cas improbables que rencontre la médecine depuis qu'elle existe en tant que science moderne, vous savez, les résurrections improbables, les combustions spontanées, les expériences de mort imminente, les comas prolongés dont les patients sortent comme par miracle quelques années après leur accident. Ou encore le mystère des enterrés vivants... ou celui des zombies. Bref, toutes les choses que la science occulte encore parce qu'elle ne possède pas encore toutes les clefs. Cette histoire m'intéresse au plus haut point, alors soyez assez aimable pour me tenir au courant.
- Mais ce n'est plus de la science, ça, docteur, ce sont des croyances de bonnes femmes, du charlatanisme.
- En êtes-vous si sûr, lui répond Ayache en souriant. Je serais vous, je n'en serais pas si certain. » Kieffer réfléchit un instant avant de prendre l'enveloppe que lui tend le Docteur Ayache. « C'est entendu, Docteur, vous pouvez compter sur nous, dit-il en lui serrant la main, dès que nous aurons du nouveau, je ne manquerai pas de vous appeler... Et encore merci ».
- Ayache les reconduit jusqu'à l'accueil des urgences. « Pour l'unité psychiatrique, c'est indiqué. Vous n'avez qu'à suivre les flèches. Ma secrétaire vous a annoncé. Le Professeur Dupontel est absent, mais son adjoint va vous recevoir. Vous verrez, c'est un type pas facile, un peu ours mal léché, mais charmant. Sur ce, excusez-moi, il faut que je vous abandonne, mes patients me réclament. »
- Plutôt sympa ce mec non, fait Laurent Tellier à peine sorti des urgences et visiblement conquis par le personnage du Docteur Ayache. Kieffer fait une moue boudeuse avant de répondre. « m'mouais... moi je dirais plutôt qu'il est juste intéressé.
- Toi alors, s'insurge Laurent, tu ne crois donc ni en rien ni en personne ! Mais qu'est ce qui te fait dire ça et qui te rend si sûr de toi ? Et d'abord intéressé par quoi, par notre affaire ?
- L'expérience, mon petit Laurent, des années d'expérience passées sur le terrain, ça vous ouvre des perspectives et vous forge une putain d'opinion sur la nature humaine. Quant à répondre à ta question : oui, je pense qu'il est tout spécialement intéressé par notre affaire. Tu y crois toi à son histoire de bouquin ? Moi pas.
- Mais encore ?!...
- Plus tard, on arrive. »

CHAPITRE V *Feugières and C°...*

Gendarmerie de Berry-au-Bac (Aisne)-Vendredi 16 avril 1982-14 heures.
De retour à la brigade de Corbeny, Laurent Tellier et Michel Kieffer se sont enfermés dans le petit bureau de ce dernier. Contrairement aux urgences, la visite éclair à l'unité de soins psychiatriques n'a rien donné de concret. Reçu entre deux portes par le Docteur Philippe Bergeron, bras droit du Professeur Charles Dupontel, ils ne purent entendre que ce qu'ils savaient déjà, à savoir : état de catatonie dû à un choc traumatique important, amnésie totale et aucun pronostic quant à un réveil éventuel. *Revenez quand ça ira mieux et on vous tient au courant*, furent les dernières paroles du Docteur avant de disparaître, appelé à d'autres tâches sûrement plus importantes.

- Bien, et on fait quoi, maintenant, demande Laurent.

- Tu te colles au rapport. Et fais gaffe aux fautes. Moi je vais voir Feufeu. »

Toujours les mêmes pour les corvées, pense Laurent en sortant pour se caler devant la machine à écrire tandis que son chef se dirige vers le bureau de l'adjudant-chef Feugières surnommé affectueusement Feufeu par ses hommes.

- Mes respects, mon adjudant-chef !

- Repos mon vieux ! Vous vouliez me voir ?

- Affirmatif. C'est au sujet de cette histoire de Craonne. » Feugières lui désigne le seul fauteuil libre de la pièce. « Je m'en doutais un peu... au fait, comment va notre bleu-bite ?

- Tellier ? Très bien. C'est un excellent élément. Vif, intelligent, faisant preuve de beaucoup d'initiative. Pour peu qu'il travaille suffisamment pour passer OPJ, ça fera un excellent enquêteur.

- J'en suis ravi pour lui. Alors, cette affaire ? Asseyez-vous et expliquez-moi. »

Le maréchal des logis-chef Kieffer présente son rapport à son chef qui l'écoute sans l'interrompre. A la fin du récit, ce dernier se lève pour se diriger vers la machine à café qui trône sur une petite desserte dans un coin du bureau.

- Un café, Michel ?

- Volontiers, mon adjudant-chef. » Les deux hommes se connaissent et s'apprécient depuis maintenant une quinzaine d'années. A l'époque, lorsque Michel Kieffer, alors simple maréchal des logis est arrivé, sorti tout droit de l'école de police de Rouen d'où il est originaire, Feugières était Maréchal des logis-chef. C'est lui qui lui a appris le métier d'enquêteur de terrain, tout comme pour Laurent aujourd'hui. Tout au long des différentes affaires traitées ensemble, il lui a fait part de son expérience personnelle, lui a appris le terrain, la rigueur et tout ce qu'on n'apprend pas à l'école de police. Le café s'écoule lentement dans la cafetière en dégageant des volutes de vapeur odoriférantes avec des borborygmes de locomotive au bout du rouleau, ce qui donne à Feugières tout le temps de réfléchir.

- Si j'ai bien compris, cette affaire vous intéresse ?

- Affirmatif, mon adjudant-chef, lui répond Kieffer en se calant dans son fauteuil, il est vrai que des affaires comme celle-ci sont plutôt rares. Alors, je me disais que si nous pouvions...

- D'accord, d'accord, fait Feugières en lui coupant la parole d'un geste apaisant, j'ai bien compris le message. Vous vous faites un peu chier en ce moment et je ne vous donne pas tout à fait tort. A part les accidents de la circulation, un ou deux cambriolages par ci par là, des meules de foin qui crament de temps à autres et les sempiternelles bagarres du samedi soir, il

ne se passe pas grand-chose dans nos campagnes. Rassurez-vous, je ne suis pas loin de penser comme vous.» Feugières se lève de nouveau pour aller remplir deux tasses ébréchées sûrement trouvées dans une brocante de la région. Parce qu'il aime faire les brocantes du dimanche matin, l'adjudant-chef Feugières, c'est son péché mignon, à lui et à madame. Il achète tout et n'importe quoi, pourvu que ça ait une certaine valeur à ses yeux. Et puis ça lui permet de se fondre dans la masse de ses concitoyens en laissant traîner partout une oreille attentive. On est gendarme ou on ne l'est pas et lui, il l'est jusqu'au bout, viscéralement, 24 heures sur 24.

- Bien, je téléphone au procureur et s'il est d'accord, je vous donne l'affaire. Vous en êtes où dans vos dossiers ?

- Je suis à niveau. J'ai bouclé les deux plus urgents, ceux de la bagarre à Baurieux et le tag sur les chars d'assaut du mémorial de la 44. » A l'évocation des tags, l'adjudant-chef Feugières ne peut s'empêcher de réprimer un sourire. Plus de trente ans que les carcasses des AMX 13 dédiées à la mémoire des équipages qui ont péri lors de la première attaque de chars de l'histoire, sont régulièrement repeintes par les jeunes du coin. Régulièrement, ils se font coincer et régulièrement ils recommencent. Pas seulement eux, mais aussi les petits frères ou les cousins, à croire que c'est l'épreuve initiatique de tous les gamins de la région. Et ça, ça fait hurler les anciens combattants qui sont encore légion dans le coin, ce qui n'amuse que moyennement Feugières qui les a régulièrement sur le dos. Tout en reposant sa tasse sur le couvre main en cuir, cadeau d'anniversaire de ses hommes pour ses cinquante ans, Feugières appuie d'un index décidé sur le bouton de l'interphone. La voix de Julie, déformée par le haut-parleur, résonne dans le bureau. « Oui mon adjudant-chef ?...

- Julie, appelez-moi le procureur Cazeneuve... et fissa, c'est urgent. » En attendant que la communication s'établisse, Feugières continue d'interroger son subordonné. « Dites-moi, Michel, vous la sentez comment cette histoire ?

- A vrai dire, je n'en sais rien, lui répond Kieffer avec un haussement d'épaules. Comme je vous l'ai dit, c'est une affaire bizarre et... » L'interphone et Julie viennent interrompre les explications de Michel Kieffer. « Excusez-moi ! fait Feugières... oui Julie ?...

- Mon adjudant-chef, vous avez le procureur Cazeneuve sur la deux. » Feugières la remercie et décroche son téléphone. « Mr le procureur ?... Adjudant-chef Feugières de la brigade de Corbeny. Excusez-moi de vous déranger, mais j'ai besoin de vous entretenir d'une affaire délicate dont j'ai la charge et... » La conversation dure moins de cinq minutes. Après avoir argumenté les pièces du dossier, Feugières termine par *mes respects Mr le procureur* et raccroche, visiblement satisfait.

- C'est bon, il nous confie l'affaire, mais uniquement parce que c'est nous et qu'il connaît le sérieux de cette unité... vous avez donc carte blanche. Je vous détache pour la durée de l'enquête. Redistribuez vos affaires en cours à vos collègues, prenez Tellier avec vous pour vous seconder et bouclez-moi cette affaire rapidement. Je veux votre rapport tous les jours sur mon bureau. C'est bien compris ?

- Compris, mon adjudant-chef, fait Kieffer en se levant pour prendre congé, vous pouvez compter sur nous.

- Je n'en doute pas un seul instant, lui répond Feugières en le raccompagnant jusqu'à la porte, et bonne chasse. »

Grisé par l'adrénaline qu'il sent monter en lui, le brigadier-chef Michel Kieffer réintègre son bureau au pas de course. Passant par la petite pièce où Laurent s'échine à terminer son rapport sur son Olivetti, il lui met une tape affectueuse derrière la tête en lui disant : « amène-toi, on a du boulot... » Laurent s'éjecte de son siège en arrachant de la machine à

écrire la feuille carbonée et se précipite à la suite de son chef. Dans un claquement feutré, la porte du bureau de Kieffer se referme sur les deux hommes.

CHAPITRE VI

Premières investigations...

Gendarmerie de Berry-au-Bac (Aisne)-Lundi 19 avril 82-8heures.
Après un court dimanche de repos, les deux gendarmes ont commencé à appliquer le plan élaboré dès le samedi. Après un briefing rapide avec les différents chefs de groupe de leur unité, Michel Kieffer a distribué le restant de ses dossiers en suspens, ce qui n'est pas pour plaire à tout le monde. Mais à ce sujet, les ordres de l'adjudant-chef Feugières sont clairs. Débarrassés de cette corvée, les deux hommes ont pu commencer à attaquer dans le vif du sujet, la première chose à faire étant d'interroger la brigade de recherche de la gendarmerie pour voir s'il ne traîne rien dans leurs dossiers concernant un homme correspondant au profil de leur annésique. Puis de déplacer l'identité judiciaire jusqu'au CHRU afin de relever les empreintes et de faire des photos anthropométriques de face et de profil en vue de remplir un bulletin de recherche à balancer dans tous les commissariats de France et de Navarre. La routine, quoi ! En fin d'après-midi, les premiers résultats tombent, tous négatifs. Les empreintes ainsi que les photos ne donnent rien. Rien non plus au fichier des personnes disparues.

- Nous n'avons rien trouvé sur les six derniers mois, explique à Kieffer le capitaine Annie Duchaussoy, responsable de la section de recherches du SRPJ de Reims, mais ça ne veut rien dire. Nous allons remonter plus en arrière, ce qui risque de prendre du temps. De votre côté, tachez de creuser un peu plus. Il faudrait retourner sur place et étendre la zone de recherche. Il y a peut-être des éléments qui vous auront échappé. Si vous avez besoin d'aide n'hésitez surtout pas à me recontacter. Je sais que le procureur Cazeneuve vous met la pression et il serait bon pour tout le monde, nous y compris, de boucler rapidement cette affaire.

- Je vous remercie de votre aide, capitaine. Nous allons retourner là-bas dès demain matin et fouiller de nouveau », lui répond Kieffer avant de prendre congé. *Mais enfin, ce n'est pas possible, tu sors d'où bonhomme ?* fait Kieffer tout en reposant doucement le combiné téléphonique sur son support, *tu arrives bien de quelque part et sûrement pas du ciel comme le dit si bien ce con de Vilain.* L'évocation du caporal-chef Vilain trotinant jusqu'à son camion lui fait naître un sourire sur ses lèvres. En sortant dans le couloir il aperçoit la chaise vide du bureau de Laurent, et demande à Julie :

- Tu as vu Laurent ?

- Il récupère, lui répond la jeune femme en désignant la porte des toilettes.

- Dès qu'il a terminé sa pause syndicale, tu me l'envoies. Et au trot.

- Bien chef, rigole Julie, ce sera fait. » A peine réintégré son bureau, la porte s'ouvre sans prévenir sur la carcasse du maréchal des logis Laurent Tellier.

- Les premières nouvelles ne sont pas bonnes. Apparemment, notre gus ne se contente pas d'être mort, il reste aussi résolument inconnu et le plus étrange c'est que sa disparition ne semble gêner personne. Alors, il faut qu'on retourne là-bas dès demain matin. Je vais voir Feugières pour lui demander des hommes supplémentaires. On va ratisser plus large. Et à propos de ratisser, ce qui n'a rien à voir, tu fais quoi ce soir ?

- Rien de spécial, répond Laurent qui flaire le piège.

- Ça tombe bien. Ma femme voulait t'inviter. Ça nous permettra de discuter un peu.

- Ah oui, fait Laurent surpris par tant de sollicitude, et discuter de quoi ?

- De ton avenir dans la gendarmerie... Et tache d'être à l'heure pour une fois. »

Plateau de Californie-Chemin des dames-10 heures. Mardi 20 avril 82-9h.

Deux estafettes de la gendarmerie s'arrêtent dans un petit chemin boueux non loin de l'endroit où l'individu a été découvert. Le brouillard qui ne s'est pas levé garde toujours sévèrement l'endroit et malgré le soleil qui tente une timide percée, le froid reste intense. Tandis que Michel Kieffer et Laurent font le point une dizaine de gendarmes descendent sans se presser des véhicules en bavardant. Laurent et lui sont arrivés dix minutes avant le restant de la troupe pour repérer plus avant les lieux et voir comment effectuer le ratissage.

Puis Kieffer rameute les hommes et c'est d'une voix sèche et précise qu'il donne les consignes. « Allons, messieurs ! Regroupez-vous sur moi et écoutez tous. » Le brouhaha des conversations s'estompe puis finit par s'arrêter tandis que les hommes se regroupent autour de leur chef. « Bien ! Vous savez tous pourquoi nous sommes ici. Vos chefs de groupes vous ont briefé avant le départ. Alors voilà comment nous allons procéder. »

Tous les regards convergent maintenant vers Kieffer qui poursuit : « nous allons nous scinder en trois groupes. Le premier remontera la route des deux cotés en ratissant l'intérieur des bois sur une profondeur d'une vingtaine de mètres, en mettant un point tout particulier à fouiller les abords immédiats du fossé et ce sur un bon kilomètre. S'il le faut, vous plongez les mains dans la merde... Vous partirez de cet arbre (il désigne du doigt un gros chêne qui plonge ses racines dans le marigot) pour rejoindre le carrefour du lieu-dit *le bois aux cerfs*. On cherche des papiers d'identité, des objets, des traces de pneus, en bref tout ce qui pourrait nous éclairer sur notre homme. Des questions ? »

Voyant que personne ne répond, Kieffer continue : « pour le second groupe même mission, mais sur un km en aval de l'arbre. Le troisième groupe sera avec moi et Tellier. Nous allons inspecter les abords immédiats de l'endroit où notre homme a été trouvé. Nous nous éloignerons en cercles concentriques de plus en plus grands à partir de notre arbre qui reste le point de départ des recherches. J'espère avoir été assez clair !... Toujours aucune question ? » Non, pas de questions. « Alors très bien, c'est que j'ai été suffisamment clair. Maintenant jeunes gens au boulot et tachez de me ramener quelque chose ! » La petite troupe, aux ordres de leurs chefs de groupes s'égaie en direction de leurs champs d'investigation respectifs. Les hommes sont tous équipés de vêtements chauds et de bottes qui leur donnent des allures de pingouins. Et très rapidement, un premier résultat tombe. Un gendarme qui barbotait depuis quelques minutes dans le fossé se penche pour ramasser quelque chose.

- La pêche est bonne ? lui demande Laurent.

- Oui, je crois, répond le gendarme en lui tendant un objet métallique entouré d'une gangue de boue et de feuilles mêlées. Ca ressemble à une montre avec une chaîne... et pas toute neuve ! » L'objet passe de mains en mains jusqu'à Kieffer qui s'empresse de sortir un chiffon de sa poche pour le nettoyer. Le gendarme de son côté tente de remonter la pente et glisse sur quelque chose de visqueux, quelque chose qui ne devrait pas se trouver là. En se cramponnant à une branche il se penche pour ramasser une espèce de morceau de carton rongé par le temps et l'humidité. En essayant de conserver tant bien que mal son équilibre, le gendarme tend sa nouvelle trouvaille au maréchal des logis-chef qui examine rapidement l'objet en question.

« Alors ? demande le gendarme qui finit par réussir à s'extirper tant bien que mal du borbier. Ignorant la question Kieffer, excité comme un gamin le matin de Noël fait demi-tour pour aller s'enfermer dans une des deux estafettes stationnées dans un chemin forestier un peu en retrait de la route. Calé dans le siège défoncé, il déplie la tablette de travail sur laquelle il pose les deux objets qu'il se met à examiner séparément. Ce qui peut ressembler

de prime abord à un vieux morceau de cuir bouilli est en fait un portefeuille s'ouvrant en deux parties. Dans la première partie, Michel aperçoit une liasse de documents collés entre eux par l'humidité. Dans la seconde partie, il dégage une série de photos jaunies où apparaissent des visages rongés par le temps à moitié effacés. Les documents collés ensemble par la boue et l'humidité résistent à un examen plus approfondi et Michel Kieffer n'insiste pas. Quant à l'autre objet, le premier trouvé par le gendarme, c'est effectivement bien une montre à gousset avec une chaînette en or. Une des fermetures, celle qui doit rattacher la chaîne au gilet, est cassée. Et il reste encore un petit morceau de tissu accroché après. Ça se précise, pense Kieffer en tentant d'ouvrir sans forcer le fermoir de la montre, collé lui aussi par l'humidité et qui s'ouvre pourtant sans opposer la moindre résistance faisant apparaître une photo miniature couleur sépia telle qu'on pouvait les voir au début du siècle. Connaissant l'endroit où la montre a été trouvée, c'est un vrai miracle que le cliché ne soit pas plus détérioré. En frottant légèrement avec le pouce Michel Kieffer fait apparaître le portrait d'une belle jeune femme brune en tenue 1900. Le visage est avenant, les yeux pétillent d'intelligence et de malice, les cheveux sont ramenés en un chignon épais maintenu par une espèce d'épingle. Un petit sourire malicieux, presque ironique souligne une bouche parfaitement dessinée. Un petit pendentif descend du cou pour venir mourir entre la naissance des seins. La poitrine, sans être forte est honnête et donne à la jeune femme un petit air déluré. Le Tellier des logis-chef Michel Kieffer se sent troublé. Il ne saurait dire ni pourquoi ni comment, mais le charme de la photo semble opérer à travers le temps et l'espace. Tout à ses réflexions, il n'a pas vu arriver Laurent Tellier qui ouvre violemment la portière.

- C'est terminé, chef. Les hommes sont rentrés et ils n'ont rien trouvé d'autre.
- Quelle heure est-il ? demande Kieffer qui semble reposer les pieds sur terre.
- Bientôt onze heures trente. Ça fait bientôt deux heures qu'on crapahute dans la merde et...
- Bon j'ai compris, lui répond Kieffer en s'extirpant du véhicule, dis aux hommes que c'est terminé et qu'ils peuvent réintégrer la brigade. On rentre se mettre au chaud. »

Après avoir expédié quelques affaires courantes, les deux hommes sont de retour vers quinze heures puis décident de s'isoler pour examiner d'un peu plus près leurs trouvailles arrachées au marigot. La montre, outre la photo de la jeune femme anonyme contient, gravés au dos du fermoir, un prénom et une date : Martha-19 août 1920. Une fois nettoyée, elle semble en excellent état. Les aiguilles, bloquées sur les chiffres romains indiquent 10 heures trente. Pour le portefeuille, c'est plus délicat. Le cuir, détrempe par l'eau et la boue ne demande qu'à partir en lambeaux. Avec d'infinies précautions Kieffer parvient pourtant à sortir de la première poche du portefeuille deux photos collées ensemble par l'humidité qu'il arrive à séparer en prenant un luxe de précautions inouï à l'aide d'un cutter et d'une pince à épiler. Dans la seconde poche, il réussit à extraire plus facilement une série de papiers qu'il n'arrive cependant pas à séparer, au contraire des photos.

« Tiens, il fait en les tendant à Laurent d'un geste énervé, essaie de les décoller, moi je renonce. Je vais plutôt m'occuper des photos ». Sans se préoccuper du sourire ironique que lui lance son subalterne, Kieffer fait sécher les photos sur le radiateur, photos qu'il étale ensuite devant lui sur le bureau pour les examiner une par une. La première est estampillée par ce qui ressemble à un tampon militaire. Un *H*, puis un *E* et un *O* suivit du chiffre 15. Elle montre un inconnu en tenue d'infirmier, assis derrière un bureau sur lequel s'empilent des dossiers. Un homme assez grand, en uniforme d'officier, se tient debout à ses côtés tandis qu'une infirmière est assise elle aussi devant le bureau sur un pliant de toile. Elle tient un

petit animal dans les replis de son tablier médical, probablement un chaton. La photo a dû être prise à l'intérieur d'une tente, car on distingue en arrière-plan comme une toile tendue. Aucun des deux hommes ne sourit. Seul, le visage de la femme semble un peu moins sévère que les deux autres, ou un peu moins triste. Au dos de la photo, une annotation faite à la main d'une petite écriture serrée, à peine lisible, délavée par le temps. Toutefois Kieffer arrive à l'aide d'une loupe de couturier empruntée à sa femme à déchiffrer un J puis un L suivi par ce qui ressemble à un S, puis un T, la suite étant complètement illisible. Quant aux chiffres, ils correspondent sans doute possible à une date : octobre 1918. De plus en plus intrigué, Kieffer fait part de ses réflexions à Laurent :

- C'est à peine croyable, ce type n'a que des reliques sur lui.

- Probablement des objets appartenant à son grand père.

- Oui, peut-être, fait Kieffer en se levant brusquement de son bureau, peut-être, mais ça n'explique pas pourquoi il n'a aucun document sur lui. Pas de carte d'identité, pas de permis de conduire, rien de rien. Quant à ses fringues elles semblent sortir tout droit du musée Grévin.

- Dis, tu n'a rien remarqué ? lui demande Laurent en examinant à son tour les photos avant de les rapprocher, c'est la même femme sur les deux clichés. Et c'est aussi elle dans la montre. » En effet, le second cliché jusque-là ignoré par Kieffer représente bien l'inconnu assis devant le chartil d'une bâtisse, probablement une ferme, un chat sur les genoux et un chien de chasse couché à ses pieds. Derrière lui, une femme lui tient l'épaule, et bien que ce ne soit pas évident à première vue, il n'y a pas de doute. Quoique prise à des époques et des endroits différents, il s'agit bien de la même jeune femme, celle qui se trouve en médaillon dans la montre, reconnaissable au même sourire radieux qui illumine son visage. Lui, par contre, semble regarder fixement dans le vide un point situé de l'autre côté de l'objectif. Il porte ce que les vieux appellent encore *les habits du dimanche*, à savoir un costume de drap et un gilet de flanelle sur lequel pend une petite chaînette.

- Regarde, fait Kieffer à l'adresse de Laurent après avoir à son tour regardé les clichés, je suis certain que si on peut agrandir suffisamment cette photo, on verra que c'est bien la même chaîne. Dommage qu'on ne puisse voir la montre... merde, comment j'ai fait pour passer à côté de ça ?

- C'est l'âge, lui répond Laurent en rigolant, c'est bien connu, la vieillesse est un naufrage.

- Et à part ça ? lui demande Kieffer préférant ignorer le sarcasme, les papiers ça donne quoi ?

- J'ai presque terminé. Le premier est peut-être un document militaire, le second ressemblerait plutôt à une lettre. Il y a aussi un bon de transport.

- Quelque chose d'exploitable ? Un nom ou une adresse... ?

- Non, rien de rien ! » Les deux hommes se regardent, dépités. Il est certain que s'ils n'arrivent pas à faire parler les documents, l'enquête risque bien de tourner court. « Bon, y'en a marre pour aujourd'hui, fait Kieffer, demain, tu feras porter tout ça à la scientifique, moi je vais faire mon rapport à Feugières. Au fait, tu as réfléchi ?

- Réfléchi à quoi ? demande Laurent qui s'attendait à la question depuis ce matin, surpris qu'elle ne lui ait pas été posée plus tôt.

- A ce dont on a parlé hier-soir. » Laurent prend tout son temps pour répondre. En général, il sait que ce genre d'attitude a le don d'énerver son chef... « J'ai le choix ?

- Si tu veux progresser chez nous, non, pas vraiment... » Voyant le grand sourire qui illumine le visage de Laurent, Michel Kieffer connaît déjà la réponse. Il prend son képi à la patère

puis sort en rigolant à son tour. « Bon, je vais dire à Feugières qu'il va falloir se séparer de toi et que tu retournes à l'école.

- Pas avant la fin de l'enquête.

- Non, pas avant la fin de l'enquête. J'ai trop besoin de toi ici ».

CHAPITRE VII

Et premiers résultats...

Brigade de gendarmerie de Berry-au-Bac (Aisne)-Lundi 26 avril-15h30
Sept jours viennent de passer sans aucune avancée significative. L'enquête de voisinage n'a rien donné, pas plus que les recherches auprès des hôpitaux et cliniques et les unités psychiatriques de la région. L'appel à témoins ainsi que les affiches placardées dans les départements de l'Aisne et de la Marne n'ont rien donné. Ne sachant visiblement plus quoi faire et surtout où chercher les deux gendarmes broient du noir dans le bureau de Kieffer où s'amoncellent des papiers et des coupures de journaux sans aucun intérêt et des tasses de café vides. « Ça se présente mal, fait Laurent en soupirant, après huit jours on n'a toujours que dalle. Ce type n'existe tout simplement pas. » Au moment où Kieffer allait répondre le téléphone, muet depuis plusieurs jours, se met à sonner. Brusquement sorti de sa torpeur Kieffer se saisit du combiné pour entendre la voix de Julie qui lui annonce qu'il a le capitaine Duchaussoy sur la une.

- Capitaine Annie Duchaussoy ! Je ne vous dérange pas ?

- Pas le moindre du monde, mon capitaine ! Je suppose que vous venez me donner des nouvelles de mon affaire ?

- Exact ! Vous êtes assis ?

- Absolument ! Si vous le permettez, je vais mettre l'amplificateur. Mon collègue est devant moi et je tiens absolument à ce qu'il participe à notre conversation.

- Bien ! Tout d'abord, une bonne nouvelle. Nous savons qui est votre inconnu.

- Ah, fait la voix surprise de Kieffer. Et ... ?

- En fait, nous l'avons retrouvé grâce au fichier central des personnes disparues. Mais le plus étrange c'est que son dossier est pratiquement vide. Nous n'avons aucune information quant à ses lieux et date de naissance. Nous savons juste qu'il s'appelle Antoine Vasseur, que ses parents sont décédés, qu'il s'est marié à Patricia Vasseur née Duchenne le 16 juin 1976 à la mairie de Baurieux dans l'Aisne et qu'il est le père d'un petit Mathieu né le 4 décembre 1976 et pour finir qu'il a été porté disparu avec son camion et tout son chargement sur la RD 18 en 1977, le 16 avril pour être exact. C'est son épouse qui a signalé sa disparition. Depuis plus de nouvelles. D'ailleurs en voyant passer sa fiche je me suis immédiatement rappelé cette histoire. A l'époque ce n'est pas moi qui l'avais traitée, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Malgré des recherches intensives dans toute la région et même au-delà, nous n'avons jamais eu d'explications quant à sa disparition. Pas de casier, aucun antécédent judiciaire, pas même une contravention....allo ?!... vous êtes toujours avec moi ?

- Excusez-moi, mon capitaine, je suis là. C'est juste que réfléchissais en même temps que je vous écoutais.

- Vous vous attendiez à quoi exactement, à ce que ce type soit la réincarnation de Frankenstein ?

- Il y a un peu de ça, oui, répond Michel Kieffer perplexe. Comment peut-on se marier sans acte de naissance ? C'est proprement incompréhensible.

- C'est bien ce que je pense aussi.

- Et vous êtes certaine qu'il est marié ?

- C'est du moins qui ce apparaît dans le dossier que je me suis fait transmettre. Et il est également le père d'un petit garçon qui doit avoir presque 6 ans.

- Et sa femme ?

- Ça, c'est peut-être la mauvaise nouvelle. J'ai fait une rapide recherche auprès de l'état civil histoire de gagner du temps et figurez-vous qu'elle s'est remariée en mai de l'année dernière avec son propre frère.
- Plutôt moche, ne peut s'empêcher de commenter Laurent.
- Mettez-vous trente secondes à sa place lui répond le capitaine Duchaussoy, que feriez-vous si votre femme disparaissait du jour au lendemain sans vous donner d'explications ?
- Je ne suis pas marié, capitaine et pour vous répondre, j'évitais probablement d'épouser ma belle-sœur... mais ça n'engage que moi.
- Enfin un gendarme intelligent, ricane le capitaine Duchaussoy à l'autre bout du fil avant de demander des nouvelles du labo.
- Ils doivent nous faxer les résultats dans la journée, lui répond Kieffer.
- Je connais personnellement le commandant Paul Bousquet, c'est un type remarquable. Bien que son service soit tout nouveau il commence à avoir des résultats significatifs. Bon, je vous laisse et tenez-moi au courant.
- Je n'y manquerai pas, mon capitaine et encore merci.
- Et n'hésitez surtout pas à me déranger si vous avez encore besoin de nos services, ajoute le capitaine Duchaussoy avant de clore la conversation par un *bonne chance* des plus énergique.

A peine raccroché, le combiné sonne de nouveau. La voix de Julie lui annonce le commandant Bousquet sur la une. *Décidément ils se sont donné le mot*, pense Michel en décrochant avant de se présenter à nouveau. La voix qui lui répond est impressionnante de calme et de douceur. Une douceur presque féminine si ce n'était en arrière-plan le ton autoritaire propre au militaire de carrière.

- Je viens de vous envoyer les résultats et les conclusions des premières analyses concernant votre inconnu du chemin des dames par télex, mais comme j'ai bien compris qu'il y avait le feu je vous les livre en direct. En résumé nous avons expertisé les éléments que vous nous avez fait parvenir, à savoir la montre, le portefeuille et son contenu ainsi que les vêtements qu'il portait lorsque vous l'avez trouvé... attendez un instant que je retrouve mon rapport... (Silence suivi d'un bruit de papiers qu'on déplace, puis la voix du commandant qui reprend)... pour la montre pas grand-chose à en dire : c'était un modèle très courant au début du siècle, un article de moyenne gamme, de celle que portait les ouvriers et la classe moyenne. Pas de numéro de série et le fabricant a disparu en 46 après la libération. Pareille pour la chaîne qui était avec la tocante. Nous n'avons relevé aucune empreinte, sauf la sienne. Donc, de ce côté-là, impasse... Pour les photos, elles sont bien toutes d'origine. Papier de l'époque, développement de l'époque, aucun trucage apparent. Nous avons effectué un agrandissement de la chaîne que l'on voit sur un des deux clichés. Il est certain à 95% que c'est bien la même quincaillerie. Ensuite... ensuite, le tampon que l'on voit sur l'une des deux épreuves provient de la poste aux armées. Renseignements pris, c'est celui de l'HOE n° 15 qui était basé à Montigny sur Vesle. Pour votre gouverne, un HOE était un hôpital de campagne durant la grande guerre... La bestiole que l'on devine sur les genoux de la femme est bien un chat, ou plutôt un chaton. Sexe indéterminé, poils longs de couleur roux. Bref, un joli gouttière bien de chez nous. Vous suivez toujours ?

- Affirmatif !

- Tant mieux, parce que c'est ici que ça se corse : les vêtements sont tous de fabrication début de siècle ; nos spécialistes donnent une fourchette entre 1910-1925. Du pantalon au manteau

en passant par le caleçon, les fixes chaussettes, les pompes, la veste, tout est de la même époque. A propos, vous n'avez pas retrouvé de chapeau ?

- Un chapeau ? s'étonne Kieffer, non, pas de chapeau. Pourquoi ?

- Parce qu'à cette époque, ça allait de pair avec le déguisement. Ils portaient tous un chapeau, un canotier ou une casquette façon Gavroche. Mais bref, passons... les fibres analysées sont toutes des fibres de laine, de coton et de lin, comme la plupart des vêtements portés en ces temps préhistoriques. Nous avons trouvé des poussières de blés et de maïs en quantité, ainsi que des fientes de poules et de la merde de divers bestiaux fermiers collés à ses semelles de godasses. Ce qui prouve une chose : votre gus habitait bien la campagne profonde. Impossible de vous dire où exactement. » La voix s'interrompt à nouveau à la recherche de ses notes. « Ah oui, j'oubliais...! Nous avons retrouvé des traces de naphthaline dans ses vêtements, vous savez, le truc que mettent les grands-mères dans les armoires pour éloigner les mites. Après analyse, c'est de la vraie naphthaline comme on n'en trouve plus aujourd'hui. La fabrication en a été interdite dès les années cinquante, vu que ça ne tuait pas que les mites. A part ça, le fil à coudre qui sert aux surpiqueurs et le modèle des boutons sont certifiés d'origine.

- Et pour le portefeuille ?

- J'allais y venir... le fameux portefeuille est fabriqué en véritable faux cuir mais en vrai carton bouilli ce qui explique son état avancé de décomposition suite à un séjour à l'humidité. Impossible d'en dire plus, vu son état. Les documents (nouveau bruissement de papiers qu'on manipule)... Les documents sont pour deux d'entre eux des documents militaires. Une feuille de démobilisation pliée en quatre au nom de Lucien Gonçalves, ainsi qu'un billet de transport gratuit établi au même nom. Le papier et l'encre sont d'un modèle courant utilisé jusque dans les années cinquante par toutes les administrations du début du siècle. La destination mentionnée indique Argentat et pour votre gouverne, ce bled perche du côté d'Aurillac... Le troisième papelard est une lettre complètement illisible. Ou tout au moins un des feuillets d'une lettre qui devait en compter plusieurs. Impossible de savoir qui l'a écrite. Voilà ! Je pense que j'ai fait le tour sans rien oublier. De toute façon je vous fais parvenir le dossier original dans les plus brefs délais. Bien entendu, je reste à votre disposition et si vous avez encore besoin de nos services, n'hésitez pas.

- Merci infiniment, mon commandant, mais puis-je vous poser en une dernière question ?

- Si je peux y répondre.

- De vous à moi, quelles sont vos conclusions ?

- Ça, maréchal des logis-chef, les conclusions c'est votre boulot. Personnellement je crois que vous vous trouvez devant un véritable mystère.

- Merci de m'avoir répondu avec franchise.

- De rien ! Et bonne chance.

- Merci mon commandant ! » Le claquement sec du combiné qu'on repose sort les deux hommes de l'état de stupeur dans lequel le rapport des experts scientifiques les a plongés. La porte s'ouvre brusquement sur l'adjudant-chef Feugières. Instinctivement, les deux hommes se lèvent et rectifient la position. « Ça ne va pas ? il demande en constatant le regard embarrassé de ses hommes et surtout de Kieffer qui est le plus prompt à réagir.

- Nous avons un vrai problème, mon adjudant-chef.

- Ça, je l'ai compris tout de suite rien qu'à voir vos têtes. De quel ordre, le problème ? » Tandis que Laurent s'excuse et sort dans le couloir prendre l'air, Michel Kieffer tente tant bien que mal de faire un résumé le plus exact possible des conclusions des experts de la

gendarmerie. Et c'est bien la conclusion qui est la plus difficile à faire admettre à Feugières qui résume d'une voix où perce l'incrédulité : « si j'ai bien compris et compte tenu de ce que vous me dites, on a affaire à une espèce de revenant qui se baladerait entre ici et le début du siècle sous deux identités différentes... Et moi je me pose la question de savoir si vous ne vous payez pas ma tête, parce que si c'est le cas, dites le moi tout de suite ». L'adjudant-chef est au bord de l'implosion. La colère qu'il sent monter en lui comme un raz de marée transparait à travers le son de sa voix. Il continue, les mâchoires serrées, en fixant Kieffer droit dans les yeux. « Parce que vous me voyez moi, adjudant-chef de gendarmerie Aimé Feugières aller déposer un dossier pareil sur le bureau du procureur, en lui expliquant que l'inconnu du chemin des dames n'est autre qu'un fantôme sorti tout droit du cerveau de mon meilleur enquêteur ? Vous me prenez pour qui Michel, pour un demeuré ? Ou peut-être un suicidaire ? » Kieffer décide de faire profil bas et de laisser passer l'orage. « Très bien, alors je vous donne un mois pour boucler cette enquête ». Ce dernier baisse la tête en priant le ciel que cette conversation se termine au plus vite. « Trente jours, pas un de plus », ajoute Feugières en sortant brusquement du bureau. La porte claque violemment. Kieffer, pris d'un brusque accès de fatigue se rassoit dans le fauteuil qui gémit sous son poids. C'est juste à ce moment que Laurent décide de réapparaître. « Tiens, t'étais où toi ?

- Euh, parti prendre l'air... j'ai croisé le boss... pas l'air content-content. Quand il a la tête rentrée dans les épaules comme ça, c'est pas bon signe.

- Je confirme, lui répond Kieffer avec lassitude, ça fait quinze ans que je le pratique, alors je commence à connaître.

- J'imagine, fait Laurent. Et on fait quoi maintenant ?

- On ferme. J'ai ma dose de conneries pour aujourd'hui. Pour le moment, j'ai envie de rentrer chez moi et me caler le cul devant la télé. Et si tu veux un bon conseil, fais comme moi, demain il fera jour. Allez, bonsoir ! »

Se saisissant de sa parka et de son képi, il sort sans un regard pour Laurent.

CHAPITRE VIII
Patricia Vasseur...

B *eurieux (Aine)-Domicile de Patricia Vasseur-Mardi 27 avril 11h.*
« Madame Vasseur ? » La jeune femme qui se retourne a le regard surpris et un peu craintif qu'ont souvent les gens qui se font interpeller par les hommes en bleu. Patricia Vasseur, une jolie brunette d'une trentaine d'années au visage un peu anguleux, porte des petites lunettes rondes aux verres légèrement teintés qui cachent une sévère myopie et lui donnent des faux airs de John Lennon. Les cheveux frisés tombent en cascade sur les épaules un peu trop carrées. Le tout renvoie d'elle une image androgyne qui n'est pas faite pour déplaire aux hommes qu'elle côtoie dans sa vie de tous les jours.

- Oui !?...

- Bonjour, madame, fait Michel Kieffer après s'être présenté, vous êtes bien Patricia Vasseur ?

- Oui, pourquoi ?

- Nous voudrions vous poser quelques questions au sujet d'Antoine Vasseur. Il est bien le frère de votre mari... et également votre ex-époux ? » Toujours sur la défensive, la jeune femme finit par acquiescer. « On peut entrer un instant ? Il faut que nous parlions.

- J'allais sortir faire quelques courses, mais ça peut attendre. Vous savez quelque chose sur Antoine ? » elle finit par demander en faisant demi-tour pour introduire la clé dans la serrure de la porte qu'elle venait juste de fermer quelques instants auparavant,

- Vous l'avez retrouvé ? Il n'est pas mort ?

- C'est justement l'objet de notre visite. » La porte s'ouvre en couinant un peu sur une entrée encombrée de jouets d'enfant et d'affaires de sport. « Je vous en prie », dit-elle en déposant son sac à main sur le guéridon de l'entrée, avant d'ajouter avec un petit sourire d'excuse.

- Ne faites pas attention, je n'ai pas encore fait le ménage. Mathieu a une fâcheuse tendance à laisser tout traîner n'importe où. Vous êtes venus pour quoi au juste ?

- Pour que vous nous parliez d'Antoine et de vous.

- Il n'y a pas grand-chose à en dire, dit-elle tristement, nous étions mariés, heureux et sans histoires. Il venait juste de trouver un emploi avant sa... son départ. Il adorait son fils et passait des heures à jouer avec. Quand il était là, c'était un bon père.

- Quand il était là ?...

- Antoine sortait beaucoup avec ses copains, mais jamais rien de bien méchant... Baby-foot au café du village, tournées générales. Moi j'étais d'accord bien sûr. C'était nécessaire à son équilibre et à celui de notre couple.

- Il buvait ?

- Pas plus que les autres. Il ne rentrait jamais saoul, si c'est votre question.

- Des liaisons ?

- Pas à ma connaissance. Antoine était un garçon simple et sans histoires. De plus, il adorait sa famille.

- Qu'entendez-vous par sa famille ?

- Nous !... enfin je veux dire moi, son fils et bien sûr son frère aîné ». A l'évocation du frère, elle baisse les yeux, gênée. « Et de ses parents, bien entendu, elle s'empresse d'ajouter, il était l'adoration de son père.

- Ils sont toujours vivants ?

- Non ! Son père est mort d'un cancer quelques temps après sa disparition. Sa mère l'a suivi six mois plus tard ». Brusquement sa voix semble se fêler ; on sent bien que la blessure engendrée par cette succession de drames n'est pas prête à se refermer. *Mais il n'y a pas que ça*, se dit Michel Kieffer en voyant la gêne qui s'empare d'elle lorsqu'elle parle du frère aîné, *il y a autre chose*.

- Vous parlez d'Antoine au passé, poursuit Laurent, comme s'il était mort.

- Pour moi il l'est, dit-elle en durcissant brusquement le ton... à moins que vous ne m'ameniez des nouvelles qui pourraient me faire penser le contraire, pour moi Antoine est mort le 16 avril 1977.

- Justement, madame, nous avons un doute.

- Un doute ?...Comment ça un doute ?

- Reconnaissez-vous cet homme, lui demande Michel Kieffer en sortant de son cartable en cuir une photo de l'inconnu du chemin des dames. En regardant le cliché, la jeune femme pâlit instantanément. « C'est bien Antoine ! dit-elle d'une voix altérée par la surprise.

- Vous en êtes certaine, insiste Laurent Tellier.

- Oui, c'est lui, je suis formelle. Il a un peu maigri, mais c'est bien lui... par contre il n'a pratiquement pas vieilli.

- Nous pensons avoir retrouvé un homme qui pourrait bien être votre mari, poursuit Laurent Tellier, et cet homme c'est celui de la photographie que vous venez vous-même de reconnaître.

- C'est impossible !

- Pourquoi impossible ? Sa mort n'a jamais été prouvée. Il aurait pu disparaître pour des raisons que vous ignorez.

- Non ! Il n'en avait aucune. C'est pour ça qu'on l'a cru mort... que j'ai attendu quatre longues années qu'il réapparaisse. L'homme que vous avez trouvé ne peut pas être Antoine.

- Vous vous êtes remariée, non ?

- Avec son frère, oui !... C'est tout récent. Ça peut paraître bizarre, mais c'est ainsi, dit-elle d'une voix blanche où perce maintenant un début de colère. Puis, paraissant soudain se faire une raison elle ajoute : c'est bizarre... je n'aurais jamais pu imaginer qu'Antoine puisse de nouveau réapparître dans ma vie...je peux vous offrir quelque chose, elle demande aux deux hommes en se levant brusquement pour disparaître vers la cuisine. Un café, peut-être ?

- Non Madame, merci, répond Laurent en déclinant la proposition d'un geste poli de la main tandis que le silence s'installe brusquement dans la maison, juste troublé par les bruits de vaisselle qui s'entrechoque dans la pièce d'à côté. Puis Patricia Vasseur revient, une tasse de café fumant à la main. Elle en a profité pour s'essuyer rapidement les yeux rougis de larmes qui ont laissé des traces de rimmel sur ses joues.

« Excusez-nous si nos questions vous paraissent indiscretes, mais nous n'avons pas le choix, reprend Kieffer. Il faut nous aider à comprendre ce qui a bien pu se passer. Racontez-nous comment il était, comment vous vous êtes connus ». Kieffer oublie volontairement de lui dire ce que vient de lui apprendre le capitaine Duchaussoy, à savoir que le dossier de son ex-mari se compose pour l'essentiel d'une page vide. D'une voix triste ou perce l'amertume, elle commence le récit de sa vie, de leur vie à tous les deux avant que n'arrive le drame de la disparition d'Antoine. « Vous savez, notre vie et notre histoire n'ont rien d'extraordinaires ni de bien exaltants... j'ai connu son frère Franck quelques temps avant lui. Nous faisons partie de la même bande de copains. Les garçons jouaient tous dans la même équipe de foot et nous les filles, nous allions les encourager sur les terrains du coin le dimanche matin.

Occasionnellement, pour rigoler, on jouait aux popom's girls. Les troisièmes mi-temps se terminaient souvent chez moi, car j'étais la seule fille qui n'était pas en couple possédant un appart' suffisamment grand pour accueillir tout le monde. C'est comme ça que j'ai connu Frank et son frère Antoine. Avec Frank, ça a été un vrai coup de foudre. »

A cette évocation, un sourire triste vient se mêler aux larmes qui recommencent à ruisseler sur son visage. « Excusez-moi ! dit-elle en sortant un paquet de kleenex de sa manche ». Après s'être mouchée et tamponné les yeux, elle reprend. « Dès que je l'ai vu, j'ai tout de suite craqué pour Frank. C'était le plus brillant des deux frères... toujours à plaisanter, à prendre tout par-dessus la jambe, comme si la vie ne se résumait qu'à ça : taper dans la balle et faire la fête avec ses potes, ce qui était un peu vrai. Nous vivions dans notre bulle et nous étions heureux.

- Et pour Antoine, ça se passait comment ?

- Pour Antoine qui était le plus introverti des deux, c'était un peu plus difficile. Je savais qu'il enviait son frère et qu'il était secrètement amoureux de moi.

- Il vous l'avait dit ?

- Non, mais les filles ressentent ce genre de chose. En tout cas, moi je savais.

- Et alors, que s'est-il passé ?

- C'est la vie qui est passée... Sous ses allures nonchalantes, Frank était dévoré d'ambition. Ils venaient tous deux d'une famille modeste. Le père qui était ouvrier agricole avant de finir métallo à la PUM de Reims rêvait d'une autre destinée pour ses enfants. Frank n'a pas trop mal réussi à l'école, mais pour Antoine c'était beaucoup plus difficile. D'ailleurs pour lui, tout était toujours plus difficile, plus compliqué aussi. Au foot par exemple Frank jouait avant-centre et marquait beaucoup, ce qui faisait de lui la coqueluche de toutes les filles. Je me demanderais d'ailleurs toujours pourquoi il s'est intéressé à moi. Antoine lui était gardien et encaissait pas mal de buts, trop peut-être car un jour il a fini par rendre son maillot avant de partir en claquant la porte. Ça a été la fin de la petite bande. Peu de temps avant, nous avions décidé, Frank et moi de vivre ensemble, ce que nous avons fait. Nous ne parlions pas de mariage, non, juste de vivre ensemble. Alors il est venu s'installer chez moi... et c'est à partir de là que ça n'a plus fonctionné.

- Ça n'a pas fonctionné pourquoi ?

- Pour un tas de mauvaises raisons, la plus évidente étant que Frank avait trouvé un job qui l'accaparait beaucoup trop à mon goût et qu'il lorgnait un peu trop sur la fille du patron. Toujours son ambition... un soir, il m'a expliqué que c'était terminé, il a pris ses affaires et il est parti.

- Et Antoine ?

- Antoine était simplement là. Gentiment, patiemment il s'est occupé de moi, m'a consolée. J'étais tellement cassée, tellement détruite que j'aurais fait n'importe quoi pour ne pas rester seule. Il a su trouver les mots justes et recoller les morceaux.

- Vous l'aimiez ?...

- Qui ?

- Antoine... vous l'aimiez ?... A quel moment avez-vous basculé ?

- Ça c'est fait petit à petit... doucement.... Avant que j'aie pu réaliser, nous étions mariés.

- Par dépit ?

- Non, j'aimais réellement Antoine... il m'avait fait oublier Frank. Puis Mathieu est arrivé. »

Laurent Tellier pose la question qui le taraude depuis le début de l'entretien, en fait lorsqu'il

a vu la gêne de Patricia à l'évocation de Mathieu et de Franck. « Dites-moi madame Vasseur, Mathieu est bien le fils d'Antoine ? »

Patricia Vasseur lève cette fois la tête de son bol avant d'éclater en sanglots.

« Non ! Mathieu est le fils de Franck.

- Antoine était au courant ?

- Bien sûr, poursuit Patricia à travers ses larmes, je lui ai dit tout de suite que j'étais enceinte.

- Et quelle a été sa réaction ?

- Sa réaction ? sourit Patricia à travers ses larmes. Il était fou de joie. Pour lui, il n'y a jamais eu d'ambiguïté, il a toujours considéré Mathieu comme son propre fils ; c'est lui qui l'a reconnu le jour de sa naissance.

- Et Frank ?

- Franck a toujours su que Mathieu était de lui. Je lui avais envoyé une lettre pour lui dire que j'étais enceinte, que je ne lui demanderai jamais rien, mais qu'en échange il ne cherche pas à revoir son fils. Il m'a appelé un soir au téléphone en me disant qu'il s'excusait et que jamais il ne nous ferait du tort, à Mathieu et à moi et que plus jamais je n'aurai de ses nouvelles. J'ai bien senti que tout n'était pas rose dans sa vie, mais à l'époque je m'en foutais pas mal. Je commençais à peine à refaire surface et ses problèmes m'étaient devenus complètement étrangers.

- Il vous versait une pension pour Mathieu ?

- Non, il me l'a proposé mais je n'en ai jamais voulu... et Antoine aurait refusé de toute façon.

- Comment étaient les rapports entre les deux frères ?

- Tendus au début, mais bien que fâchés, ils ne se sont jamais perdus de vue. Je sais qu'ils se voyaient de temps à autre. Mais à notre mariage, Frank n'était pas là.

- Vous ne l'aviez pas invité ?

- Nous en avons discuté avec Antoine... c'est moi qui n'ai pas voulu.

- Et alors, vous vous êtes revus comment ?

- A la disparition d'Antoine, le monde s'est écroulé pour la seconde fois. J'ai fait une sévère dépression qui a duré presque deux ans. J'ai perdu mon emploi et fait deux tentatives de suicide. Ce sont mes parents qui se sont occupés de Mathieu. Je ne pouvais plus rien faire, trop abruti par les médicaments. Mon médecin m'a faite interner à la clinique de Merfy pour suivre une cure de sommeil. J'en suis sortie quelques semaines plus tard. Frank m'attendait dans sa voiture. Il venait de quitter sa femme et de perdre son boulot, car son beau-père l'avait viré en représailles.

- Et c'était reparti, fait Laurent sur un ton ironique qu'il regrette immédiatement. - Je sais ce que vous pensez, mais vous pensez mal. Au début, je n'ai rien voulu savoir. Il fallait que je me protège et que je protège aussi Mathieu. Que je retrouve un emploi et que je me reconstruise à nouveau. Et puis le fantôme d'Antoine venait trop souvent hanter mes nuits. Surtout que sa disparition restait toujours inexplicquée. Si j'avais eu un corps à mettre en terre, j'aurais pu faire mon deuil et essayer de passer à autre chose, mais non. Chaque jour, chaque nuit j'attendais qu'il revienne en me disant : « *excuse-moi, ma puce, je suis un peu à la bourre* » comme il faisait chaque fois qu'il rentrait tard. Au début, je courrais à la fenêtre chaque fois qu'une camionnette livrait dans la rue. Même encore aujourd'hui, parfois il faut que je me retienne au bruit d'un moteur qui tourne un peu trop longtemps pour ne pas sortir.

- Et votre mari, il en pense quoi ?

- Frank ne dit plus rien depuis longtemps. Cette histoire l'a anéanti, lui aussi. Malgré leurs divergences, il adorait son frère.

- Et il fait quoi maintenant ?
- Nous avons monté une petite entreprise de nettoyage industriel. Je lui sers de secrétaire, ce qui le soulage pas mal.
- Et les affaires vont bien ?
- Nous n'avons pas à nous plaindre, ça pourrait être pire.
- Vos relations ?
- Si vous voulez parler de notre vie amoureuse, nous faisons chambre à part. Depuis ma dépression, ma libido a complètement disparu. Nous avons pourtant consulté, mais ça n'a pas donné grand-chose. Nous restons ensemble pour Mathieu.
- Vous vous êtes pourtant remariés il y a peu de temps ?
- Suite au décès de mes parents, j'ai hérité d'un petit capital que j'ai réinvesti dans l'entreprise. Vous comprenez, il était important pour nous de mettre Mathieu à l'abri du besoin. Lorsque Frank a divorcé, il s'est retrouvé à la rue sans rien. Je ne voulais pas que ça recommence.
- Et le petit, comment va-t-il ?
- Mathieu n'est au courant de rien. Il n'a aucun souvenir d'Antoine, et c'est mieux ainsi. » Un ange passe. Michel Kieffer se dit que c'est le moment ou jamais de planter les banderilles qu'il a en réserve. Il cherche un angle d'attaque pour arriver à faire parler la jeune femme d'une chose qui dérange, à savoir l'existence même d'Antoine Vasseur. Pour quelles raisons son dossier est-il vide à ce point ? « Vous avez connu leurs parents ? » Patricia fait signe que oui. Des gens gentils, sans problèmes, elle ajoute en se tamponnant les yeux. « Je vous crois sur parole, cependant deux questions nous intriguent au plus haut point, la première étant : quand et comment avez-vous *réellement* connu Antoine ? La seconde est : pourquoi n'existe-il aucune trace des deux frères avant leur adolescence ? A part la date de votre mariage, celle de la naissance de votre fils et votre dernière adresse le dossier que vous avez rempli à l'occasion de sa « disparition » est vide ou presque. Il ne contient aucun renseignement les concernant directement. Vous êtes nés tous les trois dans le même village et vous avez pratiquement le même âge que lui sauf Franck qui est un peu plus âgé... Si on suit un raisonnement logique vous avez donc dû fréquenter la même école pratiquement à la même période. Hors, le SRPJ de Reims nous explique qu'ils n'ont retrouvé aucune trace de lui ni de son frère avant leur adolescence. Il semblerait qu'ils aient débarqué de nulle part un beau jour sans que ça ne dérange personne. Comment expliquez-vous cela ? » A l'évocation de ses souvenirs d'enfance puis d'adolescence, les traits de Patricia se figent tandis que les yeux cherchent à fuir le regard du gendarme. En tordant son mouchoir d'un geste compulsif, elle finit par murmurer d'un air buté : « on vous aura mal renseigné, voilà tout.
- C'est possible, mais le dossier de renseignements qu'ont rempli les collègues lors de la disparition de votre mari l'a été sur VOS déclarations. Les renseignements qu'il contient c'est vous qui les leur avez fournis, personne d'autre ». Les épaules de Patricia s'affaissent un peu plus quand elle répond d'une voix presque inaudible: « je savais que ça arriverait un jour... je l'ai toujours su...
- Vous avez toujours su QUOI, madame Vasseur ?
- Qu'un jour on viendrait me poser ce genre de questions. En 77 je suis passée miraculeusement au travers. Allez savoir pourquoi vos collègues de l'époque n'ont pas percuté.

- Mais nous c'est différent, lui répond Laurent en durcissant imperceptiblement le ton. A présent que l'affaire se complique, il va falloir nous expliquer certaines choses, à commencer par celle-ci : qui est réellement Antoine Vasseur et d'où sort-il... de la planète mars ?

C'en est trop pour Patricia Vasseur qui s'effondre en larmes à la limite de la crise de nerf. Kieffer lui tend un nouveau mouchoir en lui disant : « prenez votre temps mais répondez-nous s'il vous plaît. » Au bout d'un long moment Patricia relève enfin la tête. Mais ce n'est plus du chagrin que Michel lit dans son regard, mais de la peur. Prenant sur elle-même elle parvient à murmurer entre deux sanglots : « je ne peux rien vous dire... j'ai promis. Vous pouvez m'envoyer en prison, je ne vous dirais rien. » Michel Kieffer et Laurent se regardent, ne sachant quelle attitude adopter. Pousser plus loin l'interrogatoire peut se montrer néfaste. La jeune femme est visiblement à bout de nerfs et la secouer un peu plus fort ne mènerait nulle part.

- Bien, conclut Michel Kieffer en se levant, nous en resterons là pour le moment. Encore une dernière chose, Madame Vasseur : pour la bonne marche de l'enquête, seriez-vous disposés à revoir Antoine et à lui être confrontée ?

- J'ai le choix ?

- Pas vraiment, si c'est le juge d'instruction qui en fait la demande... de toute façon dites-vous bien qu'un jour ou l'autre, vous vous retrouverez à nouveau face à lui et qu'il vaudrait mieux vous y préparer.

- Je voudrais pouvoir y réfléchir avec mon mari », répond-t-elle dans un hoquet de larmes en se levant à son tour pour raccompagner les deux hommes vers la sortie avant de demander une fois dans le couloir : « Savez-vous où il était durant toutes ces années ? » Les deux gendarmes s'interrogent de nouveau du regard. Que peuvent-ils répondre ? « C'est bien là le nœud du problème : nous n'en savons strictement rien.

- Mais enfin, on ne disparaît pas comme ça pendant cinq années pour revenir sans crier gare ! Il doit bien y avoir une explication !

- Oui, et pour être tout à fait honnête avec vous je pense que vous détenez consciemment ou non une partie des réponses, lui répond Kieffer en se dirigeant à son tour vers l'entrée, et c'est pour cette raison que nous serons sûrement appelés à nous revoir. » Puis en se retournant : « j'oubliais... quand pouvons-nous rencontrer votre mari ? » Avant qu'elle n'ait pu répondre à la question, la porte d'entrée s'ouvre sur un homme qui est le portrait vivant d'Antoine Vasseur et d'un petit garçon qui se précipite vers sa mère en hurlant « maman, maman, j'ai encore eu un bon point ». Tout en accrochant son manteau à la patère du couloir il regarde sa femme d'un air inquiet. « Franck, ce sont les gendarmes.

- Je vois bien que ce sont les gendarmes, fait l'homme soupçonneux. Qu'est-ce qui se passe ?

- Ils ont retrouvé Antoine.

CHAPITRE IX
Amos Stamford...

Brigade de gendarmerie de Berry-au-Bac (Aisne)-Mercredi 28 avril-8h30.
Ce mercredi matin, c'est un Michel Kieffer de forte méchante humeur qui déboule à la brigade pour prendre son service. Après une soirée morose passée devant un programme télé nul comme d'habitude, il est monté se couché sur les coups de minuit. L'énigme Antoine Vasseur a tourné en boucle dans sa tête une bonne partie de la nuit, l'empêchant de trouver le repos. Ce n'est que vers les deux heures du matin qu'il a pu enfin sombrer dans un sommeil agité peuplé de fantômes en loques et d'explosions, entrecoupé de réveils en sursaut. Il passe rapidement devant Julie en lui balançant un vague bonjour. Celle-ci lui répond d'un *bonjour maréchal des logis-chef* qu'il entend à peine, pour aller s'enfermer dans son réduit-bureau. A sa grande surprise, la place est déjà occupée par son adjoint semblant l'attendre de pied ferme. « Tiens, t'es déjà là toi ?

- Oui, j'ai eu toutes les peines du monde à trouver le sommeil.

- Rassure-toi, tu n'es pas le seul ! Moi aussi j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir. Et par-dessus le marché, je me suis fait engueuler toute la nuit par ma femme parce que je tournais dans le plumard, ce qui dérangeait madame. Tu le crois ça ?

- Moi, c'est à Patricia Vasseur que j'ai pensé, répond Laurent.

- Pourquoi ça ? Elle te plaît tant que ça la madame Vasseur ?

- C'est vrai qu'elle est mignonne, mais au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, elle est déjà mariée. De plus j'ai des principes. Elle a déjà un mari, plus un gamin, ce qui prouve qu'elle peut se débrouiller sans moi.

- Elle est surtout dans la merde. Surtout qu'elle ne nous a pas dit le quart de ce qu'elle sait vraiment. Tu te souviens de ce qu'elle nous a raconté ? « *Je ne peux rien vous dire... j'ai promis. Vous pouvez m'envoyer en prison je ne vous dirais rien.* » Elle a peur, c'est certain, mais de qui ? D'Antoine, de son frère ou des deux à la fois ? A moins que ce ne soit encore d'autre chose.

- Je me suis posé les mêmes questions, lui répond Laurent, et il m'est venu une idée. » Tous deux se retrouvent bientôt attablés dans la salle de repos qui leur sert de réfectoire. « Alors, cette idée géniale ?, demande Kieffer entre deux bouchées. « Ben voilà, fait Laurent en attaquant son second croissant, je me suis dit qu'on devrait creuser du côté du ministère de la défense. On a un nom et eux, ils ont sûrement un dossier classé bien au chaud dans leurs archives sur ce fameux hôpital de campagne qui apparaît sur la photographie. Si on ne trouve rien, on pourra toujours se rabattre sur le service de santé des armées. Eux aussi doivent avoir des archives. Si ça ne marche pas, il faudra aussi qu'on se dirige vers...

- Ce ne sera peut-être pas nécessaire, messieurs !... »

Les deux hommes qui tournent le dos à la porte d'entrée se retournent d'un bloc. L'adjudant-chef Feugières fait irruption dans la pièce, précédant l'entrée d'un civil. « Je vous présente Monsieur Amos Stamford. Monsieur Stamford nous arrive en droite ligne du ministère de l'intérieur. Nos patrons ont semble-t-il eu vent de notre affaire qui semble les intéresser au plus haut point. Je vous demanderais donc d'écouter attentivement ce qu'il a à nous dire. »

Le dénommé Stamford a l'air martial du militaire déguisé en civil. Tout dénote chez lui l'homme d'action. Il est habillé d'un jean délavé tirebouchonné sur des chaussures de marche, d'un blouson de cuir et la poignée de main qu'il leur sert tour à tour est franche, sans

pour autant broyer les phalanges. Il porte cependant les cheveux un peu trop longs pour faire partie du service actif. *Plutôt un service parallèle*, pense Kieffer en lui-même.

- Vous m'offrez un café ? il finit par demander à Laurent en lorgnant sur la cafetière.

- Bien sûr, lui répond ce dernier en remplissant une tasse ébréchée. Sucre ?

- Non jamais, merci ! » Un silence embarrassé s'installe dans le réfectoire vite rompu par le dénommé Stamford qui poursuit entre deux gorgées de café. « Je vais vous expliquer les raisons de ma présence ici, mais sachez tout d'abord que je ne viens pas en ennemi. Comprenez bien qu'il est hors de question pour moi de m'immiscer de loin ou de près dans votre enquête. Nous avons appris que vous enquêtiez sur une histoire de disparition. Il semblerait que pour vous ce soit une première mais pas pour nous.

- C'est quoi encore cette histoire ? fait Kieffer qui reste la cuillère en l'air, effaré par les révélations de Stamford.

- De ce côté-ci du passage votre homme se nomme bien Antoine Vasseur mais de l'autre côté il se fait appeler Lucien Gonçalves. Et il se trouve que nous connaissons une partie de son histoire. Une partie seulement. » Les trois gendarmes le regardent ébahis sans vraiment saisir toute la portée des paroles de Stamford.

- Votre homme a voyagé à travers le temps, plus exactement entre 1977 et 1921 pour réapparaître il y a quelques jours. C'est proprement incroyable mais c'est comme ça. Il se trouve que depuis plusieurs années déjà nous enquêtons sur des cas similaires et nous avons plusieurs longueurs d'avance sur vous. Nous détenons certaines informations qui peuvent vous faire gagner beaucoup de temps. Je n'ai pas fermé beaucoup l'œil cette nuit, il ajoute en désignant en fixant l'un après l'autre chacun des trois gendarmes, et pour tout vous dire, je suis venu directement de Marseille ventre à terre dès que j'ai eu vent de votre affaire. Si je suis ici, continue Stamford en s'adressant directement à Feugières tout en savourant sa tasse de café brûlant, c'est parce que nous allons devoir collaborer et qu'il vaut mieux savoir dès à présent où vous mettez les pieds. Vous connaissez le terrain et les populations qui y vivent mieux que nous, mais nous, nous avons les moyens... tous les moyens. Pour mener ce job à bien, nous avons besoin de vous autant que vous avez besoin de nous. C'est aussi simple que cela.

- Aussi simple que cela, vraiment, répète Kieffer toujours sous le coup des révélations de Stamford, en êtes-vous si sûr ?

- Aussi sûr que deux et deux font quatre, le coupe froidement Amos Stamford. Je comprends votre réticence mais dites-vous bien que vous comme nous n'avons pas le choix. Il nous faut absolument travailler ensemble car à partir de maintenant nous devons avancer très vite, le temps presse... cependant, souvenez-vous toujours d'une chose : nous sommes des gens investis de missions délicates bien au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer et nous pouvons très vite vous rendre la vie insupportables pour peu que le besoin s'en fasse sentir.

- Mais enfin Mr Stamford, explose Feugières, qui êtes-vous au juste pour venir nous parler de cette manière ? Et cette façon de débouler chez nous comme en terrain conquis ? » A son tour, Kieffer s'est approché de son interlocuteur à le toucher. Loin de reculer, ce dernier ne bouge pas d'un pouce et plantant ses yeux gris-verts dans ceux de l'homme qui lui fait face.

- Ne seriez-vous pas plutôt une sorte de barbouze comme on en rencontre de temps à autre, lui susurre Kieffer doucereusement ?

- Libre à vous de penser ce que vous voulez, maréchal des logis chef, mais disons plutôt que je suis une sorte de détective très privé en charge d'un dossier très sensible, lui répond Stamford sur le même ton, et que les gens avec qui je travaille ont l'habitude de rester loin du feu des projecteurs car la publicité n'est vraiment pas leur tasse de thé. Ceci dit je

comprenez vos réticences et n'y voyez surtout là rien de personnel, mais dites-vous bien que j'applique les ordres, juste les ordres...»

Voyant la tournure que prend la conversation, l'adjudant-chef Feugières s'interpose rapidement entre les deux hommes qui sont à deux doigts d'en venir aux mains. « Ça suffit, Mr Stamford ! Je crois que nous avons compris !... Et vous Michel, dans mon bureau tout de suite.

- Mais !

- J'ai dit dans mon bureau ! Immédiatement ! » Feugières sort rapidement, Kieffer sur les talons. La porte claque, laissant Amos Stamford et Laurent Tellier seuls, face à face. Après avoir longuement dévisagé le jeune gendarme, Stamford se dirige lentement vers la fenêtre sur laquelle viennent s'écraser des bourrasques de vent mêlées de neige fondue. L'hiver semble brûler furieusement ses dernières cartouches. « Quel putain de pays, murmure entre ses dents Stamford, les mains croisées dans le dos ». Puis, toujours sans se retourner il ajoute à l'adresse de Laurent qui ne le quitte pas des yeux, fasciné par ce type débarqué de nulle part et dont il ignorait l'existence encore quelques minutes auparavant.

- Et vous ?

- Quoi moi ? fait Laurent sur la défensive.

- Eh bien, vous qui semblez être un jeune homme plein d'avenir, vous en pensez quoi ?

- Penser quoi sur quoi ? » Stamford marmonne entre ses dents, sans élever le ton : « surtout ne jouez pas au plus fin avec moi ! Je vous parle de cette affaire.

- Sans opinion. L'enquête ne fait juste que commencer, et vous comprendrez bien que mes états d'âme, je préfère les garder pour moi. » Stamford, les yeux perdus dans le vague semble ne plus vouloir décrocher de la fenêtre. Laurent l'entend murmurer *bien sûr, bien sûr!... tous pareil...* avant qu'il ne se retourne brusquement vers Laurent, de plus en plus mal à l'aise.

- Vous connaissez un peu le coin ?

- Un peu, oui.

- Alors, vous avez dû voir toutes ces croix blanches ou noires qui fleurissent un peu partout ? » Pour le coup Laurent est largué. Il voudrait bien comprendre ce que l'autre veut lui faire dire et il se méfie. « Eh bien dites-vous que dessous il y a plein de jeunes gens qui pensaient comme vous... des hommes sans états d'âme, eux non plus et qui ont exécuté les ordres en ignorant qu'en face il y avait les mêmes débiles décérébrés qui pensaient exactement pareil. A la louche ça a donné cinq millions de morts... et ça uniquement du côté français.

- Vous essayez de me dire quoi, monsieur Stamford ?

- Rien, ne faites pas attention ! Je vais fumer une cigarette dehors. Faites-moi signe quand votre chef aura fini de se faire remonter les bretelles. »

Dans le bureau de l'adjudant-chef Feugières, l'ambiance est plus que tendue. Le maréchal des logis-chef Michel Kieffer en prend pour son grade. « Mais enfin, Michel, pourriez-vous me dire quelle mouche vous a piqué ? » Kieffer se tient raide devant son chef et lui répond d'une voix où tremble une colère mal contenue :

- Mon adjudant-chef, vous avez vu ce... (Kieffer en bafouille d'indignation)... cette espèce de... de barbouze qui vient nous menacer chez nous ?!... » En constatant le manque de réaction de son chef il enchaîne rapidement : « et surtout ne me dites pas que vous allez croire à cette histoire à dormir debout !? Voyage dans le temps et puis quoi encore ?

- Michel, ce que je crois n'a aucune importance, répond Feugières en levant une main en signe d'apaisement mais le fait est qu'on a ce type sur le dos et qu'on risque bien de l'avoir encore pour un bon moment. Alors je vous en prie, calmez-vous et asseyez-vous. » Voyant que Kieffer ne bronche pas, Feugières insiste :

- Allez, asseyez-vous !

- Excusez-moi, mon adjudant-chef, mais pour prendre une ramonée, il vaut mieux que je sois debout. » Cette fois-ci, c'est Feugières qui explose. « Vous allez me posez votre putain de cul dans ce putain de fauteuil et arrêter une bonne fois pour toute de me faire chier, Kieffer, bordel de merde ! » Kieffer s'exécute de mauvaise grâce. « Ah, quand-même ! Si ce n'est pas malheureux de devoir vous hurler dans les naseaux pour pouvoir être obéi ! » Puis après un instant de silence, il enchaine en désignant la porte du doigt : « Michel, vous savez qui est ce type ?

- Non et ça ne m'intéresse pas.

- Eh bien moi si, sauf que moi non plus je n'ai aucune idée de qui il peut être... aucune, vraiment, ni qui il représente. Tout ce que je sais, c'est que j'ai reçu un coup de téléphone hier soir à 23 heures chez moi... à 23 heures ! Et devinez qui c'était, à 23 heures ?

- Le président de la république ? articule Kieffer qui ne décolère toujours pas.

- Presque ! Le secrétariat de l'Elysée.

- Le secrétariat de ...

- ... François Xavier de Frescheville, secrétaire d'état de l'Elysée en personne, oui mon petit vieux et je ne vous répèterai pas ce qu'il m'a dit, mais ses ordres ont été très clairs. Il nous faut Collaborer, CO-LLA-BO-RER, bordel de merde ! Vous savez ce que cela signifie le mot collaboration Kieffer ?

- Non, pas exactement ! Je sais qu'on a tous failli en crever entre 1940 et 1945 et que pas mal de gens ont été fusillés pour ça, mais personnellement, c'est un mot que j'ai banni de mon vocabulaire. » Pour le coup, l'adjudant-chef Feugières ne rigole plus du tout. Il se lève brusquement de son bureau pour venir se planter devant son maréchal des logis-chef préféré. « Michel, j'adore votre humour... si si, vraiment, mais là, je vais être très clair : ou vous exécutez mes ordres, ou je vous retire cette affaire... et je vous casse. Je ne vous mute pas aux Kerguelen pour aller régler la circulation chez les pingouins, non, mieux que ça : je vous vire de la Gendarmerie. C'est bien clair, mon petit ? »

L'interrogation s'est faite presque suppliante. Kieffer comprend surtout que Feugières est à bout d'arguments, qu'il brûle ses dernières cartouches pour essayer de lui faire entendre raison et que si lui, Kieffer Michel ne plie pas, il est mort. Malgré toute l'affection qu'il lui porte il sait que Feugières fera exactement ce qu'il dit, pas par plaisir non, simplement parce qu'il y sera obligé. Puis l'adjudant-chef ajoute presque les larmes aux yeux : « ce serait un beau gâchis, vous ne trouvez pas ? » Michel trouve que c'est déjà un beau gâchis. Il décide de rendre les armes. « C'est entendu, mon adjudant-chef... mais alors je vous demande de me dessaisir du dossier.

- Vous ne comprenez pas, mon vieux, on n'en est plus là. Mes ordres sont on ne peut plus clairs : *ILS* ne veulent personne d'autre que vous deux sur cette affaire. Trop de gens commencent à être au courant. Rien n'a encore filtré dans les journaux, mais ce n'est qu'une question de temps. Nous avons quelques longueurs d'avance et j'entends bien les garder le plus longtemps possible.

- Je comprends, fait Michel Kieffer en se levant pour sortir. Je peux disposer, mon adjudant-chef ?

- S'il vous plaît, je n'ai pas terminé... vous me connaissez depuis longtemps, alors vous savez que ce n'est pas dans mes habitudes de m'excuser. Cependant, je dois reconnaître que vous avez peut-être vu juste au sujet de l'irrationalité de cette affaire, et que moi je me fais sûrement un peu trop vieux pour bien tout comprendre. Conclusion : mon flair s'est émoussé, la présence de notre ami confirme que vous avez sûrement raison. Cependant, faites attention, ce loustic ne m'inspire aucune confiance. Ne lui tournez jamais le dos, continuez à me faire votre rapport chaque jour et si vous avez le moindre souci, n'hésitez pas à m'appeler, de jour comme de nuit. Cette fois-ci j'en ai terminé. Dehors ! »

Chapitre X
Les "Gohst Warrior..."

Brigade de gendarmerie de Berry-au-Bac (Aisne)-Mercredi 28 avril-9h20.
« Bien ! Je vois que les esprits se sont un peu calmés. Nous oublierons donc cet incident pour nous consacrer entièrement à notre affaire. »

Les mots apaisants d'Amos Stamford ne trompent personne et Laurent Tellier pas plus qu'un autre, qui ne quitte pas Kieffer des yeux. Sans avoir assisté personnellement au recadrage de son chef, il se doute bien que des choses importantes ont été dites dans le bureau. Après s'être éclairci la voix, Amos Stamford continue sur le même ton professoral.

- Comme je vous l'ai moi-même expliqué tout à l'heure, je ne suis pas votre ennemi, je suis détaché ici pour vous aider à boucler cette affaire. Je ne mets en aucune façon vos capacités d'enquêteur en doute, ajoute-t-il avec un petit sourire. Sans notre aide, vous arriverez sûrement à boucler cette affaire, mais ça prendra sûrement plus de temps... et c'est justement le temps qui nous fait défaut.

- Qui représentez-vous exactement Monsieur Stamford ? , interroge Laurent Tellier.

- Je n'ai pas à vous répondre, lui répond Stamford. Dites-vous simplement que je suis ici pour vous aider à comprendre certaines choses qui vous échappent encore et peu importe qui je représente. Mais avant ça il faut que vous sachiez que rien ne doit sortir de cette pièce... jamais !... Vous ne devrez en parler, ni à vos collègues de travail, ni aux membres de votre propre famille, encore moins à vos amis. Si pour une raison quelconque je venais à être mis en cause, je nierais tout en bloc. Cette réunion n'a jamais eu lieu. Il y va de notre survie à tous. Me suis-je bien fait comprendre ? » *Pas possible, on nage en plein délire*, ne peut s'empêcher de penser Michel Kieffer, *ce type est complètement parano*. «... En ce qui concerne le cas d'Antoine Vasseur poursuit Stamford, dites-vous bien que ce n'est pas un cas isolé. Il s'agit en fait de ce que nous appellerons des réapparitions spontanées. Pour faire court, certaines personnes disparaissent suivant une durée de temps qui reste pratiquement la même pour tous et réapparaissent de la même façon qu'ils avaient disparu. Ces phénomènes ont été signalés à travers l'Europe entière. »

« Le premier *revenant* fut officiellement recensé en 1942 dans la réserve Mohawks de Kanesatake, située au Canada dans le sud de l'Ontario. Tout laisse à penser qu'il y en a eu probablement d'autres bien avant celui-là, mais nous n'avons pas réussi à remonter plus avant. » Comme par magie le silence s'abat sur les quatre hommes, simplement troublé par les bruits des bureaux qui filtrent à travers les murs. En tendant un peu l'oreille, on peut cependant entendre la sonnerie du téléphone mêlée à la voix de Julie et au cliquetis d'une machine à écrire que l'on maltraite, et aussi le rire des hommes qui rentrent de patrouille en parlant trop haut et trop fort. Malgré le sentiment de malaise qui émane de son auditoire, Amos Stamford poursuit imperturbablement son exposé. Il ouvre sa Delsey pour en extraire une pochette cartonnée pour en retirer une photo grand format qu'il dépose en évidence devant les trois gendarmes. On peut y voir un colosse chevelu qui flatte la croupe d'un Appaloosa plus tacheté que la robe d'un léopard, avec au loin la cime enneigée d'une montagne impossible à identifier.

« Je vais à présent vous raconter l'histoire de cet homme. Ce n'est hélas pas un cas isolé car il en existe dix autres officiellement recensés, mais c'est celui-ci que nous connaissons le mieux. Il nous sert donc de référence, de cas d'école si vous préférez. » Les clichés circulent entre les trois hommes qui attendent la suite. Après un instant de silence, Stamford se lève et

continue son exposé. « Ce colosse que vous pouvez voir sur cette photo s'appelait Big John Raientonni et il était âgé de 38 ans au moment des faits. Toute sa famille était originaire d'Oka, petit village regroupant quelques centaines d'âmes situé dans la région du lac des trois montagnes. Le 18 septembre 1937, partis chasser le daim avec son chien qui ne le quitte jamais, ils disparaissent tous les deux mystérieusement. Quatre mois plus tard, le chien revient seul sans son maître. Durant tout le temps que dure sa disparition, tous le croit mort, y compris les membres de sa propre tribu, ainsi que sa femme. L'enquête ne donnant rien, la police locale finit par abandonner les recherches. Pourtant, cinq ans plus tard Big John réapparaît sans autre explication. Aux dires de ses amis et de ses voisins, à son retour il n'était plus le même. Pour cacher une vilaine blessure à la tête, il portait en permanence un bandage qui lui enserrait le haut du crâne et qu'il essayait de dissimuler tant bien que mal sous un stetson de feutre. Suite à cette blessure qui ne semblait pas le faire souffrir particulièrement, un écoulement de pus suintait en permanence de son oreille gauche ce qui l'obligeait à porter jour et nuit une compresse de gaze. Refusant de recevoir les soins appropriés, il se soignait lui-même à base de décoctions de plantes médicinales glanées çà et là au cours de ses escapades solitaires. Physiquement, il avait énormément maigri. Il avait aussi beaucoup vieilli et lui, sobre comme un chameau avant sa disparition il s'était mis à boire plus que de raison ce qui le rendait irascible, instable, souvent incontrôlable. L'usage immodéré qu'il faisait de l'alcool l'avait coupé petit à petit du reste du monde. Même sa femme avait pris ses distances tant il pouvait se montrer violent, à tel point qu'elle et ses enfants en avaient une peur bleue.

Son comportement envers les autres membres de sa tribu aussi avait changé. De taciturne, il était devenu muet, presque autiste, indifférents aux autres, ne parlant plus à personne qu'en de rares occasions. Apparemment, il revivait sans cesse les événements vécus pendant sa disparition et ça l'obsédait, le rendant à moitié fou. Pour essayer de les fuir, il passait le plus clair de ses journées à courir la montagne en compagnie de son chien qui était devenu au fil du temps son seul ami. Tous disaient qu'il partait à la recherche de quelque chose... ou de quelqu'un. Et puis un soir il s'est décidé à raconter son histoire », continue Stamford en fouillant dans sa sacoche à la recherche d'un petit enregistreur Nagra qu'il dépose devant lui... « Au cours d'une veillée et sans que personne ne lui demande rien, il a pris la parole et devant le conseil tribal et l'ensemble du village et s'est mis à parler. Ce qu'il a dit ce soir-là m'a été raconté par sa fille Rihanna que j'ai personnellement rencontrée et qui a conservé de cette soirée un souvenir ému, le souvenir d'un homme qui a vécu l'enfer et qui en est revenu brisé. Elle m'a autorisé à enregistrer notre conversation, ce qui m'a aidé considérablement par la suite pour le reste de l'enquête. Je vous raconte donc l'histoire de la disparition de Big John telle qu'elle me l'a transmise. Pour plus de compréhension, je me suis ajouté en voix off sur l'enregistrement traduisant pratiquement mot pour mot le récit de notre indien. Prêt ?... alors c'est parti. »

« Ce matin-là, quand je me suis levé, j'ai vu qu'il faisait beau et j'ai décidé d'aller avec Junior faire une partie de chasse (Junior est le nom du chien). J'ai donc pris mon fusil, quelques cartouches et des provisions pour une journée car je pensais être de retour en fin d'après-midi. » La voix « OFF » de Stamford quoique nasillarde emplît toute la pièce avec en arrière-plan celle de Rihanna. Ce qu'il apparaît presque immédiatement c'est que ce n'est pas un récit mais un testament laissé par un homme pour d'autres hommes. *« J'ai laissé un mot à ma femme pour lui expliquer que je partais chasser dans la montagne. Elle avait l'habitude de mes escapades matinales et c'était notre façon de procéder : je lui gribouillais un mot que*

je déposais toujours en évidence sur la table de cuisine pour lui expliquer que je lui abandonnais le terrain pour la journée. Au moment où je fermais la porte, le temps s'est mis brusquement à changer. Le ciel, d'un bleu intense jusqu'ici a viré au gris en un instant et le brouillard s'est subitement abattu sur le village. Etant habitué à ces brusques changements climatiques, ça ne m'a pas inquiété plus que ça. Junior non plus n'avait pas l'air inquiet. Malgré une visibilité de plus en plus réduite je me suis quand même décidé à partir. La matinée s'est déroulée calmement, mais contrairement à mes espérances, le brouillard refusait obstinément de se lever et il me semblait qu'au fil de la matinée ça ne faisait qu'empirer. J'avais la désagréable impression qu'il nous suivait, nous collait aux basques juste pour nous pourrir la journée. Evidemment, nous n'avons vu aucun animal et sur le coup de midi, j'ai décidé de m'arrêter de crapahuter pour manger un morceau.» La voix de Rihanna s'interrompt et avec elle celle d'Amos Stamford. Puis l'enregistrement reprend : « au moment où je m'ouvrais une boîte de singe, j'ai été entouré d'explosions terribles qui se succédaient les unes derrière les autres. Junior terrorisé s'est enfui et je ne l'ai plus revu. Une déflagration plus proche que les autres m'a propulsé contre un tronc d'arbre. Le choc a été d'une telle violence que ma tête a heurté le sol et je suis tombé dans les pommes. Quand je me suis réveillé, le brouillard avait presque complètement disparu. Je me suis rendu compte par la suite que ce que je prenais en fait pour du brouillard était de la fumée due aux explosions qui ne cessaient de tonner. En ouvrant les yeux, j'ai cru que j'allais devenir fou. Il y avait des hommes en armes partout etc. etc.

- Je vous fais grâce de la suite, sinon nous y serons encore demain matin. Je vous ai laissé des photocopiés de la traduction que vous pourrez consulter comme bon vous semblera. »

Un instant de silence puis Stamford reprend : « toujours selon le témoignage de sa fille, le chien est rentré seul plusieurs mois après leur disparition. Le plus étrange, c'est qu'il était propre, bien nourri et visiblement en bonne santé, ce qui était impossible, car l'endroit d'où il venait était totalement inhabité et nous étions au début du printemps, ce qui laissait supposer que la bête avait passé l'hiver à errer dans la montagne. En outre, ce n'était qu'un chien de chasse lambda, pas du tout apte à survivre seul dans un milieu aussi hostile que les montagnes de l'Ontario où la température peut descendre jusqu'à moins quarante au plus fort de l'hiver. De plus, une blessure au côté provoquée par un animal sauvage, probablement un ours, avait été recousue avec du catgut d'origine animale qu'on n'employait pratiquement plus à l'époque des faits. Il y avait aussi cette histoire de collier... ainsi que le couteau retrouvé par des chasseurs plusieurs années après. Suivant le rapport de l'époque que j'ai eu entre les mains, le chien ne portait jamais de collier. Hors, il a été retrouvé portant une lanière de cuir autour du cou... mais ce n'était pas une lanière ordinaire. J'ai retrouvé l'objet qui faisait partie des reliques conservées précieusement par la petite fille de Big John. Cette lanière est en fait la partie d'un brélage de cuir modèle 1914 faisant partie de l'équipement du fantassin américain lambda et qui servait à soutenir le ceinturon des hommes. A chaque extrémité de cette lanière se trouvait un mousqueton. Le principe est encore utilisé de nos jours.»

Amos Stamford repose d'un geste las les feuilles dactylographiées sur le coin de la petite table transformée en bureau pour l'occasion puis il reprend : « vous pourriez me dire que cette histoire est sûrement due au délire d'un cerveau dérangé, et vous auriez probablement raison, sauf que moi, j'ai voulu en savoir plus. Je me suis donc rendu à Pau afin de consulter les archives militaires françaises, puis j'ai fait de même à Fort Lauderdale pour fouiller dans les archives américaines. J'ai épluché les comptes rendus de tous les combats dans lesquels l'armée US était engagée en Europe entre 1917 et 1918. Croyez-moi ou non, ça fait un

paquet d'heures à manier des tonnes d'archives poussiéreuses. Un beau jour, Bingo !... Je tombe sur le compte rendu des combats qui ont eu lieu les 2 et 3 novembre 1917 dans la région de Lunéville. Un entrefilet dans un compte rendu de la troisième compagnie de la 2ème division d'infanterie US fait état d'un soldat d'origine amérindienne, retrouvé complètement nu, probablement déshabillé par le souffle d'une explosion puis évacué sur l'arrière. Il faut savoir pour la petite histoire qu'en novembre 1917 l'infanterie US avait débarqué en Bretagne 140 000 Indiens, tous engagés volontaires contre une promesse de citoyenneté Américaine. Notre homme faisait partie de ceux-là. Dans le journal de marche relatant les combats qu'a eu à livrer la troisième compagnie, il y est fait mention des exploits d'un certain Big John Raientonni. Sa bravoure était telle que ses camarades l'avaient surnommé *Big Kniffe* en référence à son couteau de chasse qui ne le quittait jamais et qui avait très judicieusement remplacé le couteau de tranchée modèle règlementaire. Il semble qu'il se l'était fabriqué lui-même avec les bois d'un cerf retrouvé mort après les combats et la lame d'une baïonnette allemande récupérée sur un cadavre. Big Kniffe en avait fait un usage immodéré contre les Allemands, à tel point que ces derniers avaient mis sa tête à prix. Big John adorait se faufiler la nuit à travers les lignes allemandes pour ramener des prisonniers, qu'il livrait ensuite aux officiers de renseignements. Il conservait dans sa musette les oreilles de ses autres victimes rencontrées au hasard de ses expéditions nocturnes, oreilles qu'il accrochait ensemble par un fil de fer et qu'il exhibait à la demande comme on exhiberait des trophées de chasse. Bien que désapprouvant de tels actes de barbarie, la hiérarchie militaire préféra regarder ailleurs. Au cours des combats de Saint-Mihiel, il est très grièvement blessé à la tête. Il séjourne quelque temps à l'ambulance américaine de Paris avant de rentrer directement au pays à bord du navire hôpital canadien le HMHS Llandovery Castle. Le 27 juin 1918, le navire est coulé au large de l'Irlande par l'U-86 faisant 234 victimes dont notre indien

- Et alors ? » demande Feugières. Amos Stamford marque une courte pause avant de poursuivre: « alors ?... alors j'ai effectivement retrouvé son nom parmi la liste des victimes... ce qui ne l'a pas empêché de réapparaître cinq années plus tard.

- Mais peut-être que le Big John machin n'a pas disparu tout ce temps par hasard, insiste Laurent, ou que son histoire de guerre 14 est tout simplement bidon... Peut-être s'est-il terré tout simplement dans la montagne en attendant je ne sais quoi, que son cabot en a eu marre avant lui et a décidé d'abrégé ses vacances et de rentrer seul. » Amos Stamford lève la main en se fendant d'un petit sourire ironique: « je suis d'accord avec vous, mais ça ne tient pas la route et voilà pourquoi :

- 1 - Big John Raientonni n'avait aucune raison de disparaître. C'était un bon père et un mari attentionné, un homme courageux, apprécié de tous et solidement intégré au sein de sa communauté.

- 2 - Pour le couteau retrouvé bien plus tard, il ne s'en séparait jamais. Sa fille m'a bien confirmé qu'il dormait avec sous le matelas, au grand dam de son épouse. Quand il couchait à la belle étoile, il le plantait dans le sol à proximité de sa tête et dormait en enserrant le manche. C'est un rituel qu'il avait chopé depuis qu'il était en âge de porter une lame. Vous croyez qu'il aurait pu s'en séparer comme ça ou qu'on ait pu lui voler ? Impensable. Le type qui aurait essayé de lui faucher serait mort avant même d'avoir pu y penser.

-3 - J'ai consulté les relevés météo de l'époque. Cet hiver-là, il n'y a pratiquement pas eu de brouillard et encore moins le jour de sa disparition. Les témoins ont pourtant tous dit le contraire et ils sont tous formels : la montagne et la vallée étaient noyées dans une purée de

pois rarement égalée. Big Kniffe et son clébard ont disparu dans un brouillard qui ne semblait être là que pour eux.

- 4 - N'oubliez pas que j'ai retrouvé ses traces dans les archives militaires de l'époque.

- Il s'agit peut-être d'un homonyme », insiste encore une fois Laurent, mais cette fois sans conviction tant Amos Stamford semble certain de son fait. « Impossible, le nom, les dates et les descriptions des lieux collent trop bien. De plus, les récits de combats ainsi que de la vie dans une unité combattante sont criants de vérité. Il aurait fallu être un mythomane de génie pour en arriver à des détails d'une telle exactitude. J'ai moi-même vérifié auprès d'anciens combattants et tous sont unanimes : c'est réellement le récit d'un homme ayant réellement participé au conflit de 14/18.

- Vous n'avez retrouvé personne qui l'ait connu à cette période ? Je ne sais pas moi... un camarade de combat qui pourrait l'identifier... ou des photos d'époque ?

- Hélas, non et ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché. Après sa disparition les autorités ont classé l'affaire rapidement. L'époque était rude et qui se souciait vraiment de la disparition d'un indien ?

- Et à son retour... *du front* ?

- Pareil. L'événement a été soigneusement dissimulé par le restant de la tribu qui craignait de voir débarquer tout ce que le monde blanc comprend comme toubibs, flics, illuminés et charlatans de tous poils. En fait, je crois surtout que ce qu'ils craignaient le plus, c'est la publicité. C'est mauvais pour leur business.

- Leur business ?...

- Rien de bien méchant, mais toutes ces tribus frontalières traficotent un peu sur l'alcool et les fourrures et tant que ça ne fout pas le bordel, tout le monde s'en balance, y compris les autorités locales et la police, ça fait partie du folklore.

- Alors, insiste à son tour Kieffer, votre histoire se termine comment ?

- En tragédie... son épouse a retrouvé Big John accroché à une poutre de la remise en allant nourrir les poules et tout le monde a conclu au suicide. Les raisons ? Il n'aurait pas supporté la pression que l'ensemble de sa communauté lui faisait subir depuis sa confession.

- Il aurait pu en être autrement ?

- Impossible à savoir. Il semblerait que le seul qui ait été vraiment au courant de toute l'histoire soit le vieux chef du village, mais comme par hasard, il s'est également donné la mort la nuit suivant le suicide de Big John en emportant son secret avec lui. C'est le ronflement des flammes qui ont réveillé cette nuit-là les habitants d'Oka. Le vieux qui avait fabriqué un bucher à la hâte avec un tas de planches trouvées là, s'était arrosé d'essence pour ensuite se coucher dessus avant de craquer une allumette. Les gens s'en souviennent comme si c'était hier, car l'incendie s'est vite propagé à la maison commune qui, elle aussi est partie en fumée, mais le plus grave n'est pas là... et c'est ici que ça devient réellement passionnant.

»

Amos Stamford ouvre à nouveau la pochette et en sort une autre série de photos 21x29.7 qu'il tend à Feugières. Ce dernier pâlit un peu en les regardant une à une avant de les faire passer d'un geste où perce l'incompréhension. Il semble accuser le coup. Les deux autres ont la même réaction de recul devant ce qu'ils croient avoir deviné. « Messieurs, je vous présente Big John Raientonni dit "*Big Kniffe*" et vous avouerez que pour une personne morte, le bougre se porte plutôt bien. Et pas une ride en plus, un vrai jeune homme qui devrait approcher, si je ne m'abuse les 82 ans. Qui dit mieux ?

- Impossible que ce soit le même homme, s'insurge Kieffer.

- Et qui voulez-vous que ce soit ? Un de ses enfants ? Impossible, ils sont morts tous les deux. Le premier, l'aîné a été tué en Corée en 52 et quant au second il s'est écrasé avec son hydravion dans la région des grands lacs, victime d'une nappe de brouillard vicelarde dans laquelle il est venu se perdre. Tiens, encore le brouillard ! ... décidément ! »

En bon enquêteur, Kieffer pose la question à laquelle tout le monde pense :

- Personne n'a songé à ouvrir la tombe pour savoir si le corps de votre Big John s'y trouvait encore ?

- Vous nous prenez pour des débutants ?... Bien sûr qu'on y a pensé, on y a tous pensé, et avant nous, les enquêteurs de la police locale y ont pensé. Mais les traditions, voyez-vous... les traditions indiennes veulent qu'on incinère les corps, sur un bûcher funéraire au cours d'une cérémonie compliquée qui comporte un rituel très précis. Big John n'a pas échappé à la règle, il est parti en fumée rejoindre le grand Manitou, c'est comme ça, on n'y peut rien. Et donc, aucune preuve qu'il soit vivant ou mort, mais au vu des photos, je pencherais plutôt pour la première possibilité

- Où ont été prises ces photos ? demande Michel Kieffer qui semble se tasser sur sa chaise au fur et à mesure que Stamford déroule son argumentaire.

- Avec l'aide des américains, nous avons repris l'enquête à notre compte, répond Stamford. Il faut savoir que très vite, ils ont eu des soupçons quant à la mort de Big John. Au bout d'une traque qui a duré plusieurs années, il a enfin pu être localisé. Les photos que vous voyez ici proviennent du Montana, plus précisément du lac Sainte-Marie où notre ami a ouvert une auberge, les autres ayant été prises par un de nos hommes dans le métro parisien il y a de cela quelques jours à peine. Quand je vous disais qu'il fallait faire vite...

- On sait pourquoi il est revenu, demande Feugières.

- Je pense que sa présence dans la capitale a quelque chose à voir avec notre ami Vasseur. Pour le reste nous n'en savons rien. Tout ce qu'on sait, c'est que cet homme est extrêmement dangereux.

- Mais vous disiez au début de votre intervention qu'il n'était pas seul. Ça veut dire quoi ?

- Qu'il n'est effectivement pas le seul à avoir disparu et être réapparu ainsi. »

Amos Stamford fouille à nouveau sa Delsey pour en sortir une troisième liasse de photos qu'il étale lentement devant les trois hommes ébahis. « Messieurs, je vous présente ce que nous avons appelé les "*ghost warrior*", pour ceux d'entre vous qui ne parleraient pas l'anglais, littéralement : « *les guerriers fantômes* ». Et non, ce n'est pas le nom d'une troupe de théâtre drolatique, loin s'en faut. » Savourant avec délectation l'effet produit par ses clichés, il les reprend un à un pour faire les présentations. « Je vous présente dans l'ordre de réapparition (il savoure intérieurement son jeu de mot) :

- Dimitri Oliguine, russe, 33 ans, disparu en 1970 et réapparu en 1975. Mort d'une overdose d'alcool et de médicaments en 1978. Meurtre, accident ou suicide, impossible à savoir, les autorités russes niant même jusqu'à son existence.

- James Fitzgerald Barrymore, américain d'origine irlandaise, propriétaire du night-club "*La rose des sables*" à Key-West en Floride. Grand amateur de jazz et de belles gonzesses, disparu lui aussi en 1970 après la fermeture de son club et revenu d'entre les morts en 1975, tout comme le précédent sans explication. Là aussi les flics laissent tomber, car après tout il n'avait tué personne. Un an plus tard, il est retrouvé par un plongeur amateur, flottant entre deux eaux dans la baie de Miami. Le corps était enroulé dans un grillage, lesté de morceaux de ferrailles, les mains et les pieds entravés avec du fil électrique. Cette fois, les flics ont

conclu à un règlement de compte entre maffieux... sauf que notre homme était tout, sauf un truand.

- Celui-ci encore : Alan Parker Johns, sujet Britannique et honnête père de famille sans histoire, marié à Susanne, puis divorcé de la même Suzanne l'année qui a suivi son retour, on se demande bien pourquoi, ajoute-t-il dans un petit rire. Garagiste de son état, propriétaire de la concession Land Rover de Leicester et supporter inconditionnel de Manchester United. Disparu en juin 1972 avec son véhicule en rendant visite à un de ses clients à Loughborough situé à quelques kilomètres sur la route de Nottingham et réapparu complètement fou en juin 1977 mais sans sa bagnole, soit 5 ans après jour pour jour. Interné en HP depuis cette date jusqu'à son décès survenu l'année dernière... un patient plus fou que lui l'a arrosé d'alcool à brûler et a mis le feu pendant qu'il faisait sa sieste. L'enquête n'a jamais pu savoir comment l'autre s'était procuré le produit... ni qui il était puisque le nom mentionné sur les registre d'entrée était faux et qu'il a réussi à disparaître avant même que commence la dite enquête.» Stamford continue de faire l'inventaire de ses protégés aux trois gendarmes qui se regardent complètement déboussolés.

- Et encore celui-ci... Mauro Castiglione, italien originaire de Milan 35 ans, tué (je devrais dire exécuté) par la police au cours d'un braquage qui tourne mal. Faut dire que les carabinieri le soupçonnaient, à juste raison d'ailleurs, de faire partie des brigades rouges. Lui aussi avait fait le voyage aller-retour.

- Et tenez, encore cet autre-là : Jean Patrick de Groote, né à Bruges, agent d'assurances à Charleroi, Belgique, disparu lui aussi en 72 alors qu'il rentrait chez lui à Philippeville, avant de réapparaitre comme les autres cinq années plus tard. Tué dans un accident de voiture sur le ring de Bruxelles. Personne n'a été témoin du drame, ce qui est proprement impensable vu la densité de la circulation à cette heure de la nuit. Bizarrement, le véhicule qui est venu le percuter était vide de tout occupant. Etrange, non ? » Feugières reprend ses esprits le premier : « vous divaguez complètement, Stamford ! »

- Je voudrais bien, mon adjudant-chef, mais non, car il faut aussi savoir que le processus est toujours le même : ils disparaissent, puis réapparaissent cinq ans plus tard pour disparaître à nouveau dans des circonstances plus que suspectes. A leur retour ils sont d'abord muets, puis brusquement, sans aucune raison apparente, ils se mettent à parler. Ils racontent alors tous la même histoire qui se situe toujours pendant le même conflit : celui de 14/18. Pas un autre, non, uniquement celui-là. Et renseignements pris auprès de gens compétents, ce qu'ils disent est extrêmement cohérent, les situations, les conditions de vie, les horaires, tout se tient. Cependant, ils racontent s'être battus sur des champs de bataille qui s'avèrent tous différents. Ça va de l'Argonne à Verdun en passant par la Marne et la Somme. Ils n'ont jamais été en contact les uns avec les autres et ne se connaissent pas mais souffrent tous de la même blessure à la tête, qui aurait dû les laisser raides morts. Les analyses médicales faites à leur retour donnent toutes le même résultat : état général déplorable, anémie, malnutrition, alcoolisme latent ou avéré, stress post traumatique sévère suite à un choc émotionnel intense. A leur retour, ils sont dans un état de prostration profond. Puis sans aucune explication suit un état de rémission qui dure quelques mois, voire quelques années pendant lesquelles ils semblent reprendre une vie presque normale. Un jour pourtant, ils meurent tous de mort violente : suicide, meurtre ou accident tout comme celui-ci (Stamford désigne un cliché où on voit un homme d'une trentaine d'années, souriant au pied d'un camion). Il s'appelait Heinrich Sachs. Ancien Geifreiter dans les forces spéciales allemandes, tué accidentellement chez un de ses clients dans la région de Düsseldorf. La charge mal arrimée lui est tombée dessus au moment où il ouvrait les portes arrières de sa remorque pour décharger sa

marchandise. Avouez que ce n'est pas de bol. Les cas officiellement recensés sont au nombre de dix, mais je vous fais grâce des trois autres. »

A présent qu'il est lancé, rien ne semble plus pouvoir arrêter Stamford qui continue de faire l'article aux trois gendarmes médusés comme un vulgaire représentant de commerce.

- C'est bon, Mr Stamford, fait l'adjudant-chef Feugières, je crois qu'on a compris. » Mais ce dernier, emporté par sa verve, ignore l'adjudant-chef et continue derechef sur sa lancée. « Attendez, mon adjudant-chef, encore un petit dernier pour la route. Je crois que celui-ci devrait plaire à vos hommes. Après, c'est promis on ferme. » Stamford reprend le paquet de photographies, en sort une du lot et la tend à Kieffer. « Celle-ci devrait vous dire quelque chose. » Kieffer détaille le cliché. Le visage lui rappelle vaguement quelqu'un, sans plus. Il le tend à Laurent qui réagit instantanément : « mais !... c'est le toubib de l'hôpital, celui des urgences.

- Bien, fait Stamford en souriant, vous auriez pu être physionomiste au casino. Maintenant regardez au dos. » Laurent retourne le cliché et déchiffre une annotation écrite à la main d'une écriture appliquée : *Mohamed Ayache*. En dessous du nom suivent une adresse et une année : *Colomb Béchar, 1953*. Stamford continue ses explications. « Mohamed Ayache était le père d'Ibrahim Ayache, votre médecin urgentiste. Il était infirmier à la base de Colomb Béchar où les français effectuaient leurs essais nucléaires dans les années 60. Son histoire est en tout point semblable à celle des autres. Peu après son retour en France il disparaît durant cinq ans. Une nuit, il est retrouvé errant et amnésique par une patrouille d'hirondelles en plein cœur de Paris le 14 juin 1962. Après avoir refait surface, il trouve un boulot de peintre en carrosserie chez Renault à Boulogne Billancourt. On l'a retrouvé flottant sur la Seine percé d'une vingtaine de coups de couteau. L'enquête a conclu à une bagarre avec les racketteurs du FNL qui aurait mal tournée. » Après une courte pause Amos Stamford poursuit dans le silence devenu oppressant : « vous y croyez-vous ? Moi pas trop...

- Vous pensez que son fils est au courant ?

- Non seulement il est au courant, mais il est très au fait de l'histoire de son père.

- Vous semblez bien le connaître.

- Bien entendu. Il faut dire que le gaillard est très pointu dans ses recherches sur le paranormal, plus particulièrement dans celles qui touche à la médecine... il vous a dit qu'il préparait une thèse, ce qui est parfaitement exact. Par contre, ce qu'il a complètement omis de vous dire, c'est qu'il est aussi un de nos principaux collaborateurs. » En voyant l'air ahuri des gendarmes, il s'empresse d'ajouter : « quand je vous disais que nous étions partout et nulle part à la fois. »

Pourquoi est-ce que le maréchal des logis-chef a encore une fois la désagréable impression de se faire manipuler ?

- Et donc, quelles sont vos conclusions ?

- Lesquelles, ironise ce dernier, celles des enquêtes officielles ou les miennes ?

- Faites-nous simplement part des vôtres, s'emporte Feugières, ça nous suffira amplement. On se doute bien qu'elles ne doivent pas être tout à fait en phase avec les autres.

- Pas vraiment non, répond Stamford, car pour tout vous avouer il n'y a pas d'enquête, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais et ce pour la bonne raison qu'officiellement, il n'y a pas d'affaires... il n'y a plus que nous sur le coup ! »

Silence de Stamford qui reprend. « Et pour moi, il n'y a aucun doute, tous ces hommes ont bien fait le grand voyage... ils sont partis là-bas et en sont revenus. Pourquoi ? S'il y a une explication, ils l'ont gardée pour eux et ils sont tous mort avant d'avoir pu changer d'avis.

Sur les dix cas recensés, seuls deux sont toujours en vie : Mr. Big John Raientonni et notre ami Antoine Vasseur. Le premier ne va pas tarder à se pointer et quant à l'autre, il faut absolument le protéger et l'obliger à se mettre à table. Et ça, messieurs les gendarmes, c'est votre boulot. Il faut lui faire cracher le morceau, et vite. Moi pendant ce temps je m'occuperai de notre indien des montagnes. Ça vous va comme ça ? »

Au moment où Feugières allait répondre qu'il est d'accord, le joli minois de Julie s'encadre dans la porte et s'adresse à Feugières « Excusez-moi, mon adjudant-chef, on demande le maréchal des logis-chef Kieffer au téléphone », ce qui a pour effet immédiat de faire exploser Feugières. « Julie, je croyais vous avoir dit de ne pas nous déranger. Vous avez des problèmes de compréhension, ou c'est moi qui m'exprime mal ? » La jeune femme fait celle qui n'a rien entendu et s'adresse directement à Kieffer. « C'est le CHU pour vous, Michel. Ils ont dit que votre amnésique vient de se réveiller et qu'il demande à voir les flics. C'est le terme qu'ils ont employé », ajoute-t-elle en refermant doucement la porte pour disparaître comme elle était venue. L'adjudant-chef Feugières, imité par ses hommes se lève, signifiant par-là la fin de la réunion. Amos Stamford range les photographies des *ghost warrior* et en ressort un épais dossier qu'il tend à Kieffer. « C'est pour vous chef. Il y a là-dedans tout ce que vous devez savoir. Ça va vous faire gagner un temps considérable... inutile de vous signaler que tous ces documents sont classifiés. » Kieffer prend le dossier du bout des doigts avant de le remercier sans chaleur excessive.

- Ne me remerciez pas, je ne fais pas ça pour vous être agréable, mais parce que j'y suis obligé. Moi aussi j'ai des ordres ». Puis tout en refermant sa Delsey, il ajoute : « vous y trouverez le nom et l'adresse du docteur Steiner. Son nom ne vous dit rien, mais sachez que c'est le toubib qui s'est occupé de Vasseur durant son séjour à l'hôpital Militaire de Montigny sur Vesle où il a séjourné. Il semblerait que lui et son épouse soient toujours vivants. Je n'ai pas eu le temps de le rencontrer personnellement, mais nul doute qu'il ait des choses passionnantes à vous raconter. D'après ce que j'en sais, les deux hommes étaient très proches. Faites le parler, il vous apprendra sûrement des choses intéressantes. Tachez aussi de reparler avec le Docteur Ayache. C'est un personnage attachant qui en sait long. A l'occasion, dites-lui que vous venez de ma part, ça pourra aider.

- Merci pour toutes vos recommandations, mais nous savons ce que nous avons à faire », réplique sèchement Kieffer.

- Je n'en doute pas un seul instant, Chef. De toute façon, on reste en contact. Vous et moi avons un contrat, ne l'oubliez pas. A partir de maintenant, vous allez m'avoir sur le dos 24 heures sur 24. Alors à bon entendeur...»

En voyant la tête que tirent ses deux collègues en sortant de la salle de réunion, Julie replonge instantanément le nez dans ses dossiers. Ils passent sans un mot devant elle pour aller s'enfermer dans le bureau de Kieffer. Quant aux deux autres, ils se retrouvent bientôt sur le parking. D'où elle se trouve, la jeune stagiaire voit l'homme que Feugières raccompagne monter dans son véhicule sans échanger la moindre poignée de main, sortir de la gendarmerie en faisant crisser les pneus qui projettent des gravillons partout et disparaître rapidement au détour du portail. *Bon débarras*, elle ne peut s'empêcher de penser en décrochant le combiné pour la vingtième fois de la journée et s'entendre à nouveau le sempiternel message de bienvenue : « brigade de gendarmerie de Corbeny, gendarme, stagiaire Julie Clément à votre service. Quelle est la raison de votre appel ? »

CHAPITRE XI

Le réveil...

Montigny sur Vesle - HOE 15- 18 avril 1917-7h30 du matin.

Doucement, tout doucement, en même temps que sa conscience refait surface Antoine Vasseur ouvre les yeux. Dans un premier temps, il cherche à discerner les choses qui l'entourent, sans toutefois oser bouger la tête qui le fait atrocement souffrir. Au prix d'un terrible effort de volonté, il parvient à soulever sa main droite qui semble peser des tonnes pour l'amener jusqu'à son front. En même temps qu'il palpe l'énorme pansement qui lui enserre le crâne, un flot de souvenirs lui reviennent, confus au départ, puis de plus en plus précis. Et bizarrement, Antoine n'a plus peur. Ce qu'il découvre autour de lui, au fur et à mesure qu'il recouvre la vue le laisse froid, comme indifférent. Il pourrait s'agiter, se débattre, hurler de terreur, mais non. Ce n'est pas de la résignation, juste du fatalisme teinté de curiosité. Maintenant, une succession d'images et de visages défilent de plus en plus vite en s'accélégrant sans cesse. *Stop !* hurle une voix dans sa tête. Comme par magie, le carrousel infernal ralentit pour finir par se stabiliser sur le visage d'une femme, le visage de sa femme qui lui murmure : *je t'aime*. Etrangement, sa douleur semble avoir à présent presque disparue.

« Patricia ? » Le sourire de Patricia s'estompe, remplacé par l'image d'un petit garçon qui se précipite vers lui en criant : « Papa ! Papa, t'es revenu ?!... » Antoine ferme les yeux. Des larmes sourdent de ses paupières car, plus que la douleur physique, ce sont surtout ces images le font souffrir. Maintenant, une autre voix de femme qui lui parvient. Une voix calme et autoritaire à la fois.

« Allons, allons, calmez-vous mon petit. Il ne faut pas vous agiter comme ça ! »

Antoine ouvre de nouveau les yeux pour découvrir un autre visage, le visage d'un ange enserré dans un voile gris qui lui descend jusqu'aux épaules, avec sur le front une croix couleur de sang. Bien que sa bouche soit sèche et que sa langue ressemble à un vieux morceau de cuir bouilli, il parvient à murmurer : « je suis où ?... et vous, vous êtes qui ?

- Doucement, lui répond l'ange qui a visiblement l'habitude de gérer ce genre de situation, une seule question à la fois. » Puis elle sort une montre de la poche de son tablier et de lui prend le pouls tout en répondant avec un bon sourire : « je m'appelle sœur Marie-Thérèse et je suis votre infirmière. Quant à vous, vous êtes à l'HOE 15 de Montigny sur Vesle.

-.....???

- Un hôpital de campagne, si vous préférez. Vous avez été blessé à la tête et dans un premier temps c'est tout ce que vous devez savoir.» Elle n'ajoute pas *et estimez-vous heureux, parce qu'à l'heure qu'il est vous devriez être mort*, bien qu'en voyant l'état général du jeune homme ce soit la première réflexion qui lui vienne à l'esprit. « Pour le reste, les docteurs finiront de vous répondre. Du reste, ils ne vont plus tarder », elle ajoute en lorgnant la pendule qui lui fait face tristement accrochée au mur par un crochet métallique. Comme pour lui donner raison, le pan de toile faisant office de porte se soulève, laissant passer une silhouette en blouse blanche. Plongé dans ses souvenirs, Antoine n'a pas vu arriver le médecin planté au pied de son lit et qui le dévisage avec insistance et curiosité. A peine plus âgé qu'Antoine il se penche pour étudier rapidement la feuille de soins accrochée au pied du lit. C'est un solide gaillard d'un mètre quatre-vingt environ. Sa chevelure résolument non réglementaire et sa petite moustache lui donnent l'air d'un étudiant attardé. A moins que ce

ne soit les lunettes... cependant, quand il s'adresse à sœur Marie-Thérèse, le ton cassant et légèrement hautain de sa voix dénote bien que ce n'est là qu'une impression.

- Alors, voici notre ressuscité ?

- C'est un vrai miracle Docteur, fait la religieuse en se signant rapidement.

- Oui ? Eh bien, ma sœur, je vous suggère de laisser vos bondieuseries à la porte de cette chambre. Pour les miracles qui sont de votre ressort, nous verrons plus tard. » Puis s'adressant à Antoine Vasseur. « Je suis le Docteur Steiner. Et bien que ne partageant pas du tout les mêmes opinions religieuses que sœur Marie Thérèse, je dois vous avouer qu'elle a en partie raison : votre cas relève du miracle. » Antoine Vasseur le fixe de ses yeux fiévreux. Visiblement il ne comprend pas la moitié des paroles du médecin en question. Ce dernier n'insiste pas. « Bien, nous verrons cela plus tard ». Puis s'adressant à la sœur : « je vais chercher Duvauchel. Il faut qu'il voie ça lui aussi. »

Un quart d'heure plus tard, un militaire du service de santé fait irruption dans le dortoir de toile, suivi comme son ombre par le Docteur Steiner. Lui aussi est un grand gaillard, mais là s'arrête la comparaison entre les deux hommes car contrairement à son subordonné la dégaine est complètement différente. Du haut de sa cinquantaine conquérante, le commandant Duvauchel court au lieu de marcher et les enjambées qu'il fait alors sont impressionnantes. En fait, dans sa vie privée comme professionnelle, il ne sait rien faire au ralenti. Ses interventions sont menées tambour battant, comme ses repas qu'il prend souvent seul en préparant ses futures interventions et il ne dort que quelques heures par nuit, ce qui lui donne une capacité de travail énorme. Bien qu'il clame haut et fort qu'il n'a pas le temps pour la gaudriole, sa vie amoureuse est menée au même rythme effréné et quant au plan professionnel, il use autant de toubibs que d'infirmières qui craquent tous les uns après les autres tant le rythme qu'il impose à ses équipes est démentiel, ce qui fait dire à ses collègues que travailler sous les ordres du commandant médecin Ernest Duvauchel tient plus de l'épreuve physique que de la vocation. Contrairement aux autres médecins de l'HOE 15, il ne porte aucun signe distinctif, aucun des galons inhérents à son grade. Inutile d'ailleurs car sa haute stature, son regard qui vous transperce en permanence quoi que vous fassiez, le ton de sa voix de stentor vous rappelle vite fait qui est le patron. Et ce matin, le patron en question semble de fort méchante humeur. Sur ses vêtements en désordre, il a enfilé à la hâte une blouse qui ne semble plus de première fraîcheur et quand il s'adresse à l'autre médecin qui le suit comme il peut, il aboie plus qu'il ne parle. « J'espère seulement que vous ne m'avez pas fait bouger pour rien, Steiner, vous savez combien je déteste qu'on me dérange quand je suis en train de tirer un coup.

- Oh, Docteur, fait la religieuse en se signant.

- Excusez-moi, ma sœur, je ne vous avais pas vue. Il est vrai que les plaisirs charnels vous sont à priori étrangers. Oublions donc ce que je viens de dire et voyons plutôt notre ami revenu d'entre les morts. » Duvauchel arrache à son tour la feuille de soins pour la consulter. « Qui était de garde cette nuit ? » il demande d'un air songeur sans lever les yeux de la feuille avant de demander son dossier médical. La religieuse s'empresse de lui tendre un dossier cartonné sur lequel le nom de Lucien Gonçalves apparaît en gros. « Le voici Docteur, fait la religieuse les lèvres pincées, et pour la garde c'était Sœur Marie-Emmanuelle. Je l'ai relevée à cinq heures ce matin.

- Elle n'a rien constaté d'anormal ?

- Apparemment non, Docteur, et moi non plus. En tout cas, elle n'a rien signalé dans le livre de rapport. » Songeur, le médecin raccroche d'un geste précis la feuille de soin au pied du lit. Après avoir consulté soigneusement les quelques feuillets calligraphiés à la main du dossier

d'Antoine Vasseur, il se saisit d'un cliché radiologique qu'il visionne devant une lampe qui diffuse une lumière anémique. C'est d'un ton brusquement devenu grave qu'il s'adresse à la religieuse. « Quand est-il sorti du potage ? » Sœur Marie Thérèse se met à faire un compte rendu le plus détaillé possible, vite interrompu par le médecin major. « Ma sœur, je ne vous ai pas demandé le compte rendu de votre nuit d'orgie, je vous ai posé une question : QUAND ? » La sœur se rebiffe. Visiblement, le courant passe mal entre ces deux-là. « Si vous me laissez continuer, j'allais y arriver Docteur.

- Excusez-moi, fait Duvauchel avec un sourire en coin, je vous écoute, ma petite sœur. » La religieuse prend une bouffée d'oxygène avant de se lancer. En relevant sa collègue, elle a rapidement fait le tour des patients. Deux, les numéros 651 et 630, étaient décédés en fin de nuit. Pour les autres, ce n'était qu'une question d'heure. En arrivant devant le 699, elle a eu le choc de sa vie. L'homme, donné mourant quelques heures plus tôt se tenait assis dans son lit, les yeux grand ouverts. Vérifications faites, il s'agissait bien de Lucien Gonçalves amené dans cette unité la veille au soir. L'aumônier qui était passé dans la nuit pour administrer les derniers sacrements, à lui et à ses camarades d'infortune n'avait rien signalé de spécial. Dès le réveil du blessé, elle a fait appeler immédiatement le médecin de garde qui se trouvait être le Docteur Steiner. Duvauchel remercie la religieuse et s'adresse cette fois-ci à Antoine Vasseur. « Et vous, soldat, vous vous sentez comment ? » En guise de réponse, Antoine ferme les yeux. Depuis sa sortie du coma, il cherche à comprendre ce qui lui arrive. Duvauchel, voyant son état d'extrême faiblesse n'insiste pas. « Bien, nous allons vous laisser vous reposer. A plus tard ! » Puis s'adressant au Docteur Steiner : « venez, il faut que nous parlions. » Les deux hommes tournent les talons pour aller s'isoler un peu à l'écart dans une petite salle de toile tendue servant de bureau aux infirmières. Duvauchel jette d'un geste rageur le dossier d'Antoine Vasseur sur la petite table bancale où s'empilent tant bien que mal demandes de prise en charge, formulaires et autres dossiers en tous genres. « Eh bien, Steiner, vous en pensez quoi ? » Le docteur Steiner prend le temps de la réflexion avant de répondre d'un air embarrassé.

« Je vous ai prévenu, mon commandant, c'est un cas étrange, pour ne pas dire plus.

- Ce n'est pas ce que je vous demande, Steiner. D'un point de vue purement médical, vous en pensez quoi ?

- Je dois vous avouer que c'est une grande première pour moi.

- Une première ?

- Oui, une première, car c'est bien la première fois que je discute avec un macchabée. De toute évidence, cet homme devrait être mort.

- Et pourtant, je peux vous garantir qu'il ne l'est pas, soupire Duvauchel.

- Je vous confirme, mon commandant... il ne l'est pas.

- Alors, je vous repose la question...

... à laquelle il m'est impossible de répondre, mon commandant, car quoi ?... Voilà un homme qu'on nous amène avec un éclat dans la tête suffisamment gros pour lui faire éclater le crâne et le laisser raide mort et le voilà qui ressuscite dès potron-minet... excusez-moi mais c'est une mauvaise plaisanterie, un bizutage de carabin... qu'il ait survécu de l'endroit où les brancardiers l'ont trouvé jusqu'à chez nous tient en soi du miracle, alors pour le reste je ne me sens pas capable de vous donner un avis pertinent. Vous-même avez refusé de l'opérer jugeant l'intervention impossible donc inutile après avoir consulté ses radios et vingt-quatre heures plus tard le voilà dans son lit en train de faire causette avec votre religieuse préférée. C'est à n'y rien y comprendre mon commandant, vraiment.

- Je suis bien de votre avis, Steiner, on nage en plein délire. »

Le commandant Duvauchel, visiblement déboussolé par ce cas hors du commun opine lentement de la tête. Tout dénote chez lui le désarroi le plus total. Depuis le temps qu'ils travaillent ensemble, c'est la première fois que Steiner voit une situation leur échapper à ce point. C'est presque du bout des lèvres que le Docteur Steiner entend son supérieur murmurer d'une voix presque inaudible :

« Bon !... Alors voici ce que nous allons faire...»

CHAPITRE XII
La résurrection...

Montigny sur Vesle - HOE 15- 19 avril 1917-9h30.

Alors, mon jeune ami, comment vous sentez-vous ce matin ? » Au son de la voix, Antoine Vasseur ouvre les yeux et jette un regard inquiet autour de lui. Il est vrai que ce qu'il découvre n'est pas fait pour le rassurer. Un visage flou qui semble flotter au-dessus d'une blouse blanche se penche vers lui, un stéthoscope autour du cou. « Allons mon garçon, du calme, fait la voix autoritaire du Docteur Steiner, ne vous agitez pas de la sorte, sinon je vous réexpédie dans votre tranchée. Si c'est ça que vous voulez, dites-moi le tout de suite, Nivelles cherche de la chair fraîche pour poursuivre son œuvre salvatrice. » Dans un sursaut d'énergie Antoine tente de se redresser sur un coude, mais abandonne vite devant l'effort. Vaincu, il retombe sans force la tête sur l'oreiller en murmurant un *et puis merde, fait chier* qui semble avoir échappé à tout le monde sauf au Docteur Steiner. « Voilà, c'est déjà mieux, fait la voix radoucie du médecin, et surtout ne présumez pas trop de vos forces. Vous semblez remonter la pente, alors ayez un peu de patience, le reste viendra tout seul. » Voyant que le jeune homme a beaucoup de mal à se souvenir de sa journée de récupération d'hier le médecin croit bon de lui remettre certaines choses en mémoire. « Je suis le Docteur Steiner, vous vous souvenez de moi ? J'étais là hier matin lorsque vous vous êtes réveillé. » Le nom ne dit rien à Antoine qui fait un signe de négation.

« Normal, enchaîne le docteur, vous étiez bourré de sédatifs et encore sous le choc. Ce matin, vous semblez aller beaucoup mieux. Vous avez faim ? » Une autre voix, féminine, qu'il reconnaît cette fois comme étant celle de la sœur qui ne quitte pratiquement pas son chevet enchaîne derrière celle du médecin.

- Il a dormi presque 48 heures d'affilée, docteur. La nuit a été bonne, la fièvre est tombée et il semble ne plus trop souffrir de la tête.

- Vous avez faim ? insiste le docteur Steiner. » *Faim ?... FAIM ?* Antoine ne se souvient même pas à quand remonte son dernier vrai repas. Pas les boîtes de singe froid qu'il a dû absorber à la va-vite entre deux grêles de balles, non, mais un repas, une vraie bouffe quoi ! Il se sent capable de dévorer un bœuf entier pour peu que l'occasion s'en présente. Quand il répond, le son de sa propre voix lui fait peur. Sa bouche et ses lèvres desséchées par la fièvre ne laissent filtrer qu'un son caverneux, à tel point que le médecin doit se pencher pour entendre sa réponse. « Un double hamburger avec un max de potatoes et plein de sauce... et aussi un coca.

- Je suppose que le borborygme que nous venons d'entendre veut dire oui, fait le Docteur Steiner en se redressant, pas certain du tout d'avoir saisi un traître mot de ce que lui a dit le jeune homme avant de se retourner vers la silhouette qui se tient en retrait... alors ma sœur, veuillez avoir l'obligeance de faire préparer à ce jeune homme un petit déjeuner digne d'un général : pain, beurre, confiture, café, lait, tout le toutim. Pour ce midi, patates en sauce avec beaucoup de viande et un quart de pinard. Si ce régime ne le tue pas immédiatement, il en restera probablement idiot, mais peu importe. Et si on vous pose des questions, vous m'enverrez l'emmerdeur, je m'en chargerai personnellement. » Puis se retournant vers le malade. « Nous avons été obligés de vous mettre à l'isolement pour des questions de sécurité. Vous allez bénéficier d'un régime de faveur, profitez-en, ça ne durera peut-être pas la vie des rats. Je repasse vous voir tout à l'heure avec le médecin major. En attendant

reposez-vous au maximum, car vous allez avoir à répondre à pléthore de questions », il ajoute avant de sortir de la chambre. La religieuse qui se tenait en retrait attend que le Docteur Steiner ait disparu de son champ de vision pour s'avancer vers le lit. « Je m'appelle sœur Marie-Thérèse, dit-elle gentiment en l'aidant à se mettre en position semi assise. Personnellement je ne sais pas qui vous êtes ni ce que vous leur avez fait, mais ils ont l'air d'être sur les dents.

- Je suis un revenant, soupire Antoine en détournant les yeux.

- Ne dites pas de sottises, dit-elle en souriant avant de sortir, les revenants n'existent pas. » *Sœurette, si seulement tu savais*, pense Antoine en lui rendant son sourire, *si seulement tu savais !* »

Des silhouettes qu'il a du mal à discerner se dessinent en ombres chinoises, s'activent autour de lui une partie de la matinée, sans hâte ni précipitation, comme une machine bien huilée. Elles semblent danser un ballet toujours recommencé sur les murs de toile qui le sépare des autres blessés partageant avec lui cette aile de l'hôpital. Après qu'il ait englouti son petit déjeuner, un infirmier est venu le chercher pour faire sa toilette et l'emmener aux soins. Au fur et à mesure que passe la matinée, Antoine Vasseur sent ses forces revenir. Puis vers 11 heures 30 arrive le repas tant attendu qu'il dévore à belles dents. Dans le courant de l'après-midi, le Docteur Steiner revient en compagnie d'un autre médecin qui semble être son supérieur et de sœur Marie Thérèse qui les suit, courant presque en relevant légèrement sa jupe à deux mains afin de pouvoir suivre l'allure infernale que lui imposent les enjambées des deux hommes. Le plus âgé des deux qui semble être le patron se présente d'une façon froide et directe. D'emblée, cet homme ne lui plaît pas, surtout quand il s'adresse à lui, mais ça, Antoine s'en fout pas mal. *Putain, ici aussi ils sont graves les mecs*, ne peut-il s'empêcher de penser, en se recroquevillant instinctivement dans son lit. « Bonjour soldat ! Je suis le médecin major de 1^e classe Ernest Duvauchel et quant à mon collègue ici présent (d'un geste désinvolte du menton, il désigne l'autre médecin), je crois que vous vous connaissez déjà. » Pour se donner une contenance, il arrache la feuille de soins accrochée au pied du lit et dont il n'a visiblement que faire, la parcourt rapidement sans la voir et la balance d'un geste désinvolte sur la table de nuit. « Bon, je constate que vous allez mieux depuis hier. » Antoine qui a retrouvé au fil des heures une partie de ses moyens et de sa voix répond d'un ton où perce l'inquiétude: « oui, Monsieur merci !

- Soldat, au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué, ici vous êtes à l'armée, et à l'armée il y a des grades, ce qui nous évite de mélanger les torchons et les serviettes et de pouvoir coucher entre gens du même monde sans risquer d'attraper la chtouille. Je vous dispense de me donner du *médecin major de 1^e classe*, mais faites-moi au moins l'honneur de m'appeler *Docteur*. J'ai fait énormément d'études pour en arriver où j'en suis (petit rire) et j'y tiens absolument ; je vous conseille donc fortement de ne pas l'oublier à l'avenir. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Euh, oui mons... je veux dire Docteur.

- Bien, voilà qui est mieux. Ce point de règlement une fois éclairci, je vous repose la question : comment vous sentez-vous ? Apparemment, vous refaites surface plus vite que prévu, votre bilan s'améliore d'heure en heure et sœur Marie Thérèse ici présente me dit que vous avez englouti l'équivalent d'un mois de boustifaille d'une honnête section en une seule journée... je ne suis pas loin de penser qu'elle exagère un tantinet, mais bon... pour moi, c'est plutôt bon signe.

- Euh, oui Docteur.

- Vous au moins, vous n'êtes pas contrariant. » Puis se retournant brusquement vers la religieuse qui se tient quelques pas en arrière, il lui dit : « ma sœur, pouvez-vous nous laisser seul un instant, je vous prie ? Nous avons des choses importantes à régler avec ce garçon qui n'intéressent pas votre église. Et tant que vous y êtes, emmenez avec vous votre barnum, il ajoute en désignant un chariot couvert de serviettes blanches immaculées, de bandes de gaze et d'instruments chirurgicaux hétéroclites, ça vous fera un prétexte de moins pour revenir nous faire chier dans cinq minutes. Je crois vous avoir déjà expliqué un million de fois que je ne voulais pas voir traîner les instruments en dehors des heures de soins. Non seulement vous êtes catholique, mais en plus vous êtes sourde, ce qui de toute évidence ne semble pas être complètement antinomique. » Vexée, Sœur Marie-Thérèse sort en emportant le chariot dont une des roues bat furieusement en couinant. « Et puis faites-moi le plaisir de me faire réparer cette putain de chariote, on dirait un chat à qui on vient d'écraser la queue !... C'est insupportable à la fin.

- Vous n'aurez qu'à le faire vous-même, explose la religieuse sans se retourner, parce que moi, je vous rends mon tablier. Vous n'êtes qu'un mécréant, un suppôt de Satan et je ne suis pas ici pour supporter vos injures à longueur de journée.

- Et vous une pie borgne. » Duvauchel hilare attend que la sœur sorte définitivement et se retourne vers Steiner en lui demandant : « comment m'avez-vous trouvé ?

- Excellent comme d'habitude, mon commandant, mais je pense que nous venons de perdre une perle, tout cela grâce à vous et en un temps record.

- Bah, Je vous parie une bête de nez contre un loup de cul qu'elle revient dans l'heure qui suit. Je le sens, je le sais, entre nous c'est fusionnel. Si ce n'était sa cornette, il y a belle lurette que je l'aurais...encornée.

- Mon commandant !...

- Ah, Steiner, Steiner, mon petit Steiner... cueillez les roses de la vie, croquez à pleines dents les pommes à l'arbre du péché. Demain nous serons peut-être tous morts, et alors ? Supposez un seul instant qu'un avion boche vienne s'écraser sur nos gueules là, maintenant, ici et tout de suite, ce qui n'est pas totalement exclu, vu qu'ils pilotent tous comme des burnes, eh bien je vais vous dirais : tant qu'à devoir me pointer chez St Pierre, j'aimerais autant m'y pointer la bite à la main. Vous connaissez la devise de ma famille ?

- Oui mon Commandant, vous me l'avez maintes fois répétée : « *servir, toujours et partout* ».

- Bien Steiner, bien ! Et la mienne, je veux dire, ma devise personnelle à moi ? Vous la connaissez ma devise personnelle à moi ?

- Euh ! Je ne sais pas, mon commandant... je ne crois pas, non.

- Furrer, toujours et partout. Ce que j'essaie de faire chaque fois que je peux.

- Mon commandant, fait Steiner en levant les yeux au ciel, je vous rappelle que nous avons ici un cas qui...

- Oui Steiner oui, je sais !... Mais n'oubliez jamais les conseils des anciens. Et vous avez raison : revenons à notre mouton. » *Des fous furieux*, pense Antoine Vasseur qui n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles, *je suis tombé chez les dingues. Seigneur, ayez pitié de moi.* Sans plus se préoccuper de Steiner, Duvauchel sort un chrono de la poche de son gilet tout en écartant les draps qui recouvrent Antoine et d'un geste vif il dégage son poignet pour lui prendre son pouls. Satisfait, il repose le bras qu'il recouvre du drap. « 10.5. Parfait tout ça ! Vous semblez aller beaucoup mieux et vous m'en voyez ravi. Maintenant regardez mon doigt en fermant l'œil gauche... bien ! Le droit à présent... très bien...votre blessure ne semble plus vous faire

souffrir. Pas de migraine ? » Son moment d'hésitation n'échappe pas au médecin chef qui s'impatiente en fronçant les sourcils.

« Alors, jeune homme, bobo la tête ou pas bobo la tête ? Décidez-vous, c'est extrêmement important pour la suite de votre avenir. »

Pour Antoine, c'est une bonne question. La douleur qui lui vrillait encore le cerveau quelques heures auparavant a maintenant complètement disparu. Mais il a aussi gardé en mémoire les paroles prémonitoires et parfaitement claires du titi parisien : « *fais gaffe quand tu raconteras ton histoire et surtout à qui tu la raconteras. Les galonnés ne sont pas tendres pour les mecs qui se font passer pour dingue alors encore une fois, fait bien attention, ferme ton clapet et dis en le moins possible* » et il avait sûrement raison. Antoine pense que son intérêt est peut-être de faire un peu traîner les choses, histoire de lui laisser le temps de se retourner... de voir venir. Après tout, ce n'est pas mentir que de minimiser les choses, comme sa douleur à la tête par exemple. C'est d'une voix qui suinte d'épuisement qu'il répond au médecin major. « Je me sens comme un type qui vient de passer la nuit dans une machine à laver. Mais à part ça, tout semble aller pour le mieux.

- Une quoi ? » demande Duvauchel incrédule à l'évocation de la machine à laver. *Merde, la gaffe*, pense immédiatement Antoine, *et ça ne fait que commencer*. « Rien docteur, mais depuis mon réveil, il m'arrive parfois de penser à des choses qui n'ont rien à voir avec la réalité.

- Depuis votre blessure ?

- Je ne me souviens plus de rien, même pas de mon nom.

- Ça, votre nom, je peux vous le dire. Vous vous appelez Gonçalves Lucien. C'est du moins ce qu'il y a de marqué sur votre fiche d'admission. Pour le reste... Lucien Gonçalves, c'est bien votre nom ?

La question tant redoutée vient de lui être posée, brutale, sans ménagement et surtout sans qu'il s'y attende. Heureusement qu'il s'y était préparé depuis que sa mémoire lui était revenue. Car elle est bien là, sa mémoire subitement retrouvée. Les souvenirs lui reviennent depuis quelques heures maintenant et loin de lui faire peur, toute cette débauche d'informations qu'il reçoit en flashes ininterrompus le rassure, le rendant plus fort de minute en minute. Mais ça, les autres l'ignorent. Et lui se doit bien d'éviter de leur fournir la moindre possibilité de penser le contraire. Pour sauver sa peau, il se doit de rester amnésique le plus longtemps possible. De toute façon, qu'est-ce qu'ils peuvent y comprendre les autres ? Lui-même se sent largué, au propre comme au figuré. Un jour il se confiera, mais pas maintenant, c'est trop tôt. Plus tard, peut-être. Mais alors, c'est lui qui choisirait le lieu, l'heure... et aussi le bon interlocuteur. « Votre nom, insiste encore une fois le médecin major, vous vous appelez bien Lucien Gonçalves ? » Antoine réfléchit à toute vitesse avant d'arriver à la conclusion qu'il a maintenant le dos au mur et qu'il ne peut plus faire machine arrière sous peine de sanctions graves. « Je ne sais pas, j'ai perdu le fil. Depuis mon réveil, j'essaie de me souvenir, mais je n'y arrive pas. En fait, je ne sais pas qui je suis ». Puis il ajoute, feignant un énorme effort de mémoire : « vous dites comment le nom, déjà ?

- Lucien Gonçalves... et votre unité, vous vous en souvenez ? » Les yeux dans le vague, Antoine hausse les épaules en signe d'impuissance. « Pareil ! Je ne me rappelle de rien !

- Bien, fait Duvauchel dubitatif en se frottant le menton, très bien. » Antoine regarde les deux médecins s'éloigner à l'écart pour discuter. Au bout de quelques minutes qui lui paraissent des heures, ils reviennent vers lui. Et très doucement, le médecin major lui explique. « Jeune homme, voilà où nous en sommes. Si nous vous posons toutes ces questions c'est que votre

cas... (Duvauchel semble chercher ses mots)... votre cas est un cas unique, unique dans sa forme, unique dans les annales de la médecine militaire et de la médecine en général... mais je vous sens à présent suffisamment fort pour entendre ce que j'ai à vous dire. » Antoine se raidit dans son lit en attendant la suite qui ne tarde pas. « Pour nous, continue le médecin, vous n'êtes pas en très grande forme. Pour tout dire, vous êtes mort. Il est impossible de survivre à une blessure telle que la vôtre...

- Une blessure ?... Mais quelle blessure ? »

Les deux médecins se regardent, décontenancés. « Parce que vous ne vous souvenez pas d'avoir été blessé à la tête ? » lui demande Steiner en lui désignant d'un geste de la main la bande de gaze qui lui enserme le crâne. Instinctivement Antoine porte sa main droite à son front, semblant découvrir avec ahurissement ses cheveux disparus sous un épais bandage. « Mais puisque je vous dis que je ne me souviens de rien », hurle cette fois Antoine. La voix de Duvauchel se veut brusquement apaisante employant le même ton qu'il emploie pour expliquer aux malades qu'ils ne leur reste que très peu de temps et qu'il leur faut mettre leurs affaires en ordre. « Allons, calmez-vous mon petit et écoutez-moi, car ce que j'ai à vous dire est très important pour vous, vous comprenez, très important. » Antoine se calme peu à peu. « D'accord, dites-moi tout, au point où j'en suis !... »

- Eh bien voilà !... Vous avez été retrouvé derrière nos lignes par une unité de brancardiers qui vous ont transporté jusqu'à un poste de secours avancé. Vu la gravité de votre blessure, vous n'auriez pas dû survivre plus de quelques minutes après avoir été touché, et là, je suis optimiste parce qu'à dire vrai vous auriez plutôt dû être tué sur le coup. Votre survie même tient du domaine de l'irrationnel ; pour nous, vous êtes un mystère et dites-vous bien que la médecine a horreur des mystères. Rendez-vous compte dans quelle merde vous vous fourrez et nous par la même occasion. Cerise sur le gâteau et comme si vous n'étiez pas suffisamment dans la merde comme ça, vous nous arrivez sans aucun papier. Le seul document que nous ayons vous concernant reste l'étiquette accrochée à votre brancard portant le nom de Lucien Gonçalves. C'est d'ailleurs le nom que vous avez donné aux brancardiers qui vous ont ramassé juste avant de tomber dans le coma. Vous aviez effectivement un morceau de plaque d'identité autour du cou, mais elle est quasiment illisible, à peine peut-on lire une lettre sur quatre et un embryon de numéro. Bref, comme vous voyez, votre situation paraît loin d'être claire. » Duvauchel se tait un instant avant de continuer d'un ton ou perce une gêne certaine. « Dès que vous serez rétabli, vous serez interrogé par la police militaire. Nous n'y sommes pour rien, croyez le bien, mais c'est le règlement. Nous sommes dans l'obligation de déclarer chaque cas suspect et vous en êtes un parfait exemple. En attendant nous allons vous mettre sous observation 24 heures sur 24, que ça vous plaise ou non. Dans quelques jours, nous ferons un second bilan pour voir où vous en êtes, nous jugerons alors de votre aptitude à subir un premier interrogatoire.

- Un premier interrogatoire ? Parce qu'il risque d'y en avoir d'autres ?

- Ça ne dépend pas de nous, mais des services de renseignements. Alors un bon conseil : mettez à profit ces quelques jours de tranquillité pour border votre affaire et tâchez de bien réfléchir à ce que vous allez leur servir comme histoire. Ces gens-là ne sont pas tendres et s'ils reniflent la moindre embrouille... » Le médecin major termine sa phrase par un silence qui en dit long sur la suite éventuelle que pourrait donner des réponses fantaisistes à un interrogatoire trop bien mené. « Bon, excusez-moi, mais maintenant il faut que j'y aille. Je vous laisse entre les mains du Docteur Steiner et de sœur Marie des anges.

- Si elle revient un jour, ne peut s'empêcher de murmurer Antoine, ce qui n'a pas échappé à Duvauchel.

- Pardon ? fait ce dernier, surpris.

- Rien, Docteur, fait Antoine avec un sourire désarmant de gentillesse, je pensais un peu fort, voilà tout.

- Eh bien jeune homme, tachez de penser moins fort à l'avenir, ça pourrait vous jouer des tours. » Ça, Antoine Vasseur en est parfaitement conscient. Il est surtout conscient qu'il n'est pas sorti de l'auberge. Le retour à la civilisation, SA civilisation, risque d'être long et semé d'embûches, et à moins d'un autre miracle, ce n'est pas demain la veille qu'il risque de revoir sa femme et son petit Mathieu. A l'évocation de sa famille, un voile de tristesse assombrit son regard. Il sent monter en lui un torrent de larmes qu'il essayait jusqu'à présent de refouler soigneusement car depuis un instant il a le sentiment qu'il ne maîtrise plus rien, ce qui n'échappe pas au Docteur Steiner qui a, pour la première fois à son égard un geste d'humanité. Il se penche vers lui en lui disant : « pleurez tout votre saoul, ça ne peut pas vous faire de mal, et de toute façon, je ne suis pas loin. Si vous avez besoin de parler, faites-moi appeler et je viendrais, de jour comme de nuit, s'empresse-t-il d'ajouter avant de sortir précipitamment rejoindre son supérieur qui a déjà tourné les talons.

Les deux hommes remontent en silence l'allée du dortoir où se suivent des enfilades de lits et croisent sœur Marie Thérèse, poussant devant elle un chariot chargé de linge qui ne couine plus. Elle ne semble pas avoir beaucoup décoléré depuis tout à l'heure et lance aux deux hommes un regard furibard. « Tiens, mais c'est sœur Marie des Anges, ne peut s'empêcher de railler Duvauchel, ne me dites pas que vous êtes déjà de retour. » Visiblement hors d'elle, la sœur vient se planter devant le médecin major de première classe Duvauchel. « Dites-vous bien que je ne suis pas revenue pour vous, mais pour tous ces pauvres garçons qui ont besoin de moi.

- Voilà qui vous honore, ma sœur... et donc c'est votre Dieu de miséricorde qui vous a conseillé de le faire, je suppose ?... Remarquez que ça tombe plutôt bien. La prochaine fois que vous l'aurez en ligne, dites-lui bien que nous aurons un jour une petite conversation lui et moi. A défaut d'excuses il me doit au moins quelques explications... pour le moins.

- Taisez-vous, docteur, vous n'êtes qu'un misérable indigne de prononcer Son Nom.

- C'est bien pour cela que j'évite d'en parler. A dire vrai, je crois même que j'ai rayé définitivement le mot *Dieu* de mon vocabulaire. C'est vous dire où en sont l'état de mes relations avec le divin barbu.

- Je suis allée à la chapelle prier pour tous ces pauvres diables », dit-elle au bord des larmes en désignant d'un regard plein de compassion les lits où gisent les blessés. Le côté théâtral de cet affrontement imprévu entre ces deux personnalités hors du commun n'échappe pas à Steiner qui, en observateur avisé, s'est légèrement reculé pour ne pas se retrouver en porte à faux entre les deux êtres qu'il affectionne le plus au monde en ces temps de grande misère morale. Ce sont deux univers opposés qui s'affrontent, gérés toutefois par le même amour de l'être humain. Seules les voies qu'ils utilisent pour y parvenir sont différentes. D'un côté, un être bon, enfermé dans une religion qui est toute sa vie et de l'autre un homme profondément athée, difficile à supporter au quotidien et qui se retranche en permanence derrière un masque de cynisme et de dérision pour cacher ses fêlures et ses bleus à l'âme. « J'ai aussi prié pour vous », ajoute la religieuse en tentant de ravalier ses larmes. C'est peut-être la première fois depuis le temps qu'ils se connaissent, que le Docteur Steiner voit son patron aussi décontenancé tant les larmes de sœur Marie Thérèse semblent lui aller droit au cœur. Mais c'est mal connaître ce monstre d'orgueil qu'est le médecin major de première classe

Ernest Duvauchel. Un instant déstabilisé, ce dernier succombe vite à ses démons, et c'est d'une voix qui retrouve toute sa morgue qu'il lui répond : « croyez bien que j'en suis profondément flatté, ma sœur, mais je ne vous en demande pas tant car voyez-vous, Dieu et moi, c'est de l'histoire ancienne. Il m'a trop cocufié pour être encore crédible à mes yeux. Et puis voyez autour de vous : regardez tous ces pauvres diables dont certains seront morts avant la fin de cette journée, pensez-vous que si Dieu existait vraiment, il permettrait ce genre de chose ?... moi je n'en suis pas certain. Sur ces belles paroles, je vous laisse méditer et vous souhaite une bonne journée. »

Sœur Marie Thérèse, que la morgue et le cynisme de Duvauchel exaspèrent au plus haut point, se dresse devant lui, telle la statue du commandeur, lui interdisant le passage. Ce dernier essaie bien de la contourner, elle et son chariot, mais en vain. Duvauchel hausse le ton : « et maintenant que nous nous sommes tout dit, pourriez-vous me laisser passer ? » Comme à regret la religieuse empoigne son chariot d'un geste rageur et libère le passage, au grand soulagement des deux médecins, heureux de n'avoir pas à employer des méthodes plus musclées pour continuer leur chemin. « Je vous remercie, ma sœur », murmure Duvauchel en contournant la religieuse et son engin. Il fait mine de continuer sa route mais semble se raviser brusquement, stoppe net et se retourne vers elle. « Encore une chose Sœurette... croyez-le ou non je suis ravi que vous ayez changé d'avis... vous faites de l'excellent travail... de l'excellent travail, vraiment... avant d'ajouter d'un air suave en regardant le chariot : je vois que vous avez trouvé un mécano ? Très bien ça ! Avouez que c'est quand-même plus confortable pour nos tympans, non ?

- Vous finirez en enfer !

- Le plus tard possible, ma sœur, le plus tard possible. Rien ne presse, vraiment.

Puis, une fois dans le couloir il murmure comme pour lui-même :

« Moi aussi, petite sœur, je vous aime ! »

CHAPITRE XIII
Le Docteur Steiner...

Domicile de Mr et Mme Steiner-Lagny-Sur-Automne-Jeudi 29 avril 1982-16h30.
La 4L bleue de la gendarmerie traverse au ralenti Lagny-sur-Automne, petite commune isolée non loin de Villers-Cotterêts pour s'arrêter un peu plus loin sur la place de l'église. Lagny est un village typique de cette partie du département de l'Aisne avec des maisons en pierres de taille qui datent toutes, pour la plupart, de la révolution française et quelques fermes isolées éparpillées çà et là à travers un paysage de cultures qui s'étalent à perte de vue.

- Si les tuyaux de Stamford ne sont pas crevés, ce doit être cette maison », fait Kieffer en désignant du menton un ancien corps de ferme rénové.

- Tu crois ce type ? lui demande Laurent en coupant le moteur.

- 'Sais pas, mais tu ne m'ôteras pas de l'idée que ce Monsieur Stamford n'est pas clair. Ou il nous cache des trucs ou il oublie de nous en dire.

- Volontairement ?

- Volontairement ou pas, lui répond Kieffer, on va être fixés rapidement », avant d'ajouter à l'adresse de son collègue : « dommage que l'on n'ait pas pu interroger Vasseur aujourd'hui, il aurait été intéressant d'entendre ce qu'il a à nous raconter, lui aussi... si toutefois il a retrouvé la mémoire.

- Faut pas trop rêver, lui répond Laurent en stoppant son véhicule sur la place du village, car le toubib m'a bien prévenu qu'il venait tout juste d'émerger et qu'on ne pourra pas l'interroger avant demain au mieux. De toute façon il nous tient au courant de l'évolution de son état. » Le maréchal des logis-chef Michel Kieffer et son adjoint descendent de leur véhicule pour sonner au portail en bois d'une bâtisse ceinte de hauts murs et couverte de vigne vierge. Après quelques minutes d'attente, le portillon s'ouvre sur la chevelure blanche d'une dame d'un certain âge qui les dévisage avec bienveillance. A la vue des uniformes, son visage qui respire la bonté et la gentillesse s'illumine d'un charmant sourire. « Bonjour, Messieurs, vous êtes les policiers qui désirez voir mon mari ?

- C'est exact, Madame, c'est moi qui vous ai appelé hier en fin d'après-midi. Maréchal des logis-chef Michel Kieffer et voici mon adjoint le maréchal des logis Laurent Tellier et... nous ne sommes pas policiers, mais gendarmes. »

La vieille dame les regarde, amusée tandis que ses yeux brillent de malice.

- Oh ! moi, vous savez, policiers, gendarmes, c'est du pareil au même. » Elle referme le portillon avec soin en s'effaçant pour les laisser entrer. « Venez, Messieurs, mon mari vous attend ».

- J'espère que nous ne vous dérangeons pas, demande Laurent par politesse.

- Pas le moindre du monde, nous sommes toujours ravis d'avoir de la visite. Ce ne sont pas les gens du coin qui nous envahissent, croit-elle bon de préciser avec un petit sourire triste, et nous ne croulons pas non plus sous les interviews, s'empresse-t-elle d'ajouter. » L'intérieur de la maison sent le propre, le vieux, la naphthaline, les meubles anciens et le parquet ciré à l'encaustique. « Asseyez-vous, leur fait la vieille dame en leur désignant un canapé voltaire et deux fauteuils élimés, je vais prévenir mon mari de votre arrivée. » Puis elle sort rapidement dans un tourbillon de parfum, laissant les deux gendarmes plantés au milieu du salon. Un silence pesant s'abat dans la pièce, juste rythmé par le tic-tac de la comtoise qui s'obstine à donner une heure dont les occupants des lieux n'ont visiblement plus rien à faire. « Ben dis donc, fait Laurent, ça sent la fin de règne. »

Michel Kieffer ne répond pas, trop occupé à détailler la décoration du salon qui fait la part belle aux reliques de la grande guerre. Dans une vitrine, un antique stéthoscope est posé à coté d'un livret militaire dont la plupart des lignes calligraphiées à la main ont disparu, rongées par le temps, tandis que des médailles, épinglées sur un petit coussin de velours rouge comme autant de papillons multicolores, semblent narguer les visiteurs. Et partout sur les murs, du sol au plafond, des centaines de bouquins. Des encyclopédies médicales, des traités d'anatomie mais aussi des livres sur les différents conflits qui ont émaillé ce siècle, des recueils de poésie, des albums photos. Aux murs, le portrait des ancêtres dévisagent les hôtes de passage de leurs yeux vides. Une photographie plus grande que les autres représente un jeune médecin militaire aux traits fins et réguliers mais aux yeux tellement fatigués. La lèvre supérieure, ornée d'une fine moustache donne au personnage un air aristocratique, l'air un tantinet suffisant de ceux qui possèdent le savoir.

D'autres photos encore représentent des jeunes gens qui portent presque tous des blouses blanches sur des uniformes. Ils arborent au bras gauche la croix rouge du personnel de santé. Un peu plus loin, sur un autre mur du salon coincé entre deux étagères de bouquins, une autre série de photos représentent un groupe de jeunes femmes, probablement infirmières elles aussi et bien que le sépia soient un peu passé le visage de l'une d'entre elle ne semble pas inconnu à Kieffer. Stupéfait, il s'approche pour vérifier que sa vue ne lui joue pas des tours. Mais non, c'est bien, traits pour traits, le visage de la jeune femme brune du médaillon trouvé sur le bas-côté du fossé, là-bas sur le plateau de Californie. Il s'approche de la série de photos en interpellant doucement Laurent, qui s'est aperçu du trouble de son chef. « Laurent, regarde, ce sont mes yeux ou quoi ? » Laurent s'approche à son tour. « Bizarre en effet, lui répond ce dernier, sûrement une parente ou peut-être sa grand-mère.

- Vous vous intéressez à cette période maudite ? » interroge une voix qui vient du fond de la pièce, une voix cassée au timbre éraillé par l'alcool et les cigarettes. Surpris, les deux gendarmes se retournent comme piqués par un insecte.

« Je suis le Docteur Steiner, fait le vieillard qui continue de les dévisager avec curiosité. Mon épouse m'a dit que vous souhaitiez me rencontrer ? » Un visage au traits réguliers d'aristocrate qu'encadre une abondante chevelure blanche le font ressembler à un patriarche d'un autre temps. « Euh, oui », répond Kieffer quelque peu déstabilisé par le personnage qui lui fait face et dont il émane une force tranquille qui inspire le respect.

« Eh bien asseyons-nous », leur fait le vieil homme en leur désignant deux fauteuils vides. Vêtu d'un pantalon de flanelle noir qui fait paraître ses jambes trop maigres, d'une chemise aux boutons de manchettes en or et d'une cravate-club l'homme ne paraît pas son âge et semble être en pleine possession de ses moyens, tant physiques qu'intellectuels.

- Mais qui donc peut encore s'intéresser à cette foutue guerre de nos jours ?

- Eh bien, la gendarmerie nationale par exemple, lui répond Kieffer, surpris par l'entrée en matière et la vivacité d'esprit de son interlocuteur. « C'est bien ce que ma femme avait cru comprendre au téléphone, oui !... Et alors, que me veut-elle, la gendarmerie ?

- Eh bien voilà. Nous enquêtons sur une affaire et il se peut que vous puissiez nous aider.

- Vous aider ?... Et en quoi pourrais-je bien vous aider, Grand Dieu ?

- Est ce que vous reconnaissez cet homme », lui demande Kieffer en sortant de la poche intérieure de sa vareuse l'agrandissement de l'une des deux photos retrouvées dans le portefeuille de l'inconnu du chemin des dames. Avant de se saisir du document que lui tend Michel Kieffer, le Docteur Steiner dégage de sa veste d'intérieur en mohair une paire de lunettes demi-lune qu'il dépose délicatement sur le bout de son nez. A la vue de la

photographie, le sang semble refluer de son visage tandis qu'un tic nerveux apparaît sur son œil gauche et que ses mains commencent à s'agiter d'un tremblement impossible à contrôler. Laurent, s'approche de lui, inquiet par la panique évidente du vieil homme. « Ça va aller docteur, vous vous sentez bien ? » Ignorant la sollicitude du jeune homme le Docteur Steiner s'adresse à Kieffer. « Comment avez-vous eu cette photo ?

- Peu importe, Docteur, vous le connaissez, oui ou non ? » Le Docteur Steiner qui semble complètement désarmé hésite un long moment avant de répondre en balbutiant d'une voix à peine audible : « Euh, oui, peut-être !... Je ne sais plus trop... ça fait tellement longtemps vous comprenez... tellement longtemps.

- Docteur, oui ou non, connaissez-vous cet individu ?

- Oui, fait dans un murmure le docteur Steiner, oui, je l'ai connu... c'était il y a longtemps, en 1917...avril 1917, plus précisément, à l'HOE 15. » C'est à ce moment précis que Madame Steiner choisit de faire sa réapparition au salon. « Martha, Lucien est revenu ». Sans se préoccuper de la photographie qu'il lui tend et constatant que son mari donne des signes évidents de panique, sa femme intervient brusquement. « Messieurs, mon mari est très fatigué. Vous devriez...

- Tu entends ce que je te dis ? Lucien est de retour ». Cette fois Martha Steiner se saisit du cliché du bout des doigts, le contemple un long moment avant de finalement le reposer sur la table basse avec un haussement d'épaules fataliste, désespéré. « Tu t'y attendais depuis si longtemps que ça ne devrait pas t'étonner, mon chéri. Tu avais anticipé son retour, non ? Eh bien soit heureux, c'est enfin arrivé. » Puis s'adressant directement aux deux gendarmes : « je vous répète que mon époux est très fatigué et que...

- Laisse, Martha, laisse, lui répond le Docteur d'une voix redevenue plus ferme, ces Messieurs ne font que leur travail... va plutôt nous faire du café s'il te plaît... vous voulez du café ? » Les deux gendarmes opinent du chef, trop heureux de cette diversion. « Vous allez voir, le café de mon épouse est excellent », croit bon d'ajouter le Docteur Steiner, tandis que sa femme se dirige en silence vers la cuisine avant de reprendre après un silence embarrassé : « soit, je vais répondre à vos questions, mais avant, vous devrez m'écouter sans m'interrompre. De ce que je vais vous apprendre, seuls ma femme et moi sommes au courant, et pour cause... nous étions les premiers concernés.

- Nous vous remercions de bien vouloir nous aider Docteur. Avec votre permission, nous aimerions faire un enregistrement de notre conversation. Je vous rappelle qu'en aucun cas ce n'est un interrogatoire. Vous pourrez à tout moment nous demander de cesser d'enregistrer.

- Non, non, ça ne me dérange absolument pas. Je suppose que ce sont là les techniques modernes et que vous savez ce que vous faites. De toute manière, je n'ai rien à cacher. » Tandis que Laurent sort un petit enregistreur à cassette de sa vieille sacoche en simili cuir qu'il installe devant le médecin, Martha revient avec un plateau chargé de quatre tasses et d'un magnifique service en laque de chine qu'elle dépose avec douceur sur la table basse avant de se rasseoir à côté de son mari. « Ça ne vous dérange pas si je reste avec vous ? » Le Docteur Steiner la regarde avec tendresse et lui prend la main sur laquelle il dépose un baiser furtif. « Mais non, ma chérie, tu ne nous déranges pas... et puis dans cette histoire, n'oublie pas que tu es aussi partie-prenante. » Madame Steiner, visiblement mal à l'aise, se redresse sur son siège en tirant un peu sur sa robe avant d'acquiescer d'une petite voix à peine audible qui transpire la tristesse. Les regards qu'échangent le médecin et son épouse en dit long sur l'intensité de leur amour et sur les drames qu'ils ont endurés. Toujours sans lâcher la main de son épouse le Docteur Steiner se tourne alors vers les deux gendarmes qui lui font face et commence son récit. Le sentiment immédiat qu'ils en ont est qu'il ne raconte pas seulement

pour eux mais aussi pour lui-même, comme pour se soulager d'un poids immense qui n'a fait que s'accroître au fil des années.

« Martha et moi, nous nous sommes connus durant la guerre. Elle était infirmière à L'HOE 15 où j'étais moi-même médecin et c'est là que nous nous sommes rencontrés. » A l'évocation de ces années de guerre terribles à tout point de vue, Madame Steiner semble se tasser, se rapetisser dans son fauteuil. Le Docteur Steiner ouvre le sucrier, se sert deux sucres à l'aide d'une pince en argent et se met à touiller délicatement son café, l'air absent. Tout en le humant il ferme les yeux. Rien qu'à le voir faire, on sent tout de suite que cet homme vient de la bonne société, ses manières raffinées sont là pour en attester.

« C'est vous sur cette photo ? » demande Kieffer en désignant le portrait du jeune médecin militaire et aussi pour rompre le silence qui semble ne jamais finir. « Oui, lui répond le médecin sans lever les yeux, c'était en août 1918 et j'avais tout juste trente ans. Je l'ai faite tirer comme nous le faisons tous pendant une de mes permissions. Et la photo d'à côté, c'est mon épouse avec son équipe d'infirmières... mais à l'époque, nous n'étions pas encore mariés. »

Kieffer croise le regard de Martha Steiner et cette fois il en est certain : le malaise qu'il a senti quelques instants plus tôt s'est encore accentué. Il est clair que quelque chose s'est passé en 1917 du côté de ce fameux hôpital n°15. En attendant il désigne un des clichés accrochés au mur en demandant s'il pouvait en emporter un pour les besoins de l'enquête. « Je les reverrais ? », demande Steiner en souriant. « Cette affaire une fois terminée, je vous les ferai parvenir sans faute - Alors emportez-les, si ça peut vous être d'une quelconque utilité ». Kieffer le remercie et range délicatement les clichés dans sa serviette. « Que pouvez-vous nous apprendre sur l'homme de la photo ? » demande Laurent Tellier en désignant une nouvelle fois la photo d'Antoine Vasseur qui repose à côté du plateau sur la table basse du salon. « C'était un des nombreux blessés que nous avons eu à soigner. Comment pouvoir oublier un cas aussi extraordinaire, un cas que nous ne savions traiter et qui venait nous rappeler notre ignorance devant les mystères de la vie et de la mort ! Dieu, s'il existe, devait bien rigoler à nous voir nous gratter le crâne. Je me souviens de lui chaque jour qui passe. Au fil du temps, il est devenu comme une obsession qui n'arrête pas de me hanter ; jour et nuit je revois son visage et je me pose la question à laquelle je n'ai jamais su répondre : pourquoi ? Pourquoi est-ce que c'est arrivé à nous... à moi ? »

Il repose sa tasse comme à regret, puis continue son récit d'une voix monocorde, sans aucune trace d'hésitation. Seules ses mains se sont remises à trembler.

- Vous dites qu'il s'appelait Lucien...

- C'est exact... Lucien... Lucien Gonçalves.

- Vous a-t-il jamais donné un autre nom que celui-là ?

- Non, c'est bien le nom qu'il nous avait donné. Je n'ai appris que bien plus tard, lorsqu'il s'est enfin ouvert à moi qu'il s'appelait en réalité Antoine Vasseur. Mais pour nous, seul importait le nom écrit sur sa fiche accompagnatrice. C'est cette identité et pas une autre qui l'a accompagné jusqu'au bout de cette aventure.

- La fiche accompagnatrice ?

- La fiche qui accompagnait les blessés que nous recevions et qui était agrafée sur ses vêtements ou sur le brancard qui le transportait. Je me rappelle que cette fiche était tout ce qui nous liait à lui, car lorsque nous l'avons réceptionné il n'avait ni papiers, ni livret militaire, tout juste portait-il autour du cou une plaque d'identité complètement illisible, ce qui nous suffisait amplement. » Les deux gendarmes échangent un bref regard. Kieffer oublie

volontairement Madame Steiner pour se concentrer sur son mari, sans toutefois le bousculer trop.

- Pourquoi cette précision ? Vous aviez des doutes quant à sa véritable identité ?

- Nous ne pouvions jamais être certain à cent pour cent de celle des blessés que nous recevions, de celui-là pas plus que des autres. Si vous saviez le nombre de cas de falsifications ou d'erreurs que nous rencontrions !... Certains nous arrivaient sans papiers ou sans plaque d'identité, d'autres n'hésitaient pas à se faire passer pour mort ou disparu afin de s'évanouir dans la nature et espérer s'échapper enfin de cet enfer. D'autres encore eurent recours aux mutilations volontaires. Certains se sont fait pincer et d'autres pas. Le syndrome Martin Guerre n'est pas qu'une fable. Il existe bien... et dans tous les conflits.

- Vous ne pouviez rien faire, demande Laurent qui griffonne des notes dans un cahier d'écolier Clairefontaine, je ne sais pas, moi... alerter vos supérieurs ou les autorités compétentes ?

- Nous avons bien d'autres problèmes plus urgents à résoudre. Et puis ce n'était pas notre boulot, mais plutôt celui de la gendarmerie militaire. Nous signalions les cas les plus évidents, mais pour les autres... je vous rappelle qu'à cette époque, les photos d'identité n'existaient pas encore. Elles ne sont arrivées que bien plus tard.

- Des blessés, vous en avez soigné des centaines, poursuit Laurent et je suppose donc qu'il vous est impossible de vous souvenir de tous. Alors pourquoi celui-là plus qu'un autre ?

- Parce que son histoire, celle qu'il m'a racontée au cours des quelques mois passés à ses côtés, défie l'entendement. Et parce que cette histoire j'y ai cru, tout bonnement...

- De quelle histoire parlez-vous ? insiste Kieffer à son tour. »

Le Docteur Steiner prend une profonde inspiration avant de poursuivre. « Lorsque je vous l'aurai racontée, vous me traiterez de fou... mais peu importe que vous me croyez ou pas, ça n'a aucune importance.

- Allez-y, l'encourage Kieffer, nous sommes là pour vous écouter.

- Comme vous voudrez. »

Laurent Tellier appuie sur le bouton REC du magnétophone et enregistre un bref commentaire de présentation :

« 29 Avril 1982-16 heures trente – Affaire de l'inconnu de la D18.

Audition du Docteur Jean Louis Steiner, exerçant à l'HOE n° 15 de Montigny sur Vesle (51) en tant que médecin militaire ayant grade de lieutenant au moment des faits relatés (Avril-Mai 1917). Sont présents durant le récit du Docteur Steiner : le maréchal des logis-chef Michel Kieffer, assisté par le maréchal des logis Laurent Tellier, tous deux affectés à la brigade de gendarmerie de Corbeny, ainsi que Madame Martha Steiner, épouse du Docteur Jean Louis Steiner. » Puis après un court silence : *« Allez-y, Docteur ! Nous vous écoutons... veuillez décliner vos noms, prénoms date et lieu de naissance je vous prie ».*

Le petit magnétophone enregistre très clairement le moment d'hésitation du Docteur Steiner. Après un long, un très long silence où on n'entend que les craquements de la maison qui semble se replier sur elle-même, le Docteur commence son récit, au fil des événements qui lui reviennent en mémoire.

Je m'appelle Jean Louis Steiner. Je suis né le 21 décembre 1888 à Strasbourg de parents juifs Alsaciens. Je suis médecin généraliste, à la retraite depuis bientôt 25 ans et j'ai exercé à l'hôpital général de Compiègne avant de terminer ma carrière comme chef de clinique à l'hôpital Sainte Geneviève de Villers-Cotterêts. Malgré mes 94 ans, je ne souffre d'aucune maladie, sauf de celle qu'on appelle vieillesse et je jouis de toutes mes facultés mentales et

intellectuelles. Ça fera 50 ans l'année prochaine que Martha et moi sommes mariés... cela me paraît être hier. Nous n'avons hélas jamais pu avoir d'enfants... pas que nous n'en voulions pas, non, seulement Dieu en a décidé autrement...

La voix du médecin se voile à l'évocation de ce manque de descendance.

Avant de vous raconter cette histoire qui me ronge depuis tant d'années », reprend le Docteur Steiner, « je voudrais vous faire une rapide description de ce qu'a pu être cette guerre de 14/18, cette boucherie sans nom, telle que nous l'avons vécue depuis l'HOE 15 afin de vous faire comprendre les conditions inhumaines qu'ont été les nôtres, celles de nos soldats et de ceux d'en face, ce que nous avons dû subir pour rester vivants, ce que nous y avons vu et enduré.

- Je vous en prie Docteur, fait la voix de Kieffer à travers la bande, prenez tout votre temps.

- Je vous remercie... Au mois d'avril 1917, j'étais en poste à l'HOE n°15 de Montigny sur Vesle, quelque part entre Reims et Fismes. L'HOE du 15ème corps d'armée s'était constitué à Marseille le 3 août 1914, le lendemain de la déclaration de guerre. A l'origine, c'était un train sanitaire équipé pour soigner et transporter les blessés. J'avais rejoint cet hôpital roulant dès sa constitution à Marseille et depuis le début des hostilités nous avions eu fort à faire. Après être passé par Dunkerque, nous avons été rattachés à l'armée de Belgique et dès le 9 novembre 1914, après les combats très durs d'Ypres, nous réceptionnions nos premiers blessés, tous victimes des gaz pour la plupart et en fort mauvais état. En 1917 donc, nous sommes arrivés à Montigny, via Fère en Tardenois et Courlandon, dans cette région de Champagne dévastée par la guerre, quelques jours seulement avant le début de l'offensive Nivelle. Le 17 avril dans la matinée pour être précis, nous avons réceptionné les premiers soldats blessés ou malades arrivants du chemin des dames, soit 425 hommes en tout. Pour vous donner une idée précise sur la situation de l'HOE 15, l'autorité militaire avait réquisitionné un terrain d'environ 4 hectares à flanc du coteau champenois et y avait implanté quelques 135 baraques dont plusieurs salles d'opération. Nous possédions aussi une autochir.

- Docteur, pourriez-vous nous expliquer ce qu'était une autochir ?

- Les autochir étaient en fait les premiers hôpitaux mobiles de campagne, une véritable révolution pour l'époque. Je me rappelle que la nôtre était dirigée par le Docteur Mocquot. L'ensemble de tout ce dispositif était protégé par la croix de Genève qu'on n'appelait pas encore Croix Rouge, ce qui ne nous empêchait pas de nous faire canarder ou bombarder régulièrement chaque fois qu'il prenait à l'aviation boche l'envie de venir faire un carton. L'HOE était un vrai village d'une note toute particulière, avec ses rues, ses quartiers qui abritaient les civils travaillant pour l'armée. Mais ses routes et ses rues ne conduisaient nul part, juste à des salles d'opération, à des chambres où régnaient la misère morale, et toutes ces souffrances engendrées par l'intensité des combats qui faisaient rage quelques lieues devant nous, à des mouiroirs où agonisaient des gamins de vingt ans, à des morgues où venaient s'empiler les corps de tous ceux qu'on n'avait pu sauver.

Le premier jour de l'offensive Nivelle, les blessés arrivaient de partout, de jour comme de nuit, par les moyens les plus variés : les uns, par les voitures de ravitaillement, d'autres par le petit Decauville qui faisait des allers retours ininterrompus pour venir chercher des munitions. D'autres encore nous arrivaient, juchés tant bien que mal sur des caissons d'artillerie. Beaucoup se traînaient comme ils le pouvaient sur les routes, ou à travers champs appuyés au bras d'un camarade plus valide ou moins estropié ou en s'appuyant sur la crosse de leur fusil qui leur servait de béquille. Certains se servaient de chariots

réquisitionnés dans les fermes alentours dont les litières de paille dégoulinait de sang. Leur file lamentable s'allongeait sans fin le long des baraquements. Une fois arrivés, ils se couchaient n'importe où, dans un coin de salle, dans un couloir ou un fossé. Beaucoup dormaient et ne se réveillaient que sous le coup de la douleur, ou lorsqu'un brancardier venait les secouer un peu pour les emmener aux soins. Certains mourraient là de fatigue et d'épuisement à même le sol, sans même un cri de révolte ou un adieu. Dès leur prise en charge par l'HOE, les blessés étaient immédiatement dirigés vers un premier centre de tri qui se composait de deux antichambres. Les infirmiers transportaient ceux qui étaient les plus atteints dans la première l'antichambre, celle de droite, tandis que les autres étaient emmenés dans la seconde antichambre ou étaient soignés les blessures les moins graves. Dans ces deux antichambres de l'HOE, des médecins opéraient un premier tri. Cela permettait de voir d'entrée de jeu le genre et la gravité des blessures. A la suite de cet examen rapide, chaque blessé était dirigé vers le service qui lui convenait : aux éclopés si la blessure était insignifiante, aux blessés assis si le cas était plus sérieux et nécessitait une intervention chirurgicale ou aux blessés couchés si l'opération à prévoir était grave. Mais les soins n'étaient jamais commencés avant que les secrétaires du bureau des entrées n'aient pu effectuer certaines vérifications car ici, il fallait tout prévoir, même le pire. D'où ces questions sur le nom, le grade, lieu et type de blessure, l'adresse de la famille, toutes questions insistantes qui pouvaient paraître bien inutiles au pauvre type couché, couvert de boue et de sang sur son brancard et qui ne pouvait bien souvent y répondre que lentement, d'une voix éteinte où perçaient la souffrance, le désespoir et parfois la colère. Le docteur marque un temps d'arrêt. Le souvenir de toute cette misère humaine semble défiler devant ses yeux. Pour lui, tout cela c'était hier. Après s'être de nouveau éclairci la voix, il reprend. Le carnet de passage une fois rempli ils étaient inscrits sur le registre des entrées et se laissaient souvent emmener jusqu'à la salle d'opération, indifférents à leur propre sort. En attendant son tour, le blessé restait dans une salle spéciale, étendu sur un lit couvert d'une toile cirée noire, ou tout simplement sur son brancard si la place faisait défaut. Un infirmier le déshabillait alors, coupant ou déchirant pantalon, veste ou vareuse qui collaient sur les plaies. Ces hommes meurtris dans leur chair, c'étaient les épaves, les laissés pour compte de la bataille. Un infirmier prenait soin de mettre de côté tout ce qui se trouvait dans les poches et en faisait un petit paquet qu'on notait avant de l'archiver : portefeuille, argent, briquet, couteau, pipe, courrier personnel, livret militaire, en un mot tout ce qu'emportait avec lui un soldat qui partait se battre en se délestant du superflu. Croyez-moi, ça ne faisait pas grand-chose. Ensuite, on passait au nettoyage du blessé. Un soldat qui est demeuré des heures et des jours dans la boue, pour s'élancer à l'assaut des tranchées adverses, n'a guère le temps de faire sa toilette. Des infirmiers la lui faisaient avec soin, le préparant minutieusement, avant de passer par la salle de radio, car le diagnostic que porte la fiche donnée au premier pansement était nécessairement partiel et incomplet. En effet, le projectile signalé à tel endroit n'était peut-être pas unique, ou la fracture indiquée était peut-être plus importante que prévu. Le chirurgien avait besoin, pour pouvoir opérer avec un maximum de chances de réussite, d'avoir sous les yeux la photographie de la blessure. Suivant l'issue de l'intervention, le médecin pouvait dicter alors le compte rendu de l'opération ou rédiger l'acte de décès. Aux dires de ceux qui avaient encore suffisamment de forces et de lucidité pour nous en parler, l'offensive de ce brave Nivelles virait au cauchemar à tel point que le commandement hésitait avant de communiquer le bilan des pertes. Mais nous, nous savions parce que nous étions au premier rang. Nous savions que nos pertes étaient énormes et que

nombre des nôtres se trouvaient encore dans le no man's land, fauchés par les maxim boches, pourrissant entre les barbelés, bouffés par les rats et les corbeaux sans pouvoir être vraiment comptabilisés. Les comptes viendraient plus tard. Des morts par milliers, des blessés, des futurs estropiés à vie par centaines, nous savions tout ça... En attendant, nous étions sur la brèche 24 heures sur 24, opérant à la chaîne dans des conditions d'extrême urgence pour essayer de rafistoler tous ces pauvres gars qui nous arrivaient par convois entiers.*

Au fil de son récit, la voix de Steiner perd de son intensité et semble s'éteindre tout doucement. La comtoise du salon sonne cinq fois. Il est 17 heures. C'est au cours d'une de mes visites matinales que j'ai rencontré pour la première fois Lucien Gonçalves. Le lendemain de son admission, je faisais ma tournée d'inspection matinale des chambres d'hospitalisation et du mouroir, secondé par une des infirmières de nuit. Comme je n'étais pas chirurgien moi-même, je n'opérais pas, mais à part le fait de ne pas opérer, j'assumais ma charge de travail comme mes collègues. Certaines fois j'étais au tri des arrivants, d'autres fois je secondais les chirurgiens en salle d'op, j'assurais aussi les gardes, de nuit comme de jour. La grippe espagnole commençait à faire des ravages, et en plus de mes consultations j'étais chargé de surveiller les malades et les blessés dont l'état ne laissait que peu d'espoir. Le matin à l'aube, c'était toujours le moment de la journée que je détestais le plus, parce que c'était souvent au petit matin que les mourants qui avaient agonisé toute une nuit de souffrances abdiquaient, lâchaient la rampe et quittaient cette vallée de larmes vers un monde meilleur. Il fallait alors compter le nombre de morts survenues dans la nuit, et rédiger les actes de décès car dans cet endroit abandonné de Dieu l'espérance de vie de ces pauvres bougres dépassait rarement les douze heures.

Lucien Gonçalves lui, nous était arrivé mourant, comme beaucoup de ses camarades. Outre des plaies multiples mais superficielles, il souffrait d'une très vilaine blessure à la tête. Il était vraiment très mal en point, plongé dans un coma qui nous semblait irréversible. Pourtant, il ne semblait pas souffrir et geignait doucement. Nous avons hélas l'habitude de traiter ce genre de cas et après lui avoir fait passer une radioscopie nous étions tous convaincus d'une chose : le malheureux ne passerait pas la nuit. Hélas, il n'était pas le seul. D'après sa fiche d'entrée, Gonçalves avait été ramassé entre les lignes de front par des brancardiers en maraude pour être évacué sur l'HOE 15 de Montigny sur Vesle. Il était inopérable et c'était déjà un miracle inconcevable qu'il soit arrivé chez nous vivant. Donc, ce matin-là, quelle ne fut pas ma surprise de trouver le soldat Gonçalves assis dans son lit. Cet homme qui n'aurait jamais dû passer la nuit me regardait d'un œil étonné, semblant découvrir avec effarement l'endroit où il se trouvait. J'étais tellement stupéfait que je me précipitais en courant vers la salle de repos où je savais trouver le médecin-major Ernest Duvauchel, responsable de notre unité de soins. Je me souviendrai jusqu'à ma mort de la conversation que nous avons eu à cet instant précis. Je vous la cite de mémoire à la virgule prêt, tant cet épisode m'a marqué. Même les dialogues sont presque du mot pour mot.

**La mitrailleuse Maxim était la première mitrailleuse autoalimentée. Inventée par Sir Hiram Maxim en 1884, elles seront notamment utilisées lors de la Première Guerre mondiale. Son extraordinaire puissance de feu avait des effets dévastateurs lors des batailles rangées lorsque les adversaires attaquaient de manière frontale.*

Lorsqu'il m'a vu arriver en courant, le regard halluciné, il m'a fait en riant : « Qu'y a-t-il, mon vieux, vous avez vu le Kronprinz en personne ? » Je me souviens qu'il a rabattu vivement la jupe pourtant très longue de la nouvelle infirmière arrivée quelques semaines auparavant qui se trouvait à califourchon sur ses genoux.

A cette évocation, une lueur d'amusement passe dans la voix de Steiner qui semble s'animer. Mon cœur battait la chamade car j'avais couru si vite que le souffle me manquait. Il faut dire pour ma défense que je n'ai jamais été un grand sportif. Je parvins quand même à articuler, en essayant de reprendre mon souffle : « Mon commandant, le 699... vous l'avez vu ? »

- Attendez Docteur, il faut que je tourne la cassette », l'interrompt la voix de Laurent Tellier. Puis le clic d'arrêt. Sur la seconde face, la même voix qui s'adresse de nouveau au Docteur Steiner. « Allez-y, Docteur, c'est à vous. » La voix, un instant interrompue, reprend son récit. Je me souviendrai toujours du regard terrible du commandant-médecin Duvauchel que je venais d'interrompre en plein prélude amoureux. Pourtant, après avoir réfléchi un instant, il me dit d'une voix où perçait à la fois le courroux et la sympathie : « Comment aurais-je pu le voir ? J'ai opéré une partie de la nuit et vous voyez bien qu'en ce moment même je suis en pleine période de... formation. » Moi, j'étais incapable d'ajouter quoi que ce soit, trop occupé à cracher mes poumons et à essayer de récupérer mon souffle. Voyant que je ne goûtais que moyennement sa plaisanterie graveleuse, il plissa les sourcils et fit un réel effort pour essayer de se souvenir. « D'accord, Steiner, d'accord... le 699... le 699... voyons voir... ce n'est pas ce petit gars avec son éclat d'on ne sait quoi au juste dans le pariétal gauche ?

- Précisément, mon commandant, c'est bien de lui dont il s'agit.

- Eh bien, si vous venez me dire qu'il est mort cette nuit, je vous répondrais que ça n'a rien d'étonnant, vu qu'il était inopérable et qu'on a fait ce qu'on a pu, à savoir soigner tout ce qui était soignable. Quant à la tête, on n'y a même pas touché. On l'a pansé en récitant la prière des agonisants, point final.» A me voir comme un crétin ébahi, je le vois encore perdre de sa superbe. « Alors quoi Steiner, reprenez-vous mon vieux. Dites-vous que ce n'est pas le premier et que ce ne sera pas le dernier. Vu les nouvelles du front, faudra vous y faire. Vous savez que nous sommes en guerre, nom de Dieu !... En guerre, merde !

- Justement, mon commandant, il n'est pas mort... Il est parfaitement réveillé et baille aux corneilles assis dans son lit.

- Je ne vois que trois hypothèses, il me répond en s'approchant de moi l'air menaçant : ou vous avez bu...

- Mon commandant !

- Laissez-moi terminer, bordel à cul... Ou vous avez bu... Ou vous vous êtes trompé de plumard... ou c'est un miracle et en ce cas, il faut que vous partiez pour Lourdes sans plus avant !

- Eh bien, mon commandant, si vous ne me croyez pas, je vous invite à me suivre !

- Steiner, il me répond en m'emboitant le pas et en plantant là sa conquête qui essaie de faire bonne figure en se rajustant comme elle le peut, mon petit Steiner, je vous préviens, ne vous foutez pas de ma gueule ! Je n'apprécie que modérément la plaisanterie, surtout quand ça confine à l'irrationnel... et là, je dois vous dire que...» Je n'oublierai jamais la tête qu'a fait mon supérieur en découvrant Gonçalves, mourant encore quelques heures plus tôt, maintenant assis sur son lit en train de parler avec les infirmières. L'histoire de sa résurrection avait fait le tour du cantonnement et il a fallu l'extraire rapidement du mouiroir et le mettre à l'isolement pour le soustraire aux regards des curieux qui commençaient à s'agglutiner en masse.

Le silence s'établit de nouveau. La bande du petit magnéto n'enregistre plus que le souffle et le ronronnement du moteur. *Ce qui s'est passé par la suite tenait effectivement du miracle, reprend le Docteur Steiner, à tel point que Duvauchel voulait faire un communiqué médical auprès de l'académie de médecine militaire. Mais il n'en a pas eu le temps. Il a eu la malencontreuse idée de mourir avant.*

- *Comment est-il mort ?*

- *Nous étions à quelques kilomètres seulement de la ligne de front, et notre situation n'était pas vraiment enviable. Une nuit, Duvauchel a été tué avec toute son équipe médicale, y compris cette jolie petite infirmière qu'il lutinait de temps à autre. Un bombardier boche gravement endommagé est tombé en plein sur le bloc opératoire où Duvauchel opérait avec son chargement de bombes. On pourra raconter ce qu'on voudra sur lui, mais ce type était un as, capable de tenir 15 heures au bloc sans prendre de repos, juste ce qu'il fallait pour (petit rire)... vous m'avez compris. De toute façon, Duvauchel et moi étions les seules personnes à connaître l'histoire de ce garçon, enfin, celle qu'il a bien voulu nous raconter. Mais, Duvauchel ne savait pas tout car Gonçalves, ou peu importe son nom, ne lui avait pas tout dit. Les médecins, les infirmières, les autres blessés, tous n'avaient été que les spectateurs d'un miracle improbable et les hypothèses colportées comme une traînée de poudre à travers tout l'hôpital allaient bon train. Mais personne ne savait rien, car, en définitif, le seul à connaître le secret de Lucien Gonçalves, c'était moi, et moi seul...*

- *Mais enfin, Docteur, de quel secret parlez-vous ?* » s'emporte Kieffer.

La voix du Docteur Steiner part dans un grand éclat de rire nerveux. Un rire qui n'en finit pas de raisonner à travers la pièce et qui s'arrête net dans un spasme. Ou plutôt dans un sanglot. Et qui hurle maintenant distinctement. *Quel secret ?... Mais tout simplement celui de l'immortalité, le pouvoir qu'ont certains hommes de remonter le temps, de se mouvoir à leur guise dans le futur ou le passé !* »

Dans l'enregistrement passé et repassé après coup des dizaines de fois par les experts de la gendarmerie, on entend très bien la petite voix fluette de Marthe Steiner qui apostrophe les deux enquêteurs : *« allons, Messieurs, ça suffit comme ça ! Mon mari est épuisé. Si nous continuons, il risque de... Steiner repousse une fois encore l'aide de sa femme. « Laisse Martha, laisse, il faut qu'ils sachent. Ça fait trop longtemps je ne veux plus que nous soyons les seuls à porter ce fardeau, c'est trop lourd... et je n'ai plus le temps. La crise d'hystérie passée, la voix du médecin reprend, sur le même ton monocorde du début. « Sa guérison était pour nous tous proprement incompréhensible, car chaque jour qui passait le rendait plus fort. Au bout de quelques jours seulement, il avait retrouvé toutes ses facultés, tant physiques qu'intellectuelles. Et il s'est mis à me raconter.*

- *Mais enfin, vous raconter quoi ?* s'emporte une fois encore la voix de Michel Kieffer. On entend alors distinctement le Docteur Steiner se lever pour se diriger quelque part dans la pièce. Le bruit d'un tour de clef dans une porte d'armoire qui grince en s'ouvrant, puis les pas du docteur qui se rapprochent à nouveau. La voix qui s'était éloignée se fait maintenant plus présente. *Tenez, ce sont les quatre carnets où j'ai retranscrit nos conversations. Tout ce que vous voulez savoir est consigné dedans. J'ai commencé à les écrire au moment de notre rencontre, en 1917. Ils contiennent toutes les notes que j'ai pu prendre, avec son accord, bien sûr. C'est pour vous, je vous les donne, moi je n'en ai plus besoin. J'ai noté scrupuleusement, au mot près tout ce qu'il m'a raconté... c'était quelques temps après la mort de Duvauchel. Sur le coup, il faut dire que je n'y ai pas compris grand-chose, surtout quand il m'a parlé de télévision, de transistor, de bombe atomique ou d'hommes marchant*

sur la lune. Toutes ces choses que nous ne pouvions même pas imaginer en 1917. Au début, je retranscrivais certains des termes employés phonétiquement. Vous verrez, certains mots sont raturés puis corrigés. Heureusement qu'il était là pour me les épeler, car pour moi c'était un charabia incompréhensible. Comprenez bien qu'en 1917, nous étions au début de tout. Ce n'est qu'au fil du temps et des années passées que j'ai compris qu'il ne mentait pas, que toute son histoire était vraie. En voyant arriver comme dans un film tous les événements qu'il m'avait prédits, j'ai cru devenir fou. Heureusement pour moi que ma femme était à mes côtés, sinon, je crois bien que j'aurais sombré définitivement. Dans ces carnets, vous trouverez les réponses à vos questions. Tout est là... Mais une chose est certaine : cet homme n'a pas menti, il a bien traversé le temps. Il est parti du futur pour atterrir en plein milieu de cette saloperie de guerre. Comment ? Pourquoi ? Je n'ai malheureusement pas de réponses concrètes à vous donner... lui n'en savait rien et moi non plus. Je ne peux qu'émettre des hypothèses... faire des suppositions... et encore, tirées par les cheveux.»

Le silence, un silence de mort s'est abattu dans le salon. C'est d'une voix décomposée que Michel Kieffer pose la dernière question qui apparaît sur l'enregistrement. « *Et alors, Docteur, qu'est devenu Lucien Gonçalves ?*

- Il a tout simplement disparu de ma vie... un beau matin il n'était plus là. Je l'ai cherché, cherché mais il n'était plus là... Mais il semblerait qu'il soit revenu, non ? Alors faites-moi plaisir, transmettez lui mes amitiés... dites-lui que le docteur Steiner est toujours vivant, et s'il ne vous croit pas... s'il ne vous croit pas...» La voix du docteur semble chuchoter à l'oreille d'un de ses interlocuteurs. Les mots sont inaudibles et pourtant... Puis plus fortement : « *n'oubliez pas...* » Et puis brusquement on entend Madame Steiner qui s'effondre en sanglots avant de s'excuser pour s'échapper vers la cuisine. La porte claque et le silence s'installe de nouveau. « *Veillez excuser mon épouse, fait la voix du Docteur Steiner après que sa femme soit sortie, mais il y a des souvenirs qu'il ne vaudrait mieux ne jamais raviver.»*

Fin de l'enregistrement : 17 Heures 45.

Songeurs, Kieffer suivi de Laurent regagnent leur voiture. D'où lui vient cette désagréable impression de non-dit ? Lequel des deux ment et pourquoi ? Quel secret se cache derrière les murs de cette vieille bâtisse où le temps semble s'être arrêté en 1917 ? Il n'y a pas que cette invraisemblable histoire de voyage dans le temps, il y a autre chose. Une heure plus tard, la 4L se gare dans la cour de la gendarmerie de Berry. Le retour s'est fait dans le silence le plus total, les deux gendarmes restant visiblement sous le coup des révélations du Docteur Steiner. En rentrant dans le hall d'accueil, Kieffer demande à Julie où est Feugières.

« Dans son bureau. Je crois qu'il vous attend. » Puis s'adressant cette fois à Laurent elle lui demande ne baissant le ton : « on se voit toujours ce soir ?

- Ça marche pour moi, lui répond ce dernier en lui rendant son sourire, mais ça va dépendre du patron. Je te dis quoi tout à l'heure. » La conversation n'a pas échappé à son collègue qui fait pourtant celui qui n'a rien entendu. Et tandis que Laurent Tellier disparaît pour se coller au rapport journalier, Kieffer frappe à la porte de l'adjudant-chef Feugières. En voyant le visage soucieux de son subordonné, ce dernier lui demande les résultats de leur déplacement sur Villers-Cotterêts. Kieffer lui fait un compte rendu détaillé de l'audition des époux Steiner ainsi que des révélations qu'ils leur ont faites, le tout étayé par l'enregistrement effectué par Laurent. Feugières, confortablement calé dans son fauteuil ne dit pas un mot, se contentant d'écouter religieusement en prenant çà et là des notes à la volée sur une feuille de papier. A

la fin de la bande, il joint les mains devant lui, les coudes solidement calés sur les accoudoirs avant de demander s'il avait pensé à interroger Madame Steiner au sujet du médaillon.

- Oui, seulement je n'ai pas voulu le faire devant son mari. Lorsqu'on pose des questions qui touchent de trop près cette période ça coince dur et je n'ai pas voulu la mettre plus mal à l'aise qu'elle ne l'était déjà. Nous avons dû attendre qu'elle nous raccompagne seule à la voiture pour le faire.

- Et alors, que vous a-t-elle dit ?

- Elle nie en disant que ce n'est pas elle, mais quelqu'un qui lui ressemble. De toute évidence, vu son trouble elle ment.

- Franchement, vous en pensez quoi du couple Steiner ? » Kieffer prend un instant de réflexion avant de répondre. « Je pense que Stamford n'est peut-être pas si allumé qu'il en a l'air.

- Donc, vous croyez son histoire ?

- Ce que Steiner nous a raconté va dans le sens de Stamford. Cependant j'émets des réserves.

- Ah oui, sourit Feugières, ça m'étonne venant de votre part, mais rassurez-vous nous sommes deux. Personnellement, je pense que notre ami Amos en sait beaucoup plus qu'il ne veut en dire et pour être tout à fait franc, ce type je ne le sens pas bien, il nous cache trop de choses. A nous de découvrir lesquelles.

- A vrai dire, il n'y a pas que lui, soupire Kieffer, car plus je réfléchis et plus je pense que Steiner et sa femme ne nous ont pas tout dit, tout comme ce bon docteur Ayache. Il est certain que ces gens nous cachent trop de choses. Heureusement qu'il nous reste Antoine Vasseur... à condition qu'il se souvienne et qu'il veuille bien nous parler.

- C'est lui qui a demandé à nous voir.

- Rien ne nous prouve qu'il ne change pas d'avis en cours de route... ça s'est déjà vu.

- A propos, vous le voyez quand ?

- C'est au planning de demain. Laurent et moi nous passons la journée à l'hosto. On voit Vasseur en premier et ensuite on rend visite à Ayache dans la foulée. Après tout, nous avons la bénédiction de Stamford, non ?

- Justement, au sujet de Stamford... je l'ai eu juste quelques minutes avant qu'on se voit.

- Et ?...

- Il voulait juste savoir ou vous en étiez, si vous aviez vu Steiner.

- Il ne perd pas de temps, celui-là.

- Vous étiez prévenus, non ? Et ne vous plaignez pas, parce que moi, c'est Cazeneuve qui me met la pression. Je n'ai évidemment pas parlé de Stamford et je ne lui ai pas donné non plus l'orientation que prend l'enquête. Je l'ai rassuré en lui disant que ça suivait son cours, mais je ne pourrai pas le faire lanterner trop longtemps car lui aussi se fait presser de toutes parts. Et je reste persuadé qu'il sait que nous avons Stamford sur le dos ». Michel Kieffer se lève pour prendre congé. « Une dernière chose, Michel, lui fait Feugières avant qu'il ne sorte... à partir de maintenant vous enquêtez en civil.

- En civil ?

- Oui, en civil, c'est plus discret. Mais n'oubliez ni vos plaques ni vos armes. »

L'entretien avec Feugières une fois terminé, Kieffer retourne à son bureau, pour retrouver Laurent qui termine une conversation téléphonique par un *entendu, Docteur, à demain*. Tout en raccrochant le combiné il s'adresse à Kieffer.

- C'était l'hosto. Il semble que Vasseur soit en passe d'être tiré d'affaire. Parait qu'il bouffe comme dix et qu'il a de nouveau insisté pour nous voir. Il a aussi demandé à voir sa femme. Preuve qu'il n'a pas complètement perdu la boule.

- Pour ça, rien ne presse, lui répond Kieffer, parce que faut-il encore que Patricia Vasseur soit d'accord. Je ne tiens pas à la brusquer ni à envenimer un peu plus les choses. La situation ne va pas être facile à gérer et je préférerais le voir avant que le nouveau choc qu'il va subir en la sachant remariée avec son propre frère ne le fasse définitivement disjoncter.

- Ouais, lui répond Laurent, tu as sûrement raison. Et ton entrevue avec le chef ?

- Aucun problème, il nous laisse carte blanche. Et pousse toi de là que je m'y mette », il ajoute en dégageant sans ménagement Laurent de son fauteuil. Ce dernier obéit de mauvaise grâce avant de demander le programme de la soirée.

« Toi je crois bien que tu as rencart et moi je cours retrouver ma femme, si tu n'y vois aucun inconvénient. J'en profiterai pour jeter un œil aux carnets que Steiner nous a refileés. Ils contiennent peut-être la clé de l'énigme. » Au mot *rencart*, les yeux de Laurent se mettent à briller.

- Ça fait combien de temps Julie et toi ?

- Quoi, moi et Julie ?

- Laurent s'il te plaît, ne me prend pas pour un demeuré. J'ai bien vu tes messes-basses avec Julie tout à l'heure.

- Bientôt trois mois, lui répond Laurent en souriant.

- Et tu comptais me le dire quand ?

- Bientôt. De toute façon il est prévu que tu sois mon témoin au mariage.

- Au mariage, rien que ça !

- Ben oui, au mariage... Julie est enceinte et elle aimerait passer à l'église avant d'accoucher. Comme tu vois, le timing est plutôt serré. » Le maréchal des logis-chef Michel Kieffer qui s'était levé pour partir se rassoit pesamment sur le fauteuil encore chaud de la présence de son collègue. Il fixe intensément Laurent et lui dit, la voix empreinte d'émotion : « Julie et toi, ben ça alors !... Et qui d'autre est au courant ? » Cette fois, Laurent Tellier ne peut s'empêcher d'éclater de rire devant la pauvre tête que tire son supérieur. « A peu près toute la brigade. Je crois bien que tu es le seul à ne pas savoir. Même Feugières le sait, ainsi que ta femme ... tu restes le seul ignorant.

- Ne me dis pas que Maryse est au courant elle aussi !

- Si, Maryse, ton épouse adorée. Et ne lui en veux pas, je lui ai fait jurer de garder le secret. Je tenais absolument à te faire la surprise.

- Ça pour une surprise... et dire que Julie est enceinte et que je n'ai rien vu. Enceinte de combien d'abord ?

- Deux mois et demi.

- Ben mon salaud, tu n'as pas perdu de temps !

- Que veux-tu, sourit Laurent, on est comme ça dans la famille. »

Michel Kieffer se lève et vient se planter devant Laurent. Puis sans que ce dernier s'y attende, il le prend dans ses bras en l'embrassant sur les joues et lui dit d'une voix émue : « félicitations, fiston et tous mes vœux de bonheur. Tachez d'être heureux, toi et ta Julie. » Puis avant de sortir, il ajoute : « demain matin 7 heures trente ici. Tu te pointes en civil, ordre du chef. Et n'oublie pas ton arme, ta plaque...et les croissants. »

Puis en passant devant la banque où Julie range son bureau il lui fait, goguenard : « cachottière... »

CHAPITRE XIV

Dans le métro...

Quelque part dans Paris - jeudi 29 avril aux alentours de 17h.

« John Smith ? » L'homme, un colosse de près de deux mètres vêtu d'une ample parka militaire qui dissimule mal une musculature impressionnante se retourne lentement. Une queue de cheval maintenue par une lanière de cuir piquée d'une plume d'élan vient lui battre les épaules en mouvements réguliers chaque fois qu'il se déplace. Sa tête est protégée par un bandana bariolé et un ample chapeau de cuir fauve serti de petites médailles d'argent. « A moins que vous ne préfériez que je vous appelle Big John ou Big Kniffe ? » Les yeux sombres de l'indien viennent se planter méchamment dans ceux de Stamford. *Un regard de fauve* ne peut s'empêcher de penser ce dernier, *fais gaffe à tes os*. « On se connaît ? » L'accent canadien à couper au couteau accentue un peu plus le décalage du personnage qui dénote dans ce haut lieu de la civilisation occidentale qu'est le métro parisien aux heures de pointe. « Oui et non ! Il faut qu'on se parle. Vous pouvez me suivre sans faire d'histoires ? »

Le visage de l'indien ne trahit aucune émotion et seuls les yeux semblent vivants dans ce visage de cire parcouru par une série de tatouages tribaux. Immobile au milieu du quai, il tourne la tête imperceptiblement de gauche à droite, cherchant visiblement à déceler le piège. « N'y pensez même pas, Big John. Je ne suis pas venu seul, mes hommes sont disséminés au milieu de la foule et toutes les issues sont bouclées. Maintenant deux possibilités s'offrent à vous : soit vous me suivez calmement et tout se passera bien, soit je vous y contrains par la force s'il le faut. » Pour bien prouver à l'indien qu'il ne plaisante pas, Amos Stamford écarte lentement le haut de son blouson de cuir laissant apparaître la crosse d'un revolver, ce qui a pour effet de déclencher un rictus de dédain sur la face burinée qui lui fait face. « Vous mentez mal, Monsieur Stamford. Je sais que vous êtes venu seul, parce que vous travaillez toujours seul. » Stamford a un moment de surprise avant de sourire à son tour.

« Parce que vous connaissez mon nom ? »

- Comme vous connaissez le mien. » Puis il enchaîne sur le même ton monocorde : « Okay, man, on va où, chez toi ou chez moi ? Mais je préfère te le dire tout de suite : je ne couche jamais le premier soir. » La réflexion teintée d'humour de l'indien arrache un sourire à Stamford. Malgré tout ce qu'il sait sur lui, l'homme lui plaît et quoique toujours sur ses gardes, il semble se détendre un peu. Stamford se retrouve dans la situation de l'arroseur arrosé, et cette situation peu banale l'amuse prodigieusement. Il est joueur, ce qui n'est pas le moindre de ses défauts. « Vous êtes armé ? »

- Non !

- Même pas le couteau ?

- Je voyage toujours léger, my friend. Et pour en faire quoi ? Je n'ai personne à tuer pour le moment.

- Même pas Antoine Vasseur ?

- Je ne connais pas d'Antoine Vasseur.

- J'en prends bonne note, lui répond Stamford, alors voilà comment je vois les choses : nous allons sortir d'ici et marcher jusqu'au square qui se trouve à deux encablures d'ici, juste à la sortie du métro. Je crois que nous avons pas mal de choses à nous dire.

- Okay, je vous suis ! » Sans aucune hésitation, Amos Stamford s'approche de l'indien à le toucher et bien que l'autre lui rende vingt bons centimètres, il l'agrippe par le col de sa parka

en lui murmurant à l'oreille d'un ton glacial : « je suis heureux que tu sois d'accord, mais n'essaie surtout pas de me baiser. Si tu fais le moindre geste pour te barrer, je te tire dans les pattes. Understand, *my friend* ? » Le géant acquiesce d'un mouvement de tête sans pour autant lâcher Stamford des yeux. « Ok, alors on y va ! » Sans plus se préoccuper de l'indien, Stamford tourne les talons pour s'engouffrer dans l'escalator qui remonte vers la surface, suivi comme son ombre par Big John Raientonni, puis ils traversent le boulevard des Champs Elysées pour enfin se poser sur un des nombreux bancs du parc somptueux qui entoure le théâtre Marigny. L'indien qui n'a pas tenté un seul instant de relancer la conversation se tient à coté de Stamford, les deux mains profondément enfoncées dans les poches de son parka. Puis, toujours sans tourner la tête il lui demande d'une voix égale, comme si l'autre n'existait pas :

- Vous vous êtes reconvertit en agence de tourisme au GECOP ?

- Pas vraiment non ! Comment êtes-vous au courant de mon existence ?

- Ça fait presque un siècle que vous êtes après moi comme des chacals puants, alors je vous connais, vous et les vôtres, et pas qu'un peu. Depuis le temps que je bourlingue sur cette foutue planète, j'ai appris à faire la différence entre mes amis et mes ennemis. Par contre, vous je n'arrive pas à vous cerner. Bizarre non ?

- Normal puisque moi non plus je n'arrive pas à vous cerner. Vous vous situez où, Big John, du côté des gentils ou celui des méchants ? » Le visage jusque-là figé de l'indien se fend d'une espèce de sourire carnassier. « Vous savez Monsieur Stamford, ça fait trop longtemps et maintenant je suis fatigué, fatigué de voir et de faire des choses horribles. Je suis venu terminer le travail, et après, d'une manière ou d'une autre je rentre chez moi. Pour moi cette mission sera la dernière.

- Ça va être difficile, vu que tout le monde vous croit mort. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : comment connaissez-vous mon existence ?

-Vous n'avez pas à le savoir. Je le sais, c'est tout ! » L'indien replonge dans son mutisme. Le silence s'installe de nouveau entre les deux hommes, juste troublé par les cris des enfants qui courent dans les allées, entourés par leurs nounous attentives. Au-dessus d'eux, perché haut dans les branches du marronnier centenaire qui les domine de toute sa hauteur, un merle entame des vocalises qui semblent sans fin. « Voyez-vous, Monsieur Stamford, ce qui me dérange le plus ce n'est pas de mourir, mais c'est de mourir loin de chez moi, loin de mes montagnes.

« Qui vous parle de mourir chef ? Vous êtes immortel, non ? » L'indien tente d'esquisser un sourire. « Si je vous dis ce que je sais, et surtout ce que je suis venu faire, vous n'aurez d'autre choix que de me tuer... à moins que ce ne soit moi qui vous tue le premier.

- Vous avez raison : je risque d'avoir à vous tuer. Parce que ce que vous êtes venu faire je crois que je le sais déjà. Mais pour en être tout à fait certain racontez-moi, histoire qu'on ne parte pas sur un malentendu. » Depuis les quelques minutes que durent leur conversation, Big Kniffe n'a toujours pas bougé d'un iota. A tel point que Stamford a l'impression de parler à une statue de pierre. Seuls les yeux indiquent pourtant que cette statue indienne est bien vivante, et *toujours aussi dangereuse*, pense Stamford qui reste toutefois sur ses gardes.

- Vous raconter quoi, Monsieur Stamford ? Ce qui m'arrive, je ne me l'explique pas moi-même et quant à mon histoire, vous la connaissez aussi bien que moi. J'étais tranquille au milieu des miens quand cette... calamité m'est tombée dessus. Et je sais que je ne suis pas le seul. Il y en a eu d'autres avant moi, il y en aura sûrement d'autres après.

- Justement Big John, contrairement à ce que vous pensez je suis ici pour vous aider.

- En me tuant ?

- Ce n'est pas inéluctable, juste une possibilité à envisager. Vous comprenez que votre... expérience nous intéresse au plus haut point, moi et les gens que je représente. Si nous ne pouvons trouver un terrain d'entente, je n'aurai effectivement d'autres choix que de vous éliminer et si ce n'est pas moi, d'autres s'en chargeront. Comprenez bien que nous ne pouvons-nous permettre de vous laisser vagabonder dans la nature, vous nous êtes un sujet trop précieux.

- Dites plutôt un cobaye de laboratoire. » Le merle qui s'égosillait jusque-là s'arrête brusquement de triller. Indifférent à tout ce qui n'est pas Big John, Amos Stamford continue sur sa lancée. « Votre histoire et celle des autres disparus, nous la connaissons par cœur. Ce que nous ne savons pas c'est le comment et le pourquoi. Et surtout, contrairement aux autres, pour quelles raisons êtes-vous revenu une fois de plus ?

- Vos deux premières questions sont les seules qui n'appellent pas de réponses. Si je devine bien le comment, je ne sais toujours pas pourquoi. Quant à la troisième, je vais vous répondre en quelques mots simples : je suis venu pour Lucien Gonçalves.

- Vous voulez parler d'Antoine Vasseur ? Vous disiez ne pas le connaître il y a un instant.

- C'était juste un test. Et vous savez pourtant que c'est le même homme... les deux faces d'une même pièce. » Amos Stamford se tourne vers le visage de Big John, toujours impavide. Mais ce qu'il lit dans ses yeux le conforte dans le fait qu'il dit bien la vérité. « Et bien je vous suggère de commencer par le début. » Après un nouveau silence l'indien retrace son histoire, celle que Stamford connaît déjà par cœur. A la fin de son récit, ce dernier l'interrompt pour lui poser la question qui lui brûle les lèvres : « Comment avez-vous fait pour échapper à la crémation ? »

- Ce n'était évidemment pas moi dont le corps était sur le bûcher. Le vieux chef loup solitaire qui était aussi mon beau-père avait tout arrangé avec l'aide de sa fille. Ils ont déclaré m'avoir trouvé pendu, mais à part eux il n'y avait pas d'autres témoins. Le vieux qui était le chef du village en était aussi l'homme-médecine ; aucune drogue ne lui était étrangère. Il m'a fait absorber une décoction à base de ses fichues plantes qui poussent dans la montagne. Si vous prenez juste la bonne dose vous ressemblez en moins de cinq minutes à un cadavre. Vous en avez toutes les apparences car vous ne respirez pratiquement plus et votre rythme cardiaque descend à deux pulsations par minute. Un peu de maquillage pour simuler les traces de strangulation et le tour est joué. Chez nous ce que dit un homme médecin est sacré. Personne ne serait assez fou pour mettre sa parole en doute. Des doutes, certains ont dû en avoir mais personne ne s'est montré assez stupide pour venir les étaler sur la place du village.

- Parce que votre femme, elle aussi était au courant ?

- Bien entendu ! Lorsque la cérémonie a pris fin, j'étais déjà loin dans la montagne.

- Et vous êtes allé refaire votre vie ailleurs ?

- Dans le Montana, oui ! Mais ça vous le savez déjà, vu que vos hommes m'y ont pris en photo.

- Pourquoi toute cette mise en scène ?

- Il fallait absolument que je disparaisse. La pression de la part des miens m'était devenue insupportable et mon histoire ne pouvait leur amener que des ennuis. De plus, je devais retrouver mon autonomie pour terminer ce que j'avais à faire.

- Qui d'autre était au courant à part votre femme et votre beau-père ?

- Les voix qui me parlent dans ma tête.

- Parce que des voix vous parlent ?

- Depuis mon premier passage. Elles me dictent ma vie, me demandent de faire des choses... de dire des choses.

- Grand-chef, ça s'appelle de la schizophrénie... tout simplement de la schizophrénie. Mais rassurez-vous, ça se soigne très bien. Un bon psy, quelques pilules et hop, ni vu ni connu.

- Ne vous moquez pas Monsieur Stamford. Ce qui m'arrive n'est pas simple à vivre, croyez-moi. » A mesure que les minutes passent l'indien semble se détendre. Après un instant de silence, il tourne lentement la tête vers Amos Stamford et plante son regard dans le sien. « Je vais pourtant vous dire une vérité.

- Quelle vérité ? La vôtre ?

- Celle pour laquelle nous sommes ici, vous et moi à papoter comme deux vieilles squaws. La vérité pour laquelle vos patrons ont mis un contrat sur ma tête. Cette même vérité qui vous hante jour et nuit et à laquelle certains hommes ont décidé de vouer leur existence, risquant par la même de déclencher l'apocalypse. » Stamford plonge son regard dans celui de l'indien, essayant d'y déchiffrer une quelconque information, la moindre parcelle d'un début d'émotion, si ténue soit-elle. Peine perdue, il ne rencontre que le vide. Son cerveau, pourtant habitué à gérer les informations à la vitesse de la lumière, l'implore de marquer une pause, pesant le pour et le contre, tout en sachant que s'il accepte de tomber dans le jeu de Big John en ne prenant pas toutes les précautions voulues, il risque tout simplement d'y laisser sa peau. Mais le sentiment qu'il approche de la vérité l'emporte sur la prudence. Sans plus réfléchir il lui répond : « je suis convaincu que vous savez, Big John. De plus je suis à peu près certain que vous n'êtes pas venu seul ici juste pour tuer Vasseur. Conduisez-moi à la personne qui est derrière tout ça. »

A ces mots, l'indien se lève puis entame les premiers pas d'une danse tribale en éclatant de rire. Un rire inextinguible puissant, profond, qui vient de loin et qui n'en finit plus de rouler en cascade, de rebondir sur les arbres du square, un rire qui a traversé le temps et des océans de larmes pour venir mourir sur cette plage des Champs Elysée, mais qui n'amuse pas du tout Amos Stamford. « J'ai dit quelque chose de drôle ? » A la question de Stamford, l'indien s'arrête net pour venir se rasseoir pesamment.

« Vous les hommes blancs vous êtes tous les mêmes, et vous Monsieur Stamford vous êtes le pire des hommes blancs que je connaisse. En me posant la question vous connaissez déjà la réponse. Vous faites partie de cette race dite supérieure prête à toutes les bassesses pour détenir le savoir. Chez vous et vos congénères, savoir égale puissance et puissance égale fric. Et moi je devrais vous expliquer une chose que je ne m'explique pas moi-même ? » Une nouvelle pause puis il reprend : « voyez-vous, la vérité que nous cherchons vous et moi je ne la connais pas... personne ne la connaît. Même Gonçalves ne la connaît pas. Vous protégez une coquille vide... et c'est notre combat perdu par avance qui me rend si joyeux. Car dites-vous bien que quelle que soit l'issue de la bataille, vous comme moi nous sommes déjà morts. Ça ne sert à rien que je tue Gonçalves, car il ne sait rien, pour la même raison ça ne sert à rien que vous risquiez votre vie pour le protéger, c'est aussi simple que ça.

- Vous bluffez Big John. Vous ne savez pas si Gonçalves détient ou non la vérité. Par contre si vous ne savez rien quelqu'un d'autre le sait. Et c'est ce quelqu'un que j'aimerais rencontrer. » Big John Raientonni laisse échapper un soupire gros comme un pet de bison avant de répondre à Stamford. « Gonçalves n'a rien de plus que moi. Ce n'est rien d'autre qu'un voyageur parmi d'autres voyageurs. Si moi je ne sais rien, lui ne sait rien, point final.

- Encore une fois je sais qu'il n'en est rien, que Gonçalves détient les clés de tout ça, même s'il l'ignore ou feint de l'ignorer. Que vous le vouliez ou non, c'est cet homme que vous êtes venu tuer qui est à la genèse de toute cette histoire.

- Non, vous faites fausse route.

- Mais enfin, explose Stamford ; quelqu'un doit bien savoir, bordel de Dieu, et si ni vous ni moi ne savons, alors qui ?... QUI ?

- Vous cherchez peut-être dans la mauvaise direction.

- C'est-à-dire ?

- Pour qui roulez-vous, Monsieur Stamford ?... auprès de qui prenez-vous vos ordres ?... Qui vous manipule ?... Quel genre de personnage caché derrière le rideau tire les ficelles de la marionnette que vous refusez d'être ? Ouvrez les yeux et réagissez pendant qu'il en est encore temps. Vous comme moi ne sommes pas si différents et les questions que vous vous posez, je me les suis posées il y a déjà fort longtemps.

- Et vous avez la réponse Chef ? grince Stamford sarcastique.

- L'entretien est terminé, fait l'Indien en se levant, cette fois je dois vous quitter.

- Big John, je vous le demande une dernière fois : conduisez-moi à vos patrons.

- Sinon ?

- Sinon vous et moi allons devoir nous battre », dit-il en dégrafant sa parka, laissant apparaître son holster et la crosse menaçante de son .44 « Peut-être que je perdrai, mais peut-être que je gagnerai. Dans les deux cas ce ne sera bon ni pour les gens pour qui je travaille, ni pour ceux qui vous commanditent. » L'indien semble hésiter, peser le pour et le contre. Son cerveau, habitué à gérer les informations à la vitesse de la lumière semble cette fois englué dans une foule de sentiments contradictoires. Quant à Stamford, il est parfaitement conscient que s'il accepte le jeu de dupe que lui propose l'indien en ne prenant pas toutes les précautions voulues, il risque d'y laisser sa peau. Les autres ne lui feront pas de cadeau. « Attendez-moi ici, Monsieur Stamford, il faut que je téléphone », fait l'indien en se levant pesamment pour se diriger vers une cabine téléphonique, suivi des yeux par Stamford avant d'en revenir quelques instants plus tard, l'air plus soucieux que jamais. « Venez, on nous attend. Et n'essayez surtout pas de me baiser. S'il faut, moi aussi je pourrai vous tuer sans que ça me pose l'ombre d'un remord. »

Sans plus se préoccuper de son interlocuteur, Big John Raientonni se dirige droit vers la bouche de métro dans laquelle il s'engouffre, suivi de près par un Amos Stamford sur la défensive. A présent les stations défilent sans que l'indien fasse mine de descendre : gare du Nord, Jaurès, Louis Blanc, Laumière. A chaque arrêt, les gens montent et descendent, indifférents aux deux hommes qui se tiennent debout dans l'allée à quelques centimètres l'un de l'autre, se tenant d'une main à la barre de maintien, bringuebalés par le mouvement chaotique des wagons qui se fraient un chemin dans l'obscurité des tunnels. « T'a vu m'man, un indien ! » Un gamin de cinq ans à peine, accroché comme un morpion au jean de sa mère dévisage le colosse de ses grands yeux ébahis. Gênée, la mère saisit sa progéniture par la main en marmonnant de vagues excuses pour aller s'asseoir quelques travées plus loin sans que Big John leur accorde la moindre attention. A la station Ourcq, l'indien descend et sort rapidement du wagon pour se diriger vers la sortie, Stamford toujours sur les talons. Une fois revenu à la surface, il remonte sans hésitation dans l'avenue Jean Jaurès, puis oblique dans la rue d'Hautepoul pour prendre sur sa gauche rue David d'Angers. Arrivé devant le porche d'un immeuble lépreux, il marque un instant d'hésitation. Ses yeux balayent la rue, semblant chercher quelque chose ou quelqu'un. Puis, visiblement satisfait, il sort une clef de la poche de son parka qu'il introduit dans une serrure rouillée. « Toujours décidé, Monsieur Stamford ? » Surpris d'entendre enfin le son de sa voix, Stamford lui répond : « vous ne pensez pas que j'ai fait cette petite balade touristique pour rien ? »

Il s'engouffre à la suite de l'indien dans un hall salpêtré qui suinte l'humidité. Des poubelles noires de crasse débordant d'immondices s'empilent dans un coin. Une rangée de boîtes aux lettres éventrées vomissent des tonnes de prospectus publicitaires rongés d'humidité, des courriers, des lettres, des papiers d'huissiers, des avis de recommandés dont apparemment tout le monde se fout. Cet endroit pue la déveine, la misère et l'abandon. « Excusez de l'endroit, mais le personnel de maison est en grève illimitée », raille l'indien en poussant une porte qui débouche sur un escalier aux marches tellement pourries qu'il faut serrer le mur pour ne pas marcher au milieu et risquer de passer au travers. Les ampoules n'éclairent plus rien, vu qu'il n'y en a plus. Le peu de lumière qui filtre par les vasistas aux vitres couvertes de crasse et de toiles d'araignées accentue encore un peu plus le sentiment de danger. « Et je suppose que l'ascenseur est également en dérangement », ajoute Stamford qui en remet une couche. Sans répondre, l'indien s'arrête devant une porte palière et frappe suivant un signal convenu : trois brèves, trois longues, trois brèves. « *Le signal SOS* » note mentalement Stamford qui vérifie d'un geste machinal la présence du .44 suspendu sous son aisselle. « Du calme, Monsieur Stamford, lui fait Big John, vous ne risquez rien, je vous en donne ma parole, avant d'ajouter dans un rictus qui se veut rassurant : dites-vous bien que si l'envie m'avait pris de vous tuer, je m'y serais pris autrement... pas comme ça et surtout pas ici. » Le bruit d'une armada de verrous qu'on tire, puis d'une clef qui tourne dans la serrure. Une silhouette squelettique au visage anguleux apparaît sur la porte entr'ouverte. « C'est moi », fait Big John, laconique tandis que la silhouette s'efface pour laisser passer les deux hommes. « et lui, c'est qui ? » Sans une parole, il écarte le spectre. « Laisse-nous entrer, il nous attend ».

CHAPITRE XV

Le début du récit d'Antoine Vasseur...

CHRU de Reims-Vendredi 30 avril 1982-10h.

Michel Kieffer et Laurent Tellier traversent à nouveau le hall d'entrée de l'hôpital d'un pas rapide sans accorder le moindre regard aux hôtes d'accueil. « Ça a été ta soirée d'hier avec madame ? », demande Laurent goguenard. « Bien, lui répond Michel Kieffer sur le même ton, on s'est un peu chauffé à cause de toi, mais à part ça tout va bien.

- A cause de moi ?

- Oui, de toi et de Julie. Quand je lui ai demandé pourquoi j'étais le seul à ne pas être au courant elle m'a juré qu'elle me l'avait dit et que je n'avais qu'à faire un peu plus attention à ce qu'elle me disait etc. et. Bref, tout y est passé et c'est un peu parti en vrille et...

... Et ça c'est rabiboché sur l'oreiller.

- Ça se voit que tu ne connais pas Maryse, dans ces cas-là c'est l'hôtel du cul tourné, mais ça a eu au moins un avantage... j'ai pu lire en détail les carnets de Steiner.

- Et ça a donné quoi ?

- Replacé dans le contexte de l'époque c'est proprement hallucinant. Tout y est : crise de 29, montée d'Hitler, guerre de 40, bombe atomique, guerre froide, Armstrong qui pédale sur la lune en jouant "Hello, Dolly !" sans oublier la télé, le transistor, je t'en passe et des meilleures. Tout y est noté, répertorié, détaillé. Pas étonnant que Steiner ait confondu Vasseur et E.T. et que par moment il ait pu péter les plombs. Mais on en reparlera plus tard. » Leurs bavardages les ont déposés devant l'unité de soins psychiatriques. Quelques instants plus tard ils sont reçus par un Docteur Bergeron moins stressé qu'à leur précédente visite.

- Le patient est sorti de sa léthargie hier en début d'après-midi. La batterie d'exams que nous lui avons fait subir depuis nous confirme que tout est OK et depuis il semble récupérer vitesse grand V.

- Et sa blessure à la tête ?

- Ça c'est une autre histoire. J'ai demandé l'avis des neurochirurgiens, nous verrons bien ce qu'ils en pensent.

- Il parle ?

- Comme vous et moi. Sa première question a été de savoir en quelle année il se trouvait. Puis il a demandé à vous voir.

- C'est tout ?

- Il a également demandé à voir sa femme et son fils.

- Et vous lui avez dit quoi ?

- Que ça me semblait un peu prématuré. Depuis cet instant il n'a plus dit un mot.

- Mais nous pouvons l'interroger ?

- Vous pouvez, mais allez-y doucement. Ne le pressez pas trop, le reste viendra tout seul. Suivez-moi, je vous accompagne. » Quelques instants plus tard, le médecin et les deux gendarmes arrivent devant la porte de la chambre d'Antoine Vasseur. Avant d'entrer, le Docteur Bergeron leur fait signe de l'attendre dans le couloir. « Attendez-moi ici, je vais le prévenir de votre arrivée. » Il ressort de la chambre quelques instants plus tard et leur fait ses dernières recommandations : « vous pouvez y aller, il vous attend. A partir de maintenant il faut procéder en douceur. La moindre contrariété, le moindre stress peut le faire replonger. Je

ne vous accorde pas plus d'une heure car il est encore très faible et après il faudra arrêter l'interview. Je reste à proximité au cas où...»

Laissant là le Docteur Bergeron, Laurent entre dans la chambre à la suite de Kieffer. La chambre d'Antoine Vasseur est comme toutes les chambres d'hôpital : petite, étroite, pas du tout conviviale, peinte dans des tons passe-partout. Ici, tout est conçu autour d'un seul critère : la rationalité. Au milieu le lit blanc, au-dessus duquel pend une poignée de maintien, est entouré par deux chevets métalliques. Répartis autour d'une minuscule table en formica trônent une chaise paillée, un tabouret ainsi qu'un fauteuil fauve aux accoudoirs élimés. Dans un coin de la chambre, une porte s'ouvre sur un minuscule cabinet de toilettes. Ici, pas de douche, juste un WC et un petit lavabo ébréché. Le mur donnant sur l'extérieur est occupé par une baie vitrée grillagée en partie occultée par une persienne à moitié descendue qui laisse filtrer la triste grisaille du dehors. La vue donne sur le parc et l'entrée de l'hôpital. Ce ne sont pas des chambres conçues pour des séjours longs et ça se sent. A la vue des deux gendarmes, l'homme qui se trouve dans le lit tente de se redresser en s'aidant de la poignée pour se caler sur les oreillers qui le maintiennent en position semi assise. Les présentations d'usage une fois expédiées, Michel Kieffer entre rapidement dans le vif du sujet. - Bonjour Monsieur Vasseur. Vous avez demandé à nous rencontrer. Êtes-vous en état de répondre à nos questions ?

- Oui !» La voix d'Antoine Vasseur, quoique fatiguée est nette et audible.

« Bien, mon collègue va enregistrer votre déclaration, c'est la procédure. Y voyez-vous un inconvénient ? » La tête dodeline aussitôt de gauche à droite en signe de dénégation. Laurent qui vient de terminer de brancher son matériel fait signe à Michel Kieffer qu'il peut commencer l'interrogatoire.

« Avant toute chose, pourriez-vous me dire en quelle année nous sommes, demande Antoine Vasseur. » Les deux Gendarmes se regardent à la dérobée. *Ça va être coton*, pense Laurent en lançant l'enregistrement tandis que Kieffer répond d'une voix neutre : « nous sommes le vendredi 20 avril 1982 et il est... (Kieffer consulte sa montre)... pile 10h 20. » Les yeux d'Antoine se mettent à briller en même temps qu'il murmure : « en 82... alors c'est vrai, j'ai réussi ? Ma femme sait que je suis ici ?

- Si vous voulez bien, nous parlerons de votre famille plus tard. Ce qui nous importe au premier chef c'est de savoir où vous étiez entre le lundi 16 avril 1977, jour de votre disparition, et le jeudi 16 avril 1982, jour de votre réapparition sur la D18 au lieu dit *le plateau de Californie*. Et tout d'abord, pourriez-vous nous décliner votre identité.» Antoine Vasseur semble hésiter avant de finir par répondre. « Vasseur Antoine, né le 16 avril 1955 à Reims.

- Le nom de Lucien Gonçalves ne vous dit rien ?

- Si. C'était mon nom d'emprunt lorsque j'étais de l'autre côté ». La réponse est parvenue comme une évidence sans l'ombre d'une seule hésitation. Michel Kieffer doit prendre sur lui pour ne pas s'engouffrer dans la brèche. Bien sûr qu'il meurt d'envie de lui poser LA question, mais les recommandations du Docteur Bergeron lui reviennent en mémoire. Il ne faut pas le bousculer, le laisser venir à son rythme, sous peine d'une rechute sévère, voire définitive. Ne rien faire ou ne rien dire qui puisse à nouveau le faire replonger. « Si vous nous parliez un peu de vous, de votre vie au moment de votre... disparition ». En disant cela Kieffer est bien conscient qu'il marche sur des œufs, car il sait que chaque mot employé peut être lourd de conséquence. « Je n'ai pas *disparu*, je suis passé de l'autre côté... tout simplement passé de l'autre côté.

- Nous en reparlerons plus tard, si vous le voulez bien. Revenons plutôt à ce qu'était votre vie en 1977.

- Quelle importance ? C'est ma femme et mon fils qui m'importent, pas ma vie d'avant.

- C'est important pour nous, Monsieur Vasseur, pour nous aider à comprendre.

- A comprendre quoi ? Il n'y a rien à comprendre. » Le brusque haussement du ton présage d'une entrevue bien plus difficile que prévue. Michel Kieffer décide de laisser de côté les questions sur sa petite enfance pour se consacrer dans un premier temps à la disparition elle-même. Pour le reste, il sera temps d'y revenir plus tard. « Ou étiez-vous durant ces cinq années ? Vous dites que vous êtes passé de l'autre côté... de l'autre côté de quoi ?

- Je viens de vous le dire. J'étais de l'autre côté du miroir.

- Soyez plus précis. De quel miroir parlez-vous ?

- Quand je parle de miroir, c'est bien évidemment une expression. Ce qui m'est arrivé je ne me l'explique pas moi-même, alors pour l'expliquer aux autres...

- Eh bien essayez quand-même. Après tout nous sommes venus pour ça.

- Si vous voulez, soupirez le jeune homme... Avant que tout ça me tombe sur le coin de la gueule, j'étais un homme heureux. Je galérais depuis bientôt six mois à chercher du boulot et juste au moment où je commençais à désespérer, bingo ! A bien y réfléchir je n'aurais peut-être pas dû répondre à ce putain de coup de téléphone, mais à ce moment-là je ne pouvais pas savoir... » Il marque un temps d'arrêt avant de reprendre. « Mon frère aîné Franck bossait comme commercial aux établissements Petit que vous connaissez sûrement, et le coup de fil c'était pour me dire que son patron cherchait un mec pour remplacer le chauffeur qui barrait à la retraite. Rendez-vous compte du bol !... Après mon embauche, j'ai fait quelques semaines de stage à apprendre le métier. »

Au souvenir de la période héroïque de ses débuts, Antoine ne peut s'empêcher de sourire. Mais c'est le sourire triste d'un garçon vaincu par quelque chose qui dépasse son propre entendement. « Je n'y connaissais rien, mais peu m'importait j'avais enfin du travail. Pas un job de merde comme j'en avais trop connu, non, un vrai boulot, où j'étais considéré, où le patron et les autres employés m'appelaient par mon prénom, où je me sentais enfin utile et respecté, un job pour lequel j'étais certain d'être payé à la fin du mois, ce qui n'avait pas toujours été le cas jusqu'ici. Je voulais aussi que ma femme et mon frère qui s'était porté garant auprès de son patron puissent être fiers de moi.

- Et ça vous plaisait ?

- C'était le pied ! Rendez-vous compte que j'étais passé au bout de quelques semaines seulement d'apprenti-magasinier à chauffeur-livreur. Je me baladais plusieurs fois par semaine avec ma camionnette à travers tout le département. J'avais pris du galon et j'étais heureux car tout baignait.

- Et avec votre femme Patricia, ça se passait comment ?

- Patricia et mon fils Mathieu étaient ce qui avait pu m'arriver de mieux dans la vie. Nous avons eu des moments difficiles, mais notre couple était costaud. Toutes les emmerdes liées au chômage semblaient être derrière nous ». Sa voix se voile un peu quand il parle de sa femme. Il se racle la gorge avant de reprendre : « même quand j'étais de l'autre côté, elle était constamment avec moi. On dit trop souvent que le temps qui passe efface les traits des gens qui nous sont chers, eh bien, croyez-le ou non, c'est faux. En ce qui me concerne je n'ai jamais pu oublier son visage. Vous savez, Patricia est une fille de la campagne. Elle me répétait souvent que les trois bonheurs de sa vie étaient son fils, son mec et son job qui tenait une place importante dans sa vie.

- Que faisait-elle ?

- Patricia était secrétaire de mairie. En plus, elle faisait du bénévolat chaque mercredi après-midi en s'occupant de la bibliothèque de Baurieux où nous habitions depuis notre mariage. » *Quand il va savoir, ça va lui faire tout drôle*, ne peut s'empêcher de penser Laurent qui regarde par la fenêtre pour éviter que l'autre ne puisse lire dans son regard. « Si je comprends bien, vous essayez de nous dire que vous n'aviez aucune raison de disparaître durant cinq ans.

- C'est ça, oui !

- Il y a bien eu quelques anicroches dans cette vie de rêve, non ? » Ne comprenant pas tout de suite la question, Antoine Vasseur fait un effort pour se souvenir. « Comme le foot par exemple. Vous n'aviez pas été viré du club quelque-temps avant ? » Les yeux d'Antoine s'assombrissent à l'évocation du différend qui l'opposait à son ancienne équipe de foot. L'amertume transparaît clairement lorsqu'il répond à Laurent : « d'abord, je n'ai jamais été viré, je suis parti de moi-même.

- Pour quelles raisons ? » demande Laurent qui connaît la réponse pour avoir déjà évoqué cet épisode avec Patricia Vasseur. « J'étais devenu un boulet pour l'équipe. Nous avons commencé à jouer ensemble à la maternelle et tant que ça ne restait qu'un jeu je pouvais faire illusion. J'avais été bombardé gardien de but parce que j'étais trop mauvais pour être joueur de champ. Ce n'était pas comme mon frère qui lui brillait à tous les postes. On aurait dit qu'il était venu au monde avec un ballon entre les pieds. Au fil du temps, il s'était affirmé comme le leader naturel de l'équipe, rôle qui lui allait comme un gant et que personne ne songeait à lui contester. D'ailleurs, à une ou deux exceptions près, tous les gars de cette génération étaient bons, tous sauf moi. Un dimanche matin que nous nous battions pour la montée, j'ai joué comme un pied... un jour sans, un passage à vide. Il m'était déjà arrivé de faire des matchs de merde, mais ce jour-là je me suis surpassé. Faut dire que j'avais une grippe d'enfer, mais ce n'est pas une excuse. J'avais la tête dans le sac et je n'aurais jamais dû rentrer sur le terrain. Cinq fois je suis allé rechercher le ballon au fond des filets et c'était cinq fois de trop. Je suis passé à côté du match le plus important de la saison, le seul qu'il ne fallait pas perdre. A la fin du temps réglementaire, nous avons perdu cinq à deux et laissé une partie de nos illusions sur le terrain. Inutile de vous dire ce que j'ai pris dans la gueule ! A tel point qu'à la fin, j'en ai eu marre, j'ai pris mon sac et je me suis tiré. Depuis ce jour je n'ai plus jamais remis les pieds sur un terrain de foot.

- Et votre frère ?

- Quoi mon frère ?

- Quelle a été son attitude à votre égard ? Il a pris votre défense ?

- Il a bien essayé, mais c'était indéfendable. J'en avais pris cinq dans la musette, en jouant comme un vrai con, point ! En plus, mettez-vous à leur place : leur saison était foutue, il n'y avait rien d'autre à ajouter.

- Après cet épisode, vous étiez fâché avec votre frère ?

- Oui, mais pas seulement pour le foot. Il... il était... comment vous dire ? » Antoine Vasseur cherche ses mots. Michel Kieffer répond à sa place : « pas correct ? Vous voulez dire qu'il n'était pas correct avec Patricia ? » La surprise se lit sur le visage d'Antoine. « Comment vous savez ça, vous ?

- Nous avons rencontré votre femme, répond Laurent, c'est elle qui nous a dit pour vous et Franck.

- Donc vous connaissez toute l'histoire ? Je ne vois pas pourquoi que je me casse le cul à vous raconter la suite, alors !

- Patricia nous a effectivement parlé, oui mais nous sommes venus pour écouter votre version à vous. » Antoine Vasseur se recroqueville dans son lit et prend une attitude boudeuse. « Bon, si nous reprenions ? Vous dites que votre frère n'était pas correct. En quoi n'était-il pas correct ? » Vasseur répond du bout des lèvres : « Il prenait continuellement Patricia pour une conne en jouant sur son charme et elle, elle ne voyait rien venir. Je savais qu'il fricotait avec Adeline mais je ne pouvais rien dire... D'ailleurs, je n'étais pas le seul, tout Baurieux était au courant. Tout le monde savait, sauf elle, à croire qu'elle était aveugle. J'ai pourtant souvent essayé de lui ouvrir les yeux, mais ça n'a servi à rien. Elle était comme envoutée.

- Qui était Adeline ?

- Adeline Petit, la fille de son patron, la future héritière des établissements Petit et fils. Vous ne connaissez pas ? Ce sont pourtant des notables dans la région. »

Michel Kieffer ne relève pas et continue : « de votre côté, vous étiez amoureux de Patricia ? » Antoine émet un petit rire de gorge avant de poursuivre. « Amoureux ? Vous voulez rire ?!... Dites plutôt que j'en étais bleu, complètement dingue, oui ! C'est bien simple, cette nana, dès que je la voyais je grimpais aux rideaux.

- Et elle ? Elle était au courant de vos sentiments ?

- Tout le temps qu'elle était avec Frank on n'en a jamais parlé. J'étais seulement son meilleur copain. Mais j'étais surtout le petit frère de l'autre, ce qui ne me laissait que peu d'espoir.

- Et il ne s'est jamais rien passé entre vous tant qu'elle était avec votre frère ? » La question déclenche chez Antoine Vasseur un sentiment de colère que sa voix à toutes les peines du monde à dissimuler. Il répond les lèvres pincées : « vous me prenez pour qui, commissaire ? Pour un salaud ?

- Je ne suis pas commissaire et vous auriez pu profiter de la situation... je ne sais pas moi, mettre de l'huile sur le feu... attiser les braises.

- Et pourquoi j'aurais fait ça ?

- Pour provoquer un clash. Pour qu'elle le quitte et que vous puissiez reprendre la main.

- Je n'avais pas besoin de ça, répond Antoine Vasseur dont la voix tremble toujours de colère contenue, car connaissant mon frangin et surtout le père d'Adeline, je savais pertinemment que la situation ne pourrait pas durer éternellement. Je n'avais qu'à rester en retrait et me mettre en position d'attente, ce que j'ai fait. La suite m'a donné raison.

- Bien ! Maintenant parlons un peu de votre fils.

- Laissez Mathieu hors de ça !... Il n'a rien à voir dans tout ce bordel ». La colère d'Antoine a encore monté d'un cran. Quand on parle de son fils, sa réaction devient épidermique, ce qui n'affecte pas Kieffer qui continue sur le même ton posé : « il faut pourtant que nous en parlions. Quand avez-vous appris que Mathieu n'était pas de vous ? » Les yeux d'Antoine Vasseur se plissent jusqu'à n'être plus que deux fentes. « Parce que Patricia était déjà enceinte lorsque mon frère et elle se sont séparés et que nous n'avons jamais eu aucun rapport tant que Franck et elle étaient ensemble. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas un salaud. De toute façon pour moi ce n'était pas un problème. Je pars du principe que si on prend la mère, on prend l'enfant avec. J'ai toujours considéré Mathieu comme mon propre fils.

- Et pour Franck ?

- Il avait fait son choix. En abandonnant Patricia, il perdait toute légitimité à mes yeux. Ça vous va comme réponse ?

- Et il n'a jamais essayé de revoir son fils ?

- Pas que je sache. Ou alors ça s'est fait dans mon dos, ce qui m'étonnerait connaissant Patricia.

- Si vous nous disiez ce qui s'est réellement passé le jour de votre disparition... de ce que vous avez fait pendant ces cinq ans. » Instinctivement Antoine Vasseur baisse d'un ton jusqu'à n'être plus qu'un murmure quand il demande à Michel Kieffer : « Inutile, vous ne me croirez jamais, sauf si vous êtes prêts à entendre une histoire de dingue ». Le maréchal des logis-chef sentant qu'il touche au but le prie de continuer.

- D'accord, mais qui me dit qu'après ça vous n'allez pas m'enfermer ?

- Comprenez-moi bien Monsieur Vasseur... Ce n'est pas à nous de décider si oui ou non vous devez être interné, sourit Michel Kieffer, nous, nous sommes simplement là pour recueillir des faits, établir un rapport que nous transmettrons au parquet et non pas pour faire un diagnostic sur votre santé mentale. Je laisse cela aux experts.

- Ah oui, les experts, soupire Antoine Vasseur, j'espère simplement qu'ils auront fait des progrès depuis 1917, parce que, franchement !... »

Antoine Vasseur commence alors son récit.

- Ce matin-là j'ai quitté la maison sur les coups de 5 heures du mat'. Je suis passé au dépôt prendre le camion qu'on avait chargé la veille, puis j'ai pris la route en direction de Craonne.

- Quelle heure était-il lorsque vous avez quitté votre entrepôt ?

- Environ 6 heures 40.

- Pourquoi la route de Craonne ? demande Laurent.

- Le premier client de la tournée était à Soissons et de Berry c'est la route la plus directe. Lorsque je suis arrivé sur le plateau je me suis retrouvé devant un mur de brouillard... j'avais jamais vu un truc pareil. J'ai pris peur... une peur irraisonnée, hors de proportion avec un phénomène plutôt fréquent dans la région, surtout à cette époque de l'année. Quelque chose me disait que ce n'était pas normal et que si je rentrais là-dedans... bref, j'étais debout sur les freins, mais rien à faire pour arrêter la camionnette. Je suis rentré dans la nappe en fermant les yeux sans pouvoir ralentir et quand le bahut a quitté la route je me suis pris le talus et le chargement nous a couchés sur le côté. On s'est mis à glisser tellement longtemps que ça semblait ne jamais devoir s'arrêter. Pour finir la camionnette a terminé sa course contre le tronc d'un arbre et je suis tombé dans les pommes.

- Que s'est-il passé ensuite ? » Antoine Vasseur essaie de rassembler ses souvenirs avant de poursuivre son récit. « Vous savez, cette matinée, je l'ai gravée là (il fait un signe en pointant son front avec son index) pour le restant de ma vie. Il n'est pas une journée, pas une heure sans que j'y pense, ça m'obsède, jour et nuit à tel point que parfois, je crois devenir fou. Je me réveille la nuit en hurlant, ne sachant plus si je suis ici ou là-haut, sur le plateau, avec les autres... tous ces hommes que je ne connaissais pas, qui m'ont recueilli et soigné après l'accident et qui m'ont emmené jusqu'au poste de secours.

- C'était qui ces gens ? Des civils, des paysans, des militaires ?

- Des militaires !... Y'en avait partout ! Ça cavalait de tous les côtés. Il y avait aussi des explosions terribles, de la fumée. Moi j'essayais de crier mais c'était impossible, j'étais trop terrifié pour pouvoir hurler.

- Vous vous rappelez de ces gens ? De leurs noms ?

- Je me rappelle surtout des deux hommes quand j'ai ouvert les yeux. Un des deux s'appelait... (Antoine fait un effort pour se souvenir)... Albert... c'est ça, Albert. Il avait l'accent de Paris. C'est lui qui m'a descendu jusqu'au poste de secours avec son copain Lucien.

- Lucien comment ?

- Lucien Gonçalves.
- Comme vous ? Ce type s'appelait comme vous ?!...
- Non ! ... Enfin, oui !
- Alors, oui ou non ? » Antoine se prend la tête dans les mains en murmurant: « je ne me souviens pas, tout ce mélange dans ma tête. »
- Faites un effort », insiste Kieffer. Cette fois c'en est trop pour Antoine Vasseur qui explose comme une grenade dégoupillée en hurlant comme un damné.
- « Vous pouvez comprendre ça, bordel de merde ?! Tout s'embrouille là-dedans. (Il tape à présent ses tempes avec ses poings fermés). Ma vie d'avant, ma vie là-bas et vous... vous qui n'arrêtez pas de me poser des questions. » Surpris par le brusque changement de comportement du jeune homme Michel Kieffer a un moment de panique. Bien qu'il s'y soit attendu, la réaction d'Antoine Vasseur est surprenante. Tandis que Laurent se précipite dans le couloir pour chercher de l'aide, la porte s'ouvre sur le Docteur Bergeron et une infirmière. En voyant le spectacle, le médecin hausse le ton : « bon sang, que se passe-t-il ici ? » Kieffer lui désigne Antoine Vasseur maintenant prostré sur son lit. « Il semblerait qu'il ait craqué dans la dernière ligne droite.
- Je vous avais pourtant dit de faire attention, explose le docteur. « C'est pourtant bien ce que nous avons fait, mais la crise est venue sans prévenir, lui répond Kieffer... De toute façon, nous en avons terminé pour aujourd'hui. Si vous n'y voyez aucun inconvénient nous reviendrons demain matin pour finaliser cet entretien. » Avant que le médecin n'ait pu dire un mot, les deux hommes abandonnent les lieux sans un regard pour Antoine Vasseur qui continue à se contorsionner dans son lit en marmonnant des mots sans suite.
- Bon, ça c'est fait, fait Kieffer à Laurent une fois dans le couloir. Il nous reste juste à savoir ce qu'il ne nous a pas dit.
- Comme quoi ?
- Comme le fait qu'il occulte complètement son enfance. Pour lui la vie semble commencer le jour où il s'est mis à taper dans un ballon et qu'il a rencontré sa femme. Je suppose que pour son frère ce doit être la même chose... On rentre à la brigade et dès demain matin nous reviendrons un peu cuisiner notre ami Ayache. Lui aussi a sûrement des choses à nous apprendre. »

CHAPITRE XVI
Mathias Debacker...

Squat du 19^{ème} arrondissement- Jeudi 29 avril 21h.

La porte se referme doucement sur les trois hommes. Dans le couloir enténébré, des odeurs de parfums exotiques flottent doucement dans l'air, se mélangeant harmonieusement à la mélodie du piano qui semble sourdre des murs eux-mêmes et emplir la pièce. L'opposition entre l'entrée putride, l'escalier défoncé et cet endroit est flagrante. Au fur et à mesure que ses yeux s'habituent à la pénombre, Amos Stamford découvre que le propriétaire des lieux est à coup sûr un homme qui sait allier le raffinement le plus subtil à la culture la plus éclectique. L'entrée qui mesure quelques vingt mètres carrés en est le plus bel exemple. Sur les murs tendus de toile de jute, des reproductions de tableaux de maîtres se disputent aux miniatures anglaises et hollandaises du 17^{ème} siècle. Sur une commode Louis XVI trônent des Lalique, ainsi qu'un petit bronze de Camille Claudel qui doivent à valoir eux seuls deux ou trois fois le prix de ce taudis qui sert d'immeuble. Dans un coin, une reproduction de la Vénus de Milo, elle-même entourée de petites statuettes représentant toutes sortes d'animaux copulant façon kamasoutra.

« Attendez ici quelques instants, je vais vous annoncer. » L'homme qui les accueille a tout de l'ordonnance en retraite. Même allure lorsqu'il se déplace, même raideur dans ses gestes, mêmes intonations dans la voix légèrement gutturale lorsqu'il parle. Quand il bouge, pas une lame du plancher en point de Hongrie ne grince. A croire que ce corps ne pèse rien. Tel un ectoplasme il disparaît sans bruit pour réapparaître comme il était sorti quelques instants auparavant : en flottant au ras du sol dans le silence le plus total.

« Venez, il vous attend », fait le fantôme en s'effaçant pour les faire pénétrer dans un salon qui n'est en fait que la continuité logique de ce que l'on peut voir dans l'entrée, à savoir des œuvres d'art disséminées partout dans la pièce comme autant d'odes au plaisir des yeux et de l'esprit et des livres aussi, à n'en plus finir, qui dévorent chaque mur du sol au plafond et les escaladent en vagues régulières comme une armée en ordre de bataille. Dans un coin de l'immense pièce, un fauteuil leur tourne le dos. Des volutes de fumée bleue montent en spirale pour disparaître, happés par le système d'extraction d'air que l'on entend ronronner doucement pour peu qu'on tende un peu l'oreille. Une chaîne stéréo insérée dans un des pans de la bibliothèque diffuse un concerto de Mozart. Ici tout respire la quiétude et la paix intérieure.

Curieusement, depuis quelques instants Big John semble avoir perdu de son flegme. Tandis que Stamford s'avance, lui reste planté au beau milieu de la pièce. Son visage habituellement de marbre commence à s'agiter, tandis que ses yeux, si inexpressifs en temps ordinaire semblent capter des signaux d'alerte. Amos Stamford qui s'est aperçu du manège de l'indien décide de redoubler de prudence. Comme pour se rassurer, il caresse doucement la crosse de son .44.

« Entrez-donc Amos, entrez, et pour l'amour du ciel cessez de triturer cet infâme morceau de ferraille qui pend sous votre aisselle. Comme vous l'a sûrement dit Big John, ici vous ne risquez rien... du moins tant que je n'en aurais pas décidé autrement. »

Cette voix, pense immédiatement Stamford, *cette voix...! Je connais cette voix*. Le fauteuil articulé sur un piétement en inox pivote lentement. Le corps d'un homme vêtu d'une robe de chambre en cachemire se découpe dans la pénombre. Il tient entre les doigts de sa main droite jaunie par les années de nicotine un Cohiba cubain de belle taille, tandis que sa main gauche ornée d'un énorme diamant passé à l'annulaire repose mollement sur l'accoudoir du

fauteuil. Les doigts tapotent allégrement, suivant le rythme du piano qui monte crescendo vers les dorures du plafond. Par un jeu de lumières savamment dirigé, seul son visage reste dans la pénombre. « Tu peux nous laisser, Big John, fait la voix, Monsieur Stamford et moi avons beaucoup de chose à nous dire... Tu as déjeuné ?... Non ? Eh bien, demande à Walter de te servir quelque chose à manger, nous nous reverrons tout à l'heure.

- Merci Monsieur », répond l'indien en disparaissant sans demander son reste.

« Nous nous connaissons ? », demande Stamford à l'adresse du fauteuil qui lui tourne le dos une fois l'indien sorti. Entendre le son de sa propre voix lui fait un effet bizarre. D'ailleurs, tout ici lui fait un effet bizarre, comme une sensation de déjà vu... ou de déjà vécu et qui accentue encore son sentiment de malaise. Mozart semble maintenant se déchaîner. Les cordes ont pris le relais du piano qui reprend son souffle en attendant de rebondir toujours plus haut, plus fort.

- Je pense que oui, murmure la voix.

- Alors il falloir me montrer votre visage.

- En cela, vous avez raison : il va falloir... mais pour tout vous dire, je crains de votre part une réaction... comment dire ?... un séisme psychologique dont vous ne mesurez pas toutes les conséquences.

- La peur n'évite, hélas, pas le danger. Alors si vous commenciez par sortir de là que je vois une bonne fois pour toute à qui j'ai affaire.

- Comme vous voudrez, répond la voix. Et vous avez raison sur un point : quand faut y aller... » Lentement le fauteuil pivote sur lui-même tandis que le buste de l'homme plongé dans la pénombre se penche pour atteindre le cendrier d'albâtre posé sur un petit guéridon où s'empilent des revues. La main y dépose délicatement le cigare sans l'éteindre, laissant apparaître un visage, un visage que Stamford connaît bien, et pour cause. « Dites-moi que c'est un cauchemar, parvient à articuler Amos Stamford.

- Aucune chance, rigole Matthias Debacker en venant se planter devant son ancien compagnon d'armes, c'est bien moi... avouez que je vous avais prévenu. » Un instant déstabilisé par la vision de ce fantôme sorti tout droit d'une autre époque, il essaie de conserver son calme afin de garder le contrôle de la situation qu'il sent bien lui échapper. « Alors c'est vous qui êtes derrière tout ça !? J'aurais dû m'en douter. »

- Oui, mais malheureusement pour vous, vous n'avez rien vu venir. »

Ignorant Stamford, Debacker se dirige vers une desserte en forme de mappemonde dont il ouvre l'hémisphère nord pour en extraire deux verres et une bouteille de Bushmills. « Je suppose que vos goûts n'ont pas varié... toujours ce bon vieux whisky irlandais ? » Quelques instants de silence, juste troublés par le glouglou de la bouteille que l'on verse, puis le bruit des glaçons qui tintinnabulent dans les verres. L'homme referme doucement la mappemonde et, les deux verres à la main, vient se planter devant Stamford en ajoutant avec une certaine jouissance dans le regard : « croyez-le ou non, mais ça me fait réellement plaisir de vous revoir, commandant Stamford... bougrement plaisir, même... depuis tout ce temps. »

Amos Stamford ne répond pas, trop occupé à déchiffrer le regard de l'homme qui lui fait face, et ce qu'il lit dans ce regard-là ne présage rien de bon. Il finit quand même par répondre le plus courtoisement possible : « j'aimerais qu'il en soit de même pour moi, capitaine Debacker, croyez-moi, seulement voilà, il n'en est rien, car voyez-vous, trop de choses se sont passées, et pas des plus agréables. Si je me souviens bien, notre collaboration, aussi brève fut-elle nous a conduit vous et moi à l'échec. Comprenez-moi alors lorsque je vous dis ne pas être pressé de remettre le couvert.

- Je comprends votre ressentiment à mon égard, soupire Debacker en faisant tournoyer dans son verre, mais le passé est le passé. » Quant à Stamford et bien qu'il s'en défende, la brûlure de l'alcool dans sa gorge lui fait le plus grand bien, lui permettant surtout de réfléchir. « Et si vous m'expliquiez plutôt la raison de ma présence ici. Je suis censé faire quoi au juste ?

- Tout doux Monsieur Stamford !... Si je ne m'abuse, c'est vous qui avez demandé à me voir, à moins que notre peau rouge n'ait eu des hallucinations auditives, ce qui, venant de sa part me paraît hautement improbable. C'est gens-là ont une ouïe et une mémoire que vous n'imaginez même pas. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est à mon service. » Devant le silence de Stamford, Debacker continue.

- Outre le fait d'avoir le plaisir de vous croiser à nouveau, j'ai accepté de vous rencontrer uniquement pour que nous nous mettions bien d'accord sur une chose : Lucien Gonçalves est à moi et à moi seul.

- Capitaine Debacker lui répond Stamford, voyez-vous j'ai comme un doute... la dernière fois que j'ai lu votre nom ce n'était pas sur une liste de victimes ?

- Effectivement, lui répond Mathias Debacker en le fixant plus intensément encore, beaucoup de gens m'ont cru parti en fumée dans l'incendie de ce maudit hôpital. Heureusement pour moi, vous constaterez par vous-même qu'il n'en est rien.

- Malheureusement pour vous, je ne faisais pas partie de ces gens-là. Personnellement, j'ai toujours eu des doutes sur votre prétendue disparition et pour être parfaitement clair je n'ai jamais vraiment cru à votre mort. Je me disais que vous étiez bien trop malin ou trop intelligent pour disparaître de cette façon.

- Mon cher, vous me flattez. Et alors, quand avez-vous su ?

- En terminant de déblayer les décombres, on a retrouvé votre portefeuille auprès du cadavre méconnaissable. J'ai su très vite que ça ne collait pas et j'ai flairé tout de suite une mise en scène. La majeure partie des corps recensés étaient réduits à l'état squelettes carbonisés et il en était de même de leur équipement et de leurs effets personnels, donc de leurs papiers. Et miraculeusement on retrouvait votre portefeuille presque intact ?... Allons donc !... De tous les corps extraits des décombres, seuls une vingtaine a pu être identifiés avec certitude, dont ceux de Duvauchel et de la religieuse qui ne le quittait jamais... comment s'appelait-elle déjà...? Aidez-moi, son nom m'échappe. »

Debacker a un petit sourire lorsqu'il repense à Sœur Marie-Thérèse et à ses amours ancillaires des plus compliqués. « Sœur Marie Thérèse, ou matricule 27111887 au choix.

- Matricule 27111887 ?

- De son vrai nom Greta Werner-Braun, agent de l'Abwehr, infiltrée depuis 1910 auprès du personnel de santé, son rôle étant de comptabiliser nos pertes, surveiller le moral de nos troupes, recenser nos bases arrière etc. etc. Mais à mon humble avis elle n'était pas là que pour ça. La présence de Gonçalves à l'HOE y était sûrement aussi pour quelque chose. » Debacker savoure l'effet que fait sa révélation sur son interlocuteur. Et ne me dites pas que vous l'ignoriez!... Si ? Bigre, mais qu'est-ce qu'ils foutaient aux renseignements, de la figuration ? Remarquez qu'elle était plutôt crédible en bonne sœur, non ? En tout cas Duvauchel lui n'y a vu que du feu... si je puis toutefois me permettre cette mauvaise plaisanterie. »

Stamford accuse le coup. Pour lui c'est une première car cette information il ne la possédait pas. Qu'ils aient une relation était une éventualité à envisager, mais que la petite sœur soit un agent de renseignement, et de l'Abwehr qui plus est !... Il essaie de faire bonne figure tandis que l'autre continue sur le même ton amusé.

- Désolé pour l'anecdote, mais savez-vous comment on a réussi à les identifier, insiste Debacker.

- Pas vraiment, non.

- Ils étaient tous les deux couchés dans le même plumard, celui que Duvauchel s'était fait installer à l'écart du bloc opératoire pour pouvoir se reposer entre deux interventions. En fait, les deux corps étaient pratiquement intacts, ne me demandez surtout pas par quel miracle. Aucun des deux ne portait de vêtements ce qui ne peut signifier qu'une chose...

- ...Qu'ils étaient en train de baiser, eh oui, mais après coup ça n'a rien d'extravagant. Connaissant Duvauchel je savais qu'il y avait anguille sous roche. Leurs engueulades à répétition n'étaient en fait qu'un rideau de fumée. Leur antipathie réciproque sûrement crédible au départ n'est devenue qu'une posture de façade au fil de leur relation afin de donner le change. Ça a apparemment fonctionné puisque tout le monde n'y a vu que du feu. Enfin, presque tout le monde... ceci-dit, si nous entrons dans le vif du sujet ? Je suppose que si vous avez désiré me rencontrer ce n'est pas pour que nous parlions des histoires de fesses de l'ami Duvauchel ? » Amos Stamford désigne un des deux fauteuils libres. « Vous permettez ? Je crains que nos retrouvailles nous prennent un peu plus de temps que prévu. »

Commence alors le jeu bien connu du chat et de la souris, les deux hommes essayant de prendre tour à tour la mesure de l'autre. Mozart et son piano ont fini par se taire, remplacés par le grésillement du diamant sur le vinyle qui continue de tourner dans le vide. « Vous devriez peut-être changer de disque ? » Mathias Debacker sourit à ce trait d'esprit avant de répondre. « Je dois vous faire une confidence : Mozart m'emmerde profondément, mais c'est le seul qui me permette de me concentrer.

- Confidence pour confidence, moi aussi, lui répond Amos Stamford. Alors, vous avez finalement réussi à trouver le passage ?

- Oui, mais ça n'a pas été sans mal et surtout pas grâce à vous. Ceci dit je comprends parfaitement que vous ayez refusé mon offre et qu'un homme tel que vous, officier de surcroît puisse avoir des principes. Ceci dit j'ai quand même la désagréable impression de m'être fait berner. Et donc n'oubliez jamais que vous m'êtes redevable.

- Et redevable de quoi ?

- Nous étions associés, non ?

- Au nom de quoi étions-nous donc associés ? Comme vous venez de le dire, j'étais un officier et je ne vous avais jamais dit oui que je sache.

- D'accord, alors admettons que j'ai mis la charrue avant les bœufs et que je me sois emballé un peu vite... mais peu importe. A présent que la donne a changé c'est moi qui suis en position de force. Avec ou sans votre accord je vais reprendre Gonçalves et le rembarquer avec moi.

- Ça c'est votre option la plus optimiste. N'oubliez pas que je suis toujours là.

- ... Et que le projet concernant notre ex-future association tient toujours. Il vous suffit de dire oui et le problème sera définitivement réglé, à vous de voir. Cependant n'oubliez jamais que je suis du genre rancunier qu'on ne baise qu'une fois... tenez-vous le pour dit. » Amos Stamford fait la moue et prend son temps avant de répondre. « Et vous, vous êtes du genre qui ne lâchez jamais. Je vous ai dit non en 17 et je vous redis non maintenant.

- Bien, lui répond Mathias Debacker, j'aurais eu au moins le mérite d'avoir essayé. Souvenez-vous en au moment où j'aurai à vous tuer.

- Eh bien soit, mais dépêchez-vous, lui répond Stamford en se levant pour prendre congé, car pour dire vrai, à écouter certaines de mes sources le secret ne tiendra plus très longtemps. Certains gouvernements, dont le nôtre, ont fait des progrès considérables et avancent très vite et dans le bon sens pour une fois. D'où la nécessité d'en finir rapidement et ça quoiqu'il puisse nous en coûter. » Mathias Debacker fixe son verre d'un regard vide de toute émotion comme si la vérité se trouvait là, tapie sous les glaçons qui achèvent de fondre tel un glacier en plein mois d'août. « Je vous en resserre un autre ?

- Non merci », lui répond Stamford avant d'enchaîner très vite: « Capitaine Debacker, je vais être très clair. Il nous faut fermer définitivement le passage. Nos contemporains ne sont pas prêts à gérer un tel savoir, si tant est qu'ils le soient un jour. Si cela vient à s'ébruiter, à brève échéance ce sera de nouveau la guerre, le chaos et le risque de voir la destruction de l'espèce humaine, hors ni vous ni moi ne voulons ça. On a vu ce que ça a donné en 14 et plus tard en 40.

- Ecoutez, Commandant Stamford et écoutez-moi bien... Suite aux attermolements du gouvernement Poincaré et de toute sa clique d'incapables, j'ai décidé de reprendre l'affaire à mon compte. Pour des raisons qui vous honorent j'ai dû me passer de vous et de vos services, et je me suis retrouvé seul. J'ai réussi à convaincre l'ensemble des membres de mon équipe de travailler pour moi et ils sont devenus ce que vous appelez les « *guerriers fantômes* ». Le combat n'a pas été facile et beaucoup d'entre eux sont restés sur le carreau. En ce qui concerne les survivants qui m'ont rejoint, ils sont de nouveau opérationnels. Et quand Big John vous raconte qu'il n'est au courant de rien, qu'il ne sait pas ce qu'il vient faire dans cette histoire il vous ment, car Monsieur Raientonni sait très bien pourquoi il a accepté de travailler pour moi. Tout ce qu'il pourra vous raconter à l'avenir (si avenir il y a) ne sera que mensonges destinés à se protéger lui, à me protéger moi et toute l'organisation que j'ai eu tant de mal à mettre sur pieds. Mais tout n'est pas terminé, loin s'en faut car je ne suis toujours pas parvenu à démêler la totalité de l'énigme. Certains paramètres me font encore défaut pour résoudre l'équation finale et je sais à présent que le temps nous est compté. Le seul qui détient à son insu la clef de l'affaire se nomme Antoine Vasseur... ou Lucien Gonçalves, au choix. Il faut donc que je réussisse par n'importe quel moyen à le convaincre de me suivre, de faire avec moi la route dans l'autre sens. S'il refuse d'entendre raison, je me verrai contraint de l'éliminer car il en sait trop. S'il tombe entre des mains autres que les miennes c'est foutu pour moi et ça je ne le veux à aucun prix. » Stamford exulte intérieurement. Il a enfin la réponse à ses questions. Il laisse le Capitaine Debacker vider son sac avant de lui demander : « vous ne vous êtes jamais posé la question de savoir si ce n'était pas plutôt une chance pour les générations futures ?

- Chaque fois que l'humanité a eu à traiter ce genre de chance, on voit bien ce que ça a donné, lui répond Debacker de plus en plus exalté. Personnellement, je préfère et de loin prendre ce risque pour elle et pas seulement pour des histoires d'argent. L'argent, j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

- Quoi d'autre alors ? » Pour la première fois Debacker semble gêné. Cette gêne est perceptible, presque palpable. Il se lève à son tour pour aller se resservir un second Whiskies. Visiblement il hésite à poursuivre la conversation qui l'emmène en terrain miné.

« Croyez-vous en la rédemption, Commandant Stamford ? », demande Debacker à brûle-pourpoint. La question complètement hors sujet prend Amos Stamford au dépourvu. Il se dit qu'on est bien loin des histoires spatio-temporelles pour lesquelles ils se déchirent depuis tant d'années, bien loin du dossier Vasseur/Gonçalves. Quoiqu'à bien y réfléchir...

- Celle des hommes ou celle de Dieu ?

- Peu importe... je vous parle de cette notion judéo-chrétienne de châtement ou d'expiation, appelez ça comme vous voudrez qui sommeille chez tout un chacun.

- Ce n'est pas le propos, s'étonne Stamford. Cependant...

- Cependant, je vois bien que vous n'y croyez pas. Je ne peux d'ailleurs pas vous y obliger mais voyez-vous, vous avez tort. Pour avoir vécu l'expérience la plus traumatisante de ma vie, je peux vous assurer que vous avez tort. » Un nouveau silence puis Debacker reprend. « Voyez-vous Commandant Stamford, je ne suis plus l'homme que vous avez connu. » Stamford sourit intérieurement. Il savait Debacker fou à lier et potentiellement très dangereux mais de là à l'imaginer en mystique repentini, il y a une marge qu'il se refuse à franchir. *Les turpitudes de l'âme humaine sont décidément choses insondables*, pense-t-il tandis que l'autre poursuit sa litanie. « Je vois que le scepticisme vous étreint, commandant et je ne peux vous en tenir rigueur, cependant, laissez-moi vous raconter une histoire... mon histoire. Pas celle que vous connaissez déjà ou que vous croyez connaître, non, mais celle qui fait que nous en sommes là aujourd'hui, vous et moi, à bavarder comme deux vieux amis que nous ne sommes pas...

- ... Et que nous ne deviendrons probablement jamais, ne vous en déplaise.

- C'est encore à voir, sourit Debacker, car dites-vous bien que nous ne sommes pas si différents, vous et moi. Mais laissez-moi vous raconter... Lors de l'épisode de l'HOE 15, j'ai frôlé la mort, et quand je dis frôlé, ce n'est pas le mot exact, car en fait *j'étais* mort. Vous vous souvenez de cette nuit où les Zeppelin nous ont littéralement pulvérisés ? Dès le début de l'attaque, j'ai cru que la planète entière explosait. Chacun cherchait à sauver sa peau en essayant de se protéger comme il pouvait, moi comme les autres. Le souffle de la première bombe m'a cueilli à l'entrée du premier abri dans lequel j'avais réussi à me faufiler. Expédié en enfer, je me suis réveillé à plus de dix mètres sous terre au fond d'un trou transformé en cloaque où flottaient des cadavres de chevaux et des restes humains. Seule la fange dans laquelle je me noyais presque et l'entrelacs de poutres et de tôles, en fait tout ce qui restait du baraquement numéro 6 et qui me servait de linceul m'a protégé de la chaleur du brasier qui ronflait au dessus de ma tête. Ma chance fut que le bâtiment en question était construit au-dessus d'une ancienne cave dont plus personne ne connaissait l'existence. Tout le temps qu'a duré l'incendie, moi qui ne crois en rien et surtout pas en Dieu je me suis retrouvé miraculeusement protégé par dix mètres de craie et un peu d'eau croupie dans lequel je me suis immergé. Et là, seul dans l'obscurité j'ai prié... j'ai prié à en perdre la raison. Au plus fort de l'incendie des voix m'ont répondu. Oh, je sais ce que vous allez me dire, mais peu m'importe que vous me croyez ou non, ces voix je les ai entendues aussi distinctement que je vous entends.

- Les mêmes voix que Big John ? Et que vous disaient-elles, ironise Stamford ?

- Peu importe, c'était un son mélodieux, lointain et proche à la fois. Elles ont réussi à me faire oublier le hurlement des blessés et le ronflement des flammes qui dévoraient tout au-dessus de moi... elles m'ont maintenu en vie. J'ignore combien de temps je suis resté prostré au fond de cette tombe, car j'avais perdu toute notion de temps. Lorsque je me suis décidé enfin à sortir, l'incendie s'était éteint et la nuit recouvrait les ruines toujours fumantes de ce qui avait été un hôpital militaire. Je me suis extrait de mon trou à rat comme j'ai pu pour m'enfuir à travers les décombres. Je ne sais toujours pas pourquoi j'ai jeté mon portefeuille près d'un cadavre, mais toujours est-il que je l'ai fait. Puis j'ai regagné la campagne à pieds. Un camion qui remontait sur Soissons m'a déposé à mon hôtel. C'est le lendemain que j'ai décidé de tout arrêter et de disparaître définitivement. J'avais eu toute la nuit pour réfléchir à

mon avenir et honnêtement j'en avais plus qu'assez de toutes ces tortures, ces tueries qui n'en finissaient plus et qui ne menaient nulle part. Je me sentais au bout du rouleau. Je venais de voir la mort de si près que plus rien n'avait d'importance.

Il me revint alors en mémoire que j'avais un vague cousin abbé à l'abbaye de Cluny en Saône et Loire qui accepterait sûrement de m'héberger le temps pour moi d'y voir plus clair. J'y suis resté un bon mois, face à moi-même et à mes contradictions et en sortant ma décision était prise. Je savais ce que je devais faire. Je décidais alors de ne rien changer à mes projets, sauf que mes motivations étaient tout autres. Il me fallait retrouver Vasseur, mais plus dans le même but. Le lendemain je suis rentré sur Paris le temps pour moi de me faire oublier et de me fabriquer une nouvelle identité avant de reformer mon équipe de nettoyeurs avant de rentrer dans la clandestinité. Tout le monde me croyait mort et c'était mieux ainsi. La suite vous la devinez aisément. Nuits et jours j'ai traqué Vasseur comme un fou... Un moment j'ai cru l'avoir localisé dans le centre de la France, mais le temps de m'y rendre il avait une nouvelle fois disparu. Inutile de vous dire que je n'ai jamais parlé de tout ça à qui que ce soit et que vous êtes la seule personne au monde à partager ces confidences.

- Bref, vous avez réussi la quadrature du cercle, le mal au service du bien. Et vous arrivez encore à trouver le sommeil ?... Ça ne doit pas être facile toute les nuits.

- Arrêtez vos persiflages, Stamford, ça fait belle lurette que je ne dors plus.

- Vous m'étonnez ! Ceci-dit, c'est une très belle histoire vraiment, continue d'ironiser Stamford, car en résumé vous recherchez toujours Vasseur mais pour des motifs différents, ce qui pour lui, avouez-le, ne change pas grand-chose. Et le passage ?... Comment avez-vous fait pour le trouver ? »

Comme mu par un ressort invisible, Mathias Debacker repose son verre vide sur le guéridon et se lève brusquement. « Cet entretien est terminé, commandant Stamford. J'espère pour vous que vous avez eu les réponses que vous êtes venu chercher. Cependant n'oubliez pas une chose : que vous le vouliez ou non, Antoine Vasseur m'appartient. » Stamford se lève à son tour en se faisant menaçant. « C'est sans compter sur moi capitaine. Et si je ne suis pas d'accord ?

- Alors je n'aurais d'autre choix que de vous tuer.

- Évidemment... mais ça vous l'avez déjà dit.

- Vous vous attendiez à autre chose ?

- Venant de votre part ?... Non !

- Alors Big John va vous raccompagner.

- Ne vous donnez pas cette peine, fait Amos Stamford, je connais le chemin. Toutes mes amitiés au grand chef et dites-lui de prier le Grand Manitou pour que nos chemins n'aient plus jamais à se croiser. »

Amos Stamford sort rapidement de la tanière où se terre Mathias Debacker pour se diriger rapidement vers un endroit plus fréquenté. Instinctivement il sent que le danger n'est pas loin. La réapparition improbable de Mathias Debacker change quelque peu la donne de ce qu'il faut bien appeler "l'affaire Antoine Vasseur", affaire gardée secrète jusqu'ici mais pour combien de temps encore ? Amos Stamford repense à cette improbable réunion et il se dit que malgré tout il a réussi à sauver l'essentiel à savoir : gagner du temps, pas beaucoup mais suffisamment pour lui laisser le temps de se retourner et de pouvoir prendre certaines dispositions, la plus importante étant de mettre d'urgence Vasseur/Gonçalves à l'abri de Matthias Debacker et de son indien fou. Car il ne se fait aucune illusion : ces deux-là iront jusqu'au bout, anéantissant par la même occasion des années d'efforts. Vasseur reste le seul

témoin qui puisse encore parler et raconter ce qui s'est réellement passé ce 16 avril 1977 sur ce foutu plateau de Californie et si lui disparaît Debacker et toute l'affaire disparaissent avec lui. Et ça, il ne peut absolument pas se le permettre. Ses ordres sont clairs : il lui faut réussir. Après s'être arrêté quelques minutes dans une gargote de nuit pour dévorer à la va-vite un steak-frites famélique qui n'a pas calmé sa faim pour autant, il a ensuite repris son errance qui le mène sans but précis à travers les rues de la capitale.

Au petit matin, à l'heure où les premières lueurs d'une aube naissante enflamment les toits de la capitale, une silhouette slalome rapidement entre les poubelles abandonnées n'importe comment par des éboueurs trop pressés de mal faire, les camionnettes de livraison et les merdes de chiens qui s'étalent partout au petit bonheur des semelles des très rares passants, comme autant de cadeaux empoisonnés. Amos Stamford regarde sa montre. Bientôt cinq heures. Il décide d'accélérer le pas, remonte le col de sa parka et se hâte vers la première bouche de métro venue. Cette fois il en a vraiment marre. La fatigue aidant, il ne pense plus qu'à une douche bouillante et à se glisser sous la couette pour voler quelques heures de mauvais sommeil. Mais ses doutes restent les plus forts. Une petite voix lui chante que tout n'est peut-être pas si simple et que ça tourne vraiment trop rond. Avec le recul, il se dit que ça a été peut-être un peu trop facile avec Debacker. Cet entretien forcé puait le piège à plein nez.

Comme pour lui donner raison, les signaux d'alerte qui ne le trahissent jamais se mettent à hurler tous en même temps. Une fois encore il sent le danger plus qu'il ne le voit. Dans le couloir du métro qui mène aux quais il n'y a pas âme qui vive car il est encore trop tôt pour les esclaves de la pointeuse. L'employé de la RATP qui vient d'ouvrir la grille et qui s'en retourne finir sa nuit dans sa niche à chien le croise sans le voir. Après un bref moment d'hésitation, Stamford se tapit dans l'ombre d'un kiosque à journaux pour voir venir. Venir quoi ? Il n'en sait encore rien mais il n'a pas beaucoup à attendre pour constater qu'une fois de plus son instinct ne l'a pas trompé. La silhouette massive de Big John Raientonni se découpe en haut de l'escalator en panne qui dessert la station. Et il n'est pas seul. Un autre homme l'accompagne, dont les traits ne sont pas tout à fait étrangers à Stamford. Sa mémoire photographique se lance dans une recherche accélérée et le résultat ne se fait pas attendre. Ce visage n'est autre que celui de ce russe Dimitri Oliguine et prétendu mort. Encore un Ghost Warrior revenu à la vie. *Tiens tiens* sourit intérieurement Stamford en se renfonçant un peu plus dans l'ombre, *il y en a encore combien de ceux-là ?*

L'indien et le russe semblent indécis. Ils ne pensaient sûrement pas que la filature qui leur semblait si facile au début puisse se terminer en fiasco sur un quai de métro désert. Et ça semble leur poser un réel problème. Visiblement embarrassés sur la conduite à tenir, les deux hommes se concertent à voix basse. D'où il est, impossible à Stamford de saisir ce qu'ils se disent. Les yeux de l'indien examinent les lieux avec une expression de prédateur, allant des quais désert au trou sombre du tunnel qui semble les narguer. Précédée par un grondement qui va crescendo, la première rame de métro sort des entrailles de la terre dans un vacarme de ferraille brinquebalante pour finir par s'arrêter tant bien que mal dans un couinement de freins à l'agonie. Les portes s'ouvrent sur le vide et se referment dans un chuintement d'hydraulique surchauffée. Puis la rame vide s'ébranle doucement, prend de la vitesse pour finir par disparaître dans l'obscurité du tunnel, suivie par les deux points rouges du wagon de queue qui s'amenuisent avant de disparaître. Après un bref conciliabule, l'indien fait un signe d'incompréhension à son acolyte. Non sans avoir jeté un dernier coup d'œil aux quais déserts, les deux tueurs se décident à remonter les quelques marches de l'escalator qu'ils

venaient de commencer à descendre pour reprendre le chemin de la sortie et disparaître à leur tour.

Stamford attend quelques minutes avant de se décider à sortir de sa cachette. Pour éviter de tomber dans un piège vieux comme le monde, il saute sur le ballast en évitant soigneusement le rail central électrifié et remonte sur le quai opposé afin d'emprunter le couloir qui mène à une autre sortie.

Dehors, la rue commence à s'animer doucement. Après s'être assuré que tout danger était écarté, Stamford hèle un taxi en maraude. Il s'installe confortablement sur la banquette arrière en donnant au chauffeur l'adresse d'un hôtel du 18eme où il sait qu'il ne risque pas de se faire trucider durant son sommeil. Car une chose est certaine : Mathias Debacker ne lui a pas tout dit.

Les hostilités sont clairement déclarées.

CHAPITRE XVII

Confessions du docteur Ayache...

CHRU de Reims-Lundi 3 mai 1982-11h.

Le lendemain matin sur le coup des dix heures Michel Kieffer et Laurent Tellier se présentent directement au bureau des urgences. Bipé par la secrétaire de l'accueil le Docteur Ayache arrive bientôt dans le hall.

- C'est étrange, j'avais le pressentiment que nous nous allions nous revoir avant peu, il leur fait pas franchement à l'aise avant de les inviter à le suivre. Les gendarmes lui emboîtent le pas pour se retrouver quelques instants plus tard autour d'un bureau composé d'une plaque de verre posée sur deux tréteaux en bois, sur laquelle s'empilent une pile impressionnantes de dossiers et un fatras de brochures médicales et de papiers en tout genre. La pièce qui ne possède pas de fenêtre ressemble plutôt à une grotte ou au repaire de quelqu'un pour qui le confort reste la dernière des priorités. Les deux chaises qui se présentent aux gendarmes sont du genre plutôt inconfortable, recouvertes d'une fine pellicule de poussière, preuve s'il en est qu'Ayache ne reçoit pas souvent de visiteurs. D'ailleurs, il s'en excuse :

- Pardonnez-moi l'inconfort de l'endroit, mais l'assistance publique n'est pas riche et en ce moment nos crédits ont du plomb dans l'aile. Maintenant excusez-moi, mais j'ai énormément de travail qui m'attend, alors si nous pouvions aller à l'essentiel...qu'attendez-vous de moi au juste ?

- Que vous nous disiez la vérité.

- La vérité ? Mais quelle vérité ?

- La vérité au sujet de cette histoire de disparition par exemple... et tant que nous y sommes, nous pourrions aussi parler de votre père. » Sans paraître destabilisé le moindre du monde, le Docteur Ayache toise Kieffer. Bizarrement, ses yeux ne rient plus du tout. « Donc, j'en déduis que vous avez rencontré Amos Stamford et qu'il vous a tout raconté. Par conséquent, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter de plus.

- Je viens de vous le dire... nous sommes ici pour que vous nous parliez de vous et de votre père.

- Je n'ai rien à vous apprendre que vous ne sachiez déjà. Tout est dans le dossier que Monsieur Stamford n'a sûrement pas omis de vous remettre.

- D'accord, mais rien ne nous explique pourquoi vous bossez pour Amos Stamford. Qu'est-ce qui vous relie à lui, et surtout quel est votre degré d'implication dans cette affaire ? » Le Docteur Ayache semble tiraillé par une crise de conscience qui n'échappe pas aux deux gendarmes. « Si ça peut vous aider, dites-vous que nous avons sa bénédiction pour vous poser certaines questions.

- Je sais, il m'a téléphoné ce matin pour me prévenir de votre visite et me demander de répondre sans réserve aucune à toutes vos questions. Donc je vous écoute. Par quoi voulez-vous commencer ? » Les deux gendarmes se regardent à la dérobée. *Ça semble un peu trop facile*, se dit Laurent. En sortant son petit matériel il ajoute : « j'ai oublié de vous dire que nous allions enregistrer cette conversation. » Le Docteur Ayache se raidit dans son fauteuil. « Il n'en est pas question une seule seconde ; pas de bande, pas de notes, c'est ça ou cet entretien est terminé. Dites-vous bien que rien ne m'oblige à vous recevoir et encore moins à vous parler et que si je le fais c'est uniquement parce qu'Amos Stamford me l'a demandé. Alors, messieurs, s'il vous plaît, ayez l'obligeance de remballer vos ustensiles.

- Vous savez que nous pourrions vous y contraindre, docteur ?

- Désolé, je ne fais qu'appliquer les ordres. » Puis il ajoute en regardant le téléphone : « vous voyez cet engin ? Je n'ai qu'un numéro à composer et vous vous retrouvez ...

-... Aux Kerguelen régler la circulation chez les pingouins, je sais, je sais, soupire Michel Kieffer, je n'arrête pas d'entendre ce genre de menace débile depuis quelque temps et pour tout vous dire, ça commence sérieusement à m'énerver.» En disant cela, il regarde Laurent qui attend patiemment que son chef prenne la décision : ou se plier aux desiderata du Docteur Ayache ou passer en force. La seconde solution risque de prendre du temps, car il leur faudra une commission rogatoire pour entendre le toubib. Bilan : au minimum 24 heures de perdues. La première solution, plus soft, offre l'avantage d'une écoute immédiate. A eux de mémoriser au maximum. Après un court instant d'hésitation, il donne l'ordre à Laurent de remballer. « Avant de commencer que ce soit bien clair, fait le docteur visiblement soulagé, je ne travaille pas pour Amos Stamford mais avec lui. Vous saisissez la nuance ?

- C'est noté, docteur... maintenant parlez-nous de vous, de votre enfance, de votre vie, de vos études... aidez-nous à comprendre comment un fils de harki peut se retrouver responsable d'un service d'urgence dans un hôpital de province avant de se retrouver à collaborer avec quelqu'un comme Amos Stamford qui semble être tout autre chose que ce qu'il veut nous faire croire.

- Seriez-vous raciste, maréchal des logis-chef ? Parce que si c'était le cas...

- N'essayez surtout pas de m'entraîner sur ce terrain-là, docteur. Non, je ne suis évidemment pas raciste. Ces questions font partie de celles que je me pose, c'est tout. Maintenant revenons à votre père. D'après son dossier il est né... (Kieffer consulte rapidement ses notes)... le 11 mai 1895 ce qui lui fait un peu plus de dix-neuf ans au moment de la mobilisation de 14 et un peu plus de cinquante-deux ans à votre naissance. Ce n'est pas un peu tard pour se marier et avoir des enfants ?

- C'est parce que vous ne connaissez pas les pays du Maghreb, soupire le docteur Ayache, car sinon vous sauriez que chez nous les femmes épousent rarement des jeunes de leur âge, leur préférant des hommes plus âgés pour des raisons de coutumes ancestrales et de sécurité. Ma mère avait plus de vingt ans de différence avec mon père ce qui ne choquait personne à l'époque.

- Je comprends, fait Kieffer en refermant ses notes. A présent parlez-nous de votre enfance.

- Il n'y a pas grand-chose à en dire. Je suis né en 1945 à Colomb Béchar de parents algériens. Mon père était infirmier sur la base d'essais atomique française et ma mère lavait le linge des gradés de la garnison (en disant cela il esquisse une mine de dégoût). Vous voyez, ce n'était pas brillant. J'ai eu toutefois la chance de fréquenter l'école de la base et d'y avoir d'excellents résultats scolaires. Ceci dit je n'avais aucun mérite, j'étais premier en tout. Avec le recul, on pourrait dire que j'étais un surdoué. L'instituteur, Monsieur Grandjean, a très vite détecté chez moi des possibilités et m'a pris sous son aile. A notre retour en France, j'ai suivi une scolarité normale puis j'ai passé mon bac avec mention très bien. Mon père aurait voulu que je fasse une carrière militaire, mais moi j'ai préféré faire médecine.

- Vous étiez proche de votre père ?

- J'ai toujours adoré mon père. Ma mère, c'était autre chose. Elle avait l'amour possessif des femmes de là-bas et il fallait filer droit, mais mon père c'était mon dieu. » A l'évocation de son enfance, la voix d'Ibrahim Ayache se voile un peu. « Je sais ce que vous pensez, mais non... mes parents étaient de bons parents : attentifs, attentionnés, aimants.

- Vous n'avez eu ni frères ni sœurs.

- Non, je suis fils unique. A notre retour en France en 58, ma mère qui était enceinte de quatre mois a fait une fausse couche sur le bateau qui nous ramenait en métropole. Ça s'est

très mal passé et elle a failli en mourir. Après, ça n'a plus jamais été pareil. Mon père s'est mis à boire et à délaisser le foyer familial qui n'en était plus vraiment un.

- Donc, sa disparition ne vous a pas vraiment étonné ?

- Jusqu'à sa mort, je suis resté toujours proche de mon père. Nous étions très complices. Je savais que sa disparition n'avait rien de naturelle, qu'elle cachait quelque chose de bien plus grave et qu'il finirait bien par réapparaître un jour. En attendant son retour, je me suis perdu dans les études. A partir de ma cinquième année de médecine, j'ai enchaîné les heures de cours et les gardes de nuit, me portant très souvent volontaire pour les week-ends et les jours fériés, ce qui arrangeait bien mes collègues. J'aurais tout fait pour ne pas me retrouver seul avec ma mère et son regard accusateur qui semblait me dire : « *tout ça c'est de ta faute, c'est à cause de toi qu'il est parti ! Et toi, tu es là à faire le beau chez les roumis* », ce qui, avouez-le, n'avait aucun sens. Je ne me suis rendu compte que bien plus tard qu'elle commençait à perdre peu à peu la raison.

- Quand votre père est réapparu, ça s'est passé comment ?

- Deux officiers de police se sont pointés chez nous pour nous dire qu'ils venaient de retrouver papa. D'après le rapport de police, il errait dans une rue sordide du 19^{ème} arrondissement à plus de minuit. Ce sont deux prostituées qui l'ont recueilli avant de donner l'alerte.

- A ce moment précis, vous avez pensé quoi ?

- Que voulez-vous que j'en pense ? J'étais fou de joie, bien évidemment.

- Vous avez pu le revoir tout de suite ?

- Non ! Il avait été interné à Sainte Anne pour troubles psychiatriques et il s'est passé un bon mois avant qu'il ne puisse en sortir.

- Le rapport médical ?

- Rien, une page à peine. C'est plutôt son accoutrement qui aurait du nous interpeller.

- Son accoutrement ?

- Il était vêtu de guenilles militaires et pas de la dernière guerre mais de celle de 14.

- Et personne n'a cherché à comprendre ?

- Vous savez l'histoire d'un arabe retrouvé errant dans une rue de Paris en 63 c'était monnaie courante. Nous étions en pleine guerre avec l'OAS et les autorités avaient d'autres chats à fouetter.

- Il vous a raconté ce qui s'était passé ? Où il était durant ces cinq années ?

- Non, pas tout de suite. Il ne parlait jamais de rien mais petit à petit les choses se sont peu à peu améliorées. Il est revenu vivre avec maman qui perdait de plus en plus la tête puis un jour il est rentré en disant qu'il venait de trouver du travail comme OS aux usines Renault de Boulogne Billancourt, ce qui semblait lui faire vraiment plaisir. Et puis un après-midi il est venu m'attendre à la sortie des cours. On se voyait de plus en plus rarement car lui faisait les trois-huit et moi j'étais en fin de dernière année et je préparais ma thèse ce qui fait qu'entre mes cours et mes gardes, j'avais très peu de temps à moi, ne rentrant plus que très rarement chez mes parents, préférant rester dormir sur place pour des raisons de commodités. En le voyant j'ai tout de suite pensé que quelque chose de grave venait de se produire. J'ai pensé à ma mère, mais ce n'était pas le cas. Il était venu juste pour me parler.

- Vous l'avez trouvé comment ? Calme ou au contraire agité ?

- Il était plutôt serein.

- Quand il vous a parlé, c'était pour vous dire quoi ?

- Il ne m'a pas dit tout de suite la raison de sa présence. Il s'est tout d'abord excusé de me déranger avant de m'inviter boire un café et bien que n'ayant que peu de temps à lui accorder, je l'ai suivi. C'est là qu'il m'a confié une grosse enveloppe de papier kraft qu'il m'a fait promettre de n'ouvrir qu'après sa mort et uniquement après sa mort. Sur le coup, j'ai pensé qu'il était de nouveau retombé dans la boisson, ce qui n'était de toute évidence pas le cas...C'est la dernière fois que je l'ai vu vivant. Par la suite chaque fois que je venais voir ma mère il n'était jamais là. Elle m'a dit qu'il ne rentrait pratiquement plus ou très rarement, juste pour changer de linge.

- Comment avez-vous appris sa mort ?

- Par vos collègues. Je suis allé reconnaître le corps à la morgue et nous avons éparpillé ses cendres au carré musulman de Thiais où il repose.

- La crémation ne fait pourtant pas partie de vos coutumes ?

- Dans le Coran rien n'est écrit sur l'inhumation et les cérémonies après la mort. Ce n'est pas le Coran qui détermine les funérailles, c'est la tradition musulmane c'est à dire les interprétations du texte faites par les docteurs de la loi. En ce qui concerne la crémation il y a une interprétation fondée sur un verset du Coran où il est dit "aucune atteinte à l'œuvre de Dieu". Certains docteurs en théologie en ont déduit que la crémation ne peut avoir lieu. Mais là nous n'avons pas eu le choix. On nous a rendu le corps dans une urne en nous disant qu'il y avait eu une erreur.

- Une erreur !?... Et vous avez fait quoi ?

- Que voulez-vous qu'on fasse ? Je vous rappelle que quelques jours avant il y avait eu l'affaire du métro Charonne* et toute la communauté faisait profil bas. Je vous rappelle qu'il ne faisait pas bon être Arabe en métropole dans les années soixante.

- Vous connaissez les causes de son décès ?

- Non puisque là aussi le Coran interdit l'autopsie. D'après le rapport d'enquête, il aurait été assassiné par des membres du FNL. Je n'ai pas réussi à en savoir plus.

- Vous accédez cette thèse ?

- C'est plausible, quoique je n'y croie guère. Mon père était un fervent partisan de l'Algérie française à tel point que je l'ai même soupçonné un moment d'avoir tenté d'infiltrer les réseaux FNL en France pour le compte de l'OAS. Il était entré en guerre ouverte contre le racket de ce même FNL organisé auprès des algériens travaillant chez Renault notamment. Il m'a dit avoir eu des contacts avec des gens de l'OAS, ce que m'ont confirmé certains de ses rares amis quelques temps après sa mort, mais n'en ayant aucune preuves j'ai préféré laisser tomber. Ce sont pourtant là deux hypothèses qui justifieraient amplement son assassinat par l'une ou l'autre des deux parties. Une autre hypothèse serait la piste du MLA.

- Le MLA ?

- Le Mouvement de Libération de l'Algérie, l'autre mouvement de libération et rival du FNL. Des frères qui se sont livrés une guerre sans merci, surtout à Paris. Mais là j'y crois moins. D'après ce que m'a expliqué par la suite Monsieur Stamford, à l'époque ça bougeait beaucoup dans la capitale. Lorsqu'on était algérien, il valait mieux ne pas étaler ses convictions sous peine de disparition brutale et inexplicée.

**L'affaire de la station de métro Charonne est une affaire de violence policière qui a eu lieu le 8 février 1962 dans la station de métro Charonne à Paris à l'encontre de personnes manifestant contre l'OAS et la guerre d'Algérie. (Source Wikipédia)*

Ne dit-on pas que le boulevard périphérique parisien qui était alors en construction est le plus grand cimetière musulman de France ?

- Ce sont des légendes urbaines ça Docteur, répond Kieffer sans conviction.

- Je n'en suis pas aussi certain que vous. Comme on dit en France, « *il n'y a pas de fumée sans feu.* »

- Et donc, vous avez ouvert la fameuse lettre ?

- Pas immédiatement, non ! J'ai longuement hésité avant d'oser le faire, redoutant ce que j'allais y découvrir mais lorsque j'ai réussi à sauter le pas j'avoue que je n'ai pas été déçu ! Elle contenait une vingtaine de feuilles manuscrites écrites de sa main.

- Vous les avez conservées ?

- Non, j'ai tout brûlé.

- Évidemment, ne peut s'empêcher de marmonner Laurent entre ses dents, ça aurait été trop beau.

- Et votre père y racontait quoi ?

- Son histoire, son voyage dans le temps, sa guerre de 14 passée dans les tranchées et son retour parmi les vivants.

- Il était où en 14 ?

- Il a été enrôlé de force au 1^{er} régiment de marche de tirailleurs Algériens. Il s'est battu partout où il fallait des bougnoules pour se faire casser la gueule : la Marne, la Somme, Verdun où il a été blessé une première fois d'une balle à la cuisse, puis La Vesle, Reims, et enfin Moronvilliers où il a été de nouveau blessé cette fois à la tête avant d'être renvoyé dans ses foyers.

- Vous l'avez cru ?

- Non, je pensais que c'était des délires d'ancien combattant. Jusqu'à ce que je rencontre Amos Stamford.

- Sa blessure à la tête c'était celle d'un éclat d'obus ?

- Au départ je n'en savais rien. Parfois il souffrait de migraines violentes qui le laissaient sur le flan des jours entiers mais il ne parlait jamais des causes.

- Et vous, en tant que médecin ça ne vous a pas intrigué ?

- A la mort de mon père je n'étais pas encore médecin et je n'avais toujours pas rencontré Amos Stamford. Ce n'est que bien plus tard lorsque j'ai hérité du dossier des autres que j'ai fait le rapprochement, mais mon père était déjà décédé.

- Donc vous confirmez bien que le cas de votre père était semblable en tout point à celui des neuf autres ?

- Absolument ! Le cas de mon père n'est pas un cas à part.

- Maintenant parlons un peu d'Amos Stamford. Que savez-vous de lui exactement ?

- Rien, fait le Docteur Ayache avec un haussement d'épaule qui en dit long.

- C'est-à-dire ? » Ayache marque un temps d'arrêt et semble réfléchir et peser ses mots. « Que c'est un brillant universitaire parlant plusieurs langues, bardé de diplômes.

- Et c'est tout ? Et il sort d'où votre super génie ?

- Ça, c'est le grand mystère.

- Vous vous êtes rencontrés comment ?

- C'était au cours de ma dernière année de médecine. Il était venu sur le campus pour animer une série de conférences sur Albert Einstein et sa fameuse théorie. Je m'y suis rendu, plus par curiosité que par intérêt véritable. Et là, j'ai été subjugué par le personnage.

- Parce qu'il donnait aussi des conférences ? s'étonne Laurent. « Sur beaucoup de choses, oui et notamment le paranormal. C'est même une pointure dans ce domaine.
- Vous m'en direz tant, murmure Kieffer qui va de surprise en surprise. Vous me dites qu'il vous a subjugué, alors racontez moi un peu... mis à part le fait que ce soit un génie, que lui trouvez-vous d'autre de si envoûtant ?
- C'est un personnage complètement atypique d'une complexité et d'une force mentale incroyable, un caractère hors du commun. Il est parfaitement capable de vous casser un bras sans aucun état d'âme tout en vous expliquant que la douleur n'est qu'une simple vue de l'esprit.
- Vous semblez beaucoup l'admirer.
- C'est quelqu'un que je respecte infiniment. Après le décès de mon père, il m'a beaucoup aidé. Grâce à lui, j'ai réussi à faire mon deuil, à mettre sa mort entre parenthèses. J'ai également pu travailler sur des projets importants pour des gens dont je n'aurais même jamais soupçonné l'existence. Au fil du temps, c'est devenu mon maître à penser avant de devenir mon directeur de thèse lorsque j'ai passé mon doctorat en anthropologie. » Kieffer voit bien que le jeune médecin ne ment pas. Les liens affectifs quasi filiaux qui le relie à Stamford sont bien réels. Il ne peut s'empêcher d'émettre un petit sifflement admiratif.
- Votre maître à penser en plus d'être votre directeur de thèse, rien que ça ?
- Croyez-le ou non, mais c'est la stricte vérité. Je viens juste de terminer mon doctorat en anthropologie et il a été pour beaucoup dans la réussite de ce projet.
- Quel rapport avec la médecine ?
- Aucun, à première vue. Cependant.... » Ibrahim Ayache a un moment d'hésitation avant de poursuivre. « Cependant je me suis souvent interrogé au sujet de ma rencontre avec Amos : était-ce parfaitement fortuit ou savamment programmé ? A ce jour le mystère reste entier.
- Vous pensez qu'il serait venu vous... *recruter* en quelque sorte ?
- Quelque chose comme ça, oui. Connaissant le personnage c'est fort possible.
- Jamais il ne vous est venu à l'idée que l'histoire incroyable de votre père y était peut-être pour quelque chose ?
- Ne me prenez pas pour plus bête que je ne suis. Bien sûr que j'y ai pensé.
- Mais vous ne lui avez jamais posé la question ?
- J'ai bien essayé, mais voyez-vous l'homme est pire qu'une tombe. Chaque fois que j'ai tenté d'aborder la question il a refusé de répondre ou alors il a botté en touche en finissant par se murer dans le silence. Au fil du temps, j'ai renoncé à savoir.
- Et c'est là que vous vous êtes décidé à bosser pour lui...? Pardon, je voulais dire avec lui ?
- C'est exact. C'était pour moi le bon moyen de savoir, non ?
- Je suppose que ça n'a pas été une décision facile à prendre ? Vous risquiez d'y perdre votre indépendance ou même d'y laisser des plumes.
- Effectivement, j'ai dû pas mal réfléchir avant d'accepter, mais je n'ai jamais regretté ma décision. Cet homme est un puits de science et contrairement à ce qu'il peut laisser paraître c'est quelqu'un de très agréable à vivre... quand on évite de le contredire.
- Je n'en doute pas un seul instant, sourit Kieffer en se rappelant la rudesse de leur première contact. Et à part Stamford, vous est-il arrivé de rencontrer d'autres gens avec qui il serait en contact?... Je ne sais pas moi, des scientifiques, d'autres médecins ?
- Jamais ! Je ne connais que lui.
- Vos missions consistent en quoi ?
- Excusez-moi, mais je ne suis pas habilité à vous répondre. Je n'ai le droit de vous parler que de l'affaire qui nous préoccupe. Désolé !

Kieffer soupire. « Et ils viennent de qui ces ordres ?

- De Stamford lui-même.

- Qui les prend auprès de qui ?

- Ça, je l'ignore. Posez-lui vous-même la question.

- Je vois... revenons encore une fois à votre père. Je suppose que vous connaissez son dossier sur le bout des doigts ?

- Comme ceux des 10 autres, oui.

- Et quelle sont vos conclusions ?

- Lorsque Amos Stamford m'a proposé de travailler avec lui sur ces histoires de revenants, il faut dire que j'étais assez réticent. Je suis d'un naturel cartésien et il en faut beaucoup plus que ça pour m'étonner. Mais j'avais cependant un atout : je connaissais parfaitement l'histoire de mon père bien qu'il faille l'avouer, je ne croyais pas vraiment à tout ce qu'il m'avait écrit dans cette fameuse lettre. A l'époque, j'avais mis toute cette histoire en stand-by car je n'avais ni le temps, ni les moyens, ni même les compétences pour me lancer dans une enquête aussi délicate. Le fait de me rapprocher d'Amos Stamford était une vraie chance pour moi de faire toute la lumière sur cette période glauque de l'autre vie de mon père et tenter de lever le voile sur son assassinat.

- Vous avez procédé comment ?

- Stamford m'a confié les dossiers de chaque disparu. J'ai pointé tous les éléments de comparaison, les similitudes, j'ai refait les calculs de temps pour voir s'il n'y avait pas d'anachronisme... J'ai pu consulter les archives militaires, avoir accès aux carnets de route des régiments. Je me suis aussi rendu sur les lieux des combats ou de ce qu'il en reste après avoir aussi beaucoup discuté avec d'anciens combattants et rencontré des anthropologues spécialistes de la grande guerre.

- Les dossiers que nous a communiqués Stamford, c'était vous qui les avez rédigés ?

- En grande partie, oui, mais c'est lui qui les a finalisés.

- D'après vous Antoine Vasseur serait le seul à être sorti vivant de l'aventure, le seul qui soit en mesure de raconter ce qu'il a réellement vécu, de nous expliquer la façon dont il procède pour voyager à travers le temps et surtout de nous dire qui sont les gens derrière lui qui tirent les ficelles, car je présume que Vasseur n'est que la partie visible de l'iceberg, qu'il doit certainement exister toute une organisation pour gérer et mettre au point un tel processus.

- Peut-être, mais je n'en sais pas plus, mon rôle étant de seconder Amos Stamford lorsqu'il me le demande, rien de plus... Et pour répondre à la première partie de votre question, les autres sont tous morts avant d'avoir pu parler, ce qui explique que votre ami Vasseur puisse avoir une valeur inestimable aux yeux de certaines personnes.

- Mais vous docteur, VOUS, quel est votre sentiment ?

- Pour moi, ma conviction est faite : il s'est bien passé quelque chose qui échappe totalement à la science telle que nous la concevons actuellement et à notre compréhension, et qui continue encore aujourd'hui, le cas d'Antoine Vasseur en étant la meilleure preuve qui soit.

- Parlons un peu de son dossier médical et ce sera ma dernière question : que pensez-vous de cette histoire d'éclat dans la tête ?

- Ça, c'est LE grand mystère !... Je vous l'ai dit à notre première rencontre, cet homme devrait être mort. Vous avez vu les radios comme moi. Un objet de cette taille dans le lobe temporal c'est la mort instantanée et pourtant, il est toujours vivant. Pour être tout à fait franc avec vous, j'ignore toujours s'il s'agit réellement d'un éclat d'obus, d'une saloperie du même genre ou de quelque chose d'autre de beaucoup plus élaboré, certains paramètres me laissant

à penser qu'il pourrait s'agir de tout autre chose... comme d'un appareil très sophistiqué de géo localisation par exemple. Je ne connais pas grand-chose dans ce domaine mais je me suis un peu renseigné sur le sujet et tout laisse à penser que nous n'en sommes qu'aux prémices d'une technique qui évolue à grands pas.

- Vous dites « certains paramètres »... vous pouvez préciser ?

- Oui, comme la forme, la taille ou le poids estimé. C'est un objet que les rayons X n'arrivent pas à traverser. On sait qu'il est là mais on l'imagine plus qu'on ne le voit ce qui me fait dire que le jour où nous pourrions l'extraire il faudra être diablement fort pour comprendre à quoi ça sert. A les maintenir en vie, peut-être ? Mais c'est là une hypothèse toute personnelle.

- Vous êtes certain que les autres avaient la même chose ?

- Absolument certain. J'ai eu entre les mains les dossiers médicaux de tous les disparus et ils sont formels : même forme, même poids, même densité approximative, même endroit d'implantation.

- Donc nous n'en savons pas plus sur cet objet ?

- Non, les disparus ayant tous... disparu avant qu'on ait pu lancer la moindre analyse. Et puis analyser quoi d'ailleurs ? Je vous rappelle que les premiers cas remontent à une cinquantaine d'années et qu'à cette époque la médecine moderne telle que nous la concevons de nos jours en était encore à ses premiers balbutiements. »

Laurent Tellier tente une ultime question. « Mais on a fait des progrès depuis. Et maintenant que nous détenons Vasseur, vous pourriez peut-être tenter quelque chose ? »

- Je sais bien à quoi vous pensez, lui répond le Docteur Ayache, vous vous dites que nous pourrions l'opérer afin de lui extirper ce truc du crâne mais laissez-moi vous dire que c'est une fausse bonne idée car il est absolument impossible au niveau de nos connaissances actuelles de tenter une intervention sans tuer le patient. Vous êtes prêts à prendre ce risque vous ? Eh bien pas moi ! On pourra peut-être y penser dans une vingtaine d'années, alors on se revoit en l'an 2000. Voulez-vous que j'appelle ma secrétaire pour convenir d'un rendez-vous ? » Ignorant le sarcasme, les deux gendarmes se lèvent pour prendre congé. « Docteur, nous vous remercions de nous avoir accordé un peu de votre temps. »

- Inutile de vous rappeler notre accord, leur rappelle le Docteur Ayache en les raccompagnant jusqu'à la sortie. « Bonne journée Docteur, lui répond Kieffer en lui serrant la main, et encore merci de nous avoir reçu. Si toutefois vous vous souvenez d'un détail ou de quoi que ce soit d'autre qui puisse nous permettre d'avancer, n'hésitez surtout pas à me rappeler ».

- Je n'y manquerai pas, répond le Docteur Ayache, visiblement soulagé que l'entretien prenne fin avant de tourner les talons pour retourner voir ses patients.

Les deux gendarmes retournent rapidement vers leur voiture.

- Tu as bien tout enregistré, demande Kieffer à Laurent en lançant le moteur de la 4L.

- Tu parles, lui répond Laurent sans sourire, tout est dans la boîte.

- J'ai bien compris quand je t'ai vu trifouillé dans ta sacoche.

- Fallait bien, je n'ai aucune mémoire, c'est bien connu.

- Tout comme moi. Parfois je n'arrive même pas à me rappeler le prénom de ma femme. C'est pour te dire !

CHAPITRE XVIII

Suite du récit d'Antoine Vasseur...

Brigade de gendarmerie de Berry-au-Bac-Lundi 3 mai 15h30.
Julie, lorsque vous verrez Kieffer, dites-lui de venir me voir *fissa* ». La jeune stagiaire regarde la porte du bureau claquer méchamment sur l'adjutant-chef Feugières dont elle n'a eu le temps d'apercevoir que le dos et qui semble d'une humeur de dogue argentin à qui on aurait piqué son os. « *S'il vous plaît Julie ! Merci Julie ! Ça ne vous écorcherait pas la gueule et ça me ferait un bien fou, mon adjutant-chef* », marmonne la jeune femme, visiblement énervée par le manque évident de considération de la part de son patron.

« Et tant que vous y êtes, apportez-moi donc un café s'il vous plaît Julie ! Merci Julie ! ». Julie regarde la porte de ses yeux ronds. *Pas possible, il lit dans les pensées ou quoi ?* Elle en est là de ses considérations télépathiques quand la porte d'entrée s'ouvre à nouveau sur Kieffer et Tellier qui s'ébrouent de concert en pestant contre les éléments qui semblent s'être donné le mot pour leur pourrir la journée. « Putain de temps de merde, ne peut s'empêcher de commenter Laurent, synthétisant par-là même la pensée de son collègue, et dire qu'on est au mois de mai... »

- T'as raison, ce n'est pas un temps à mettre un flic dehors, approuve Michel en défaisant son manteau pour l'accrocher à la patère de l'entrée. « Au fait, Michel, lui fait Julie tandis que tous les deux se dirigent vers leur bureau, le boss veut vous voir ». Visiblement ravie de la mauvaise nouvelle qui risque bien de leur pourrir la matinée, la jeune femme plisse les yeux et ne peut s'empêcher de faire un clin d'œil à Laurent qui tente d'esquiver un repli stratégique vers les toilettes ce qui n'échappe pas à Kieffer. « Et tu vas où, toi ? »

- Heu... aux toilettes, chef.

- C'est pas l'heure ! »

Laurent, tout en se tortillant d'une jambe sur l'autre se masse l'abdomen en essayant de donner le change et dit d'une voix plaintive.

- Vous savez, chef, je suis réglé comme un coucou suisse. Si je n'y vais pas tous les matins entre 8 heures et 8 heures 30 je suis de mauvaise humeur et la journée est foutue. De plus je pourris la vie à tout mon entourage. Demandez à Julie, elle vous confirmera.

- Laisse Julie en dehors du coup. Je ne vois pas bien ce qu'elle vient fiche là-dedans d'ailleurs. Et puis je vais de dire un truc, il ajoute en pointant un index menaçant vers le jeune homme qui s'est instinctivement reculé contre le mur en murmurant d'une voix d'agonisant, tu viens avec moi. Si c'est encore pour prendre un cigare, il vaut mieux qu'on soit deux. Après tout, on fait équipe, non ? Aller, ouste, on se bouge ! Plus vite fait, plus vite on pourra se remettre au boulot... et plus vite tu pourras aller aux toilettes. »

Arrivés devant la porte, les deux hommes rectifient leurs tenues malmenées par la traversée du parking où continuent de s'abattre des bourrasques de pluie. Avant qu'ils n'aient pu frapper à la porte, la voix de Feugières leur intime l'ordre d'entrer, ce qu'ils font en s'encourageant mutuellement du regard. Dans ces moments de grande détresse morale, il n'y a plus ni chef ni subalterne ni jeune ni vieux, juste deux couillons inquiets parce que le patron a décidé de leur pourrir la vie. *Quand faut y aller*, pense Kieffer en poussant la porte, bien décidé quand même à ne pas se laisser emmerder au-delà du raisonnable.

« Bonjour et asseyez-vous, messieurs », fait l'adjudant-chef Feugières qui les accueille sans se lever de son siège comme à son habitude, signe que les temps ne sont plus à la rigolade. Les deux gendarmes se mettent au garde à vous puis saluent réglementairement en ôtant leurs képis qu'ils glissent sous leur bras gauche pour attendre la suite. « Vous avez demandé à nous voir mon adjudant-chef ?

- Non, j'ai demandé à VOUS voir, maréchal des logis-chef, mais peu importe, quand y'en a pour un, y'en a pour deux, plus on est de fous etc. etc. Bref, vous connaissez ces dictons à la con aussi bien que moi. *Et tant va la cruche à l'eau...* ne peut s'empêcher de penser Laurent Tellier en s'asseyant sur le second fauteuil encore plus défoncé que le premier. De son côté, Michel Kieffer a une réflexion légèrement plus pertinente que son jeune collègue, à savoir : *quelle mouche le pique ?* car il est vrai que depuis hier, le changement de comportement de leur patron est impressionnant. Si Feugières n'a jamais été spécialement affable avec ses hommes, il a toujours su se montrer courtois tout en restant ferme et attentif à chacun. Mais là, ce n'est plus du tout le même homme qu'ils ont en face d'eux. Il semble énervé, fatigué, et surtout plus soucieux que d'habitude. « Alors, Michel, vous en êtes où ?

- Tout est dans mon rapport d'hier, explique Michel Kieffer, mais si vous me permettez, mon adjudant-chef : pourquoi me posez-vous cette question ? » L'adjudant-chef se cale dans son fauteuil avant de désigner d'un vague geste de la main les rapports d'enquête dactylographiés des derniers jours qui s'empilent sur le bureau. « Parce que c'est une question que le procureur Cazeneuve me pose régulièrement au moins trois fois par jour, que je ne vois rien là-dedans qui puisse me permettre de lui répondre, et qu'il va falloir pourtant bien lui donner quelque chose à becqueter pour le faire patienter... mais ça c'est mon problème. Et de plus, depuis ce matin il y a du nouveau. » Pour le coup, les deux gendarmes se regardent sans comprendre. « Comment ça, du nouveau ?

- Je vais vous expliquer, fait l'adjudant-chef en regardant à tour de rôle les deux hommes, mais avant, répondez franchement à cette question : que pensez-vous d'Amos Stamford ?

- Mon adjudant-chef, je crois avoir déjà répondu à cette question, réplique Michel Kieffer. Personnellement, je pense qu'il est dangereux pour nous et pour l'enquête.

- Et c'est tout ?

- Non ! Il faut d'urgence trouver un moyen de le mettre sur la touche. » L'Adjudant-chef ne répond rien, trop absorbé qu'il est à observer la tempête qui fait rage dehors. « Quel temps de chien, il fait plus pour lui que pour les deux autres, ma femme a bien raison quand elle dit que l'hiver est loin d'être terminé. On n'a pas vu ça depuis (il plisse les sourcils pour essayer de se souvenir)... depuis au moins trente ans. » Puis il enchaîne très vite : « Amos Stamford n'existe pas... je veux dire par là que cet homme c'est du bidon. » Devant le silence médusé de ses hommes il s'explique. « Du jour où il a débarqué chez nous, j'ai eu des doutes. J'ai fait semblant de croire à ses balivernes pour attarder mental et j'ai volontairement joué son jeu. Tandis que vous enquêtiez de votre côté, j'ai passé quelques coups de téléphone à des collègues du ministère de l'intérieur qui m'ont tous dit la même chose, à savoir que cette histoire est impossible. Ils sont formels et n'en démordent pas : c'est du flan de A à Z. A part que ce type est un foutu menteur, qu'il est doué d'un baratin de camelot et malin comme un singe on n'en sait pas plus qu'au début. Ce gus reste un mystère, comme toute cette histoire d'ailleurs. Raison de plus pour marcher sur des œufs. »

Kieffer semble réfléchir à 200 à l'heure. « Oui Michel ? Quelque chose vous intrigue ?

- Une question, mon adjudant-chef... vous m'aviez bien dit que vous aviez reçu un appel de l'Elysée ? » Feugières se crispe à l'évocation du coup de fil. Il a horreur d'être pris en défaut et de passer pour un blaireau devant ses hommes, ce qui n'est pas loin d'être le cas s'il se

confirmait que ce fameux coup de bigophone n'était qu'un canular ou pire. « Oui, seulement il m'a été impossible de vérifier, les collègues qui devaient me renseigner n'ayant pas accès à ce genre d'information. Alors de deux choses l'une... soit Stamford est un mythomane, et nous ne risquons rien, soit il est réellement ce qu'il dit être et là on va avoir avant peu un tas d'emmerdements dont vous n'avez même pas idée. »

Chacun réfléchit dans son coin, à savoir à quoi peut bien ressembler « *un tas d'emmerdements dont on n'a même pas idée* ». Les perspectives d'un avenir radieux semblent aussi bouchées que la ligne de crête du chemin des dames. Kieffer demande d'un ton ferme quels étaient les ordres et la manière dont on allait gérer le cas Stamford. « Simple, on fait comme si on ne savait rien, répond Feugières, on continue à jouer les innocents et dès que Stamford se pointe, vous me le coffrez pour le motif qui vous plaira. Ça ne doit pas être bien difficile à trouver et au besoin, Cazeneuve nous aidera. Ensuite on le cuisine jusqu'à ce qu'il nous crache le morceau.

- Et pour la suite de l'enquête ?

- On ne change rien, vous continuez en passant la surmultipliée. Cette affaire devient notre priorité absolue. S'il vous faut plus de monde dites-le-moi, bien que ça me paraisse difficile avec ce temps pourri qui va me bouffer tout mon effectif. Au fait, vous en êtes où avec Vasseur ?

- Nous le revoyons cette après-midi. Laurent a convoqué son ex épouse qui nous a donné son accord pour une confrontation. Ça risque de ne pas être triste, mais nous sommes obligés d'en passer par là. » Feugières extrait une série de photos dissimulées parmi les papiers qui traînent sur le bureau et les tend à Kieffer. On y voit Stamford de face et de profil, en pleine phase explicative. Voyant l'étonnement suscité par les épreuves photographiques il lui explique : « ce sont des clichés de notre ami Stamford que j'ai fait prendre à son insu par un de nos hommes durant notre dernière conférence, vous savez, celle où vous avez failli en venir aux mains. Ne me demandez pas pourquoi j'ai fait ça, je n'en sais rien moi-même, probablement l'instinct du chasseur. Montrez-les à Vasseur, quelque-chose me dit que ça pourrait être édifiant.

- Édifiant ? parce que vous croyez que...

- 'Sais pas, une idée comme ça. Ça ne coûte rien d'essayer, non ? Autre chose ?

- Oui, encore une autre interrogation et de taille. Si on admet que Stamford est un affabulateur, quel est le rôle exact du Docteur Ayache ? Complice, victime ou les deux à la fois ?

- Je me suis posé la même question. Et vous, vous en pensez quoi ?

- Il me semble être de bonne foi et son histoire tient debout.

- Vous pensez donc qu'il ait pu être manipulé ?

- Connaissant Stamford, ce n'est pas impossible. » Feugières se retourne vers Laurent en lui disant : « vous, demain matin vous foncez à Paris. Débrouillez-vous pour me ramener tout ce que vous pourrez trouver sur Ibrahim Ayache. Sa vie, ses études, son cursus universitaire, ses fréquentations, je veux tout savoir sur ce toubib. Tant que vous y serez, voyez si l'histoire de son père tient la route. Tachez de vous renseigner auprès de la préfecture pour savoir s'il existe un dossier au nom de Mohamed Ayache. Voyez aussi auprès des journaux et demandez-leur s'ils ont des articles concernant un amnésique d'origine maghrébine trouvé dans le 19^{ème} arrondissement début 62. Rapprochez-vous des collègues qui ont dressé le PV d'intervention et demandez à consulter leurs archives. Même punition pour Stamford. Ce

type doit bien sortir de quelque part. Personne ne peut être totalement transparent. Il a bien dû, à un moment ou un autre, laisser des traces.

- Rien que ça, proteste Laurent, mais ça va demander un temps fou !

- Ça prendra le temps que ça prendra... Je vous donne deux jours. Emmenez votre Julie avec vous, ça la sortira de son bocal. Et tant que vous serez à Paris essayez de consulter les archives du ministère de la guerre.

- Il faut une commission rogatoire...

- Cazeneuve nous en fournira une. Je vais m'en occuper immédiatement. » Puis s'adressant à Kieffer: « vous voyez autre chose Michel ? »

- Pas dans l'immédiat, mon adjudant-chef. » Voyant Laurent sans réaction, Feugières le houspille de nouveau. « Vous attendez quoi, le déluge ? Allez préparer votre valise, vous partirez demain-matin ; je vous donne deux jours, pas un de plus. Je veux que vous me fassiez deux rapports journaliers, un à midi et le second à 18 heures. Si je ne suis pas là vous laissez un message à la permanence. Et tachez de rester joignable. Aller, foncez, vous devriez déjà être de retour avec mes réponses. » Une fois Laurent Tellier sorti, l'adjudant-chef Feugières croit bon d'ajouter en soupirant : « Ah les jeunes... au fait Michel, vous saviez qu'ils allaient se marier, lui et Julie ?...

- Je viens d'apprendre la nouvelle à l'instant. Je voulais justement vous en parler.

- Ça vous pose un problème ?

- Aucun, mon adjudant-chef, du moment que ça ne perturbe pas la bonne marche du service.

- Connaissant nos tourtereaux, ça m'étonnerait. Et puis de toute façon nous sommes tous passés par là, alors il faudra faire avec. A nous de nous adapter. » Puis il ajoute en rigolant, ce qui ne lui arrive que très rarement : « allez mon petit, bouclez-moi cette affaire qu'on puisse penser à faire la fête. » En refermant la porte derrière lui, Michel Kieffer entend Feugières hurler dans son dos : « et ramenez-moi des résultats, sacrebleu ! »

Début d'après-midi de cette même journée, Michel Kieffer passe une fois n'est pas coutume le poste de sécurité de l'hôpital pour venir garer sa voiture de fonction aux couleurs de la gendarmerie devant l'unité de soins psychiatriques. Quelques minutes plus tard, il se retrouve seul en tête à tête avec Antoine Vasseur. Il n'a vu ni de loin ni de près le Docteur Bergeron et c'est tant mieux après l'incident de la veille. « Je suis heureux de voir que vous avez récupéré depuis hier. Aujourd'hui, mon collègue ayant été dans l'obligation de s'absenter, nous serons seuls pour continuer cette discussion... que nous allons également devoir enregistrer, il ajoute en sortant le petit enregistreur et en le posant sur la table de chevet. Vous sentez-vous capable de poursuivre à partir de là où nous en étions restés ? » Le jeune homme acquiesce d'un geste du menton. « Je vous résume donc ce que vous nous avez déclaré hier après-midi, continue Kieffer tout en jetant un œil à son carnet de notes... Vous nous avez déclaré que vous vous appeliez bien Antoine Vasseur, que vous êtes né le 16 avril 1955 d'André Vasseur, ouvrier métallurgiste à la PUM de Reims, décédé, et de Monique Vasseur née Monique Zcarneski, employée aux établissements Piper-Heidsick, également décédée. C'est exact ? » Antoine Vasseur acquiesce.

- Bien, poursuit Michel Kieffer qui lève rapidement la tête de ses notes pour observer à la dérobée les réactions du jeune homme, maintenant excusez-moi, mais je me dois de vous poser une question... pouvez-vous nous jurer sous serment n'avoir jamais utilisé une autre identité que la vôtre, c'est-à-dire celle que vous venez de nous donner. » Antoine Vasseur marque un moment d'hésitation avant de répondre. « De ce côté-ci, je vous confirme que je me nomme bien Antoine Vasseur. De l'autre côté j'ai effectivement utilisé une autre identité.

- Rappelez-moi quelle était cette identité ?

- Lucien Gonçalves. Mais nous en avons déjà parlé hier. » Kieffer ne relève pas et poursuit : « si vous le voulez, nous y reviendrons plus tard. Donc, vous nous avez déclaré avoir pris votre service le 16 avril 1977 à 6 heures 40. A cette date vous étiez chauffeur-livreur à la SARL Petit située 36 route de Craonne à Berry au Bac dans le 02. Vous avez ensuite pris la RD 18 en direction de Soissons pour effectuer vos livraisons. Toujours suivant vos déclarations, vous nous dites, je vous cite : « *arrivé à hauteur du lieudit le plateau de Californie je suis rentré dans un mur de brouillard, j'ai perdu le contrôle de ma camionnette et je suis sorti de la route. Suite au choc j'ai perdu connaissance.* » Puis vous dites que vous vous êtes réveillé quelques temps plus tard en pleine bataille. Vous vous souvenez de la suite ?

- Comme je vous l'ai également déjà raconté, j'ai été pris en charge par deux hommes qui m'ont ramené au poste de secours le plus proche. Ensuite j'ai été soigné dans un hôpital militaire où je suis resté le temps de ma guérison.

- Cette identité de substitution vous est venue comment ?

- Lorsque nous sommes redescendus vers les lignes arrière, j'étais dans un sale état. Outre ma blessure à la tête qui me faisait souffrir, j'étais terrorisé et incapable de m'expliquer ce qui m'était arrivé. Juste avant que les brancardiers ne me retrouvent, le premier des deux hommes qui m'accompagnaient a pris une balle dans la tête et s'est écroulé devant moi. J'étais mort de trouille et me suis enfui par une série de boyaux. Le second homme m'a suivi en hurlant de revenir, que j'allais me faire descendre. C'est à ce moment précis que j'ai entendu une énorme déflagration derrière moi qui m'a projeté contre un tas de pierres. Quand je me suis retourné j'ai constaté qu'il ne restait plus rien de lui. Rien sauf un tronc sans jambes et un bras à moitié arraché. La tête quant à elle avait disparue. C'est là que je suis tombé dans les pommes.

-Vous vous souvenez du nom de cet homme ?

- C'est bien la seule chose dont je me souviens.

- Il s'appelait comment ?

- Gonçalves... Lucien Gonçalves.

- Donc, vous reconnaissez avoir emprunté le nom d'une personne décédée ?

- On m'a retrouvé avec sa plaque d'identité ou ce qu'il en restait autour du cou. Ce sont eux qui ont décidé que je devais m'appeler comme ça, pas moi, eux !

- Qui ça « eux ? »

- Qu'est-ce que j'en sais moi ? Peut-être les mêmes qui m'ont expédié là-bas.

- Qui aurait pu vous passer la plaque d'identité d'un mort autour du cou ?

- Figurez-vous que c'est la question que je me pose depuis 65 ans. Et je n'ai toujours pas trouvé la réponse. Peut-être serez-vous plus malin.

- Et quand vous vous êtes réveillé ?

-... J'étais dans un lit d'hôpital. Une bonne sœur me parlait, puis ensuite les toubibs sont arrivés. Rien qu'à voir leurs tronches, j'ai compris qu'il se passait quelque chose d'anormal.

-Vous ne vous souvenez pas de ce qui s'est passé entre le moment où vous vous êtes évanoui et le moment où vous vous êtes réveillé dans cet hôpital ? Essayez de vous rappeler, c'est très important. » La réponse arrive sèche et sans appel.

« Non ! Faudra que je le dise combien de fois pour que l'on me croie ? » Percevant l'énervement du jeune homme, Michel Kieffer décide de lever un peu la pression. « Calmez-

vous, Monsieur Vasseur ! Je sais combien certaines questions peuvent vous être pénibles, mais il est absolument vital pour moi d'essayer d'y voir clair.

- Je comprends bien, mais mettez-vous un instant à ma place. Ça fait des années qu'on me bassine avec ces mêmes questions à la con. Parce que, là-bas aussi ils ont tout fait pour savoir qui j'étais, comment j'avais fait et patati et patata... si vous croyez que c'est marrant pour moi de devoir rabâcher chaque fois la même histoire ! Non je ne me rappelle pas, non je ne sais pas comment cette foutue plaque d'identité au nom de Lucien Gonçalves s'est retrouvée accrochée autour de mon cou. Mon nom à moi c'est Antoine Vasseur, ANTOINE VASSEUR, bordel de merde !... faut le chanter sur quel ton pour se faire entendre ?

- Bien, fait Michel Kieffer en arrêtant le petit enregistreur, et si on faisait une pause ? Ça pourrait nous aider à nous détendre, non ?

- C'est ça, fait Antoine, caustique, faisons une pause. Et à propos de détente, je vois ma femme quand ?

- Aujourd'hui même. » Contrairement à ce que pensait Kieffer, Antoine Vasseur est loin de sauter de joie. On dénote même une certaine panique lorsqu'il demande comment elle va. « Vous jugerez par vous-même. On continue ?

- Si vous voulez.

- Avant, je fonce à la machine à café », fait Michel Kieffer en se levant pour sortir, laissant Antoine perdu dans un abîme de réflexions. Lorsque le gendarme revient, un gobelet fumant à la main, il retrouve le jeune homme dans la position où il l'avait laissé quelques instants auparavant, les yeux rivés à la fenêtre, fixant un point imaginaire à travers les vitres ruisselantes de pluie. Kieffer le secoue doucement par l'épaule pour le faire recoller à la réalité. « Arrêtez de me secouer comme un prunier, je vais bien !

- Si vous le dites », marmonne Kieffer en appuyant sur la touche REC de l'enregistreur avant de reprendre : « là-bas, lorsque l'on vous a interrogé, vous n'avez pas pensé à leur dire qui vous étiez vraiment ?

- Si, mais j'avais bien trop peur. Et puis ça aurait servi à quoi ? Personne ne connaissait Antoine Vasseur et moi je n'avais rien pour prouver ma véritable identité. J'ai bien pensé leur raconter mon histoire, mais après mûre réflexion j'ai vite renoncé. Leur expliquer qu'ils parlaient à un type venu du futur et qui n'était pas encore né, ça équivalait tout bonnement à m'attacher moi-même au poteau d'exécution ou, avec un peu de chance, finir en légume chez les dingues.

- Vous avez donc préféré mentir ?

- Encore une fois, je n'avais pas le choix. Croyez-moi, ma seule chance de rester en vie était de me taire, de ne rien lâcher afin de gagner du temps pour essayer de me sauver de toute cette chienlit qui me tombait dessus. Et peut-être ainsi espérer retrouver un jour le chemin de la maison, mais ça... à la fin j'en avais tellement plus rien à foutre que j'ai craqué, j'ai accepté de me glisser dans la peau de Lucien Gonçalves, du moins pour un temps. »

Puis brusquement Antoine Vasseur se tait. Kieffer profite de ce moment de calme relatif pour sortir de sa serviette les photos que Steiner et sa femme lui ont confiées, avant de les poser bien en évidence devant Vasseur avec des gestes lents de mauvais comédien. « Vous reconnaissez cet homme et cette femme ? ». A la vue des clichés, Antoine Vasseur a un geste de recul tandis que le sang reflue de son visage. De cireux, le teint est devenu franchement livide. Mais après s'être repris, il répond en désignant celui de Steiner : « lui, c'est le docteur Steiner. Il s'est occupé de moi en 17 lorsque j'étais à l'hosto ». Tout en parlant, il prend délicatement la seconde photographie, celle de Martha Steiner qui la montre au milieu de son équipe d'infirmières et la contemple longuement. Là aussi, le changement d'expression est

spectaculaire. Pour lui, le temps semble régresser, faisant resurgir une vague de souvenirs. Ses yeux se brouillent de larmes mal contenues et sa voix chavire quand il explique en désignant une silhouette sur le cliché : « elle c'est Martha... Martha Keller. Elle était infirmière-chef dans le même hôpital...comment avez-vous eu ces photos ?

- Ce sont eux qui nous les ont confiées.

Antoine Vasseur regarde Kieffer sans comprendre. « *Eux ? Comment ça eux ?* »

- Eux...Monsieur et Madame Steiner. Ils sont mariés ensemble.

- Mariés ?

- Ils se sont mariés, oui. En juin 1921.

- Ils vivent encore ? » demande la voix tremblante d'émotion d'Antoine Vasseur. Le maréchal des logis chef acquiesce lentement de la tête. Il se rend compte que la souffrance du jeune homme n'est pas feinte, que ses révélations sont comme autant de coups de poignards qui lui transpercent le cœur. Mais c'est le jeu, le passage obligé. Dégueulasse, mais obligé. « Et... ils vont bien ?

- Comme des gens âgés qui vieillissent doucement. » Les yeux d'Antoine Vasseur semblent à nouveau perdus dans le vague. Ils sont comme un miroir tourné vers un passé que lui seul peut appréhender. « Ils vous ont parlé de moi ? »

Gêné, Michel Kieffer hésite à répondre, tandis qu'Antoine insiste en haussant le ton : « je vous demande s'ils vous ont parlé de moi ?

- Oui, bien sûr !

- Et ils vous ont raconté quoi ? » Kieffer voit bien que c'est le bon moment pour reprendre les choses en main. « Écoutez, Antoine, ici c'est moi qui pose les questions. Alors, continuez votre histoire et moi je verrai si je peux vous raconter la mienne. Ça vous va comme ça ?

- D'accord, mais après vous m'expliquerez.

- Vous avez ma parole. » Antoine reprend alors son récit et ce qu'il raconte est en parfaite adéquation avec celui que lui a fait Steiner. Son réveil, puis sa prise en charge par Duvauchel et son équipe, toute l'histoire concorde. Kieffer le laisse parler, avant de l'interroger sur la période qui a suivi sa convalescence.

« Si je me souviens bien de l'accident qui m'a propulsé en 1917 et de ce qui s'est passé immédiatement après, je ne me souviens de rien d'autre, désolé. » Bizarrement, Michel Kieffer sent la réticence qu'a Antoine à parler de la suite. A moins que ce ne soit de la pudeur ou tout simplement de la peur. Que s'est-il réellement passé après son séjour à l'hôpital ? Ni hier le Docteur Steiner et son épouse et encore moins aujourd'hui Antoine Vasseur ne semblent pressés d'aborder le sujet.

« J'ai procédé à quelques rapides calculs qui ne restent en tout état de cause qu'hypothétiques, car lorsque l'on vous a retrouvé et transporté jusqu'à l'HOE vous ne portiez sur vous aucun papier militaire ni aucun document attestant le bien fondé de mes théories. Alors écoutez bien et dites-moi ce que vous en pensez, car encore une fois ce n'est que de la théorie. » Michel Kieffer se ménage une courte pause en se plongeant dans ses notes avant de poursuivre.

- Vous avez disparu le 16 avril 77 pour réapparaître le 16 avril 1982, soit cinq ans jour pour jour. Aux dires du Docteur Steiner et sous réserve de vérifications ultérieures, il semblerait que vous ayez été retrouvé blessé le matin même de l'offensive qui a commencé le 16 avril 1917 à 6 heures du matin, puis transporté vers l'arrière par une équipe de brancardiers dans la matinée du même jour. Dès le lendemain matin vous avez été évacué vers l'HOE 15 de

Montigny sur Vesle où vous avez été pris en charge puis soigné par l'équipe du commandant Duvauchel dans laquelle se trouvait le Docteur Steiner. Exact ?

- Exact, soupire Antoine Vasseur.

- Combien de temps êtes-vous resté hospitalisé ?

- Jusqu'à la fin de la guerre.

- Jusqu'à la fin de la guerre ? Vous me dites que vous êtes resté à l'HOE 15 pendant plus d'un an ? Expliquez-moi ça.

- En fait, l'HOE 15 n'est pas resté toute la guerre au même endroit. Il a été plusieurs fois remanié puis déplacé au fil des combats. Mais moi j'ai toujours suivi le Docteur Steiner... sur tous les fronts. Et pour répondre à votre question, normalement j'aurais dû faire comme tous les blessés : ou être démobilisé ou être réintégré au sein de mon unité. Mais mon cas était... spécial. Je ne possédais aucun papier et je portais le nom d'un mort. Les seules personnes à qui je me suis confié étaient les docteurs Steiner et Duvauchel, mais seul Steiner a cru véritablement à mon histoire, Duvauchel lui étant plus sceptique ; et de toute façon il est mort avant d'en savoir d'avantage. Suite à la visite des SR ils ont décidé de me rayer de la liste des admissions.

- Et comment ont-ils réalisé ce tour de passe-passe ?

- Ils ont fait disparaître tous les documents qui pouvaient faire remonter quiconque jusqu'à moi en me faisant fabriquer des papiers, officiels ceux-là, au nom de Lucien Gonçalves. Ils m'ont ensuite trouvé un boulot au sein de l'hôpital de façon à ce que je n'ai pas à retourner au front. Apparemment la supercherie a tenu jusqu'à la fin du conflit. » Le scepticisme se lit sur le visage de Michel Kieffer qui se frotte le menton d'un air dubitatif. *Un peu tiré par les cheveux, ton histoire, mon petit gars, pense-t-il.* Pourquoi Kieffer a-t-il la désagréable impression dès cet instant qu'Antoine Vasseur lui ment ? A part lui-même qui essaie-t-il de protéger ? « Vous semblez ne pas me croire ?

- Difficile à avaler, mais admettons... admettons que ça ce soit bien passé comme vous le dites. Pourquoi ont-ils fait cela d'après vous ? Ils auraient pu tout aussi bien vous remettre aux autorités militaires ?

- Bien que d'un grade inférieur à celui de Duvauchel, le Docteur Steiner était un esprit brillant bien en avance sur son temps. C'était un passionné de mathématiques, de musique moderne et il lisait énormément. Je ne me souviens pas avoir vu un type lire autant que lui. Je ne sais pourquoi, mais dès qu'il m'a vu il a su tout de suite que mon cas était un cas à part, bien différent de ce qu'il lui avait été donné de rencontrer jusqu'à présent. Lorsque je lui ai déballé mon histoire, j'ai tout de suite senti qu'il me croyait. Par la suite il n'a eu de cesse de m'aider, de me protéger.

- Vous pensez qu'il attendait d'en tirer un quelconque avantage ou un profit personnel ?

- Non ! J'ai toujours pensé qu'il m'attendait... tout simplement. Qu'il était là pour moi. Je sais, c'est idiot, mais c'est comme ça.

- Bien ! Et après ?

- Après quoi ?

- Eh bien, après la guerre, naturellement ! Parce que, voyez-vous, j'ai fait quelques petits calculs tout simples : le conflit s'étant arrêté le 11 novembre 1918, vous avez donc été mobilisé 1 an, 6 mois et 25 jours. Admettons que votre démobilisation ait pris un bon mois, vous avez été rendu à la vie civile disons... vers le 20 décembre 1918. Cela vous paraît plausible ?

Antoine Vasseur a un geste d'énervement et ne répond rien. « Bon, je continue, fait Kieffer. Si on admet que le temps ait la même valeur de l'autre côté qu'ici, vous avez donc fait le

chemin inverse le 17 novembre 1921. Vous êtes donc resté presque 3 années après la fin du conflit. Alors je vous pose la question : qu'avez-vous fait durant tout ce temps ? » Un voile vient assombrir le regard du jeune homme tandis que ses traits se durcissent et que ses mâchoires se serrent. Et cette fois-ci, Kieffer en a la certitude... ce sentiment de panique, ce regard buté il les a croisés trop souvent dans le regard des prévenus au cours des centaines d'interrogatoires qu'il a menés dans des affaires antérieures à celle-ci. *Il sait, se dit-il, il sait, mais il ne dira rien.*

Devant le silence obstiné d'Antoine, il insiste pourtant. « Alors, je répète ma question : qu'avez-vous fait durant tout ce temps où vous êtes revenu à la vie civile ? Et ne me dites pas que vous ne vous rappelez pas, parce que je n'en crois rien.

- C'est pourtant l'exacte vérité, je ne me souviens de rien. Je me rappelle l'hosto, le Docteur Steiner et son infirmière, puis ces deux officiers venus m'interroger. Et je me suis réveillé ici.

- Donc, vous avez bien un trou de 3 ans dont vous n'avez aucun souvenir ? Vous auriez pu faire n'importe quoi durant tout ce temps, je ne sais pas moi... vous marier, avoir des enfants.

- C'est possible en effet. On peut tout imaginer, même le pire... quoique le pire je l'avais vécu avant.

- Bien sûr, acquiesce Kieffer, bien sûr...» Il laisse passer quelques instants, histoire de laisser Antoine Vasseur rassembler un peu ses idées en ayant bien conscience que la question qui vient ne va pas être facile à traiter. Pourtant il y va franco. « Parlez-moi un peu de cette infirmière-chef, cette Martha Keller devenue depuis Madame Steiner. Dites-moi quelles étaient vos relations ? » Immédiatement Kieffer sent qu'il vient de toucher au bon endroit. Rien qu'à son attitude, on peut se rendre compte qu'Antoine Vasseur aurait voulu tout faire pour éluder la question. Ses mains se remettent à trembler tandis qu'il tente de remonter convulsivement les draps sur lui, comme pour se protéger. Si seulement il pouvait disparaître sous la couette comme lorsqu'il était gamin et qu'il avait peur des ogres et des farfadets qui remuaient dans le placard dont les portes baillaient sur un enfer imaginaire. Il fuit le regard du gendarme qui insiste : « vous ne voulez pas qu'on en cause ?

- Je ne la connais pas.

- Vous en êtes bien certain ? Il me semble pourtant que tout à l'heure vous m'avez dit que...

- Puisque je vous dis que je ne la connais pas, fait Antoine l'air buté.

- Moi, je crois que vous la connaissez très bien, au contraire », répond le gendarme en fouillant à nouveau dans sa sacoche pour en ressortir le médaillon, ainsi que le briquet et le portefeuille retrouvés sur le plateau de Californie qu'il dépose délicatement un à un devant le jeune homme qui a, cette fois encore, un mouvement de recul. « Vous reconnaissez ces objets ?

- Vous... Vous avez eu ça comment ? », balbutie Antoine Vasseur au comble de la surprise.

- Vous les reconnaissez oui ou non ? insiste Kieffer.

- Jamais vu ces trucs-là, fait Antoine en écartant les objets d'un revers de main.

- Vous mentez mal, mon petit vieux, soupire le maréchal des logis chef, vous mentez mal depuis le début et vous me faites perdre mon temps car il semblerait que ces « trucs-là » comme vous dites-vous appartiennent en propre.

- Mais puisque je vous dis que ces machins ne sont pas à moi, hurle cette fois Antoine Vasseur hors de lui.

- Alors expliquez-moi comment se peut-il qu'on les ait trouvés juste à l'endroit où on vous a trouvé, vous ?

- J'en sais rien !

- Bien ! Admettons que le briquet et le portefeuille ne vous appartiennent pas... qu'ils soient tombés du ciel par hasard. Avec une bonne imagination, on peut tout envisager, non ? » lui répond Kieffer en faisant tourner le médaillon comme un pendule sous le nez de Vasseur qui se recule instinctivement, comme hypnotisé. « Mais si je l'ouvre, vous savez ce que je vais trouver ? », insiste-il doucement le gendarme.

- Non, parvient à murmurer Antoine en déglutissant péniblement.

- Non ?! Et bien voyons voir ». D'une pression du pouce sur le remontoir il ouvre le derrière de la montre à gousset, fait semblant de découvrir la petite photo couleur sépia qui attend sagement dans son logement depuis une bonne soixantaine d'années et prend l'air du surpris du type qui découvre par hasard une perle dans l'huître qu'il vient d'ouvrir. En couronnant le tout d'un petit sifflement admiratif, il dit d'un air entendu : « vous pouvez peut-être m'expliquer pourquoi la photo de Martha Steiner se trouve dans VOTRE montre.

- Non, j'en sais rien, rien du tout et ce n'est pas ma montre ! » *Bourrique*, pense en lui-même Michel Kieffer qui ne s'attendait pourtant pas à une autre réaction de la part du jeune homme, *foutu bourricot*. « Vous ne l'avez même pas regardée. Curieux pour quelqu'un qui ignore ce qui se trouve à l'intérieur... ou au contraire le sait parfaitement. » Se sentant pris en défaut, Antoine Vasseur baisse la tête et se mure dans le silence. « Comme vous voudrez », soupire Michel Kieffer en replaçant les objets dans la sacoche. Après une courte pause il consulte de nouveau ses notes et revient à la charge. « Vous m'avez dit que vous aviez été confronté à deux officiers. Qui étaient-ils et que voulaient-ils ? »

A l'évocation de sa première rencontre avec les officiers des services de renseignement, Antoine sort brusquement de son mutisme, visiblement trop heureux de passer à autre chose. « Je me rappelle de cette journée comme si c'était hier. Ils étaient deux à s'être déplacés, un grand costaud et un autre plus petit. Mais un seul menait vraiment l'interrogatoire.

- Vous rappelez de leurs noms ? » Antoine se saisit de la photo et désigne le plus petit des deux. « Celui-là c'était le commandant Stamford. L'autre je me rappelle plus... En tous cas, c'était vraiment deux belles ordures. » Le maréchal des logis-chef aurait pris le plafond de la chambre sur la tête que ça n'aurait pu lui faire un effet différent. A la simple énoncée du nom de Stamford, il sait immédiatement qu'il vient de résoudre une partie de l'énigme et qu'Antoine Vasseur dit bien la vérité. Pour masquer son trouble, il se saisit de la carafe d'eau posée sur la table de nuit et se verse un verre qu'il boit d'un seul trait. Puis, comme pour le couple Steiner, il fouille de nouveau dans sa sacoche pour en retirer la série d'épreuves piratées par ses collègues et montrant Stamford dans différentes postures. Il en choisit une dans le lot qu'il met d'un geste brusque devant les yeux d'Antoine. « C'est bien de cet homme dont il s'agit ? » La vue du visage de Stamford déclenche immédiatement chez Antoine un nouveau mouvement de panique vite refreiné par Kieffer qui le calme en lui posant une main sur le bras. *Il est temps que ça se termine*, pense le militaire en lui-même, *ou il va finir par me claquer dans les pattes pour de bon*.

- Doucement, Antoine, ici vous ne risquez plus rien. Si ce que vous me dites sur cet individu s'avère exact nous allons l'arrêter et le mettre hors d'état de vous nuire. Nous allons également mettre du monde pour vous protéger. Dès maintenant et tant que toute cette affaire ne sera pas résolue vous aurez constamment un homme devant votre porte. Et ne me remerciez pas, car je dois vous faire un aveu. Jusqu'à présent, je trouvais votre histoire plus que suspecte, mais au vu de ce que vous nous dites, le tout recoupé par nos propres renseignements, je commence à croire que vous dites la vérité. Ce qui ne veut pas dire que je comprends tout.

- Si vous croyez que j'y comprends quelque chose moi-même... je me contente de subir et de survivre comme je peux, c'est tout.
- Et ce n'est déjà pas si mal, ajoute le gendarme en conclusion.» Puis après un bref silence, il reprend : « que pouvez-vous me dire sur cet homme ?
- Que ces deux mecs sont des saloperies finies. Ils m'ont cuisiné à tour de rôle durant des heures pour soi-disant m'éviter le poteau. Le poteau, tu parles !... Jusqu'à mon dernier souffle je reverrai leurs visages. Surtout celui de ce commandant Stamford. Lui, c'était le pire des deux. Dès que je l'ai vu il m'a donné froid dans le dos. L'autre se tenait plus en retrait, mais ce n'était qu'une apparence, car pour être resté quelques instants seul avec lui, je peux vous dire que les torgnoles volaient bas.
- Parce qu'ils vous ont frappé ?
- Qu'est-ce que vous croyez, que c'était des tendres ? Qu'ils avaient fait le déplacement de Paris exprès pour mes beaux yeux ? Toute cette époque était dure et eux ils faisaient une guerre qu'ils voulaient gagner... par n'importe quels moyens.
- Mais enfin, que voulaient-ils savoir ?
- Je pense qu'ils m'ont interrogé pour la forme. En fait, ils en savaient déjà beaucoup.
- Sur quoi ?
- Sur ma véritable identité et surtout sur ma façon d'avoir traversé le temps.
- Et vous leur avez dit quoi ?
- La même chose qu'à vous... que je n'en savais rien. » Brusquement Antoine Vasseur semble se réaliser ce que toutes ces questions signifient. « Dites... ne me dites pas qu'il est ici !! » Cette fois, Kieffer baisse les yeux devant le regard implorant du jeune garçon avant de lui avouer la vérité : « si et c'est pourquoi je dois absolument vous faire protéger.
- Contre ce type ? Impossible ! C'est comme si j'étais déjà mort.
- Ne dites pas ce genre de connerie, lui fait doucement Kieffer, parce que ça voudrait dire que nous ne servons à rien.
- Croyez-moi, soupire Antoine, contre ces gens-là, à part la fuite il n'y a pas grand-chose d'autre à tenter.
- Et bien nous verrons ! En attendant...» La porte de la chambre s'ouvre doucement laissant passer une infirmière qui demande en souriant si tout allait bien.
- Et pourquoi ça n'irait pas, réplique Kieffer furieux d'être ainsi interrompu au beau milieu de sa phrase.
- Ne m'aboyez pas dessus, monsieur, je ne fais qu'exécuter les ordres du docteur Bergeron. De plus, notre malade a de la visite, ajoute-t-elle en souriant.
- De la visite ?
- Oui, Madame Vasseur est là.
- Patricia est ici ? blêmit Antoine à l'évocation du prénom de son ex-femme.
- « Je vous avais promis de la faire venir le plus rapidement possible, vous voyez, j'ai tenu parole.» Puis s'adressant à l'infirmière : « où est-elle ?
- Elle attend à l'accueil.
- Elle est seule ? » L'infirmière fait un signe de tête affirmatif. « Bien, faites-là patienter quelques instants, je dois la voir avant.
- Pourquoi, s'emporte subitement Antoine, qu'est-ce que vous magouillez derrière mon dos ?
- » Visiblement embarrassé, Kieffer coupe l'enregistreur qu'il range avec ses notes dans sa sacoche, se lève pour prendre congé. « Nous n'en avons pas encore terminé. J'aurai encore

d'autres questions à vous poser. En attendant je vous laisse avec votre femme. Je vous verrai plus tard.»

Sans attendre la réponse, Kieffer sort et se retrouve dans le couloir. Il a d'urgence besoin de prendre l'air. La chaleur suffocante de la chambre mêlée aux odeurs des médicaments plus que l'intensité des révélations d'Antoine Vasseur le font presque tourner de l'œil. Il trouve sans peine le chemin des toilettes et c'est avec délice qu'il se plonge le visage sous le robinet d'eau froide. La fraîcheur de l'eau le ramène peu à peu à la réalité. Il lui faut rentrer à Berry le plus vite possible afin de mettre son patron au courant des dernières révélations d'Antoine et mettre sur pied un système de surveillance 24 heures sur 24 afin de le protéger. Mais avant toute chose il lui faut rencontrer Patricia Vasseur afin de la mettre au courant de l'état d'esprit dans lequel se trouve son ex-mari. Il la trouve assise dans la grande salle des pas perdus de l'hôpital en train de feuilleter un magazine quelconque dont elle n'a même pas su lire le titre tellement son esprit est ailleurs. Elle lève des yeux cernés par le chagrin et probablement aussi par le remord et les nuits d'insomnie qui vont avec. En voyant Kieffer arriver droit sur elle, elle se lève et se précipite vers le gendarme. « Je vous remercie d'être venu aussi vite. Je suppose que ce ne va pas être facile pour vous, aussi permettez-moi de v...

- Comment va-t-il ?

- Bien... en tous cas je crois. Je vais vous conduire jusqu'à sa chambre et ensuite je vous laisserai seuls. Je resterai à proximité juste au cas où... votre mari n'est pas avec vous ? » il ajoute en cherchant le frère d'Antoine Vasseur du regard.

« Franck m'a accompagné jusqu'ici, mais il a préféré faire demi-tour. Vous comprenez, la situation est terrible pour lui.

- Et pour vous aussi je suppose ?

- Bien entendu, mais pour lui Antoine est toujours son frère.

- Bien sûr... nous y allons ? fait Kieffer en prenant le bras de la jeune femme, j'en profiterai pour vous expliquer certaines choses en chemin ».

Après être passée rapidement par le bureau des infirmières, Patricia toujours accompagnée par Michel Kieffer arrive devant la porte de la chambre d'Antoine. Visiblement désorientée, elle marque un temps d'arrêt et lève un regard implorant en forme d'appel au secours vers le gendarme qui l'a précédé tout au long de cette enfilade de couloirs interminables. Pour elle, franchir le seuil de cette chambre lui paraît brusquement insurmontable, tel le cheval de concours qui renâclerait devant l'obstacle. Bien que profondément athée, les mots simples d'une prière qu'elle pensait oubliée à jamais et qu'elle récitait lorsqu'elle était petite ressurgissent du plus profond de sa mémoire et lui parviennent en forme de litanie. « *Mon Dieu, aidez-moi... donnez-moi la force de trouver les mots justes afin qu'il comprenne... s'il vous plait mon Dieu!* » Elle prie en espérant qu'un miracle pourrait lui éviter une confrontation qui risque bien de déboucher sur un autre drame, comme si un ne suffisait pas. Mesurant toute l'étendue de son désarroi, Michel Kieffer la prend par la main, cherchant les mots qui pourraient l'aider à franchir le seuil. Quelque part, la jeune femme lui fait mal. Dans des moments tels que ceux-là, il est évident qu'il préférerait être ailleurs. « Ne craignez rien, je reste dans le couloir. Appelez au moindre problème. » Puis il ajoute : « tout se passera bien. Il veut vraiment vous revoir. Il en a besoin. »

CHAPITRE XIX

Arrivée des S.R...

Montigny sur Vesle - HOE 15- Jeudi 19 avril 1917-7h30.

Quinze jours, quinze longues journées qu'Antoine Vasseur se morfond à tourner en rond dans l'unité du Docteur Duvauchel. Les heures s'écoulent, interminables, ses seules distractions étant les soins et les repas qu'il prend le plus souvent seul. Heureusement, Sœur Marie-Thérèse n'est jamais loin. Quant au Docteur Steiner, il passe le plus souvent possible, essayant par sa conversation et sa présence de lui remonter un moral de plus en plus défaillant. Celui-là, il l'avait pourtant mal jugé au départ. Leurs relations, difficiles au début s'étaient peu à peu améliorées. Il avait bien essayé d'aller se balader, mais il avait dû bien vite renoncer. L'espèce de molosse à tête de bulldog qui garde jour et nuit la porte de la chambre individuelle où il se trouve reclus l'a bien vite dissuadé de mettre le nez dehors. Et si ce n'était pas lui, c'en est un autre qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Il s'en était ouvert à Steiner qui lui avait répondu : « désolé, mais ce sont les ordres. Vous ne devez sous aucun prétexte quitter cette chambre tant que vous n'aurez pas été interrogé par les services de renseignements.

- Ah oui !? Et dites-moi quand je dois les rencontrer vos gus ?

- Je serais vous, je ne serais pas si pressé.

- Vous en parlez à votre aise, lui répond Antoine Vasseur l'air mauvais, ça se voit que ce n'est pas vous qui vous faites chier ici.

- Ne soyez pas grossier, ça ne sert à rien. Vous êtes donc impatient de retourner au casse-pipe ?

- Au casse-pipe ?

- C'est bien le mot que je viens d'employer, oui ! » Cette fois c'est au tour d'Antoine Vasseur de demander d'une voix qui laisse transpirer son angoisse et sa peur de retourner vivre l'enfer des tranchées : « parce que vous croyez qu'ils vont me renvoyer en première ligne ? » Le Docteur Steiner prend tout son temps avant de lui répondre. « Ecoutez mon jeune ami, vous avez deux possibilités : ou vous réussissez votre oral devant ces messieurs de la commission en leur disant tout ce qu'ils veulent savoir et votre affaire s'arrête là, ou vous continuez à vous taire et alors là vous risquez le poteau.

- Vous voulez dire qu'on va me fusiller ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'on me reproche au juste ? D'avoir survécu ou de m'appeler Gonçalves ?

- A vous de leur dire. Ils ont des doutes sur vous, Lucien, de sérieux doutes même. Sur quoi, je n'en sais rien, vous seul avez la réponse. Vous comprenez, ils se posent trop de questions à votre sujet et tant qu'ils n'auront pas obtenu les réponses qu'ils sont venues chercher, ils ne vous lâcheront pas. » Le Docteur Steiner fixe Antoine Vasseur dans les yeux. « Etes-vous toujours certain de n'avoir rien à me dire ? » La réponse, hélas prévisible, arrive, cinglante. « Non ! »

- Bien, répond Steiner en se levant pour prendre congé, comme vous voudrez, mais si vous voulez sauver votre peau il vous faudra peut-être changer également d'attitude car essayer de les rouler dans la farine ne vous mènera à rien. Ce sont des gens rompus à ce genre d'exercice. Quant à moi, je me tiens à votre disposition, quelque fois que l'envie de parler vous prenne en même temps que vous revienne la mémoire.

- Merci Docteur !

- Ne me remerciez pas, je gardais le meilleur pour la fin. Demain matin, vous avez rendez-vous à 10 heures trente précises ici même avec le commandant Amos Stamford et le capitaine Mathias Debacker qui viennent spécialement de Paris pour vous interroger. Preuve que votre cas intéresse en haut-lieu, ils ont semble-t-il déplacé un cadavre. Je ne connais pas spécialement ce Stamford, mais sa réputation n'est plus à faire. » Avant de disparaître, Steiner se retourne une dernière fois. « Je vous souhaite bonne chance ! » Une fois dans le couloir, il se prend à marmonner entre ses dents : « vous allez en avoir besoin. »

« Lucien, les messieurs que vous attendiez sont arrivés. Je les fais entrer ? » Antoine Vasseur se redresse instinctivement pour s'asseoir au bord du lit où il broie du noir depuis la dernière visite du Docteur Steiner. L'après-midi de la veille s'est étirée sans fin jusqu'au repas du soir pris sans appétit, puis Antoine s'est couché, tentant en vain de trouver le sommeil. Les paroles de Steiner lui revenaient sans cesse à l'esprit, quoiqu'il ait tenté de faire pour penser à autre chose et ce n'est qu'au petit matin qu'il a pu enfin tomber dans un sommeil si peu profond, si peu reposant qu'il pouvait entendre en filigrane tous les bruits de la nuit : le va et vient pourtant discret des infirmiers, les cris des blessés qui finissaient parfois en sanglots et se mêlaient aux râles des mourants. Un moment il crut voir l'aumônier passer la tête à la porte de toile pour l'observer un court instant avant de disparaître comme il était venu. Le petit matin l'avait trouvé plus fatigué que la veille où il s'était couché. A présent que la confrontation approche il ne sait toujours pas comment aborder le problème. Dire la vérité lui semble impensable s'il ne veut pas terminer ses jours dans un asile de dingues et ne rien dire lui paraît pire encore. Comment avouer aux enquêteurs qu'il vit sous une fausse identité volée à un corps réduit à l'état de charpie et surtout tenter de leur expliquer... leur expliquer quoi, d'ailleurs ? Lui-même ne comprenait rien à ce qu'il vivait. Il essaie de grignoter quelques secondes, espérant un miracle. « Un instant, ma sœur, je me donne un coup de peigne et je suis à vous.

- Dépêchez-vous, Lucien, ne les faites pas trop attendre. Ces deux-là n'ont pas l'air commode. » Quelques plus tard, Antoine Vasseur fait signe à la religieuse qu'elle peut faire entrer, ne pouvant toutefois s'empêcher d'avoir une désagréable impression : celle d'un homme qui monterait à l'échafaud pour se passer le nœud coulant autour du cou avant d'actionner lui-même la trappe. Son sentiment de détresse n'échappe pas à sœur Marie Thérèse qui lui caresse la joue en lui disant : « ça va aller mon petit, n'ayez pas peur, Dieu veille sur vous. » *Il en faudra plus pour sauver ma gueule*, pense Antoine qui ajoute cependant : « vous pourrez prévenir le Docteur Steiner que... » La sœur l'interrompt gentiment. « C'est déjà fait, le docteur est avec les deux autres. Il a fait des pieds et des mains pour pouvoir assister à l'interrogatoire. Je crois qu'il a invoqué des raisons médicales et évidemment ce brave Duvauchel (on sent combien prononcer ce nom peut lui coûter) l'a appuyé sans réserve. » Puis elle ajoute en se dirigeant vers la sortie : « vous n'êtes pas encore dans la cellule des condamnés à mort. Je connais mes deux lascars, ils ne laisseront jamais faire une chose pareille, quitte pour cela à vous faire interner d'office comme irresponsable dans un asile de fous dangereux.

- J'aimerais mieux éviter qu'on en arrive là.

- Mais rassurez-vous, ajoute sœur Marie Thérèse, ça n'arrivera pas. » Puis elle se retourne avant de sortir et lui fait un clin d'œil en lui disant : « prêt ? alors je lâche les fauves » avant de disparaître pour revenir accompagné du Docteur Steiner flanqué lui-même de deux militaires. Le plus petit des deux officiers qui arbore les épaulettes de commandant s'avance dans la petite pièce de toile, écartant d'un geste dédaigneux le Docteur Steiner qui se tient

devant lui. Sans quitter Antoine des yeux, il s'adresse à Steiner et lui dit sans même le regarder : « merci toubib, vous pouvez disposer ! Si nous avons besoin de vous nous vous le ferons savoir ». Steiner blêmit. « Vous m'avez compris ou faut-il que je répète », insiste l'officier tout en retirant ses gants de peau d'un geste dédaigneux.

« Il n'en est pas question ! » Lentement, l'officier se retourne pour venir se planter devant le Docteur Steiner qui soutient son regard. « Plait-il...? Aurais-je mal entendu ?

- Non mon commandant, vous avez très bien entendu, mais il est absolument hors de question que je quitte cette pièce... ni maintenant, ni plus tard, ni jamais.

- Donc vous discutez mes ordres ?

- C'est exact, mon commandant, je discute vos ordres, car je vous rappelle que ce n'est absolument pas ce qui était convenu.

- Convenu entre qui et qui ?

- Je vais immédiatement chercher le Commandant Duvauchel », lui répond le Docteur Steiner qui plante là les deux militaires interdits pour se précipiter vers la porte de toile en appelant Sœur Marie Thérèse. « Ma sœur, allez chercher Duvauchel et vite ». Puis en baissant la voix il ajoute : « je crois bien que ces deux clowns malfaisants vont nous poser de sérieux problèmes. Je sais combien il vous en coûte, mais dites-lui de rappliquer au trot et qu'il y a urgence.

- J'y vais docteur », lui répond la sœur en se précipitant dans le couloir à la recherche du meilleur ennemi que Dieu ait pu mettre en travers de sa route.

« C'est nous que vous traitez de clowns malfaisants ? » Le second officier qui se tenait en retrait, muet jusqu'à présent, s'approche de Steiner les deux mains dans le dos, le visage rendu cramoisi par la colère. *Merde, je l'avais oublié celui-là*, pense Steiner avant d'ajouter, caustique « excusez-moi, mon capitaine, ça m'a échappé ». Loin de se calmer le capitaine se braque un peu plus et persifle entre ses dents : « à dire vrai, il n'y a pas que ça qui vous échappe toubib ! Permettez-moi de vous rappeler que de toute évidence vous ne possédez pas toutes les données du problème... et que vous oubliez à qui vous avez à faire.

- Oh que si, détrompez-vous mon capitaine, bien au contraire je sais exactement à qui j'ai à faire ! Je peux par exemple vous dire que...

- Alors, c'est quoi le problème ? » hurle Duvauchel hors de lui en arrachant presque la toile servant de porte sous le coup de la fureur tandis que sœur Marie Thérèse reste prudemment dans l'embrasement de la porte. « Mon commandant, je vous ai fait appeler car ces deux officiers refusent que j'assiste à l'interrogatoire comme vous me l'avez ordonné. » Ignorant Steiner, Duvauchel se retourne vers la religieuse en lui disant avec un sourire complice : « ma sœur, vous m'avez une fois de plus raconté des conneries. Vous m'avez annoncé des clowns alors que je ne vois là que deux guignols en tenue militaire.

- Ernest Duvauchel, feint de s'étonner le commandant Stamford en grimaçant un sourire, si on m'avait dit qu'un jour nos chemins se croiseraient de nouveau !... » Délaisant un instant Stamford, le commandant se retourne vers Steiner qui n'en croit pas ses yeux. « Nous nous sommes connus dans une autre vie... mais ce serait trop long à expliquer ici et ça n'aurait surtout pas grand intérêt.

- Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais, mon ami. » Le commandant-médecin grande gueule et l'officier des SR se regarde comme deux coqs de combat prêts à se sauter à la gorge. « Ne me dis surtout pas que c'est toi que notre état-major a missionné pour entendre notre petit protégé ?

- Ça te pose un problème Ernest ? » Les deux hommes se sont rapprochés. Prudente, sœur Marie Thérèse a fait quelques pas en arrière en se signant tandis que Steiner se tient prêt à intervenir. Le capitaine Debacker s'est un peu rapproché en soutien de son supérieur, geste qui n'a pas échappé à Stamford. « Laissez, mon vieux, attendons qu'il se calme... il finit toujours par se calmer ». On sent bien qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que l'incident local dégénère en conflit planétaire. « Vois-tu Amos, le seul problème ici, c'est toi et ton sous-fifre. Si j'avais su que tu étais en charge de ce dossier, crois-moi que je m'y serais opposé.

- Tu n'en a plus les moyens et tu le sais très bien.

- Parle à mon cul !... N'oublie pas que j'ai encore quelques amis bien placés en haut lieu. Ne sous-estime pas mon pouvoir de nuisance, surtout quand ça te concerne.

- C'est terminé tout ça Ernest, répond Stamford en soupirant, aujourd'hui c'est la guerre. Et cette guerre, nous voulons la gagner, Clemenceau le premier. Et nous, nous sommes là pour l'y aider.

- En traquant des pauvres types morts de trouille ?

- En faisant notre boulot quoiqu'il puisse en coûter.

- J'emmerde Clemenceau... et toi par la même occasion.

- Ça non plus, tu n'en a plus les moyens. Et un bon conseil : évite de le crier sur les toits, ça pourrait te redescendre plus vite que tu ne le crois sur la gueule. » Puis s'adressant à Debacker : « vous voudrez bien noter dans le rapport que le commandant Duvauchel s'est opposé à notre autorité en tenant des propos insultants et antipatriotiques. Vous ajouterez qu'il a tenu à ce que le suspect soit interrogé en présence d'un représentant du corps médical ce qui représente une obstruction à l'enquête. » Un instant Stamford s'arrête, semble réfléchir avant de poursuivre sur le même ton à l'adresse du commandant médecin plus pâle que les morts qu'il côtoie chaque jour : « Ceci dit nous acceptons votre requête, commandant Duvauchel... un membre de votre équipe médicale pourra assister aux interrogatoires du prisonnier... uniquement dans le but de vous être agréable, car rien ne nous oblige à...

- Tu peux faire noter ce que tu voudras par ta pédale de secrétaire, je n'en ai rien à foutre. Et dis-toi bien que je n'en ai pas encore terminé avec toi, foutu sac à merde !

- Oh que si, réplique Stamford qui blêmit sous l'insulte, car en ce qui me concerne, l'incident est clos ». Puis, tournant délibérément le dos au commandant Duvauchel il ajoute à l'adresse du capitaine Debacker : « mettons-nous au travail, qu'on avance un peu. Et tant que vous y êtes, notez également les insultes que nous avons eu à subir de la part du commandant Duvauchel ». Ce dernier ignore carrément la dernière phrase d'Amos Stamford et se tourne vers Steiner en lui disant : « je ne peux malheureusement rester plus longtemps, on m'attend en salle d'op'. Vous, vous resterez ici pour assister à l'interrogatoire. Ne laissez surtout pas seul un seul instant Gonçalves avec ces deux requins. S'ils passent les bornes ou si notre ami fait mine de rechuter, vous arrêtez tout et vous me faites appeler. C'est bien compris ?

- A vos ordres, mon commandant !

- Bien, je compte sur vous » dit-il en sortant, sœur Marie-Thérèse sur les talons.

Duvauchel une fois sorti, les deux officiers disposent une petite table flanquée d'un fauteuil de toile défraîchie et d'un tabouret bancal oubliés dans un coin de la pièce. Debacker prend le tabouret par un pied et le pose devant le bureau. Puis il regarde le fauteuil d'un air dégoûté, avant de se résigner à le tirer à lui. Il s'assoit prudemment en testant sa solidité, puis, visiblement satisfait, il prend place derrière le bureau. Toujours sur le même ton détaché, il sort un dossier rempli de feuilles blanches à en-tête militaire, un stylo plume et un encrier qu'il dispose calmement devant lui. Pendant ce temps, Stamford a traversé lentement

la pièce les mains croisées dans le dos pour venir se planter devant Antoine Vasseur qui n'a pas encore ouvert la bouche depuis que les deux hommes sont rentrés dans la pièce. « Levez-vous, soldat et allez-vous asseoir », dit-il en désignant le tabouret branlant qui semble ne plus attendre que lui. Antoine Vasseur obéit et se lève pour prendre place. L'officier se tient devant lui, une fesse posée sur le bureau, la jambe libre balançant négligemment dans le vide. Après un instant de silence savamment dosé, il attaque brutalement : « nom, grade, matricule, unité... capitaine, vous notez », il ajoute à l'adresse de Debacker qui se saisit du porte-plume et commence à griffonner. Un instant décontenancé, Antoine murmure : « Gonçalves Lucien ...

- Pardon ? Parlez plus fort, je n'ai rien entendu ». Cette fois, Antoine hausse le ton pour répondre : « Gonçalves Lucien !

- ... « *Mon Commandant !* » Antoine Vasseur regarde sans comprendre l'officier qui se lève et vient lui cracher au visage. «... Gonçalves Lucien , « *mon Commandant* ». Lorsque vous parlez à un officier, vous devez terminer votre phrase en nommant son grade, article 36-15 du règlement militaire. » Antoine baisse la tête sans répondre. Stamford poursuit : « on continue : grade et unité ?

- 'Sais pas !

- Comment ça *'sais pas ?* » *Ils commencent sérieusement à me faire chier ces deux-là* pense Antoine Vasseur qui sent monter en lui une sainte colère. Il redresse vivement la tête tandis que ses yeux cherchent ceux de l'homme qui l'interroge. « Non, « *mon Commandant* », je n'en sais rien. Si vous aviez interrogé mon dossier avant de venir m'interroger moi, il vous dirait que j'ai été retrouvé derrière nos lignes avec un morceau de ferraille dans le crâne, que je me suis juste tapé quelques heures de coma avant de me réveiller ici et que donc ceci explique cela, « *mon Commandant* ». Un instant décontenancé par le ton du jeune homme, Stamford marque un temps d'arrêt, ne sachant trop quelle attitude adopter devant ce qui pourrait bien ressembler à un début de rébellion. Il échange un rapide regard avec Debacker qui détourne les yeux en haussant les épaules et repose le porte-plume dans l'encrier, attendant la suite. Pour la première fois le Docteur Steiner intervient. « Ce que dit le soldat Gonçalves est rigoureusement exact, mon commandant, tout est noté dans le rapport médical, vérifiez vous-même », il ajoute en lui tendant une pile de feuilles dactylographiées portant les tampons de l'HOE 15. Pour se donner un peu d'oxygène, Stamford se saisit du dossier et bien que le connaissant par cœur, il fait mine de l'étudier en faisant les cents pas dans la chambre. Puis il le referme d'un geste d'impatience et le repose sur le bureau.

- Bon, admettons... admettons que vous ne vous souveniez de rien... admettons que vous soyez devenu subitement amnésique... il vous reste encore à nous confirmer votre identité, nous dire ce que vous faisiez derrière nos lignes seul, sans billet d'accompagnement d'un de vos officiers, et nous expliquer pourquoi vous êtes toujours en vie.

- Je suis incapable de vous répondre.

- C'est bien ce que l'on vous reproche », lui répond Stamford de plus en plus excédé. Steiner croit bon d'intervenir de nouveau. « Excusez-moi de vous interrompre mon commandant, mais si je puis me permettre... » Surpris, le commandant le regarde comme il regarderait une merde de chien sur un trottoir. « Allez-y Docteur... permettez-vous donc, au point où nous en sommes. » Steiner se racle la gorge avant de continuer. « Eh bien voilà. Je suppose que vous avez mené une enquête avant de venir jusqu'ici interroger le soldat Gonçalves ?

- Bien entendu Docteur, c'est le B.A.BA.

- Et ça a donné quoi ? » Pour la première fois Stamford semble vraiment gêné. Il prend son temps avant de lâcher : « rien ! »
 - Comment ça « rien », demande Steiner surpris.
 - Vous avez bien entendu.
 - Vous voulez dire que vous ne savez toujours rien sur cet homme ? »
- Amos Stamford hésite un moment avant de lui désigner la porte de toile. « Venez avec moi un instant, j'ai à vous parler en tête à tête ». Intrigué, Steiner emboîte le pas du commandant qui s'éloigne vers la porte en disant au capitaine Debacker qui tente de réprimer un bâillement sournois : « je n'en ai que pour un instant. Continuez sans moi. » Une fois arrivé dans le couloir, il se retourne pour se retrouver seul face à Steiner qui se pose de plus en plus de questions. « Venez, marchons un peu », dit-il en lui prenant le bras tout en se dirigeant vers ce qui fut autrefois une campagne verdoyante. « Ce que j'ai à vous dire doit rester strictement confidentiel. Je sais que vous ne m'appréciez guère mais après tout je m'en fous. Il ne me faut pas dix ans pour savoir si je peux faire confiance à un homme ou pas et de toute façon, je n'ai guère le choix.
- Je ne vois pas où nous mène cette conversation, mon commandant, répond Steiner. Comprenez que j'ai un supérieur qui... » Stamford ne lui laisse pas terminer sa phrase et l'interrompt vivement. « Je sais déjà tout ce que vous allez me dire, mais je m'en fous et sans vous avoir jamais entendu, je vous donne un conseil : laissez tomber Duvauchel. Votre dévouement et l'amitié que vous semblez ressentir pour lui ne vous mèneront nulle part.
 - Mais enfin, mon commandant, s'insurge Steiner.
 - Je suis parfaitement conscient que ce que je vous demande là peut vous paraître difficile, cependant, laissez-moi vous dire autre chose : vous non plus vous n'avez pas le choix.
 - Et pourquoi devrais-je avoir le choix ?... Et d'abord, le choix entre quoi et quoi ? Expliquez-vous plus clairement, mon commandant, car je crains de ne plus rien y comprendre.
 - Nous allons avoir besoin de votre aide dans cette affaire, Docteur Steiner. Alors je vous pose la question : êtes-vous prêt oui ou non à nous aider ?
 - Pourquoi moi ?
 - Parce que, suivant nos sources vous avez, me semble-t-il, réussi à nouer des liens privilégiés avec cet homme qui se fait appeler Lucien Gonçalves. Je suis convaincu qu'à nous il ne dira rien que nous ne sachions déjà, vous par contre... il semblerait qu'il ait une confiance illimitée en vous. Et c'est là que vous intervenez. Faites le parler et tenez-nous au courant, je vous promets que là s'arrêtera votre rôle.
 - Vous oubliez un élément de taille : quid du commandant Duvauchel ?
 - Duvauchel est un homme fini. Arrangez-vous pour qu'il reste en dehors du coup, nous nous chargeons du reste.
 - Plus facile à dire qu'à faire...
 - Effectivement... mais là encore je fais confiance à votre imagination. »

Sans qu'ils y aient prêté attention, leurs pas les ont menés au fil de la conversation au dehors de l'unité de soins. La cour de l'hôpital si calme jusque-là devient soudain bruyante comme un hall de gare. Des véhicules chargés de blessés pénètrent à la queue leu-leu jusqu'au centre d'accueil dans la pétarade de leurs moteurs malmenés par des chauffeurs exténués. Des blouses blanches, hommes et femmes confondus courent partout, leurs tabliers couverts de sang. Certains blessés sont en train de mourir tandis que d'autres, inconscients gisent sur des brancards en attendant que les salles d'opération se vident et puissent enfin les accueillir. A la

vue de ce spectacle, les traits de Stamford se figent. « Combien de ces pauvres bougres ne verront pas le soleil se lever demain matin ?

- Notre état-major semble se surpasser, lui répond Steiner. Ça doit sûrement être ça que l'on appelle une « *victoire éclatante... ou une victoire décisive* ». Stamford se retourne lentement en fixant Steiner qui soutient son regard sans faiblir.

- Ma parole, Duvauchel a déteint sur vous ! Vous savez que pour ces quelques mots je pourrais vous faire traduire en conseil de guerre ?

- Certes, mais vous ne le ferez pas.

- Et pourquoi cela ?

- Parce que vous avez trop besoin de moi, c'est vous-même qui venez de me le dire à l'instant.

- C'est exact, Docteur, j'ai trop besoin de vous... tenez, asseyons-nous quelques instants ». Tous deux se retrouvent bientôt assis sur un banc fait d'un tronc d'arbre abattu reposant tant bien que mal sur deux énormes pierres vermoulues arrachées à quelque bicoque en ruine. Steiner et lui prennent place en silence.

- Et votre interrogatoire, mon commandant ? » Stamford hausse les épaules.

- Bah, ça peut bien attendre. Debacker est plus doué que moi pour mettre les suspects en condition. Ça ne transparaît peut-être pas comme ça au premier chef, mais le plus doué des deux pour attendrir la viande c'est bien lui, ajoute-t-il en souriant cette fois franchement. De plus ça ne vous étonnera sûrement pas si je vous dis que notre visite n'est qu'une simple formalité.

- Je continue à n'y rien comprendre, mon commandant.

- C'est pourtant simple. Pourquoi pensez-vous que nous avons mis aussi longtemps pour arriver jusqu'ici ? Pour avoir effectué des recherches en amont, nous connaissons déjà presque tout de cette affaire. Nous savons par exemple que le vrai Lucien Gonçalves est probablement mort quelque part en arrière des lignes. Nous avons consulté les journaux de marche des différents régiments engagés dans l'offensive Nivelles du 16 avril. Dans celui du 43^{ème} régiment d'infanterie, le lieutenant Louis Dégrèves qui monte à l'assaut du plateau de Californie à la tête de la troisième section de la première compagnie à fait mention d'un incident pour le moins étrange : un homme trouvé à moitié nu, blessé à la tempe et raccompagné sur son ordre vers les lignes arrière. Et devinez qui accompagnait le blessé ? Un caporal du nom d'Albert Caillot qui était un peu l'aide de camp de Dégrèves et un dénommé... Lucien Gonçalves. Et c'est là que l'histoire devient intéressante. Suite à ça, nous avons interrogé les rares survivants de l'attaque et ils sont tous unanimes... le véritable Lucien Gonçalves ne ressemblait en rien à l'homme qui se trouve dans votre unité. Nous avons ressorti son dossier militaire ainsi que son carnet d'habillement, les mensurations ne correspondent pas. Les différences d'aspect physique sont par trop évidentes, ainsi que les origines sociales. Gonçalves était tailleur de pierres et maçon dans le civil, il avait donc forcément les mains calleuses. Originaire de la région d'Amiens, il s'exprimait avec un fort accent picard. Notre homme a les mains soignées, s'exprime plutôt bien et semble d'une toute autre origine sociale. Conclusion : Gonçalves n'est pas Gonçalves. CQFD.

- Mais alors qui est-il ?

- Ça !... C'est là que votre aide nous sera d'une grande utilité.

- Ça ne m'explique toujours pas pourquoi vous vous intéressez autant à cet homme. Car enfin, il ne semble s'agir que d'un banal cas d'usurpation d'identité comme on en voit de temps en temps. Les hommes sont à bout et certains feraient n'importe quoi pour échapper à

cet enfer ». Stamford semble de nouveau hésiter à aller plus avant dans les confidences. Steiner qui l'observe à la dérobée depuis le début, a beaucoup de mal à se faire une opinion, tant le personnage semble complexe. *Ange ou démon ?* se prend-t-il à penser. Pour le moment, il pencherait plutôt pour la seconde hypothèse. « Je ne peux vous en dire plus pour l'instant, continue Stamford, l'enquête étant classifiée secret-défense... désolé, mais il faudra vous contenter de ça. » Puis Stamford se tait. Les deux hommes semblent murés chacun dans leurs propres pensées. « Il me faut une réponse rapide docteur.

- Une réponse ?

- Quant à votre collaboration... voulez-vous nous aider ou pas ?

- Mon commandant, puis-je vous poser une question... indiscrete ?

- Faites ! Si je peux vous répondre, ce sera avec plaisir.

- Quelles sont exactement vos relations avec le commandant Duvauchel ?

- Ce n'est un secret pour personne : nous ne nous aimons pas, voilà tout. Ou pour être tout à fait exact, nous ne nous aimons plus.

- Mais encore ? » Un long, un très long moment le commandant Amos Stamford se tait, subitement embarrassé par la tournure trop intimiste que prend la conversation. De toute évidence il semble hésiter à aller plus loin dans des confidences qu'il n'est pas obligé de faire à cet homme qu'il ne connaît que depuis une heure à peine.

- Après tout, puisque vous y tenez... Duvauchel et moi avons le même âge. Nous habitons la même ville de province, nos parents étaient amis, nous avons fréquenté les mêmes écoles, suivis les mêmes études supérieures et plus tard, avons monté les mêmes pouliches. Mais il faut dire qu'à ce petit jeu Ernest était bien plus doué que moi, ne peut-il s'empêcher d'ajouter avec un petit sourire entendu. Certains nous prenaient même pour des frères... ou pour le moins des cousins germains. Quand le moment de choisir est arrivé, il a fait médecine ou plus exactement médecine militaire. Moi, ayant toujours voulu être avocat j'ai poursuivi des études de droit. N'ayant aucun goût pour les histoires de bidets et d'alcôves, j'ai démissionné du cabinet où je m'activais mollement en perdant mon temps et ma jeunesse pour virer lof pour lof et intégrer une carrière militaire sûrement - du moins je le pensais à l'époque - plus excitante.

- Que s'est-il passé alors ?

- L'affaire Dreyfus, mon ami, l'affaire Dreyfus qui m'est tombée dessus au moment où je m'y attendais le moins. En 1894, juste au moment où elle a éclaté, j'étais alors jeune lieutenant rattaché directement au général Mercier, alors ministre de la guerre. Et c'est là que tout a commencé. A la demande du commandant Besson d'Ormescheville qui était mon supérieur direct j'ai dressé l'acte d'accusation du capitaine Dreyfus, ce qui était une erreur profonde vu que tout ce fatras n'était qu'un tissu de mensonges. Cependant, j'ignorais une chose.

- Laquelle ?

- Ernest Duvauchel et Alfred Dreyfus étaient cyrards tous les deux, issus de la même promotion et amis dans la vie. Du jour où Dreyfus a été condamné à finir ses jours au bagne de Cayenne, Ernest m'a jeté de sa vie, allant jusqu'à refuser de me recevoir chez lui malgré mes démarches réitérées ». *Alors c'était donc vrai*, pense Steiner, l'homme qui lui cause à le toucher est bel et bien un salaud de la pire espèce ! Refrainant l'envie de se lever pour aller vomir ailleurs, il continue pourtant, voulant savoir jusqu'où l'autre va essayer de l'emmener. « Et ça ne vous a jamais empêché de dormir ?

- Quoi ? Le fait d'avoir contribué à mettre un espion à l'ombre ? Non, jamais !

- Pourtant, vous venez-vous même d'avouer à l'instant que votre prétendu rapport n'était qu'un tissu de mensonges.

- Avec le recul, je n'en suis pas fier. Pourtant, il faut s'immerger dans le contexte de l'époque.

- Ce fameux « *contexte de l'époque* », comme vous dites si bien nous a bel et bien conduits directement là où nous en sommes aujourd'hui.

- C'est pourtant ce que nous voulions absolument éviter, mais rien n'a marché comme prévu. D'abord, nous avons accumulé une succession d'erreurs qu'un enfant de dix ans aurait évitées sans problème. Ensuite il y a eu le rapport d'expertise graphologique totalement bidon du bordereau retrouvé comme par hasard dans une corbeille à papiers. Puis sont venues les fuites, et pour finir Monsieur Zola et son « *j'accuse* ». Un vrai bordel, je ne vous dis que ça. Pour couronner le tout, la découverte quelques années plus tard des vrais coupables : le lieutenant-colonel Georges Picquart et le dénommé Ferdinand Esterhazy, lui-même membre du contre-espionnage français. Ça ne s'invente pas et c'est bien entendu l'armée qui en a fait les frais : elle ne s'en n'est jamais vraiment relevée. »

Une nouvelle vague d'ambulances charriant leur lot de cadavres ou de blessés en passe de le devenir arrivent à leur tour. Les véhicules à peine arrêtés, le ballet des infirmiers un instant ralenti reprend de plus belle pour emmener les hommes les plus gravement atteints vers le centre de tri. Les deux hommes cessent un instant de parler pour observer ce spectacle qui soulève le cœur.

« Vous me donnez envie de vomir. » La phrase s'est envolée dans l'atmosphère empuantie des odeurs de la guerre, comme ça, sans que Steiner le veuille vraiment. A dire vrai, il ne s'est même pas entendu la prononcer. Le commandant Stamford ne relève pas. Soit qu'il n'ait lui-même rien entendu, soit qu'il ne veuille rien entendre. Il enfonce les mains dans les poches de son manteau un peu plus profondément, se recule un peu sur le banc de fortune, décroise et recroise ses jambes ankylosées par le froid et reprend. «... L'affaire Dreyfus m'a valu le grade de capitaine. Depuis le début de la guerre, je n'ai eu de cesse de couvrir mutilations volontaires, désertions, exactions en tout genre commis par nos chers poilus.

- Et vous en êtes fier ?

- Je fais le boulot pour lequel je suis payé, c'est tout. C'est ce que la France attend de moi... la France et mes supérieurs, bien entendu.

- La France !?... Elle a bon dos, la France ! Allez dire ça à tous les pauvres types qui sont en train de crever dans les tranchées ou pour les plus veinards sur les tables d'opération !

- La France est bonne fille, elle sait se montrer reconnaissante à ceux qui lui sont fidèles.

- Si vous le dites, fait Steiner de plus en plus écoeuré par le cynisme du personnage. Et pour Duvauchel, ça s'est terminé comment ?

- Oh lui ? Pour tout dire, pas bien !... pas bien du tout, même...

- Que voulez-vous dire ?

- Qu'il commence à faire froid. Si nous rentrions ? » Stamford fait mine de se lever. Steiner l'agrippe violemment par le bras, l'obligeant du coup à se rasseoir. « Vous n'avez pas répondu à ma question.

- Vous voulez savoir ? Eh bien soit ! Ernest Duvauchel avait choisi le mauvais camp, il n'aurait jamais dû prendre parti pour Dreyfus et toute sa clique enjuivée. Je l'avais pourtant prévenu, mais comme à son habitude il n'a rien voulu entendre. Non seulement son obstination lui a coûté sa carrière, mais notre amitié à elle aussi volé en éclat. Beau résultat, vraiment ! Et tout ça pour qui ? Pour un petit lieutenant youpin qui n'a jamais vraiment

compris ce qui lui arrivait... quel gâchis ! » Steiner bondit : « Enfin, vous vous révélez comme vous êtes vraiment : antisémite et ignoble. Avouez que ça fait beaucoup, même pour un malhonnête homme. Vous êtes ce que j'ai toujours combattu, vous êtes, vous êtes... abject ! » Steiner n'a pas le temps d'en dire plus. Blême de rage Stamford se lève brusquement pour lui faire face l'air menaçant. « Regardez autour de vous Steiner, c'est cette guerre qui est abjecte, pas ceux qui la font ». Le docteur Jean Louis Steiner se dresse à son tour devant Stamford. « Vous m'avez demandé une réponse rapide au sujet de notre future collaboration... je crois être dès à présent en mesure de vous la donner.

- Alors ?...

- Alors allez-vous faire foutre, mon commandant, vous et vos semblables. Et ça vaut aussi pour le capitaine Debacker puisqu'il paraît que vous êtes indissociables. » Les yeux de Stamford brillent de fureur tandis que son visage s'empourpre. « Croyez-moi Docteur vous le regretterez.

- Je ne crois pas non. Dites-vous bien que je refuse de trahir le commandant Duvauchel, car quoique vous puissiez faire vous ne lui arrivez pas à la cheville.

- Ne me poussez pas à bout Steiner ou il vous en cuira ! Cette fois-ci, y'en a marre, vous dépassez les bornes ! On rentre, j'ai un gibier qui m'attend ». Sans se préoccuper de son interlocuteur, il remonte l'allée gadouilleuse d'un pas rageur pour s'engouffrer sous la porte de toile de l'unité de soin qu'ils viennent de quitter quelques instants plus tôt. « Et pour Lucien Gonçalves, vous comptez faire quoi ? » Le commandant lui répond sans même se retourner : « plus tard Steiner, là pour le coup vous m'emmerdez ! »

CHAPITRE XX

Rodéo sanglant à Berry.

Brigade de gendarmerie de Berry-au-Bac-Lundi 4 mai 8h00.

- Bonjour François. On a des nouvelles de Laurent ?
- Ils rentrent de Paris ce matin, répond le dénommé François sans lever la tête du bureau de l'accueil où commence à s'accumuler une masse de papiers impressionnante, ils ont confirmé leur retour hier-soir et je t'ai laissé un message sur ton bureau... et Feugières te cherche partout. Il veut te voir de suite. Au fait, ça va comme tu veux ton enquête ?
- Couci-couça. Ça avance mais pas dans la bonne direction.
- Je te demande ça c'est pour savoir quand on récupérera Julie, ajoute le gendarme nouvellement préposé à l'accueil, parce que tu vois, les papelards et le téléphone qui glingue toute la journée ce n'est pas trop mon truc.
- Fais-toi remplacer.
- Pas moyen ! Y'a deux collègues en congés et deux autre en stage. Reste plus que le caporal Cadario, Lambert, Chabbert, Truchot et moi. Tous les autres sont dispersés aux quatre coins de la commune. On a tiré au sort et j'ai paumé comme d'hab'. Je suis de la baise pour la semaine. Cinq gus, t'avoueras que ça fait quand-même plus bézef pour assurer le service.
- Tu as vu ça avec Feugières ?
- Tu parles que j'ai vu avec Feugières.
- Et alors ?
- Tu veux savoir ce qu'il m'a dit Feugières ?... Il m'a dit texto : « *je m'en bats les couilles.* » Tu le crois ça ?
- Bien fait pour vous les mecs, ça vous apprendra à vous foutre de la gueule de Julie quand elle pleure qu'elle n'y arrive pas. Et je vais insister auprès de Feugières pour qu'il vous fasse tourner chacun à votre tour parce que je te rappelle un point du règlement : l'accueil, sauf les gradés, tout le monde s'y colle. De toute façon, tu peux oublier Julie, je crois qu'elle va rester sur le terrain encore un petit moment... Bon, maintenant je vais voir le boss. Tu m'appelles dès que les tourtereaux rentrent au nid... Ah, au fait, François, encore un truc...
- Oui ? » fait François en levant enfin la tête de son bureau. « Tout bien réfléchi, je vais insister personnellement auprès de Feugières pour que tu prennes définitivement l'accueil à la place de Julie. T'as un moins beau cul, t'es gaulé en bouteille de Perrier, t'es mal aimable au bigophone, mal fagoté et tellement bas de plafond que t'es un vrai boulet sur le terrain et donc, en un mot comme en cent, je pense que tu es mûr pour une promotion. Y'a qu'une chose qui puisse encore te sauver les miches... tu fais péter deux cafés dans le bureau du chef et je m'engage personnellement à appuyer ta prochaine promotion.
- Bon, c'est parti, soupire le gendarme en se levant à regrets, avec combien de sucres les cafés ? »

Vers 10 heures du matin Laurent et Julie s'engouffrent dans la gendarmerie, puis après avoir rapidement salué leurs collègues ils rejoignent Kieffer dans le bureau de l'adjudant-chef Feugières qui les accueille comme à son habitude. « Allez-y jeunes gens, faites-moi votre rapport.

- Eh bien voilà mon adjudant-chef. Nous avons commencé par consulter les archives du poste de police de la rue Armand Carel. Ce sont eux qui ont rédigé le PV du père d'Ibrahim

Ayache. Nous avons pu rencontrer un des deux policiers qui ont procédé à son interpellation, l'autre étant décédé il y a deux ans. Il s'appelle Germain Savigny et se souvient très bien de l'affaire. Il a été suffisamment coopératif pour nous retrouver, non sans mal, le procès-verbal d'interpellation dont j'ai fait une photocopie. « Coup de bol qu'ils aient gardé les archives », murmure Feugières à l'adresse de Kieffer qui attend patiemment que Laurent sorte de sa sacoche une feuille dactylographiée qu'il se met à parcourir rapidement avant de la lire à haute-voix.

« Je vous lis... *« L'an mille neuf-cent-soixante-trois, le 14 juin...gnagnagna... Ah voilà... Nous soussignés etc. etc. agents de police dûment assermentés avons constaté les faits suivants : suite à un appel d'urgence au poste de police de la rue Armand Carel nous, policiers Germain Savigny et Alain Bellaïche avons appréhendé cette nuit vers 1 heure 30 du matin un individu visiblement en état d'ébriété errant au croisement des rues Cavendish et Edouard Manin à hauteur du lycée Henri Bergson. L'homme d'origine maghrébine qui ne semblait pas jouir de toutes ses facultés mentales n'a pu décliner son identité. Il ne portait ni traces de coups ni blessures apparentes. Après avoir été conduit au poste il a été amené aux urgences de l'hôpital Saint Anne avant d'être pris en charge par le service des urgences psychiatriques etc. etc. »*

- Ils ont identifié l'auteur de l'appel ? l'interrompt Feugières.

- Non mon adjudant-chef mais toujours d'après le rapport c'était une voix féminine, sûrement une prostituée... à l'époque paraît qu'elles pullulaient dans le coin.

- Ils ont fait comment pour retrouver son identité ?

- Tout simplement en consultant la liste des personnes disparues. Dans la foulée nous sommes passés à l'hôpital Sainte Anne pour consulter les archives, poursuit Julie, mais peine perdue, le dossier Ayache a été détruit car ils ne les conservent jamais plus de dix ans.

- Bon, ça c'est fait, intervient Kieffer. Et du côté des militaires, ça a donné quoi ?

- Nous avons pu retrouver la trace de ce fameux HOE 15 et consulter son journal de marche. Duvauchel y exerçait bien comme chirurgien, responsable de l'unité de soin n°3, Steiner lui étant simple praticien. Nulle part n'apparaît le nom d'un quelconque Lucien Gonçalves, ni comme patient, ni comme membre du personnel soignant ou administratif.

- Ça ne prouve rien, intervient de nouveau Michel Kieffer, ils ont très bien pu faire disparaître toutes traces de son passage. Apparemment, suite au désastre de l'offensive du chemin des dames c'était le bordel le plus complet à l'arrière et seul Duvauchel avait le bras assez long pour pouvoir se permettre ce genre de tour de passe-passe.

- Sauf qu'il est mort trop tôt pour avoir eu le temps de mettre en place la disparition de Gonçalves/Vasseur.

- Ah oui, c'est vrai, acquiesce Feugières. Et il est mort comment celui-là déjà ?

- Toujours suivant les archives, un avion allemand a été abattu juste au-dessus de l'unité de soins où Duvauchel opérait. Le bilan fait état de la destruction quasi complète de l'hôpital et de plus de 80 morts et autant de blessés dont plusieurs infirmiers et infirmières ainsi que d'une religieuse.

- Alors, qui d'autre ?

- Je ne vois que Steiner qui ait pu être assez malin pour faire ça, surtout qu'avec Duvauchel il était plutôt à bonne école. » Feugières se redresse sur son siège l'air songeur du type qui vient d'apprendre qu'il est cocu. « Donc Vasseur nous mène en bateau quand il nous dit qu'il a terminé la guerre comme infirmier au sein de l'HOE 15 vu que ce dernier a été complètement détruit dans les mois qui ont suivi son arrivée.

- C'est aussi ma conviction, lui répond Kieffer. Je pense qu'il a profité de ce drame pour glisser son nom dans la liste des victimes avant de disparaître définitivement. Mais ça ne nous explique toujours pas ce qu'il a fait après.

- Michel, il faut absolument que vous retourniez à Robert Debré cuisiner Vasseur. Mettez lui une pression d'enfer, peu importe ce qu'en penseront les toubibs, il faut le faire craquer. Nous avons assez perdu de temps comme ça et j'en ai plus que marre de vous voir vous balader entre ici et Reims. Et dans la foulée retournez voir Steiner. Je suis persuadé que ce brave toubib ne nous a pas tout dit. Sa femme non plus d'ailleurs. » Michel Kieffer acquiesce tandis que Laurent reprend en étalant des photos jaunies sur le bureau : « par contre nous avons retrouvé des photos d'un groupe d'infirmières prises courant 1917 où on peut voir apparaître Martha Steiner. Regardez, mon adjudant-chef, c'est bien Martha Steiner là ? » Feugières et Kieffer se penchent pour consulter le cliché avant que ce dernier ne confirme que Laurent a raison.

La porte du bureau s'ouvre laissant passer le gendarme François encombré d'un plateau comportant quatre tasses de café fumant, des cuillères et un sucrier.

- Excusez-moi, mon adjudant-chef, j'ai frappé avant d'entrer, mais comme personne ne m'a répondu...

-Vous avez bien fait. Posez ça là, fait Feugières en dégageant un coin de son bureau afin que François puisse y déposer le plateau... et tant que j'y pense vous direz au caporal Cadario qu'à compter de ce jour Julie rejoint l'équipe de Kieffer en renfort tant que durera l'enquête. Je sais que ça va lui poser quelques petits problèmes d'organisation, mais qu'il se démerde.

- A vos ordres, mon adjudant-chef ! » Puis il ajoute rapidement avant que l'autre ne sorte : « et qu'on ne me dérange sous aucun prétexte. Je suis en réunion pour la matinée. » François salue et quitte la pièce, non sans avoir jeté au passage un regard assassin à ses trois collègues et plus particulièrement à Kieffer qui ne voit rien, vu qu'il s'est replongé dans la contemplation des photos toujours éparpillées sur le bureau. Il attend qu'il ait évacué les lieux avant de reprendre à l'adresse de Laurent : « aucune photo de Vasseur ?

- De Vasseur non, répond Laurent, par contre, nous nous sommes rendus au Château de Vincennes où sont entreposées les archives militaires de la grande guerre et nous avons réussi, non sans mal, à retrouver le dossier d'un dénommé Amos Stamford, alors commandant dans les services de renseignement de l'armée de terre. Son pédigrée nous indique qu'il a été affecté dès le début de la guerre à une cellule spécialement chargée d'enquêter et de régler certaines affaires ultra sensibles, tellement sensibles qu'à la fin du conflit, le gouvernement français de l'époque a donné l'ordre de dissoudre le service en question et de détruire tous les dossiers. Pour information cette cellule était nommée « *cellule fantôme* » car officiellement elle n'existait pas, ni dans les comptes rendus officiels, ni encore moins dans les archives militaires.

- Commence à y'en avoir plein le dos des fantômes, grommèle Feugières.

- Et ce n'est pas tout, continue Laurent en fouillant à nouveau dans son cartable d'écolier, voilà ce qu'on a trouvé dans le dossier militaire de Stamford. Cette tronche ne vous dit rien ?... Parce que si on avait encore des doutes... » Il tend une photo à Kieffer qui la regarde, incrédule.

- Donc, Antoine Vasseur ne nous a pas menti, constate Feugières après s'être saisi à son tour du cliché, Stamford était bien de l'autre côté et c'est lui qui l'a interrogé. Messieurs, ça devient une véritable histoire de fou. » Ils en sont là de leurs réflexions quand la ligne intérieure sonne. Feugières décroche l'air furibard. « Vous êtes sourd, François ? J'ai

pourtant demandé qu'on ne me dérange pas. » Quelques secondes plus tard il raccroche le combiné. « Et bien, quand on parle du loup !... Stamford vient d'appeler, il sera là dans une demi-heure ; ça tombe plutôt bien, non ? Alors voilà ce qu'on va faire...vous allez me le cravater en douceur sans faire de vague et vous le collez 24 heures en garde à vue comme témoin dans une affaire d'enlèvement et de séquestration, ça devrait suffire pour commencer. Je verrai par la suite avec Cazeneuve pour prolonger s'il le faut. Dès qu'il sera là, vous me prévenez, je compte assister à l'interrogatoire. Si ce qu'il dit est vrai et qu'il a le bras aussi long qu'il le prétend, nous serons vite fixés, il sera dehors avant l'heure du déjeuner. Bon, plus de questions ?... Alors jeune-gens, action, comme ils disent au cinéma et mettons-nous au travail. »

Les trois gendarmes saluent d'un bel ensemble et sortent l'un derrière l'autre sans un mot. Ce n'est qu'une fois dans le couloir que Kieffer distribue ses ordres, en appelant François en renfort. « Bon, voilà le topo. François, ça ne change rien pour toi, tu accueilles le gus. Julie, tu planques dans la pièce des archives et tu lui interdis toute possibilité de repli vers l'extérieur... et tu me vérifies ton arme.

- Euh, oui, fait Julie qui pâlit un peu. Kieffer qui s'aperçoit de son trouble lui dit gentiment : « tu es dans le grand bain maintenant et il y a une première à tout. Il ne se doute de rien, alors ne t'inquiète pas, en théorie tout doit bien se passer. » Puis s'adressant cette-fois à Laurent : « François me l'amène dans la salle de repos sous prétexte de prendre un café. Moi j'y serai déjà avec l'adjutant-chef et toi tu seras planqué derrière la porte de la remise. Pendant qu'il boit son jus, je l'informe de l'heure de sa détention et je lui passe les menottes. Toi, tu sors au même moment et tu le tiens en joue ». Puis il ajoute à l'ensemble de son dispositif : « faites gaffe les enfants, pour le peu que nous en savons le type est dangereux et nous ne devons prendre aucun risque.

- Et s'il fait mine de résister ? » demande Julie de plus en plus pâle. « Je ne pense pas qu'il vienne armé, mais dans le doute on fait comme si. Vous connaissez tous la procédure... bon, alors si vous n'avez plus d'autres questions, on se met en place. Et toi François, tâche de rester naturel parce que s'il flaire le piège dès qu'il entre, c'est là que ça risque de devenir dangereux. »

Les minutes s'écoulaient, interminables. Le gendarme François, les nerfs tendus comme une corde d'arbalète, continue comme si de rien n'était à donner le change et à jouer son rôle d'hôtesse d'accueil ce qui, malgré la tension, fait sourire Julie planquée dans la petite salle d'archives donnant juste à côté de la porte d'entrée. Feugières est venu inspecter le dispositif avant de retourner dans son bureau. Une fois au calme il a sorti son pistolet de service de son tiroir, fait glisser la culasse plusieurs fois de suite avant d'y introduire un chargeur neuf d'un geste précis. Satisfait il a ensuite dissimulé l'arme sous le journal plié bien en évidence devant lui avant de se caler confortablement dans le fond de son vieux fauteuil de cuir. Si l'autre vient foutre le bordel il va trouver à qui parler. L'adjutant-chef n'en est pas à sa première souricière et ce n'est pas un vieux singe comme lui qu'on prendra au dépourvu. En général ça se passe toujours bien... sauf quand ça se passe mal. Et là, tout peut arriver... comme cette fois où il a tendu un piège à un gang de pilleurs de châteaux recherchés dans toute la région pour un nombre incalculable de délits : vols avec effraction, détournement d'œuvres d'arts, séquestration, recel d'objets volés, délits de fuite. Il agissait cette nuit-là sur la fois d'un renseignement extorqué à un manouche qui s'était fait serré pour une toute autre affaire, mais qui avait omis de lui signaler que toute l'équipe en question était fortement

armée et commandée par un vrai barge. Quand vers 11 heures du soir les types se sont pointés avec leur fourgonnette, c'est un véritable combat de rue qui s'est engagé avec les forces de l'ordre après les sommations d'usage. Bilan : deux morts et un blessé grave chez les truands ainsi que deux blessés graves du côté des gendarmes. Feugières, un instant inquiet par l'IGS s'en était pourtant sorti sans problème, juste après une légère réprimande pour la forme. Depuis ce jour-là il s'était bien promis de ne jamais oublier de poser les bonnes questions, surtout quand il s'agissait d'interroger des truands quasiment analphabètes ayant le QI de la moule marinière et les états d'âme de Pierrot le fou. Cette fois pourtant l'affaire était différente et... la ligne intérieure se met à sonner. Résolument Feugières décroche pour entendre François qui le prévient que la voiture de Stamford est en train de se garer sur le parking de la gendarmerie. « J'arrive ! Les autres sont prévenus ?

- Non, j'y vais », répond le gendarme avant de raccrocher. Satisfait, l'adjudant Feugières sort de la pièce et va rejoindre Kieffer en salle de repos. Il tient à être avec ses hommes au milieu de l'action si d'aventure l'histoire tournait mal.

Stamford pénètre dans le hall d'un pas alerte pour se présenter à l'accueil. Dans la petite pièce des archives, Julie n'en mène pas large. Ses mains rendues moites par la transpiration, elle ouvre l'étui et serre machinalement la crosse de son arme. Loin de la rassurer, le contact de son pistolet l'angoisse un peu plus. Elles sont loin les séances feutrées du stand de tir où elle vidait ses chargeurs sur des cibles en carton avec application, le casque antibruit sur les oreilles. Ici, le danger est bien réel et la cible en question peut très bien riposter. Elle prie en silence la vierge marie et tous les saints du paradis pour que l'autre n'ai pas la mauvaise idée de vouloir se barrer. Le cœur battant la chamade, elle suit l'arrivée de Stamford par l'interstice de la porte laissée entr'ouverte mais à son grand soulagement, tout a l'air de se passer comme prévu. François finit par entraîner Stamford dans son sillage jusqu'au bureau de Kieffer. Il s'arrête devant la porte et toque, mais personne ne répond. Il ouvre pour jeter un rapide coup d'œil et prend l'air étonné avant de dire en se retournant vers Stamford qui ne le quitte pas des yeux : « il est sûrement allé prendre un café... vous me suivez ? » Effectivement, ils trouvent les deux hommes en train de siroter leur énième tasse de café de la matinée. Kieffer, le nez au carreau de la fenêtre fait mine de se retourner en prenant l'air enjoué quand François suivi de Stamford pénètrent dans la salle de repos. « Monsieur Stamford !... Que nous vaut l'honneur ?

- Bonjours Messieurs », fait Stamford qui semble ne pas flairer le piège, j'espère que je ne vous dérange pas ? »

- Pas le moins du monde, répond Kieffer en reposant sa tasse sur la table, je vous offre un café ?

- Non merci, Je me suis arrêté déjeuner avant de venir. » Kieffer qui s'apprêtait à verser le breuvage fumant dans une tasse vide, se ravise et repose la cafetière en demandant ingénument : « alors, cette enquête sur vos revenants, ça avance comme vous voulez ? » Feugières, légèrement en retrait laisse Kieffer mener le bal. Dans son réduit, Laurent qui ne perd pas une miette de la conversation s'impatiente et invective mentalement son supérieur. *Vas-y, qu'on en termine. Tu lui signifies sa garde à vue et basta, merde ! On ne va pas y passer la journée !* Instinctivement il vérifie une fois encore qu'il a bien retiré le cran de sûreté tandis que de l'autre côté de la porte les civilités continuent d'aller bon train. Si le ton et les manières ampoulées de Kieffer commencent à énerver Stamford, celui-ci n'en laisse

rien paraître. « Justement, si je suis venu directement de Paris jusqu'ici c'est qu'il y a du nouveau. Je tenais à vous voir pour...

- Ça tombe bien, le coupe brutalement Feugières, parce que nous aussi nous voulions vous voir.

- Ah oui, fait Stamford surpris, vous aussi vous avez du nouveau ?

- En quelque sorte, sourit aimablement Michel Kieffer en s'approchant un peu plus près de Stamford.

- Dites-moi », fait ce dernier qui commence à perdre patience. Le visage de Kieffer se durcit brusquement quand il lui fait en regardant sa montre : « Monsieur Amos Stamford, nous sommes mardi 4 mai 1983, onze heures dix-sept du matin... A partir de cet instant, considérez-vous en garde à vue. Maréchal des logis ?... » Comme dans une pièce de théâtre réglée au millimètre Laurent sort de la remise comme un diable de sa boîte en pointant résolument son arme vers Stamford. Ce dernier, d'abord tétanisé, fait volteface et amorce un brusque mouvement de repli vers la porte donnant dans le couloir. « Si j'étais vous, je n'essaierais même pas », fait Michel Kieffer en sortant vivement son arme et une paire de menottes de sa poche. « Retournez-vous, Monsieur Stamford s'il vous plaît. » Blanc comme un mort et toujours sous la menace de l'arme de Laurent, Amos Stamford s'exécute de mauvaise grâce. La bouche déformée par un rictus de rage et de mépris, il crache à l'encontre de Kieffer : « j'espère au moins que vous savez ce que vous faites ? » L'adjudant-chef Feugières, muet jusqu'à présent monte aux créneaux. « Il agit suivant mes ordres, Monsieur Stamford.

- Alors, sans être médium laissez-moi vous prédire votre avenir. Pour vous, Adjudant-chef de mes deux, c'est la retraite anticipée à très brève échéance avec tellement de recommandation au cul que vous ne trouverez plus jamais ne serait-ce même qu'une place de gardien de square à Triffouilly les oies.

- Trop aimable, Monsieur Stamford... et donc que du bonheur en perspective. D'habitude c'est plutôt les Kerguelen, mais on fera avec... »

Puis Stamford s'en prend à Kieffer : « quant à vous...

- Je sais », soupire Kieffer, les pingouins, les Kerguelen, je sais déjà tout ça, avant d'ajouter l'air mauvais en poussant du pied une chaise devant lui : bon, ça suffit comme ça, asseyez-vous et fermez-là. Comme je vous le disais il y a un instant, nous avons des questions à vous poser.

- Allez-vous faire foutre, crache Stamford hors de lui, je n'ai rien à vous dire.

- Si vous voulez, mais ça n'arrangera pas vos bidons, ça je peux vous l'assurer. Par contre, si vous vous montrez coopératif, on fera un effort pour boucler cet interrogatoire rapidement.

- Vous savez très bien que je n'ai qu'un coup de fil à donner et je suis dehors dans les cinq minutes qui suivent.

- Très bien, Mr Stamford, explose Feugières en se levant brusquement de la table sur laquelle il s'était assis pour se saisir du combiné téléphonique de la salle de repos et en le déposant devant lui, vous voulez le passer ce coup de fil, alors très bien, passez-le, comme ça le problème sera réglé. Tenez, appelez qui vous voudrez. Mais souvenez-vous que vous n'avez droit qu'à un seul appel, alors tachez que ce soit le bon.

- Au cas où vous ne vous en seriez pas aperçu, j'ai les menottes.

- Pas de problème, lui susurre Laurent à l'oreille, on va vous détacher, *Monsieur Stamford*. » Un cliquetis de clé et de serrure qu'on triture et la voix de Laurent qui reprend : « voilà, *Monsieur Stamford* va appeler Dieu le père et ensuite on lui remettra ses jolis bracelets. » Stamford qui n'attendait que cela fait semblant de se masser les poignets douloureux, mais

avant que Laurent n'ait pu esquisser le moindre geste, il se retourne à la vitesse de l'éclair et lui balance un violent coup de boule qui l'étend pour le compte. Kieffer ayant baissé sa garde un peu trop vite n'a pas plus de chance et se prend en pleine face le combiné téléphonique posé sur le bureau. Sous la violence du choc, l'arcade sourcilière éclate ainsi qu'une partie de la pommette gauche. Emporté par une fureur aveugle que rien ne semble plus pouvoir endiguer, Stamford change de cible et d'un bond magistral saute par-dessus le bureau et se précipite sur Feugières. Avant que ce dernier n'ait pu parer l'attaque il lui décoche un coup de pied en plein visage qui l'expédie à l'autre bout de la pièce, le laissant KO. Le tout n'a pas duré plus de dix secondes. Les corps des trois gendarmes glissent sur le sol en se contorsionnant de douleur. Stamford qui semble enfin calmé regarde le spectacle d'un petit sourire satisfait en murmurant pour lui-même « je vous avais prévenu, les mecs, faut pas me faire chier. » Après avoir dégagé le corps toujours inanimé de Laurent qui s'est écroulé en travers de la porte il dit en rigolant franchement cette fois comme s'il trouvait la plaisanterie amusante : « bon, c'est pas que je m'ennuie, mais faut que j'y aille. » Au moment de sortir, il ajoute en se retournant une dernière fois. « Et puis d'abord rangez-moi tout ce bordel, ça fait désordre, une truie n'y retrouverait pas ses petits. »

Puis d'un pas léger il enfle le couloir qui passe devant le hall d'accueil. Pas âme qui vive, c'est à croire que toute la basse-cour s'est envolée. *C'est quand-même un peu trop facile*, il pense en passant rapidement devant la porte entr'ouverte de la salle des archives où l'attend Julie en embuscade pour lui coller son arme dans les reins. Elle et son collègue François ont bien entendu les bruits de lutte, mais tandis que lui se barrait pour aller chercher du secours, elle, elle était restée planquée en attendant que Stamford repasse par-là. Et maintenant, c'est elle qui le tient au bout du canon de son arme. « Stop, mains en l'air ! » La voix trop haut perchée de la jeune femme sue la trouille. Stamford qui s'apprêtait à pousser la porte du hall d'entrée se retourne lentement pour se retrouver face à Julie qui le regarde les yeux écarquillés par la peur. Un instant décontenancé, il écarte les bras du corps en signe de reddition en murmurant d'une voix chargée d'ironie : « mais regardez donc ce que la république nous envoie ? Une gendarmette à peine pubère... bonjours ma poulette, tes parents savent que tu joues à la guerre avec des hommes ? » Julie, bien qu'au bord de l'évanouissement essaie de prendre sur elle en essayant d'appliquer au mieux ce qu'on lui a si bien enseigné à l'école de police. C'est d'une voix mal assurée qu'elle s'entend dire comme dans un rêve : « ne bougez pas et mettez-vous à genoux, vite ! »

Stamford ne fait pas un geste. La situation ne l'amuse pas plus que ça, car le temps presse et les renforts ne vont pas tarder à se pointer. De plus, si cette connasse continue à lui balader son flingue sous le nez, le coup va partir, c'est sûr. Il tente de la jouer façon grand frère et s'approche d'elle en tendant la main.

- Allons, ma poupée, du calme, c'est dangereux ces jouets-là.

- J'ai dit A GENOUX ! »

Et merde, pense Stamford qui continue cependant d'avancer en murmurant d'une voix volontairement apaisante : « tu sais que tu deviens chiant ma poulette ? » Julie ne sait plus quoi faire. Le canon du flingue qu'elle tient à bout de bras et qui pèse des tonnes commence à trembler tandis que l'homme se rapproche toujours. Et au fur à mesure qu'il avance, c'est Julie qui recule. Bientôt elle sera acculée contre le mur ; elle doit prendre une décision maintenant... MAINTENANT ! Au moment où Stamford se jette sur elle, elle ferme les yeux et appuie sur la détente. Rien ne se passe. Une fraction de seconde après, un coup de feu claque. Un seul tir qui projette l'homme à travers la baie vitrée, la faisant exploser du

même coup. Complètement hébétée, Julie regarde le corps qui gît à ses pieds parmi les débris de verre et une mare de sang qui s'étale vers l'extérieur et commence à rougir le dallage du couloir.

« Julie, Ho, Julie, ça va ? » La voix qui tente de l'interpeller semble lui parvenir à travers un mur de coton. Le coup de feu qui résonne toujours dans son crâne et continue à lui vriller le cerveau lui a sûrement explosé les tympans. Péniblement, elle tourne la tête pour se retrouver nez à nez avec François qui la secoue gentiment. « Ben ma poulette, il s'en est fallu d'un rien. Si je n'avais pas été là, t'y passais aussi sur que je m'appelle François. » Lentement, elle semble reprendre contact avec la réalité. « Et les autres ? Et Laurent ?... Mon Dieu, Laurent ! » Repoussant violemment son collègue, elle se précipite vers la salle de repos. Au moment où elle pousse la porte, les pneus d'une estafette crissent sur les graviers de la cour, tandis que des hommes en bleu se précipitent, le caporal Cadario en tête. Celui-ci se met à hurler à l'adresse de François. « Mais bon dieu, il s'est passé quoi ici ? » François, visiblement choqué, le revolver qu'il n'a toujours pas lâché pendant mollement au bout de son bras inerte se met à expliquer avec des mots hachés par l'émotion l'enchaînement des événements au caporal qui n'en croit pas ses oreilles. « Je sais que Julie va sûrement penser que jd me suis barré, mais c'est pas vrai, tout est allé trop vite. Quand j'ai entendu la bagarre j'ai essayé d'entrer mais la porte était bloquée, alors j'ai fait le tour pour essayer de rentrer par la fenêtre de la cantine, mais j'ai oublié qu'il y a des barreaux. Quand je suis revenu il allait lui sauter dessus et c'est là que j'ai tiré... J'ai jamais tiré sur personne...c'est la première fois...c'est terrible... terrible.

- Calme-toi, on verra ça plus tard, lui fait Gervais Cadario en se penchant sur Stamford pour lui prendre son pouls. Tu sais qui est ce type ?

- Non, je sais juste qu'on devait le serrer avec le patron et...

- Merde, lui fait un de ses hommes dans son dos, appelle le Samu il est encore vivant ! »

Dans la cour de la gendarmerie c'est l'état de siège. Les collègues de Laurent, rameutés par radio ont rapidement établi un périmètre de sécurité avec un seul mot d'ordre : personne ne rentre ni ne sort. Les pompiers de Berry ainsi que les urgences de l'hôpital de Laon et de Reims arrivent presque en même temps dans un concert de gyrophares et d'avertisseurs sonores. Tandis que les urgentistes emmènent le corps de Stamford vers le CHRU de Reims, le médecin fait un compte rendu succinct à l'adjudant-chef Feugières qui se fait panser par un infirmier dans son bureau. « Votre type est un miraculé. La balle a traversé de part en part sans toucher un seul organe vital. Il a perdu beaucoup de sang mais dans huit jours il court le marathon. » Il donne encore quelques ordres aux infirmiers qui l'accompagnent puis remonte lentement dans sa voiture, lance le moteur, et manœuvrant pour éviter les autres véhicules d'intervention garés n'importe comment finit par disparaître au détour de la route qui le ramène vers Laon.

En fin de matinée une CX noir stoppe doucement devant ce qui reste de la porte de l'accueil. Le préfet de police Antoine Betancourt accompagné par le juge Cazeneuve a fait le déplacement, escorté par les motards de la police. Les deux hommes ont l'air passablement préoccupés. Sans un regard pour le gendarme qui leur ouvre la portière en les saluant, ils se dirigent droit vers l'adjudant-chef Feugières. *Ça y'est, manquait plus que ça. Les emmerdements vont toujours par deux, ne peut s'empêcher de penser Feugières, et là, ça ne fait que commencer.* Après un bref salut les trois hommes se retirent un peu à l'écart.

« Vous pouvez m'expliquer ? » lui demande Betancourt en désignant d'un mouvement de tête dédaigneux la cour envahie par les véhicules de secours. L'adjudant-chef détourne le regard comme si l'autre n'existait pas, mais après un bref instant de silence il se décide quand même à lui répondre d'un ton où perce une colère mal dissimulée : « une interpellation qui a mal tourné.

- De la casse ?

- L'agresseur a été blessé par un de mes hommes, mais il s'en sortira. Pour nous, rien de bien méchant, juste quelques ecchymoses. Les blessures sont surtout morales, on s'en remettra. » Le préfet semble totalement décontenancé par le spectacle de la gendarmerie saccagée, regardant avec répugnance la flaque de sang laissée par le corps de Stamford. Ne sachant décidément trop comment aborder Feugières qu'il sent très remonté, il ajoute en baissant la voix, comme si quelqu'un pouvait les entendre : « Cazeneuve m'a un peu briffé en cours de route. Il semblerait que vous ayez hérité d'un dossier merdique ? Tout ce cirque est en rapport avec votre affaire ? »

Avant de répondre Feugières prend le temps de dévisager le juge Cazeneuve. Les deux hommes se connaissent de longue date et s'apprécient. D'un léger signe de tête, ce dernier l'encourage à préciser certains points avant que l'autre ne se fasse un film. « il est tout à fait exact que j'ai parlé à Monsieur le Préfet dans la voiture. Il est rare que nous mettions la charrue avant les bœufs et en général la justice évite autant que faire se peut de se mêler des enquêtes en cours quelles qu'elles soient, mais là je pense que nous devrions faire exception. La tournure que prennent les événements m'incite à penser que nous avons tout intérêt à collaborer. Il n'en reste pas moins que c'est vous le patron », s'empresse-t-il d'ajouter en voyant le regard furieux de Feugières... et que vous continuez à mener cette affaire comme bon vous semblera.

- Encore heureux, grommelle Feugières au comble de l'exaspération.

- Pardon ?

- Non, je disais : j'en suis heureux, Monsieur le Préfet... heureux de conserver l'enquête.

- Oui, c'est bien ce que j'avais cru comprendre, répond le Préfet avec un sourire qui ferait fondre la banquise, mais encore un détail cependant. J'exige d'être tenu au courant au même titre que le juge Cazeneuve. Ce que vous lui direz, je dois le savoir aussi. Tout ce bordel se déroule dans le département dont j'ai la charge et je ne voudrais pas que mes supérieurs parisiens puissent s'imaginer un seul instant que l'on puisse transformer impunément une de mes gendarmeries en fort Chabrol. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Tout à fait, Monsieur le préfet. Vous êtes on ne peut plus clair.

- Ravi que vous compreniez mon point de vue. Et maintenant que nous sommes d'accord, commencez donc par me raconter toute l'histoire.

- Ça risque d'être un peu long.

- Aucune importance, j'ai tout mon temps. » Feugières soupire. « Alors, si vous avez tout votre temps... »

Au vu du premier bilan, force est de constater que pour cette fois la chance était du bon côté et que ça aurait pu être largement pire. L'addition aurait pu être plus salée. Laurent Tellier ne souffre que d'une fracture du nez avec déplacement de la cloison nasale, ce qui risque de lui faire un nez de boxeur toute sa vie. Michel Kieffer a quant à lui la pommette gauche bien entamée et l'œil à moitié fermé. Quelques points de suture plus tard, il serait à nouveau disponible. L'adjudant-chef Feugières est lui aussi passé à côté de la correctionnelle :

traumatisme crânien léger et quelques dents en moins, plus déplacement des vertèbres cervicales, il en serait quitte pour porter une minerve durant quelques semaines. Pour les dents, il portait déjà un dentier, donc... Quant à François et Julie, quoique moins spectaculaire, le mal n'en n'est pas moins plus insidieux. Julie, assise sur un des fauteuils de bureau, les yeux vides, n'a pas desserré les dents depuis l'intervention de ses collègues. Laurent qui se tient à ses côtés essaie en vain de trouver les mots qui pourraient la faire sortir de cet état de prostration qui l'inquiète au plus haut point. François quant à lui semble avoir retrouvé une grande partie de ses moyens et arrive à présent à parler plus calmement avec ses collègues. Tout n'est plus qu'une question de temps. Mais le temps...

CHAPITRE XXI

La chanson de Craonne...*

Montigny sur Vesle - HOE 15- Vendredi 20 avril 1917.
*C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire...*

La voix qui parvient jusqu'aux oreilles d'Antoine semble sortir directement de son cerveau embrumé par les médicaments et l'alcool qui coule à flot et circule un peu partout dans l'hôpital. Car bien qu'en partie remis de ses blessures et ce, malgré les soins attentifs dont il fait l'objet, le jeune homme sombre peu à peu dans un état dépressif, ce qui ne cesse d'inquiéter l'équipe médicale qui le suit. Pour lui, les jours se suivent et se ressemblent et sa situation ne semble guère s'améliorer. Pendant les rares moments de lucidité où il émerge de cette torpeur indolente tout se dilue, se fond dans une brume médicamenteuse et alcoolisée. Un point positif cependant : les visites des deux officiers de renseignements qui se faisaient régulières et plus insistantes au fil des jours se sont peu à peu espacées pour finir par disparaître totalement. Bien qu'incrédule au départ, il a bien fallu se rendre à l'évidence : les deux tortionnaires galonnés avaient fini par abandonner la place. La pression est retombée, mais jusqu'à quand ? « Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais, se plaît à répéter à qui veut l'entendre le jeune homme, encore un peu et ils en seraient presque devenus désagréables. »

Ce genre d'humour a le don de faire exploser de rire sœur Marie-Thérèse et les autres infirmières qui s'affairent nuit et jour auprès de lui. Duvauchel et Steiner lui avaient fait tous les deux la même mise en garde. « Ne vous réjouissez pas trop vite, mon garçon, lui avait dit le médecin major un jour où il semblait particulièrement remonté, ce genre de molosses ne lâche jamais prise. Croyez-moi sur parole, c'est au moment où vous vous y attendrez le moins qu'ils reviendront vous mordre aux mollets.»

Pourtant Antoine Vasseur ne s'est pas ouvert pour autant au Docteur Steiner, ni à quiconque d'autre d'ailleurs, ne cessant de ruminer cette histoire invraisemblable qui l'a propulsé soixante années en arrière. Parfois, lorsqu'il se croit seul, il se met des claques en marmonnant des suites de mots inintelligibles pour essayer de se réveiller.

*...Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose...*

La voix semble s'être encore rapprochée. Antoine, à présent complètement réveillé tourne tête en asseyant d'en deviner la provenance.

*...Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués...*

Ce n'est pas la première fois qu'il entend cet air. L'ombre d'une infirmière poussant un chariot médical se découpe en ombre chinoise sur la toile qui sépare le couloir de sa chambre. La silhouette marque le pas ; puis le pan de toile amovible qui sert de porte se soulève brusquement laissant apparaître une jeune femme au sourire radieux. « Ça y'est, vous êtes de retour parmi nous ? »

**Vivement condamnée par les autorités militaires (et pour cause), elle fut connue sous plusieurs noms dont : « Les sacrifiés, Sur le plateau de Lorette et La chanson de Lorette ». Malgré une forte récompense, le ou les auteurs ne furent jamais identifiés. (Source Wikipédia-NDLR)*

Voyant que le jeune homme la regarde sans comprendre, elle lui tend la main. « Je m'appelle Martha... Martha Keller... je suis votre nouvelle infirmière. Et vous vous êtes Lucien Gonçalves? » elle ajoute dans un sourire qui illumine instantanément son joli minois.

- C'est vous que j'ai entendue chanter ? » La question accentue un peu plus le sourire de l'infirmière. « Parce que vous m'avez entendue chanter ?

- Oui ! Au début, je croyais que c'était dans ma tête, mais... » Martha se ressaisit un peu avant de répondre en tapotant les oreillers : « Eh bien continuez à croire que c'est dans votre tête, ça vaudra mieux pour tout le monde.

- Pourquoi ça ? vous avez pourtant une très jolie voix. » La jeune femme regarde autour d'elle d'un air inquiet et hésite avant de répondre : « Ce n'est pas une question de voix... c'est juste que c'est une chanson interdite.

- Interdite ?...

- Oui, cette chanson est interdite, au même titre que l'internationale que chantent les bolcheviques en levant le point. Vous êtes accusé de trahison et passible du peloton d'exécution si vous êtes pris ne serait-ce qu'à la fredonner.

- Ils sont devenus dingues ?!...

- Non, il faut les comprendre. Ce sont des militaires qui font la guerre et tout ne va pas pour le mieux en ce moment. Il paraîtrait même qu'il y aurait des régiments entiers qui refusent de monter au front pour se battre. Alors pour le coup ça rend les gens de l'état-major beaucoup moins conciliants.

- C'est bien ce que je disais : ils sont dingues. » Puis après un moment de silence, Antoine demande : « vous êtes arrivée quand ?

- Hier-soir pour prendre mon service ce matin. Vous êtes mon premier client... et aussi le seul.

- Comment ça le seul ?

- Les ordres du commandant Duvauchel sont simples : je ne dois m'occuper que de vous à plein temps. Pour la galerie j'aide mes autres collègues, mais vous, vous êtes LE patient à part qui vient de m'être confié. A partir de maintenant, vous êtes sous ma seule responsabilité.

- Quelle chance, sourit Antoine.

- Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point...

- C'est quoi la suite ?

- La suite de quoi ?

- Eh bien de la chanson.

- Vous n'avez pas compris ? C'est une chanson interdite.

- Oui, je sais, je vous confirme que c'est une chanson interdite et qui l'est restée longtemps », répond Antoine avec un petit sourire à l'adresse de Martha qui fronce les sourcils cherchant à comprendre les sous-entendus de sa réponse.

« Ça veut dire quoi ?

- Ça veut dire que je vous expliquerai peut-être un jour... quand nous nous connaîtrons mieux. » Martha hausse les épaules avant d'ajouter : « nous allons avoir tout le temps pour ça. »

- Sauf s'ils me renvoient me battre.

- Ça m'étonnerait. Le commandant fait tout pour que ça ne se produise pas.

- Ah oui ? s'étonne Antoine.

- Oui ! D'où ma présence ici.

- Alors c'est quoi le plan ?

- Je ne suis pas dans les confidences. Moi je suis juste là pour prendre soin de vous. La suite, le commandant vous l'expliquera lui-même. C'est tout pour les questions ?

- Pour le moment.

- Alors si vous le permettez, j'ai d'autres choses à faire », dit-elle en se saisissant du charriot pour faire mine de sortir. « A tout à l'heure. »

*...Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins..*

Sans savoir ni pourquoi ni comment, la voix d'Antoine s'est mise à reprendre la suite du couplet interrompu quelques instants avant par Martha qui le regarde brusquement interloquée. « Vous la connaissez aussi ?

- Oui !... Mon grand-père me l'a souvent chantée.

- Votre grand-père ? Mais c'est impossible, voyons. Ça vient à peine d'arriver chez nous. Ça rend fous les officiers qui cherchent désespérément qui a pu l'écrire. L'état-major a même promis une prime à qui donnerait des renseignements sur l'auteur.

- Et évidemment ça n'a rien donné ?

- Pas que je sache, non.

- Bien entendu. Et ça ne donnera rien.

- Comment pouvez-vous en être si sûr ? » demande Martha.

- Parce que cette chanson a traversé le temps sans qu'on ne sache jamais qui l'a écrite.

- Le temps ? » Cette fois c'en est trop pour Martha qui plante là son chariot pour venir s'asseoir à côté d'Antoine. Elle le dévisage intensément en le fixant droit dans les yeux et lui demande : « mais enfin, qui êtes-vous ? » Antoine Vasseur soutient son regard. Eludant la question, il lui prend doucement la main et lui dit : « plus tard... nous aurons tout le temps d'en reparler plus tard. Et tiens, tant que vous y êtes, rendez-moi un service. Dites au Docteur Steiner que j'aimerais lui parler. Il comprendra.

- Le Docteur Steiner s'est absenté pour la journée. Il sera là ce soir.

- Eh bien, nous attendrons ce soir. En attendant, ne vous éloignez pas, je risque de faire une rechute à tout moment. Et le commandant...

-... Ne sera pas content, je sais », dit-elle en se levant pour sortir avant d'ajouter : « je lui fais la commission dès qu'il rentre. A tout à l'heure.

- Bye », murmure Antoine en la regardant sortir avant de replonger dans ses pensées.

Le soir même, le panneau de toile de la porte s'ouvre, laissant passer la silhouette de Steiner suivie de celle plus imposante du commandant Duvauchel. Celui-ci se saisit du seul tabouret de la chambre et le pose d'un geste décidé juste à côté d'Antoine qui le regarde faire sans comprendre. « Il paraîtrait que vous vouliez nous voir, que vous avez des choses à nous dire ?

- Oui, mais c'est au Docteur Steiner seul que je voudrais parler. » Immédiatement, Antoine sent bien qu'il vient de dire une connerie. On ne peut dissocier comme ça les deux hommes unis comme les cinq doigts de la main. Duvauchel fronce les sourcils. Sa voix douce se fait moins amicale quand il chuchote à Antoine : « écoutez, mon garçon, tachez de saisir ce que je vais vous dire ! Si votre ami Stamford ne vous a pas encore collé au poteau, c'est que j'y suis un peu pour quelque chose. Je le connais trop bien, je sais de quoi il est capable. J'ai su trouver les bons arguments pour qu'il nous lâche la grappe, à vous comme à moi, mais ça

n'aura qu'un temps car dites-vous bien qu'il va revenir à la charge, ce n'est qu'une question de jours ou d'heures. En un mot comme en cent, il vous soupçonne de lui cacher quelque chose de bien plus important qu'une simple usurpation d'identité et là, je ne suis pas loin de lui donner raison. Alors, si vous avez quelque chose à nous dire, faites-le et faites-le vite car le temps nous est compté. Vous comprenez bien de quoi il s'agit ? » A l'évocation du mot temps, un petit rictus vient animer le visage d'Antoine.

« Le commandant a raison, ajoute le Docteur Steiner qui se tient debout au pied du lit sans avoir encore ouvert la bouche, je crois le moment venu de nous dire ce que vous nous cachez avec tant de constance depuis votre arrivée. Si vous voulez que nous vous protégeons, il faut que nous sachions contre qui ou contre quoi. »

Antoine réfléchit rapidement. Comme il le craignait depuis longtemps il se trouve à présent au pied du mur. Il ne peut plus reculer. Ce sera peut-être la seule et unique perche que lui tendra Duvauchel, après ce sera trop tard. S'il rate le coche encore une fois cette entrevue risque bien d'être aussi la dernière.

« Alors, mon petit ? l'encourage encore une fois le commandant, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? » Ne voyant toujours pas de réponse arriver, Duvauchel fait mine de se lever en soupirant. « Comme vous voudrez ! » Puis s'adressant à Steiner : « venez mon vieux, je n'ai pas de temps à perdre, ce type est une vraie bourrique. Gageons que Stamford aura sûrement des moyens plus expéditifs pour le faire parler.

- Attendez, hurle presque Antoine au moment où les deux hommes franchissent le seuil, je vais tout vous dire ; mais avant, promettez-moi une chose.

- Laquelle ? » demande Duvauchel en se rasseyant lourdement sur le tabouret qu'il venait juste de quitter et qui gémit de nouveau sous son poids. « Promettez-moi que, quoi que vous pensiez de mon histoire, vous ne m'enverrez pas chez les dingues. » Duvauchel échange un rapide regard avec Steiner avant de répondre :

- Vous avez ma parole.

- Vous me le jurez ?

- Faites confiance au commandant, lui fait Steiner, il n'a qu'une parole et je crois d'ailleurs qu'il vous l'a prouvé. Et quoique vous puissiez nous raconter, ça ne sortira jamais d'ici.

- Et confidences pour confidences je peux aussi vous certifier que si vous vous foutez de ma gueule, il vous en cuira », ajoute Duvauchel. Un instant rassuré, Antoine Vasseur essaye péniblement de trouver les mots justes avant de commencer. « Mon commandant, vous avez parlé du temps. Qu'en savez-vous exactement ?

- Le temps ? Quel temps ? Celui qu'il fera demain ?

- Non, je veux parler du temps qui passe, de celui qui fait vieillir les êtres et les choses, celui-là même qui nous voit naître et mourir. » Le commandant regarde fixement le jeune homme. Il s'attendait à tout sauf à une discussion philosophique du café du commerce. « Si c'est de religion dont vous voulez parler, je ne suis peut-être pas le mieux placé pour vous répondre. Si vous le désirez je peux faire intervenir l'aumônier, lui saura sûrement vous en dire plus que moi... ou alors sœur Marie-Thérèse.

- Mon commandant, je crois qu'il s'agit de tout autre chose, intervient Steiner que la tournure que prend la conversation intéresse au plus haut point, je crois que notre ami ne veut pas parler de religion ou de philosophie, mais plutôt de physique. Je me trompe ?

- C'est plutôt de ça dont il s'agit oui, confirme Antoine.

- Bien, et alors ? interroge Duvauchel en croisant et décroisant nerveusement les jambes, signe chez lui d'un début d'énervement certain. Antoine se tait. Il ne peut plus faire machine arrière et il le sait.

- Je suis né le 16 avril 1955 à Reims et pour vous je n'existe pas... du moins pas encore.
- Plait-il ? » Parvient à articuler le commandant Duvauchel une fois digéré la phrase servie par Antoine en guise de préambule.
- Vous avez bien compris, mon commandant, articule Antoine comme pour s'excuser de l'énormité de ses révélations, pour vous je n'existe pas.
- Alors je parle à qui ? A un ectoplasme ?
- Même pas, fait Steiner avant que le jeune homme ne puisse répondre, un ectoplasme est un fantôme, c'est-à-dire une personne déjà morte. Antoine, essaie de nous dire que lui N'EST PAS ENCORE NE, ce qui est totalement autre chose. » N'étant pas certain d'avoir bien compris Duvauchel regarde alternativement les deux hommes et murmure les mâchoires serrées : « d'accord, les deux comiques, d'accord !... Vous avez répété combien de temps derrière mon dos pour mettre votre petit numéro au point ?
- Mon commandant, il ne s'agit pas de cirque, c'est plus grave que ça. » Mais le commandant Duvauchel ne l'écoute pas. Ses yeux ont perdu le peu de leur ironie. « Mon petit, cette fois-ci je crois bien que vous dépassez les bornes et que vous vous foutez carrément de ma gueule. Je croyais pourtant avoir été assez clair.
- Vous voyez ? gémit Antoine, quand je vous disais que vous ne me croiriez jamais.
- Mais enfin, comment pourriez-vous penser un seul instant que ?...
- Mon Commandant, et si nous le laissons terminer ? » l'interrompt Steiner au comble de l'excitation. « Steiner, vous n'allez pas me dire que vous mordez à l'hameçon, vous, un des types les plus cartésiens que je connaisse.
- Justement, laissons-le finir. Nous jugerons après.
- Comme vous voudrez, soupire Duvauchel en haussant les épaules en signe de démission, goûtons la soupe qu'il a à nous servir. Mais je vous préviens que je ne réponds de rien.
- Certainement, lui répond Steiner avant de s'adresser cette fois à Antoine : « allez-y mon garçon, nous vous écoutons. »

La *soupe* servie par Antoine aux deux militaires allait effectivement bouleverser leur vie. L'un deux ne vivrait pas suffisamment longtemps pour s'en rendre compte et quant au second, le fait d'avoir croisé à un moment de son existence la trajectoire d'Antoine Vasseur allait remettre en cause le fondement même de ses propres croyances, bouleverser le cours de son existence, lui laissant gravé dans le cœur le souvenir de cette période tragique comme une blessure indélébile qui ne se refermerait jamais.

CHAPITRE XXII
Ayache et Stamford...

Hôpital Robert Debré Reims-Lundi 3 mai 1982-16h30.

Le coupé Mercedes 300SL du Docteur Ibrahim Ayache passe lentement le poste de garde de l'hôpital Robert Debré. Il répond d'un petit signe de main distrait au gardien qui le salue en levant la barrière et engage lentement le véhicule sur la petite route qui le dépose au parking du personnel. Tout le monde connaît le cabriolet Mercédès du Docteur Ayache, et bien que celui-ci s'en défende d'ordinaire, la déférence des autres à son égard lui fait plutôt plaisir. Pour lui, les grosses et belles voitures font partie intégrante de la panoplie habituelle du médecin qui a réussi. Et lorsqu'il regarde en arrière dans le rétroviseur de son existence, il n'est pas mécontent de constater que oui, il a bien négocié sa vie. Naître fils de supplétif de l'armée française au milieu des sables du Sahara pour se retrouver parqué durant des années dans un camp de harkis planté au milieu de nulle part n'est pas spécialement un bon départ dans la vie. De plus ça n'a pas toujours été facile à vivre. Seul l'amour de ses parents et sa grande intelligence l'avaient sauvé de la délinquance et probablement de la prison et de la misère. Quelques rencontres aussi, des coups de pouce du destin comme cette rencontre improbable avec Amos Stamford par exemple. Dieu seul sait ce qu'il serait advenu de lui s'il n'avait pas rencontré cet homme à une époque charnière de son existence, à un moment où la vie lui posait plus de questions qu'elle ne lui apportait de réponses, un tournant essentiel qui avait failli l'envoyer droit dans le mur tant son quotidien lui était devenu insupportable et son avenir quasiment illisible.

Après avoir actionné la porte automatique, le coupé Mercédès s'engouffre dans le parking souterrain de la résidence de la rue Buirette où il habite. Il est bientôt neuf heures du matin et ça fait deux nuits de suite qu'il est de garde. Il se sent vanné comme chaque fois qu'il se tape 48 heures non-stop. Anne Sophie, sa jeune compagne du moment, brillante étudiante de cinquième année était déjà partie rejoindre ses compagnons de jeu à la fac de médecine et ne rentrerait sûrement pas de bonne heure. Ça lui laissait quelques heures pour récupérer. Il prend un rapide petit déjeuner, puis, sans même passer par la salle de bain règle le radio réveil sur 16 heures, s'effondre sur le lit et finit par s'endormir comme une masse à peine la tête posée sur l'oreiller. Dans ce cas précis, même les trompettes du jugement dernier n'arriveront pas à le réveiller. Le carillon annonçant le flash d'Europe n°1 met quelques temps avant de parvenir jusqu'à son cerveau et réussit, non sans peine, à lui faire ouvrir les yeux. Ibrahim Ayache jette un regard furieux au radio réveil. Quinze heures trente un peu passées. Les flots qui giclent en flot continu de l'engin n'ont généralement pas un effet bénéfique sur son moral. Pour lui cet engin reste juste une machine infernale bonne à débiter des conneries, l'organe du pouvoir en place censé rassurer le petit peuple afin qu'il puisse aller au boulot sans avoir à se poser trop de questions. « *Dormez, bonnes gens, nous veillons sur vous.* » Du pain et des jeux, voilà ce que réclament à cors et à cris, le reste n'étant que littérature indigeste.

D'un naturel plutôt calme et pondéré, c'est typiquement ce genre de pensées néfastes qui déclenchent habituellement chez lui des accès de rage incontrôlés. Ce matin il se sent particulièrement sur les nerfs et les quelques heures de sommeil volées n'ont rien arrangé. Il lui faut faire un effort particulièrement violent sur lui-même pour refréner une envie irrépressible de balancer le bazar contre le mur. La voix nasillarde qui sort de la boîte de bakélite continue : « *Flash spécial. On apprend à l'instant même qu'une fusillade a éclaté*

dans une petite bourgade de l'Aisne, à quelques kilomètres au nord de Reims.» Ibrahim Ayache cette fois tend l'oreille et allonge le bras jusque l'appareil pour augmenter le volume du son. La voix désincarnée du journaliste poursuit : « d'après notre correspondant local arrivé rapidement sur les lieux, il était approximativement 10 heures trente ce matin lorsqu'un individu a ouvert le feu sur les gendarmes en train de l'interroger. Le drame s'est déroulé dans les locaux de la brigade de gendarmerie de Berry au Bac située sur la nationale 44 à mi-chemin entre Reims et Laon. Il semblerait que l'individu, inconnu jusqu'à ce jour des services de police et dont le nom n'a pas été révélé, se soit présenté de son plein gré, répondant en cela à une convocation dans le cadre d'une affaire de délit routier. On apprend de sources proches de cette même enquête que trois gendarmes au moins auraient été blessés plus ou moins grièvement au cours de la bagarre qui a déclenché la fusillade. L'individu aurait été grièvement blessé durant l'échange de coups de feu qui l'a opposé aux forces de l'ordre et emmené au CHRU de Reims. Le préfet de région Antoine Betancourt ainsi que le juge Cazeneuve qui a immédiatement été chargé du dossier se sont refusés à toute déclaration, insistant simplement sur le fait que l'enquête suivra son cours et que toute la lumière sera faite sur cette tragédie.» S'ensuivait le bla-bla habituel des journalistes de radio habitués à vendre du temps d'antenne au kilomètre. Puis le journaliste déclina la météo de la journée avant d'annoncer une page de pub. Le Docteur Ayache se lève d'un bond pour se précipiter nu comme un ver dans la salle de bain. Il ouvre à fond les robinets d'un geste rapide, puis, en attendant que la baignoire se remplisse il fonce vers le téléphone pour appeler sa secrétaire. « Christine ? C'est moi. Vous savez quelque chose au sujet de la fusillade de ce matin ?

- Oui docteur, on nous a amené un blessé par balle ce matin vers 12 heures. Il a été réceptionné à 12 heures 15 puis dirigé directement en chirurgie. Attendez, je consulte mon écran... Voilà... La victime est actuellement en soins intensifs.

- Son nom ?

- ... Je regarde... voilà : Stamford Amos...voulez-vous que j'essaie de me renseigner pour savoir où ils en sont? ?

- Non, c'est bon j'arrive. Et les gendarmes blessés ?

- Apparemment rien de bien sérieux. Ils ont été soignés sur place par le Samu.

- Hospitalisés ?

- Même pas. »

De vrais guerriers pense le Docteur Ayache après avoir raccroché en se souvenant que Stamford lui avait parlé la dernière fois qu'ils s'étaient vus et que le nom de Corbeny était revenu plusieurs fois dans la conversation. Très inquiet, il retourne dans la salle de bain pour fermer juste à temps les robinets. Distraitement, il ouvre un peu la bonde pour évacuer le trop plein avant de se glisser dans l'eau. La vapeur qui remplit la salle de bain fait naître des rigoles courant partout sur les surfaces vitrées, rendant l'air pratiquement irrespirable. Quelques minutes plus tard il descend l'escalier menant aux parkings en ignorant volontairement l'ascenseur et s'engouffre dans la Mercédès pour prendre la direction de l'hôpital. Si Amos Stamford avait besoin de lui il valait mieux qu'il soit présent sur place. Malgré les circonstances, le Docteur Ibrahim Ayache ne peut s'empêcher de réprimer un sourire de satisfaction comme chaque fois qu'il gare le luxueux coupé Mercédès sur la place de parking qui lui est réservée devant le petit panonceau de bois portant son nom. *Docteur Ayache* écrit en toute lettre. *Si ça ce n'est pas de la réussite sociale, mon cul c'est du couscous*, ricane une petite voix dans sa tête. Si sa vie amoureuse laissait parfois à désirer, du

moins jusqu'à ce jour, il n'avait pourtant jamais douté de son avenir professionnel. Si seulement son père avait pu voir ça. Machinalement, il éteint les phares, coupe le moteur et descend rapidement de la voiture.

Il suit à présent l'enfilade de couloirs qui mène au service des soins intensifs de l'hôpital. Il est presque 17 heures 30 et c'est le grand rush de cette fin d'après-midi. Il doit slalomer entre les chariots de soins des infirmières, les aides-soignantes qui distribuent les repas et les visiteurs qui commencent à évacuer les lieux au compte-goutte.

« Bonjour Laurence. » Laurence Perrin, une jolie jeune femme d'une quarantaine d'année qui officie comme infirmière-chef depuis bientôt cinq ans au service des soins intensifs se retourne d'un bloc, surprise et visiblement ravie de la présence d'Ibrahim Ayache dans ses murs.

- Docteur Ayache, minaude-t-elle, quel bon vent vous amène ?

- Je viens voir un de vos patients.

- Il se nomme comment ? », elle lui demande en consultant son fichier mural rempli de fiches de couleurs. « Amos Stamford.

- Amos Stamford... voilà... chambre 213... blessure par balle. Heure d'admission 12 heures 25. Opéré par le professeur Marchand dans la foulée et sortie de la salle de réveil il y a une demi-heure.

- Vous savez si je peux le voir ?

- Ça me paraît difficile. Toutes les visites sont interdites et ils ont placé un fonctionnaire de police devant la porte de la chambre.

- Zut, fait Ayache déçu... Et il n'y a vraiment pas moyen ?

- Vous voulez dire sans que j'y laisse ma place ? Non. » L'air dépité du Docteur Ayache lui fait comme un pincement au cœur. Divorcée depuis quelques années, il est de notoriété publique que la belle cherche à son connard d'ex-mari un remplaçant. Jeune femme pleine d'allant et d'ambition, elle en a un peu marre d'être placée depuis trop longtemps à son goût tout en bas de la liste d'attente des infirmières « *cherchant beau médecin bien sous tous rapports* ». Au contraire de son ex, elle n'est pas raciste pour deux sous et ça fait un petit moment déjà qu'elle lorgne vers le Docteur Ayache, à tel point qu'elle a pensé plusieurs fois à demander sa mutation au service des urgences. Et là, pense-t-elle, l'occasion est trop belle de marquer des points. Elle semble réfléchir un instant avant de lui dire en prenant des airs de conspiratrice : « Il y a peut-être un moyen.

- Dites toujours, je suis preneur.

- Tachez de revenir demain soir vers 22 heures. Le professeur Marchand est en séminaire jusque la semaine prochaine et c'est moi qui assure la première partie de nuit. Venez avec une blouse blanche. Je vous donnerais son badge et vous agirez comme si vous faisiez une visite de routine. Si le garde vous demande quoi que ce soit vous direz que vous venez pour effectuer les contrôles habituels. Ça ne devrait pas poser de problème. Après tout vous êtes aussi médecin dans cet hôpital, non ?

- Comment pourrais-je vous remercier ?

- En m'envoyant des fleurs ou en m'invitant à la cafétéria... ou les deux.

- Bon, je peux vous demander de faire une dernière chose pour moi, fait le docteur en feignant de ne pas comprendre l'appel du pied pourtant évident de la jolie Laurence, après c'est promis, je disparaîs de votre vie.

- Il n'en est pas question... je vous ai, je vous garde, elle lui répond en se rapprochant encore un peu. Et c'est quoi cette dernière chose ?

- Je voudrais que vous disiez à mon ami que je pense à lui et que je viendrai le voir demain soir. Tout cela le plus discrètement possible bien entendu.
- Bien entendu. Mais pour le coup je ne me contenterai plus de la cafeteria.
- La coupole alors ? Ou le Florence ?
- Eh bien c'est entendu, nous en reparlerons. A demain donc... *Toi tu es programmé pour finir dans mon plumard*, sourit intérieurement Laurence Perrin en regardant s'éloigner la silhouette du Docteur Ibrahim Ayache, *et le plus tôt sera le mieux.*

Le lendemain à l'heure convenue le Docteur Ayache pousse la porte de la chambre 213. Le jeune policier en tenue, avachi sur une chaise en rotin le regarde entrer en lui jetant un regard bovin par-dessus l'Equipe avec l'air indifférent du mec qui se fout royalement du tiers comme du quart. *Elle est belle la police nationale*, pense malgré lui le docteur en refermant doucement la porte derrière lui. La chambre est plongée dans une demi-pénombre. Stamford, quoique branché de partout aux monitorings de contrôle est parfaitement conscient lorsqu'il le regarde s'approcher. Il lui sourit, visiblement heureux de retrouver un visage ami. « Monsieur Stamford, fait Ayache en lui serrant chaleureusement la main, comment vous sentez-vous ?

- Comme quelqu'un qui s'est pris un pruneau de 7.65 dans le buffet, ironise Stamford, mais à part ça, pas de problème, tout baigne.
- Vous avez eu mon message ?
- Oui, et je ne sais pas ce que vous avez promis à l'infirmière, mais elle a l'air de vous avoir à la bonne.
- Sûrement mon charme naturel... bon, pas trop fatigué ? lui demande Ayache tout en consultant tour à tour la courbe de température et les écrans de contrôle. Que s'est-il passé, racontez-moi ? » Amos Stamford lui raconte les événements du matin en concluant quelques instants après : « bref, je suis tombé dans un véritable guet-apens. J'ai trop sous-estimé les flics, surtout le dénommé Kieffer et son adjoint. Ils semblent être au courant de pas mal de chose ces deux-là. Malins comme des singes.
- Vous croyez que Vasseur a parlé ?
- C'est plus que probable et c'est sûrement ça qui a fait exploser ma couverture, ce qui ne m'arrange pas vraiment. Vous savez s'il est encore ici ?
- Vous voulez parler de Vasseur ? Aux dernières nouvelles il est toujours en psychiatrie, mais plus pour bien longtemps. Dès qu'ils le jugeront apte ils le feront sortir, ce n'est qu'une histoire de quelques jours.
- Pour aller où ?
- D'après les bruits qui courent l'enquête marque le pas et personne n'ayant rien contre lui, il est libre d'aller où bon lui semble.
- Il y a deux jours j'ai rencontré Big John Raientonni, fait Stamford en occultant soigneusement son escapade chez Mathias Debacker dont Ayache ignore l'existence, vous voyez de qui je veux parler ?
- Oui, je me rappelle avoir traité son dossier. Mais pourquoi traîne-t-il dans le coin ?
- Il est plus que déterminé que jamais à retrouver Vasseur et pas seulement pour l'embrasser sur la bouche. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'il ne déboule par ici. A nous de faire ce qu'il faut pour l'en empêcher.
- Et vous n'avez rien tenté pour le neutraliser ?

- Nous étions dans un parc à deux pas des Champs Elysées. J'aurais certes pu le flinguer sur place, mais je me suis dit que ce n'était pas une bonne idée.
- Pourquoi ? Vous teniez une bonne occasion de lui régler définitivement son compte.
- Ce qui n'aurait strictement rien changé car il n'est pas venu seul. On sait maintenant de façon certaine qu'il veut la peau de Vasseur. Si on tue Raientonni on ne fera que gagner du temps. D'autres suivront, qu'on mettra trop de temps à repérer et on repartira à la case départ. A présent qu'on a identifié Big John, à nous de tout faire pour protéger Vasseur.
- Plus facile à dire qu'à faire, répond Ayache en se grattant le menton, il est surveillé 24 heures sur 24 et je me suis renseigné, ils ont mis un garde devant sa porte. Ça va être délicat de l'exfiltrer sans casse.
- Nous n'avons pas le choix, il faut nous faire sortir d'ici Vasseur et moi et le plus vite sera le mieux.
- Vous n'y pensez pas, fait le docteur Ayache en levant les bras au ciel, c'est de la folie. Pour Vasseur on peut toujours tenter le coup mais pour vous il n'en est pas question. Vous avez été opéré il n'y a pas six heures et vous voulez déjà sortir ? Sans compter que vous oubliez le flic qui campe lui aussi devant votre porte.
- Pour le flic j'en fais mon affaire, mais pour le reste où est le problème ? Vous êtes toubib, non ? Alors vous me trouvez un truc pour m'éviter de souffrir et on se tire d'ici.
- Je vous répète que c'est de la folie. Les risques de complications sont énormes et...
- ... Et j'en prends la responsabilité...
- Vous voyez ça de votre rue. Si vous pensez que je peux quitter le service comme ça.
- Pas de panique... Demain-matin vous appellerez le service du personnel pour leur dire que votre grand'mère qui vivait au bled vient de mourir et que vous vous absentez une dizaine de jours.
- Je n'ai plus personne au bled depuis fort longtemps, Monsieur Stamford.
- Ils ne sont pas censés le savoir et puis démerdez-vous, racontez ce que vous voulez ce n'est pas mon problème. » Au comble de l'énervement, le Docteur Ayache arpente la petite chambre de long en large, en prise à des pensées contradictoires. D'un côté il a le devoir moral d'aider Stamford, de l'autre il risque la taule et sûrement bien plus que ça s'il est prouvé qu'il est pour quelque chose dans son évasion du CHRU. Est-il vraiment prêt à aller jusqu'au bout de cette aventure qui le mène droit dans le mur au nom de l'amitié qui le lie à l'homme couché devant lui ?
- Ecoutez-moi bien, fait Stamford conscient de la tempête qui souffle sous le crâne de son protégé, des coups durs ce n'est pas le premier qu'on aura vécu ensemble, mais c'est sûrement le plus grave et le plus important aussi. Nous n'avons pas le droit d'échouer. Alors il faut vous secouer, j'ai besoin de vous.
- D'accord, je vous aide. Et après ?
- Voici comment je vois les choses, lui répond Stamford soulagé de voir que ses paroles ont porté... Premièrement il faut me dire exactement où se trouve Vasseur. Ça c'est votre premier boulot et de loin le plus facile. Demain vous assurez votre service comme prévu. N'oubliez pas de poser vos huit jours d'absence. Vous viendrez me chercher demain à minuit précises avec des fringues et une tenue d'infirmier. Il faudra aussi me trouver une bagnole que vous déposerez sur le parking extérieur réservé aux visiteurs. Ensuite vous rentrez chez vous et vous attendez mon coup de fil. Je m'occupe du reste.
- Je suis heureux de connaître votre plan, mais ce n'était pas ma question.
- Et c'était quoi la question ?
- Je voulais savoir ce qu'on faisait de Vasseur... APRES.

- Après ?... Après c'est simple. Une fois sorti d'ici, je le mets définitivement à l'abri. Il aura une nouvelle identité toute neuve, un solide compte en banque et il pourra refaire sa vie où bon lui semblera. A moins qu'il ne choisisse de retourner d'où il vient, ce qui reste une autre éventualité.
- Auquel cas vous serez là, ironise le docteur Ayache.
- Auquel cas je serais là, oui et c'est d'ailleurs pour ça qu'on me paie, pour boucler cette histoire au mieux des intérêts de tous. Et vous aussi si j'ai bonne mémoire.
- Bien, fait Ayache à présent résigné, et pour les gardes on s'y prend comment ? Matraque, corde à piano ? On les égorge, on les dépèce et on balance le tout au vide-ordures ? A moins que l'acide...
- Nous n'aurons sûrement pas besoin d'aller jusque-là, sourit Stamford, et tant que vous y êtes rapportez-moi du fric et un flingue, ça peut toujours servir. Les flics m'ont piqué le mien.
- Ben voyons, pourquoi pas un bon porte-avion en état de marche ? Vous savez que je risque la taule, moi ? Sans compter ma carrière.
- Ecoutez-moi bien, fait Stamford, l'heure n'est plus aux jérémiades. La question que je vous pose est : je peux compter sur votre aide, oui ou non ?
- Est-ce que je vous ai déjà déçu ?
- Jamais.
- Heureux de vous l'entendre dire, fait Ibrahim Ayache en se dirigeant vers la porte. « Une dernière chose...vous avez une préférence pour l'arme ?
- Un .44 se sera parfait. Vous connaissez le dicton : plus c'est gros et plus ça fait de gros trous. On ne part pas à la chasse à l'ours avec un pistolet à plombs. Notre ours à nous a un nom : Big John Raientonni. Vous voyez, la partie n'est pas gagnée d'avance. »

CHAPITRE XXIII

Carnage...

H OE15-Montigny sur Vesle - Dimanche 17 juin 1917-0h30.

Sur le front de Champagne, les combats n'en finissent plus de faire rage, qui déposent chaque jour aux portes de l'HOE 15 leurs lots de blessés et de morts. Contre vents et marées et comme anesthésiée par tant de misère et de souffrance l'équipe du commandant-médecin Duvauchel opère inlassablement jours après jours, nuits après nuits, les cas les plus désespérés. Pourtant, en retrait de cet enfer un homme a quelques raisons d'espérer. Cet homme s'appelle Antoine Vasseur et pour des raisons de sécurité il a été obligé de prendre l'identité d'un mort et se fait appeler à présent Lucien Gonçalves. Transporté hors de son époque dans un monde qui lui est totalement étranger et qui le terrorise tant les conditions sont épouvantables, il essaie de survivre tout simplement. Au fil des jours qui l'ont mené jusqu'à sa presque guérison Antoine Vasseur a pu faire le point pour arriver à cette conclusion peu réjouissante : il y a très peu de chance qu'il puisse un jour revenir à cette année 77 et retrouver la vie qui était la sienne, pouvoir à nouveau serrer sa femme et son fils dans ses bras. Oui, il y a vraiment très peu de chance de pouvoir leur dire à nouveau combien il les aime et combien ils lui manquent. Mais même s'il n'y en a qu'une sur un milliard, il est prêt à la courir si elle se présente un jour et cela quelle qu'en puissent être les conséquences. Pour autant, il ne sait toujours rien du processus ni surtout des raisons qui l'ont déposé ici. Ses nuits d'insomnie, il les passe à essayer de se remémorer la suite d'événements qui ont fait de lui un voyageur des limbes. Car quoi qu'il ait pu faire dans cette vie ou dans une vie antérieure, il ne mérite pas un tel bannissement.

Pourtant, tout n'est pas négatif dans sa nouvelle existence. Le commandant médecin Ernest Duvauchel aidé en cela par le docteur Steiner a réussi à tenir à bonne distance les deux sbires des renseignements militaires qui veulent sa peau. Cette peau d'homme qu'ils veulent se payer et qu'il n'est pas prêt à leur offrir aussi facilement. Mais combien de temps tiendra-t-il encore ? Vasseur sent bien qu'il a toujours les SR aux basques et qu'il ne pourra résister plus longtemps à la morsure de leurs crocs ni à leurs interrogatoires, avec ou sans Duvauchel, avec ou sans Steiner. L'idée de désertir lui a bien traversé l'esprit, mais désertir pour faire quoi et surtout pour aller où ? Pour se retrouver seul dans un monde en guerre où il a perdu ses repères et qu'il ne comprend pas parce qu'il n'en possède pas les codes ? Sans compter qu'il connaît à présent le sort qu'une armée en temps de guerre réserve aux déserteurs et ça dans n'importe quel camp, l'article 409 du code de justice militaire étant on ne peut plus clair. Ça s'appelle désertion devant l'ennemi. Les histoires que les soldats colportent sont les mêmes que celles sur les mutilations volontaires et n'ont souvent qu'un seul verdict : douze balles dans la peau. Alors là, non merci !

Il en a pourtant passé des nuits et des nuits à échafauder des plans qui ne mènent nulle part, tous plus foireux les uns que les autres. Il est conscient qu'il est dans une impasse, presque au bout de la route mais il se dit que ne rien tenter serait la pire des solutions. Heureusement qu'il a quand même des alliés de poids en la personne de Duvauchel et de Steiner. Le commandant a cependant été le plus difficile des deux à convaincre et sans l'aide de Steiner il n'y serait probablement jamais arrivé. Sans l'ouverture d'esprit de ce dernier et son amour immodéré pour toutes les théories avant-gardistes aussi loufoques soient-elles il n'aurait probablement jamais trouvé la faille dans la cuirasse de Duvauchel. De ça, il en est parfaitement conscient, de ça et aussi du fait que son meilleur allié reste sans conteste le

docteur Jean Louis Steiner, Dieu Le Bénisse. L'évocation de Dieu dessine un sourire qui n'échappe pas à Martha.

- Je peux savoir ce qui t'amuse comme ça ? elle lui demande gentiment.

- Rien, je pensais à Dieu.

- Et tu souris toujours comme ça quand tu penses à Dieu ?

- Je ne pense jamais à Dieu, sauf en de très rares occasions... comme maintenant par exemple. » Les deux jeunes gens sont arrivés au bout du chemin empierré qui mène aux marches de l'HOE 15. Cette nuit du 26 juin 1916 est une belle nuit d'été et hormis le son de la canonnade qui gronde au loin, ils pourraient presque se croire en paix. Les étoiles allument le ciel et se mettent à scintiller une à une au firmament comme un sapin une nuit de Noël. La lune qui remplit tout le ciel donne à chaque chose un aspect irréel contrastant avec la brutalité qu'ils vivent au quotidien. Ce soir, dans cette magnifique nuit de juin le temps semble à jamais suspendu. « Ils disent que la guerre sera bientôt terminée.

- Et bien ils disent des conneries... je peux te dire que ça risque de durer encore un bon moment. » Cette fois, la jeune femme s'arrête, interdite et lâche la main d'Antoine Vasseur qu'elle tenait étroitement serré dans la sienne. Surpris, le jeune homme s'arrête à son tour pour la regarder en souriant. « Quoi ? J'ai dit quelque chose qui ne fallait pas ? »

Longuement sans répondre et malgré la pénombre qui les entoure comme un cocon protecteur, elle fixe intensément le visage d'Antoine pour essayer d'y déchiffrer une quelconque expression avant de finalement renoncer. Décidément, plus elle le connaît et plus ce garçon l'étonne... et plus elle en est amoureuse, ce qu'il ignore, bien entendu. Elle sait pour l'avoir longuement pratiqué qu'Antoine est capable de sauter du coq à l'âne cent fois au cours d'une même conversation. Elle met ça sur le dos du traumatisme subi, car elle aussi connaît son secret. C'est d'ailleurs lui qui a fini par la mettre dans la confiance. Au fil du temps et de leurs conversations elle est devenue sa meilleure, sa seule véritable amie, celle à qui il a osé se livrer et qui peut l'écouter parler pendant des heures de tout, de sa vie d'avant, de sa femme qu'il aime toujours aussi passionnément et de son petit garçon qu'il ne verra probablement jamais grandir et devenir un homme. Renonçant à écouter une réponse qui ne viendra sûrement jamais, Antoine se tourne vers le no man's land entourant l'hôpital, puis, les deux mains dans les poches du pantalon trop grand pour lui il lève la tête semblant interroger les étoiles. « Tu sais, Dieu et moi on a arrêté de communiquer depuis pas mal de temps déjà... pour tout dire on se fait un peu la gueule. Non, pour être tout à fait exact, c'est plutôt moi qui lui fais la gueule, à juste titre, je crois.

- Alors tu penses que Dieu est responsable de tout ce qui t'arrive ?

- Si ce n'est pas lui, qui d'autre alors ? Le diable ?

- Pourquoi pas ?

- Dieu et diable n'existent pas, ce sont les deux faces d'une même pièce, l'un n'allant pas sans l'autre. Tous les deux font parties d'un même mythe créé par les hommes, pour les hommes. C'est comme pour les taureaux : on agite la muleta devant leurs yeux afin de les effrayer, et quand les hommes ont peur ça produit ce que l'on vit aujourd'hui.

- Mais enfin, ouvre un peu les yeux et regarde autour de toi, elle fait en désignant d'un geste gracieux qu'il devine plus qu'il ne le voit l'espace qui les entoure, crois-tu que si le diable n'existait pas tout cela serait possible ? Tous ces morts, toute cette horreur qu'on nous inflige au quotidien ?

- Ce n'est l'œuvre ni de Dieu ni du diable mais bien celle des hommes et uniquement des hommes. Eux seuls sont capables d'un tel carnage, de commettre de telles horreurs. Jamais

aucune bête au monde ne tue par plaisir. Pour manger ou se défendre, oui, ou par instinct, mais jamais par plaisir. Que je sache, ce n'est pas Dieu qui appuie sur la détente des mitrailleuses, qui lâche des bombes incendiaires sur des trains remplis de blessés ou active les lance-flammes, mais bien des hommes, de simples hommes, bons fils, bons maris, bons pères de famille. Je suis certain que parfois même le diable a la nausée en nous voyant agir de la sorte et qu'il lui arrive de détourner la tête pour éviter de vomir. »

Comme pour lui donner raison le hullement strident d'une sirène qui monte crescendo retentit en même temps que s'allument un à un les projecteurs de la défense anti aérienne. Bientôt des bruits de moteurs d'avions se font entendre.

« Merde, les boches, fait Antoine en scrutant le ciel. Viens, il faut trouver un abri, vite ! » En courant les deux jeunes gens tournent résolument le dos au camp et s'enfoncent rapidement dans un sous-bois dont il ne reste que des troncs calcinés pour tomber quelques mètres plus loin dans le sous-sol d'une cave éventrée. Après un roulé-boulé qui les dépose au bas d'un escalier défoncé, Antoine se relève pour constater avec plaisir qu'il n'a rien de cassé.

- N'empêche, rigole Antoine Vasseur à travers l'obscurité, tu parles d'une pelle. Et toi, ça va ?

- Ça va, répond la jeune femme dans un grand éclat de rire, plus de peur que de mal. Au moins ici on est certain d'être à l'abri jusqu'à la fin de la guerre. » *Si seulement*, pense Antoine. Quelques mètres plus haut la fusillade maintenant fait rage et on peut entendre le staccato régulier des mitrailleuses déchaînées, suivi presque immédiatement par le bruit plus sourd des canons anti-aériens. De temps à autre, des détonations d'armes légères viennent se mêler au grand bal de la déraison, comme pour mieux participer à la fête qui risquait de se donner sans elles. Le halo des phares de la défense anti-aérienne trouent le ciel en un ballet incessant à la recherche des appareils ennemis. De toute évidence il en faut plus pour arrêter les gros Zeppelin Allemands qui arrivent en vagues régulières et dont le vrombissement des moteurs s'entend jusqu'au fond de leur cachette. Avec un long sifflement strident une bombe atteint de plein fouet le principal dépôt de matériel médical qui explose d'un coup en envoyant jusqu'au ciel des débris épars de tôle et de pierres qui retombent un peu partout à travers le camp. Puis au plus fort du combat les moteurs s'éloignent comme par enchantement, poursuivis par les tirs rageurs de la DCA qui semblent peu à peu se calmer à mesure que décroît le bruit des avions ennemis.

« On dirait que ces salopards nous ont raté, commente Antoine Vasseur soulagé, mais après tout c'est peut-être pas nous qui étions visés. » Comme pour lui donner raison, un chapelet d'explosions beaucoup plus éloignées se fait entendre plus loin sur la route qui relie Fismes à Soissons. Antoine Vasseur a raison, ce n'était pas eux qui étaient visés mais toute une colonne de camions chargés à ras la gueule d'essence et de munitions en transit vers la zone de combat. Tandis que des gerbes d'explosions illuminent le ciel, les fumées grasses des incendies assombrissent la clarté du ciel étoilé, encore immaculé quelques instants plus tôt. Puis, alors que tout semblait revenir à la normale, le son d'un moteur se fait de nouveau entendre, un appareil blessé dont le moteur tourne en ahanant, atteint par les tirs meurtriers de la DCA. La silhouette fantomatique d'une croix de feu se découpe bientôt dans le ciel étoilé suivi par un panache de fumée et de flammes. Très vite accroché par le faisceau lumineux des phares de combat, il se retrouve bientôt sous le tir croisé des mitrailleuses qui reprennent leur chant de mort. « Celui-là il a morflé », fait Antoine qui essaie de sortir du trou dans lequel Martha et lui s'étaient tapis. Une première explosion déchiquette l'empennage arrière marqué de la croix noire, suivie presque immédiatement par une seconde qui emporte un morceau entier du poste de pilotage, éjectant le pilote qui s'écrase en

hurlant sur le toit d'un baraquement en bois. L'avion qui n'est plus qu'une épave en feu semble marquer un arrêt, comme indécis. Les moteurs hoquent puis finissent par s'arrêter l'un derrière l'autre dans un grand bruit d'embellage maltraité. Les servants des mitrailleuses, fascinés par le spectacle ont cessé de tirer. Dans un silence de mort juste troublé par le ronronnement de l'incendie qui dévore ce qui reste du fuselage l'appareil ennemi, moteurs définitivement HS n'en finit plus d'agoniser. Le nez se cabre lentement comme un cheval blessé puis, arrivé à la verticale de l'HOE, il s'abat dans un geysier de flammes. S'ensuit une gigantesque explosion suivie d'une boule de feu incandescente. Instinctivement Antoine qui était parvenu à s'extraire de la cave rentre la tête dans les épaules en fermant les yeux. Une poigne d'acier suivie d'une bourrasque d'air brûlant le soulève et le renvoie valdinguer comme un fétu de paille quelques mètres en contrebas. Cette fois c'est Martha qui amortit le choc. Les deux corps étroitement mêlés déroulent à nouveau l'escalier sans marche et s'arrêtent contre un amas de décombres. « Merde, l'hôpital, hurle Antoine qui reprend lentement ses esprits, ce con s'est écrasé sur l'hôpital ! »

Sans plus se préoccuper de Martha, il remonte à l'air libre en se hissant à la force des bras hors de la cave-abri pour découvrir un spectacle dantesque. Un gigantesque cratère, dans lequel ronflent les flammes de l'incendie a remplacé les salles d'intervention en bois dont il ne reste plus rien. Les tentes de toile criblées d'éclat qui constituaient l'essentiel des chambres s'enflamment l'une après l'autre en s'effondrant sur elles-mêmes. Aussi loin que porte le regard, des corps atrocement mutilés gisent un peu partout à travers ce qui reste de l'HOE 15. La violence de l'explosion a été telle qu'il ne reste rien de l'avion ennemi. De temps à autre une détonation plus violente que les autres couvre le ronflement de l'incendie, détruisant ce qui reste des rares bâtiments encore debout.

- Mon Dieu, gémit derrière Antoine la petite voix de Martha qui a réussi non sans mal à s'extirper à son tour de la cave, les pauvres gens, c'est pas Dieu possible, les pauvres gens !!...

- Reste ici », lui hurle Antoine Vasseur avant de se précipiter vers le brasier. Mais peine perdue. La chaleur qui se dégage de l'incendie le stoppe net et le jeune homme ravalant des larmes de rage doit s'avouer vaincu et battre en retraite. La mine sombre il fait demi-tour pour rejoindre Martha qu'il trouve en larmes au pied d'un calvaire criblé d'impacts de balles dont la croix décapitée semble la narguer. Doucement Antoine la prend par les épaules. Puis en dégageant d'un geste empreint de tendresse une mèche de cheveux blonds qui lui tombe sur la joue il lui murmure en lui embrassant le front : « là, là, c'est fini ma belle, c'est fini. » Elle lève lentement vers lui un visage ravagé par les larmes et parvient à articuler : « et les autres ?... le commandant ?... et le docteur Steiner ? » Antoine Vasseur lève les yeux vers le ciel, comme si ça pouvait l'aider à trouver une réponse. « Ils sont tous morts, ma puce... tu vois, quand je te disais que Dieu n'existe pas... »

Des hommes arrivent maintenant de partout. Des soldats hébétés, dont certains en sous-vêtements, sortent en courant des cantonnements voisins les plus éloignés. Très rapidement dirigés par quelques rares survivants les premiers secours commencent à s'organiser. Les officiers survivants hurlent des ordres tandis que les hommes qui ont échappé au massacre s'activent. Certains qui essaient pourtant de braver les flammes doivent battre en retraite devant la violence des incendies qui se propagent un peu partout. Quelques pompes à bras tentent en vain de noyer les flammes, mais c'est un océan qu'il faudrait pour en venir à bout et non quelques malheureuses tonnes de flottes arrachées de haute lutte à la rivière qui

serpente quelques centaines de mètres plus loin, indifférente au malheur des hommes. Devant la chaleur infernale qui se dégage du brasier les pompiers renoncent un à un et reculent pour assister impuissants à l'inconcevable. « Où vas-tu ? » demande Antoine Vasseur à Martha en la voyant se lever et se diriger à son tour vers l'incendie. Chez la jeune femme le chagrin vient brusquement de faire place à la colère et à la détermination. Martha se ravise puis se retourne vivement vers Antoine. « Tu oublies que je suis infirmière. Ma place est là-bas.

- Attends-moi, je t'accompagne, lui fait Antoine en se levant à son tour pour la suivre. Après tout il ne sera pas dit que j'aurais déserté en rase campagne. »

La nuit s'est écoulée, puis une partie de la matinée. A mesure que les heures passent, le brasier perd en intensité pour finalement être complètement maîtrisé sur les coups de midi. Cependant, pour les hommes exténués par plus de douze heures d'une lutte épuisante, le plus dur reste à faire : comptabiliser, recenser et mettre un nom sur chaque victime, pour la plupart réduites à l'état d'infâmes morceaux de charbon. Dans un coin isolé de ce qui reste de l'HOE 15 à l'abri des regards indiscrets une chapelle ardente a été dressée. Les corps sont exposés dans des cercueils restés ouverts pour la circonstance et posés sur des tréteaux de bois. Chaque boîte porte une étiquette sur laquelle on peut lire un nom ainsi que le grade et le numéro matricule, cependant et vu l'état des cadavres, pour la plupart l'identification s'avère impossible les étiquettes restant désespérément vierges ou portant la mention *inconnu*. Les aumôniers militaires se relaient pour bénir les corps et accueillir les camarades des autres unités venus se recueillir en nombre. L'HOE 15, situé très en retrait de la ligne de front, recevait jusqu'à ce jour indifféremment les blessés des unités combattantes des deux camps engagées sur tout le front du chemin des dames. Et ça fait du monde, beaucoup de monde.

Pour les vivants cependant la vie continue, apportant avec elle son lot de contraintes. Il faut se nourrir, s'abreuver et surtout se reposer à tour de rôle. Pour ce faire, des latrines ont été creusées à la hâte tandis que l'intendance installait des roulantes et des tonnes d'eau potable. Les rares blessés survivants ont tous été évacués vers d'autres hôpitaux de la région dans un balai incessant de camion marqué du sigle de la croix de Genève et à cette heure il ne reste plus que des morts à se préoccuper. Dans les nouvelles tentes-abris dressées à la hâte où les hommes prennent quelques instants de repos, les commentaires vont bon train. Personne ne comprend vraiment ce qui s'est réellement passé. Une vague de Zeppelin ennemis a bien survolé l'hôpital vers minuit mais pourquoi un seul appareil a-t-il décidé de faire demi-tour sans escorte alors que ce n'était pas la route la plus courte pour tenter de rejoindre ses lignes, pour finalement venir s'écraser sur un objectif dûment balisé par des croix rouges gigantesques, justement pour éviter ce genre de problèmes. Car il est de notoriété publique que cette unité soignait indifféremment soldats français, alliés et allemands, ces mêmes allemands qui ont été tués pour la plupart dans la première explosion au passage de la première vague de bombardiers. La nuit, l'obscurité et le manque de repères au sol n'expliquent pas tout et cela reste pour l'instant un mystère que la commission d'enquête diligentée par le haut commandement militaire sera chargée d'élucider au plus vite. Car, que des combattants tuent d'autres combattants reste dans l'ordre des choses, après tout, la guerre sous toutes ses formes reste un exercice éminemment périlleux, mais que l'on s'attaque à des hôpitaux regorgeant de blessés, tous grabataires pour la plupart, là il y a problème.

C'est l'opinion généralement partagée par les hommes dont la colère ne fait que croître au fil des heures passées dans les décombres à n'évacuer que des cadavres. Les officiers inquiets par la tournure que prend cet événement se sentent désarçonnés. Leur rôle n'est certes pas

d'abonder dans le sens de leurs hommes, mais ce sont avant tout des êtres humains avant d'être des officiers, et quelle sorte d'êtres humains pourrait cautionner pareille saloperie ?

Le début de l'après-midi voit l'arrivée des premiers galonnés de l'état-major. Les camions de la croix rouge font place aux voitures officielles qui se traînent à travers les chemins d'accès transformés en véritables bourbiers. Certaines restent enlisées sur le bas-côté, d'autres laissent carrément la mécanique dans les fondrières, ce qui amuse au plus haut point les soldats qu'elles croisent et rend verts de rage les chauffeurs et les officiers obligés de donner de la voix pour qu'on les aide à sortir du merdier où ils se sont fourrés.

La fin de l'après-midi voit se tenir un office religieux auxquels sont conviés tous les officiers et hommes du rang qui ne sont pas de service. L'hommage rendu est grave et solennel, empreint de dignité et de tristesse. Les discours des officiers supérieurs qui se suivent à la tribune improvisée pour la circonstance vont bon train, mais se résument somme toute à peu de chose : si certains avaient encore des doutes quant à la justification de cette guerre, cet événement dramatique est là pour les rappeler à leur devoir de soldat, à savoir : battre le boche partout où il se trouve et le renvoyer à grands coups de pieds au cul lécher le cul au Kaiser. Certains ont du mal à cacher leurs larmes, d'autres, le regard fixe, mâchoires serrées, ne pensent plus qu'à retourner en première ligne et se battre. Dans ce champ de ruines tout le monde se connaissait, médecins, infirmiers, patients, officiers, sous-officiers et hommes du rang et l'incompréhension est totale. Un corollaire de questions reste en suspens : comment en est-on arrivé là et surtout pourquoi ?

Martha et Antoine Vasseur, épuisés comme le reste du personnel médical, se sont retirés à l'écart pour éviter d'avoir à subir cette cérémonie interminable. Ça fait maintenant plus de 24 heures qu'ils n'ont pas fermé l'œil et tous deux ne tiennent plus debout que par miracle. Ils faisaient partie des équipes chargées de réceptionner les corps pour ensuite les exposer en vue de leur identification. Pour ça ils ont eu à recevoir des hommes venus essayer de reconnaître un copain de tranchée ou un ami proche, voire un parent. Dans les régiments engagés dans le conflit de 14/18 tous les hommes ou presque se connaissent car les régiments sont avant tout des régiments locaux, solidement ancrés dans leur région d'origine. C'est dans le courant de la nuit qu'on leur a amené la dépouille du commandant médecin Ernest Duvauchel. Deux hommes du 43e de Lille l'ont transporté dans une bâche jusqu'à la tente où les cercueils de sapins commençaient à s'entasser. Jusqu'à présent on a dénombré plus de 80 victimes et leur nombre ne fait que croître. En le déposant doucement à même le sol, le plus petit des deux dit à Martha en baissant les yeux et avec un accent ch'ti à couper au couteau :

« Min leut'nant y m'a dit comme ça : port'el commandant à la p'tite demoiselle qui travaillot avec li. Elle saura quoi y faire. » En débitant cette phrase incompréhensible pour le commun des mortels il retire son calot qu'il passe et repasse d'une main à l'autre en se dandinant sur ses cannes de serin qu'accentuent encore les bandes molletières noires de suie et de boue. L'autre bidasse quant à lui a préféré rester dehors pour boire un coup de pinard et s'en griller une petite en attendant d'y retourner. « Merci, lui répond Martha en ravalant ses larmes, merci beaucoup.

- M'in leut'nant y diso aussi qu'c'éto un mec bien pac'qu'y lui a sauvé la peau à m'in leut'nant y'à d'ça plus d'six mois pleins... si à c't'heure m'in leut'nant il a encore ses deux guiboles c'et-y que c'te toubib là c'to pas un toubib, c'to une espèce d'sorcier. » Sans attendre la réponse il salue d'un geste rapide et sort en maugréant : « Vingt de dious d'nom

de dious, c'est-y pas Dieu possible un malheur pareil. Putain d'guerre de putains d'boches, y finiront-y pas bientôt tout' c't'histoire ? »

A la vision de Duvauchel nu, étendu dans sa bâche, Martha Keller a un mouvement de recul. Contrairement aux autres victimes, le corps n'a pas beaucoup souffert. Pour la première fois de sa vie, elle pense prendre les jambes à son cou et s'enfuir loin d'ici, loin de toute cette horreur, puis elle se ressaisit. Ce n'est pas ce que Duvauchel attendrait d'elle. Elle se saisit d'un morceau de charpie propre qu'elle trempe dans un seau d'eau et s'humecte le visage et les avant-bras. La fraîcheur du linge humide sur sa peau lui fait un bien immense et la revigore un peu. Sans attendre plus avant, elle sort à la recherche d'Antoine parti voler quelques heures de mauvais sommeil dans un baraquement voisin qui a miraculeusement échappé aux flammes. En poussant la porte elle pousse un cri et manque de tomber à la renverse. Le spectacle du Docteur Steiner en grande conversation avec Antoine lui procure une bouffée de joie telle qu'elle parcourt les quelques mètres qui les séparent sans toucher le sol pour finalement lui tomber dans les bras en hurlant son nom. Un instant décontenancé par des effusions auxquelles il ne s'attendait pas, le Docteur Steiner la saisit par les épaules en l'écartant doucement. « Et bien ma mie, quel accueil ! Ne me dites pas que vous m'avez cru mort, je n'en croirais rien. » Voyant que personne ne répond il poursuit l'air beaucoup plus grave : « Excusez-moi de vous avoir à ce point inquiété. Je sais que j'aurais dû vous prévenir et je suis inexcusable, mais un de mes neveux a été tué au cours de la dernière offensive et je me devais d'assister à ses funérailles. J'ai donc été obligé de partir en permission exceptionnelle sur Epernay. Vous ne le savez peut-être pas, mais toute ma famille est originaire de là-bas. J'aurais normalement dû rentrer hier soir, mais le train qui devait me ramener jusqu'à Reims a été bloqué toute la nuit dans le tunnel de Verzy. Ce n'est que ce matin que j'ai pu enfin trouver une voiture pour me ramener ici. J'étais au courant pour le bombardement, car apparemment tout le front ne parle plus que de ça. » Puis il ajoute en baissant les yeux : « et pour Duvauchel aussi..., il aurait été difficile qu'il en soit autrement vu que son nom est sur toutes les lèvres.

- Enfin, vous au moins vous êtes vivant, le coupe Antoine Vasseur, et c'est bien là l'essentiel.
- Disons que pour cette fois la chance était de mon côté, soupire Steiner au moment où un soldat du génie fait irruption pour venir se fixer dans un garde à vous relatif devant lui. « S'cusez moi mon lieutenant, mais le capitaine Magloire désire vous parler de toute urgence.
- Bien sûr, mon vieux, j'irai sans délayer lorsque vous m'aurez dit qui est ce fameux capitaine Magloire. » Le soldat, un instant déstabilisé par la question et le ton ironique de Steiner doit s'y reprendre à deux fois avant de répondre : « le capi... pardon, le capitaine Magloire est le responsable des unités de secours.
- De quelle arme ?
- Le génie, mon lieutenant.
- Et savez-vous ce que ce capitaine du génie me veut ?
- Aucune idée, mon lieutenant, mais il a dit « *toutes affaires cessantes* ».

Cette fois Steiner se retourne vers Antoine Vasseur et Martha pour les prendre à témoin et dit d'une voix où perce l'exaspération : « bigre !... « *Toutes affaires cessantes* !... ça a l'air sérieux. » Puis se tournant vers le soldat : « Eh bien c'est entendu mon ami, passez devant et montrez-moi le chemin, je vous suis. » Une fois les deux hommes sortis, Martha se jette au cou d'Antoine et l'embrasse sur la bouche. D'abord un petit baiser doux comme une caresse, puis.... Loin de se reculer, Antoine fait résolument face et finit par se prêter au jeu. Au bout d'un moment il finit quand même par demander : « pourrais-tu m'expliquer les raisons de ce... brusque relâchement ?

- Parce qu'il me faut une raison valable pour t'embrasser ?
- Non, bien sûr que non, mais avoue que c'est pour le moins soudain. Et que les circonstances ne s'y prêtent guère.
- Alors disons que j'en avais envie depuis longtemps. Ça te suffit comme explication ou faut-il que j'invente autre chose ?
- Je te rappelle simplement que je suis marié et père de famille.
- Pas dans cette vie, mon grand. Et il va falloir que tu te fasses à cette idée.
- Je n'y suis pas encore prêt.
- Et bien quand l'idée aura fait son chemin tu me feras signe. En attendant... »

« Lieutenant Steiner, service de santé, à vos ordres mon capitaine. » Si le salut de Steiner est impeccablement réglementaire, celui de son vis-à-vis, un grand balaise à la quarantaine flamboyante, l'est beaucoup moins. L'uniforme sale et crasseux cache mal un corps fatigué par deux années de guerre ininterrompue. L'épuisement tant physique que moral et la tristesse ont laissé des traces indélébiles sur son visage tourmenté par une nuit de lutte désespérée contre un incendie dont il n'a vu la fin que ce matin. Comme pour se donner une contenance il tapote de façon compulsive sa botte droite de cavalier avec un stick de cuir, ce qui a pour effet immédiat d'énerver Steiner au plus haut point. Les officiers qui se servent de cet instrument pour se donner un genre ne trouvent aucune indulgence à ses yeux car il trouve cela vulgaire pour ne pas dire plus. « Repos lieutenant, fait le capitaine sans se détourner des décombres encore fumants, avant d'ajouter d'une voix où perce la lassitude : Non mais vous avez vu ce bordel ? Encore jamais vu un truc pareil. Il y avait quoi dans ce zinc pour faire péter la planète à ce point ? Si vous avez une idée dites-là moi, je suis preneur.

- Aucune idée mon capitaine, lui répond Steiner en approchant à son tour du cratère béant causé par l'explosion. « Le contraire m'aurait étonné de la part d'un médecin... car vous êtes bien médecin n'est-ce pas ?
- C'est bien ce qui est écrit dans mon livret militaire, mon capitaine.
- Bien sûr, bien sûr !... Et donc vous connaissiez bien le commandant Duvauchel ?
- J'étais sous ses ordres directs. C'était un chirurgien remarquable. Mais dites-moi à quoi riment ces questions ? Le commandant Duvauchel est mort et...
- Je sais tout ça, mais voyez-vous je m'interroge.
- A propos de quoi je vous prie ?
- Sur trois fois rien, lieutenant. A part le fait qu'il soit - excusez-moi, je devrais dire *était* - un excellent praticien, il était sûrement, et de très loin, le plus grand queutard du service de santé d'ici à la planète Mars.
- Pour Mars peut-être pas, mon capitaine, mais en ce qui concerne L'HOE 15 sa réputation n'était plus à faire, certaine de ces dames pourront vous confirmer. » Le tour que prend cette conversation irréaliste plaît de moins en moins à Steiner qui saisit mal les raisons de sa présence et tout aussi mal le discours alambiqué du capitaine Magloire. « Excusez-moi, mais je ne comprends toujours pas le sens de votre question, ni de ma présence ici d'ailleurs. Si c'est pour que nous parlions de la vie sexuelle du commandant Duvauchel, permettez-moi de me retirer. C'est d'un mort que nous parlons, un mort qui était et reste mon ami... du moins j'ose l'espérer.
- Tout doux, mon ami, tout doux et ne vous méprenez pas. Je vais sûrement vous étonner mais cet homme était aussi mon ami.

- J'avoue que je ne vous suis pas très bien mon commandant.

- Regardez et vous allez comprendre », fait le capitaine Magloire en relevant la jambe gauche de son pantalon d'uniforme découvrant à la grande stupéfaction de Steiner une prothèse parfaitement bien imitée. « Et l'autre est faite exactement du même bois dont on fait les guiboles, ajoute-il en tapotant avec son stick la seconde jambe, un souvenir de la campagne de Flandres dont je me serais volontiers passé. Alors oui, je confirme : Duvauchel, outre le fait d'être mon ami était aussi un magnifique chirurgien doublé d'un redoutable baiseur. Et ça je peux vous l'assurer.

- Belle oraison funèbre, fait Steiner en guise de réponse, oraison dont il aurait certainement été ravi mais ça ne me dit toujours pas...

- Pourquoi vous êtes ici ? Eh bien je vais vous le dire. Ou plutôt vous le montrer... caporal ? » Un soldat s'avance et salut. « Prenez quatre de vos camarades et allez me récupérer le cercueil mis de côté à l'unité C. Faites vite, nous vous attendons ici. » Presque dix minutes passent sans que les deux officiers n'échangent plus une seule parole, quand les quatre soldats précédés par le caporal arrivent en ahanant sous la charge et déposent une caisse de bois blanc qui dégouline encore de résine fraîche. Sans attendre les ordres deux des quatre hommes déclouent rapidement le couvercle et le posent par terre. Une insupportable odeur de chair grillée agresse les narines de Steiner qui en a pourtant vu d'autres. « Allez-y, dit-il au Docteur Steiner, retirez la toile. »

Le médecin s'exécute de mauvaise grâce. Il se saisit du linceul en tirant lentement les bords vers l'arrière. Au fur et à mesure que le drap glisse apparaît un visage : celui de sœur Marie-Thérèse. Steiner pousse un juron en reculant.

« Je suppose que vous connaissez cette femme ? » Steiner fait signe que oui, il connaît cette femme, mais pourquoi ? « Pourquoi ? Tout simplement parce qu'on l'a trouvée au pieu avec notre ami Duvauchel, voilà pourquoi, qu'ils étaient à poil tous les deux, que si ça venait à se savoir, ça ferait un joli scandale et que l'armée n'a vraiment pas besoin de ça en ce moment. » Cette fois, Steiner commence à comprendre les raisons de cette convocation impromptue. « Et donc, vous proposez quoi ?

-Vous étiez son ami, non ?

- Jusqu'à présent je le pensais réellement, cependant et compte tenu de vos révélations permettez-moi d'émettre quelques doutes.

- Si, si, vous l'étiez, tout comme moi, et des amis, Ernest Duvauchel n'en avait plus beaucoup, c'est du moins ce qu'on prétend en haut lieu. » Steiner marque un temps d'arrêt pour laisser au commandant Magloire pris par l'émotion le temps de se ressaisir. « Tout cela doit rester entre vous et moi. Personne ne doit être au courant des histoires de cul entre Ernest et sa bonne sœur, strictement personne.

- Vous oubliez les hommes qui les ont trouvés.

- Quitte à vous paraître tout à fait cynique, dites-vous bien que la plupart seront morts demain... au plus tard dans les semaines qui suivront. Ce sont des hommes des unités d'élite qui sont venus sortir leurs copains, pas des planqués de l'arrière comme j'en ai trop vu défiler depuis hier. Une fois le boulot terminé, la plupart remonteront en première ligne et ça dès demain matin. Vous connaissez l'espérance de vie en première ligne ? » Steiner sait bien que l'autre a parfaitement raison et baisse les yeux avant de répondre à voix basse : « J'en ai une vague idée, oui.

- Eh bien dites-vous que votre vague idée est encore loin de la réalité. Pour les plus chanceux, ça peut aller de quelques jours à quelques semaines. Pour les autres... pour une compagnie de cents hommes qui montent à l'assaut d'un nid de mitrailleuses, savez-vous

combien de survivants ? Non ? Eh bien je vais vous le dire : quatorze. Quatorze survivants pour quatre-vingt-six tués, blessés, mutilés à vie dans leur chair, soit 86% de perte... Et encore, c'est l'option basse parce que dans certains secteurs on a frôlé les cent pour cent. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont les statistiques militaires et vous savez comme moi que ces putains de statistiques ne mentent jamais. Quatorze petits veinards qui s'endormiront chaque soir en se posant la même question sans avoir obtenu à leur réveil la moindre réponse : pourquoi moi ? Pourquoi moi quand tous les autres y sont passés, au hachoir à bidoche ? Pourquoi m'avoir choisi moi, Bon Dieu ? Pour témoigner ? Pour hurler avec les autres survivants que la guerre reste quand même une belle saloperie, ou simplement pour inaugurer les monuments aux morts qui ne manqueront pas de fleurir une fois cette putain de guerre terminée ? Car ne nous trompons pas : la paix ou ce qui y ressemblera finira bien un jour par arriver, ce n'est qu'une question de temps. Il n'y a qu'à regarder autour de nous : les cimetières affichent complet tandis que des compagnies entières se mutinent refusant de retourner se battre, pas par lâcheté, non, cet argument serait trop réducteur, mais simplement parce que les hommes n'en voient plus l'utilité car trop de morts, trop de souffrances, trop d'injustices. Pour ceux qui arriveront enfin à trouver le sommeil, la nuit ne sera plus jamais synonyme de repos car des visions d'horreur continueront à venir les hanter, et ça jusqu'à leur dernier souffle. Certains se suicideront, d'autres sombreront dans l'alcool et la dépendance. Quelques-uns même arriveront à vivre avec, mais une chose est certaine : plus aucun d'entre eux ne retrouvera la paix et ne redeviendra un être humain normal. Quand un homme tue un autre homme il n'est plus jamais le même, il est maudit pour le restant des existences qu'il lui reste à vivre. Et de toute évidence, la tuerie est encore loin d'être terminée. Tant qu'il y aura des états-majors en mesure de fonctionner, avec à leur tête des généraux irresponsables, des soldats mourront. Et ça des deux côtés des lignes, peu importe la couleur de l'uniforme qu'ils portent. »

A bout de souffle et d'arguments, le capitaine Magloire s'éteint aussi rapidement qu'il s'était enflammé quelques instants auparavant. Puis la question à laquelle Steiner s'attendait fuse, brutale : « alors, lieutenant Steiner, votre réponse ?

- Concrètement, vous voyez ça comment, mon capitaine ?

- Concrètement ?... Concrètement il ne s'est jamais rien passé. On enterre le commandant Duvauchel avec tous les honneurs dus à son rang et à son grade et quant à sa petite sœur, nous préviendrons sa congrégation pour qu'ils viennent la récupérer le plus discrètement possible. Ça vous va comme ça ?

- Je peux y réfléchir ?

- Non, je veux votre réponse maintenant ainsi que votre parole d'homme et d'officier de ne jamais rien révéler de cette affaire. Au nom de notre ami commun et de l'estime que nous lui portons.

- Si ma parole de médecin ne vaut rien à vos yeux, vous avez au moins ma parole d'officier.

- Je n'en attendais pas moins de vous, fait Magloire en lui tendant la main, mais là où vous vous trompez c'est que pour moi, le médecin et l'officier que vous êtes sont indissociables. Duvauchel ne s'était pas trompé quand il vous a choisi pour ami. Des hommes comme lui vont manquer à la France.

- Autre chose, mon capitaine ? demande Steiner avant de saluer et de prendre congé. « Oui, une dernière chose à régler, et pas des moindres. » Steiner se raidit, tandis que son bras retombe. Le ton de Magloire ne laisse planer aucune équivoque lorsqu'il prononce les derniers mots. Lentement il déboutonne la poche de sa vareuse pour en sortir et lui tendre un

objet racorni, noir de crasse et de suie, aux trois quarts brulés. « Un sapeur a retrouvé ceci dans les décombres. Regardez ce qu'il contient et dites-moi ce que vous en pensez. » Non sans répugnance, Steiner se saisit du portefeuille - car c'est bien d'un portefeuille dont il s'agit - et en retire des papiers militaires dont une carte d'identité barrée de tricolore portant un nom qu'il ne connaît que trop bien depuis quelques temps. « Vous connaissez cet homme ? » Steiner se reprend rapidement et répond fermement : « le capitaine Matthias Debacker ? Pas spécialement... je l'ai croisé plusieurs fois dans l'hôpital. Mais pourquoi cette question ?

- Nous avons retrouvé ce portefeuille sur un cadavre impossible à identifier. Comme beaucoup d'autres me direz-vous... à une exception près cependant. Le taux de destruction des papiers ne correspond pas à celui du corps retrouvé, comme si on les avait balancés APRES pour faire croire tout à fait autre chose. C'est aussi l'avis de son autre collègue le commandant Stamford.

- Parce que Stamford est toujours ici ?

- Nous l'avons prévenu par télégramme, il sera là cette nuit ou au plus tard demain matin. Mais vous semblez bien le connaître ?

- Bien sûr, lui répond Steiner en prenant un ton un peu trop dégagé, ils enquêtaient tous les deux au sein de l'hôpital sur un cas de désertion.

- Oui, j'ai entendu parler de cette histoire concernant un homme retrouvé errant derrière les lignes avec un éclat d'obus dans la tête et qui se porterait à présent comme un charme. » En constatant l'air ahuri de Steiner, Magloire poursuit avec un petit sourire navré : « vous savez, tout finit par se savoir, ici comme dans les tranchées. Tout le front n'est qu'un vaste village. Ce n'est pas parce que les hommes y vivent et y meurent comme des animaux qu'ils ne prennent pas le temps de parler entre eux. Les discussions sont bien souvent tout ce qu'ils leur reste à ces pauvres bougres, c'est même leur premier sport national. Et tout ce qui se raconte ici ou là n'est pas toujours du domaine des fantasmes. »

Magloire laisse Steiner accuser le coup et poursuit comme s'il tentait désespérément de lui faire passer un message. « Je connais très bien Stamford pour l'avoir pas mal pratiqué lorsque nous nous croisions dans les états major parisiens. Moi aussi j'y ai pas mal traîné mes bottes, surtout pendant cette funeste affaire Dreyfus... mais ça c'est une autre histoire. Croyez-moi, Amos Stamford est un homme redoutable, bien plus redoutable et dangereux que ce qui vous pouvez imaginer. Méfiez-vous de lui. Ne lui tournez jamais le dos. Et si vous voulez un autre bon conseil, faites disparaître votre protégé et mettez-le vite à l'abri.

- Mon capitaine, pourriez-vous me dire comment vous savez au sujet du soldat Gonçalves ? Et puis d'abord, à part être l'ami du commandant Duvauchel qui êtes-vous exactement ?

- Juste un obscur capitaine du génie qui essaie de faire son boulot du mieux possible avec les dernières parcelles d'humanité qui lui restent encore. Sachez cependant qu'avec Ernest, nous étions beaucoup plus amis que vous ne pouvez le supposer et ça ne date pas d'hier ni même d'avant-hier. Il savait qu'il ne verrait pas la fin de cette guerre absurde, il en était intimement persuadé. Ces derniers temps nous avons beaucoup correspondu... quand il ne lutinait pas sa petite sœur. Des lettres qu'il s'arrangeait pour me faire parvenir sans que la censure ne vienne y foutre son nez dans lesquelles il m'a tout raconté au sujet de Gonçalves, de vous et de l'admiration sans bornes que vous lui portiez et qui le mettait souvent mal à l'aise. Il m'avait fait promettre de vous aider si nécessaire au cas où lui ne serait plus là pour le faire. Je suis venu tenir ma promesse. Faites tout votre possible pour soustraire votre jeune ami aux griffes de ce malade mental qu'est Stamford, et faites très attention car il est pratiquement certain que cet homme n'agit pas seul. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que vous vous devez de

protéger ce jeune-homme de tout et de tous, et peut-être et surtout de lui-même. Encore une chose et se sera la dernière, après nous ne nous verrons plus : cette conversation n'a jamais eu lieu et nous ne nous sommes jamais rencontré. Alors bonne chance mon vieux et que Dieu vous garde », dit-il en saluant le docteur Steiner avant de tourner les talons et de disparaître vers le charnier sans un regard pour le jeune médecin.

CHAPITRE XXIV

Nuit d'enfer...

Hôpital Robert Debré Reims-Lundi 3 mai 1982-22h30.

Stéthoscope autour du cou le docteur Ayache sort de l'ascenseur en poussant devant lui un chariot sous l'œil indifférent du policier de garde qui le regarde arriver sans lever les yeux de son journal. Après un rapide contrôle visuel du badge agrafé en évidence sur la poche supérieure de la blouse blanche de rigueur le docteur pénètre dans la chambre 213 sans que l'autre ne lui pose la moindre question quant à savoir ce qu'il vient foutre à une heure pareille. « Vous avez apporté ce qu'il faut ? » demande Amos Stamford au Docteur Ayache tandis que celui-ci referme doucement derrière lui la porte de la chambre. « Oui, je vais vous faire une piqûre d'analgésique ; ça devrait vous offrir une paix relative pendant les deux prochaines heures. Je vais également vous laisser quelques seringues pour la suite mais faites attention, c'est très puissant alors n'exagérez pas.

- Et pour le reste ? », demande Stamford tandis qu'il enfle en grimaçant la tenue blanche des infirmiers maison. Sans un mot Ayache sort un *Python 357* et une boîte de cartouches à têtes creuses d'un petit conteneur métallique sensé contenir tout à fait autre chose et le dépose sur la table de nuit. « C'est bien ce que vous vouliez ? » Stamford, prend l'arme, la soupèse en connaisseur après avoir fait tourner plusieurs fois le baril et avoir vérifié qu'il était correctement approvisionné. « C'est *exactement* ce que je voulais, merci », il murmure avant de faire disparaître le tout sous la pile de serviettes propres soigneusement pliées qui encombre l'étage inférieur du chariot. Dehors le policier en charge de la sécurité est retourné à l'étude de son *Play Boy* sans se douter de ce qui se prépare dans son dos. « On fait comment pour le garde ? s'inquiète Ayache.

- Laissez-moi faire, lui rétorque Stamford avec un mauvais sourire, ça ne prendra que quelques secondes ». Sans laisser au docteur le temps de réfléchir, il sort dans le couloir pour en revenir quelques instants plus tard.

« Voilà, problème résolu. D'ici à ce qu'il émerge et donne l'alerte nous serons loin. » Sans un regard pour le policier écroulé sur sa chaise en rotin, les deux hommes sortent de la chambre sans rencontrer âme qui vive. Arrivés devant les ascenseurs Stamford se tourne vers Ayache. « Nos routes se séparent ici doc. » Le docteur le regarde sans comprendre. « Je pensais que je vous accompagnais.

- Non, trop dangereux pour vous, alors faites comme on a dit, disparaissez quelques jours le temps que je liquide cette affaire. S'ils ne vous ont pas serré d'ici là, rendez-vous de vous-même et jouez les victimes, racontez leur que je vous ai obligé sous la contrainte, que je vous ai menacé de m'en prendre à votre famille, ça marche toujours. Au besoin remettez leur la cassette que je vous ai laissée, ça les occupera quelques temps vu qu'ils n'ont rien à se mettre sous la dent. Et surtout ne lâchez rien ou alors le minimum en ce qui nous concerne. Tenez-vous en à nos relations prof-élève et tout ira bien. Et encore merci pour tout. »

En passant devant le bureau des infirmières de nuit, Stamford salue l'infirmière de garde affairée devant son planning et poursuit son chemin en sifflotant d'un air décontracté. Le 11.43 que lui a fourni Ayache planqué sous la pile de serviettes et de draps propres qui encombrant le chariot à roulettes que Stamford pousse maintenant devant lui pour donner le change lui procure un sentiment de sécurité qu'il n'éprouvait plus depuis ces dernières heures. Heureusement qu'il avait été suffisamment malin pour anticiper le pire en mettant le docteur Ayache dans la confiance, car contrairement à ce qu'il a raconté aux gendarmes, ce dernier en sait long sur Amos Stamford et ses activités, connaissant toutes les planques où

Stamford entrepose non seulement des armes et des munitions mais aussi des séries complètes de faux papiers, ainsi que de l'argent... beaucoup d'argent. Suivant le plan élaboré avec soins avec Ibrahim Ayache, Stamford doit descendre au 2e sous-sol, passer devant la morgue, traverser les parkings pour finir par déboucher dans l'hôpital Maison Blanche où se trouve Antoine Vasseur. Mais ça, ça n'est que de la théorie car Amos Stamford sait très bien qu'un plan, aussi précis, aussi élaboré soit-il n'est jamais parfait et que le grain de sable qui vient gripper la machine n'est jamais loin. Pour l'instant tout va pour le mieux. Il sait que l'injection de novocaïne que lui a fait le docteur Ayache fera de l'effet une paire d'heures tout au plus et qu'il devra très vite s'en faire une seconde, voir une troisième.

En attendant, une chance pour lui, les couloirs sont déserts. Le peu de personnel qu'il a croisé dans les étages supérieurs l'ont à peine regardé, certains d'entre eux lui adressant un vague salut de la tête plus par habitude que par réel intérêt. Il est bien connu que la nuit tous les chats sont gris et qui peut porter un quelconque intérêt à un infirmier poussant un chariot qui dégueule de linge ? Plus il approche de Vasseur et plus Stamford redouble de vigilance. La question qu'il se pose en ce moment est : à quel moment ça va foirer ? Une fois de plus ses craintes allaient se révéler exactes.

Joël Breton est gardien de nuit à Robert Debré depuis presque vingt ans et pour rien au monde il ne changerait de métier. Depuis presque deux décennies, chaque nuit que Dieu fait, samedi, dimanche et jours fériés compris il déambule de son pas souple et feutré dans les couloirs de l'hôpital, cherchant à justifier son maigre salaire en refermant une porte restée ouverte ou éteignant la lumière d'un bureau forcément vide à ces heures de morne solitude. Se balader serait plutôt le verbe exact car, aussi loin qu'il s'en souvienne, à part quelques blagues douteuses de carabins et un vague début d'incendie dans le local-poubelle du second sous-sol dont il n'a jamais rendu compte par détestation quasi malade de la paperasserie, pas une seule fois il n'a rencontré un seul problème grave. N'étant pas marié et fuyant soigneusement tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à un jupon, sa vie sans saveur de misogynne impénitent s'écoule jour après jour, ou plutôt nuit après nuit, rythmée par les enfilades de couloirs, de bureaux vides et de distributeurs de boissons blafards. Cependant et bien qu'il s'en défende, s'il y a un endroit qui le rend toujours particulièrement nerveux, où il n'aime pas beaucoup traîner, c'est bien celui de la morgue. Non qu'il soit plus craintif ou superstitieux qu'un autre, mais il n'aime pas, c'est tout ! Imaginer des cadavres allongés dans leurs tiroirs réfrigérés à deux pas de lui le rend mal à l'aise. Pourtant, suivant son protocole de surveillance, les frigos sont des endroits particulièrement sensibles car si l'hôpital en lui-même reste un bâtiment relativement calme sans surveillance particulière, il n'en est pas de même cette partie méconnue de cet immense navire qu'est Robert Debré. Rien ne peut en effet empêcher des nécrophiles, des amateurs de messes noires, ou des étudiants avinés de passer entre les mailles trop lâches des filets de surveillance pour venir foutre un peu le bordel, histoire de s'en payer une tranche ou de rigoler un bon coup. Pour justifier son passage aux heures de ronde imposées, il se doit de signaler sa présence au poste de garde à l'aide d'une série de téléphones muraux enfermés dans des boîtiers métalliques et situés en des endroits bien précis, souvent à la jonction des couloirs les plus importants. Et justement il y en avait un au niveau -2, celui de la morgue justement. Rapidement car pressé d'en finir afin d'évacuer les lieux le plus vite possible et de remonter vers le monde des vivants, Joël Breton, ouvre rapidement la petite porte du boîtier métallique renfermant le téléphone de service puis compose le numéro à quatre chiffres qui le renvoie directement sur le poste de

garde. Il lui faut quand même attendre une dizaine de sonneries avant qu'une voix ensommeillée ne lui réponde. C'est plus qu'il n'en faut pour mettre Joël de fort méchante humeur. En fait, notre homme est bien connu par ses collègues de travail pour ne pas avoir un caractère particulièrement facile, surtout quand on le prend pour un con. Ce qui le fout particulièrement en rogne c'est qu'il pense, à tort ou à raison, mais plutôt à raison, que Norbert pionce quand lui passe sa nuit à arpenter les couloirs. Au bout du fil, l'autre sent bien que le sieur Breton est énervé, mais fait comme s'il s'en battait les cacahuètes.

- Allo, c'est toi Joël ?

- Qui veux-tu que ce soit, connard ? Tu connais beaucoup de mecs susceptibles de t'appeler sur un téléphone de garde à 23h 30 ?

- T'as raison mon pote, répond l'autre en se fendant la gueule, des mecs susceptibles j'en connais qu'un...

- Ça va comme ça, Norbert ! Ne me dis pas que t'étais encore en train de pioncer ?

- Non, juste aux chiottes.

- C'est ça, lui répond Joël, prend moi bien pour un abruti. » Le dénommé Norbert ne relève pas et poursuit : « bon à part ça, il se passe quoi dans ta vie ?

- RAS sur toute la ligne. Je suis au -2 et je remonte. Prépare le casse-croute, j'arrive.

- Ça marche », lui répond l'autre avant de reposer le combiné en souriant. Une tradition qui perdure depuis que Joël fait ce métier c'est la pause casse-croute. Aussi loin qu'il se souvienne, il s'est toujours vu, ses collègues et lui, sortir le sauciflard et les bibines sur le coup de minuit. C'est la pause détente que personne ne raterait pour rien au monde. Après avoir vérifié une dernière fois que tout allait pour le mieux dans le royaume des morts, Joël pénètre dans la bêtaillère qui le ramène tout droit vers la surface et la salle de repos où l'attend son vieux copain Norbert, dit Norbert le branleur...

« Bon, j'y retourne », fait Joël en repliant son Opinel avant de le ranger dans sa poche et d'évacuer la salle de repos qui empeste la cochonnaille, la fumée de cigarettes et le tabac froid. La seconde partie de sa ronde est tout aussi stressante que la première et lui demande plus d'une heure de crapahutage. Une heure à vérifier les couloirs du premier étage de Robert Debré pour repasser par le sous-sol qui relie le nouvel hôpital à l'ancien hôpital Maison Blanche et pour revenir à la case départ en passant par les parking souterrains et une nouvelle fois par cette foutue morgue. Et toujours à rendre compte à l'autre Norbert de mes deux qui se les roule en salle de contrôle. *Il a la belle vie, celui-là*, murmure Joël Breton qui pense tout haut ce que tout le monde sait, à savoir que sous prétexte d'avoir un tonton cadre dans la boîte, il a décroché le jackpot. *Arrête de te monter le bobéchon tout seul*, s'engueule Joël, *à moins de te trouver toi aussi un tonton directeur, tu seras toujours le baisé de base, le couillon de service juste bon à faire le sale boulot*. Arrivé devant l'armoire il pianote de nouveau le code qui le renvoie direct chez son pote Norbert. « Ici Joël, je suis au parking 1. RAS.

- Bien compris, répond la voix de Norbert. A tout'.

- C'est ça, à tout' », fait Joël avant de raccrocher avant de refermer rageusement le boîtier du téléphone mural.

Au moment de faire demi-tour pour se diriger vers le second parking, les lumières s'éteignent, enclenchant instantanément l'éclairage de secours. Un bruit de pas qui descend les escaliers tout là-bas à l'autre bout du sous-sol le fait plonger dans l'ombre d'un pilier de soutènement. Normalement, à cette heure-ci plus personne ne circule dans cette partie de

l'hosto. Le parking réservé au personnel et aux médecins se trouve sur l'autre site, celui de Robert Debré. Tous les sens en alerte, Joël attend et pour la première fois depuis qu'il fait ce boulot, il a peur. Pour avoir fait plusieurs années dans l'armée et s'être coltiné le djebel Algérien pendant quelques mois, il n'est pas spécialement impressionnable car des macchabées, des horreurs il en a vus plus qu'il n'aurait dû. Il a eu son quota de saloperies, largement de quoi remplir de cauchemars toutes les nuits qui lui restent à dormir. La lumière des éclairages de secours ne permet pas d'y voir à plus de quelques mètres et ses yeux ont beau essayer de percer la pénombre, il ne voit toujours rien. Pourtant les pas se rapprochent. Instinctivement il regarde sa montre dont les aiguilles fluorescentes marquent minuit trente. Puis brusquement il prend une décision. Le téléphone mural qu'il vient juste de refermer se trouve à quelques mètres de l'endroit où il se planque. Il se précipite en courant jusqu'au boîtier. Au moment de composer le numéro du poste de garde Joël Breton sent une main se poser sur son épaule. Surpris il se retourne d'un bloc et lâche le combiné qui tombe en pendouillant le long du mur. Une silhouette toute vêtue de blanc se tient dans la pénombre juste derrière lui, comme un fantôme qui sortirait de nulle-part. Un infirmier.

- Excusez-moi si je vous ai fait peur, lui fait Amos Stamford, je ne voulais surtout pas vous effrayer. Vous travaillez ici ? » Non ce n'est pas un fantôme, les fantômes ne parlent pas, c'est bien connu. Joël Breton retrouve un semblant de calme en même temps que ses idées s'éclaircissent. *Bon Dieu, se dit-il, va falloir que je change de boulot... si je mouille comme une gonzesse chaque fois que la lumière s'éteint ou qu'on me tape sur l'épaule, ça craint.* Si ce n'était l'allure générale de l'homme Joël serait presque rassuré, enfin presque, car les yeux de serpent qui le fixent démentent rapidement la première impression. Il parvient à articuler péniblement:

- Vous m'avez fichu une de ces trouilles !... Mais qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ? Vous ne savez pas qu'il est interdit de circuler dans cette partie de l'hôpital à partir de 22 heures ?

- Je sais, s'excuse l'homme, mais je suis nouveau et je crois que je me suis un peu égaré dans tout ce dédale de couloirs. » En voyant la tenue blanche d'infirmier Joël reprend un peu du poil de la bête. « Ce n'est pas la première fois qu'un nouveau s'égare dans les sous-sols, fait le vigile presque soulagé. Et vous, vous allez où ? » Amos Stamford feint d'ignorer la question et demande d'un ton qui se veut rassurant : « Tu es agent de sécurité, donc tu connais bien cet hôpital ?

- Je crois que oui !

- Donc si je te demande de m'emmener à l'unité de soins psychiatriques tu peux le faire ? » Le tutoiement qui vient de faire brusquement place au vouvoiement n'augure rien de bon et donne un tour plus menaçant à la conversation. Du coup Joël n'est plus sûr de rien. « Euh, oui !... Oui bien sûr ! » L'inconnu se fend d'un large sourire... enfin, de ce qu'il voudrait être un large sourire.

- C'est bien, Joël, on progresse.

- Parce que vous connaissez mon nom ?

- Non, mais le fait de porter un badge ça aide considérablement. Bon, on y va ?

- On va où ?

- Voir un type qui est interné en psychiatrie, un dénommé Antoine Vasseur. A moins qu'il ne se fasse appeler José Gonçalves, va savoir... ce nom ne te dit rien bien sûr ? » Joël Breton hoche la tête en signe de dénégation. « C'est bien ce que je pensais, lui répond Stamford en le retournant brutalement avant de le coller contre le mur. « Vous faites quoi ? se met à

geindre Joël tandis que l'autre entreprend de lui faire les poches à la recherche d'une arme quelconque, vous n'avez pas le droit de...

- Ferme un peu ta gueule, ici j'ai tous les droits, lui répond Stamford, pose un peu tes mains au mur et écarte les pattes, que je vérifie juste un truc. Tu n'es pas armé ?

- Euh non, le règlement nous l'interdit.

- Pour une fois le règlement a raison, c'est plus prudent pour tout le monde. T'as des papiers sur toi ?

- Euh oui... d...dans... la... la poche de ma veste », bredouille le malheureux Joël qui n'en mène pas large tandis que l'autre fouille dans les poches intérieures de son blouson pour ressortir d'un portefeuille élimé une carte d'identité usagée avec une photo vieille de vingt ans qui lui donne n air de premier communiant.

- Voyons ça... Breton Joël, quatre allée des bons enfants. C'est à Reims ?

- Oui, lui répond Joël plus mort que vif... C'est au... au foyer rémois.

- Et c'est bien ton adresse ?

- Euh, oui... enfin, non... c'est chez ma mère...

- A ton âge tu habites toujours chez papa-maman ? Tu parles d'un guerrier, se moque gentiment Stamford avant de le décrocher du mur brutalement pour l'obliger à le regarder dans les yeux. Bon, alors maintenant écoute moi bien... A partir de maintenant on est indissociables... comme les cinq doigts de la main. J'ai besoin de toi, alors tu vas m'aider. Si tu tentes un coup de pute, je te flingue, et si tu parviens à t'échapper je saurai où aller te chercher... t'a pigé, "*Breton Joël, quatre allée des bons enfants ?*"

- Mais enfin, vous êtes qui ?

- Si je te disais que je suis infirmier tu ne me croirais pas. Allez, bouge, je t'emmène avec moi voir mon pote Vasseur. » Joël Breton, sous le choc de cette rencontre inattendue n'oppose aucune résistance. L'ascenseur est absent, certainement bloqué dans les étages supérieurs. Stamford désigne le monte-charge en sommeil. « Pas le temps d'attendre, on prend la bétaillère. » D'une bourrade, Stamford pousse Joël devant lui et les deux hommes s'engouffrent rapidement dans l'engin de la taille d'un garage.

- Quel étage ? Demande Stamford.

- Rez-de-chaussée, lui répond Joël qui peine à retrouver son souffle.

- Et après ? Insiste Stamford en titillant le bouton.

- La psychiatrie c'est à Maison Blanche. Faut traverser tout l'hosto à pieds. En se pressant un peu ça fait cinq bonnes minutes de marche.

- On risque de rencontrer du monde ? » Après un moment d'hésitation le monte-charge s'ébroue longuement avant de se décider à décrocher bruyamment dans un concert de vibrations sonores. « Pas à cette heure-ci mais... » Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que Stamford lui plaque méchamment le dos contre la paroi en le saisissant par le revers de sa chemise qu'il tourne violemment d'un quart de tour, ce qui a pour effet immédiat de donner au visage du malheureux gardien un joli teint rubicond. « Tu ne me raconterais pas de connerie des fois mon petit Joël ? Parce que dans le cas contraire...

- Non, articule péniblement Joël au bord de l'asphyxie, pourquoi je ferais ça ? » Amos Stamford relâche son étreinte. Tout en regardant son agresseur d'un air de chien battu Joël se masse le cou et réajuste son col et sa chemise. « Vous m'avez fait mal, pleurniche Joël.

- Et encore t'as rien vu. Tu n'imagines même pas ce que je pourrais te faire si tu essaies de me faire cocu. » Là où il se trompe, c'est que Joël se l' imagine très bien, au contraire. Qu'il le fasse cocu ou non, il sent bien que ça risque de très mal se terminer pour lui. Sous ses airs de victimes il n'est pas dupe et commence sérieusement à penser que, quel que puisse être

l'issue de cette petite balade nocturne, son nouvel ami psychopathe ne lui fera pas de cadeau. Quelques secondes plus tard le monte-charge s'arrête dans un dernier soubresaut tandis que les portes s'ouvrent dans un bruit de mécanique mal huilée. Après avoir jeté un coup d'œil au couloir, Joël Breton s'engage suivi comme son ombre par Stamford qui lui murmure à l'oreille: « si on rencontre du monde, t'a intérêt à être convainquant, parce que dans le cas contraire... couic ! » Le mouvement du pouce se baladant comme un rasoir qu'on balade d'une oreille à l'autre est suffisamment explicite pour que Joël Breton allonge un peu plus la foulée sans plus se faire prier. Les deux hommes arrivent bientôt dans le service de psychiatrie de l'hôpital américain et à part l'infirmier de nuit qui somnole doucement devant son journal ouvert il n'y a pas âme qui vive. A sa décharge il se passe rarement quelque chose la nuit dans ce service tellement les patients sont abrutis par tous les traitements divers que les infirmiers leur font ingurgiter avant de dormir... sauf ce soir. Stamford ouvrant la porte du bureau à la volée avant de se jeter sur le malheureux gardien à moitié endormi. Le saisissant alors par le revers de sa blouse sans qu'il n'ait pu esquisser le moindre geste de défense il le décolle sans ménagement de sa chaise en lui demandant méchamment :

- Antoine Vasseur, quelle chambre ? » L'autre, voyant le visage de son agresseur collé à quelques centimètres du sien, croit sa dernière heure arrivée. Ses yeux affolés agrandis par la peur roulent dans leurs orbites tandis que sa bouche s'ouvre et se ferme comme celle d'une carpe qu'on viendrait de déposer sur la berge. Sauf que lui, ce n'est pas de l'eau mais plutôt de l'air qu'il cherche. A quelques mètres en retrait, Joël Breton reste sans réaction. Il est déjà passé par là et il n'est pas pressé de remettre le couvert. Impatient, Stamford accentue la pression en le secouant le un peu plus violemment.

- Alors mon grand, j'attends ! » Au bord de l'évanouissement, l'infirmier parvient à murmurer : « cham... chambre 26... à gauche au fond du couloir...

- La chambre est gardée ?

- Qu... Quoi ?

- Je te demande s'il y a un flic devant la porte.

- Oui ! » En guise de remerciement Stamford lui appuie brusquement des deux pouces sur les carotides. Immédiatement le corps de l'infirmier devient flasque et commence à glisser vers le sol carrelé. Sans effort aucun Stamford le retient avant de le déposer doucement sur le carrelage. Cette fois Joël Breton s'insurge. « Mais enfin, vous n'étiez pas obligé de...

- Tu aurais préféré quoi, dis-moi, lui répond Stamford en rajustant son col de blouse, que je l'étrangle avec une corde à piano comme dans les films ? Sache que le meurtre gratuit n'est pas mon genre et que je ne tue que si nécessaire. Bon ! La chambre 26, c'est par où ?

- Il vous l'a dit, au fond du couloir... » Sans attendre la fin de la phrase il propulse d'une bourrade Joël Breton devant. « Après toi, allez, bouge. On prend Vasseur et on s'arrache.

- Et moi ?

- J'ai encore besoin de tes services. Il faut que tu m'emmènes aux parkings extérieurs. Après, promis, tu n'entends plus parler de moi.

- Ouais, fait Joël un peu rassuré mais pas franchement convaincu.

- Croix de bois, croix de fer, ajoute Stamford en grimaçant un sourire. De plus je vais te charger d'un message pour les flics, un message que tu ne devras délivrer qu'à une seule personne.

- Qui ?

- Plus tard, Vasseur d'abord ! »

Abandonnant le corps inanimé de l'infirmier, les deux hommes se retrouvent à nouveau dans le couloir. Le flic de garde n'a pas le temps d'esquisser le moindre geste de défense que déjà Stamford est sur lui et lui assène un coup terrible du tranchant de la main en plein sur la trachée artère. L'homme émet un gargouillis et s'effondre comme une masse, les yeux révulsés, emportant la chaise dans son élan. « Trouve-moi un chariot à linge et apporte-le ici. Et n'oublie surtout pas de revenir. » Joël breton disparaît dans le couloir pour en revenir quelques instants plus tard en poussant un bac à roulettes à moitié plein de serviettes de toilette destinées à la blanchisserie. Stamford achève de lier les mains et les chevilles du policier avec du sparadrap récupéré sur un plateau de matériel médical, ouvre le couvercle du bac, soulève l'homme qui râle doucement et le balance dedans sans ménagement. Puis il recouvre le corps de quelques serviettes en disant à Joël qui le regarde faire, incrédule : « Mets-le dans un endroit discret. D'ici à ce qu'ils le trouvent je serai loin. » En attendant que Joël revienne, Amos Stamford décide de faire connaissance avec le colis qu'il est venu chercher. Il ouvre la porte de la chambre 26, allume la lumière et se dirige vers le lit où un jeune homme au visage pâle et aux traits tirés semble l'attendre le dos confortablement calé par une pile d'oreillers. Bizarrement Antoine Vasseur ne semble ni effrayé, ni inquiet juste curieux. Et même plutôt amusé.

« Mon ami Lucien Gonçalves !... Ça fait un bail. Tu te souviens de moi au moins ? Curieusement la voix de Stamford a perdu de sa dureté, de son arrogance naturelle. Devant le silence du garçon il insiste pourtant.

- A moins que tu préfères que je te donne de l'Antoine Vasseur ?

- C'est comme vous voudrez. Aucun des deux ne me convient ni ne me dérange vraiment. Et oui je me rappelle de vous commandant Stamford, soyez sans crainte. Au fait c'est vous qui faites tout ce raffut dans le couloir ?

- Tout juste. J'ai dû un peu estourbir le garde. Comme tu vois, rien que du tout courant. Tu as des vêtements ?

Adossé au chambranle de la porte Joël Breton n'en croit pas ses oreilles. Il voudrait bien pouvoir donner un sens à toutes ces élucubrations, mais il sent bien que tout cela le dépasse. A présent il a hâte de connaître la fin de l'histoire, de savoir comment tout cela va finir, avec lui au milieu. Il finit quand même par oser une question. « Parce que vous vous connaissez ?

- Toi ta gueule, lui fait Stamford sans quitter Antoine Vasseur des yeux, va plutôt fouiller dans les autres chambres et tâche de lui trouver des fringues. » Sentant Joël de moins en moins réceptif à ses ordres, il le rudoie en haussant le ton. - Tu m'as compris ou faut-il que je répète ?

- Vous pourriez au moins rester poli, murmure le vigile en sortant sans conviction de la chambre pour revenir quelques minutes plus tard avec une pile de vêtements hétéroclites. Après avoir fait un tri rapide Amos Stamford tend à Antoine un pantalon de jogging élimé aux genoux, une chemise de bucheron canadien pas trop usagée et une parka de chasse. Sans un mot, Antoine Vasseur s'habille rapidement avant de regarder son double dans miroir de la salle de bain. Ce qu'il y voit déclenche en lui un petit rire et lui fait dire qu'il était mieux fringué en 1914. Sur le coup, Joël Breton ne percute pas et lui tend pour finir une paire de Moon boots flambants neuves que l'autre enfle sans rechigner. Stamford semble presque satisfait. « Allez, direction le parking. Montre-nous la route, qu'on sorte d'ici avant que les autres se réveillent. »

Joël Breton en tête, les trois hommes s'enfoncent à nouveau dans les entrailles de l'hôpital à la recherche d'une sortie discrète qui pourrait les amener jusqu'aux parkings extérieurs sans problème. Le gardien s'arrête devant une issue de secours et leur dit d'une voix tremblante :

« en passant par là, vous arrivez directement sur les parkings extérieurs. » Se voyant arriver au bout de l'aventure le vigile n'en mène pas large. Il sait que sa mission s'arrête ici et il se demande avec effroi ce que l'autre lui réserve. Ça ne doit pas être le genre à laisser des témoins derrière lui.

- Cool, lui fait Stamford, tu as été correct, je tiendrai ma parole. Si les condés te posent trop de questions tu n'auras qu'à leur dire que tu as dû agir sous la contrainte... ce qui n'est pas entièrement faux. Tu te souviens des termes de notre accord concernant un message à transmettre ?

- Euh, oui, lui répond le gardien. Et à qui ?

- Au maréchal des logis-chef Michel Kieffer de la brigade de Berry au bac.

- Et je dois lui dire quoi à votre poulet ?

- Tu lui transmettras le bonjour de ma part. Tu lui diras aussi que son protégé est entre bonnes mains et que je lui donne rendez-vous en enfer... répète pour voir.

- Je lui transmets le bonjour de votre part et...

- ET ?...

- Et je lui dis que son protégé est entre bonnes mains et que vous lui donnez rendez-vous en enfer.

- Très bien, mon petit Joël, je vois que tu as compris, lui fait Amos Stamford avant de lui asséner un violent coup du canon de son arme en plein sur la tempe gauche. « Excuse-moi mon pote, ajoute-t-il, mais c'est pour ton bien. Ça confortera ton alibi. Vraiment désolé. » Le corps de Joël glisse le long du mur et s'effondre en silence. Stamford sort de sa poche le même rouleau de sparadrap qui a servi pour le planton, et lui attache les mains à la conduite d'évacuation des eaux usées. Le tout n'a pas duré plus de deux minutes. « Bonne nuit », murmure d'une voix presque amicale Stamford en achevant de le bâillonner avant de lui tapoter la joue. Puis il se relève et ajoute à l'adresse d'Antoine Vasseur qui a suivi toute l'opération d'un œil atone sans desserrer les dents :

« Tu sais où crèche ta femme ?

- Vous voulez sans doute dire mon ex-femme, lui répond Antoine étonné.

- Ton ex-femme si tu veux, oui.

- Non, désolé.

- Je te livre un scoop, alors ouvre bien tes écoutilles. Elle habite toujours chez elle, mais plus avec toi. Ils vivent dans tes meubles Antoine, ils s'envoient en l'air dans ton plumard. C'est avec ton frangin qu'elle baise et pas qu'un peu.

- Ne perdez pas votre temps à m'expliquer des choses que je connais déjà, Stamford. Patricia m'a déjà tout expliqué.

- Et vous en pensez quoi ?

- Que vous êtes resté tel que je vous ai connu là-bas, c'est-à-dire un sacré fils de pute, qu'elle a eu raison de refaire sa vie avec Franck et qu'on n'a rien à foutre chez eux.

- Ça, c'est toi qui le dit, grince Stamford, c'est pourtant le seul endroit où ils ne viendront pas nous chercher, enfin pas cette nuit. Allez, roule petit qu'on en finisse, ajoute-il en poussant Antoine devant lui, on n'a plus beaucoup de temps devant nous. » Quelques instants plus tard, Amos Stamford suivi par Antoine Vasseur montent dans la Fiat 2000 de location laissée à leur attention par le docteur Ayache sur le parking extérieur de l'hôpital. Sans un regard pour la première voiture de police qu'ils croisent toutes sirènes hurlantes, Amos Stamford enclenche la première et sort au ralenti avant de disparaître en direction de l'autoroute. La

première partie de son plan s'achève sans anicroches. Mais ce n'est pas pour autant qu'il voit le bout du tunnel.

CHAPITRE XXV
Camille Dussolier.

Domicile de Michel Kieffer-Mardi 4 mai-2h 30.

Pour tous gendarmes quels qu'ils soient, un téléphone qui sonne en pleine nuit n'annonce en général rien de bon. C'est ce que se dit le maréchal des logis-chef Michel Kieffer en enfilant ses babouches avant de se traîner jusqu'au salon pour décrocher. Il ne peut s'empêcher de réprimer un bâillement en jetant un coup d'œil désespéré à la comtoise du salon, souvenir d'un séjour dans le Jura avec son épouse. A son grand désarroi les aiguilles marquent 2h 30. Il se saisit du combiné en se en se grattant machinalement l'entre-jambe, se demandant quel peut être le casse couilles qui vient le réveiller à une heure pareille et quels emmerdements vont encore lui tomber sur le coin de la cafetière. En attendant la voix de Feugières, il comprend immédiatement qu'il ne s'est pas trompé, que l'autre ne l'a sans doute pas dérangé pour rien et qu'effectivement il doit se passer des choses graves. Ce n'est pas dans les habitudes de son patron de réveiller les gens à une heure pareille sans une bonne raison.

- Michel ? Feugières à l'appareil. Foncez immédiatement à Robert Debré, il paraît qu'il s'y passe de drôles de choses.

- De drôles de choses ?

- Oui !...Il paraîtrait que Stamford s'est envolé.

- Envolé ? Comment ça envolé. Il était placé sous surveillance et...

- Impossible ou pas, il s'est tiré de l'hôpital il n'y a pas deux heures et Vasseur aussi par la même occasion. On a retrouvé la chambre de votre copain vide et le policier de service en train de ronfler comme un sonneur. Vous voyez d'ici le rapport ? » Le rapport, Michel Kieffer ne le voit que trop bien. Il sait parfaitement de quoi Stamford est capable. Il le sait suffisamment cinglé pour enlever Vasseur en pleine nuit et disparaître malgré la gravité de ses blessures.

- Autre chose, ajoute Feugières, tant qu'on est dans les mauvaises nouvelles, vous allez tomber sur un os de taille... le commissaire divisionnaire Camille Dussolier est sur zone.

- Dussolier ? Fait Kieffer n'en croyant pas ses oreilles. LE Dussolier du 36 ?

- Lui-même. Sauf que le 36 il n'en fait plus partie depuis longtemps. »

Kieffer est maintenant parfaitement réveillé. « Et il fait quoi maintenant votre type ?

- Pour le peu que j'en sais il serait responsable d'une cellule action top secrète rattachée directement à l'Elysée. Vous voyez, on n'en sort pas.

- Une sorte de super flic quoi.

- Exact. Comme un homme du président doté de super pouvoirs.

- Rassurez-moi, mon adjudant-chef... pas avec une cape rouge et un slip bleu quand même ? Je pensais qu'il n'y avait qu'aux Etats-Unis qu'ils se déguisaient comme ça.

- Rigolez pas Michel, ce n'est pas drôle, car il semblerait qu'il ait été parachuté par le ministre en personne. Et je vous fiche mon billet que les flics de Rockefeller ne vont pas apprécier du tout la plaisanterie. Par contre ce que je ne pige pas c'est qu'il ait demandé à vous voir vous personnellement. J'ai demandé des explications, mais là encore silence radio. Les ordres viennent directement d'en haut, et moi j'ai un peu l'impression de passer pour un con. Mais rassurez-vous, je ne vous en veux aucunement. Bien que je m'attende à un coup fourré, nous ferons où on nous dira de faire, un point c'est tout. Soyez extrêmement prudent

avant de déballer quoi que ce soit. Jusqu'à preuve du contraire, c'est toujours nous qui dirigeons cette enquête. A propos, vous vous connaissez Dussolier et vous ?

- Seulement de réputation... mais pourquoi veut-il me voir moi ?

- Apparemment il vous veut vous et Tellier sur l'affaire... alors ne cherchez pas à comprendre, prenez Laurent avec vous et foncez là-bas. Dès que vous en savez plus, vous me rappelez, compris ? Pas d'initiative personnelle, et bougez-vous un peu le cul. Je suis convoqué dans une heure chez le préfet et j'aimerais bien avoir quelque chose à lui raconter. Ah, dernière chose, Michel, on avait bien mis Vasseur sous protection ?

- Affirmatif, mon adjudant-chef. C'est la police de Reims qui devait s'en charger. Pourquoi ?

- Parce qu'on n'a retrouvé personne devant la chambre de Vasseur, juste une chaise vide devant une chambre vide. Tant que vous y serez, tirez moi également cette affaire au clair. S'il y a des responsabilités, j'aimerais qu'on les trouve ailleurs que chez nous. Toute cette histoire pue l'embrouille et si on ne réagit pas vite ils risquent de nous faire porter le chapeau. Je compte sur vous.

- Compris mon adjudant-chef, » fait Kieffer en raccrochant pour composer rapidement le numéro de Laurent. Au bout d'une dizaine de sonneries, la voix ensommeillée de Laurent lui répond : « Laurent Tellier, j'écoute. »

Kieffer met rapidement son adjoint au courant de la situation et conclue la conversation en lui donnant rendez-vous un quart d'heure plus tard en bas de son immeuble. Puis il retourne dans la chambre et sans passer par la salle de bain commence à s'habiller rapidement en évitant d'allumer la lumière afin de ne pas réveiller son épouse profondément endormie. Enfin, c'est ce qu'il croyait car au moment de sortir de la chambre il entend la voix de Maryse lui demander où il est sensé aller comme ça au milieu de la nuit. Michel lève les yeux au ciel et retourne embrasser sa femme qui le regarde sans comprendre. Il essaie de la rassurer comme il peut en lui disant gentiment :

- Rien de grave, rendors-toi ma chérie. » Elle jette un regard de reproche au réveil avant de protester. « Mais enfin Michel, tu as vu l'heure qu'il est ?

- Feugières vient de m'appeler.

- Je sais, j'ai entendu le téléphone. Je me doutais bien que ça ne pouvait être que lui. Et qu'est-ce qu'il te veut ton adjudant-chef chéri ?

- Un problème à l'hôpital de Reims. Je prends Laurent au passage et on fonce là-bas. » C'est pour le coup que Maryse Kieffer est complètement réveillée. Apercevant son mari habillé en civil elle ne peut s'empêcher de marquer sa surprise. « Ce sont les ordres... enquête spéciale, tenue civile de rigueur », lui répond Michel en souriant. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire elle se lève et se dirige vers la cuisine. « Attends, je vais te faire un café.

- Pas le temps, lui répond son mari en enfilant sa parka pour sortir, il faut qu'on soit à Reims le plus vite possible.

- C'est si grave que ça ? » lui demande Maryse d'une voix où perce l'inquiétude comme chaque fois que Michel part en mission au beau milieu de la nuit. « Je n'en sais encore rien, ment Michel en déposant un baiser rapide sur les lèvres de son épouse, retourne te coucher, si ça dure trop longtemps, je t'appelle, promis.

- Promis ?

- Promis. » Cette fois le maréchal des logis chef Michel Kieffer sort en refermant doucement la porte derrière lui. Il n'a pas voulu inquiéter sa femme plus qu'elle ne l'est déjà. En descendant les marches de leur immeuble quatre à quatre, il essaie de faire le point, essayant de refouler les appréhensions qu'il sent monter en lui au fur et à mesure que les minutes passent.

Hôpital Robert Debré-Mardi 4 mai 1982-3h 45 du matin.

A présent la 4L bleue de la gendarmerie fonce dans la nuit. Les deux hommes sont silencieux, Laurent Tellier parce qu'il a horreur de se faire descendre du lit et Michel Kieffer parce qu'il sent les ennuis arriver à la vitesse d'un épervier fondant sur un mulot. « Tu as des nouvelles de Julie ? », demande Kieffer en essayant de voir plus loin que le pinceau des phares asthmatiques de la Renault. « Les toubibs lui ont collé trois semaines d'arrêt pour commencer. Elle part aujourd'hui se reposer en Bretagne chez ses parents, lui répond Laurent d'un air sombre, ensuite elle devra être prise en charge par un psy... c'est la procédure.

- Je sais, je la connais la procédure... et le bébé ?

- On croise les doigts. Dès qu'elle sera arrivée elle passera une batterie d'examens. Elle n'est enceinte que depuis deux mois, mais quand-même, il vaut mieux être prudent.

- Et toi, tu vas comment ?

- Ça baigne, lui répond Laurent en sachant très bien que son supérieur n'en croit pas un mot, si j'avais pu faire le tour du cadran ça aurait été encore mieux. » Trois quart d'heures plus tard les deux hommes arrivent à Robert Debré où règne une activité paranormale. Une dizaine de voitures de police bloquent tous les accès menant à l'hôpital assiégé qui brille comme le Titanic avant de sombrer car toute les lumières sans exception ont été rallumées. Manque plus que l'orchestre jouant "plus près de toi mon Dieu". *A croire que toute la volaille du département s'est donné rendez-vous ici*, pense Michel en garant rapidement la 4L sur une place de parking que lui désigne d'autorité un garde mobile en tenue de combat.

- Merde, c'est quoi tout ce cirque ? fait Laurent Tellier qui n'en croit pas ses yeux, ils ont déclaré la troisième guerre mondiale ou quoi ?

- Ça m'en a tout l'air, lui répond Kieffer en coupant le moteur, de toute façon on ne va pas tarder à être fixés. »

Après avoir décliné leur identité, Kieffer et Tellier sont pris en charge par les policiers en tenue qui assurent la sécurité du périmètre pour être ensuite rapidement dirigé vers un jeune inspecteur d'une trentaine d'années qui se présente en leur tendant la main. « Inspecteur Denis Chauvet. Suivez-moi, le commissaire divisionnaire Dussolier vous attend. » Sans perdre une minute les trois hommes avalent au pas de course les derniers mètres qui les séparent de la salle de réunion mise à la disposition des enquêteurs par la direction de l'hôpital et transformée pour l'occasion en salle de briefing. Ils sont accueillis par un grand type d'une cinquantaine d'années qui vient vers eux en leur tendant la main. Sans l'avoir jamais rencontré, Kieffer reconnaît immédiatement le commissaire principal Camille Dussolier. Beau gosse, sourire carnassier et stature filiforme de cycliste qu'il est à ses moments perdus, monsieur le commissaire divisionnaire connaît très bien l'effet que son physique provoque sur ses autres congénères, surtout les congénères femelles. Des yeux gris acier qui vous transpercent dévorent un visage aux traits fins et réguliers. Le costume Hugo Boss à pas de prix tombe impeccablement sur une paire de Dolce Cabana à 5000 balles et lorsqu'il se déplace, la démarche féline dégage une impression de force tranquille souvent véhiculée à tort par les films de gangsters des années quatre-vingt. Cependant, Kieffer comprend vite en le voyant que l'image qu'il a devant lui ne correspond en rien à ce qu'il est réellement, à savoir un policier hors normes au tableau de chasse impressionnant. Les deux hommes se serrent la main sans chaleur excessive et une fois les formules de politesse expédiées le commissaire divisionnaire ouvre le bal. L'homme est affable et courtois, mais

Kieffer comprend vite que ce n'est qu'une façade et qu'il est à manipuler comme on manipulerait une fiole de nitroglycérine : avec les plus extrêmes précautions. Dussolier met immédiatement les choses au point.

- Pour votre gouverne, sachez que je suis ici sur ordre du ministre de l'intérieur en personne et donc, ce que peut en penser la gendarmerie ainsi que mes collègues rémois, je n'en ai strictement rien à battre. Dans le même ordre d'idées, rien à foutre non plus qu'on me fasse la gueule. Par contre, que personne n'essaie surtout pas de me savonner la planche, je risquerais de manquer d'humour. Tout ça vaut pour vous aussi. Ceci dit, vous vous demandez pourquoi vous êtes ici, votre collègue et vous ?

- C'est un peu la question que je me pose, oui, monsieur le divisionnaire », lui répond Kieffer choqué par cette entrée en matière plutôt musclée mais qui ne le surprend guère connaissant la réputation de l'homme qu'il a en face de lui.

« Votre client Antoine Vasseur a été enlevé par l'homme que vous avez flingué il y a trois jours et pour une fois il y a un témoin. Vous avez quelque chose à m'apprendre à ce sujet ? Je ne sais pas moi, quelque chose que je devrais savoir et que j'ignore ? » Le ton est donné. *Avec un client pareil ça ne va pas être de la tarte*, pense en lui-même Michel Kieffer, *Feugières avait raison, ce mec c'est de la nitro à l'état pur*. Voyant le peu de réaction que suscitent ses questions, Dussolier accentue la pression.

- Et bien entendu vous ne vous demandez pas pourquoi je suis ici maréchal des logis-chef ? Eh bien, vous n'êtes pas très curieux dans la gendarmerie. Il me semble que si on me doublait sur un dossier aussi important, je me poserais des questions

- Vous venez de me l'expliquer vous-même : les ordres du ministre. Et sauf votre respect, monsieur le divisionnaire, qui comptez-vous doubler exactement ? » Dussolier prend son temps avant d'assener sa réponse qui claque comme une insulte au visage de Kieffer. « Je vous délivre un scoop : la gendarmerie vient d'être officiellement dessaisie de cette affaire. Je suis donc ici pour reprendre l'enquête à zéro. » Kieffer n'en croit pas ses oreilles. Il sent ses joues s'empourprer à mesure que la colère monte. « C'est une plaisanterie ?

- Pas le moindre du monde. J'ai peur que le temps ne soit hélas plus à la plaisanterie. J'ai mes ordres et ils sont on ne peut plus clairs. Vous avez ouvert ce dossier, vous y avez travaillé dur vous et vos hommes, mais hélas les résultats se font toujours attendre. Je reprends donc l'affaire où vous l'avez laissée et pour ce faire j'ai besoin de votre entière collaboration. En résumé, je ne suis pas là pour que vous m'aimiez mais pour que vous m'aidiez. Puis-je compter sur votre coopération ou faut-il que je m'adresse ailleurs ? » *Est-ce que tu me laisses vraiment le choix, espèce d'enfoiré*, pense Michel Kieffer avant de s'entendre répondre : « je comprends tout à fait, monsieur le divisionnaire. Cependant...

- Cependant ?...

- Cependant je fais toujours partie de la gendarmerie. Je dois donc rendre-compte de cette conversation à qui de droit et consulter ma hiérarchie. J'espère que vous comprenez.

- Je comprends et d'ailleurs je comprends tellement bien que je vais vous épargner du temps et de la salive, lui répond Dussolier en faisant signe à un de ses hommes de s'approcher. Votre hiérarchie directe est bien l'adjutant-chef Aimé Feugières ?

- Euh, oui, c'est exact. » S'adressant alors à son inspecteur : « Denis, appelle l'adjutant-chef Feugières de la brigade de Corbeny directement chez lui ; le numéro est dans le dossier. Dès que tu l'as en ligne tu me le passes. » Sans avoir ouvert la bouche, l'inspecteur Denis Chauvet fait demi-tour pour trouver un téléphone de libre. Son empressement fait sourire Dussolier. « Pas bavard je vous l'accorde, mais redoutablement efficace. Depuis qu'il travaille avec moi, je ne l'ai jamais vu caler. Disponible jour et nuit. » Comme pour lui

donner raison, le jeune inspecteur revient au bout de quelques minutes avec le combiné branché sur vingt mètres de fil qu'il déroule derrière lui comme un fil d'Ariane.

- L'adjudant-chef Feugières, patron.

- Merci, lui fait Dussolier en se saisissant de l'appareil, et tant que tu y es trouve-moi du café, merci ! » Pendant que l'inspecteur disparaît dans les couloirs à la recherche d'un distributeur, Camille Dussolier, l'appareil téléphonique à la main, s'éloigne de Kieffer afin que ce dernier ne puisse pas entendre le contenu de la conversation. Il revient quelques instants plus tard, repose l'appareil sur le coin d'une table et tend le combiné à Kieffer.

- Votre patron veut vous parler. » Kieffer fixe l'appareil comme s'il s'agissait d'une bouse de vache, se racle la gorge avant de se jeter à l'eau. Si la voix de Feugières est tendue ses explications sont sans équivoque.

- Mon petit vieux, on vient de se faire baiser dans les grandes largeurs. Cette pédale de Dussolier vient de me confirmer ce que je sais depuis cinq minutes de la bouche même du préfet, à savoir qu'on nous débarque de cette affaire. Comprenez qu'ils ne nous laissent guère le choix. En gros, c'est : ou vous laissez tomber sans faire de vagues ou... mais là vous connaissez la chanson aussi bien que moi.

Et cette fois il n'y a rien à faire, les ordres viennent de trop haut. Donc vous passez le dossier à Dussolier et vous vous mettez à sa disposition.

- Je vous demande pardon ? fait Michel Kieffer estomaqué par la volte-face de Feugières, je ne suis pas certain de vous suivre.

- Eh bien faites un effort sacrebleu ! Ce n'est pourtant pas difficile de lui sucer la bite à l'autre enfoiré, suffit de fermer les yeux et de penser à autre chose ; je ne sais pas moi, faites travailler votre imagination, pensez aux Kerguelen, merde ! »

Depuis plus de vingt ans qu'il travaille sous ses ordres, Michel Kieffer n'a jamais entendu Feugières être aussi grossier, débiter autant d'insanités au cours d'une même conversation. Il en est certain maintenant son chef est carrément en train de péter un câble, ce qui ne présage vraiment rien de bon pour l'avenir, le sien surtout.

- Euh !... Bien ! Je ne comprends pas tout, mais j'exécute. Et pour vous, mon adjudant-chef ?

- Moi ?... Moi je prends ma plus belle plume pour faire valoir mes droits à la retraite. J'ai plus la moelle pour ces conneries.

- Mais !...

-Y'a pas de mais, Michel, les dés étaient pipés dès le départ et moi, adjudant-chef Aimé Feugières, je n'ai rien vu venir. Cette affaire nous dépasse. En conclusion, je vous demande officiellement de vous mettre à la disposition du commissaire divisionnaire Camille Dussolier et ce tant que durera cette putain d'enquête. C'est un ordre qui est aussi valable pour votre jeune collègue. Moi je vais en informer Paris et je prends un mois entier de vacances au lac du Der. Je sais ce n'est pas terrible mais c'est toujours mieux que cette putain d'île à pingouins. Je vous souhaite bonne chance avec votre nouvel ami. »

Le clic de l'appareil suivi par le bourdonnement lancinant du combiné qui zonzonne dans le vide conclue la conversation. Feugières vient de raccrocher brutalement et pour Kieffer c'est un monde qui s'écroule, une page de son histoire personnelle qui vient de se tourner. Il y a de fortes chances pour que ce soit la dernière fois qu'il ait l'adjudant-chef Feugières au téléphone, du moins officiellement. Pour le reste...

« Je suis désolé. » Kieffer, toujours sous l'effet d'une émotion mal contenue se retourne d'un bloc pour se retrouver face à face avec le commissaire Dussolier qu'il n'a pas senti arriver dans son dos. Il le dévisage si intensément que l'autre finit par baisser les yeux. Et le nombre

de gens qui ont fait baisser les yeux au commissaire divisionnaire Camille Dussolier ne sont vraiment pas légion. A part peut-être François Mitterrand dans une autre vie lorsqu'il bossait au service de protection des hautes personnalités et encore....

- Je peux vous parler seul et en tête à tête, monsieur le divisionnaire ?

- Suivez-moi », lui répond Dussolier en se dirigeant vers les WC. Plantant là le reste de l'équipe et un Laurent interloqué les deux hommes pénètrent dans les toilettes pour hommes où deux inspecteurs en grande conversation sont en train de se reboutonner en rigolant. Dussolier s'en prend au plus grand des deux. « Le concours de bites est terminé, dehors tout le monde, foutez le camp d'ici. » Tandis que les deux hommes giclent des toilettes sans même prendre le temps de finir de se reboutonner, Dussolier s'adosse au lavabo les bras croisés et s'adresse à Kieffer.

- Allez-y, je vous écoute. Mais faites vite, on n'a pas toute la nuit.

- Vous êtes vraiment certain d'être tellement désolé, monsieur le divisionnaire ? Parce que moi je ne suis pas certain du tout d'avoir en face de moi un homme franchement chagriné.

- Je pouvais sûrement trouver une autre formule, mais pour l'instant voyez-vous j'ai un peu la tête ailleurs. Croyez-le ou non, je suis réellement et sincèrement navré que ça se termine comme ça.

- Ça, c'est extraordinaire !...Vous virez un enquêteur à la carrière exceptionnelle de sa propre enquête sans tenir compte des dommages collatéraux et vous êtes désolé. Je suis atterré par votre... votre manque total de compassion... vraiment.

- Comme je viens de vous l'expliquer, maréchal des logis-chef, je n'y suis pour rien. J'exécute les ordres, point barre. Et si j'étais de vous je ferais de même. » Kieffer doit prendre sur lui pour éviter de mettre un pain dans la tronche de Dussolier, commissaire divisionnaire ou pas. Comme s'il lisait dans ses pensées, ce dernier lui dit d'une voix mielleuse à la limite de la raillerie :

- N'y pensez même pas, ce serait à coup sûr la fin d'une brillante carrière au sein de la gendarmerie. Pour en revenir à votre adjudant-chef Feugières, la sanction était malheureusement prévisible. Trop paternaliste, trop enraciné dans ses certitudes, bref trop vieux.

- Vous êtes quand même un sacré foutu fils de pute.

- Je le revendique et j'en suis fier, c'est ça qui me fait avancer. A force de me vautrer dans la merde des autres, j'en ai pris la couleur et l'odeur. Il ne vous a sûrement pas échappé qu'on ne bosse pas dans la lingerie fine mais dans les poubelles et les fosses d'aisance de nos concitoyens. Et quand je dis nos concitoyens, je veux parler de tous nos concitoyens : les riches, les pauvres, les gras, les maigres les blancs les noirs, les verts, les bleus. Il paraît que même chez les schtroumpfs la criminalité est en hausse. Ne le dites à personne mais je tiens cette info du grand schtroumpf lui-même. »

Pas possible, il est complètement barré ce mec, pense Kieffer qui hallucine devant le numéro de bateleur que lui sert le commissaire divisionnaire Camille Dussolier qui poursuit, imperturbable. « Et pour votre gouverne, sachez que je ne suis pas arrivé là où j'en suis par hasard. J'ai réussi en cassant pas mal de monde, en étant le crabe qui surnage au-dessus du panier de crabes. Si on travaille ensemble, faudra vous habituer à mes méthodes. Munissez-vous d'une pince à linge pour vous boucher le nez ou bien faites demi-tour et virez de ma planète. Par contre si vous bossez avec moi, même momentanément, il va falloir vous faire greffer une paire de couilles autrement plus grosse que celle que vous avez, n'en déplaise à madame votre épouse. Bon, je continue ou on se met au boulot ? »

- Qu'attendez-vous de nous au juste ?

- Je vous demande ce que je demande à tous ceux qui travaillent avec ou pour moi, que leur mission s'inscrive dans la durée ou non, je veux de votre part et de celle de votre collègue la plus totale loyauté, que ce soit envers moi ou envers mon équipe. ... Ce qui est valable pour les autres flics doit l'être également dans la gendarmerie. Si je sens de votre part la moindre réticence, le moindre début de velléité de me cacher ne serait-ce qu'un embryon d'information, je vous casse. Me suis-je bien fait entendre à défaut de me faire comprendre ?

» Michel dévisage cet homme qui devient par la force des choses son supérieur, essayant sans y parvenir vraiment de déchiffrer ce langage auquel il n'est pas habitué. Et finalement si c'était Dussolier qui était dans le vrai ? Si c'était lui qui avait raison et qui possédait les clefs ? Après tout on ne combat pas le crime en chantant des cantiques. Cet homme-là est loin d'être un chérubin, même s'il en a parfois l'apparence. Cette fois et pour la première fois de sa vie Michel décide de mettre les pouces. La colère noire qui l'animait il y a encore un instant finit par retomber comme un soufflet.

- Bien ! Le ministre veut que nous allions vite et nous irons vite. Vous oubliez vos uniformes, je veux vous voir en civil... mais je vois que l'ordre vous a déjà été transmis. N'y voyez là rien d'offensant, mais vous faites tâche dans le paysage et nous, nous avons l'habitude de travailler dans la plus grande discrétion. Ce n'est pas la peine de prévenir votre hiérarchie, nous l'avons fait à votre place et donc en ce qui me concerne le problème est réglé. Vous allez recevoir dans le courant de la journée votre feuille de route concernant votre nouvelle affectation et les documents attestant que vous êtes bien détachés pour le temps que durera cette enquête et directement placés sous mes ordres... Pas d'autres problèmes existentiels ?

- Aucun problème, monsieur le divisionnaire. On ne saurait être plus clair.

- Bien, fait Dussolier en esquissant un embryon de sourire, je vois que nous nous sommes compris. Enfin j'ose l'espérer ! Et encore une dernière chose. En ce qui me concerne cette conversation n'a jamais eu lieu. Je mettrai vos paroles sur le compte d'un moment d'égarement passager que je vais très vite oublier. De votre côté tâchez d'en faire de même, il y va de votre propre intérêt. »

Les deux hommes regagnent la salle de briefing sans un mot. Toujours sous le coup de la conversation Kieffer, blanc comme un linge, ne desserre pas les dents. « Dès qu'il sera revenu Denis va nous faire un rapide topo des événements et après vous nous direz ce que vous savez exactement du dossier HOE 15 et où en est votre enquête. » Michel Kieffer se raidit en entendant le nom du dossier en question, ce qui n'échappe pas à Dussolier qui lève un sourcil.

- Oui ?

- Euh non... simplement que ce nom d'HOE 15 a déjà été évoqué plusieurs fois devant moi. En fait, je crois que c'est le point de départ de toute cette affaire.

- Un instant, fait Dussolier en voyant revenir le jeune inspecteur avec un gobelet de café fumant.

- Excusez pour l'attente patron, mais tous les distributeurs sont niqués. J'ai dû me ravitailler chez les gendarmes mobiles.

- Merci Denis !... A propos, je te présente le maréchal des logis-chef Michel Kieffer. » Puis s'adressant à Kieffer : « inspecteur Denis Chauvet. Mais je crois que vous vous connaissez déjà. Denis est un peu mon secrétaire personnel, il ajoute en grimaçant un sourire, bien que cette fonction ne soit pas encore tout à fait reconnue par notre DRH. » Un sourire de circonstance apparaît sur le visage du jeune inspecteur, un sourire froid de jeune cadre pour

qui tous ceux qui n'appartiennent pas au sérail sont des ennemis potentiels et qui ne délivre surtout aucun message de bienvenue. *Presque aussi charmant que son patron*, pense Michel Kieffer. Dussolier poursuit les présentations en touillant distraitemment son café.

- Le maréchal des logis-chef et son collègue vont rester avec nous le temps que durera cette affaire. Je vous demande à tous de les considérer comme faisant partie intégrante de l'équipe.

- Ravis de vous avoir parmi-nous, fait l'inspecteur Denis Chauvet qui n'en pense visiblement pas un mot.

- Moi de même, répond Kieffer en pensant que le bal des faux-culs vient de lancer sa première danse. Et appelez-moi Michel, il ajoute d'un ton qui ne trompe personne, puisqu'il paraît que nous sommes collègues. »

En réprimant une grimace de dégoût le commissaire termine d'ingurgiter son breuvage en marmonnant entre ses dents : « on devrait faire fusiller le mec capable de fabriquer une lavasse aussi dégueulasse. Une goutte de ce breuvage dans un seau d'eau et ça vous purge un bourrin pour trois semaines. Faut être con comme un gendarme mobile pour accepter de s'engueuler des trucs pareils. Ça ne m'étonnerait qu'à moitié qu'ils n'aient pas tous la chiasse. » Après avoir froissé bruyamment le gobelet vide, il tente de l'expédier dans une poubelle mais la rate de quelques centimètres. Déçu de sa prestation, Dussolier se tourne vers Denis Chauvet en lui demandant de faire un rapide compte rendu de la situation. Visiblement rompu à ce genre d'exercice, ce dernier s'exécute d'une voix plutôt agréable qui ne cadre pourtant pas avec le reste du personnage, en faisant dans la foulée la synthèse des derniers événements avant de conclure quelques minutes quelques minutes plus tard. « ... Et c'est en fouillant un à un chaque étage qu'on s'est aperçu de leurs disparitions. Nous n'en savons toujours pas plus pour l'instant. Une équipe est en train d'essayer de reconstituer la chronologie des faits en essayant de savoir également si les deux affaires sont liées ce qui ne fait aucun doute mais sait-on jamais... Ça c'est pour les points négatifs ; pour les points positifs il se trouve qu'il y a un témoin direct, un dénommé Joël Breton, vigile depuis presque vingt ans au CHRU et qui effectuait sa seconde ronde de nuit. Nous l'avons découvert inconscient au niveau des garages près d'une issue de secours donnant sur l'extérieur de l'hosto ligoté avec du sparadrap à une canalisation de flotte avec une grosse bosse à la tempe. Nous attendons avec impatience qu'il sorte du cirage pour l'interroger. Pour le moment les toubibs l'ont bourré de sédatifs, mais je pense que dès qu'il émergera il pourra nous en dire plus.

- Et les gardes qui surveillaient la chambre de Stamford et de Vasseur?

- Celui qui était en charge de Stamford est en salle de réa. Le coup sur la tête qu'il a reçu a déclenché une rupture d'anévrisme. Les toubibs restent prudents sur la suite et pour l'instant il est toujours dans le coma. Celui qui était en charge de Vasseur a quant lui disparu ! Des équipes continuent de fouiller les moindres recoins de cet hôpital, mais c'est un vaste chantier et...» L'inspecteur Chauvet est brusquement interrompu par la sonnerie du téléphone. Il décroche en s'excusant. Rien qu'à voir sa tête Dussolier et Kieffer comprennent immédiatement que ce n'est pas une bonne nouvelle. En reposant le combiné l'inspecteur se retourne vers Dussolier.

- Ils viennent de retrouver le corps du policier chargé de surveiller la chambre de Vasseur... mort.

- On y va », fait Dussolier comme mû par un ressort en fonçant vers la sortie. Les trois hommes parcourent au pas de charge une enfilade de couloirs où règne une activité digne d'une fourmilière dans laquelle on aurait filé un coup de pied. Quelques minutes plus tard ils sont accueillis par un second inspecteur qui est le clone exact de Denis Chauvet. L'inspecteur

Jean Pierre Murat a le même âge approximatif, la même taille, la même corpulence, jusqu'à la coupe de cheveux mi-longs qui tombent en cascade blonde sur son col de chemise. A croire qu'ils ont été fabriqués par une machine à cloner les poulets. Et même quand il s'exprime Murat prend les intonations et les tics verbaux de son collègue.

- Vas-y explique, lui fait Dussolier en essayant de refréner son impatience.

- On a commencé par la chambre de Vasseur avant de retourner tout le service et de penser à regarder dans le bac à linge qui est là, explique Murat en désignant un charriot d'un mouvement de tête rapide. Dussolier s'approche et soulève le couvercle contemplant longuement le corps ligoté et roulé en boule du policier avant de demander :

- On connaît son identité ?

- Caporal Philippe Léger... c'est lui qui était chargé de la surveillance de la chambre de Vasseur. Il avait pris son service à 21 heures hier-soir et devait être remplacé ce matin à 6 heures. C'est tout ce qu'on sait pour le moment. » Dussolier finit par refermer doucement le couvercle, semblant accuser le coup.

- On sait ce qui s'est passé ?

- Non! Apparemment il a pris un coup sur la trachée, lui répond Murat, mais de là à dire que c'est ça qui l'a tué... on verra ce que nous dira l'autopsie.

- Ouais !... et il était où ce chariot ?

- Dans la réserve où les agents d'entretien entreposent leurs produits de nettoyage. La porte n'est jamais fermée à clé et d'ailleurs il n'y a pas de serrure.

- Putain de merde, fait Dussolier à l'adresse de Kieffer en se passant la main dans les cheveux, on est à peine arrivé que ça commence déjà à merder.

- Ce qui m'étonne lui répond Kieffer, c'est que personne n'ait fait le rapprochement entre Stamford et Vasseur. Il aurait fallu les mettre dans des hôpitaux différents et surtout renforcer la surveillance.

- Ce qui est fait est fait mais vous avez sûrement raison, il serait intéressant de savoir si ça a été voulu ou s'il s'agit d'un simple loupé. Je vais mettre des hommes sur le coup. » Puis s'adressant Chauvet : « Denis, tu demandes à Vernier de creuser un peu, qu'il essaie de trouver le responsable de cette chienlit... et tu déclenches la scientifique immédiatement, qu'ils nous passent tout ça au peigne fin. Avec un peu de bol il y aura peut-être des empreintes, parce qu'il est pratiquement certain que Stamford a bénéficié de complicité. Appelle Rockefeller dans la foulée qu'il nous envoie du renfort. Et tant que tu y seras demande-leur qu'ils nous fassent de la place, on va s'installer chez eux. Il nous faut un grand bureau avec des téléphones et un fax ainsi qu'une salle de réunion et une salle d'interrogatoire. S'ils rechignent tu m'appelles directement le commissaire Bousquet. On a usé nos pantalons sur les mêmes bancs de l'école de police et je serais ravi le cas échéant de lui rappeler certaines choses.

- Bon, on fait quoi maintenant patron ? demande l'inspecteur Chauvet.

- En attendant la cavalerie vous prenez des gus et vous me bouclez tout le service. Ensuite vous me trouvez des témoins et vous les interrogez séparément. Il y a bien quelqu'un qui a vu ou entendu quelque chose, bordel ! » Ensuite c'est au tour de Chevrier d'être mis à contribution. « Dès que les branleurs de Rockefeller seront arrivés vous leur ferez ratisser tout le périmètre de l'hosto. » Puis il s'adresse de nouveau à Chauvet pour lui demander si quelqu'un avait le signalement des fuyards.

- Oui, je me suis procuré leurs dossiers et leurs fiches d'admission. Par contre pour la bagnole c'est plus difficile vu qu'on ne sait même pas quel véhicule ils ont emprunté et même s'ils en ont emprunté un. Après tout ils se sont peut-être barrés à pieds.
- Non, répond Dussolier, Stamford est blessé et Vasseur croule sous les médocs. A pieds ils n'iraient pas loin. Ils ont sûrement piqué une caisse sur le parking, à moins qu'ils aient eu un complice qui leur en ait livré une... ou qui soit venu les chercher. Il faut creuser la piste. »
A l'évocation du mot « complice », le cerveau de Kieffer ne fait qu'un tour.
- Le docteur Ayache !...
- Quoi le docteur Ayache ?
- Le docteur Ibrahim Ayache... c'est le patron des urgences. Stamford et lui se connaissent. Il a été son directeur de thèse avant de travailler ensemble. Ayache se jetterait dans les flammes de l'enfer si l'autre lui demandait. Si complice il y a ce ne peut être que lui.
- On va creuser ça aussi, fait Chauvet en prenant des notes à la volée sur son calepin qui ne le quitte jamais.
- Oui mais avant tu contactes la gendarmerie et tu lance un avis de recherche, lui répond Dussolier, et il me faut des barrages dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Reims. Il nous faut aussi la liste de toutes les voitures qui étaient stationnées ce soir devant ou dans l'hosto. Tu te fais parvenir l'état du personnel présent cette nuit, service par service, tu oublies tous ceux qui sont venus bosser par un autre moyen que la bagnole et tu croises les deux.
- Mais ça va demander des heures, s'insurge le jeune inspecteur.
- Oui, sauf qu'on n'a pas des heures, lui répond Dussolier avant de s'adresser directement à Kieffer :
- Vous et votre collègue vous lui filez un coup de main.
- A vos ordres !
- Allez les enfants au boulot.

CHAPITRE XXV

Briefing...

Reims, *Hôtel de police Rockefeller-Mercredi 5 mai-7h00.*

Après avoir passé le restant de la nuit à éplucher puis vérifier des listings et des fiches qui n'en finissaient plus de vomir les noms des personnels de service présents au CHRU au moment des faits, Denis Chauvet, Michel Kieffer et Laurent Tellier se retrouvent dans la salle de réunion mise à leur disposition par le commissariat Rockefeller pour constater qu'ils ne sont pas les premiers arrivés. Le commissaire divisionnaire Camille Dussolier est déjà en grande discussion avec le restant de son groupe autour d'une montagne de viennoiseries qu'accompagnent des thermos de café encore fumant. Lorsqu'il voit les trois hommes pénétrer dans la salle il leur fait signe de se joindre à eux. Contrairement à la plupart de ses hommes sur qui la fatigue commence à laisser des traces il affiche le visage reposé d'un homme ayant dormi ses huit heures de sommeil. Pourtant chacun sait qu'il n'en est rien, car pour lui comme pour les autres le restant de la nuit a été court. Seule différence mais de taille : le costume a fait place au blouson de cuir délavé et au jean tombant sur des Weston immaculées qui lui donnent de faux airs à JP Belmondo dans *flics ou voyous*.

« Servez-vous, c'est un cadeau de nos collègues et de la direction, leur fait Dussolier en désignant la table, preuve qu'ils ne sont pas rancuniers. D'après le commissaire Bousquet ils sont prêts à toutes les bassesses pour nous voir plier bagage au plus vite », il ajoute en en rigolant. Laurent, immédiatement imité par Kieffer et Chauvin, ne se fait pas prier et sert trois bols de café noir en attaquant derechef la pile de croissants et de pains au chocolat. « Alors les enfants, quoi de neuf », demande Dussolier à Denis Chauvin qui commence à accuser la fatigue comme le restant de l'équipe.

- On a creusé la piste du docteur Ayache, lui répond l'inspecteur Chauvet d'une voix éraillée par la cigarette et le manque de sommeil... Le DRH que j'ai descendu du plumard à 4 du mat' m'a confirmé qu'il s'est absenté pour une huitaine de jours au motif qu'il enterre une parente en Algérie. J'ai envoyé une patrouille vérifier à son domicile mais personne n'a répondu. Il semblerait que l'oiseau se soit envolé. J'ai contacté la PAF* mais j'attends toujours la réponse... Ensuite on a passé en revue toute les voitures qui étaient sur les parkings extérieurs cette nuit. Là non plus ça n'a rien donné ; de plus aucun véhicule de service n'est sorti ou rentré entre minuit et cinq heures du matin.

- Pas de véhicules de SAV ? Aucune sortie SAMU ou pompiers ?

- Non !... J'ai interrogé moi-même les vigiles du poste de garde et vérifié leur registre, aucun mouvement entre minuit et trois heures. Il semblerait que la nuit ait été particulièrement calme. Ça confirme donc bien ce qu'on pensait : soit ils sont sortis par un autre moyen, soit un complice les attendait à l'extérieur.

-... Soit quelqu'un a déposé pour eux un véhicule, fait Dussolier songeur.

- Et pourquoi pas une voiture de location, articule Laurent Tellier entre deux bouchées.

- Pas si con, pense tout haut Dussolier, ce qui expliquerait qu'on ne la trouve sur aucun listing...

*Police aux frontières (anciennement police de l'air et des frontières), division de la police française chargée du contrôle des frontières.

- Et s'ils n'étaient tout simplement pas sortis », ajoute à son tour l'inspecteur Driffort en se servant sa troisième tasse de café. Jacques Driffort c'est le scientifique de l'équipe. Féroce d'histoire, spécialisé en balistique et en explosif, cet ancien expert auprès des tribunaux a longtemps végété au 36 avant d'être repéré par Dussolier qui, bluffé par son sens de l'observation et ses dons de déduction hors du commun l'a vite récupéré pour l'intégrer à son staff. Jamais stressé, rarement pris en défaut, il a une première impression quasiment infaillible. Ce qu'il ne voit pas immédiatement, il le devine d'instinct. Sur une scène de crime Driffort sait immédiatement où chercher et surtout quoi chercher, ce qui fait souvent la différence quand chaque minute compte. Son positionnement marginal au sein de l'équipe fait qu'il est le seul à ne pas être intégré à un groupe précis. Chacun sait et comprend que ses compétences sont ailleurs et que c'est en électron libre qu'il est le plus efficace, ce qui ne l'empêche pas de mettre les mains dans le cambouis quand l'occasion s'en fait sentir. Avec l'inspecteur Chauvet il est le seul que Dussolier tutoie et avec qui il ose plaisanter.

- Comment ça « *pas sortis* ? »

- Je veux dire qu'ils sont peut-être restés planqués quelque part dans l'hosto en attendant qu'on relâche la surveillance en espérant se glisser parmi les visiteurs de l'après-midi.

- Pas con non plus !... Mika, ça donne quoi la fouille ?

- C'est toujours en cours, patron, lui répond l'inspecteur Chevrier, mais jusqu'à présent on n'a encore rien trouvé.

- Alors on continue de chercher... vous avez retrouvé des témoins ?

- Vers minuit trente un infirmier dit avoir croisé un gus qu'il n'avait encore jamais vu dans un ascenseur et qui descendait au sous-sol. Au dire de cet infirmier le type lui a fait une drôle d'impression. Rien qu'à la façon dont il s'y prenait pour pousser son chariot il avait l'air de tout sauf d'un infirmier. Il a formellement reconnu Stamford quand je lui ai montré la photo.

- Bien, fait Dussolier en se frottant les mains, on progresse. Laurent, dès neuf heures vous appelez toutes les boîtes de location de véhicules. Qu'ils vous donnent la liste de leurs clients sur les trois derniers jours. Renseignez-vous aussi auprès des compagnies de taxis et des indépendants. Je sais, c'est tiré par les cheveux, mais ce sont des pistes qu'il ne faut pas négliger... bon, maintenant passons aux choses sérieuses. » Dans la salle de réunion tous les regards se sont tournés vers Camille Dussolier. Pour la première fois Kieffer à une vue d'ensemble de l'équipe qui se compose pour l'essentiel de douze hommes dont trois chefs de groupes. Chaque chef de groupe a sous ses ordres trois adjoints ce qui représente en tout douze personnes. Si on ajoute les deux gendarmes et Jacques Driffort cela fait quinze en tout. Quinze hommes à faire manœuvrer dans le marigot du mensonge, des omissions, des compromissions de tout un chacun et surtout de l'interprétation des lois. Et ça c'est un exercice de funambule dans lequel excelle le commissaire divisionnaire Camille Dussolier. Chacun sait que les réunions de ce genre ne sont pas la tasse de thé du patron, qu'il préfère largement voir ses hommes en train de bosser sur le terrain et que pour qu'il réagisse comme ça il faut que les choses soient encore pires qu'ils ne pouvaient l'imaginer. La découverte du corps de Norbert Léger donne une toute autre dimension à cette affaire qui risque de se voir reclassifier, car les chefs d'inculpation changent. Si l'enquête le confirme, on passe de coups et blessures avec arme pour Stamford à meurtre d'un fonctionnaire de police dans l'exercice de ses fonctions et délit de fuite. Quant à Vasseur, seule l'enquête pourra déterminer avec exactitude son degré d'implication dans ce meurtre. Avant de prendre la parole le commissaire divisionnaire Camille Dussolier observe un à un les hommes qui composent son équipe. Les deux gendarmes peu rodés à ce genre d'exercice se tiennent un peu en retrait. Une frontière invisible les sépare du reste du groupe qu'il leur semble impossible de franchir

pour le moment. Ses hommes, le commissaire divisionnaire Camille Dussolier les connaît tous par cœur et pour les pratiquer au quotidien depuis quelques temps déjà il sait donc exactement ce que chacun vaut dans l'action. A l'inverse, chacun connaît exactement sa place dans l'équipe. Son service ne traite que des affaires ultra sensibles où souvent d'autres avant lui se sont cassés les dents. Il connaît exactement la valeur de chaque homme qu'il a sous ses ordres et sait qu'il peut compter sur eux en toutes circonstances. « Bien, fait Dussolier, avant de vous faire le topo complet de cette affaire, je vous préviens d'emblée que nous n'irons certainement pas coucher de bonne heure vu qu'il est déjà 7 heures 30 du matin (rires dans la petite salle)... Bon, on se calme... Avant d'aller plus loin je dois vous prévenir que rien ne doit jamais sortir de cette pièce, car ce que je vais vous révéler est placé sous le sceau du secret d'état. L'affaire que nous avons à résoudre et que nous allons résoudre est classée confidentiel-défense par notre gouvernement. S'il venait à y avoir des fuites ce serait catastrophique pour vous comme pour moi. Ceux qui ont l'habitude de travailler avec moi savent que je ne plaisante pas. Des questions ? »

Jacques Driffort lève la main. « Pourquoi héritons-nous de cette affaire ? Le confidentiel-défense n'est pas dans nos cordes. Pourquoi ne pas confier ça à la DST*? Après tout c'est un peu leur boulot, non ?

-Tout simplement par ce qu'on nous l'a demandé et que j'ai accepté parce qu'on ne m'a pas laissé le choix. D'autre part, l'idée générale est que c'est une affaire politiquement explosive qui se doit d'être traitée en petit comité. La DST c'est trop important. Chez eux il est quasiment impossible d'éviter les fuites, et là j'insiste bien : fuites égal zéro tolérance. Encore autre chose... à partir de cet instant, on ne se quitte plus. Nous mangeons ensemble, nous dormons ensemble, bref nous vivons ensemble et ce jusqu'à la fin de cette enquête. Ceux qui sont mariés auront droit de prévenir leurs épouses respectives et pour eux ce sera la veuve poignée jusqu'à la fin. S'ils ont oubliés la manière de pratiquer ils n'auront qu'à se rapprocher de leurs collègues célibataires (re rires)... Enfin dernière chose et après on bosse... si cette mission pose un problème à l'un d'entre vous il lui est encore possible de quitter le navire car après il sera trop tard. Et je n'en tiendrai rigueur à personne. »

Silence gêné. Cette fois personne ne lève la main. Les hommes se dévisagent tous l'un après l'autre, un petit sourire crispé aux lèvres. Ils savent à présent dans quelle galère ils viennent d'embarquer mais ça depuis qu'ils travaillent au sein de cette unité ils en ont pris l'habitude. Après tout, c'est pour ça qu'on les paie et si c'était à refaire ils signeraient tous des deux mains. Et puis ils ont l'habitude que Dussolier leur pose la même question avant chaque départ en mission. Certain se diront que c'est un peu tard, mais... c'est du Dussolier.

« J'espère avoir été clair, ajoute le commissaire après avoir laissé à ses hommes un très court moment de réflexion. Plus d'autres questions ?...Alors je vous remercie tous de votre confiance... Maintenant voyons un peu ce qu'on sait : vers minuit 30 un individu connu sous le nom d'Amos Stamford s'est échappé de cet hôpital où il était entré en urgence il y a trois jours pour blessures par balle suite à une convocation qui a mal tourné avec nos collègues-gendarmes de Berry au Bac. Tout laisse à penser que c'est lui qui a pratiquement tué le policier en faction devant sa porte de chambre et qu'il a ensuite enlevé un certain Antoine

**Jusque dans les années 2008 la direction de la Surveillance du territoire (DST) était un service de renseignements du ministère de l'Intérieur, au sein de la direction générale de la Police nationale, chargé du contre-espionnage en France.*

Vasseur après avoir assassiné de sang-froid un second policier de faction devant la chambre de ce dernier. Aucun des deux n'est connu des services de police mais nous sommes à présent certains que Stamford est un tueur professionnel implacable, méthodique qui bénéficie d'une logistique importante et d'appuis non moins importants. Suivant le dossier que nous a fourni ladite gendarmerie Stamford tremperait – vous remarquez que je mets le tout au conditionnel – dans une histoire suivie de très près par notre gouvernement et qui a malencontreusement atterri au mauvais endroit... »

En voyant Kieffer se tortiller sur sa chaise comme un ver au bout d'un hameçon Camille Dussolier sourit en haussant légèrement les épaules et poursuit à l'adresse des deux gendarmes : « Eh oui messieurs, navré de casser votre jouet mais je vous dois la vérité. Nous étions sur le coup bien avant vous. Vous n'auriez jamais du hériter de cette affaire. Dès le début vous auriez dû vous contenter de dresser le procès-verbal comme la loi l'exige, effectuer éventuellement une enquête de voisinage et ensuite nous refiler le bébé. Un dysfonctionnement a eu lieu dans vos services et sûrement aussi dans les nôtres, ce qui fait qu'à présent nous sommes tous dans la merde, vous comme moi. »

Michel Kieffer et Laurent Tellier se regardent sidérés. *En fait, tout se recoupe*, pense Kieffer, la pression qu'on leur fait subir depuis le début, la présence quasi permanente du procureur Cazeneuve ainsi que du préfet, l'arrivée tonitruante de Dussolier et de son équipe et pour finir l'éviction de Feugières et la gendarmerie mise sur la touche. En fait, depuis le début tout le monde savait et n'attendait qu'une seule chose : une excuse pour virer la gendarmerie afin que Dussolier et consorts puissent récupérer l'affaire.

« Avant de pouvoir décider de cette réunion et de vous mettre au courant il fallait que j'attende d'avoir la confirmation de certains ordres vous concernant, reprend Dussolier à l'adresse des deux gendarmes. A présent que ces ordres viennent de m'être transmis et que vous faites officiellement partie de l'équipe, j'espère que nos relations n'iront qu'en s'améliorant... » *De toute façon ça ne pouvait pas être pire*, pense Kieffer en lui-même pendant que Dussolier continue son numéro.

« ...A présent je passe la parole au maréchal des logis chef Michel Kieffer qui travaille sur ce dossier depuis le début. Lui et son jeune collègue ont fait un boulot de terrain remarquable... merci et bienvenue au sein du groupe. »

Tous les visages se tournent vers Michel et Laurent qui se regardent à tour de rôle, agréablement surpris par l'accueil. Il ne manque plus que les applaudissements et la Standing Ovation.

« Tout d'abord merci au commissaire divisionnaire Dussolier et merci à vous tous pour votre accueil, fait Michel en se levant, j'espère que mon collègue et moi seront à la hauteur... bien ! Nous savons qu'Amos Stamford n'est pas un nom d'emprunt mais bien son véritable nom. Il nous est tombé dessus dès le début de l'enquête et nous ne savons toujours pas qui il est ni pour qui il roule. Ce que nous savons en revanche c'est qu'il nous paraît à peu près certain que des personnalités importantes dont certaines au sommet même de l'état soient directement impliquées. Il faudra donc s'attendre à une enquête délicate où il nous faudra marcher sur des œufs. En outre il semble posséder un bagage universitaire de tout premier plan et pour en avoir fait nous même fait les frais nous avons pu constater qu'il maîtrise parfaitement les arts martiaux et notamment le close-combat. De là à penser que cet homme travaille pour une officine de renseignements il n'y a qu'un pas que je me garderais toutefois de franchir à ce stade de l'enquête. »

Murmures dans la salle, vite remis au pas par Dussolier qui fait taire la salle. «...Cependant, nous avons à notre niveau et dès le commencement de l'enquête commis deux erreurs impardonnables qui nous coûtent cher. La première a été de ne pas prendre Stamford au sérieux, la seconde étant de croire que Vasseur et lui ne se connaissaient pas et que les deux affaires n'avaient rien en commun. Hors, au vue des événements de cette nuit il s'avère au contraire que les deux hommes, non seulement se connaissent parfaitement mais qu'ils ont une histoire commune. Et donc que les deux affaires, celle de Vasseur et celle de Stamford sont bel et bien liées. De là à imaginer que les deux hommes sont complices il n'y a qu'un pas. » Michel Kieffer raconte alors en détails ce qu'il faut bien appeler l'affaire Antoine Vasseur. Sa découverte sur le chemin des dames, les débuts difficiles de l'enquête puis les révélations de ce dernier depuis sa disparition en 77 jusqu'à sa réapparition le 16 avril de cette année. Il commente ensuite l'arrivée d'Amos Stamford, ses révélations sur les *guerriers fantômes*, son interpellation ratée qui s'est soldé par la fusillade de Berry au bac.

- Cependant, vous savez que la gendarmerie est tenace, poursuit Kieffer (sourires entendus de l'auditoire). A l'initiative de l'adjudant-chef Feugières nous avons diligenté une enquête sur Amos Stamford et voilà ce que nous avons trouvé à son sujet...» Michel Kieffer continue alors son exposé par les résultats des investigations menés par Laurent Tellier au château de Vincennes puis la découverte du dossier d'un dénommé Amos Stamford qui officiait au ministère de la guerre entre 1917 et 1918 en tant qu'officier de renseignement. S'il parle également des clichés que contenait le dossier en question il omet de parler de Martha Steiner et de sa présence quasi certaine auprès de Vasseur et du docteur Jean Louis Steiner au moment du conflit, non par défi mais par simple prudence. Il ne sait pas encore très bien pourquoi, mais une petite voix chante dans sa tête depuis le début de ne pas trop faire confiance à Dussolier, ce même Dussolier qui le laisse poliment terminer en le regardant avec l'air du serpent qui reluquerait une souris avant de lui dire en guise de conclusion avec un petit sourire narquois de circonstance :

- Si je vous comprends bien, vous essayez de nous convaincre que Stamford et Vasseur, ont un point commun, celui de naviguer à cheval sur deux époques et de se balader à leur guise entre 1917 et aujourd'hui ?

- Je n'essaie de convaincre personne monsieur le commissaire car les faits parlent d'eux même mais oui, c'est à peu près ça. Au contraire d'Antoine Vasseur qui s'est très vite mis à table, Stamford n'a jamais rien avoué officiellement. Si nous n'avions pas fouiné dans les archives militaires Stamford ne serait toujours pour nous qu'un illustre inconnu. Le récit que nous a fait Vasseur de son « *passage* » et de sa vie « *de l'autre côté* » corroborés par la photo oubliée dans le dossier militaire de Stamford retrouvé à Vincennes nous confirme bien que ces deux-là ont bien fait le voyage. Combien de fois exactement ? On n'en sait rien et ça n'a guère d'intérêt, la vraie question étant plutôt : pourquoi, et surtout comment ? Ce qui nous renvoie directement à cette histoire de *cabinet fantôme* dont parlent, très peu je vous l'accorde, les archives militaires de l'époque dont il est question dans mon rapport. S'il est à peu près certain qu'un tel cabinet a bel et bien existé il n'en reste aucune trace dans aucune archive, et pour cause... La broyeuse à papiers a fait son œuvre, le silence de certains de nos politiques ont fait le reste et le tout est tombé dans les poubelles de l'histoire. D'ailleurs, à l'heure où je vous parle rien ne prouve qu'un tel cabinet n'ait jamais existé... Quand je vous disais que dans cette affaire rien n'est simple... »

Silence dans la petite salle où on peut entendre voler une mouche. Les explications de Michel Kieffer laissent dans la bouche de tous un goût amer et la stupéfaction se lit sur tous

les visages. Seul le commissaire divisionnaire garde son sang-froid, ne semblant pas étonné outre mesure. La première surprise passée, les commentaires vont bon train. Le premier à reprendre ses esprits est bien évidemment l'inspecteur Driffort qui explose en posant la question qui est sur toutes les lèvres :

- On se fout de la gueule de qui ? Des types qui se baladent dans le temps c'est impossible, pas dans l'état actuel de la science, et encore moins dans la science du début du siècle. Et les histoires de cabinets fantômes, d'officines plus ou moins secrètes manipulant les politiques comme des marionnettes font partie de l'inconscient populaire. Ça ne date pas d'aujourd'hui ou d'hier ou même d'avant-hier et ça restera toujours du domaine de la rumeur...

- Dites-vous que pour être déjà passé par là je comprends parfaitement votre réaction, inspecteur. Je n'ai malheureusement aucune autre réponse à vous apporter, mais si on veut bien y réfléchir un peu, tout se tient. Les faits parlent d'eux-mêmes. C'est comme ces guerriers fantômes qui...

- Des guerriers fantômes, s'esclaffe Driffort, et pourquoi pas les gargouilles de Notre Dame de Paris, tant qu'on y est, ou les petits hommes verts ? A moins qu'il s'agisse de trolls et de farfadets ?!... Pas possible, on nage en plein délire.

- Jacques, ferme-là un peu s'il te plaît et laisse le terminer ce qu'il a à nous dire lui fait Dussolier avant de s'adresser à Kieffer. Justement, parlons en un peu de ces guerriers 193fantômes, comme vous aimez à les appeler. Vous paraissez en savoir long sur eux, alors vous en pensez quoi ?

- Nous n'avons bien entendu aucune preuve de leur existence autre que dans l'imagination de Stamford. Voyez-vous le problème c'est que son histoire est quand même bigrement bien ficelée et il nous est très difficile de faire la part entre vérité et mensonge. Par exemple : après enquête auprès de nos collègues canadiens, Big John Raientonni a bel et bien existé. Son histoire ainsi que sa disparition inexpliquée sont restés célèbres dans les tribus nord-américaines et le restent encore de nos jours...

- Et pour Vasseur ?...

- Pour Vasseur, c'est plus délicat. Son histoire est des plus simple et des plus embrouillée à la fois. Car de quoi parle-t-on ? De la disparition inexpliquée d'un jeune homme sans histoire et de sa réapparition cinq ans après jours pour jours. La véritable question et à vrai dire la seule qui nous intéresse vraiment est : où était-il passé et qu'a-t-il fait pendant les cinq années qu'ont duré son absence ? Si on s'en tient à une simple vision cartésienne il est bien évident que sa version des faits ne tient pas la route une seule seconde. Jamais aucune personne sensée ne cautionnera une telle histoire. Ceci dit, il faut bien avouer que le garçon ne manque ni d'imagination ni d'arguments et que les propos qu'il tient sont parfaitement cohérents. Parlez avec lui de ce qu'il prétend avoir vécu dans les tranchées et vous serez vite édifié. Le tableau qu'il m'a dressé de la guerre 14 donne froid dans le dos.» Jacques Driffort ne désarme pas et revient à la charge. « Vous avez fait une évaluation psychiatrique de votre gus ?

- Bien évidemment et le rapport que nous ont rendu les toubibs donne à penser qu'il pourrait s'agir d'un cas unique de schizophrénie paranoïaque à tendance hallucinatoire, mais même eux n'y croient pas trop. Et puis n'oublions pas que le type devrait être mort à l'heure qu'il est.

- Justement, c'est peut-être le cas, ironise Dussolier.

- Je ne parle pas de son escapade avec Stamford mais de ce bout de métal fiché dans son lobe temporal. Là aussi les médecins sont tous d'accord : personne ne peut survivre à un truc pareil. Et pourtant, il est bien là.

- Et c'est quoi cette histoire de bout de métal ? demande un des hommes de Murat.
- Chaque revenant à un morceau de métal fiché dans le lobe temporal droit. Tous sans exception. Ce qui nous laisse à penser que ce n'est pas le fruit du hasard et que ces morceaux de ferraille jouent un rôle précis. Lequel ? Les neurochirurgiens n'en ont aucune idée et à vrai dire moi non plus.

- C'est opérable ou non ? insiste Driffort

- Pas dans l'état actuel de la science si on veut garder Vasseur en vie.

- ... Et la faculté semble lui donner raison, ajoute le commissaire Dussolier en prenant le dossier que lui tend Denis Chauvet... Je vous passe les détails du rapport médical que nous a transmis le Professeur Paul Verdier, éminence grise de la faculté de neurochirurgie du CHRU de Reims qui nous explique en substance qu'il renonce à y comprendre quelque chose. Tout juste s'il ne hurle pas au canular et ne nous accuse pas de lui faire perdre son temps. Par contre ce que nous apprend la scientifique est nettement plus instructif. Je lis au hasard le rapport qu'ils nous ont fait parvenir:

Il nous a été donné d'examiner ce jour ...Blablabla !... Ah voilà : je vous passe les détails concernant la montre. Par contre pour les vêtements, c'est nettement plus intéressants...

« Les vêtements comprenant une veste et un pantalon ont été fabriqués entre 1920 et 1930. Les fils à coudre servant aux surpiques ainsi que le modèle de bouton utilisés pour la veste sont certifiés d'origine. Les sous-vêtements sont en coton et datent de la même période. Les chaussures sont des chaussures à semelles de bois et à bouts carrés et ferrés ainsi que les talons. Elles sont en cuir de mauvaise qualité et fabriquées de façon rustique suivant un savoir-faire artisanal. Ni les vêtements, ni les sous-vêtements, ni les chaussures ne portent de marque ce qui nous porte à croire qu'ils ont été fabriqués localement... Les bretelles ainsi que la ceinture de flanelle sont typiques des ouvriers agricoles du début du 20^e siècles (période 1900/1930)... Des traces importantes de naphthaline ont été relevées sur les vêtements et les sous-vêtements. Après recherches approfondies auprès de divers fabricants, il s'avère que ce type de naphthaline a été retiré du marché en 1952 par décision de justice et ce pour raison sanitaire... Après avoir analysé les fibres des vêtements, nous avons trouvé de la poussière de blé et de maïs, de la fiente de poules et des déjections de divers animaux de ferme (bœufs et moutons notamment) ainsi que du purin de cheval, ce qui nous laisse à penser que l'individu habite une ferme ou assimilée. En conclusion :

Nous certifions que tous les objets analysés par nos soins (hors bretelles et pantalons dont la période est beaucoup plus étendue) proviennent sans aucun doute possible d'une période située entre 1914 et 1930, etc., etc. etc.

Le fils de pute, pense Kieffer, il a déjà les rapports que je n'ai pas encore reçus. Sans attendre les réactions de son auditoire restreint Dussolier ajoute en rendant les rapports à Denis Chauvet qui s'empresse de les ranger dans la serviette. « Si l'on s'en tient à la stricte lecture de ce rapport, plus aucun doute n'est possible. Cependant on ne peut pas exclure une mise en scène de la part de Vasseur.

- Ça n'aurait aucun sens, monsieur le divisionnaire s'insurge Kieffer, car dans quel but Vasseur ferait-il une chose pareille ? N'oubliez pas que ce garçon a tout perdu dans la bagarre, femme, enfant, boulot. Et je peux vous assurer que sa famille il y tenait. Sans compter ses parents décédés durant son absence et son frère qui lui bat froid, à juste titre d'ailleurs.

- Justement, cause d'une femme autre que Patricia Vasseur, lui répond Dussolier... les doubles vies ça existe.

- Bien sûr que Vasseur a eu une double vie, mais pas dans cette époque-ci. » A la grande surprise de Kieffer, la réaction de Dussolier va totalement à l'encontre de ce qu'il pouvait craindre, contrairement à celle de Feugières qui l'avait pratiquement viré de son bureau quand il avait essayé de lui expliquer ces mêmes conclusions, ce qui conforte Kieffer dans la presque certitude que le commissaire divisionnaire n'est pas franc du collier. Et qu'il en sait, plus... beaucoup plus. Une idée commence à faire son chemin dans le cerveau du maréchal des logis-chef : et si Dussolier n'était pas venu pour chercher une vérité qu'il connaît déjà, mais au contraire pour dévoyer l'enquête et l'envoyer dans un cul de sac ? L'idée reste à creuser. Kieffer en est là de ses réflexions quand le téléphone sonne de nouveau. Chauvet n'a pas le temps de décrocher, Dussolier est le plus rapide. Au fur et à mesure que se déroule la conversation téléphonique le brouhaha des conversations baisse d'intensité avant de finir par s'éteindre complètement. Tous les visages convergent vers le patron qui griffonne à la va-vite sur une feuille en disant : « ne bougez surtout pas, j'envoie une voiture vous chercher immédiatement. » Puis il raccroche sans un mot tandis qu'un pli soigneux apparaît sur son front. Tous comprennent qu'un élément nouveau vient de tomber.

« C'était le docteur Ibrahim Ayache... Il veut nous rencontrer. Parait qu'il a des révélations à faire. » Puis s'adressant à l'inspecteur Patrick Dupont en lui tendant le papier: « tu prends deux gars avec toi et tu files à cette adresse avant qu'il ne change d'avis. Pour les autres on se remet au boulot. »

CHAPITRE XXVI

Le Soldat oublié...

Forêt de Nesle (02)-Lieu-dit "Les Granges Brulées"- Septembre 1917.

La guerre continue ses ravages et avec elle son lot d'injustice, de morts et de souffrance. Sur cette partie du front qui serpente paresseusement là haut sur la ligne de crête reliant Soissons à Corbeny et trop joliment baptisée « chemin des dames », à part quelques dizaines de milliers de morts en plus les choses n'ont guère évolué depuis ce matin du 16 avril 1917. L'offensive ratée du général Nivelles qui a fait des milliers de victimes inutiles a entraîné un profond ressentiment de colère et de frustration chez les soldats et obligé le gouvernement et le GQG à une sérieuse reprise en main des questions militaires. Car les résultats de cette boucherie, parlent d'eux même : mal engagé et surtout mal préparé, l'échec de l'offensive est consommé en 24 heures. A la fin de la première journée de combat l'avancée totale n'est que de 500 m au lieu des dix km prévus. Les pertes du côté français sont de 30000 morts en dix jours et ce, malgré l'engagement des premiers chars français. Mais pour le général Robert Nivelle, à la tête des armées françaises à la place du général Joffre depuis le 12 décembre 1916, vainqueur de Verdun et de Douaumont la sanction n'est hélas pas immédiate. Son limogeage ne sera effectif que le 15 mai 1917. Il sera alors remplacé par le général Pétain qui s'applique en premier lieu à redresser le moral des troupes car 250 mutineries ont été répertoriées sur l'ensemble du front. Mais en fait de mutineries, c'est plutôt le sentiment d'injustice devant les inégalités fait gronder les troupes. Le ressentiment contre les planqués, les "embusqués de l'arrière, les marchands de chair à canon" ne fait qu'amplifier la colère qui agitent les troupes au repos à l'arrière du front. C'est dans ce climat délétère et quasi insurrectionnel que les premières strophes de la chanson de Craonne voient le jour et qu'on commence à lever le poing en chantant l'internationale.

Quelque part entre Paris et Reims. Les phares asthmatiques de la De Dion trouvent péniblement la route qui traverse en ligne droite la forêt de Villers-Cotterêts puis celle de Retz, ne laissant aucun répit au chauffeur obligé de faire des prouesses pour tenter d'éviter tant bien que mal les fondrières laissées par le dégel tardif et les pluies de printemps, les trous d'obus comblés à la va-vite par les hommes du génie exténués et le passage incessant des troupes qui montent ou redescendent du front.

- On arrive bientôt ? demande d'une voix sèche le passager calé sur la banquette arrière.
- Encore au moins deux bonnes heures mon commandant, lui répond le chauffeur sans quitter la route des yeux, si toutefois on ne tombe pas une fois de plus sur un barrage; ça ne fera jamais que le quatrième depuis Paris. » Le commandant Stamford ne répond rien, résigné à l'idée de devoir subir quelques heures encore les aléas d'une route impossible et d'un voyage qui semble ne jamais devoir finir. Quand ce n'est pas la police militaire, ce sont les mouvements de troupes qui obligent le véhicule à se ranger sur le bas-côté. En désespoir de cause, Stamford allonge ses jambes sur la banquette et se servant de son sac de voyage comme oreiller se met à se remémorer les derniers événements qui ont vu la disparition de Duvauchel et surtout de son adjoint le capitaine Debacker. La disparition du commandant médecin Ernest Duvauchel n'est pas une grande perte en soit, leurs relations s'étant largement envenimées depuis ces derniers jours et sa disparition devrait plutôt lui servir. Par contre ce qui était beaucoup plus ennuyeux c'était la mort dans l'incendie de son bras droit. Une petite voix dans sa tête n'arrête pas de lui suriner des choses désagréables à son sujet

tandis que le doute commence à ronger insidieusement le cerveau de Stamford. Que s'est-il réellement cette nuit du 16 juin 1917 ? Que foutait Mathias Debacker seul à l'HOE 15 alors qu'il était censé être en permission ? Et une autre plus grave encore : qui était-il réellement. Qui était cet homme qu'on lui avait alors imposé comme second ? Et surtout quel merdier sans nom allait-il encore trouver là-bas ? Abruti de fatigue, las de se poser sans cesse les mêmes questions sans réponse, et malgré les soubresauts de la voiture, Stamford finit par s'endormir d'un mauvais sommeil, roulé en boule sur le siège arrière au grand soulagement du chauffeur qui n'en espérait pas tant.

A Montigny sur Vesle, ce qu'il reste de l'HOE 15 se remet lentement. Les cadavres ont été enterrés dans la colère et le recueillement et les blessés survivants évacués vers les hôpitaux de Reims pour les plus atteints et les maisons de convalescence de la région parisienne pour les plus chanceux. Les rares survivants qui sont sortis indemnes de cette nuit d'horreur errent comme des animaux blessés, léchant leurs cicatrices en attendant leurs nouvelles affectations qui ne tarderont pas à venir. Car le premier choc passé, le GQG de Philippe Pétain s'est trouvé d'autres problèmes plus importants à régler ailleurs, à commencer par les mutineries qui secouent l'ensemble du front et gangrènent les régiments les uns après les autres à tel point que les prochaines offensives doivent être ajournées sine die.

Dans une ferme isolée de la région de Fismes où ils ont fini par échouer, le docteur Jean-Louis Steiner, Antoine Vasseur et son infirmière Martha Keller sont en grande discussion. Le sujet qui les anime tourne essentiellement autour de l'avenir du jeune homme qui leur apparaît de plus en plus compromis au fil des jours qui passent.

« Bonjour Antoine. » Surpris, le jeune homme lève la tête d'un air interrogateur et sourit lorsqu'il voit entrer Martha suivie du docteur Jean Louis Steiner dans la seule partie restée intacte de la grange qui leur sert d'abri provisoire. Le docteur Steiner, apparemment très remonté, attaque d'emblée dans ce qui lui tient le plus à cœur, à savoir l'exfiltration de son jeune protégé. « Antoine, cette fois il faut que vous partiez, et vite ! » Le jeune homme déplie lentement ses jambes ankylosées par l'inaction et repose le bouquin qu'il était en train de lire sur la caisse à munitions retournée faisant office de table de chevet. « Vous avez entendu ce que je viens de vous dire ? » insiste Steiner. Antoine lève les yeux au ciel et soupire en guise de réponse. « Oui docteur, bien sûr que j'ai entendu.

- Vous avez peut-être entendu, mais vous ne m'écoutez pas. Ce que je vous dis à l'air de ne vous faire ni chaud ni froid. Le front peut craquer d'un instant à l'autre et il faudrait mieux que vous disparaissiez avant que les allemands n'arrivent jusqu'ici. Après ce sera trop tard*.
» Depuis la fameuse nuit du drame qui a pratiquement rayé l'HOE 15 des cartes d'état-major, le comportement d'Antoine a changé. De sombre et taciturne, il est devenu presque... humain. Mais humain au sens large du terme, comme s'il était en train de passer un cap, d'accepter enfin sa situation et le fait qu'il soit retenu dans cette dimension pour longtemps encore, peut-être même pour l'éternité. Et si les autres se sont aperçus de ce changement, ils se sont bien gardés d'y faire la moindre allusion. Comme dit Martha, le temps arrange tout y compris les blessures de l'âme bien mieux que celles du corps. Mais elle a tort. Le docteur Steiner regarde le livre d'un air surpris. « Tiens, vous lisez la bible maintenant ?

- Pas seulement la bible docteur. J'ai retrouvé ce truc là aussi, lui répond Antoine en sortant de sous son matelas un exemplaire du Coran qui semble ne conserver ses pages noircies par la fumée que par miracle. Comme vous pouvez le constater, mes goûts sont des plus éclectiques. D'ailleurs je n'ai pas eu le choix, il n'y avait plus que ces deux bouquins dans les ruines de la librairie. » Dans le regard du docteur Steiner on peut y lire comme de

l'admiration. De l'admiration et une certaine incompréhension aussi. *Comment fait ce garçon pour pouvoir supporter tout ça ?* se demande-t-il chaque fois chaque fois qu'il plonge ses yeux dans le regard de son protégé, "Incompréhensible" étant le mot qu'il obtient à chaque fois pour toute réponse.

- Vous cherchez quoi Antoine ? Des explications à la folie meurtrière qui nous entoure ou des réponses à votre propre situation ? Parce que si c'est le cas, je vous le dit tout net : vous ne trouverez rien là-dedans qui puisse vous apporter un début d'explication, tout simplement parce que dans votre histoire il n'y a rien de logique. Vous êtes l'image même de l'aberration la plus délirante incarnée en être humain.

- Il est revenu ?

- De qui parlez-vous ? interroge Steiner surpris par la question et par le fait qu'Antoine puisse sauter aussi vite et sans efforts apparents du coq à l'âne.

- De cet officier de renseignements qui m'a interrogé... ce commandant Stamford.

- Non, pas encore, mais à mon avis ça ne saurait tarder et d'ailleurs c'est un peu le but de ma visite. Nous en avons parlé longuement, Martha et moi et nous sommes tombés d'accord sur un fait : il faut absolument que vous disparaissiez... Le plus vite et le plus loin possible.

- Et pour aller où ? » Martha s'est approchée du lit où elle s'assoit avant de prendre d'un geste tendre la main d'Antoine dans les siennes. « J'ai de la famille qui habite une ferme isolée dans le Cantal. Je pense que si je leur demande ils ne verront aucun inconvénient à nous héberger... si tu es d'accord bien sûr.

- De toute façon, vous n'avez guère le choix l'interrompt vivement Steiner, c'est ça ou votre histoire risque bien de se terminer ici. » Antoine Vasseur se cale sur l'oreiller et ferme les yeux en prenant cet air buté qui énerve tant Martha et qui est surtout chez lui un signe d'intense réflexion. Quelques minutes de silence s'écoulaient, interminables avant qu'il n'ouvre à nouveau la bouche.

- Vous savez toubib que ce que vous dites est faux : on a toujours le choix.

- Pas cette fois ci, Antoine, car comme je vous l'ai déjà dit, maintenant que je sais ce qu'ils vous veulent ils vont mettre le paquet pour l'avoir. De plus la mort du capitaine Debacker dans l'incendie risque de les rendre encore plus mauvais, donc plus dangereux. Tant que

* Les prédictions de docteur Steiner devaient s'avérer exacts. « L'opération Michael » commença le matin du 21 mars 1918 en Picardie, par un bombardement d'artillerie assez court mais extrêmement violent. Avant que les défenseurs britanniques étourdis ne puissent réagir, des équipes spéciales de troupes d'assaut allemandes sortirent du brouillard et de la fumée pour attaquer ou contourner les points stratégiques des lignes. Pris par surprise, débordés et submergés, les défenseurs reculèrent sur tout le front, une large brèche s'ouvrit, permettant aux Allemands d'avancer de plus de 50 km. Plus de 160 000 Britanniques furent mis hors de combat. Mais la percée ne réussit pas, parce qu'Erich Ludendorff, qui ne rencontrait pourtant que peu d'opposition sur sa gauche, continua à concentrer ses réserves devant Arras, où la résistance britannique devint de plus en plus forte. Malgré les appels désespérés de Haig, Foch refusa d'engager ses réserves restreintes. Haig dut faire venir d'urgence des renforts du Royaume-Uni et le QG britannique dut retirer des divisions d'autres théâtres d'opérations. Ce n'est que le 28 mars que Ludendorff songea brusquement aux possibilités qui se présentaient du côté de la Somme, pour effectuer une percée rapide et décisive en direction de Paris, mais il était trop tard. Deux jours auparavant, les Alliés s'étaient mis d'accord pour confier au général Foch le commandement unique sur le front occidental. Un de ses premiers actes de commandement fut d'employer une partie de ses maigres réserves pour boucher la dangereuse brèche sur la Somme. Au début d'avril l'offensive Michael était arrêtée dans la région de Montdidier. La contre-offensive alliée qui dura du 18 juillet au 6 Aout 1918 repoussa les Allemands de l'autre côté de l'Aisne sur une ligne Soissons-Reims. Pour la seconde fois les Allemands étaient empêchés d'arriver jusque Paris. (Source Wikipedia-NDLA)

Duvauchel était encore de ce monde il réussissait tant bien que mal à contenir ce Stamford. Sa mort vous laisse sans défense ce qui ne présage rien de bon pour vous comme pour nous.- Et il arrive quand votre croquemitaine ? demande Antoine en souriant.

- Ne faites surtout pas l'erreur de sous-estimer le commandant Stamford, Antoine. Pour l'avoir vu à l'œuvre vous savez de quoi il est capable. Duvauchel m'en a raconté pis que pendre à son sujet et je le soupçonne de ne pas m'avoir tout dit. De plus il semble qu'il ait des protections au plus haut niveau, de celles qu'on n'imagine même pas.

- Donc ce type vous fait peur ?

- Pire que ça, il me glace. Quand il vous regarde, c'est avec les yeux d'un serpent. Impossible d'y lire quoi que ce soit. » Les yeux de Steiner se font presque suppliants à force de vouloir convaincre Antoine du bien-fondé de son analyse.

- Donc vous pensez qu'il est au courant pour moi... Je veux dire pour mon histoire.

- C'est plus que probable, lui répond Steiner, car les questions qu'il vous a posées ne laissent planer aucune équivoque. Il est visible qu'il cherche bien au-delà d'une banale affaire d'identité. Si c'était le cas, vous seriez passé depuis longtemps au falot et probablement mort à l'heure qu'il est, ou en taule, pour le moins. Non, s'il n'a pas encore bouclé le dossier c'est qu'il cherche toujours. Et qu'il détient certainement des informations que nous ne possédons pas.

- Le docteur a mille fois raison, insiste à son tour Martha, rompant le silence assourdissant qui vient de s'installer dans l'abri de toile, la seule solution pour toi est de disparaître. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour nous. Dieu seul sait ce que ces hommes sont capables de te faire. » Antoine Vasseur se redresse brusquement pour venir s'asseoir au pied du lit. Il prend doucement la main de Martha pour y déposer un baiser furtif. Steiner regarde le manège d'un regard amusé mêlé d'affection pour cette fille capable d'emmener Antoine au bout du monde pour peu qu'il puisse oublier tout le reste. Ceci-dit, depuis le temps qu'il partage leur intimité, c'est la première fois qu'il le voit s'abandonner à un geste tendre. « C'est bon, ne tirez plus, je me rends. A une seule condition.

- Laquelle ? » demande Steiner soulagé d'avoir peut-être enfin trouvé la faille. Antoine Vasseur se retourne vers Martha qui soutient son regard d'un air interdit.

- Et bien voilà... cette chanson que tu chantais l'autre jour à mon réveil. Tu étais même étonnée que je connaisse la suite.

- La chanson de Craonne ? Bien sûr oui, je m'en souviens.

- Je ne t'ai jamais posé la question mais... qui te l'a apprise ? » Martha lui jette un regard étonné. « Qui me l'a apprise ? Quelle question ! Tout le monde connaît cet air-là.

- Je t'en prie, c'est très important pour moi. Où l'as-tu entendue pour la première fois ? » Martha fait un effort de réflexion avant de répondre. « Et bien ici, à l'hôpital. Un soldat blessé au bras droit dont la guérison ne se passait pas très bien et que le commandant Duvauchel a dû amputer en urgence car la gangrène menaçait. C'était d'ailleurs un drame pour cet homme qui écrivait beaucoup et qui a du tout réapprendre de la main gauche, notamment à réécrire correctement. Au cours de sa convalescence il n'a cessé de remplir des pages et des pages de calepins. Lorsqu'il en terminait un il en attaquait un autre. La plupart du temps c'est moi qui lui fournissais, ainsi que les crayons. Sa volonté était incroyable, comme si sa vie même dépendait du simple fait de pouvoir coucher de simples mots sur du papier.

- Tu connais son nom ? Sais-tu ce qu'il est devenu ?

- Probablement ce que deviennent tous les blessés amputés d'un membre, s'impatiente cette fois-ci le docteur Steiner, il a dû être renvoyé dans ses foyers. Quant à son nom ça me paraît

difficile de le savoir vu que toutes les archives de l'HOE ont disparu dans l'incendie, y compris les registres d'admissions et de sorties. C'est donc si important que ça ?

- Je me rappelle juste de son prénom, intervient Martha. Il s'appelait Georges. Le reste de son nom m'échappe. Mais ici tout le monde le surnommait Jojo. Comme tu vois, pas très original. Des Jojo il a dû en passer pas mal entre nos mains. » Au simple nom de Georges dit Jojo et à la description qu'elle lui en fait, la pâleur d'Antoine s'est encore accentuée. Il n'avait que douze ans à l'époque mais pour avoir vu des photos de son grand père en encadré sur les murs du salon de la petite maison où il a habité avec sa femme jusqu'à sa mort en 1960, la manche droite de son uniforme de lignard recourbée à l'équerre et maintenue par une épingle de sûreté, il sait exactement à quoi il ressemblait. Ainsi ce qu'il pensait depuis quelques temps déjà risquait fort de s'avérer exact. « Ton manchot là, il ne s'appelait pas Zcarneski ? Georges Zcarneski ?

- Peut-être bien, mais je ne m'en souviens vraiment pas. Désolée, ajoute Martha.

- Mais enfin Antoine qui est cet homme pour vous ? Quelle est encore cette nouvelle histoire que vous allez nous sortir ? Une autre aberration spatio-temporelle ?

- Georges Zcarneski était le nom de mon grand-père maternel, répond Antoine en soupirant, le père de ma mère. Il avait perdu son bras droit en 17 lors de la première offensive Nivelles quelque part vers la cote 108. Ses calepins il me les a souvent montrés lorsque j'étais jeune homme. Il me les montrait souvent sans jamais les ouvrir. Je n'ai jamais pu en lire un seul. Il me disait que c'était le récit du diable. Il me disait toujours : « *tu vois fils, il y a là-dedans tout ce que les hommes ne devraient jamais faire. Mais ils ne sont pas les seuls responsables. Ce sont les gouvernants et leur clique de marchands de mort qui sont seuls coupables. Nous tous n'avons qu'un seul tort : prendre pour argent comptant les salades dont ils nous abreuvent chaque jour que Dieu fait. N'oublie jamais qu'au final, c'est toujours le peuple qui doit avoir le dernier mot.* » Un jour je lui ai demandé de me parler des mutineries de 17 et de la chanson de Craonne. Il m'a alors expliqué des choses que je ne comprenais pas mais que je devinais importantes pour lui, me disant que c'était une chanson triste qui dit combien la guerre est une absurdité et qui dénonce la bourgeoisie et les planqués de l'arrière, qu'on en avait fait bien d'autres depuis, mais que celle-ci était unique. Je me souviens alors de lui avoir demandé sur ce qu'il pensait des planqués. Après un temps de silence, les yeux embués de larmes et les mâchoires serrées par la colère il m'a répondu : « *des salopards qui envoient les autres se faire tuer à leur place.* » C'est la dernière fois que je l'ai entendu parler de cette guerre où il avait laissé une partie de lui-même et ce qui restait de ses illusions, si tant est qu'il en ait eu un jour. La guerre était devenue un sujet tellement tabou pour lui qu'il laissait cela aux autres, surtout à ceux qui n'y étaient pas. Il avait vu tellement de chose horribles que, jusqu'à la fin de sa vie, il a été incapable de tuer un poulet ou de dépiauter un lapin, à tel point que c'était ma grand-mère qui devait s'en charger. Et pour en revenir à cette chanson, oui, c'est lui qui me l'a apprise. A présent, je suis presque certain que c'est aussi lui qui l'a écrite. Le jour de sa mort je n'avais que douze ans et je m'en souviens comme si c'était hier. La veille au soir il lui a dit bonsoir puis il est monté se coucher, légèrement éméché comme presque tous les soirs depuis son retour du front. Il s'est endormi paisiblement et il est mort dans son sommeil au côté de celle qui ne l'a pas vu partir. Au chant du coq, elle s'est aperçue que quelque chose n'allait pas ; lui qui d'habitude se levait chaque matin aux aurores était toujours allongé à ses côtés. Elle a bien essayé de le réveiller, mais rien n'y a fait. Toujours d'après ma grand-mère, c'est la première fois qu'elle le voyait sourire depuis très longtemps

c'est-à-dire très exactement 43 ans. Il avait enfin retrouvé le visage de l'enfant qu'il était en partant à la guerre et semblait enfin avoir trouvé la paix. »

Lorsque que l'on dit qu'un ange passe, on sait que c'est une expression populaire qui signifie qu'un silence gêné s'installe et se prolonge entre une ou plusieurs personnes discutant dans une même pièce. Là, non seulement l'ange voletait en prenant son temps, mais on pouvait sentir le battement de ses ailes, en entendre le bruissement feutré. A moins que ce ne soit le son de la canonnade et le feulement des obus qui passaient haut en sifflant par-dessus les lignes de crêtes du chemin des dames. Antoine avait cessé de parler tandis que Martha pleurait doucement en inondant de larmes la main d'Antoine qu'elle refusait obstinément de lâcher. Gêné, le docteur Steiner finit par se lever en se passant la main dans les cheveux, signe pour lui d'une émotion qu'il avait de plus en plus de mal à contenir chaque fois qu'Antoine lui parlait de son autre vie. C'est pourtant lui qui rompt le silence le premier.

- Et c'est cet homme, votre grand-père d'après vous que vous voulez revoir ? Qu'attendez-vous de cette rencontre ? Je ne suis pas vraiment certain que ce soit une bonne idée et...

- Bonne ou pas bonne, l'interrompt Antoine sans élever la voix, si vous voulez que je me tire d'ici c'est à prendre ou à laisser. Comprenez-moi bien : j'en ai rien à foutre de vous tous, de votre guéguerre à la con et de l'autre branleur d'officier de mes deux qui ne pense qu'à me coller par procuration douze balles dans la peau. Je veux me tirer d'ici et rentrer chez moi. J'ai une femme et un gosse qui m'attendent. » Puis se retournant vers Martha il lui dit : « désolé ma puce, mais il faut que tu comprennes que ma vie n'est pas ici et pas avec toi. Je dois essayer de retourner d'où je viens. Vous deux pouvez m'y aider. Et si je ne peux pas compter sur vous, et bien tant pis, je me débrouillerai seul.

- Ne vous méprenez pas Antoine, lui répond Steiner déboussolé par le brusque changement d'attitude du jeune garçon, je comprends ce que vous pouvez ressentir et je suis évidemment prêt à vous aider, et quand je dis « je », je devrais bien évidemment dire nous seulement... seulement je ne suis pas certain de comprendre votre démarche. En quoi retrouver cet homme qui n'est peut-être pas celui que vous croyez peut-il vous aider ? J'avoue que je ne comprends pas très bien.

- Moi non plus docteur, mais c'est une option que je veux pouvoir explorer. Peut-être que de me retrouver devant lui et de pouvoir lui parler m'aidera à comprendre. Je n'y crois pas moi-même mais vous comprendrez que dans ma situation je suis prêt à tout tenter.

- Et vous saurez quoi lui dire ? Etes-vous bien sûr de trouver les mots justes quand vous serez face à lui ? Et lui, quelle sera sa réaction ? Ne va-t-il pas vous prendre pour un malade mental échappé d'un asile de fous ?

- Vous marquez un point docteur, je ne suis effectivement pas certain de ne pas faire demi-tour lorsque je le verrai, mais encore une fois je veux essayer.

- Bien, soupire Steiner, après tout, si c'est votre volonté... je vais faire mon possible.

- Vous comptez-vous y prendre comment ?

- En interrogeant directement les services concernés. Et en priant Dieu qu'ils veuillent bien me rendre réponse, ce qui n'est pas gagné.

CHAPITRE XXVII

La fuite en avant...

Mardi 4 mai-2h30. Quelque part entre Reims et Baurieux.

La Fiat 2000 fonce à tombeaux ouverts, déchirant la nuit de ses phares à iode surpuissants. A cette heure avancée de la nuit la circulation est quasiment nulle, juste trouée de loin en loin par les phares d'un camion qui descend la cote de Festieux en direction de Reims. Antoine Vasseur sent les yeux d'Amos Stamford rivés dans sa nuque. Ce dernier, recroquevillé sur la banquette arrière, garde le silence. Mais brusquement il semble se raviser et se penche vers l'avant en chuchotant d'une voix qui se veut ironique :

- Malgré les horreurs que j'ai pu vous dire tout à l'heure il faut que vous sachiez que je suis quand-même heureux de vous avoir retrouvé Antoine. Vraiment heureux. Et je le suis encore plus de voir que vous ne m'avez pas oublié.
- Comment faire pour oublier un salaud dans votre genre commandant Stamford ? Rien qu'à l'odeur je vous ai reconnu dès que vous avez passé le seuil de ma chambre.
- Je vois que vous n'avez rien perdu de votre sens de l'humour... C'est bien, parce qu'après avoir écouté ce que j'ai à vous dire il va vous en falloir une sacré dose.
- Parce que vous avez d'autres trucs aussi infects dans votre besace ?
- Vous n'imaginez même pas !... » Antoine ne relève pas. Les deux mains rivées au volant, les yeux fixés à la route qui les emmène vers Baurieux, le jeune homme se torture les méninges pour essayer de trouver une solution évitant de mêler Patricia et son frère à tout ça et surtout pour protéger son fils Mathieu. Mais c'est peine perdue. Son cerveau a beau tourner à deux mille à l'heure, aucune solution sérieuse ne retient son attention. Le dénouement idéal serait de balancer la voiture contre un arbre. Ça aurait au moins le mérite de mettre un point final à cinq années de souffrance, mais c'est sans oublier le caractère d'Antoine. Il n'a pas vécu tout cet enfer, survécu aux tranchées et à la destruction de l'HOE 15 pour terminer enroulé autour d'un platane. Le mot renoncement ne fait plus partie de son vocabulaire. Surtout que la présence de Stamford lui dit qu'il est sur la bonne voie.
- Alors, Monsieur Stamford, si vous éclairiez ma lanterne. Si je vous comprends bien, c'est comme de l'autre côté, vous êtes de nouveau le méchant de l'histoire ?
- Non, pas cette fois-ci, lui répond Stamford.
- Ce n'est pas franchement l'impression que vous me donnez.
- Antoine, croyez-le ou non, je suis désolé pour tout à l'heure, mais aussi vous m'avez énervé avec vos airs supérieurs. Fréquenter des Steiner et des Duvauchel ne vous a pas fait que du bien. Je vous ai connu moins arrogant. Et encore une fois l'ogre mangeur de petits soldats ce n'est plus moi. J'ai laissé tomber la défroque depuis pas mal de temps déjà.
- Et c'est dû à quoi ce brusque revirement ? Ne me dites pas que vous avez rencontré Dieu ?!
- Je me suis aperçu un peu tard que c'était un rôle à contre-emploi... une erreur de casting. Je suis ici de mon plein gré pour terminer le boulot que je me suis fixé.
- Et qui consiste en quoi ?
- A vous protéger et surtout à vous faire entendre raison. Je me dois de vous convaincre de faire le chemin dans l'autre sens. Soit vous acceptez de m'écouter, vous faites ce qu'il faut et vous sauvez votre vie, soit vous restez ici et ils finiront par vous tuer. Comme vous voyez, votre marge de manœuvre est des plus réduite. En un mot comme en cent, vous êtes baisé.
- Je me disais aussi, fait Antoine, songeur.

- Vous vous disiez quoi ?
- Que c'était trop beau pour être vrai. J'ai passé cinq ans de l'autre côté à essayer de vous échapper et de sauver ma peau, à me cramer les neurones pour trouver un moyen de revenir ici, parmi les miens, je ne sais pas par quel miracle j'y suis parvenu, mais maintenant je me demande si ça en valait vraiment la peine.
- Je peux au moins vous rassurer sur un fait : oui, ça en valait vraiment la peine. Pour tout vous dire, votre vie vaut plus que tout, plus que la mienne ou celle des hommes qui vous poursuivent. Comprenez-le bien, vous êtes l'avenir de l'humanité, l'avenir de l'homme... et donc un enjeu considérable pour tous les gouvernements, passés et à venir.
- Non, répond Antoine sur le ton de la plaisanterie forcée, l'avenir de l'homme c'est la femme et ce n'est pas moi qui le dit, mais Aragon... à la limite que je sois l'avenir de l'homme, ça je peux le comprendre, mais l'avenir du passé, là j'avoue ne plus très bien vous suivre.
- Nous n'avons plus le temps pour plaisanter Antoine. Et réfléchissez un peu, c'est pourtant simple : si un gouvernement quelconque, de quelque couleur politique qu'il puisse être pouvait faire voyager à travers le temps et l'espace des brigades spéciales chargées de transformer l'histoire pour la remodeler à son avantage dans le sens qui lui serait le plus favorable, croyez-vous un seul instant qu'il hésiterait ? Imaginons qu'on ait pu liquider Hitler ou simplement l'empêcher de naître. Ou Napoléon, ou encore Gengis Khan, à quoi ressemblerait le monde dans lequel nous vivons ? A l'enfer ou au paradis ?... Et si Jésus Christ ou Mahomet n'avaient jamais vu le jour ?... Et que dire de Platon, Socrate, Voltaire, Georges Washington ou encore Abraham Lincoln ? Serions-nous pires ou meilleurs ?
- Contrairement à ce que vous pouvez penser Monsieur Stamford, je suis loin d'être un idiot. Je n'ai pas fait d'études très poussées, mais il y a des choses que je peux comprendre. La théorie que vous tentez de m'expliquer s'appelle tout simplement *Paradoxe Spatiotemporel*. Je ne vous ai pas attendu pour lire Isaac Asimov. Son roman « *l'éternité* » traite justement du sujet. Je vous en fais le résumé ?
- Pas la peine, je connais, soupire de nouveau Stamford le visage tourné vers la vitre.
- Eh bien tant pis pour vous et votre égo, je le fais quand même. Pour faire court, l'Eternité est un groupe de personnes vivant hors de l'espace et du temps et voyageant entre les siècles passés et futurs pour empêcher les guerres, les fraudes... Un Eternel est envoyé dans le passé du XXème siècle pour créer les bases de cette éternité et ainsi fermer la boucle... vous trouvez que ça me ressemble ?
- C'est tout à fait vous, sourit Stamford. Alors, vous, votre théorie ?
- Ma théorie ? Ma théorie est qu'on ne peut changer le cours de l'histoire car ce qui est écrit l'est d'une façon définitive. Si Hitler ou Napoléon n'avaient pas existé d'autres les auraient remplacés ou d'autres encore à leur place. Les guerres et les épidémies auraient quand même fini par ravager la planète et ça avec ou sans Jésus christ... l'Amérique aurait probablement été découverte par un autre que Christophe Colomb, les USA seraient sûrement nées sans Georges Washington, le siècle des lumières aurait sûrement illuminé le monde sans Voltaire et envoyer à travers le temps des commandos de redresseurs d'histoire n'y aurait rien changé. Appelez ça comme vous voudrez : fatalité, destinée ou prédestination, peu importe les termes employés, ça ne restera jamais que des mots vides de sens.
- Bravo, parvient à articuler Stamford en se pliant en deux sous l'effet d'une douleur qui se fait de plus en plus présente à chaque instant, bravo, vous êtes devenu un vrai philosophe. » Antoine s'arrête de parler et jette un coup d'œil inquiet dans le rétroviseur. « Ça va monsieur Stamford ?

- Nickel, lui répond Stamford en se redressant péniblement sur la banquette, je barre en couilles un peu plus à chaque minute, mais dans l'ensemble on peut dire que ça va. » *S'agirait pas qu'il claque maintenant*, pense Antoine en regardant de nouveau la route sur laquelle s'effilochent des bans de brumes sortis des marigots et des fossés d'écoulement qui bordent les bois, *pas avant qu'il ne m'ait craché tout ce qu'il sait*. Un peu rassuré de voir Stamford de nouveau en position assise, Antoine repose la question qui le taraude. « Alors, dites-moi, qui sont ces types qui veulent ma peau ?

- Ceux-là même qui veulent s'approprier votre secret à des fins hautement stratégiques. Comme ils savent que nous avons une longueur d'avance sur eux, qu'ils vont l'avoir dans l'os bien profond et qu'ils commencent à s'en faire une raison, ils ont décidé de flinguer le gibier qui leur échappe. Ils se disent que si eux ne vous ont pas, personne ne vous aura. CQFD.

- Et pourquoi justement moi ?

- Ne m'en demandez pas trop, lui réplique Stamford visiblement énervé par l'arrogance de son protégé qui commence sérieusement à lui taper sur les nerfs, apparemment votre apparition en plein milieu de cette putain de guerre leur a posé quelques problèmes. Vous seul semblez détenir la clef de certaines théories qu'ils n'arrivent toujours pas à concrétiser.

- Et ça leur donne le droit de m'éliminer ?

- Ni voyez rien de personnel, mais à leur place je ferais sûrement la même chose. A leurs yeux, vous n'êtes rien de plus qu'un cobaye de laboratoire échappé de sa cage.

- Sympa pour le cobaye mais ça ne répond pas à ma question : qui sont ces *ils* qui me courent au cul.

- Vous vous rappelez de ce capitaine qui était mon bras droit lorsque nous nous sommes croisés en 17 ?

- Ce grand con qui passait son temps à suçoter ses bouts de crayon ? Comment j'aurais pu l'oublier ?

- Lui-même... sauf que c'est tout sauf un imbécile, croyez-moi.

- Si vous le dites... mais dites-moi, vous étiez du même bord non ? Parce que pour me faire chier vous sembliez en connaître un rayon tous les deux. Vous y mettiez même un certain entrain, sinon un entrain certain, bien au-delà de ce que prévoit le code de justice militaire dans un pareil cas. C'était comment déjà son nom à ce taré ?

- Debacker... capitaine Mathias Debacker. Lui c'était le sadique de l'équipe. Il n'y avait pas au-dessus pour faire craquer un type ordinaire.

- Ouais, sauf que ça n'a pas marché pour moi.

- Il n'a pas pu vraiment vous démontrer toute l'étendue de son talent parce que j'étais là pour refréner ses ardeurs. Et puis pour vous dire la vérité vous n'êtes pas spécialement un type ordinaire, Antoine, loin s'en faut... et vous aviez aussi quelques solides protections.

- Vous voulez parler de qui en particulier ?

- Ne me prenez pas pour plus idiot que je ne suis. Je veux parler de cette équipe médicale qui vous maternait. Duvauchel, Steiner et cette petite infirmière... comment s'appelait-elle déjà ?

- Vous voulez parler de Martha ?

- Martha, exact... et de la petite sœur aussi.

- Sœur Marie-Thérèse ?

- Oui, sœur Marie-Thérèse ... au fait, vous savez qu'à part le fait d'être la maîtresse cachée de Duvauchel à temps partiel, elle était aussi espionne à temps plein ? Enfin c'est ce qu'on

m'a raconté il n'y a pas si longtemps. Moi aussi je l'ignorais. Une fois la guerre terminée, les langues se sont déliées en même temps que s'ouvraient les archives allemandes. Apparemment il semblerait que les boches vous cherchaient aussi. Sûrement pour les mêmes raisons.

- A l'époque beaucoup de monde me cherchait, non ?

- Apparemment, oui. Il paraîtrait même que ça aurait débouché directement sur le drame de l'HOE15. Mais ça, c'est une autre histoire dont plus personne ne veut entendre parler.

- Mais dites-moi... votre Mathias Debacker là, il n'a pas disparu dans l'incendie de l'hôpital ?

- C'est ce qu'il aurait bien voulu me faire croire mais heureusement je n'ai pas mordu à l'hameçon. Et pour l'avoir rencontré il y a quelques jours à peine, je peux vous certifier qu'il est toujours bien vivant, que son pouvoir de nuisance reste intact et que vous l'avez aux basques, d'où ma présence à vos côtés. »

La dernière phrase de Stamford raisonne douloureusement dans la tête d'Antoine Vasseur le faisant revenir illico à la dure réalité de sa condition d'homme traqué. Les quelques dizaines de kilomètres qui les séparent de Baurieux sont avalés en silence. Plus ils approchent et plus Stamford semble nerveux. Bientôt la Fiat pénètre dans le village au ralenti pour venir mourir tous feux éteints devant le 6 rue des sources qu'habitent à présent Patricia, Franck et Mathieu. Revenir ici dans de telles circonstances lui fait comme une drôle d'impression. L'impression étrange de vivre un rêve éveillé ou plutôt un cauchemar éveillé, de n'être en fait jamais vraiment parti de cet endroit, comme si ces cinq années passées en enfer ne comptaient plus. Les marins ou les soldats absents pendant de longues périodes devaient ressentir le même trouble indéfinissable lorsqu'ils poussaient enfin la porte de leur foyer pour y embrasser des quasis inconnus. Loin de ces contingences Stamford se tord le cou en se tortillant sur son siège, essayant de percer la pénombre dans laquelle est plongé le village à la recherche d'un danger quelconque. A sa décharge, ce dernier est très peu éclairé, un lampadaire sur cinq fonctionnant réellement, diffusant une lumière asthmatique qui permet tout juste de deviner les poubelles qui balisent les trottoirs défoncés, comme autant de sentinelles immobiles. Si Stamford avait été en pleine possession de ses moyens il se serait montré certainement plus vigilant, il aurait sûrement pris le temps d'inspecter plus en détail la rue sombre qui serpente vers le haut du village pour aller se perdre dans la nuit, regardé d'un peu plus près les poubelles et contrôlé avec un peu plus d'attention les voitures en stationnement. Et il aurait certainement remarqué la grosse CX 25 Citroën aux vitres occultées immatriculée dans le 75 qui fait tâche dans le paysage. Seulement voilà... malgré les analgésiques Stamford souffre le martyr et n'est plus tout à fait lui-même. Il sent ses forces décliner un peu plus au fil des minutes à mesure que la douleur se fait plus vive. A présent, chaque mouvement, chaque décision qu'il doit prendre lui demande un effort quasiment insurmontable. La conversation qu'il vient d'avoir avec Antoine Vasseur a sérieusement entamé son potentiel en le laissant pratiquement exsangue. Il sait que la blessure dont il souffre est bien plus grave que prévu et que le rythme effréné de ces dernières heures n'arrange rien. Il sait qu'il est mourant, que le temps qui lui reste à survivre lui est compté et qu'avant longtemps la mort qu'il sent roder mettra définitivement fin à sa mission. Ce n'est pas que l'idée de mourir lui fasse particulièrement peur, mais le fait de ne pas pouvoir poursuivre ne le réjouit pas plus que ça. Il se raisonne pourtant en se disant que ce n'est malheureusement pas lui qui décide. Et qu'il lui faut désormais faire vite. « Attendez trente secondes, il fait avant de descendre de la voiture, il faut que je me refasse une piqûre, celle que m'a faite Ayache avant de partir n'agit plus. »

Antoine coupe le moteur avant de se retourner. « Vous voulez que je vous aide ?

- Non merci, ça ira répond Stamford en sortant de sa poche intérieure une seringue qu'il se pique dans la cuisse en étouffant un juron. Au bout de quelques minutes la douleur s'estompe puis finit par disparaître presque complètement. Durant tout ce temps où il n'a pas quitté Stamford des yeux Antoine n'a pas cessé de se poser la question de savoir s'il pouvait faire confiance à Stamford après tout ce que l'autre vient de lui balancer.

- On fait quoi maintenant ?

- Maintenant tu descends, chuchote Stamford en ouvrant doucement la portière, et tu vas frapper à la porte jusqu'à ce qu'on t'ouvre.

- Et si je refuse ?

- Alors c'est moi qui irais, répond Stamford d'une voix fatiguée, mais franchement il vaudrait mieux que ce soit toi qui t'y colles. » Résigné, Antoine descend de la voiture pour se diriger vers la porte. Pas de sonnette mais un heurtoir de bronze. Bientôt la lumière du chartil s'allume, puis la porte s'entrebâille sur la silhouette de son frère armé d'un fusil de chasse qu'il brandit devant lui d'un air menaçant. Le visage fermé, le regard de Franck passe alternativement d'Antoine à Stamford qui les a rejoints. Après un long moment d'hésitation il finit par articuler sans desserrer les dents : « je ne vous attendais pas si tôt. Mais venez, ne restons pas là, rentrons. » Antoine se retourne brusquement vers Stamford.

- Il veut dire quoi par "je ne vous attendais pas si tôt ?"

- T'occupe, lui répond Stamford en le propulsant vers l'avant d'une bourrade dans le dos, ne cherche pas à comprendre et fais ce qu'il te dit. » Franck abaisse lentement le canon de son arme avant de s'écarter en leur faisant signe d'entrer.

- Notre accord tient toujours ? » demande Stamford en passant devant Franck Vasseur. Le regard surpris d'Antoine passe de son frère à Stamford.

- Parce que vous vous connaissez ? demande Antoine incrédule.

- Devine, lui répond Stamford, la bouche tordue par un rictus. Allez, après toi, il ajoute en désignant d'un geste las la porte entrouverte qui se referme sur les trois hommes, on n'a pas toute la nuit. »

Dans la CX en question la situation s'est brusquement tendue lorsque la Fiat grise est venue se garer à une vingtaine de mètres devant et maintenant qu'Antoine est descendu, suivi presque immédiatement par Stamford, la tension est encore montée d'un cran. En voyant les deux hommes discuter dans l'entrebâillement de la porte avec un troisième homme dont ils ont du mal à distinguer le visage, Big John Raientonni fait le geste de porter la main à son coutelas, mais Mathias Debacker lui bloque fermement le poignet. « Du calme Big John, du calme. Attendons qu'ils soient rentrés et suffisamment en confiance pour baisser la garde, après seulement nous agirons. Je connais trop Stamford, même diminué comme il doit l'être il reste Stamford. Nous ne devons prendre aucun risque. N'oubliez pas qu'il me faut ce gamin vivant pour le ramener là d'où il n'aurait jamais dû s'échapper. »

Déçu, l'indien lâche à regret le manche de son couteau et se cale au fond de son siège en grommelant de vagues excuses. Derrière ça s'agite un peu. La tête du russe Dimitri Oliguine qui est lui aussi du voyage apparaît entre les deux hommes. Visiblement il n'a pas tout suivi car il demande en chuchotant :

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Ils viennent d'arriver. Réveille les deux autres. »

Les deux autres en question ce sont James Fitzgerald Barrymore, et Alan Parker Johns, tous deux venus prêter main forte pour ce qui doit être leur dernière mission. Et réveillés, ils le sont depuis pas mal d'années déjà. A force de se balader dans les couloirs du temps ils ont fini par perdre la notion des choses les plus élémentaires comme de dormir ou se nourrir, sauf par obligation, afin de recharger les accus de la machine. Ils ne sont revenus que dans un seul but : accomplir ce pour quoi ils ont été programmés et ils comptent bien y arriver quelqu' en soit le prix. L'américain et le britannique ne se connaissaient pas avant et ne se reverront probablement jamais après. Leur avenir leur est franchement indifférent vu qu'ils ne vivent que dans l'instant présent et qu'il leur est impossible de savoir de quoi demain sera fait. Le silence retombe dans la berline. Big John tourne lentement la tête et observe Debacker à la dérobée. Pour lui cet homme reste et restera à jamais un mystère mais cependant une chose est sûre : c'est probablement le seul type sur terre capable de lui donner la chair de poule.

- Vous savez qui c'est ce mec ?

- Son frère Franck... mais ça ne change rien au problème, quand il y en a pour deux...

Avant de s'éloigner vers la cuisine Franck casse le canon du fusil de chasse pour en extraire les deux cartouches qu'il range dans sa poche puis remet l'arme au râtelier avant de revenir quelques minutes plus tard chargé d'un plateau sur lequel sont posées trois tasses fumantes, un sucrier et des cuillères qu'il dépose devant les deux hommes. « Je suis au courant par le docteur Ayache de ce qui vous est arrivé Monsieur Stamford et pour tout vous dire j'étais extrêmement inquiet quant à la réussite de votre plan. Mais je constate avec plaisir que tout se déroule comme prévu. » Antoine Vasseur regarde son frère sans comprendre.

« Donc, c'est bien ce que je pensais : vous vous connaissez ?

- Bien entendu, répond Stamford, vous croyez que je me suis pointé ici à quatre heures du matin sans une bonne raison ? Vous me prenez pour qui Antoine, pour un guignol ? » Sa dernière phrase se termine dans un spasme, suivi par une quinte de toux épouvantable. Visiblement les injections à répétition d'analgésiques ne font plus effet. Plié en deux par la douleur, il met un long moment à récupérer avant de poursuivre d'une voix à peine audible. « J'ai contacté votre frère Franck dès que j'ai eu vent de votre retour. Je l'ai mis au courant de tout. Ainsi que votre ex-compagne.

- Et Mathieu ?

- Mathieu n'est au courant de rien. Il ne sait même pas que tu existes, lui répond Franck.

- Ils sont où ? Je peux les voir ?

- Non, il n'en est pas question. De toute façon ils ne sont plus là. Je les ai envoyés se mettre à l'abri chez ses parents.

- Je vois que tu avais déjà tout programmé, ironise Antoine, et que tu as pensé à tout. Mais dis-moi, mon retour à la maison te pose problème ou est-ce que je te fais si peur que ça ?

- Non tu ne me fais pas peur et pour tout te dire c'est tout ce que tu représentes qui me pose problème. Dis-toi bien que j'ai fait ma vie ici, que j'aime Patricia et qu'il est hors de question que je refasse la route dans l'autre sens, avec ou sans toi... Et arrête un peu de faire la gueule, ajoute Franck, la situation est déjà assez compliquée comme ça.

- Que j'arrête de faire la gueule, répond Antoine hors de lui, que j'arrête de faire la gueule ?... Elle est raide celle-là. Je te rappelle que c'est toi mon propre frère qui baises ma femme, usurpe mon rôle de père et qui me fait cocu avec le docteur Frankenstein ici présent. Alors oui, je pense que j'ai quelques bonnes raisons de faire la gueule. » Touché, Franck baisse les yeux devant le regard chargé de colère et de haine qui le dévisage. Pour ne pas

attiser les flammes il choisit délibérément de ne pas répondre à la question. Il est loin le temps de l'insouciance et de la complicité entre les deux frères. La disparition d'Antoine a laissé des blessures béantes qui ne sont pas prêtes à se refermer, si tant est qu'elles puissent se refermer un jour. Cependant Franck comprend sa colère.

Quand Antoine semble avoir retrouvé un semblant de calme, il lui dit d'une voix chargée de reproche et de tristesse : « tu ne t'es pas préoccupé de savoir ce que j'allais devenir quand tu es repassé de l'autre côté. Tu as déjà oublié les termes du pacte qu'on avait passé ensemble ou faut-il que je te rafraîchisse la mémoire ?

- C'était un accident Franck, hurle presque Antoine dont les nerfs commencent à craquer, un regrettable accident !... Bien sûr que je voulais repartir, mais pas comme ça et pas si vite !... et surtout pas sans toi. C'est ce putain de truc qui a merdé une fois de plus, et fort cette fois. Je savais que ça se reproduirait un jour ou l'autre, mais pas sous cette forme et pas si vite. Quand j'ai atterri de l'autre côté, j'ai réellement perdu la mémoire. Tout s'est passé comme la première fois sauf que cette fois-ci ça a duré beaucoup plus longtemps. Au début j'ai vraiment cru devenir fou. Quand des lambeaux de souvenirs ont commencé à me revenir c'était déjà trop tard, j'avais déjà trop de monde sur le dos. Il a fallu que je continue à mentir et mentir encore pour espérer faire illusion le plus longtemps possible et espérer rester en vie... jusqu'à ce que les autres me retrouvent.

- Pourquoi n'as-tu pas essayé de contacter nos amis ?

- Ils sont tous morts Franck, morts ou disparus. Ceux qui n'ont pas fait serment d'allégeance au GECOP ont été purement et simplement éliminés et les autres ont disparu dans la tourmente. Je te rappelle que là-bas ça a été la guerre pendant quatre ans. Il ne reste plus que nous, frangin, toi et moi.

- C'est aller un peu vite en besogne, intervient Stamford, parce que vous oubliez Debacker et sa bande de dégénérés.

- Non, Monsieur Stamford je ne les oublies pas. Mais c'est aussi pour ça que vous êtes là, non ? » Stamford ne répond rien, se contentant de se traîner jusqu'à la fenêtre pour interroger d'un œil inquiet l'obscurité de la rue. Franck Vasseur est visiblement à bout lui aussi. Ignorant Stamford et le .44 qu'il vient de sortir de son holster, il demande à son frère d'une voix ou transparaît toute la tristesse du monde.

- Pourquoi es-tu revenu Antoine ?

- Pour tenir le serment que je t'ai fait et surtout retrouver Patricia et Mathieu. Mais si j'avais pu prévoir, je me serais sûrement évité cette peine.

- Tu veux toujours repartir ?

- Plus rien ne me retient ici.

- Je lis en toi comme dans un livre, Antoine et je sais que tu ne me dis pas tout. Quelqu'un d'autre t'attend là-bas, c'est bien ça ? » Antoine Vasseur ne répond pas. Il sent sa lucidité revenir au fur et à mesure que sa colère recule.

- Comment a-t-on pu en arriver là Franck ?... Comment ?

- Je n'en sais rien... mais il faut que tu comprennes qu'ici bien des choses ont changé depuis ton départ. Patricia a cru devenir folle et quant aux parents c'était pire encore. Papa a commencé à décrocher tout doucement. Ta disparition les ramenait 25 ans en arrière quand ils m'ont retrouvé dans les bois. Ils savaient sans y croire vraiment que ça pourrait arriver un jour et craignaient que je disparaisse à mon tour. Il ne voulait pas croire que tu aies pu retourner là-bas. Pour toi il a été jusqu'au bout de ses forces. Dès qu'il le pouvait il retournait sur le plateau pour essayer de comprendre ce qui avait pu se passer. Quand il redescendait

c'était un homme détruit. Tu étais devenu son obsession, sa seule raison de vivre un jour de plus. Ensuite Papa est tombé malade puis il a commencé à décrocher tout doucement. Lorsqu'il a fallu l'hospitaliser, je lui ai rendu visite tous les jours jusqu'à la fin. Chaque fois il me parlait de toi, me demandait si tu n'avais pas écrit, si j'avais de tes nouvelles ou si l'enquête avançait. Ça n'aurait servi à rien que je lui explique. La nuit où il est mort, j'étais là, seul avec lui. Je l'ai assisté jusqu'au bout. Quelques instants avant de mourir il m'a pris pour toi. Il délirait. Il m'a tendu les mains en souriant et m'a dit : « *Antoine, mon petit, tu es revenu. Merci mon Dieu, merci.* » Puis il a posé sa tête sur l'oreiller et s'est endormi paisiblement pour ne plus se réveiller. Jusqu'à son dernier souffle il n'a pensé qu'à toi. »

A présent des grosses larmes coulent sur le visage de Franck Vasseur ravagé par le chagrin à l'évocation de la mort de son père. Il sort un mouchoir de sa robe de chambre, s'essuie lentement les yeux puis se mouche en s'excusant et poursuit son récit qui ressemble à un chemin de croix. « Quand papa est parti, maman a lâché la rampe. Contrairement à lui, elle ne parlait jamais de toi. Il serait faux de dire qu'elle s'en moquait, mais pour elle tu étais mort. Elle est morte de chagrin, de désespoir et d'épuisement plus que de maladie. Elle s'est laissée mourir, c'est pas plus compliqué que ça. » Il s'arrête un instant en fixant son frère pâle comme un mort. « Tu comprends maintenant que ton retour nous ait surpris ? Qu'il va nous falloir du temps ?

- Justement, du temps je n'en ai plus, coupe Antoine, puisqu'il paraît que j'ai des tueurs aux trousses. Admettez que pour une cérémonie de bienvenue je suis plutôt gâté. » Puis il se précipite à son tour vers la seule fenêtre, écarte le rideau d'un revers de main rageur et se retourne vers Amos Stamford en lui demandant : « ils sont où les mecs qui veulent ma peau ? Parce qu'à part nous trois, je ne vois personne d'autre.

- Rassurez-vous, ils ne sont pas loin.

- Si je ne crois pas celle-là... » Stamford se traîne jusqu'au salon et s'écroule lourdement sur le canapé en murmurant : « Croyez-le ou non, c'est pourtant l'exacte vérité. Je les sens... » Une quinte de toux plus violente que les autres plie Amos Stamford en deux. Un filet de sang sainte à la commissure des lèvres. Antoine se saisit rageusement d'un mouchoir en papier qu'il extrait d'une boîte posée sur la table du salon et lui tend. « Merci ! » fait Stamford en se saisissant du mouchoir. Franck Vasseur qui s'était éclipsé discrètement dans les étages redescend en portant une pile de vêtements qu'il dépose devant son frère.

« Tiens habille-toi, tu pues et tu ressembles à un clodo. » Antoine s'exécute, trop content de quitter ses frusques qui empestent le tabac froid et les odeurs d'hôpital.

« J'ai froid, murmure Stamford à l'adresse de Franck. Il me reste vraiment très peu de temps. Vous savez ce qu'il vous reste à faire ? » Franck Vasseur opine du chef en lui demandant : « vous êtes certain que ça va aller ? » Stamford ne répond rien et se tourne de nouveau vers Antoine. « Votre frère va vous aider à faire le chemin inverse. Il n'était pas prévu que ça se passe comme ça, alors il faut faire vite. » Puis s'adressant à Franck : « vous avez fait ce que je vous ai demandé ?

- Oui. Nous allons sortir par le jardin. J'ai laissé la Panda de Patricia derrière la mairie.

- D'accord, fait Stamford en réprimant comme il peut sa énième quinte de toux, alors allez-y. Mais avant, donnez-moi votre pétoire et les cartouches qui vont avec. » Tandis que Franck retourne vers le râtelier pour en ramener le fusil de chasse, il sort le .44 de sa poche et le pose sur ses genoux. « Vous faites quoi là ? » Lui demande Antoine qui le regarde faire sans comprendre. Stamford s'empare du fusil et des cartouches que lui tend Frank Vasseur et en glisse deux dans la chambre. Puis il répond à Antoine. Sa voix est presque inaudible quand il

lui dit : « Je reste ici pour surveiller vos arrières. Si mes calculs sont exacts - et ils le sont - les hommes qui vous traquent seront ici dans quelques minutes.

- Et si je refuse ?

- C'est vous qui voyez... mais dans ce cas prenez ce fusil et défendez chèrement votre peau car c'est la seule alternative qui vous reste. » Antoine enfile rapidement sa parka en demandant : « Je suppose qu'on ne se reverra plus ?

- Exact, soldat Gonçalves, on ne se reverra plus.

- Alors Adieu, fait Antoine en se saisissant vivement du .44 posé sur les genoux de Stamford. Le coup de feu assourdissant retentit à travers toute la maison. Atteint en pleine poitrine Stamford recule sous la violence de l'impact qui le cloue au dossier du canapé. Incrédule, il regarde la tâche de sang couler qui ne cesse de s'agrandir sur sa poitrine. « Pour ta gueule fumier, » lui fait Antoine en lui expédiant une seconde balle qui lui traverse la gorge de part en part et va se perdre dans le mur explosant un cadre au passage. Les yeux de Stamford deviennent vitreux, la tête part en arrière. Le corps a un dernier soubresaut avant de rouler sur le côté. « Bordel de merde, mais pourquoi t'as fait ça ? » hurle Franck en pleine crise d'hystérie.

« Cinquante ans que j'aurais dû lui faire péter le caisson, murmure Antoine les yeux fous, c'est à cause de fumiers dans son genre que j'en suis là. Il n'a eu que ce qu'il méritait. » Franck pousse son frère devant lui. « Viens, on se tire par derrière. » Antoine se retourne d'un bloc et lui appuyant le canon de son arme sous le menton il lui murmure les mâchoires serrées : « OK, mais avant tu m'emmènes voir ta femme et mon fils.

- Non, hurle presque Frank, pas question que je t'emmène voir Patricia.

- Ce n'est pas ce que je veux entendre, lui répond Antoine en accentuant un peu plus la pression du canon.

- Mais merde, arrête tu fais mal, hurle Franck au bord de l'évanouissement.

- J'arrêterai dès que tu me diras : OK Antoine, on y va.

- Tu sais très bien que je ne peux pas faire ça.

- Alors tant pis, tu vas crever ici fait Antoine en armant le chien du revolver. Sous l'effet de la peur Franck est tombé à genoux. Il relève lentement la tête et regarde droit dans les yeux l'inconnu qui a été son frère autrefois et lui dit dans un murmure : « Ok, Antoine, Ok !... tu veux revoir ta femme et ton gosse ? Parfait. Alors on y va. Mais ne t'attends pas à des miracles.

- Quels miracles ? Le seul miracle c'est que je ne t'ai pas encore flingué. »

Le saisissant alors par le col de sa chemise il l'oblige à se redresser et à se remettre debout. « Allez, avance, tu me fais gerber, lui fait de nouveau Antoine en poussant violemment son frère devant lui d'une bourrade dans le dos, et ne t'avise surtout pas d'essayer de me baiser, tu risquerais de le regretter. » Franck suivi de près par Antoine sort par la porte arrière qui donne sur le jardin et la nuit étoilée où tous deux finissent par se fondre. A partir de maintenant il sait qu'il n'a plus droit à l'erreur et qu'il va falloir jouer serré juste pour rester en vie.

Dans la CX, bien qu'assourdis par l'épaisseur des murs en pierres, les deux coups de feu ont retenti comme les coups de sifflets des officiers qui envoyaient les combattants à moitié fous de peur se jeter hors des tranchés pour se précipiter au-devant des nids de mitrailleuses ennemies. D'un bond, Debacker s'éjecte du fourgon, immédiatement imité par les quatre autres, Big John en tête. En quelques enjambées les cinq hommes se retrouvent devant le

porche fermé de l'intérieur par un loquet qui ne résiste pas longtemps aux coups de pieds de l'indien. L'un derrière l'autre et se couvrant mutuellement ils traversent la cour intérieure, bousculant au passage les bacs à fleurs posés sur une petite table en rotin qui explosent en touchant le sol. Tandis que John Barrymore disparaît vers la ruelle donnant sur l'arrière de la maison, Debacker et Big John parvenus devant la porte d'entrée se plaquent de chaque côté, faisant signe aux deux autres de pénétrer. Le russe suivi de l'Anglais s'engouffrent tour à tour dans le couloir pour parvenir dans le salon où flotte l'odeur âcre de la cordite laissée par les coups de feu. Après s'être assuré que tout danger était écarté, le russe fait signe aux deux autres restés en couverture de venir les rejoindre.

« Merde ! » fait Debacker en découvrant le spectacle du corps ensanglanté de Stamford affalé en travers du canapé. Il se penche sur le cadavre, pose deux doigts sur la carotide puis se relève l'air songeur en disant à l'adresse des trois autres : « Cette fois pas de doute, notre ami Stamford s'est bien fait rectifié.

- Vous en êtes bien certain ? fait Big John en examinant à son tour le cadavre d'un air dubitatif, parce que la dernière fois...

- Plus mort tu ne peux pas, le coupe l'ancien officier, par contre, ce qui m'étonne c'est qu'il se soit fait avoir comme ça et par cette espèce de trou du cul en plus, ce qui ne lui ressemble pas. Par contre je me demande bien où sont barrés les deux frangins ?... Si quelqu'un a une idée je suis preneur. » En voyant le regard éteint de ses hommes de mains l'ex capitaine Mathias Debacker à un mouvement d'humeur. Il sort en claquant violemment la porte mais revient quelques instants plus tard en disant à Big John : « ça y'est, je sais où ils sont allés. C'est tellement évident que ça a failli m'échapper. Allez, en route. »

CHAPITRE XXIX

Trahison...

Reims, *Hôtel de police Rockefeller-Mercredi 5 mai-9h30.*

L'homme qui se tient assis devant le commissaire divisionnaire Camille Dussolier et le maréchal des logis-chef Michel Kieffer n'en mène pas large. Sa grande carcasse fatiguée par une nuit sans sommeil semble encore plus voûtée que d'habitude et ses mains sont agitées de tremblements nerveux qu'il n'arrive pas à contrôler. Des valises qui lui vaudraient probablement une surtaxe dans n'importe quel aéroport viennent dénaturer son regard qui semble plus éteint qu'un incendie de broussailles après un orage d'été. Bref, le docteur Ibrahim Ayache, si sûr de lui en temps ordinaire n'est plus que l'ombre de lui-même. Sans lui laisser le temps de se poser, Dussolier le prend à la gorge. D'un geste sec il enclenche le gros Révox à bandes posé devant lui sur la table.

- Vous avez demandé à être entendu, Docteur, donc nous vous écoutons, Je vous prie de décliner vos noms, âge et lieu de naissance, ainsi que votre nationalité et votre profession.

- Ibrahim Ayache, nationalité française, né à Colomb Bêchard le 25 août 1948 de Mohamed et Yasmina Ayache. Je suis médecin et actuellement responsable des urgences de cet hôpital.

- Vous êtes français ou binational ?

- Mes parents ont payé le prix fort le droit d'être français à plein temps. Et à l'époque l'Algérie était française, dois-je vous le rappeler ? » Dussolier comprend très vite que malgré ce qu'il pensait la partie est loin d'être gagnée et qu'il va falloir peut-être qu'il change son angle d'attaque.

- Veuillez m'excuser mais... peut-on savoir ce qui vous a incité à venir nous parler ? Pourquoi avez-vous absolument tenu à ce que le maréchal des logis-chef Michel Kieffer ici présent assiste à cet entretien ? » Ibrahim Ayache croise et décroise ses longues jambes nerveusement comme s'il ne savait où les ranger.

- Je le connais personnellement. C'est bien lui qui est en charge du dossier non ?

- Plus maintenant, mais ça ne change rien au problème. Dites-nous exactement quels sont vos liens avec Amos Stamford. » Dussolier se saisit du dossier posé devant lui et se met à le parcourir en détaillant chaque feuille avec attention comme s'il les découvrait pour la première fois. « Il est dit dans ce rapport que vous vous connaissez plutôt bien, Stamford et vous, que vous avez travaillé ensemble et qu'il vous a suivi durant vos études. » Le commissaire divisionnaire balance le dossier à travers la table de conférence qui lui sert de bureau d'un geste rageur et se penche vers le médecin en lui murmurant : « qu'avez-vous donc à nous apprendre que nous ignorons encore ?... Et temps que vous y êtes dites-nous donc quel a été votre rôle exact dans son évasion et le kidnapping d'Antoine Vasseur.

- Je suis ici pour ça, répond Ibrahim Ayache en décroisant pour la énième fois ses jambes qui font de plus en plus penser aux pattes d'un héron de dessin animé assis sur une caisse à poissons, mais avant, je voudrais que vous me fassiez deux promesses.

- Deux promesses, rien que ça ? sourit Dussolier, je trouve que vous y allez un peu fort.

- C'est ça ou je repars comme je suis venu.

- Non, Monsieur Ayache, vous ne sortirez pas de ce bureau et vous n'irez nulle part tant que je n'en aurais pas décidé autrement. Je peux vous dire que votre petite visite tombe à pic car si vous n'étiez pas venu de vous-même c'est nous qui allions vous chercher. Au fait où étiez-vous cette nuit ?

- Chez moi.

- Mauvaise réponse, lui fait Dussolier en se levant pour aller prendre l'air à la fenêtre, très mauvaise réponse, car voyez-vous docteur j'ai envoyé une voiture de patrouille cette nuit à votre domicile et comme par hasard vous n'y étiez pas. Alors je vous repose la question : ou avez-vous passé la nuit ?

- Je ne vois pas du tout ou vous voulez en venir. En quoi le fait de n'être pas chez moi cette nuit peut bien vous intéresser ?

- Eh bien docteur, si vous ne voyez pas il faudrait peut-être envisager de vous faire greffer des lunettes, répond Dussolier en haussant le ton, et je vais vous dire moi en quoi ça m'intéresse... ça m'intéresse de savoir où vous étiez cette nuit entre minuit et trois heures du matin parce que c'est l'heure où votre ami Stamford a mis les bouts en emmenant au passage Antoine Vasseur et que je vous soupçonne d'être complice de cette évasion, évasion qui je vous le rappelle a quand-même fait un mort et un blessé toujours en réanimation et que si vous ne me dites pas très rapidement ce que je veux savoir je vous inculpe d'agression envers un représentant de l'ordre, de complicité de meurtre, complicité d'évasion et complicité de kidnapping, autant dire adieu à votre brillante carrière. Nul doute que vos compétences vous pourrez aller les exercer chez les bantous. »

Cette fois Ayache accuse le coup. Cependant le discours plutôt musclé du commissaire divisionnaire ne semble pas lui faire changer d'un iota sa ligne de conduite. Après un bref instant de silence il finit quand-même par lâcher du bout des lèvres : « j'étais chez une amie...

- Son nom ?

- Anne Sophie Delaunay... c'est une de mes étudiantes. Elle a une chambre à la cité universitaire... j'ai passé la nuit chez elle.

- Pas très déontologique tout ça, sourit Dussolier. Et cette liaison dure depuis combien de temps ?

- Elle termine sa cinquième année de médecine et ça dure depuis le début de son entrée à la fac.

- Bien, nous vérifierons, mais revenons à nos moutons. Pourquoi êtes-vous ici docteur ? Vous avez des remords ?

- Je possède des informations ainsi qu'un document vidéo qui vous permettront de boucler rapidement cette affaire. Mais comprenez bien une chose : non seulement je risque ma carrière, mais je risque aussi ma vie. Si nous ne concluons pas d'accord, vous pourrez m'inculper de ce que vous voudrez, je ne vous dirais rien d'autre. C'est à prendre ou à laisser.

- Et où est cette vidéo ?

- En lieu sûr.

- Je vois, fait Dussolier d'un air dubitatif en retournant s'asseoir... mais vous m'avez parlé d'un accord en deux points. Votre immunité étant le premier, quel est le second ?

- Je veux que vous me promettiez de prendre Amos Stamford vivant.

- Ça c'est une promesse que je ne peux malheureusement vous faire docteur, lui répond Dussolier d'un ton sans équivoque, car ça ne dépendra que de lui. Comprenez bien qu'un policier est mort et que les hommes sont particulièrement remontés. S'il se rend de lui-même il n'y aura aucun problème. Dans le cas contraire je ne réponds de rien... et quant à votre accord comprenez que ça ne dépend pas que de moi.

- De qui d'autre alors ?

- Accordez-moi quelques minutes. Kieffer, vous me le surveillez. » Puis il ajoute rapidement en sortant : « voulez-vous que je vous fasse monter quelque chose à boire ? Thé ou café ?

- Si vous avez du thé ce sera parfait lui répond Ayache. »

Une demi-heure plus tard Dussolier suivi comme son ombre par l'inspecteur Chauvet fait de nouveau irruption dans la petite pièce qui leur sert de salle d'interrogatoire. « Je viens d'avoir le procureur Cazeneuve qui m'a donné son accord. Si vos informations nous aident à débloquer la situation, on oubliera certaines choses. Vous passerez de complice à témoin et votre nom sera viré du dossier. Quant à Stamford je ferai le maximum pour lui éviter de prendre un pruneau, mais comme je vous le disais ça ne dépendra que de lui. Ça vous va comme ça ?

- Je veux que vous me mettiez tout ça par écrit... Je veux des garanties signées.

- Non, aucune garantie, il faudra vous contenter de ma parole, grince Dussolier dont la patience n'est pas la vertu principale. Par contre je peux vous certifier que si vous ne coopérez pas dans le sens que moi j'attends ou si vos tuyaux sont pourris, je vous envoie à l'ombre pour le restant des jours qu'il vous reste à vivre... nous sommes bien d'accord ? »

Le docteur Ayache semble réfléchir intensément. Tout en soupesant le pour et le contre il est bien conscient que Dussolier ne lui laisse plus aucune marge de manœuvre. Sa loyauté envers Stamford contre sa liberté, le choix est vite fait. Après tout il n'a jamais demandé à être confronté à ce genre de situation et s'il en est là aujourd'hui c'est uniquement du fait d'Amos Stamford.

« Alors, docteur Ayache, que décidez-vous ? Retrouver votre liberté et votre boulot contre une petite conversation, ou vingt ans de tôle à vous faire limer le fion par tous les dégénérés qui finiront par composer votre univers ? Parait que depuis 62 les arabes n'ont plus trop la côte. ... bon, écoutez !... Je vous laisse cinq minutes pour réfléchir, pas une seconde de plus. Je sors prendre l'air quelques minutes et quand je reviendrai je vous reposerai la question. Alors tachez de me donner la bonne réponse. La chance ne se présentera pas deux fois. »

La menace a l'air de faire mouche. Au moment où Dussolier se lève pour sortir le docteur Ayache lui fait d'une voix inaudible où perce le désespoir de la trahison : « attendez, c'est d'accord.

- Eh bien, fait Dussolier en faisant demi-tour pour venir s'asseoir sur l'angle du bureau, nous vous écoutons. » Le docteur Ayache prend une profonde inspiration avant de commencer. « J'avais 22 ans lorsque j'ai rencontré Amos Stamford. Il était venu animer un débat à la fac et c'est là que je l'ai rencontré pour la première fois. Je suis tombé immédiatement sous le charme de cet homme qui représentait pour moi l'archétype du scientifique moderne, ce que je rêvais de devenir et que je ne serai probablement jamais. J'ai assisté à sa conférence comme dans un rêve éveillé et à la fin je suis allé lui dire combien j'avais apprécié son ouverture d'esprit et son sens critique portant sur un sujet aussi difficile que le plagia des hommes de science les uns envers les autres. Il semblait ravi de ma présence et nous avons décidé d'un commun accord de nous revoir. Ensuite tout s'est enchaîné très vite. Il m'a aidé à terminer mes études de médecine et d'ailleurs il était là lors de la remise des diplômes. Ensuite il a accepté d'être mon directeur de thèse lorsque j'ai passé mon doctorat en anthropologie.

- Anthropologie et médecine ?... C'est un peu aux antipodes dites-moi.

- Pas tant que vous croyez. Je suis médecin, mais ma vraie passion reste l'anthropologie. Et puis le vide de ma vie sentimentale de l'époque me laissait des plages horaires inoccupées.

- Revenons à Stamford. Il semble beaucoup compter pour vous.

- Il a remplacé le père que j'ai aimé mais que je n'ai jamais vraiment connu. De cette rencontre est née une amitié véritable et un respect qui devait durer toutes ces années... jusqu'au moment où il a franchi la ligne.

- Qu'appellez-vous franchir la ligne ?

- J'ai vu cet homme que j'admirais évoluer au cours du temps, s'éloigner en rognant petit à petit ses propres convictions et tout ce en quoi je croyais et qu'il m'avait enseigné... à moins que ce ne soit moi qui ai changé. Et ce matin lorsque j'ai entendu aux infos qu'un policier était mort lors de son évasion j'ai compris que nos chemins devaient se séparer. C'est là que je me suis décidé à vous appeler.

- Vous avez travaillé pour lui ?

- C'est exact ! A sa demande je l'ai aidé sur plusieurs affaires délicates.

- Dont celle des guerriers fantômes ?

- Je vois que vous êtes au courant. C'est effectivement moi qui ai étayé ce dossier avant de le rédiger. Ça m'a pris deux ans de ma vie, mais je ne regrette rien. Quelque part cet homme est un génie.

- Quand vous êtes-vous aperçu qu'il vous menait en bateau ?

- Je ne suis pas d'un naturel partageur. J'avais deviné depuis longtemps qu'il travaillait pour d'autres gens mais je n'ai jamais su pour qui.

- Docteur... qualifieriez-vous votre attirance pour Amos Stamford de... penchant homosexuel ? » Camille Dussolier voit très nettement le corps du docteur Ayache se contracter comme si on l'avait piqué au creux des reins avec une épine d'acacia. « Que voulez-vous dire ?

- Vous m'avez très bien compris docteur. Je vous demande simplement si vous êtes pédé. Vous savez quand deux garçons font crac-crac ensemble.

- Non, fait Ayache en essayant de cacher son trouble, bien sûr que non.

- Bon, laissons cette question pour le moment... Quelle part avez-vous pris dans son évasion ?

- Je lui ai fourni des vêtements, de l'argent et des armes.

- Quel genre d'armes ?

- Un .44 Smith & Wesson plus un fusil à pompe et deux grenades quadrillées.

- Rien que ça, s'emporte Kieffer silencieux jusque-là, non mais vous vous rendez-compte ?!... Stamford est devenu grâce à vous un véritable danger public. Un policier tué ça ne vous suffit pas ?!!! Si d'autres meurent ce sera de votre faute et uniquement de votre faute.

- Si vous croyez que je ne le sais pas... pourquoi croyez-vous que je suis ici ?

- Et je suppose que c'est aussi vous qui lui avez fourni la voiture ?

- Oui , répond Ibrahim Ayache au bord de la crise de nerfs.

- Quelle marque ?

- Une Fiat 2000 de couleur grise. Je l'ai louée chez Hertz hier matin. » C'est le moment que choisit Jacques Driffort pour passer le museau à la porte. « Patron, on a la réponse de la PAF. Ils nous confirment qu'un billet a bien été retenu sur le vol 425 d'Air France au départ d'Orly à 8h 30 à destination d'Alger mais que personne ne s'est pointé à l'embarquement. Par contre pour la voiture Laurent a du nouveau. Hertz a loué hier matin une Fiat 2000 de couleur grise immatriculée 4226 VX 51 à un certain docteur Ibrahim Ayache.

« Pas possible, raille Dussolier avant d'ajouter en fixant Ayache dans les yeux, alors comme ça vous avez renoncé à votre petite balade à Alger pour venir nous parler ?!... C'est beau l'esprit d'équipe. S'il savait votre ami Stamford apprécierait sûrement. » Ayache détourne le

regard. Nul doute que si l'autre apprenait que ça faisait partie du plan concocté par Stamford pour le protéger lui, Ibrahim Ayache, s'en était terminé de sa brillante carrière au sein de l'assistance publique.

- Tu pourras dire à ces connards de la PAF qu'ils peuvent arrêter de pédaler dans la semoule, fait Dussolier à l'attention de Jacques Driffort toujours scotché dans l'embrasure de la porte, et tant que tu y es, tu balances le signalement de la bagnole à la gendarmerie.

« 'Déjà fait », bougonne Driffort en sortant de la pièce avec l'air du type qui vient de rater un épisode.

- Bon, revenons à nos méchouis docteur... comment vous êtes-vous arrangé pour leur faire quitter l'hôpital et où sont-ils allés ?

- Je n'étais pas là lorsque Stamford et Vasseur se sont échappés, raconte Ibrahim Ayache. Je lui ai juste fourni la logistique et la voiture, après je suis allé directement chez Anne Sophie sans repasser par chez moi. Nous savions que vous ne mettriez pas longtemps avant de faire le rapprochement entre Stamford et moi. Je devais prendre un avion aujourd'hui même pour l'Algérie et disparaître le temps que ça se tasse... mais rien ne s'est passé comme prévu. La mort du policier m'a ouvert les yeux et j'ai changé d'avis. Je suis médecin, je n'ai pas pour vocation de tuer ou faire tuer les gens.

- Il est un peu tard pour avoir des remords, fait Kieffer qui ne décolère toujours pas et ça ne nous dit pas où ils sont allés.

- Je n'en sais strictement rien. Lorsque j'ai voulu abordé le sujet, Stamford m'a dit qu'il voulait fournir une nouvelle identité à Vasseur afin de le mettre à l'abri.

- A l'abri de qui, insiste Kieffer, ou de quoi ?

- Des types qui le poursuivent. Je n'en sais pas plus.

- Vous a-t-il déjà parlé d'un certain Big John Raientonni? demande Kieffer.

- Non, répond Ayache de plus en plus mal à l'aise.

- Vous mentez docteur, reprend Dussolier. Si vous avez élaboré comme vous venez de nous le dire le dossier des guerriers fantômes, ce nom doit obligatoirement vous interpeller vu qu'il figure à toutes les pages et que c'est probablement cet homme qui est en ce moment même aux trousses de Vasseur. Je me trompe ?...

- Non, murmure le docteur Ayache, mais je vous assure que je ne sais pas où ils sont allés, ni quelles sont les intentions de Stamford.

- Admettons, reprend Dussolier. Mais comment doit-il vous contacter ?

- Il doit me rappeler chez moi, mais je ne pense pas qu'il le fera.

- Pourquoi ?

- Parce que j'ai le sentiment qu'on ne se reverra pas... je l'ai lu dans ses yeux lorsque nous nous sommes quittés. Ce n'était pas un au revoir mais un adieu.

- Nous allons quand même vous mettre sur table d'écoute au cas où il changerait d'avis et qu'il se déciderait à vous faire un brin de causette. En attendant vous nous avez parlé d'une vidéo. Où est-elle ?

- Chez mon amie.

- Eh bien vous allez l'appeler pour qu'elle nous la rapporte toutes affaires cessantes, répond Dussolier en lui tendant d'un geste brusque le combiné téléphonique, nous en profiterons également pour lui poser quelques questions d'ordre privé. Et priez Sainte Gudule qu'elle nous chante la même partition que vous. »

Moins d'une heure plus tard, Anne Sophie Delaunay quitte libre les locaux du commissariat Rockefeller après avoir été rapidement entendue par l'inspecteur Murat qui a pris sa déposition. Rien ne prouve en effet qu'elle ait pu avoir une quelconque participation dans l'évasion de Stamford et qu'elle ait fourni volontairement un alibi à son amant. Dans la salle de réunion où un matériel vidéo vient d'être installé en toute hâte l'interrogatoire continue d'aller bon train. Le commissaire divisionnaire Camille Dussolier assisté de Michel Kieffer décide de continuer à mettre la pression sur Ibrahim Ayache qui semble se rapetisser au fil des questions que lui posent à tour de rôle les deux hommes.

« Dites-moi, toubib, vous êtes un petit cachotier. » Le docteur Ayache relève la tête et regarde Dussolier sans comprendre tandis que le commissaire poursuit.

« Ne faites pas l'innocent, docteur. Pourquoi nous avoir caché que votre amie était la fille du professeur Jérôme Delaunay, membre éminent de l'académie de médecine et directeur de cet hôpital ? Vous trouvez cette liaison honteuse ? A moins que ce ne soit lui... » Cette fois c'en est trop pour Ayache qui bondit de sa chaise pour venir se planter devant Dussolier qui ne fait pas un geste pour l'en empêcher. « Vous n'avez pas le droit, éructe Ibrahim Ayache hors de lui, si j'ai omis de vous en parler c'est que je ne vois pas en quoi ma vie privée vous regarde.

- Je vous conseille vivement de changer de ton et de vous rasseoir docteur ou je vous fais menotter, lui répond Dussolier en le forçant à se rasseoir, et pour répondre à votre question, sachez que j'ai ici tous les droits et que je suis seul à décider ce qui a de l'importance ou pas.

» Le regard à la dérive, le docteur Ayache s'effondre lourdement sur sa chaise en murmurant : « je me suis trompé en venant ici... je veux un avocat.

- Plus tard, lui répond Dussolier, nous verrons cela plus tard. » Puis après lui avoir tapoté presque affectueusement sur l'épaule en guise d'encouragement il poursuit implacablement son travail de sape à l'encontre du toubib prostré sur sa chaise. « Avant de commencer la séance si vous me racontiez un peu l'historique de cet enregistrement. »

Le docteur Ayache a une subite révélation. Il vient enfin de comprendre qu'il n'est pas le plus fort et que, quelque soient les hypothétiques protections dont il pourrait bénéficier, il est vraiment dans la mouise jusqu'au cou. Personne ne viendra le tirer d'une situation où il s'est fourré tout seul et que le mieux pour lui est bien de jouer le jeu des policiers et de faire profil bas. C'est donc d'une voix qui retrouve un peu d'assurance qu'il répond à Dussolier.

- Il y a quelle que semaine de ça Amos Stamford m'a confié une cassette vidéo en me demandant de la mettre à l'abri. Elle contenait d'après lui des renseignements confidentiels. Je n'en sais pas plus.

- Et destinée à qui ?

- Je ne sais pas... à vous, à moi, aux médias, peu importe.

- Vous dites ne pas savoir ce qu'elle contient ?

- C'est exact, mais je me doute.

- Eh bien nous allons être fixés », fait Dussolier en lançant la lecture de l'enregistrement. Le téléviseur ne tarde pas à s'allumer et quelque instant plus tard, la cassette est avalée par l'appareil qui commence à prendre vie dans un concert de claquements et de bruits de courroies qui couinent. Le commissaire ajuste un peu l'image et le son tandis que le visage d'Amos Stamford se découpe bientôt sur l'écran, flou au début puis de plus en plus net au fil des réglages.

« Cet enregistrement réalisé le 18 mai 1983 n'a qu'un seul but : vous expliquer certaines choses que vous mettriez sûrement des décennies à découvrir. J'aurais préféré le faire de vive voix, mais si vous êtes devant cet écran à me regarder c'est que j'aurais échoué dans ma mission. Voici de quoi il s'agit... »

Les quatre hommes qui composent l'auditoire ont le regard vissé à l'écran. Laurent Tellier qui est venu les rejoindre surveille à la dérobée les moindres réactions du docteur Ayache qui semble découvrir comme eux le contenu de l'enregistrement avec une émotion non dissimulée. « Magne-toi un peu bordel, on n'a pas que ça à foutre », fait Camille Dussolier à l'adresse de l'écran qui continue à débiter son laïus. Comme seule réponse la voix d'Amos Stamford continue, imperturbable.

«... En 1905 un programme de recherche sur le temps et la relativité fut lancé par un groupe d'étudiants d'une université Française dont je tairai le nom. Les deux principaux protagonistes de ce qui ne devait rester qu'un canular d'étudiants se nommaient Henri et Maxence de Frescheville. Eux et leurs amis se faisaient appeler joyeusement "les maîtres du temps" et s'étaient mis en tête de trouver le moyen de voyager à travers le temps et l'espace. Cette bande de joyeux drilles était composée pour l'essentiel de mathématiciens et de physiciens en devenir. Faire avancer leurs recherches, aussi farfelues soient-elles, n'était surtout qu'un prétexte à faire des fêtes où l'alcool et la drogue coulaient à flot. Dans l'absolu un programme aussi délirant qui échappait à toute rationalité n'aurait jamais dû voir le jour et surtout ne jamais aboutir. Pourtant ce ne fut pas le cas... S'appuyant sur les travaux récents d'Albert Einstein nos étudiants qui ne doutaient de rien se lancèrent à corps perdu dans une série d'expériences qui toutes foirèrent lamentablement l'une après l'autre. Toutes sauf une qui, semble-t-il, réussit en partie, ce qui ne fit que conforter nos potaches qu'ils avançaient dans la bonne direction. Les premiers cobayes à tenter le voyage furent des souris blanches qui ne revinrent jamais, ce qui ne les fit pas renoncer pour autant. Loin de se décourager et contre l'avis même de son frère Maxence, Henri décida de tenter le grand saut. Mal lui en prit car il disparut corps et bien et le projet tourna court. Loin de se décourager, persuadé que l'expérience avait réussi et que son frère attendait des secours, coïncé quelque part dans une autre époque Maxence entreprit de reprendre l'expérience à son compte. Aidé en cela par quelques amis aussi déterminés que lui il déménagea dans la plus grand secret l'ensemble du labo clandestin caché dans les sous-sols de l'université pour le transférer dans une des nombreuses propriétés que la richissime famille De Frescheville possédait en Sologne. Là, à l'abri des regards et en s'appuyant sur les travaux précédents il se mit à chercher une autre technique beaucoup plus élaborée. Il faut dire que des deux frères Maxence était certainement le plus brillant. Doté d'une intelligence extraordinaire, d'une opiniâtreté et d'un courage hors du commun il ne doutait jamais de rien et surtout pas de lui-même. Sans prévenir personne il prit place dans l'engin qu'il avait secrètement mis au point en laissant un simple mot griffonné à la hâte sur le tableau noir de son laboratoire en forme de boutade : "Pas de panique je vais chercher Henri. Je serais de retour pour le déjeuner". Ce fut son dernier et ultime message. Plus personne n'entendit jamais parler ni de lui ni de son frère. Suite à leur disparition certaines langues commencèrent à se délier et l'histoire pris une ampleur insoupçonnée bientôt relayée par des journaux en mal de sensations fortes. Devant le scandale qui risquait d'éclabousser la famille de Frescheville et avec elle une partie de la classe politique, le gouvernement dut trancher et décida de réagir vite.

Au cours d'une réunion ultra secrète qui mêlait hommes politiques, militaires et scientifiques il fut décidé la création d'une entité chargée de reprendre à son compte les travaux des "Maitres du temps" et de les développer en essayant si possible de les améliorer. C'est ainsi que naquit le GECOP (pour Groupe d'Etude sur le Comportement et les Observations Paranormales)... »

L'image de Stamford marque une pose comme s'il voulait laisser le temps de la réflexion aux fantômes susceptibles de l'écouter.

« Avant d'aller plus loin et afin de vous éviter tous efforts de recherches inutiles, sachez que le nom de GECOP n'apparaît et n'apparaîtra jamais nulle part. Personne ne connaît son existence, du moins officiellement. Où que puissent vous mener vos investigations vous ne trouverez jamais rien concernant cette organisation. Aucun rapport, aucune photo, aucun document, que ce soit dans les archives gouvernementales ou militaires pouvant attester de son existence réelle ou supposée.

Les missions du GECOP nouvellement créé ne s'arrêtèrent pas à de simples travaux de recherches. Afin de pouvoir conserver le secret il fut décidé de lancer le projet Delta qui consistait pour l'essentiel à museler les apprentis sorciers responsables de toute cette chienlit et de les contraindre par n'importe quels moyens à continuer leurs recherches au seul profit du gouvernement. Pour les étudiants à la genèse de ce projet insensé, tous dépassés par les événements qu'ils avaient eux-mêmes déclenchés, le choix qui leur fût proposé était simple : soit ils acceptaient de travailler pour le GECOP, soit ils devraient assumer les conséquences de leur refus. N'ayant pas franchement le choix beaucoup acceptèrent. Mais certains d'entre eux, pour des motifs éthiques ou purement philosophiques refusèrent la main tendue. C'est à partir de cet instant que l'affaire commença à dérapier avant de devenir totalement hors de contrôle.

C'est dans ce contexte particulier que Mathias Debacker fut pressenti pour prendre la tête de ce qui fut appelé le SOE (pour Service des Opérations Extérieures) et qui était le bras armé du GECOP nouvellement créé. Debacker qui était un cerveau brillant était également un mercenaire de la pire espèce ayant des complicités à tous les niveaux de l'état et ses entrées dans tous les ministères. Il côtoyait indifféremment la pègre et les plus hautes sphères du pouvoir sans aucun état d'âme. A en croire sa légende il possédait des dossiers sur tout et tout le monde. C'était le spécialiste de la nage en eau trouble, capable de tous les coups tordus...»

« Nous y voilà, ne peut s'empêcher de commenter Michel Kieffer à l'oreille de Laurent qui s'est rapproché, on va peut-être enfin savoir contre qui on se bat. »

« ...Sous les ordres directs de Debacker le SOE se mit immédiatement à l'ouvrage. Sa première mission fut de former des hommes capables de faire le sale boulot. Ce ramassis d'assassins, au nombre d'une dizaine, pour la plupart tous recrutés dans les prisons militaires ou les cellules de condamnés à mort, était chargé de protéger le GECOP en faisant disparaître toute traces qui pourraient amener quiconque à remonter jusqu'à ses dirigeants et d'être capable d'éliminer des cibles potentielles sans état d'âme où qu'elles puissent se trouver à travers le monde et peu importaient les méthodes employées. Entre eux ils se faisaient appeler "les Nettoyeurs", c'est vous dire le niveau. Meurtres déguisés en suicide, accidents, tout était bon pour faire le ménage. Leurs moyens logistiques étaient à la taille de l'enjeu. En tant que seul responsable Debacker avait carte blanche, possédait une totale liberté d'action et n'avait de compte à rendre qu'à un vague officier traitant dont il dit toujours ignorer le nom. Les cibles dûment identifiées furent éliminées l'une après l'autre sans autre forme de procès.

C'est à cette période que j'ai intégré le GECOP comme chargé de mission auprès du ministère de la guerre. Mais j'étais loin de me douter dans quel guépier j'allais me fourrer car à l'époque je n'avais jamais entendu parler de Mathias Debacker et encore moins du SOE, de son projet Delta ou de ses "Nettoyeurs".

Une fois le ménage accompli par l'organisation Delta les expériences furent reprises tambour battant et les premiers résultats ne se firent pas attendre. A l'aube du XXème siècle nous ne possédions pas encore la technologie que nous connaissons aujourd'hui et c'est donc tout à fait par hasard que les chercheurs ont abouti à la découverte d'un certain nombre d'endroits disséminés de par le monde abritant des couloirs permettant de voyager dans le temps dont ils firent le relevé le plus précis possible. Pour ce faire, les chercheurs utilisaient des méthodes pas très conventionnelles, mais ça marchait, enfin jusqu'à un certain point. Au cours de leur quête ils se sont vite aperçus que certains de ces couloirs étaient fixes comme celui qui sévit au triangle des Bermudes, tandis que d'autres moins nombreux se déplacent de façon totalement aléatoire autour de la planète. Ils baptisèrent ces phénomènes des VST pour Vortex Spatiotemporels et VSTA pour Vortex Spatiotemporels Aléatoires. La bonne nouvelle était que l'on n'avait plus besoin de posséder des machines extraordinairement sophistiquées pour voyager dans le temps, il suffisait simplement d'avoir un relevé précis des différents points de passage et le tour était joué.

A force de persévérance et de persuasion le groupe d'études réussit à y envoyer un certain nombre de cobayes humains recrutés uniquement sur la base du volontariat. Beaucoup étaient des détenus de droit commun ou des criminels à qui on faisait miroiter un possible élargissement de leur peine ainsi qu'un solide pactole en cas d'un hypothétique retour. Beaucoup sont morts ou ne sont jamais revenus, très peu ayant réussi à faire le grand voyage et à en revenir complètement indemnes. Au bout du compte l'expérience était loin d'être concluante mais ils avaient réussi pour l'essentiel à atteindre leur but c'est-à-dire voyager dans le temps. Cependant tout n'était pas parfait car nous avons vite été confrontés à un phénomène que nous ne nous expliquons toujours pas aujourd'hui. A l'heure où je vous parle, il nous est toujours impossible de descendre plus loin dans le temps que la période 1900. Dans le sens inverse du sablier, impossible pour nous de dépasser l'année en cours, et cela au jour près. L'hypothèse la plus probable est que le temps soit segmenté en périodes bien précises et qu'il nous est impossible de passer d'un segment à l'autre. De plus nous avons vite compris que nous ne pouvions influencer d'une quelconque façon sur le cours de l'histoire car les mêmes causes produisant les mêmes effets le passé nous semblait verrouillé d'une façon définitive. Incompréhensiblement pour nous le temps était figé. Dès lors qu'il nous parut évident qu'il nous était impossible de changer en quoi que ce soit le cours de l'histoire et devant ce blocage irréversible il fut décidé de mettre un terme à l'expérience et de cesser du moins provisoirement nos déplacements spatiotemporels. Mais c'était sans compter sur la détermination de nos adversaires. Notre angélisme naturel nous poussait à croire que nous pourrions garder pour nous seuls et pour longtemps encore ce secret devenu au fils du temps un secret de polichinelle et c'est là que nous nous trompions. En effet, et ce malgré un luxe de précautions inouïes, des informations ultra confidentielles avaient réussi à filtrer. Au bout de quelques mois nous n'ignorions plus que les allemands ainsi que d'autres pays tels que les Etats-Unis, la Grande Bretagne étaient maintenant sur le coup et élaboraient eux aussi leurs propres programmes de recherches. Comme nous ils avaient également créé chacun de leur côté et très rapidement des centre expérimentaux ultra secrets uniquement destinés aux études sur le temps et la relativité. Heureusement pour nous la déclaration de guerre vint mettre un terme aux recherches, le GECOP fut démantelé et l'organisation Delta dissoute. Tous les dossiers furent brûlés et les sites d'expérimentation détruits.

- Maintenant messieurs parlons un peu de qu'il faut bien appeler le cas Antoine Vasseur. L'épisode du GECOP une fois évacué j'ai été muté au service des renseignements militaires. Détaché au front pour une durée indéterminée j'y suis arrivé le 23 avril 1917 quelques jours après l'offensive Nivelle avec une mission simple en apparence : retrouver le plus rapidement possible un soldat blessé du nom de Lucien Gonçalves et le faire parler à n'importe quel prix. Le faire parler de quoi ? Les détails restaient flous à ce sujet. De toute évidence les responsables marchaient sur des œufs. A moi de me débrouiller.

J'ai donc pris mes quartiers à Soissons où je devais résider et je m'installais à l'hôtel de la Poterne, pas très loin de la cathédrale qui n'avait pas encore été dévastée par les obus allemands. Devant ma chambre un civil à tête de primate m'attendait en faisant les cent pas. Sans même un salut il me tendit une enveloppe cartonnée en me disant que mes ordres avaient changé. Quand j'ai voulu savoir qui il était, il fit demi-tour et disparut dans l'escalier. Une fois dans ma chambre j'ai ouvert l'enveloppe. J'en sortis un dossier sans marque distinctive contenant une dizaine de feuilles dactylographiées ainsi qu'une feuille blanche de bonne qualité mise à part des autres, sans entête particulière. Comme je possède une mémoire photographique je vous la lis, à la virgule près :

A l'attention du commandant Amos Stamford. Je vous fais parvenir un dossier concernant un soldat dénommé Lucien Gonçalves. Ce dossier de la plus haute importance est à traiter toutes affaires cessantes. Me faire un rapport journalier par porteur spécial et détruire tous les doubles. Ne laissez aucune trace de votre instruction ni de votre passage. Si vous sentez que votre affaire dérape contactez-moi par l'intermédiaire de votre contact. Bonne chasse !

La vue de cette petite écriture en forme de pattes de mouche me fit un choc et me ramena plusieurs années en arrière. C'était cette même écriture qui me donnait la marche à suivre lorsque j'instruisais l'affaire Dreyfus. Une écriture de gaucher. Mais de savoir que celui qui m'écrivait était gaucher plutôt que droitier ne m'avancait guère, vu que je n'ai jamais su qui m'envoyait ces billets doux. La photo d'un jeune soldat était jointe au mot, agrafée à l'aide d'un trombone. On le voyait allité sur un lit d'hôpital un énorme bandage lui enserrant la tête. Des annotations de cette même écriture que je commençais à si bien connaître barraient tout le dos du cliché :

Soldat Lucien Gonçalves (?) Matricule inconnu. Hospitalisé à l'HOE 15 Service médecin-major Duvauchel Ernest à Montigny sur Vesle, Marne. N'apparaît sur aucun registre, ni civil ni militaire. Semble sorti de nulle part. Cas suspect. Affaire à traiter de toute urgence.

PS. Le capitaine Mathias Debacker des SRM vous rejoindra sur place afin de vous assister.

Allons bon, pensais-je de plus en plus contrarié par la tournure que prenait cette mission, il ne manque plus que ça. Un emmerdeur de plus à me coltiner en plus du commandant Duvauchel avec qui j'étais en froid depuis l'affaire Dreyfus où nous nous étions sérieusement embrouillés, ça commençait à faire beaucoup. Décidément les décennies se suivent et se ressemblent. A la lecture des premières pages je compris la pression de ma hiérarchie et j'acquis très vite la conviction que cette histoire dépassait largement toutes celles que j'avais eu à traiter jusqu'à présent Je compris aussi très vite pourquoi les quelques mots **Affaire à traiter de toute urgence** avaient été soulignées. Et je sus immédiatement que certaines choses ne collaient pas.

Dès le lendemain matin je quittais l'hôtel de bonne heure à la recherche d'un moyen de locomotion susceptible de m'emmener à Montigny sur Vesle où j'arrivais sur le coup de

midi. Le capitaine Debacker m'attendait déjà dans le baraquement faisant office de mess officiers. Immédiatement l'homme me déplut. Avant de l'avoir vu je l'avais senti. Tout chez lui puait ; sa dégaine, sa suffisance lorsqu'il s'adressait à vous et surtout son regard. Le regard vide de toute émotion d'un fauve qui n'attend qu'une bonne raison pour vous sauter à la gorge. Les présentations terminées le capitaine Debacker me confirma qu'il était placé sous mes ordres et chargé officiellement de me prêter main forte au cours des interrogatoires que j'avais à mener auprès de Gonçalves. J'eus vite la certitude que ce type n'allait me créer que des ennuis, certitude que se révéla parfaitement exacte par la suite. Un autre détail vint confirmer mes craintes : après vérification son ordre de mission était sans contexte écrit de la même main que le mien. Je vous passe les détails de notre collaboration qui fut tout sauf facile. Et très vite j'ai eu à mener deux enquêtes : celle sur Gonçalves et celle sur le capitaine ou prétendu tel Mathias Debacker. Heureusement pour moi, j'avais conservé au cours de mon passage au ministère de la guerre quelques contacts qui m'ont vite confirmé ce que j'avais commencé à entrevoir, à savoir que Debacker, à supposer que ce soit son véritable nom, n'existait pas. Comme je l'avais deviné, il n'avait de militaire que l'uniforme. Tout chez lui était bidon, tout sauf sa mission auprès de moi qui elle était bien réelle. Au bout de quelques jours ma conviction était faite : cet officier que personne ne connaissait n'était là que dans un seul et unique but : récupérer pour le compte d'autres personnes infiniment plus dangereuses que tous les traîneurs de sabres de l'état-major et du ministère de la guerre réunis toutes les informations que pourrait nous fournir le soldat Lucien Gonçalves. Bref, j'étais dans la merde.

La première fois que j'ai rencontré Lucien Gonçalves, je me suis tout d'abord posé LA question, à savoir : qu'est-ce que je fichais là ? Et surtout, qu'est-ce que LUI fichait là ? Car à part le fait d'avoir été grièvement blessé à la tête au point d'être laissé pour mort sur la table d'opération ce jeune homme paraissait à première vue tout à fait normal quoique pas mal perturbé. Mais ça, c'était malheureusement le lot des millions d'hommes qui se battaient comme des chiens dans la boue des tranchées. Cependant en le côtoyant j'ai vite acquis la conviction que le jeune homme affable, courtois et un peu lunaire que j'avais régulièrement devant moi était loin d'être ce qu'il voulait nous laisser croire. Le personnage était trop beau, semblait doté d'une instruction et d'une intelligence très supérieure à la moyenne et paraissait connaître des choses que nous ignorions. Au fil des interrogatoires je lui posais les mêmes questions qui amenaient inévitablement les mêmes réponses évasives, comme s'il racontait une histoire écrite à l'avance ou récitait à la virgule près une leçon apprise par cœur. Mais je n'étais pas dupe. Son récit qui mêlait habilement mensonges et vérités comportait trop d'incohérences, trop d'approximations pour être vraiment crédible. Souvent il s'empêtrait dans ses propres contradictions, se prenait les pieds dans le tapis mais finissait toujours par retomber droit dans ses bottes. Le ton qu'il employait à notre égard restait toujours poli et courtois sauf à quelques rares exceptions où je l'ai vu exploser et sortir de ses gonds lorsque je le poussais à nous révéler des choses qu'il tenait absolument à nous cacher. Comme le nom de l'arme et du régiment auquel il était censé appartenir. Ou les noms de camarades ou d'officiers ayant partagé son quotidien. Même sa date de naissance il ne s'en souvenait pas. Pourquoi n'avait-il aucun papier sur lui ? Pas de carte d'identité, aucune photo de lui ou d'une quelconque fiancée. Bref, tout ce qui faisait qu'un homme existe... ou n'existe pas.

Cependant, plus j'avancais dans le temps et plus il était évident qu'on ne me disait pas toute la vérité, qu'on me cachait volontairement certains éléments importants et qu'il finissait

vraiment par manquer trop de pièces au puzzle que je m'évertuais à reconstituer. De toute évidence des choses se tramaient en haut lieu, des choses si importantes que l'état-major ne pouvait se permettre de faire machine arrière. Chaque soir, où que je puisse être je remettais mon rapport à King Kong. Souvent je n'avais pas grand-chose à glisser dans l'enveloppe, mais c'était devenu comme un rituel. Vide ou pleine ça ne faisait aucune différence. Chaque soir à 20 heures pétantes il toquait à la porte de ma chambre si j'y étais, sinon il venait me retrouver à l'endroit que je lui avais indiqué la veille, m'arrachait l'enveloppe des mains et sans un mot disparaissait dans la nuit. Ces visites nocturnes me confirmaient bien que j'étais sous haute surveillance. Par ailleurs et en y réfléchissant mieux il me semblait de plus en plus improbable de n'avoir dû qu'à mes seuls talents de juriste de me retrouver mêlé à une affaire aussi obscure. De toute évidence je payais mon succès dans l'affaire Dreyfus. J'avais de plus en plus l'impression d'avoir été chaudement recommandé par quelqu'un qui ne m'avait jamais vraiment quitté des yeux durant toutes ces années. Cette même entité inconnue qui ne me voulait sûrement que du bien m'avait condamné par avance à réussir.

Au fil des jours passés à interroger Gonçalves j'ai compris qu'il savait des choses, probablement trop et que des hommes étaient prêts à tuer pour s'en emparer. Et surtout que la vérité que je commençais à peine à entrevoir, cette putain de vérité à laquelle je ne croyais pas moi-même commençait à me rendre fou. Seul son environnement médical en la personne des docteurs Steiner et Duvauchel semblait avoir réussi à établir un lien de confiance suffisamment puissant pour briser le mur du silence dans lequel il s'était enfermé et à le faire parler. Ils semblaient détenir, sinon toute la vérité, au moins une parcelle de cette vérité. Bien évidemment, quand je les interrogeais à leur tour sur le cas Gonçalves les toubibs en question savaient se montrer intraitables en invoquant régulièrement le secret médical. Surtout qu'à la suite de mon implication dans l'affaire Dreyfus j'avais des rapports conflictuels extrêmement violents avec le médecin major Ernest Duvauchel et que ce dernier n'avait de cesse de faire barrage en s'arrangeant pour entourer son protégé d'un cordon sanitaire si serré qu'il m'était impossible de le franchir sans déclencher un scandale. Car malgré tout ce que je pouvais penser, lui aussi possédait encore quelques amis en haut-lieu, qui se faisaient un malin plaisir de me rappeler à l'ordre dès lors que je mettais un peu la pression sur Gonçalves.

C'est la veille du bombardement de l'HOE 15 et sa destruction presque totale que j'ai appris la véritable identité de Lucien Gonçalves et la révélation de son incroyable histoire. Ce soir-là j'avais décidé de ne pas rentrer et de dormir dans une des chambres réservées aux officiers de passage et de faire un crochet par le mess dans le but d'aller y boire une bière bien méritée. Le capitaine Debacker était en permission et ça me faisait un bien fou de me savoir hors de portée pour au moins quelques jours. Je me décidais donc de mettre à profit cette période d'accalmie relative pour continuer à creuser l'affaire Gonçalves dans une direction que j'avais soigneusement évité de dévoiler à mon ange gardien. Dans la hâte que je mettais à rejoindre les pompes à bière je me heurtai à Sœur Marie Thérèse qui semblait ne pas être là tout à fait par hasard. Je savais quel jeu de dupe elle avait entrepris de jouer avec Duvauchel et ça me laissait perplexe à défaut de m'interroger vraiment. Après tout, les nonnes sont aussi des femmes. Celle-ci en avait me semble-t-il tous les attributs. Et puis nous étions en temps de guerre. Je me souviens des quelques paroles échangées avant qu'elle ne sorte de ma vie. « Je vais vous faire un cadeau. Votre petit soldat ne s'appelle pas Lucien Gonçalves mais Antoine Vasseur. » En voyant mon air bizarre elle continua en me susurrant dans l'oreille : « c'est un grand voyageur. Demandez-lui... posez-lui la question de savoir comment sera la vie en 1955. »

- En 1955 ?

- De l'autre côté du passage c'est son année de naissance. Posez-lui la question si vous ne me croyez pas. Et tant que vous y serez demandez-lui donc si le nom de Maxence de Frescheville ne lui rappelle rien.» Avant d'avoir pu lui demander d'autres explications elle disparut comme elle était venue. Je n'avais pas conscience que c'était la dernière fois que je la voyais vivante. Je la regardais s'éloigner dans les froufrous de sa pèlerine noire qui venait lui battre les chevilles et qui la faisait ressembler au fantôme de Belphégor disparaissant dans la nuit. Je remis à plus tard mes interrogations à son sujet en me promettant d'y revenir très vite mais je n'en ai hélas pas eu le temps. Lorsque son corps fut découvert dans les décombres de l'hôpital, je compris que mes recherches sur la religieuse n'iraient pas plus avant. La dernière phrase prononcée par la petite sœur avant de sortir de ma vie tournait dans ma tête en une boucle obsessionnelle. Vous pensez bien que je fonçais immédiatement vers la tente de Lucien Gonçalves pour lui poser LA question. Je ne trouvais qu'une chambre vide et un lit froid. Après un rapide état des lieux il me semblait que l'oiseau s'était envolé. Rien d'urgent ne me retenant plus à l'hôpital je choisis de ne pas dormir sur place, et décidais de me rapatrier sur Soissons en me promettant de revenir dès le lendemain matin. Cette décision m'a probablement sauvé la vie car moins de cinq heures plus tard l'HOE 15 était rayé de la carte.

Le lendemain sur les coups de trois heures du matin j'étais descendu du lit par mon cher King-Kong qui m'emmena toutes sirènes hurlantes sur les lieux du drame. L'hôpital n'était plus qu'un immense brasier dont les flammes se voyaient à plusieurs kilomètres. Une vision dantesque, une vision qui vous donne un avant-goût de l'enfer. L'incendie ronfla pendant plus de cinq heures interdisant à quiconque d'approcher. Immédiatement je compris que ma mission prenait fin car à moins d'un miracle, personne ne pourrait sortir de là-dedans vivant. Vingt-quatre heures plus tard mes craintes étaient fondées. En consultant la liste des victimes identifiées je trouvais le nom de Duvauchel et de Sœur Marie Thérèse. Dans celle des disparus je découvris ceux de Lucien Gonçalves et de son infirmière attitrée Martha Keller, ce qui ne collait pas vraiment car des témoins dignes de foi certifiaient les avoir vus œuvrer une partie de la nuit et de la matinée avec les équipes de sauveteurs. Le seul miraculé à part moi était le docteur Steiner qui était en permission exceptionnelle dans sa famille. Lorsque le l'ai interrogé il semblait être sous le coup d'une vive émotion, mais ne m'apprit rien de plus que je ne sache déjà. Quand on m'apporta les papiers à moitié calcinés de Mathias Debacker et quelques jours après ceux de Gonçalves je décidais de rendre mes conclusions et de clore l'enquête. Toujours par l'intermédiaire de mon contact je demandais et obtins l'autorisation de rejoindre Paris.

Ce n'est qu'en 1920 que cette foutue affaire se rappela de nouveau à mon bon souvenir. A cette époque j'étais toujours en poste à Paris et bien qu'étant passé colonel, ma vie s'étiolait dans un bureau du ministère de la guerre que je n'avais toujours pas réussi à quitter, malgré mes demandes réitérées. Il me semblait avoir fait le tour des renseignements militaires qui avaient beaucoup perdu en attractivité vu que la guerre était terminée depuis presque deux ans. Mon choix était fait : je voulais m'éloigner le plus vite possible de cette terre de France dont la vie au quotidien commençait à me peser et dans laquelle je commençais à m'ennuyer ferme. Je savais par les bulletins internes qui circulaient dans les régiments que l'armée recrutait des cadres pour la Cochinchine et que les volontaires n'étaient pas légion, mais c'était peine perdue. Chaque fois que je remplissais ma feuille de vœux ma candidature me revenait barrée de la mention « Officier de grande valeur, indispensable à la bonne marche

de son service. Candidature refusée ». Flatteur mais un peu frustrant. A croire que l'armée m'avait définitivement mis en position d'attente. Je ne devais pas être loin de la vérité car un matin où j'hésitais entre un dossier vide dans lequel j'étais presque certain de sombrer d'ennui et un petit galop au bois, une estafette militaire déposa sur mon bureau une enveloppe à mon intention. Après avoir signé la prise en charge et remercié le porteur j'ouvris la lettre en répétant les mêmes gestes que quelques années auparavant. Elle contenait un article découpé dans un journal local où il était question d'un inconnu qui venait d'être trouvé par des chasseurs sur la petite commune de Craonne et remis aux gendarmes de Laon, ainsi que la copie du procès-verbal émanant de la même gendarmerie de Laon, et une feuille calligraphiée d'une écriture qui me sauta au visage. N'en croyant pas mes yeux je déchiffrais les quelques lignes qui avaient comme un arrière-gout de déjà lu :

A l'attention du colonel Amos Stamford. Ministère de la guerre.

Rendez-vous à Laon toute affaires cessantes et enquêtez sur ce cas. Vous avez 24 heures. Votre chambre est retenue à l'hôtel Terminus de Laon où un de nos agents prendra contact avec vous. La plus extrême prudence vous est demandée dans cette affaire qui ressemble par certaines similitudes avec celle de 1917 que vous avez eu à traiter. Il semblerait que vos conclusions d'alors aient été un peu hâtives. Ne commettez pas deux fois la même erreur. Bonne chasse.

... Pas la peine de chercher plus loin, le mot "Bonne chasse" équivalant à une signature, pensais-je en souriant devant la photo qu'accompagnait le mot manuscrit. Vous dire que je fus surpris en découvrant le visage de Lucien Gonçalves serait mentir. Je consultais rapidement le procès-verbal de la gendarmerie qui ne fit que me conforter dans mon opinion, à savoir : le Voyageur est de retour. Le soir même je bouclais ma valise et fonçais toutes affaires cessantes gare de l'Est pour accrocher le prochain train qui me déposerait à Laon. Mais cette fois encore j'arrivais trop tard. Lucien Gonçalves profitant d'un moment d'inattention de ses gardiens et de la nuit qui tombait leur faussa compagnie pour s'enfoncer dans la campagne et disparaître. Et moi j'étais obligé de repartir de zéro. Enfin presque car à présent je savais vraiment qui était Lucien Gonçalves, ce qui le motivait et surtout j'avais une vague idée de l'endroit où je pourrais le trouver.

Contre toute attente c'est lui qui me trouva. Sa première nuit de cavale l'avait semble-t-il beaucoup fait réfléchir et c'est en toute logique qu'il vint frapper à la porte de ma chambre. Sans me dire comment il m'avait trouvé il me raconta toute son histoire et m'avoua sa véritable identité. A ma profonde stupéfaction j'appris que son vrai nom n'était ni Lucien Gonçalves, ni Antoine Vasseur mais Maxence De Frescheville et que c'était lui l'instigateur, la véritable tête pensante des Maîtres du temps, lui et son frère Henri De Frescheville. Son père, Charles Edouard de Frescheville était en poste au Brésil comme ambassadeur au moment des faits et comme beaucoup de gens de sa condition il avait expédié ses rejetons de fils faire leurs études en France, plus exactement à la faculté des sciences de Paris. Et c'est là que tout a dérapé, lorsque Henri De Frescheville qui était le génial concepteur du projet X disparu dans la première expérience. Nul ne sut jamais ce qu'il en advint. Le père De Frescheville était mort en 1910 dans le naufrage du Titanic, ainsi que sa femme. Son second fils Maxence, fort de la fortune colossale que lui avaient laissée ses parents poursuivit les expériences commencées avec son frère dans un lieu tenu secret. Mais lui aussi disparut dans une expérience malheureuse et plus personne n'a jamais eu de ses nouvelles. Sa fortune estimée à plusieurs centaines de millions de dollars-or de l'époque était gérée jusqu'à aujourd'hui encore par un consortium suisse. La suite vous pouvez la devinez aisément...»

« Tu parles si je la devine ta suite », fulmine Camille Dussolier subitement pâle comme un mort en se saisissant de la télécommande posée sur la table du salon pour appuyer rageusement sur le bouton pause. « La famille De Frescheville, ça vous parle ? » Les deux gendarmes le regardent sans comprendre.

- Le premier ministre ? se hasarde Laurent.

- Entre autres, oui. » En passant et repassant la main dans ses cheveux poivre et sel il se lève pesamment du fauteuil pour venir se planter devant la baie vitrée qui donne sur le parvis de la cathédrale. D'une voix où commence à percer la fatigue et le découragement il essaie de prendre sur lui pour continuer ses explications. « La famille De Frescheville est une des plus anciennes familles de France, une des plus importantes et sûrement une des plus riches aussi. Je suis certain que si on fouille un peu on peut remonter leur lignée jusqu'à l'âge de pierre. Sans déconner, on les retrouve partout : aux croisades, à saint Jean d'Acres ou sous les murs de Jérusalem. D'après la légende un de leur ancêtre était un des membres fondateurs de l'ordre du temple et périt sur le bucher au côté de Jacques de Molay. A la révolution française ils ont combattu en Vendée au côté de Charette avant de devoir s'exiler vers l'Angleterre et le nouveau monde. Ils sont pratiquement les seuls nobles à n'y avoir pas trop laissé de plumes car avant de brûler leurs châteaux ils avaient évidemment pris soin d'en vider les coffres. Ils ont laissé passer les orages successifs avant de repasser les frontières au compte-goutte à la tête d'une fortune colossale estimée à plusieurs fois celle des Rockefeller. A présent on les retrouve partout : banques, assurances, casino, industrie pétrolière et nucléaire, groupe agro-alimentaires, aviation d'affaire. Et ça ce n'est que la face cachée de l'iceberg. Partout où il y a du fric vous pouvez être certain qu'il y a un De Frescheville pas loin. Et ce n'est pas tout ; non content d'être à tous les niveaux de l'industrie ils font aussi dans l'église, la politique et l'armée. Je pourrais vous citer de tête sans me tromper un général, deux ou trois cardinaux et autant d'ambassadeurs. Si un De Frescheville est dans le coup, je peux vous dire que là, on est vraiment dans la merde. Et ça pourrait expliquer pas mal de choses. »

Dussolier relance le magnétoscope. La voix de Stamford reprend de plus belle :

«... Avec celui que je continuerais à appeler Antoine Vasseur par simple commodité nous avons donc passé un pacte. Lui me disait tout ce qu'il savait et moi je lui offrais aide et protection le temps qu'il boucle son projet. Il était certain de pouvoir retrouver son frère à condition d'être au bon endroit au bon moment c'est-à-dire au moment précis où repasserait le VSTA qui le ramènerait vers son siècle de naissance et.....»

Et ?... Et puis plus rien. L'image se fige brusquement avant que le visage de Stamford ne disparaisse dans un dernier rictus pour laisser la place à un écran neigeux qui s'assombrit en quelques secondes avant de devenir définitivement opaque. Dans un bruit de pignons et une odeur de plastique fondu, le Sonny vient de rendre son dernier soupir. Dussolier, plus rapide que les deux gendarmes avachis dans leurs fauteuils respectifs, se précipite en hurlant un *merde de merde* retentissant et tente vainement d'extraire la cassette. Ses jurons alertent Jacques Driffort qui, voyant son patron aux prises avec l'appareil renégat, décide d'intervenir. « Laisse, je vais m'en occuper, dit-il en sortant un couteau suisse de son étui de ceinture avant d'ajouter en rigolant : pas possible, vous lui avez donné à becqueter quoi pour qu'il se mette dans des états pareils. Normalement un Sonny c'est comme une Merco, ça ne tombe jamais en rade.

- Ouais, ben on dira que c'est l'exception qui confirme la règle... vraiment pas de bol, juste au moment où ça devenait intéressant. Tu vas pouvoir faire quelque chose ?

- Aucune chance, tout a fondu, lui répond l'inspecteur Driffort d'un air navré. Je veux bien tenter l'opération à cœur ouvert mais ça risque de prendre un peu de temps. De toute façon il faudra plusieurs jours aux gars du labo pour restaurer la cassette, si toutefois j'arrive à récupérer quelque chose... ce qui n'est pas gagné vu l'étendue des dégâts. Remarquez qu'il reste toujours le voyage à Lourdes. Et même là c'est toujours pas gagné.

-T'as pas une histoire plus marrante à raconter, lui fait hargneusement Dussolier. - Si, justement y'en a une qui me revient. C'est l'histoire d'un mec qui rentre bourré à l'heure du laitier et qui décide de se mater un film de cul. Il glisse une cassette dans son magnétoscope pourri et là...

- Jacques, tais-toi !

- Ben faudrait savoir, lui répond Jacques Driffort hilare, tu demandes une histoire marrante, je te raconte une histoire marrante !... Tiens, y'a aussi celle du type qui...

- Jacques, ta gueule, merde ! explose Dussolier en quittant la pièce pour se heurter violemment à Chauvet qui accourait ventre à terre. Les deux hommes se heurtent de plein fouet et l'inspecteur qui rend quelques bons kilos à son supérieur traverse le couloir sur le cul pour atterrir bruyamment contre la porte des toilettes. Un peu groggy Chauvet se relève pesamment en marmonnant de vagues excuses puis lui dit le plus calmement du monde : « patron, je viens de recevoir un rapport de la gendarmerie. Cette nuit vers 5 heures une bagnole a forcé un barrage du côté de Vailly sur Aisne.

- Et c'est seulement maintenant qu'ils nous balancent l'info ? C'est où ce bled d'abord ?

- Entre Baurieux et Soissons, intervient Kieffer qui n'a rien perdu de la scène qui pourrait être comique si ce n'était la situation, il y a de la casse ?

- Pas en ce qui me concerne, lui répond Chauvet en rajustant sa cravate, mais merci d'avoir posé la question.

- Je vous parle du barrage forcé, pas de vous, s'emporte Kieffer.

- Pardon, répond Chauvet vexé, mais non, pas que je sache. Apparemment vos collègues ont été tellement surpris qu'ils n'ont pas eu le temps de faire quoi que ce soit.

- On a une description de la voiture ?

- Une Fiat Panda de couleur noire. Ils n'ont pas eu le temps de relever le numéro de la plaque.

- Il faut reprendre le dossier, fait Dussolier à l'inspecteur Chauvet, et voir qui de l'entourage de Franck Vasseur possède une Panda noire. Et si c'est bien eux il faut qu'on sache le plus vite possible ce qu'ils foutaient dans ce bled de merde à 5 du mat'.

- A mon avis ils ne cherchent pas à quitter la région, fait Kieffer songeur, ils essaient plutôt de trouver une planque sans beaucoup s'éloigner du coin.

- Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Ce n'est pas moi qui le dis, mais Stamford juste avant que la bande ne lâche. Il disait *qu'il était certain de pouvoir retrouver son frère à condition d'être au bon endroit au bon moment*. Dommage que ça ait coupé juste à ce moment-là. » Dussolier se retourne brusquement vers le docteur Ayache qui n'a pas dit un mot depuis le début du visionnage, comme s'il avait définitivement pris parti de se désolidariser de l'affaire dont il est pourtant un des acteurs majeurs.

- Et vous toubib, vous en pensez quoi ? Vous êtes certain que votre copain ne vous a rien dit de ses intentions ? Pas de planque en vue ? Je ne sais pas moi... un mobil-home paumé dans la nature, un hôtel véreux, une ferme pourrie ou un camp de manouches ?... Allez-y toubib, faites un effort, merde !... dites-nous quelque chose que vous savez et que nous ignorons. Après, promis je vous lâche et vous pourrez retourner vous glisser entre les cuisses d'Anne

Sophie. » A la simple évocation de sa maîtresse le "toubib" semble brutalement reprendre contact avec la réalité. Il déplie une fois de plus ses longues cannes de serin et se décide une fois de plus à les ranger sous la table de conférence qui leur sert de bureau. « Non, je ne vois vraiment pas...

- Dommage pour vous, soupire Dussolier, dommage car dans ce cas il va falloir qu'on vous garde un peu en espérant que la mémoire vous revienne. Vous verrez comme vingt-quatre heures de silence et de méditation peuvent raviver une mémoire défaillante... Messieurs ajoute-il aux deux factionnaires postés dans le couloir, veuillez avoir l'amabilité de conduire Monsieur Ayache à ses appartements. Et n'oubliez pas de lui signifier l'heure de sa garde à vue et de lui faire signer son PV... si, si, j'y tiens.

- Ce n'était pas dans notre accord », fait le docteur Ayache en se levant pour suivre les policiers. « Et bien maintenant ça l'est. A demain toubib... et si d'ici là vous avez un vieux coup de remember, vous savez où nous trouver.

- Bon débarras, ajoute Kieffer après qu'il ait évacué les lieux. Vous croyez qu'il réalise vraiment dans quelle merde il s'est fourré ?

- A mon avis non, mais on s'en fout, lui répond Dussolier.

- Vous comptez honorer votre part du contrat ?

- Et puis quoi encore ? Il va plonger pour complicité et ça ne sera que justice. Ce type me fout la gerbe, tout toubib qu'il soit. De toute façon je ne peux pas blairer les arabes... surtout les arabes instruits.

- Ça, c'est du racisme pur et dur !

- Appelez ça comme vous voulez. Quand vous aurez passé 24 mois à courir le djebel dans les commandos de chasse et que vous aurez ramassé plus de copains qu'il n'en faut avec les couilles dans la bouche, vous penserez peut-être différemment. Quant à moi, mon opinion est faite, un bon arabe est un arabe mort. Fin de la discussion. » Les états d'âme de Dussolier ont jeté un trouble profond. Encore une de ses facettes qui se dévoile. *Pas étonnant que ce type soit froid comme la banquise*, pense en lui-même Laurent Tellier. A ce moment précis l'inspecteur Chauvet qui s'était discrètement éclipsé se rue dans la pièce en brandissant une feuille de rapport dactylographiée. « Patron, je crois savoir où ils sont allés.

- Dis toujours, fait Dussolier d'une voix lasse.

- Dans le dossier il est dit qu'Antoine Vasseur a un frère Franck qui est lui-même remarié avec Patricia l'ex-femme d'Antoine, qu'ils ont un petit garçon du nom de Mathieu et que tout ce petit monde habite à Baurieux dans l'Aisne.

- Tu retardes mon grand, tout ça on le sait déjà, alors quel rapport avec l'autre bled là ?

- J'y arrive patron... les parents de Patricia, donc les beaux-parents de Franck et les ex beaux-parents d'Antoine habitent Vailly sur Aisne. Regardez, fait Chauvet en tendant la feuille à Camille Dussolier, c'est écrit là noir sur blanc. » Dussolier lui arrache le document des mains et le parcourt rapidement avant de lui dire : « bien joué, fils. Rassemblement dans cinq minutes et on fonce là-bas, mais on passe d'abord par Baurieux avant de tracer sur Vailly. Cette fois on les tient, bordel, on les tient !

CHAPITRE XXX

Jojo...

F*orêt de Nesle(02)-Lieu-dit "Ferme des Granges Brulées "-Septembre 1917.*

Le chant du coq salue de ses cocoricos ensommeillés le jour qui se lève. Depuis qu'ils ont atterri dans ce coin perdu de l'Aisne à quelques kilomètres à peine de la ligne de front c'est chaque matin le même refrain. La ferme qui leur sert de refuge a été presque complètement détruite lors de la première bataille de la Marne avant d'être pillée et en grande partie incendiée et seule l'aile de la bâtisse principale a été en épargnée de la destruction et des flammes. Des compagnies allemandes et françaises s'y sont succédées à tour de rôle suivant l'évolution de la situation et les propriétaires ainsi que les familles d'ouvriers agricoles qui en ont été évacués dès les premières heures des combats ne sont toujours pas revenus. La bataille qui fait rage à quelques kilomètres de là semble les avoir pour un temps oubliés. La guerre s'est pour un temps arrêtée aux seuls piliers de pierres encore debout, tout ce qui reste du porche monumental et du chartil qui marquent l'entrée principale menant à la cour empierrée menant à la maison des anciens maîtres. De temps à autre un biplan Voisin tourne autour pour prendre la piste d'atterrissage de Rosnay, un des nombreux terrains d'aviation qui maillent cette partie de la vallée de l'Ardre. Pour Martha et Antoine, les jours se suivent et se ressemblent, rythmés par les nouvelles du front que leur apporte dès qu'il le peut le docteur Steiner nouvellement affecté à l'hôpital de Soissons, transformé pour un temps en hôpital militaire.

Comme à regret Antoine Vasseur ouvre un œil puis l'autre et jette un regard ensommeillé autour de lui, cherchant à se situer dans cet enchevêtrement de meubles éventrés, de poutres calcinées et toiture à demi écroulée. Il cherche à tâtons le corps de Martha, qui depuis l'épisode dramatique de l'HOE 15 partage ses jours et ses nuits puis, rassuré par ce que ses doigts rencontrent, il décide de se lever. Après avoir remonté les couvertures sur le corps nu de son amie, il fait une rapide toilette avant de se servir dans un quart bosselé et noirci par la fumée un ersatz de café qu'il déguste lentement à petite gorgées tout en s'habillant. Avant de partir il roule un morceau de pain brun dans une feuille de journal, prend un litre de mauvais pinard miraculeusement rescapé des pillages et trouvé au fond d'un cellier écroulé et fourre le tout dans une musette avant de sortir sans bruit pour disparaître dans la brume du petit matin.

Par cette belle matinée d'automne du 24 octobre 1917, la pétarade d'un moteur de voiture raisonne dans la cour de la ferme. Après avoir coupé le contact, le docteur Steiner descend du véhicule pour se diriger vers le reste des bâtiments qui sert de refuge aux deux jeunes gens d'un pas rendu hésitant par la fatigue accumulée au cours des dernières vingt-quatre heures de garde ininterrompue. Martha qui l'a vu arriver se précipite au-devant de lui en se frottant vigoureusement les mains sur le tablier de travail deux fois trop grand pour elle qui lui bat les chevilles. Comme chaque fois qu'elle le voit, elle ne peut s'empêcher d'avoir un petit pincement au cœur. Après la tourmente qu'ils viennent de traverser, Steiner et Antoine sont tout ce qui lui reste. Bien qu'étant follement amoureuse d'Antoine elle aime et admire profondément le docteur Steiner. Depuis qu'elle est devenue la maîtresse du jeune soldat elle s'est faite à l'idée qu'un jour ou l'autre qu'Antoine disparaîtra de sa vie comme il y était entré. Elle en souffre mais s'en est fait une raison quand elle a compris que son avenir s'écrira probablement sans lui car malgré l'amour qu'ils se portent l'un et l'autre trop des choses les séparent.

« Antoine n'est pas là ? » demande Steiner en cherchant le jeune homme des yeux. « Il est allé pêcher à l'étang tôt ce matin, lui répond Martha en le prenant dans ses bras pour lui déposer un baiser rapide sur la joue, ça lui occupe l'esprit tout en améliorant l'ordinaire... » Bras dessus bras dessous ils parcourent les quelques mètres qui les séparent de la petite pièce attenante à la grange écroulée qui leur sert de pièce à vivre. La porte rafistolée avec des planches retrouvées çà et là couine sur ses gonds avant de leur céder le passage comme à regret. « Excusez-moi pour le ménage, fait Martha en souriant avant d'ajouter plus gravement : vous avez des nouvelles ?

- Je pense avoir retrouvé le grand père d'Antoine.

- Comment avez-vous fait ?

- Le plus simplement du monde, en interrogeant le ministère de la guerre et le service de santé. J'ai consulté les listes des blessés et des mutilés avant de retrouver la trace d'un Georges Zcarneski actuellement en convalescence dans le centre de la France, à Lamotte-Beuvron pour être tout à fait exact. J'ai réussi à contacter le directeur qui m'a bien confirmé sa présence dans ses murs et il nous attend dès que possible. Espérons que ce sera le bon et non pas un homonyme.

- C'est magnifique, fait Martha en tapant dans ses mains comme une enfant ravie, Antoine va être aux anges.

- Espérons... pour le reste ça a été un peu plus compliqué. Heureusement que le commandant Duvauchel avait un carnet d'adresse bien fourni et qu'il m'avait tout particulièrement recommandé le nom d'un de ses anciens camarades de promotion à Saint Cyr, aujourd'hui général de brigade et toujours en poste au ministère de la guerre. D'après ce que j'en sais le camarade en question est une vieille canaille galonnée qui se croyait tout permis du temps où il était directeur d'un Prytanée militaire dont j'ai oublié le nom et qui traîne derrière lui un certain nombre d'histoires peu recommandables. Ça m'a demandé un peu de temps pour le convaincre de me recevoir mais quand j'ai cité le nom d'Ernest Duvauchel, il a eu comme une révélation. Apparemment Ernest en savait long sur le gaillard et je n'ai eu aucun mal à le convaincre de me procurer les documents que je lui demandais. Il a un peu tiqué pour les faux-vrais papiers, mais je crois avoir été suffisamment persuasif et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde... Quant au grand père Georges, je n'ai eu la réponse définitive du ministère de la santé qu'hier soir mais j'étais trop fatigué pour prendre la route préférant différer ma venue à ce matin pour vous apprendre la bonne nouvelle.

- Et maintenant pour nous ça se passe comment ? » Le docteur Steiner ouvre sa sacoche et en sort une liste de feuilles dactylographiées à entête officielle du ministère de la santé dûment signées et tamponnées. « En ce qui vous concerne vous êtes en permission pour raison de santé depuis le 18 juin, soit huit jours après la destruction de l'hôpital et cela pour une durée indéterminée. Officiellement vous souffrez de dépression profonde suite à un choc émotionnel intense ce qui, au vu des derniers événements, peut aisément se comprendre. Voilà les attestations qui le confirment ainsi que des ordonnances médicales. Vous êtes accro aux calmants et aux anxiolytiques. Vous trouverez également les certificats médicaux attestant votre incapacité à poursuivre votre activité d'infirmière joints avec les autres documents. Dans quelques mois, je pense que vous serez rendue à la vie civile sans aucun problème. Rassurez-vous, vous êtes des dizaines dans ce cas... Pour Antoine ça a été un peu plus compliqué. Il est obligé de garder le nom de Lucien Gonçalves, ce qui n'arrange personne, mais là, pas moyen de faire autrement.

- Mais c'est impossible puisqu'il est officiellement mort.

- Je vous rappelle qu'Antoine n'a jamais été considéré comme mort, mais simplement disparu. Les nouveaux papiers que j'ai réussi à lui obtenir sont des papiers militaires et non des papiers civils trop difficiles et trop longs à se procurer. Je sais que c'est un peu tiré par les cheveux et que ça ne résistera pas longtemps à un examen attentif, mais c'est le mieux que je puisse faire en aussi peu de temps. J'ai vérifié, Lucien Gonçalves ne figure sur aucune liste de personnes recherchées ce qui nous arrange plutôt. A nous d'être suffisamment vigilants pour échapper le plus possible aux contrôles. De toute façon, plus nous nous éloignerons de cette fichue guerre et moins nous aurons de problèmes.

- Merci pour tout, lui répond Martha les yeux brillants en se hissant sur la pointe des pieds pour lui déposer un rapide baiser sur la joue, parfois je me demande ce que nous ferions sans vous.

- Attendez avant de me remercier, lui répond le docteur d'un ton bourru en l'écartant gentiment, et ne croyez surtout pas que nous sommes tirés d'affaire. La route est encore longue jusque chez votre cousin et pour tout vous dire j'appréhende un peu la suite. Le détour que veux nous imposer Antoine pour voir son grand père ne nous arrange pas vraiment car j'aurais préféré rejoindre le Cantal le plus vite possible. En ce qui me concerne je n'ai pu obtenir que 15 jours de permission à titre exceptionnel et le temps nous est désormais compté. Plus tôt nous quitterons ce trou à rats et mieux ce sera pour tout le monde.

- Et donc nous partons quand ?

- Dès que possible. Je dois rendre la voiture qui appartient à l'hôpital mais c'est sans regret aucun car il y a des barrages tous les dix kilomètres et voyager par route serait la meilleure façon de nous faire repérer. Nous allons prendre le train à Soissons et nous nous fondrons dans la foule des voyageurs. Au moins jusqu'à Paris évitons de voyager ensemble car officiellement on ne se connaît pas. Je serai dans le même wagon mais quelques places devant vous. Vous n'aurez qu'à me suivre à distance et faire exactement comme moi. En cas de contrôle, pas de panique et restez le plus naturels possible. A moins d'une malchance énorme vos papiers devraient quand même résister sans problème à un premier examen. Et pour répondre à votre question, rassemblez vos affaires, nous partirons dès demain-matin. »

Centre de convalescence de Lamotte-Beuvron. Après-midi 27 octobre 1917.

La carriole tirée par un cheval famélique, véreux jusqu'aux sabots et répondant au doux nom de *Flambard* passe en cahotant le porche de l'hôpital de Lamotte Beuvron. Située dans le Loir et Cher entre Orléans et Vierzon cette petite bourgade du centre de la France qui compte en temps ordinaire quelques 2000 âmes a vu sa population plus que doubler depuis le début du conflit qui continue de faire rage quelques quatre cent kilomètres plus au nord. La cause principale en est pour l'essentiel le déplacement des populations hors des zones de combat par les autorités et la présence de l'hôpital qui reçoit les blessés en cours de convalescence et de rééducation en vagues régulières. Après avoir traversé une allée bordée de platanes plusieurs fois centenaires, la charrette à foin reconvertie pour l'occasion en charrette-taxi s'arrête devant l'immense baie en fer forgé de l'accueil. Antoine Vasseur et Martha Keller en descendent rapidement suivis par le docteur Jean Louis Steiner qui règle la course au cocher avant de se présenter à la réception.

« Suivez-moi, fait la secrétaire après avoir rapidement vérifié leurs identités respectives, le docteur Maurice vous attend. » Quelques instants plus tard tous trois sont introduits auprès du médecin-chef responsable de l'établissement, qui les reçoit de cette façon courtoise et distante qu'ont souvent les responsables de service lorsqu'ils sont confrontés au commun des mortels. « Je dois vous avouer cher confrère que votre démarche est peu banale et pour tout

dire tout à fait inhabituelle. D'après ce que j'ai pu comprendre lors de notre entretien téléphonique, vous désirez rencontrer un de nos patients... voyons voir... (Il consulte une fiche posée sur son bureau à travers une paire de lunettes cerclée d'une fine monture d'argent)... Ah voilà!... le soldat de deuxième classe Georges Zcarneski. Vous êtes de la famille ? » Antoine et Martha se regardent en souriant mais le docteur Steiner anticipe leur réponse.

- Pour tout vous dire, « *cher confrère* », ces jeunes gens ainsi que moi-même sommes des cousins éloignés de Monsieur Zcarneski. Et quant à la raison de notre présence ici, sachez que ce serait une histoire trop longue et trop sordide à vous expliquer. Je suppose que votre temps vous est trop précieux pour que vous le perdiez à écouter de sombres histoires d'héritage qui n'intéressent que nous.

- Certes, certes je comprends parfaitement, fait le docteur Maurice d'un air pincé en rajustant ses lunettes, je ne voulais pas être indiscret. Cependant, permettez-mois d'insister sur une chose... je n'ai accepté votre requête que parce que vous étiez un confrère et que vous avez été le bras droit du commandant Duvauchel que je connaissais personnellement et que je tenais en très haute estime. L'homme que vous souhaitez rencontrer souffre d'asthénie profonde qui le rapproche un peu plus chaque jour de la dépression chronique et cela quoiqu'on y fasse. Vous me direz que c'est fréquent chez les blessés ayant subi l'amputation d'un membre et vous aurez mille fois raison. Il alterne donc phases euphoriques et moments d'abattement terribles... en plus d'avoir une fâcheuse tendance à l'emportement le bougre n'a pas le caractère particulièrement facile ni la langue dans sa poche. Si vous venez l'entretenir d'une affaire dont il ne veut pas entendre parler, votre ami risque de prendre la mouche et alors je ne réponds plus de rien. Je préfère pour vous que pour moi. »

Antoine sourit intérieurement. L'emportement facile, signe d'un caractère de cochon indéniable est une des marques de fabrique indélébile de son grand père dont les brusques accès de colère sont restés célèbres dans son entourage. Malheur à celui qui avait le toupet de le contredire ou de lui tenir tête lorsque le sujet évoqué lui déplaisait ou le mettait mal à l'aise. *Pas étonnant qu'il se soit engueulé avec la terre entière*, continue de penser Antoine Vasseur en prêtant une oreille de plus en plus distraite aux explications du docteur Maurice. « Une dernière chose, poursuit ce dernier, il me faut être tout à fait certain que cette entrevue n'aura aucune conséquence sur l'intégrité morale de mon patient. Suis-je assez clair ?

- Tout à fait clair. Et pour que vous soyez pleinement rassuré sachez que nous ne ferons rien qui puisse porter un quelconque préjudice à notre bien aimé cousin. C'est bien pour cela que nous vous avons demandé de le prévenir...

... sans lui donner plus de détails, je sais, coupe le docteur, ce que je me suis empressé de faire, soyez tout à fait rassurés.

- Et quelle a été sa réaction ?

- Aucune, hélas !... Il s'est contenté de poser son éternel calepin sur ses genoux en me fixant comme si j'étais une simple déjection canine déposée sur son perron et m'a demandé qui étaient ces personnes qu'il ne connaissait pas et qui se permettaient de venir le faire chier (ce sont ses propres termes) dans cet hôpital de merde géré par des gens-foutres, et entouré d'infirmières mal baisées... tout un programme qui vous éclairera un peu plus sur le caractère particulièrement bienveillant du personnage.

- Je vois, fait Steiner qui essaie de garder son sérieux. Il est cependant capital pour nous qu'il accepte de nous rencontrer. Par contre s'il décide de nous ignorer nous en resterons là, je vous en donne ma parole. Et à présent, si nous pouvions rencontrer le cher homme...

- Bien, fait le médecin en se levant de son fauteuil, signifiant par-là que l'entretien est terminé, puisque j'ai votre parole... une infirmière va vous accompagner. Je ne pense pas que nous nous reverrons alors je vous souhaite bonne chance », ajoute-il en replongeant la tête dans ses dossiers, ignorant par la même occasion la main tendue du docteur Steiner. « Merci de votre sollicitude cher confrère », grince Steiner en quittant la pièce, Antoine et Martha sur les talons.

L'infirmière qui les attend pour les prendre en charge n'a rien à envier à son patron. Grande, sèche et d'allure revêche, il est impossible de lui donner un âge précis. Les cheveux presque blancs tirés en un chignon soigné sont maintenus par une coiffe marquée de l'étoile rouge du personnel de santé. Pour couronner le tout elle a le visage ridé comme une vieille pomme et semble porter toute la méchanceté et la bêtise du monde sur ses épaules. La grimace qui lui tient lieu de sourire lorsqu'elle s'adresse aux autres est déjà tout un programme en soi. On peut y lire comme dans un livre ouvert la haute opinion qu'elle a d'elle-même, de ses fonctions et tout le dédain qu'elle porte à tout ce qui ne touche pas à son environnement immédiat et à son patron.

Après avoir traversé au pas de course les couloirs de l'hôpital, le petit groupe débouche sur un parc immense où sont disséminés une vingtaine de patients, tous jeunes pour la plupart. Certains sont répartis autour de petites tables rondes et jouent aux cartes en s'esclaffant, tandis que d'autres sont allongés sur des baignoires en toile en tuant le temps les yeux égarés, perdus dans le vague. Des religieuses vont et viennent en un balai bien rodé. Certaines poussent des pensionnaires en fauteuils roulants pendant que d'autres font la lecture aux malades les plus gravement atteints. Tous arborent des pansements impressionnants cachant des blessures sûrement plus impressionnantes encore. « Nous sommes arrivés, roucoule la douairière qui se veut brusquement aimable en désignant d'un vague mouvement de tête un homme qui se tient à l'écart des autres, c'est cet homme là-bas. Je vous rappelle que les visites se terminent à 17 heures », elle ajoute en tournant les talons avant de disparaître dans le froissement de tissus amidonné de sa jupe qui lui bat les jambes et traîne le pavé.

- Brrr !... rigole Martha en s'adressant à Antoine, ça donne froid dans le dos. Rappelle-moi de ne jamais postuler dans un pareil endroit, même par désespoir.

- Promis », lui répond Antoine en lui prenant la main, preuve chez lui d'une fièvre qu'il se refuse à laisser paraître mais qui n'échappe pas au docteur Steiner, « et je fais quoi maintenant ?

- Bonne question, murmure Steiner en le prenant à part, j'espère que vous avez révisé vos leçons et surtout que vous savez comment l'aborder.

- J'ai beau y penser depuis des mois et avoir à peu près tout envisagé, je me sens un peu comme un jeune puceau le soir de ses noces, répond Antoine de plus en plus fébrile. Je me demande surtout si je ne fais pas la plus grosse erreur de ma vie.

- De quelle vie parles-tu ironise Martha, de celle-ci ou de l'ancienne ? Parce que je te rappelle que dans celle qui nous concerne, ta plus grosse erreur c'est moi.

-Très drôle, fait Antoine en prenant son courage à deux mains avant de s'éloigner en direction de l'homme qui lui tourne le dos. « Espérons qu'il n'a pas fait tout ce chemin pour rien », fait Martha au docteur Steiner en le prenant par le bras. « Espérons-le, répond Steiner et croisons les doigts... »

En sentant le regard d'Antoine sur sa nuque, l'homme pose le livre qu'il était en train de lire et se redresse en écartant la couverture de laine qui lui protège les jambes, serties des bandes-molletières réglementaires, avant de se retourner lentement vers son visiteur. En voyant le jeune soldat qui lui fait face Antoine Vasseur comprend qu'il touche au but. Il n'a pas besoin de faire appel à ses souvenirs pour savoir que cet homme à qui il manque le bras droit est bien le même qui le fera sauter sur ses genoux quelques quarante ans plus tard. C'est de toute évidence le même visage qui trône depuis des lustres sur le buffet du salon de sa grand'mère, veillant avec bienveillance et sévérité sur le reste de la famille durant presque soixante ans d'un regard rendu plus brillant par la lampe à incandescence du photographe.

- Monsieur Zcarneski ? demande Antoine d'une voix mal assurée.

- Ça se pourrait...on se connaît ? » Antoine s'entend murmurer comme dans un rêve : « je pense que oui. Je m'appelle Antoine Vasseur... c'est moi qui ai pris contact avec la direction de cet hôpital pour vous rencontrer et...

- Je sais, le directeur est venu me casser les pieds à ce sujet. Mais je ne vous connais pas, et votre nom ne me dit rien. Vous êtes certain que c'est bien moi que vous voulez voir ? » Antoine ferme les yeux et doit s'adosser contre le tronc d'un chêne plusieurs fois centenaire pour tenter de reprendre son calme et permettre à son cœur de retrouver un rythme normal. S'il lui restait encore des doutes quant à la véracité du personnage qui lui fait face, ils viennent de s'envoler avec ce premier échange verbal. « Ça va ? lui demande l'homme qui s'aperçoit du malaise de son interlocuteur, vous vous sentez bien ? »

Bien que plus jeune et pas encore altérée par le tabac et l'alcool, la voix qui lui parle est bien celle restée gravé dans la mémoire du jeune homme qu'il est resté. Le ton est sec, cassant, toujours aussi assuré et lorsqu'il s'exprime les termes employés ne sont pas ceux d'un ouvrier agricole sans instruction, non, plutôt ceux du maître d'école qu'il rêvera d'être toute sa vie et qu'il ne sera jamais. L'évocation de ses souvenirs déclenche en lui une foule de sentiments contradictoires qu'il pensait avoir définitivement rangée dans les tréfonds de sa mémoire. Mais plus que tout c'est le regard qui impressionne Antoine, un regard que les années de privations et de souffrance ne parviendront jamais à changer, des yeux d'un noir profond qui vous mettent à nu, qui lisent en vous comme dans un livre ouvert, des yeux qui reflètent l'intelligence et la force tranquille qui ne cesseront jamais d'habiter Georges Zcarneski jusqu'à sa mort et forceront le respect de tous ceux qui le côtoieront tout au long de sa vie. Et c'est ce même regard qui dévisage Antoine, le jaugeant, cherchant visiblement à comprendre qui se tient vraiment là devant lui. Désarçonné par l'émotion qui le submerge, Antoine Vasseur sent sa raison vaciller et pense un instant être devenu fou. Il lui faut faire un effort surhumain pour se concentrer de nouveau.

- Vous permettez ? demande Antoine en se saisissant d'une chaise de jardin métallique pour venir s'asseoir devant l'homme qui ne le quitte toujours pas des yeux, mes amis et moi avons eu une longue journée et...

- Venons-en au fait, monsieur je-ne-sais-qui... vous avez demandé à me rencontrer, alors je vous écoute. » La tentation est forte pour Antoine de prendre ses jambes à son cou et de disparaître loin du regard brûlant de cet homme plus jeune que lui et qui est pourtant son grand père. Il voudrait trouver les mots justes pour le convaincre de l'écouter ne serait-ce qu'un instant sans l'interrompre mais il ne sait plus par où commencer, toutes les belles paroles qu'il avait préparées s'étant envolées comme fétus de pailles dans la tempête.

- Vous êtes certain qu'on ne se connaît pas ? insiste Georges en continuant de dévisager Antoine, parce que moi, je suis certain de vous avoir déjà rencontré. Je ne sais plus très bien où, mais j'en suis à peu près certain. Je n'oublie jamais un visage. Vous avez combattu ?
- Non, répond Antoine penaud à l'idée d'être obligé de mentir, j'ai été réformé... maladie des bronches.
- Je vois, fait Georges sans essayer de dissimuler ce qu'il pense de tous ces planqués de l'arrière et de leur pseudo maladies juste bonnes à leur éviter d'aller au casse-pipes. Remarquez bien qu'il en faut aussi, ne serait-ce que pour prendre soin de nos femmes pendant qu'on va se faire massacrer en première ligne, il ajoute sous le coup d'un brutal mouvement d'humeur dont il est coutumier... et que ça ne devrait pas m'importer plus que ça, vu que je ne suis pas marié. » Antoine préfère s'abstenir pour l'instant de lui parler de son avenir. « Quoi?... Quelque-chose vous amuse ? demande Georges en voyant le petit sourire amusé d'Antoine au souvenir de la rencontre de son grand père avec sa future femme qui est resté célèbre dans la famille. « Non, pardonnez-moi, je pensais à tout autre chose.
- Bien, alors dites-moi... vous êtes ici pour quoi au juste ?
- Eh bien voilà, fait Antoine qui semble retrouver une partie de ses capacités en même temps que lui revient en mémoire le scénario élaboré avec tant de soin durant la longue période où il espérait retrouver son grand père, je suis écrivain... enfin presque, s'empresse-t-il d'ajouter en prenant l'allure modeste du débutant, et comme le métier ne fait pas vraiment vivre son homme, je fais aussi des piges pour les journaux qui me commandent des articles.
- Continuez, fait Georges qui semble de moins en moins intéressé, mais j'avoue ne pas bien comprendre ce que je viens faire dans vos histoires de baveux. Les journalistes me font tous chier, ils ne sont que les laquais des politiques. Eux aussi détiennent le pouvoir, ils ne le savent pas toujours et pourtant ils en abusent. Ils sont tous partie prenante dans ce qui nous arrive, car ce ne sont tous que des va-t'en- guerre. Je vous avoue qu'ils me débecquettent tous profondément, et ce n'est pas peu dire. Le seul qui trouve grâce à mes yeux c'est l'humanité de Monsieur Jaurès, mais je présume que ce n'est pas lui qui vous envoie puisqu'ils ont trouvé bon de l'assassiner ! » Pris de court, Antoine ne sait que répondre.
- C'est bien ce que je pensais, fait Georges d'un ton sarcastique, les camarades socialistes n'ont que faire de godelureaux dans votre genre.
- Non, non, ce n'est pas votre Monsieur Jaurès qui m'envoie...ni lui ni un autre d'ailleurs. En fait je ne travaille encore pour personne. J'avais pensé écrire un article sur le chemin des dames, les mutineries de 17 et...
- ... Et ?
- ... La chanson de Craonne.
- Et pourquoi pensez-vous que je sois le meilleur interlocuteur pour vous répondre ? Le Chemin des Dames, j'y ai laissé un bras et le peu des illusions qu'il me restait encore. Maintenant que je ne suis plus qu'un infirme bon pour la réforme vous savez quelle va être ma vie ?... Vous connaissez mon avenir ?... Je vous ai vu sourire lorsque je vous ai dit que je n'étais pas marié. Vous pensez que c'est encore possible pour moi de trouver une femme avec une telle infirmité. Et mes enfants ? Quel regard poseront ils sur un père manchot ?
- Justement je peux écrire tout ça, traduire votre douleur par des mots compréhensibles par tous, écrire toutes les horreurs que vous avez vues et tout ce que vous avez vécu.
- Eh bien, grand bien vous fasse. Si je décide un jour de publier mes mémoires je le ferai moi-même, au moins je serai certain de ne pas être trahi. Quant à votre chanson, bien que je la connaisse, je ne sais pas quels en sont les auteurs, si c'est votre question.
- Moi je pense que c'est vous.

- Moi !?... Mais vous êtes complètement fou mon pauvre ami. Et d'abord qu'est-ce qui vous a mis des idées pareilles en tête. Et pourquoi moi, bon dieu! Je ne suis pas le seul à être revenu du royaume des morts et sûrement pas le seul non plus à penser que la guerre est une belle saloperie.

- Peut-être, mais vous êtes le seul que je connaisse à trouver les mots pour le dire d'une façon aussi personnelle. Ces mêmes mots je les ai lus après votre mort dans des petits calepins noirs que vous noircissez, des calepins comme celui-ci (Antoine désigne du doigt le carnet posé sur le matelas) et que vous interdirez votre vie durant à quiconque de lire, prétextant que c'est le récit du diable. »

Un grand silence se fait. Même les oiseaux qui chantaient à tue-tête dans les frondaisons des arbres du parc se sont tus, semblant attendre la suite qui s'annonce inéluctable. Les deux hommes, dans le feu de leur discussion se sont rapprochés à un point tel qu'Antoine peut sentir l'haleine chargée de nicotine et de mauvais vin ainsi que l'odeur des vêtements imprégnés de la fumée des cigarettes que Georges a appris à rouler d'une seule main, lentement, avec obstination tout au long de ses journées passées à ruminer sans fin. Antoine plonge les yeux dans les yeux de son grand-père. S'il avait encore une hésitation, il n'en a plus. Quitte à passer pour un fou, il décide de tout lui expliquer, de vider enfin son sac. Tout lui dire et essayer de savoir, de comprendre enfin ce qu'il fait ici, dans ce monde qui n'est pas le sien.

- Mais bon dieu, vous allez finir par me dire qui vous êtes à la fin?

- Je m'appelle Antoine Vasseur et je suis votre petit fils... celui que vous aurez dans exactement trente-cinq ans. » La réaction de Georges n'est pas tout à fait celle qu'escomptait Antoine. Après l'avoir longuement regardé il part d'un grand éclat de rire, libérant à nouveau les oiseaux qui s'égaillent à tire d'ailes vers des frondaisons plus hospitalières.

- Mon petit-fils !... Elle est raide celle-là.

- Je sais que c'est incroyable, fait Antoine qui essaie de conserver son calme, mais c'est ainsi. Vous voulez d'autres preuves ? Très bien, alors écoutez la suite... »

Georges paraît soudain plus vieux, plus fatigué. Comme si toutes ces années de guerre et de souffrances endurées ne suffisaient pas, il lui faut à présent écouter le récit d'un dément qui prétend être son petit-fils, lui qui n'a même pas l'idée d'un commencement de la façon de construire sa vie. Alors il écoute... il écoute les paroles d'Antoine... et curieusement le charme opère.

«... Vous allez partir très vite d'ici et retrouver vos parents qui vous attendent. Malgré votre blessure vous trouverez du travail comme ouvrier agricole. Ensuite vous rencontrerez une charmante jeune fille qui vous attend elle aussi sans le savoir et vous l'épouserez. Elle vous aimera tellement fort qu'elle ne verra jamais rien de votre handicap. De ce mariage naîtra une fille, ma mère. Mon frère et moi arriveront bien plus tard, mais ça c'est une autre histoire. Tu sauras très vite des choses nous concernant, des choses tellement inconcevables que tu refuseras d'en parler à quiconque, préférant de murer dans le silence pour mieux nous protéger. Nous n'aurons guère le temps de profiter l'un de l'autre, mais le peu de temps que nous passerons ensemble sera déterminant et restera les plus beaux moments de ma vie. » Antoine est obligé de s'interrompre, bouleversé par l'émotion qu'il lit sur le visage de Georges Zcarneski.

« Bien qu'ayant plutôt sale caractère vous serez toute votre vie un homme honnête et droit, bon père et bon mari... et aussi un super grand-père. N'ayez surtout pas peur de l'avenir car

vous aurez une vie difficile mais pleinement heureuse. » Antoine vient de lui faire en raccourci le récit d'une vie qui pourrait être celle de n'importe qui sans trop penser aux conséquences de telles révélations. Reste à savoir maintenant si le jeu en valait vraiment la chandelle.

« Ça va comme vous voulez, Antoine? » Antoine se retourne pour apercevoir le docteur Steiner et Martha qui se tiennent à seulement quelques mètres derrière lui l'air angoissé. « Nous ne voulions pas jouer les trouble-fêtes, ajoute Jean Louis Steiner en guise d'excuses, mais nous commençons à être inquiets. » Puis il tend sa main gantée de cuir à Georges Zcarneski. « Docteur Jean-Louis Steiner, enchanté de vous connaître Monsieur Zcarneski. Permettez-moi de vous présenter Martha Keller qui est aussi l'infirmière de notre jeune ami ici présent. » Martha se fend d'une petite révérence avant de lui adresser un sourire à damner Lucifer lui-même. « Une infirmière ? fait Georges Zcarneski essayant de cacher comme il peut des larmes qui ont tracé des sillons humides sur ses joues, et je présume que vous faites tous deux partie du même asile d'aliénés que lui, ajoute-t-il en désignant Antoine Vasseur. Je suis assez d'accord pour penser que vous ne serez pas trop de deux pour le chaperonner car je crois avoir compris que tout ne tourne pas rond chez ce garçon... pour le moins.

- Ce qu'il vous a expliqué n'est pourtant que l'exacte vérité.

- Vous essayez de me dire que vous êtes une espèce de voyant, fait Georges en ignorant Steiner pour se tourner de nouveau vers Antoine...vous m'en direz tant !

- Non, Monsieur Zcarneski, lui répond Steiner, ce qu'Antoine veut que vous compreniez c'est que tout ce qu'il vous a dit est la vérité vraie, tout ce qu'il vient de vous annoncer arrivera forcément. C'est de votre vie que parle Antoine, pas de la mienne ou de celle de quelqu'un d'autre, mais de votre vie à vous. Et forcément un peu de la sienne aussi.

- Et vous sortez d'où pour venir me raconter tout ça ?

- Martha et moi ne sommes que des survivants... des miraculés.

- Comme nous tous.

- Et quant à Antoine... Antoine sort directement de votre futur, Monsieur Zcarneski. C'est aussi simple que ça.

- De mon futur ? fait Georges semblant réfléchir à haute voix... Donc si je vous le demande, vous pouvez me donner l'heure de ma mort ?... » Antoine le regarde sans détourner les yeux, ne sachant que répondre. Il avait cru avoir pensé à tout et pourtant il ne s'était guère préparé à cette question. « Alors Antoine, puisque c'est votre prénom, j'attends... quand vais-je mourir d'après-vous ? Comprenez bien que ça m'intéresserait au plus haut point de savoir afin que je puisse m'y préparer dignement.

- Ne lui demandez pas ça, le supplie Steiner. Il le sait mais ne vous dira rien.

- C'est bon, j'en ai assez entendu pour aujourd'hui, fait sèchement Zcarneski en lui tournant le dos signifiant par là que l'entretien était terminé. Vous m'avez fait perdre assez de temps avec vos conneries. Je ne vous raccompagne pas, vous connaissez le chemin.

- Non, attendez, fait Antoine les mâchoires serrées par le conflit qui le dévore intérieurement.

- Vous avez déjà changé d'avis ? sourit Georges en s'étirant comme un chat sur la chaise longue. Vos états d'âme ne tiennent pas plus longtemps qu'un pet de nonne sur une toile cirée, dites-moi.

- Non Antoine, ne lui dites rien, supplie Steiner, si vous le faites, vous le condamnez à vivre l'enfer.

- L'enfer je connais déjà, lui répond Georges en montrant son bras mutilé, alors un peu plus ou un peu moins...

- Sa vie ne sera plus qu'un compte à rebours perpétuel, continue Steiner, il comptera chaque jour, chaque minute, chaque seconde qui le séparent de l'échéance finale. Peut-être même qu'un jour il sera tenté de faire mentir l'horloge en se mettant une balle dans la tête. C'est ça que vous voulez qu'il advienne à votre grand-père ?

- Je sais moi qu'il n'en est rien, murmure Antoine à l'oreille du docteur en le saisissant par le revers de sa veste, car n'oubliez pas d'où je viens et que je détiens certaines informations qui me laissent à penser qu'il n'en fera rien. »

Repoussant brusquement Steiner il se retourne brusquement vers Georges.

- C'est entendu, je vous donne le jour et l'heure de votre mort et vous me dites ce que je veux savoir. » A présent finies les larmes. La situation paraît amuser considérablement le grand père d'Antoine qui regarde le garçon droit dans les yeux avant de dire d'un ton froid où perce une ironie à peine voilée.

- Qui me dit que vous ne me raconterez pas de conneries.

- Rien. Il faudra me croire sur parole.

- Pouvez-vous être plus précis ?

- Que vous me croyez ou non, ce n'est pas ça le plus important. Le plus important c'est que j'ai fait tout ce chemin en pensant que vous pouviez détenir les réponses qui m'aideront à rentrer chez moi. Je suis coincé dans ce monde de merde et je commence à trouver le temps long, c'est aussi simple que ça.

- Des réponses ?... mais des réponses à quoi, Grand Dieu !

- Entre autres sur le pourquoi de ma présence ici. Voyez-vous, je me suis toujours imaginé que vous seriez en passe de m'aider. Par exemple, vous n'avez jamais entendu parler de gens venus d'ailleurs, de gens ayant voyagé à travers le temps ?

- Le quoi ? demande Georges d'un air ahuri.

- Le temps. Vous n'avez jamais croisé des gens qui tiendraient des propos bizarres en ayant un comportement étrange, demande à son tour le docteur Steiner, des gens ordinaires qui parleraient de choses... extraordinaires, incompréhensibles, dans un langage que personne ne comprend.

- Vous savez docteur, sourit Georges, le monde est rempli d'animaux étranges, l'homme n'étant pas le moindre de ces animaux. Si vous voulez vous donner la peine de regarder autour de vous, rien qu'ici ça regorge de types ayant le profil que vous venez de décrire. Vous avez là des culs de jatte, des manchots, des types qui se sont fait pousser des roues à la place des jambes, d'autres à qui on a coupé la bite et à qui ça monte au cerveau ou qui se sont fait greffer une plaque de taule pour colmater les trous dus aux éclats de shrapnels qu'ils ont pris dans la tête... trépanation que ça s'appelle, condamnés à perpète à porter un chapeau, été comme hiver. D'autres encore vivront avec des jambes ou des mains en bois et des doigts actionnés par des ficelles, comme des pantins... pas de problèmes particuliers sauf pour se branler ou jouer du violon. Heureusement pour moi, je ne suis pas musicien.

- Vous n'avez pas besoin d'être grossier pour m'expliquer ce que je sais déjà, s'énerve Steiner.

- C'est vrai, j'oubliais que vous étiez docteur, et qu'un docteur a forcément de bonnes manières et un langage châtié. Pour en revenir à nos phénomènes de foire, le langage étrange et fleuri qu'ils emploient régulièrement entre eux pour communiquer correspond également à votre attente. Vous avez aussi le langage médical qui n'est pas mal non plus. Plus les termes sont incompréhensibles et plus le toubib est doué. Surtout pour vous convaincre que tout va bien et que vous allez bientôt pouvoir toucher la pension de grand invalide de guerre à

laquelle vous avez droit. Mais si vous savez positiver tout n'est pas négatif : vous pourrez toute votre vie voyager à l'œil.

- Bref, tout ça pour me dire que vous ne savez pas ce que je fais ici, s'impatiente Antoine que l'attitude de son grand père commence à exaspérer. » La tension entre eux va bien au-delà des mots. L'un se bat pour sa survie, l'autre pour ne pas perdre pied.

- Ce que tu fais ici, lui répond Georges qui alterne vouvoiement et tutoiement sous l'effet de l'émotion, vois-tu je n'en ai vraiment aucune idée... tu dis que tu es mon petit fils et bien que toute cette histoire me paraisse proprement invraisemblable je suis enclin à te croire. Pourtant... pourtant après un examen approfondi, la seule explication logique qui me vienne à l'esprit c'est que quelqu'un t'a payé pour venir me pourrir le peu de temps qu'il me reste à faire ici. Quant à tes prédictions, tu as au moins raison sur un point : je sors à la fin de la semaine. Mais ça, pas besoin d'être devin pour le savoir car la liste des libérables est accrochée dans le hall d'entrée.

- Donc vous n'en savez rien ? En venant ici j'ai fait fausse route et je me suis planté sur toute la ligne ?!

- Mais enfin, tu espérais quoi, que je te sorte une réponse toute prête de mon chapeau ? Je ne suis qu'un homme, pas Dieu le Père. Il ne te suffit pas de traverser la France pour venir m'interroger et espérer repartir avec des réponses toutes prêtes. Je ne sais rien en ce qui te concerne et tu m'en vois le premier désolé. »

Des cris et les insultes qui fusent d'une table voisine où s'est attroupé une petite bande de joueurs de belotte viennent interrompre le silence venu mettre un terme à la discussion des deux hommes.

- Vingt et un juin 1965.

- Pardon ?

- Non, Antoine, non, ne fais pas ça, hurle Martha en se précipitant à son tour vers le jeune garçon qui l'écarte gentiment avant de la repousser dans les bras de Steiner, ne fais pas ça ou tu seras maudit et lui aussi.

- Je suis déjà maudit, lui répond Antoine en la regardant comme s'il ne la voyait pas, alors je ne vois pas ce que ça pourrait changer pour moi. » Puis il ajoute en se retournant cette fois vers Georges en oubliant à son tour le vouvoiement:

- Grand père, tu m'as demandé de te donner la date et l'heure de ta mort, alors je te la donne.

- Ne m'appelle pas grand père, je n'ai ni l'âge ni les compétences et de plus j'ai horreur de ça.

- Il faudra pourtant t'y faire un jour. Et si tu me laisses terminer, je te confirme que tu mourras au solstice d'été la nuit du 21 juin 1965, soit 72 ans jour pour jour après ta naissance. Ne me demande pas l'heure, personne ne la connaît. Au chant du coq ta femme te retrouvera mort à ses côtés le sourire aux lèvres ce qui fera dire au docteur que tu n'as pas souffert. Tu laisseras derrière toi, outre ton épouse, une fille, un gendre et deux petits-fils, mon frère aîné Franck et moi-même. Les gens diront de toi que tu étais un type bien, ce qui est la vérité.

- Tu es le diable en personne, murmure Georges en guise de réponse, le diable ou un de ses sbires.

- Ni l'un ni l'autre, juste un homme fatigué qui aimerait bien rentrer chez lui.

- Je pensais que tu étais une espèce de journaliste ?

- Oublie le journaliste, j'ai dit n'importe quoi. Et cette putain de chanson j'en ai strictement rien à battre. Je n'ai trouvé que ce moyen là pour t'approcher et je m'en excuse. Je me fous comme d'une guigne que ce soit toi qui l'ai écrite ou quelqu'un d'autre, ce n'est pas ça qui me

permettra de retrouver mon chemin. J'étais venu chercher des réponses que tu as été incapable de me fournir, mais ça j'aurais dû m'y attendre.

- Tu m'en vois désolé, vraiment.

- Pas grave, fait Antoine qui doit faire un réel effort pour masquer sa déception.

- Et tu vas faire quoi maintenant ?

- A ton avis ? Je vais continuer à chercher bien sûr, en espérant trouver un jour. » Puis il ajoute rapidement en tombant dans les bras de son grand père : « comme je te l'ai dit on se reverra dans quelques années... d'ici là porte toi bien.

- D'accord, lui répond Georges, je ne sais toujours pas qui tu es et pas certain non plus de tout comprendre, mais même si tu n'es pas celui que prétends être tu n'as pas l'air d'être un mauvais bougre et rien que pour ça je vais te parler de cette chanson dont tu sembles te foutre et on en restera là. Et pour commencer je ne te dirais pas qui l'a écrite, car je n'en sais rien. Mais il est vrai que j'y ai participé.

- Participé comment ?

- Personne ne peut imaginer ce que nous avons vécu durant ces trois années de guerre. Chaque jour que Dieu faisait nous perdions des amis qui étaient devenus au fil du temps plus que des frères. Tu connais le mot frère d'armes ? Un frère d'arme est plus qu'un frère de sang, c'est quelqu'un que tu ne connaissais pas quelques mois avant et qui veille sur ta vie comme toi tu veilles sur la sienne, avec qui tu bouffes, tu dors, qui t'épouille quand tu lui demandes, avec qui tu partages le courrier, les colis, la gagna, les corvées. Entre les offensives et les périodes de repos prises à l'arrière, le temps nous paraissait bien long et chacun aurait fait n'importe quoi pour tromper l'ennui afin de n'avoir pas à penser au lendemain. Nous étions parfaitement au courant que certains régiments éditaient des journaux* fabriqués à quelques mètres à peine des tranchées boches. Ces journaux étaient rédigés par les poilus afin de distraire les combattants et de créer par la moquerie, l'ironie et la dérision un esprit de solidarité.

**Cagna (Abri-Gourbi-Guitoune): abris léger creusé dans la terre (plus généralement dans les talus ou les murs des tranchées) souvent boisés et recouverts de terre où peuvent se réfugier les combattants en cas de pilonnage et d'intempérie. Les abris de première ligne peuvent également être dénommés "cagnas" mais c'est relativement rare, le terme s'appliquant davantage aux secondes lignes et en deçà. Le mot d'origine indochinoise a sans doute été transmis par les troupes coloniales venues de Cochinchine.*

(Source Wikipédia)

**(NDL) Ce que raconte le grand père d'Antoine est parfaitement exact. Un journal de tranchées est un type de publication conçue et éditée par les soldats et les officiers sur le front pendant la Première Guerre mondiale dès l'automne 1914, quand le front se stabilise et que la guerre de positions commence. La diversité de ces journaux est grande : journaux de blessés et de prisonniers, journaux d'unités sur le front d'Orient ou d'Italie, journaux de marins, d'aviateurs, d'artilleurs, de soldats du génie, journaux de fantassins. Ils sont le propre des armées alliées (France, Royaume-Uni, Belgique et Italie). Du côté des armées des Empires centraux, il se développe plutôt une « presse du front » à l'initiative des états-majors allemands et autrichiens, chaque armée allemande bénéficiant ainsi d'une publication de qualité, souvent illustrée et rédigée par des officiers affectés à cette tâche. Le Petit Colonial, L'Écho de l'Argonne, Le Poilu, L'Écho des marmites, Le Crapouillot sont les premiers à être créés, suivis par beaucoup d'autres, 474 selon les estimations. Ce chiffre n'est pas exhaustif, car le travail de recensement de ces feuillets n'est pas aisé à faire et la guerre a dû en détruire un certain nombre. (Source Wikipédia).*

Chacun pouvait y lire le reflet de nos préoccupations quotidiennes et pour ça on y trouvait de tout : des dessins, des pastiches, des pamphlets, des poèmes, des pensées, des charades. Les autorités militaires non seulement fermaient les yeux, mais encourageaient ce genre d'initiative. Ça servait d'exutoire aux hommes rongés par les privations, le désespoir, la misère physique tout en permettant d'avoir un aperçu en temps réel du moral des troupes et servait au GQG à évaluer la « psychologie du combattant ». Avec quelques copains de la même compagnie, nous avons alors pris la décision de laisser la part belle à la parole en éditant à notre tour une feuille de chou. C'était avec les mots que nous avions décidé de nous battre en disant ce que nous pensions, car nous en avons tous plus qu'assez de toute cette tuerie menée par une clique de généraux incapables de voir plus loin que la première rangée de barbelés et de cette engeance de profiteurs et d'embusqués planqués à l'arrière pendant que nous on se faisait trouer la peau. Nous n'étions pas des lâches, seulement des types las de voir tous ces morts s'empiler sans qu'on y puisse rien. Nous ne refusions pas de nous battre car nous étions conditionnés pour ça et parfaitement aptes à savoir où était notre devoir, mais nous refusions simplement de nous faire tuer pour rien. Nous ne refusions pas de nous battre car nous étions conditionnés pour ça et parfaitement aptes à savoir où était notre devoir, mais nous refusions simplement de nous faire tuer pour rien. L'offensive Nivelles avait largement démontré l'incapacité de ceux qui nous commandaient à trouver des solutions autres que celles déjà employées, et qui étaient directement responsables de milliers de morts en nous conduisant là où nous en sommes aujourd'hui. Avant ça il y avait eu la Marne, Verdun, la Somme et ça commençait à faire beaucoup.

- Et alors, cette fameuse chanson de Craonne*, elle intervient où ?

- J'y viens, répond Georges dont les yeux brillent d'excitation au fur et à mesure qu'il déroule cette histoire qu'il n'a jamais racontée à qui que ce soit d'autre auparavant. En fait, nous n'avons jamais su comment cette chanson est née. Mais quoiqu'il en soit elle tombait plutôt mal pour l'état-major empêtré dans des luttes de pouvoir. Les régiments russes qui se trouvaient engagés sur le front de Champagne refusaient de se battre et désiraient plus que tout rentrer chez eux pour se joindre à la révolution bolchevique qui venait juste de commencer au son de *l'internationale* tandis que les premières mutineries venaient d'apparaître au sein de certains régiments français au grand dam du GQG qui dû remettre sine die les offensives à venir. Au départ ce ne fut qu'un simple refrain de quelques mots qui tournait dans les têtes, auquel sont venus s'accrocher un, puis deux, puis trois couplets. Du jour au lendemain elle était sur toutes les lèvres et reprise comme une traînée de poudre par l'ensemble des régiments de première ligne. Tout ça, ça faisait trop pour les généraux en place qui promirent de retrouver les auteurs, sans grand succès jusqu'à aujourd'hui. Paraîtrait qu'ils ont même promis une récompense. Tu parles, une récompense !... Au fil du temps et des combats elle a été plusieurs fois débaptisée pour être rebaptisée avec quelques mots changés mais son contenu est resté intact. En fait ce sont les combattants eux même qui l'ont créée et chantée. Mes amis et moi nous lui avons simplement donné une existence presque charnelle en la mettant en forme afin qu'elle puisse rester dans la mémoire collective et parvenir intacte à nos enfants. Et si nous avons réussi, tant mieux. »

Pourquoi Antoine Vasseur sent-il qu'à ce moment précis son grand père lui ment ? Est-ce le fait que pour la première fois il baisse les yeux quand il parle de Craonne et des mutineries qui en ont découlé ? Est-ce tout simplement de la pudeur quand il évoque ses camarades morts « fusillés pour l'exemple » ou balancés par-dessus le parapet et condamnés à crever comme des chiens dans le no man's land. Ou est-ce autre chose ?...

- Je te remercie d'éclairer ma lanterne mais ça n'a plus aucune espèce d'importance maintenant, fait Antoine en tournant les talons pour rejoindre Martha et le docteur Steiner, alors salut grand père et porte-toi bien... rendez-vous en 1953. »

Salut mon gars, que Dieu te garde et fasse que tu trouves un jour ce que tu es venu chercher ici, pense Georges Zcarneski le regard embué de larmes en le voyant s'éloigner pour rejoindre ses amis qui l'attendent. On se reverra petit... Je suis à présent certain que tout ce que tu m'as dit est vrai et je sais qu'on se reverra.

CHAPITRE XXXI
Poursuite infernale...

Quelque part entre Reims et Baurieux-Mercredi 5 mai.

Il est presque 14 heures quand les cinq R16 du groupe du commissaire divisionnaire Camille Dussolier jaillissent du parking souterrain de Rockefeller. Gyrophares allumés, les voitures de la cellule action foncent à travers les rues rémoises sans tenir compte ni de la circulation ni des piétons nombreux à cette heure de la journée. Le centre-ville est avalé en un temps record, puis c'est la rue de Vesle, l'avenue de Paris, La Haubette et enfin les derniers faubourgs de Tinquieux et la Rn2 qui trace son sillon vers Paris via Soissons. Dans la voiture de tête conduite par l'inspecteur Chauvet ont pris place Camille Dussolier et les deux gendarmes nouvellement affectés à son groupe. Personne ne parle, chacun étant perdu dans ses propres pensées et surtout trop occupé à surveiller les aléas de la route. Seul Dussolier a l'air parfaitement serein. Depuis le temps que l'inspecteur Chauvet est son chauffeur attitré il a eu tout le temps de se faire à sa conduite et se dit que s'il n'avait pas été flic, sûr qu'il aurait sûrement pu devenir un excellent pilote de rallye. Jonchery une fois avalé, la cheminée de la papeterie de Courlandon ne tarde pas à apparaître sur la droite comme une tour de guet plantée sur les bords de la Vesle qui serpente quelques mètres loin. « *Bleu à autorité, répondez...* » La voix nasillarde de Chevrier qui roule en serre-file envahit l'habitacle de la R16. « *Autorité à Bleu 4, j'écoute.*

- *Patron, on a un problème.*

- *Quel genre de problème ? s'énerve Dussolier.*

- *Deux bagnoles de journalistes nous collent au train.*

- *Putain, c'est quoi ces bagnoles ? » Dussolier se dévisse le cou pour essayer d'apercevoir les deux voitures qui tentent désespérément de les suivre.*

- *Deux R16. Une RTL et une Europe n°1.*

- *Merde, grommèle Dussolier, manquait plus que ces mange-merde !*

- *On fait quoi patron ? » demande Chevrier. Dussolier consulte rapidement la carte qui traîne sur le tableau de bord. Les premières maisons de Fismes pointent leurs tuiles quand Dussolier prend sa décision.*

- *Autorité pour tous les Bleu, on met le pied dedans les gars. Si on n'arrive pas à les semer, bleu 3 et 4 vous vous en occupez. Pas question d'avoir ces deux boulets au cul.*

- *Heu, patron... on peut aller jusqu'où ? demande Bleu 4.*

- *Démerde-toi, je veux rien savoir... tire dans les pneus si nécessaire. » Un moment de silence puis : « que je tire dans les...*

- *Pour Bleu 1 et 2, on rentre dans Braine direction Vailly. Arrivés sur place vous prenez position autour de l'objectif et attendez les ordres. Terminé ! »*

A présent le cortège roule à tombeau ouvert sur la Rn2 en slalomant au mépris de toutes les règles du code de la route entre les camions et les voitures qui s'écartent prudemment en apercevant la lumière bleue des gyrophares. En arrière du convoi, Bleu 4 commence à décélérer, laissant les deux voitures des radios les plus écoutées de France un instant distancées leur recoller au train. Arrivé à hauteur du carrefour de la papeterie de Courlandon, bleu 3 freine brutalement pour s'engager sans clignotant à droite sur la D30 direction Romain, immédiatement suivi par Bleu 4. Surprises par la manœuvre, les deux voitures suiveuses se retrouvent en perdition. Le chauffeur de la première donne un coup de volant désespéré afin d'éviter de venir s'encaster dans l'arrière de Bleu 4. La manœuvre est tellement brutale que la R16 qui commençait à les coller d'un peu trop près tanguait de

l'arrière, accroche le bas-côté arrachant une borne kilométrique au passage et part en tonneaux dans un grand bruit de ferraille et de verre brisé. Le chauffeur de la seconde voiture tente de se faufiler entre le cadavre de la première R16 qui gît à présent sur le toit et le fossé rempli d'eau et de boue pour venir mourir moteur calé au milieu de la route. Surpris, un semi-remorque chargée de bottes de paille arrivant en sens inverse doit freiner brutalement pour tenter d'éviter la collision. Tandis que le tracteur part en dérapage l'ensemble se met en portefeuille et le 40 tonnes vient terminer sa course dans une cour de ferme au milieu des poules et des canards qui s'envolent partout dans un nuage de plumes et de duvets en caquetant à la mort. Le tout n'a pas duré plus de dix secondes que déjà un premier bouchon commence à obstruer la nationale 2 dans les deux sens. Les automobilistes, dont certains encore sous le choc, arrêtent leurs véhicules n'importe comment pour porter secours aux journalistes restés coincés dans l'épave retournée de la R16 RTL.

« Merde », fait l'inspecteur Chevrier de bleu 4 en regardant le carambolage à travers son rétroviseur. Sans ralentir les deux véhicules de la cellule spéciale enquillent la D 30, décolle l'un après l'autre sur le passage à niveau de la ligne Ferté-Milon-Longwy à tombeau ouvert, traversant Courlandon puis Romain sans beaucoup lever le pied. « Espérons que la casse se limitera à de la tôle froissée, fait Patrick Dupont à l'adresse de son voisin, je ne te raconte pas ce qu'on risque de prendre s'il y a des blessés.

- *Autorité à bleu 3 et 4... Vous en êtes où ? A vous*, crache soudain la radio.

- Ici bleu 3... on s'est débarrassé des deux morbacs mais il y a de la casse. La manœuvre a provoqué un carton monstre. On est en train de rejoindre Vailly comme prévu. A vous.

- *Ok... On s'en tient au plan prévu... terminé.*

« Ce n'est pas possible Denis, l'enquête vient juste de démarrer et on a déjà ces cons de journalistes au cul. Ils lisent dans le marc de café ou quoi ? » A bord de la première voiture, le commissaire divisionnaire Camille Dussolier ne décolère pas. L'inspecteur Chauvet rentre la tête dans les épaules et se concentre sur la conduite en attendant que passe l'orage. « J'en sais rien, patron. Quelqu'un a dû les renseigner.

- Ouais, ben si je tiens ce fils de pute il aura de mes nouvelles. » L'inspecteur Chauvet enfonce à fond la pédale d'accélérateur. La voiture fait un bond en avant, suivie immédiatement par bleu 1 et 2. A l'arrière du véhicule qui fonce à travers la campagne l'atmosphère n'est pas des plus sereines. Le maréchal des logis chef Michel Kieffer et Laurent Tellier secoués de tous côtés, ballottés au gré des virages pris pied au plancher par l'inspecteur Chauvet se cramponnent comme ils peuvent aux poignées de courtoisie.

- On arrive patron, fait Chauvet en ralentissant devant le panneau marqué *Baurieux* planté devant un groupe de bâtisses isolées.

- C'est à gauche, lui indique Laurent depuis la banquette arrière. » Sans se préoccuper de bleu 1 et 2 qui font ce qu'ils peuvent pour l'éviter Chauvet freine brutalement avant d'enclencher la marche arrière et de reculer sur une vingtaine de mètres pour s'enfiler dans une petite rue mal pavée qui débouche sur la place de l'église dominant le reste du village.

- C'est cette maison fait Laurent en désignant le petit corps de ferme aux volets clos. D'ailleurs c'est bizarre que tout soit fermé à cette heure.

- Vous êtes certain que c'est là ? lui demande Dussolier.

- Affirmatif ! Nous sommes venus l'autre jour pour entendre Patricia Vasseur. » Dussolier se saisit du micro de la radio pour donner ses instructions. « Autorité à bleu 1 et 2. On est arrivé. Jacques tu expédies deux gus faire le tour de l'isba et bloquer les issues s'il y en a. JP tu envoies trois de tes mecs pour pénétrer dans la maison. Mais faites bien attention, cette

baraque a l'air trop calme. Ce silence ne me dit rien qui vaille... Jacques tu me suis. » En prenant soin de refermer doucement les portières sans les faire claquer, les hommes de Dussolier se glissent un à un sans bruit hors de leurs véhicules pour prendre position. « Tu laisses un homme ici pour couvrir nos arrières et assurer les vacations radio », fait Dussolier à Jean Pierre Murat avant de s'extraire à son tour de la R16 pour se diriger vers le portail gardé par deux des hommes de la seconde équipe qui attendent l'ordre d'entrer.

« OK les enfants, on y va », ordonne Dussolier en vérifiant son arme de service avant de la glisser dans son dos. Les deux inspecteurs qui n'attendaient que ça pénètrent tour à tour dans la petite cour avant d'arriver devant la porte d'entrée qui n'offre aucune résistance. Puis toujours suivis par son collègue ils pénètrent dans le couloir en hurlant: « *police ! Que personne ne bouge !* » Quelques instants plus tard, le commissaire divisionnaire suivi par les deux gendarmes arrive dans le salon où un autre de ses hommes lui dit la mine sombre en lui désignant le corps qui gît en travers du canapé : « c'est Stamford patron.

- Merde de merde », fait Dussolier en l'écartant sans ménagement. A la vue du cadavre Dussolier a un moment de flottement. Ce rebondissement le prend de court, compliquant encore un peu plus la situation. Mais il se reprend vite et s'adresse à Jacques Driffort d'une voix où perce l'exaspération.

« Jette un œil. Tu as trois minutes pour me dire ce que tu en penses. Toi Jean Pierre tu rassembles tout le monde, et vous me ratissez tout ce foutu bled en bagnole. Bien que je n'y croie guère il se peut que les types qui ont fait ça soient encore dans les parages. Et faites gaffe ils sont dangereux. »

Tandis que les hommes encore présents dans la pièce évacuent les lieux, le commissaire divisionnaire se penche dans le dos de Jaques Driffort en train d'examiner la dépouille de Stamford. « Alors ?...

- Alors ? Alors ce type s'est fait fumer il y a moins de deux heures... flingué de deux coups de .44 à bout portant, je dirais un mètre, deux au plus. Le premier tiré en pleine poitrine l'a cloué au dossier du canapé, le second lui a traversé la gorge. Ça a dû le surprendre, vu qu'il n'a pas esquissé le moindre geste de défense et qu'il aurait pu, vu qu'il a un fusil chargé sur les genoux. » Tout en parlant, il se déplace vers le mur de briques situé derrière le sofa pour désigner l'impact qui a provoqué un éclat gros comme le poing. «... Puis la balle est allée se fichier ici en explosant le cadre. Comme le mur est en briques le projectile n'a pas pu pénétrer. Mais si on cherche un peu, on doit pouvoir le retrouver quelque part dans la pièce.

- Peut-être, l'interrompt Dussolier, mais laissons faire le labo on n'a pas le temps pour ça. Et c'est tout ?

- Non. Je suis à peu près certain que ce n'est pas un professionnel qui a tiré, ça c'est du boulot de sagouin. Un pro lui aurait mis d'emblée une bastos dans le crâne et basta. Je mettrais ma main au feu que Monsieur Stamford a été flingué sous le coup de la colère. Une discussion qui tourne mal ou quelque chose du genre.

- Ouais, mais ça ne nous dit pas où est passé Vasseur, fait Laurent Tellier.

- Sûrement avec son frère, répond Camille Dussolier... Stamford a sorti Vasseur de l'hôpital pour l'emmener quelque part loin d'ici. Pour des raisons qui m'échappent ils ont fait un crochet chez son frère Franck mais la petite réunion a tourné court. Pour une raison que l'on ignore, un des deux frangins a buté Stamford qui n'a rien vu venir, puis ils se sont tirés.

- Pour aller où ?

- Sûrement à la recherche de son ex-femme et de son gosse. Je ne suis certain de rien mais c'est la seule option crédible.

Des pas lourds traversent la cour tandis qu'une voix excitée retentit. « Patron, on vient de retrouver leur voiture dans la rue... vide, bien sûr.

- Bon pas la peine d'insister ils ne sont plus ici, fait rageusement Dussolier. Bon, tout le monde en bagnole, on fonce chez les beaux-parents. Quelqu'un à l'adresse ?

- On va vous y conduire, lui répond Laurent.

- Ok, alors on y va !... Denis, contacte la gendarmerie, qu'ils envoient du monde ici pour faire les constatations. Allez, GO, ajoute-t-il, on bouge. » Les hommes reviennent au pas de course pour s'engouffrer l'un après l'autre dans les véhicules qui redémarrent sur les chapeaux de roue en direction de Vailly où les attend déjà la première équipe. Stamford exécuté, la course contre la montre est engagée. Mais contre qui ? Contre Vasseur qui semble être devenu totalement incontrôlable ou pire, contre Debacker et son indien fou ?

CHAPITRE XXXI

Dans l'impasse...

Domicile des parents de Patricia Vasseur-Mercredi 5 mai-15h30.

« Mais puisque je vous dis que nous ne savons rien !... Il faut vous le dire sur quel ton, monsieur le commissaire ? » L'homme ne semble pas être d'un abord facile et lorsqu'il s'exprime la voix calme et douce, presque glaciale, prend des intonations menaçantes. Bien qu'approchant les quatre-vingt ans, le corps légèrement voûté a gardé toute sa souplesse lorsqu'il se déplace dans le salon du pavillon cossu qu'il occupe seul avec son épouse depuis que leur fille Patricia a quitté le cocon familial. Le cheveu rare coupé en brosse souligne un visage bronzé taillé à coup de serpe que traverse une cicatrice qui descend de l'oreille gauche pour aller se perdre dans le col de la chemise soigneusement cravatée. Les yeux aux iris jaunes lui donnent l'air du prédateur toujours prêt à fondre sur sa proie. Instinctivement le commissaire divisionnaire Camille Dussolier marque un temps d'arrêt, ne sachant pas comment aborder le vieillard qui le domine du haut de sa stature imposante d'ancien baroudeur. Pour se donner le temps de la réflexion il se retourne vers Michel Kieffer et Laurent Tellier qui lui collent aux basques comme le sparadrap sur le pouce du capitaine Haddock dans *le sceptre d'Ottockar*, cherchant de leur part un soutien quelconque qui n'arrive pas.

- Nous sommes bien d'accord Monsieur Duchenne, finit par dire Michel Kieffer, mais comprenez-moi bien. Je suppose que vous écoutez la radio, que vous lisez les journaux et que vous regardez la télé ?

- Comme tout le monde.

- Vous êtes donc au courant de ce qui s'est passé la nuit dernière au CHRU de Reims ? Ne me dites pas non, l'histoire tourne en boucle dans tous les médias de France et de Navarre. » Edmond Duchenne choisit de se murer dans le silence, attendant la suite. Dussolier et Kieffer sont parfaitement conscients qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que la conversation s'envenime, car l'homme qu'il a devant lui est visiblement un dur de dur au passé plus que trouble. Le dossier des RG que s'est fait communiquer l'inspecteur Chauvet avant qu'ils ne partent est suffisamment éloquent et parle pour lui. Dussolier décide donc de ne pas prendre le vieil homme de front. Le temps presse, il faut que l'autre lui réponde, et vite. Dussolier soupire et continue.

- Je suis à la recherche des deux fugitifs échappés la nuit dernière de l'hôpital de Reims, faisant un mort et un blessé grave. Le premier que vous connaissez parfaitement se nomme Antoine Vasseur et le second qui a été retrouvé mort au domicile de votre fille Patricia et de son mari Franck se prénomme Amos Stamford. Nous soupçonnons cet homme d'être un criminel notoire, de tremper dans des histoires louches et d'avoir entraîné Antoine avec lui. Par contre ce que nous ne savons pas c'est la raison pour laquelle Antoine et Stamford se sont présentés la nuit dernière au domicile de son frère Franck et de votre fille et surtout dans quelles circonstances Stamford y a trouvé la mort. Vu le contexte général de cette affaire et les liens pour le moins bizarres qui relient votre fille et les deux frères tout me porte à croire qu'ils se sont le plus logiquement du monde retrouvés ici. Ensembles ou séparément, à vous de me le dire.

- Je n'ai strictement rien à vous raconter.

- Dommage, fait Dussolier d'un air peiné, vraiment dommage qu'un type tel que vous, un ancien officier parachutiste plusieurs fois décoré pour sa conduite exemplaire au feu refuse d'aider la police à retrouver des criminels.

- Je connais Antoine et Franck depuis qu'ils sont gamins, lui répond l'ex officier d'un air buté, ce ne sont pas des criminels.

- Joker pour les frangins... mais pour Amos Stamford nous sommes sûrs de notre coup. Ce nom ne vous dit rien ?

- Inconnu au bataillon. Et d'abord comment savez-vous pour ma carrière militaire ?

- Simple, lui répond Dussolier en prenant le dossier que lui tend Michel Kieffer, nous sommes policiers, ne l'oubliez pas. Et ça - il lui agite ostensiblement le dossier devant le visage fermé de son interlocuteur -, ça c'est le dossier que nous ont gracieusement communiqué les RG. Je vous lis ?...

- Pas la peine, je connais par cœur.

- D'accord, alors je vais vous lire la version courte ...

... Edmond Duchenne, ancien pupille de la nation, né le 28 février 1903 à Moulin les Metz... Père tué à Verdun en 1916 au lieu-dit le fort de Tavannes. Décide de rejoindre la résistance en 1943. D'abord agent de liaison il se trouve retenu au maquis des Glières en Haute-Savoie le 26 mars 1944 lorsque les troupes de la Wehrmacht appuyées par la milice et l'aviation donnent l'assaut. Laissé pour mort sur le terrain, il parvient avec l'aide de paysans locaux à passer en Suisse avant de rejoindre les forces françaises libres de De Gaulle à Londres. Engagé dans la 2^{ème} DB du Tellier Leclerc il est blessé une première fois au visage devant Strasbourg puis devant Mannheim. Rapatrié sanitaire avant d'être promu lieutenant et décoré pour faits d'armes exceptionnels il gardera de sa première blessure une cicatrice qui lui vaudra de la part de ses hommes le surnom de Scarface. A la fin de la seconde guerre mondiale il rejoint le 23^{ème} régiment d'infanterie coloniale à Villingen en Allemagne alors commandé par le capitaine Marcel Bigeard. C'est le début d'une longue amitié entre les deux hommes qui ne se démentira jamais. Joli parcours dites-moi, fait Dussolier sincèrement admiratif en prenant les deux gendarmes à témoin, Monsieur Duchenne est un authentique héros... bon je continue... Désigné pour participer au corps expéditionnaire en Indochine, son régiment débarque à Saïgon le 25 octobre 1945 et participe jusqu'en mars 1946 aux opérations de pacification en Cochinchine. Le 8 mars 1946, un détachement de la 2^e DB dont il fait partie comme officier de renseignements, débarque à Haïphong au Tonkin. Devant la débâcle annoncée de l'armée française il se radicalise dans ses convictions en se portant volontaire pour toutes les missions dangereuses, notamment en Cochinchine du nord, dans le golfe du Tonkin ainsi qu'aux frontières de la Thaïlande, du Laos et du Cambodge. Promu au grade de capitaine il saute à la suite du commandant Bigeard à la tête du 6^é BCP sur le zone de saut "Anne Sophie" au nord-ouest de Diên Biên Phu alors que le sort de la bataille est déjà scellé. Le 2 mai 1954, après avoir détruit ses armes et le peu de munitions restantes, il est le dernier officier encore valide à quitter Eliane 4 en emmenant ses blessés et les hommes encore en état de combattre pour rejoindre sous le feu ennemi Eliane 3 qui tombe à son tour quelques heures plus tard sous les coups de boutoir de l'ennemi. Edmond Duchenne restera prisonnier dans un camp de rééducation durant quatre mois avant de retrouver le sol français. Cité à l'ordre du mérite pour bravoure et fait d'armes devant l'ennemi, officier exceptionnel d'intelligence et de courage etc. etc.

- Et c'est tout ? demande Edmond Duchenne plus goguenard que jamais.

- C'est tout oui, soupire Dussolier en grimaçant un sourire avant de refermer le dossier. Joli palmarès, dites-moi. Et édifiant...je confirme : vous êtes un authentique héros.

- Peut-être, mais ça ne fait pas de moi un criminel pour autant.

- Qui vous dit le contraire, Monsieur Duchenne ? Je vous respecte, vous et vos états de service pour ce que vous êtes et pour ce que vous avez accompli. La France manquera d'hommes tels que vous, c'est certain. Cependant, mettez-vous un instant à ma place... cette affaire a déjà fait deux morts et ce n'est peut-être pas terminé. Je n'ai que vous comme piste, alors vous ne me laissez guère le choix. Je vous repose donc deux questions. La première est : que sont-ils venus faire chez vous la nuit dernière et la seconde : où sont-ils allés ? » A force de s'être fait botté le cul sur tous les terrains d'opération où la France était engagée depuis presque quarante ans, l'ex lieutenant Duchenne a appris à jauger les hommes. Et celui qui se tient en face de lui ne lui dit rien qui vaille.

« Ça suffit Edmond, dis-leur ce qu'ils veulent savoir, qu'ils aillent au diable, qu'ils quittent cette maison. » Surpris les quatre hommes se retournent d'un bloc. Un long manteau d'hiver surmonté d'un chapeau dégoulinant de pluie et portant un cabas chargé de provisions dans chaque main s'encadre à contre-jour dans l'entrebâillement de la porte d'entrée. La voix aigrelette accentue encore le côté fragile de l'apparition. « Mon épouse, fait Edmond Duchenne en baissant le regard pour la première fois.

- Enchanté Madame, salue le commissaire en prenant l'air le plus aimable possible... commissaire Divisionnaire Camille Dussolier.

- Je me fiche de savoir qui vous êtes, répond la petite silhouette en rentrant cette fois dans la pièce à petite pas nerveux, je veux que vous sortiez de chez moi...

- Solange, tu veux bien te calmer s'il te plaît ? Ces messieurs sont là pour Patricia et Franck. Alors tu vas aller dans ta chambre, et te reposer un peu. J'irai te voir tout à l'heure. » A l'évocation du prénom de sa fille, les traits du visage de sa femme se radoucissent. Elle tire une chaise à elle sur laquelle elle s'effondre en larmes et en se prenant la tête dans les mains elle se met à murmurer :

- Patricia... qu'est-il arrivé à Patricia ?... Et au petit ?

- Rien du tout, répond Camille Dussolier déboussolé par la fragilité et les larmes de Solange Duchenne, je vous assure qu'ils se portent bien. Par mesure de précaution nous allons demander à la gendarmerie d'exercer une surveillance discrète devant leur domicile.

- Alors pourquoi êtes-vous ici ? Je vous supplie de me répondre », sanglote-t-elle en regardant les policiers d'un regard implorant tandis que la grande carcasse d'Edmond Duchenne se tasse un peu plus.

- Calme-toi ma chérie, j'allais tout expliquer à ces messieurs lorsque tu es arrivée.

- M'expliquer quoi ? demande Dussolier soudainement sur la défensive.

- Eh bien voilà, fait Edmond Duchenne après un moment d'hésitation. Des hommes sont passés tôt ce matin. Comme vous ils étaient à la recherche d'Antoine et de Franck.

- Et vous attendiez quoi pour nous mettre au courant ?

- Excusez-moi, mais cette histoire me dépasse. Je n'arrive pas à comprendre ce qui nous arrive. Je sais, j'ai eu tort de ne pas vous le dire tout de suite, mais il faut me comprendre aussi.

- Et ces hommes, qui étaient-ils ? Vous pourriez nous les décrire ?

- Ils ont voulu se faire passer pour des policiers, mais je n'ai pas mordu à l'hameçon.

- Pourquoi dites-vous ça ?

- Chez nous les policiers que je connais ne portent pas de plumes et n'enquêtent pas déguisés en indien.

- Big Kniffe is back, ne peut s'empêcher de murmurer Michel Kieffer à l'adresse de Laurent.

- Ces hommes, ils étaient combien ?

- Je n'en ai vu que deux, l'indien et un grand gaillard d'une quarantaine d'années, plutôt beau gosse. Mais vous dire combien ils étaient exactement, je n'en sais rien. Ils sont repartis dans une Citroën CX, alors ils étaient peut-être plusieurs, allez savoir.
- Ils vous ont menacé ?
- Pas directement, mais tout dans leur comportement indiquait que leur visite n'avait rien d'amicale.
- Bien ! Vous pouvez nous les décrire ? » L'ancien officier marque un temps d'arrêt et fronce les sourcils, essayant de se remémorer la scène. « Le premier qui semblait être le chef avait une allure des plus convenables, entre officier et gentlemen si vous voyez ce que je veux dire. Il avait des manières affables d'aristocrate fin de race et s'exprimait dans un français excellent quoique un peu daté. Pour tout vous dire l'ensemble sentait un peu la naphthaline.
- Et l'autre ?
- L'indien semblait de loin le plus dangereux des deux avec un vrai regard de serpent. Le plus impressionnant était le couteau qu'il portait à la ceinture. Je n'ai jamais vu une telle arme. Je suis à peu près certain qu'il aurait pu s'en servir sans aucun état d'âme. Ils m'ont posé des questions auxquelles je n'ai pas su répondre au sujet d'Antoine et de son frère, avant d'inspecter le rez-de-chaussée et de repartir comme ils étaient venus.
- Ils sont visité les étages ?
- Non !
- Ils ressemblaient à ça ? demande Michel Kieffer en sortant deux photos anthropométriques de sa poche avant de lui mettre sous le nez. « Oui, ce sont bien eux », répond Edmond Duchenne d'une voix blanche après avoir jeté un coup d'œil rapide aux deux clichés. « Et ils voulaient quoi exactement, demande à son tour le commissaire Dussolier.
- Je vous l'ai dit, ils recherchaient Antoine et son frère.
- Ils vous ont dit ce qu'ils leur voulaient ?
- Non, mais sûrement pas du bien.
- C'est votre impression ?
- Oui ! Je sais encore reconnaître des tueurs quand j'en rencontre. Remarquez que ça m'arrive quand-même de moins en moins. Vailly sur Aisne n'est quand même pas Macao. » A la répartie pleine d'humour du vieil homme Dussolier ne peut s'empêcher d'esquisser un petit sourire, sourire partagé par les deux gendarmes qui essaient de garder leur sérieux.
- Parlons-en un peu des deux frères, reprend Dussolier. Eux aussi sont venus chez vous la nuit dernière ?
- Oui !
- Eh bien, racontez-nous ça. » Avant que son mari ne puisse répondre Solange Duchenne prend la parole. A présent que la crise de nerfs semble s'être en partie estompée c'est d'une voix plus calme qu'elle prend le temps de s'expliquer.
- Nous savions depuis pas mal de temps déjà que le couple de Patricia battait de l'aile. Ça s'est déjà produit et quand ça va trop loin entre eux, elle prend le petit et vient passer la nuit chez nous. Franck n'est pas un mauvais garçon et les disputes durent rarement plus d'une journée. Et ma fille n'est pas rancunière.
- Et cette fois-ci la dispute concernait le retour d'Antoine ?
- Oui !... Dès que nous avons appris la nouvelle nous avons su que ça se passerait mal. Elle a épousé Franck, mais c'est toujours Antoine qu'elle aime. Ça peut paraître bizarre, mais c'est comme ça. Mais cette fois-ci ça semblait différent.
- En quoi était-ce différent ?

- Lorsqu'ils sont arrivés l'autre soir Franck paraissait affolé et Patricia complètement terrorisée. Mathieu était en larmes, lui qui ne pleure pratiquement jamais. D'habitude c'est un petit garçon plutôt calme, mais là... » La voix se brise à nouveau dans un sanglot. Tandis que les larmes embuent ses yeux, elle renifle bruyamment en s'excusant avant de sortir un mouchoir brodé de la poche de son manteau qui dégouline toujours sur le parquet ciré.

- Quand je lui ai posé la question, Franck n'a rien voulu me dire et ma fille n'a pas desserré les dents. D'ailleurs, je ne les ai pratiquement pas vus de la soirée. A peine arrivée elle est allée coucher le petit et n'est pas redescendue. Moi j'ai fait de même. Ce matin quand je me suis levée ils étaient déjà repartis.

- Vous dites que vous n'avez rien entendu des événements qui se sont déroulés chez vous cette nuit, insiste Kieffer. Vous prenez des tranquillisants pour dormir ? » Solange Duchenne acquiesce tandis que son mari prend le relais de son épouse : « la dispute au sujet d'Antoine n'explique pas tout, il y avait autre chose. On aurait dit qu'ils avaient peur.

- Peur de quoi, demande Michel Kieffer.

- Pas de quoi mais plutôt de qui », murmure Edmond Duchenne dans un souffle.

Visiblement si Solange ne comprend pas le sens de la question posée à son mari, elle ne comprend pas plus le sens de sa réponse et lui jette un regard implorant qu'il feint d'ignorer en détournant les yeux. Il ne faut pas être devin pour s'apercevoir qu'il vit mal le fait d'avoir menti à son épouse. Ses mains agitées de tremblement nerveux, c'est pourtant à elle qu'il s'adresse sans oser la regarder en face. Cet homme qui a toujours mené sa vie en combattant dépose cette fois les armes aux pieds de son épouse. Ce qu'il reste de l'officier si sûr de lui se fissure sous les coups de boutoir du destin qui lui fait cadeau d'une histoire qui le dépasse. C'est d'une voix brisée par l'émotion qu'il explique ce qu'il tentait si maladroitement de cacher à sa femme.

- Je n'ai pas voulu te réveiller... Et surtout éviter de t'inquiéter. Je me suis dit que tu apprendrais tout ça bien assez tôt.

- Apprendre quoi, Edmond ? Me crois-tu sénile au point de ne plus rien comprendre à rien ? Même si tu n'en parles jamais, je sais que je suis malade... malade mais pas encore assez folle pour ne pas m'apercevoir quand tu mens. Alors je t'en supplie, cesse de vouloir à tout prix me protéger et explique moi ce qui te tourmente comme ça et ce que tu as jugé bon de me cacher. » Sa voix se brise à nouveau sous l'emprise du chagrin et de la colère mélangés. « Si les enfants courent un quelconque danger, reprend-t-elle, j'aimerais que tu me le dises en face. Je préfère l'entendre de ta bouche plutôt que de celle d'un étranger. »

Camille Dussolier intervient de nouveau. « Votre femme a raison, Monsieur Duchenne, je pense qu'il est grand temps que vous nous disiez ce qui s'est réellement passé la nuit dernière. » D'une voix épuisée par la fatigue et l'émotion, l'ancien officier commence à raconter la suite des événements qui ont transformé sa dernière nuit en cauchemar. « Franck, Patricia et Mathieu sont arrivés vers 20 heures hier-soir. Ma fille est montée coucher le petit et n'est pas redescendue. Mon épouse les a suivis. Nous avons bu un verre ou deux avec Franck puis il est reparti vers 21 heures hier-soir.

- Il vous a expliqué le motif de la dispute ?

- Cette fois il ne s'agissait pas de dispute, mais plutôt d'un sauve-qui-peut.

- Il vous a semblé comment ? Je veux dire nerveux, affolé ?

- Terrorisé... Tout simplement terrorisé. » Edmond Duchenne s'interrompt un instant avant de reprendre avant de poursuivre. « puisque vous semblez en savoir long sur moi, vous savez que j'ai passé ma vie à combattre. Le regard qu'avait mon gendre hier-soir je le connais trop bien, c'est le même que celui des hommes que je menais au combat... ou de ceux qui

viennent de traverser l'enfer et qui en sont revenus. Il serait monté à l'assaut d'une tranchée adverse qu'il n'aurait pas été plus terrifié.

- Il vous a expliqué le motif d'une telle peur ?

- Non, mais j'ai vite compris que ça avait un rapport avec le retour de son frère et qu'il était venu mettre sa famille à l'abri.

- A l'abri de quoi ?

- Il ne m'a pas dit. Je me souviens juste des paroles qu'il a prononcées avant de partir.

- Eh bien dites-nous, s'impaticente cette fois encore Dussolier.

- Il m'a dit : « *Edmond, je vous demande de me pardonner. Antoine est revenu et cette fois ça va trop loin. Surtout ne me posez pas de questions et prenez soin de Patricia et du petit. Dites-leur que je les aime et qu'ils sont toute ma vie* ». Puis il est reparti... il serait d'ailleurs plus approprié de dire qu'il s'est enfui. En remontant dans sa voiture il m'a fait un petit signe de la main et j'ai croisé son regard. J'ai compris que c'était en fait un signe d'adieu.

- Et vous n'avez pas essayé de le retenir ?

- A quoi bon !... J'ai bientôt quatre-vingt ans et je ne suis plus celui que j'ai été autrefois... Et puis pour tout vous dire j'étais plutôt soulagé qu'il parte. Seuls ma fille et mon petit fils ont de l'importance, pour le reste, que la famille Vasseur se débrouille sans nous. » La dernière phrase semble mettre un terme final à la conversation.

- Je vous trouve un peu dur.

- Non, je dis tout haut ce que d'autres pensent tout bas. Depuis qu'Antoine a disparu, ma femme et moi vivons un véritable calvaire. Il a d'abord fallu tenter de faire le deuil d'Antoine. Sans un corps à mettre en terre ça reste un exercice extrêmement délicat, tous les psychanalystes vous le diront. Ensuite ça a été la dépression de Patricia et son internement à Merfy. Quand elle et Franck se sont remis ensemble, au début ça semblait marcher plutôt bien, mais c'était l'arbre qui cachait la forêt car l'état de grâce n'a pas duré bien longtemps. Difficile de vivre en permanence avec un fantôme sur l'épaule.

- Je pensais que c'était Franck plutôt qu'Antoine qu'elle aimait.

- Peut-être, mais ça c'était avant, avant que Franck ne commence à déconner et à fricoter avec la fille Petit. C'est pourtant un type bien, mais l'ambition l'a rendu fou. A l'époque il ne voyait que ça : le fric, le fric et encore le fric... et la position sociale qui va avec. L'ambition démesurée, le pognon et les histoires de fesses ça ne fait jamais bon ménage et au final on voit ce que ça donne. Ce n'est pas avec de tels principes qu'on construit une vie. Quand Patricia a été mise devant le fait accompli, ça a été terminé. Ma femme vient de vous dire que Patricia n'est pas rancunière et c'est là qu'elle se trompe car contrairement à Franck elle, elle a des principes. Et puis Antoine a su la jouer fine... Et enfin il y avait Mathieu.

- Vous saviez qu'Antoine n'était pas son père ?

- Tout le monde le savait. C'était devenu le secret de Polichinelle et ça a suffisamment fait de gorges chaudes dans Baurieux et sa région. Croyez-moi, tout le monde en a souffert et Mathieu sûrement plus qu'un autre. Les gamins ne sont pas tendres entre eux et je n'ose même pas imaginer ce que le gosse a dû entendre dans la cour de récréation.

- A part la disparition d'Antoine et les débuts difficiles de leur couple ils ont eu d'autres problèmes ?

- Des problèmes ils en ont eus, bien évidemment. Vous savez, les ennuis n'arrivent jamais seuls. Quand ils ont décidé d'un commun accord de monter leur boîte de nettoyage d'autres soucis sont très vite apparus. Aucune étude de marché sérieuse n'avait été faite et les clients étaient rares. Et surtout ils ne possédaient pas la trésorerie suffisante. La SARL a été montée

avec le minimum légal, alors qu'est-ce que vous voulez fiche avec ça quand vous ne possédez pas le cash-flow nécessaire et que le peu de clients que vous avez vous paient à la lorgnette, quand ils vous paient... L'année dernière la SOREPAF qui était leur plus gros donneur d'ordre a mis la clé sous la porte en leur laissant pour 150 000 francs d'impayés. C'est là que les vrais problèmes ont commencé. Ça a démarré par les charges qu'ils ne payaient plus, puis les salaires et enfin le compte au garage du coin fermé. Quand vous avez cinq employés et autant de véhicules à faire tourner ça fait désordre. Plus de gasoil pour vous déplacer, plus de boulot, c'est aussi simple que ça. Heureusement pour tout le monde que j'ai plutôt bien négocié mon retour à la vie civile en me reconvertissant dans la vente de matériel agricole. J'ai revendu mon affaire à mon principal concurrent il y a presque dix ans en réalisant au passage une jolie plus-value financière, alors devinez qui a mis la main à la poche ? Toujours le même... et ce n'était pas la première fois. Il faut vous dire aussi que le père de son ex-femme s'est bien chargé de savonner la planche. Les établissements Petit sont une des plus grosses boîtes du coin et le père Petit est devenu un notable important au fil des années avec ses entrées partout. Il a toujours eu des visées politiques, surtout du côté du conseil général et les déboires de sa fille n'arrangeaient pas les choses. Ici tout se sait et ce qu'on ne sait pas on l'invente. Toutes ces histoires ont commencé à me miner le moral et n'ont pas amélioré l'état de santé mentale de ma femme. Le plus grave c'est qu'au milieu de tout ça il y a Mathieu. Ce n'est pas parce que c'est un enfant calme qu'il se fiche de tout. Ces derniers temps leurs disputes se faisaient de plus en plus fréquentes et bien qu'ils essayaient de le protéger du mieux qu'ils le pouvaient, nous voyions bien que ça le perturbait. Le carnet scolaire est devenu d'une année sur l'autre une vraie catastrophe, à tel point que la directrice a convoqué les parents pour essayer de comprendre.

- Et dernièrement, il s'est mis à refaire pipi au lit », ajoute Solange d'un air désespéré en essayant de contenir ses larmes.

Le silence s'est de nouveau invité, juste troublé par les reniflements de madame Duchenne et le bruit des hommes qui font le pied de grue dans la rue en essayant de tuer le temps comme ils peuvent. Sur les ordres de leurs chefs de groupes respectifs ils ont sécurisé la rue principale ainsi que les rues adjacentes avant d'établir un turn-over jusqu'au café de la place qui les accueille à bras ouverts, trop heureux de profiter de l'aubaine. Car enfin, il semble se passer quelque chose dans ce gros bourg de l'Aisne où le seul événement important reste la même fête du village chaque année au même mois de juin. Poussés par la curiosité et les voitures aux gyrophares bleus garées n'importe comment sur les trottoirs, les habitants viennent aux nouvelles par petits groupes que les hommes de Dussolier essaient de disperser gentiment mais fermement. Les commentaires pas toujours aimables vont bon train tandis que dans le pavillon des Duchenne l'interrogatoire poursuit son cours.

- Vous n'avez pas pensé à appeler la gendarmerie ?

- J'aurais bien aimé, mais les télécom font des travaux importants dans le village et les lignes étaient en dérangement.

- Donc vous êtes allés vous coucher ?

- Non, je n'aurais pas trouvé le sommeil de toute façon. J'avais comme un bizarre pressentiment. Je ne saurais vous dire pourquoi mais je sentais que la nuit n'était pas terminée et qu'il allait se produire d'autres événements. La suite m'a donné raison.

- Vous êtes armé ? demande Kieffer.

- Juste un superposé pour faire du ball-trap de temps à autre. J'ai banni tout le reste. Mais hier soir je l'avais ressorti à toutes fins utiles.

- Bien, soupirez Dussolier, parlez-nous un peu de l'arrivée de Franck et de son frère. Ça s'est passé comment? Vous dites que vous ne dormiez pas, alors où étiez-vous ?
- Je sommeillais sur le canapé du salon. Un peu après trois heures j'ai entendu une voiture s'arrêter devant chez nous et des claquements de portières. Presque immédiatement j'ai vu la lumière de la terrasse s'allumer avant d'entendre la voix de Franck qui me demandait à voix basse de lui ouvrir, ce que je me suis empressé de faire. Dès que j'ai ouvert la porte j'ai aperçu le visage d'Antoine qui se tenait derrière Franck et j'ai su immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Ils avaient tous les deux le visage défait et les traits tirés par la fatigue. Antoine avait les yeux fous et ne cessait pas de regarder derrière lui comme quelqu'un qui se sait suivi. Il tenait sa main droite dissimulée dans sa parka et j'ai tout de suite deviné à la forme de sa poche qu'il tenait un revolver braqué dans le dos de Franck. Je n'ai eu d'autre choix que de les faire entrer et c'est alors que les choses ont dégénéré. Sans un mot Antoine m'a bousculé en poussant Franck devant lui et l'a obligé à s'asseoir sur le canapé en lui disant de ne pas bouger sinon il l'abattrait comme un chien.
- Son propre frère ?!...
- Oui, son propre frère.
- Et vous ?
- Oh moi vous savez j'en ai vu d'autres. Voir des types en braquer d'autres ça a été mon quotidien pendant de trop longues années pour que ça puisse encore m'émouvoir.
- Vous n'avez pas cherché à vous saisir de votre fusil ?
- Pour en faire quoi ? Tirer sur des gamins que j'ai vu grandir et ajouter un drame au drame ?... Ça non !... J'étais simplement anxieux de connaître la fin de cette tragédie antique. Un frère tirant sur son propre frère ça ne vous rappelle rien ? Allons, monsieur le divisionnaire, faites un effort... Réviser vos classiques.
- Mes universités sont loin derrière moi, Monsieur Duchenne, et nous ne sommes pas là pour vous déclamer du Corneille ; je vous rappelle que le temps nous est compté et que nous avons deux morts au compteur. Ça me paraît plus que suffisant pour que vous arrêtiez de me bassiner avec vos histoires d'Horace et de Curiace à la noix.
- Je comprends, veuillez m'excuser, mais comme je vous l'expliquais...
- ... Vous avez 80 pages et plus toute votre tête, je sais, vous nous l'avez déjà dit. Alors si vous le voulez bien, faisons du mieux possible avec les neurones qui vous restent. Ceci dit, permettez-moi de vous dire que je ne crois pas un seul instant à vos troubles mémoriels qui ressortent quand ça vous arrange. Vous avez la mémoire sélective Monsieur Duchenne et ça se sent.
- Comment osez-vous parler à mon mari sur ce ton, s'insurge Solange Duchenne qui sort d'un long moment d'apathie.
- Je changerai de ton lorsque le capitaine Duchenne ici présent arrêtera de nous prendre pour des imbéciles.
- Et bien puisque c'est comme ça, je retourne dans ma chambre ! Si vous avez d'autres questions vous savez où me trouver. » Toujours drapée dans son manteau qui lui bas les chevilles elle reprend ses deux cabas et sort de la pièce pour se diriger à petits pas comptés vers la cuisine. « Soyez certaine que si le besoin s'en fait sentir je n'y manquerais pas », fait Camille Dussolier soulagé de voir la mère de Patricia évacuer enfin les lieux. « A présent que l'incident est clos, revenons aux frères de la côte. Ils sont venus ici pour quoi exactement ? » Edmond Duchenne affiche un sourire contrit. C'est vrai qu'il ne s'était pas trompé sur ce commissaire et si ce n'étaient les enjeux et la suite dramatique qu'il connaît déjà, ça lui ferait

plutôt plaisir de l'aiguillonner un petit peu, histoire de voir ce qu'il a réellement dans le ventre. « Antoine m'a demandé d'aller réveiller Patricia et le petit, ce que j'ai refusé de faire. Il est monté en pression, m'a insulté, a menacé son frère, mais je n'ai pas cédé. Pour finir, nous sommes parvenus à un accord : il faisait l'impasse sur sa femme mais je montais avec lui embrasser son fils. Après il repartirait comme il était venu. J'ai donc accepté de l'accompagner jusqu'à la chambre du petit.

- Et Franck, il enfilait des perles ? le coupe méchamment Kieffer.

- Franck était trop abattu pour tenter quoi que ce soit. De plus ce n'est pas un guerrier et la situation qu'il vivait semblait vraiment le dépasser. Se faire menacer de mort par son propre frère, lui-même ancien mari de sa femme est une situation qu'on ne vit pas tous les jours.

- Bon, vous êtes montés tous les deux dans la chambre de Mathieu pendant que Franck faisait de l'huile sur le canapé. Et après ?

- Une surprise nous attendait.

- Une surprise ? Quelle surprise ?

- Patricia se tenait assise sur le rebord du lit. Visiblement elle attendait Antoine.

- Elle attendait Antoine ? Comment ça elle attendait Antoine ?

- C'est comme je vous le dis, monsieur le commissaire. Et quand je l'ai vue, j'ai tout de suite compris. »

Cette fois Dussolier explose pour de bon. « Mais compris quoi, Bordel ? Vous allez arrêter de parler par énigme, merde ? » Indifférent à ce brusque accès de colère le lieutenant Duchenne ne l'écoute pas. Sans tenir compte des vociférations de Camille Dussolier qui finit quand même par se calmer il continu son récit en souriant lorsqu'il évoque l'image de sa fille Patricia assise sur le lit.

« Au début de sa vie avec Antoine, lorsqu'ils étaient heureux et que tout allait bien Patricia nous parlait beaucoup. Sa mère et moi étions très proches, tellement proches que sa vie de couple n'avait plus de secret pour nous. Un jour, elle nous raconta sa première nuit avec Antoine, la première nuit où ils ont fait l'amour. Et cette première nuit c'était ici même dans la chambre du haut qui n'était pas encore celle de Mathieu que ça s'est passé. Nous, nous étions en vacances dans le Lubéron et nous lui avions laissé la maison. Elle nous expliqua comment elle avait décoré la chambre avec des foulards indiens qu'elle avait disposés sur les meubles et les lampes de chevets, les bougies odoriférantes et les bâtonnets d'encens qui brulaient un peu partout. Elle nous raconta comment elle avait fabriqué un chemin de pétales de rose qui menait à un petit autel qu'elle avait fabriqué elle-même et sur lequel elle avait disposé un seau à champagne avec une bouteille de Dom Pérignon qu'elle m'avait chourée à la cave. C'était pour elle comme une offrande à la vie toute neuve qui redémarrait avec Antoine. Elle nous raconta en riant aux larmes comment elle s'était ruinée pour acheter chez sa copine Florence qui tenait la boutique de fleurs de Baurieux des dizaines de pétales de roses qu'elle avait soigneusement disposés sur le lit. Elle nous raconta également comment elle avait attendu qu'Antoine rentre du travail ce soir-là, des ruses de sioux qu'elle avait dû employer pour arriver à se vêtir sans qu'il y soit préparé d'un kimono en satin et l'effet quasi immédiat que ça lui avait fait. »

Michel Kieffer allait ouvrir la bouche pour lui expliquer que son histoire d'amour aussi romantique qu'elle puisse être était hors contexte quand Camille Dussolier lui fait signe de la boucler. « Quand j'ai senti l'odeur de l'encens, les éclairages tamisés et vu Patricia vêtue du même kimono de satin, je suis revenu six ans en arrière.

- Et vous avez fait quoi ? » Edmond Duchenne continue son récit comme s'il s'adressait à lui seul, comme s'il était seul dans cette maison où un drame terrible achève de le consumer sans

qu'il s'en rende vraiment compte. « J'ai poussé doucement Antoine dans la chambre de ma fille et j'ai refermé la porte. Puis je suis allé retrouver ma femme pour voir si tout allait bien. Je voulais aussi vérifier une chose, savoir où était passé Mathieu. Je n'ai pas eu à aller loin pour le trouver, car il dormait à ma place dans les bras de sa grand-mère. Là aussi je me suis senti de trop. Je suis donc redescendu pour rejoindre Franck au salon et essayer de lui expliquer les choses de la vie afin de sauver ce qu'il était encore possible de sauver.

- Il était toujours là ?

- Au moment où je descendais l'escalier, j'ai entendu un bruit étouffé qui m'a fait penser à la détonation que fait une arme munie d'un silencieux. Et croyez-moi, j'ai encore la feuille pour ce genre de chose. »

Les trois gendarmes se regardent en blêmissant. Plus besoin d'encouragements, Edmond Duchenne est devenu intarissable. Les paroles coulent de sa bouche en un flot ininterrompu. Il paraît de plus en plus absent, imperméable à tout ce qui l'entoure au fur et à mesure qu'approche le dénouement de son histoire. « Franck n'était plus dans le salon. Je suis allé voir aux toilettes puis dans la salle de bain. C'est là que je l'ai trouvé, écroulé dans la baignoire. Enfin je présume que c'était bien lui parce que franchement, de la tête il ne reste plus grand-chose. Il y avait du sang partout jusqu'au plafond. Il avait trouvé mon fusil, avait enroulé le canon dans des serviettes éponges avant de le coincer sous sa mâchoire et d'appuyer sur la détente. Vos experts en balistique vous diront sûrement que c'est impossible, mais les deux coups sont partis en même temps. Ça se produit parfois quand la détente est trop sensible. »

Statufiés par la nouvelle du suicide de Franck Vasseur, Dussolier regarde tour à tour les deux gendarmes pétrifiés et Edmond Duchenne qui, visiblement fier de l'effet qu'il vient de produire ajoute en faisant un vague signe de la main : « si vous ne me croyez pas, allez voir vous-même, c'est au fond du couloir, dernière porte à droite. Vous pourrez constater que deux coups de douze dans la gueule ça ne pardonne pas. »

Comme un seul homme Michel Kieffer et Laurent Tellier se précipitent dans la direction indiquée par le vieillard qui part d'un grand éclat de rire comme s'il venait de réaliser le canular du siècle. Laurent ressort le premier de la salle de bain en vomissant tripes et boyaux, traverse le salon en titubant comme un homme ivre pour ouvrir la baie vitrée qui donne sur le jardin et s'écrouler sur un siège en rotin mouillé de pluie. Des spasmes qui n'en finissent plus secouent ses épaules de sportif. Pâle comme un mort Kieffer sort à son tour. « C'est un vrai carnage, il y en a partout, il fait en réprimant un haut le cœur.

- Je vous le disais, continue l'ancien para, le douze ça ne pardonne jamais. *Ferme-là papy*, pense Camille Dussolier en ouvrant violemment la fenêtre qui donne sur la rue pour appeler du renfort, *tu commences à faire chier*. En moins d'une minute Jacques Driffort arrive au pas de charge. « Du boulot pour toi, lui fait son patron en lorgnant méchamment sur les miettes de sandwich qui décorent le revers de sa veste de tweed... au fond à droite. » Puis il demande à l'inspecteur Chauvet qui fait une réapparition prudente : « ils sont comment les casse-dalles ?

- Super patron, surtout le saucisson-beurre-cornichons-demi-pression. Un régal... vous voulez que ?...

- On verra plus tard, pour le moment il y a plus urgent. On laisse l'équipe de Murat en surveillance minimum. Tu prends le reste des hommes et tu retournes toute la baraque et les abords, il faut retrouver Vasseur, son ex et le gamin.

- Pas la peine ils ne sont plus là, leur fait Edmond Duchenne qui semble retrouver ses esprits, du moins en partie.
- Comment ça "plus là" !?
- C'est ce que j'ai dit, vous êtes sourd ou quoi ? Ils ne sont plus là. Antoine est reparti vers cinq heures ce matin
- Pour aller où ?
- Il ne m'a pas fait de confiance.
- Sans s'occuper de son frère ? demande Dussolier surpris.
- Apparemment la fin de nuit passée avec Patricia l'avait ramené à la raison. A moins que ce soit autre chose qui l'ait poussé à partir.
- Et votre fille ?
- Patricia devait ouvrir les bureaux comme chaque matin vers 8 heures. Mais avant elle devait déposer le petit a l'école.
- Mais nous sommes passés chez eux avant de venir ici, il n'y a personne.
- Alors c'est qu'ils sont ailleurs.
- Une question bête me vient à l'esprit, Monsieur Duchenne... personne ne s'est servi de la salle de bain depuis ce matin ?
- Non, nous avons en avons une autre à l'étage. Celle-ci ne sert que très occasionnellement.
- Vous ne lui avez rien dit pour Franck ?
- Non, ni à elle ni à ma femme.
- Mais enfin pourquoi ?
- Comme je vous l'ai dit, j'en ai plus qu'assez des histoires. Je comptais me débarrasser du corps de Franck en l'enterrant quelque part dans le jardin. J'aurais bien trouvé une histoire pour expliquer sa disparition. Vous savez, par ici les gendarmes ne sont pas bien futés. Pour peu que vous ayez l'air respectable et que vous soyez un minimum convainquant ils avalent à peu près tout et n'importe quoi. Je me faisais fort de leur servir la salade qui les aurait arrangé le mieux pour mettre dans leur procès-verbal.
- Merci pour eux, grince Michel Kieffer qui retrouve peu à peu ses couleurs, ça fait toujours plaisir à entendre.
- Après la disparition d'Antoine, celle de son frère n'aurait pas étonné grand monde, poursuit Edmond Duchenne qui fait celui qui n'a rien entendu... Mais voilà, rien ne s'est vraiment passé comme prévu... Et vous êtes là.
- Patron, je peux vous voir un instant ?

La silhouette de Jacques Driffort s'encadre dans la porte-fenêtre qui sépare le salon du reste de la maison. Il emmène Camille Dussolier vers la salle de bain en lui murmurant à l'oreille: « Il n'y a rien de plus à tirer du corps, explique Driffort, le sang est déjà sec et il est presque froid ce qui fait remonter la mort à une bonne dizaine d'heures. Apparemment ça c'est bien passé comme le vieux vous a dit. On a retrouvé le flingue avec les serviettes encore enroulées au bout du canon. Par contre on a trouvé quelque chose de bizarre. »

Les deux hommes pénètrent avec précaution l'un après l'autre dans la salle de bain où le corps de Franck Vasseur git recroquevillé dans une baignoire grande comme un bassin olympique. Le fusil est resté posé en travers du corps, le pouce coincé dans le pontet de l'arme, crispé sur la détente. Du sang et un magma de chair et d'os tapissent les murs éclaboussés jusqu'au plafond.

- C'est ce machin-là, fait l'inspecteur Driffort en désignant un objet ensanglanté de la taille d'un gros ongle de pouce posé sur le rebord de l'évier.

- Dis à Denis de m'apporter le rapport sur les guerriers-fantômes. Et tu demandes à Kieffer de venir me rejoindre. On a peut-être enfin quelque-chose d'intéressant. Et silence radio, ajoute le commissaire tandis que Driffort évacue en direction de la porte, personne ne doit savoir pour ce truc. »

Une heure et demie plus tard les hommes, les voitures banalisées abandonnent la place. La fouille en règle de la maison et de ses abords immédiats n'a rien donné de plus. Les gendarmes de Berry et la police scientifique de Reims ont pris le relais et continuent de ratisser les lieux afin de boucler au plus vite le dossier sur la mort de Franck Vasseur qui sera selon toute probabilité confirmée comme étant un suicide par arme à feu. De son côté le groupe de l'inspecteur Chevrier dépêché sur place a bien confirmé la présence de Patricia Vasseur au siège de sa société. Elle s'y est bien présentée à l'heure dite après avoir déposé Mathieu à l'école. Reste maintenant à lui expliquer la mort tragique de son mari. Mais ça ce n'est plus de leur ressort, d'autres prendront le relais pour faire le sale boulot.

- Vous ne m'arrêtez pas, leur a demandé Edmond Duchenne avant qu'ils ne sortent définitivement de sa vie.

- Vous arrêter pour quels motifs, Monsieur Duchenne, lui demande gentiment Camille Dussolier... Pour vous être fait menacer à votre domicile ?... Pour avoir reçu chez vous et contre votre gré un membre de votre famille recherché par la police, ou pour n'avoir pas su empêcher le suicide de votre gendre ? Non, rassurez-vous, à moins que vous n'y teniez vraiment on ne vous arrêtera pas. Du moins pas cette fois-ci.

- Merci, fait le vieillard, ému mais surtout épuisé, merci ! Et veuillez m'excuser si je vous ai mal jugé... vous êtes un type bien.

- C'est tout le drame de ma vie, lui répond Dussolier en souriant. Au début on me jette des pierres, après on me roule des pelles. C'est à n'y rien comprendre.

- Encore une dernière chose, monsieur le commissaire.

- Oui, fait Dussolier en faisant demi-tour.

- Ils ont fait quoi Franck et son frère pour en arriver là ?

- C'est ce que j'étais venu vous demander, Monsieur Duchenne et franchement je comptais sur vous pour me donner au moins une partie de la réponse. Je ne peux malheureusement rien vous dire. Je doute d'ailleurs être autorisé à le faire un jour.

- C'est donc si grave que ça ?

- Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Mais si vous ne deviez retenir qu'une chose, alors retenez celle-ci: Antoine et Franck sont des types bien. En ce qui vous concerne prenez soin de votre famille. Vous avez une fille formidable et un petit fils merveilleux. Quant à votre épouse j'espère qu'elle aura encore longtemps besoin de vous. » Le lieutenant Duchenne regarde cet homme qui vient de traverser le crépuscule de sa vie.

« *En d'autres temps, pense-t-il en refermant doucement la porte derrière lui, peut-être qu'en d'autres temps aurions-nous pu être amis... Je vous souhaite bonne chance pour le temps qu'il vous reste à vivre mon capitaine,* ajoute en murmurant le commissaire divisionnaire Camille Dussolier en repartant vers sa voiture dont le moteur ronronne déjà, *vous en aurez besoin.* »

Perdu dans ses pensées il ne voit pas la petite silhouette fantomatique de Madame Duchenne se découper dans la pénombre d'une des fenêtres du premier étage. Il consulte sa montre d'un mouvement las et lit 18h45. Il sent soudainement la fatigue l'envahir, lui glacer les os. Chez

lui ce sont des signes qui ne trompent pas. Il sait que s'il ne trouve pas rapidement un plumard il ne va pas tarder à devenir désagréable. Et ça il aimerait mieux éviter. Comme il aurait sûrement voulu éviter le coup de fils de Rockefeller lui annonçant la mort du docteur Ibrahim Ayache trouvé mort dans sa cellule d'un arrêt cardiaque. Enfin, à ce qui ressemble à un arrêt cardiaque parce que pour le coup Dussolier n'est plus sûr de rien. Mais la vie continue et l'enquête ne s'arrêtera pas parce qu'un fils de harki a décidé de baisser les bras. Epuisé par le rythme effréné de l'enquête et le manque de sommeil Camille Dussolier donne l'ordre de rentrer. Demain est un autre jour.

CHAPITRE XXXIII

Le maître d'école...

Reims, *Hôtel de police Rockefeller-Jeudi 6 mai-8h.*
Le commissaire divisionnaire enrage. Si ses supérieurs espéraient étouffer l'affaire, c'est raté. L'UNION de Reims qui est le principal et le seul journal local titre en première page : « *la mystérieuse affaire du Chemin des Dames. Que nous cachent les enquêteurs?* » Il n'a pas fallu plus de vingt-quatre heures aux journalistes pour faire le rapprochement entre la fusillade de Berry au Bac et l'évasion de Stamford. Ils ne parlent pas encore du meurtre de Baurieux et des événements survenus à Vailly, mais Dussolier leur fait confiance, ce n'est qu'une question de temps. Quant à elle, la course-poursuite avec les journalistes qui s'est terminée en carton elle a été miraculeusement reléguée à la rubrique des faits divers, *allez savoir pourquoi*, fulmine le commissaire en franchissant peu après 8 heures du matin la porte de Rockefeller, salué d'un geste machinal par le planton de garde, avant de pénétrer dans la salle de réunion mise à titre gracieux à leur disposition par le commissaire Etienne Bousquet qui paraît décidément ne rien pouvoir refuser aux gens du 36.

Pour une fois il n'est pas le premier. Ses chefs de groupes ainsi que les deux gendarmes attendent déjà dans un brouhaha feutré. Pour chaque homme il est maintenant évident que l'enquête est à un tournant. Sans un mot Dussolier balance l'exemplaire de l'UNION à travers le bureau avant de venir se placer d'un air songeur devant le panneau où sont agrafées les photos et les diagrammes de l'enquête en cours.

- Bon, fait Dussolier en dévisageant son auditoire, il est évident que quelque chose nous a échappé. Nous savons à présent que les liens entre les frangins Vasseur et Amos Stamford ne sont pas ceux que l'on croyait. Alors voilà comment je vois la suite... Michel et Laurent, vous renfilez vos uniformes et vous retournez sur le terrain. Recommencez à interroger les gens qui ont connu la famille Vasseur. Quelque chose nous a sûrement échappé. Jacques, toi tu fonces à l'IML et tu assistes aux autopsies des corps qui doivent avoir lieu dans la matinée. Dès que tu as les résultats, tu me les faxes. Ensuite tu prends le bout de ferraille retrouvé dans la salle de bain des Duchenne et tu fonces à Paris.

- Je ne sais pas si c'est une bonne idée d'avoir piqué ce machin, soupire Driffort en se levant de sa chaise. On aurait peut-être pu laisser le labo se démerder avec.

- Pas le temps pour ça, lui répond Dussolier. Toi au moins tu sais qui contacter et surtout quoi chercher. On a enfin une petite longueur d'avance et j'entends qu'on la garde. Je veux que tu sois de retour ce soir. » Puis il s'adresse à Patrick Dupont tandis que Kieffer suivi de Laurent et de Driffort évacuent les lieux.

- Patrick, toi et tes gus vous foncez à l'UNION et vous m'épluchez tous les événements bizarres qui traitent de disparitions inexplicables. Vous n'oubliez aucun incident, même mineur, et vous remontez aussi loin dans le temps que vous pouvez.

- Mais ça va prendre un temps fou, s'insurge Patrick Dupont qui a bien conscience qu'en disant ça il va inévitablement s'attirer les foudres du patron.

- Démerdez-vous comme vous pouvez, je ne veux rien savoir. Vous n'avez qu'à prendre Vernier et son groupe en renfort. Il me faut des résultats pour ce soir. Quant à Monsieur Murat...» En entendant son nom, l'inspecteur Murat relève la tête comme un setter qui aurait flairé la piste d'un gibier. *Un jour il se mettra à remuer la queue* sourit Dussolier en imaginant la scène.

-... Monsieur Murat va foncer éplucher tout ce qui est en rapport avec la famille Vasseur. Je veux que vous me ressortiez tout ce que vous pouvez trouver sur les deux frangins. Foncez à la mairie et ressortez leurs actes de naissance, les certificats de décès des parents et des grands parents. Remontez aussi loin que vous pouvez. Retrouvez leurs profs, leurs copains, leurs ex petites amies, bref tous ceux qui sont susceptibles de les avoir connus et voyez ce que vous pouvez en tirer. Je veux tout savoir d'eux du jour de leur naissance jusqu'à aujourd'hui. Contactez aussi l'armée pour qu'ils vous envoient leurs dossiers militaires. Vous leur faites la totale...Allez, magniez-vous le train, je veux tout ça pour avant-hier. » Les inspecteurs quittent sans un mot la salle l'un après l'autre. Les ordres sont clairs et la tâche de chacun clairement définie. Le seul à ne pas encore avoir reçu de feuille de route est Mikael Chevrier. Il attend impassible comme à son habitude de savoir à quelle sauce il va être mangé. Pour connaître son patron il sait que ce dernier garde toujours le meilleur pour la fin. Et ça ne rate pas :

- Mika, il va falloir la jouer fine. Je veux que vous enquêtiez sur la famille De Frescheville sans faire de vagues. Comme je vous l'ai dit ce sont des gens extrêmement puissants que leur pognon met à l'abri de pratiquement tout. Si l'un d'eux apprend qu'on enquête sur eux, je ne vous raconte pas le bordel... sur un simple froncement de sourcil de leur part, commissaire divisionnaire ou pas je risque de me retrouver à poil sans mes bottes en train de régler la circulation devant la maternelle de Bécon les bruyères. Alors il va falloir jouer serré. » *Croquignolet*, pense trop fort Mika en souriant à l'évocation de spectacle de son patron à poil les bras en croix devant une marée de parents venant récupérer leurs monstres.

- Oui Mika... quelque chose te fait marrer ?

- Non patron, rien, je pensais tout haut à des trucs, s'excuse l'inspecteur Chevrier qui a du mal à conserver son sérieux... et je dois chercher quoi ?

- Il nous faut savoir si Antoine Vasseur est bien comme le prétend Stamford dans la vidéo un membre de la famille de Frescheville. Tu commences par chercher dans les archives de la faculté des sciences, voir s'il n'y a rien qui traîne sur des événements survenus entre 1905 et 1920. Il faut aussi retrouver la promo d'étudiants qui ont lancé toute cette affaire. Je veux des noms et des dates. Après on recoupe et on avise. De mon côté je vais chercher du côté des différents ministères qui vont sûrement rechigner à me répondre, mais qui n'essaie rien... au besoin j'utiliserai des voies moins officielles.

« Faudrait savoir, grommelle Laurent en enfilant son pantalon d'uniforme, ça ne va pas être le défilé de mode tous les jours que Dieu fait. Un jour en bleu, l'autre en Pékin et tout ça pour quoi ? Pour aller courir la campagne en posant aux demeurés du coin les mêmes questions qu'on leur a déjà posées huit jours avant. Si c'est comme ça qu'il compte faire pour faire avancer le schmilblick il se fourre le doigt bien profond jusqu'à la prostate. »

Pour la première fois depuis longtemps Michel Kieffer esquisse comme une amorce de sourire. « Sois plus modéré dans tes propos, le reprend son supérieur en terminant de lacer ses chaussures, Dussolier a raison quelque part quand il dit qu'on a sûrement raté quelque chose.

- Tu trouves, toi ?

- Oui, lui répond Michel en refermant cette fois la porte de son vestiaire mis à leur disposition par le commissariat, je serais lui j'aurais pris les mêmes décisions. » Laurent qui n'en croit pas ses oreilles et émet un petit sifflement d'incrédulité. « Ben dis donc, si ça ce n'est pas un revirement à 180 degrés... t'es tombé amoureux ou quoi ?

- Non, mais je sais aussi reconnaître quand j'ai tort et surtout quand ce sont les autres qui ont raison. »

Une heure plus tard Kieffer et Tellier poussent la porte du bar « Les Tilleuls » situé dans la rue principale de Baurieux qui relie la place de l'église au reste du monde. La salle du bistrot dans laquelle une télé distille dans le vide une émission qui n'intéresse personne est aussi déserte que la rue. Le papier peint défraîchi qui se désolidarise des murs salpêtrés par l'humidité, les fenêtres sales et l'absence de clients ajoutent encore au sentiment de tristesse et d'abandon des lieux. La proximité de Craonne et du Chemin des Dames n'est peut-être pas étrangère à la sensation de passer du monde des vivants à autre chose. Avec un peu d'imagination on pourrait presque apercevoir la file ininterrompue des poilus harassés de fatigue qui montent en premières lignes dans un concert de cris et d'ordres aboyés par des officiers aussi fatigués qu'eux.

L'arrivée des deux gendarmes déclenche le carillon de la porte d'entrée, alertant du même coup le patron en train de briquer avec un mélange d'ennui et de résignation une des deux pompes à bière qui décoorent le comptoir. Sans cesser de jouer du chiffon il lorgne d'un regard peu amène les hommes en bleu qui envahissent son territoire. L'homme que Kieffer connaît bien n'est pas un personnage très reluisant car il ne compte plus les fois où il a dû se déplacer pour bagarre, tapage nocturnes et voie de fait. Il n'aime pas Raoul Legros et l'autre le lui rend bien. S'il n'était pas le beau-frère du caporal-chef des pompiers de Berry François Vilain, Kieffer aurait sûrement poussé un peu plus loin certaines de ses investigations dans des affaires le concernant, mais à la campagne certaines choses ne se font pas toujours, dicit Feugières lui-même.

- Auriez-vous quelques instants à nous accorder, Monsieur Legros ?

Raoul Legros lève un regard torve sur les deux uniformes. Pour cet homme issu des bas-fonds de Paname, la maréchaussée c'est pire que la peste et le choléra réunis. Il se dit en soupirant que plus vite il en aura fini avec eux et plus vite ils débarrasseront le plancher. Surtout que les premiers clients vont pas tarder à se pointer et que parler à la rousse fait toujours mauvaise impression, même à la campagne où tout se sait très vite.

- Si c'est pour un contrôle, vous perdez vot' temps, fait l'homme en s'essuyant les mains après son tablier, j'suis en règle d'partout. Ma licence elle est visible, le règlement sur les débits de boissons et les interdictions y sont bien accrochés à la porte des chiottes, j'paie mes impôts, la r'devance sur la télé et l' baby et l'flipper. L'hygiène y sont passés l' mois dernier et ils ont rien trouvé à y r'dire. Si vous vous croyez plus malins, vous pouvez toujours y voir par vous-même.

- Et pour le fusil planqué sous le comptoir, je suppose que vous avez aussi une autorisation, demande Kieffer sarcastique.

- Un permis d'chasse, ricane méchamment l'autre. Et avant que vous m'fassiez des misères, le nerf de bœuf que voilà (il sort de dessous le comptoir un engin torsadé d'une cinquantaine de centimètres qu'il pose brutalement devant lui), c'est un cadeau d'ma femme. Après une certaine heure elle craint pour ma vie. Et pour tout dire moi aussi.

- Cadeau strictement interdit, insiste Kieffer qui sent la moutarde lui monter au nez, et vous le savez bien. Il me semble que vous avez déjà été verbalisé pour ça.

- Et jamais condamné, fait Raoul Legros en se saisissant de l'engin pour le déposer devant les deux gendarmes, alors faites-vous plaisir, alignez-moi... et prenez aussi c'machin, j'vous en fais cadeau. D'toute façon j'en ai d'autres à la cave qui n'demandent que ça. » Sentant Kieffer

au bord de l'explosion Laurent Tellier croit bon d'intervenir. Il sort la photo des frères Vasseur et la claque sur le comptoir. « Vous les connaissez ? » Legros jette un regard indifférent. « Vous m'avez déjà posé c'te question y'a pas d'ça un mois, vous vous souvenez pas ? J'ai rien à vous dire de plus. Vos histoires avec les frères Vasseur j'm'en bas les couilles. Maintenant, ajoute-il en faisant mine d'ouvrir la trappe qui mène à la cave, s'cusez-moi mais j'ai du boulot qui m'attend. Les tonneaux d'bière y vont pas monter tout seuls.

- C'est pour Antoine et Franck que vous êtes là ? » Surpris, les deux gendarmes se retournent d'un bloc pour se retrouver nez à nez avec un petit vieux appuyé sur une canne. Il porte coincé sous son bras gauche le journal du jour. Un chien sûrement aussi vieux que lui est affalé à ses pieds en train de faire sa toilette intime à grands coups de langue appliquée et de grognements de satisfaction.

- J'étais aux toilettes quand vous êtes entrés, c'est pour ça que vous ne m'avez pas vu. Mais je me présente, insiste le vieillard en serrant un peu plus fort le pommeau de sa canne... Emile Lesueur... Je suis l'ancien directeur de l'école. Et lui c'est Patou, ajoute-il en désignant la boule de poils puante couchée à ses pieds. Excusez mon indiscretion mais j'ai entendu l'autre crétin parler de la famille Vasseur. » Malgré un léger tremblement la voix du vieillard bien que fatiguée est encore suffisamment forte et audible pour que Raoul Legros ne puisse pas ne pas l'entendre. Si le nom d'oiseau dont il vient de se faire affubler avait été prononcé par un autre que Monsieur Emile comme tout le monde l'appelle ici, sûr qu'il aurait fait un esclandre. Mais là bizarrement il choisit de disparaître dans les entrailles de son troquet.

- Vous ne pouvez pas mieux tomber, lui fait Michel Kieffer en prenant l'ancien directeur par le bras pour l'entraîner vers une table vide. Nous cherchons des personnes qui auraient connu la famille Vasseur.

- C'est donc bien vous qui enquêtez sur Antoine ? » demande Emile Lesueur en s'asseyant sur la banquette de faux cuir rouge qui court le long du mur. Patou qui vient de terminer de se lécher les roustons est venu les rejoindre en chaloupant de l'arrière-train comme un chien ivre. Arrivé sous la table il tourne trois fois sur lui-même avant de se coucher pesamment en émettant un pet sonore. « Excusez-le, fait l'ancien dirlo en souriant d'un air gêné, mais à son âge...

- Pas de problème, fait Laurent en lui rendant son sourire. Et pour répondre à votre question, c'est bien nous qui sommes en charge du dossier.

- Vous voulez savoir quoi exactement ? » demande le père Emile dont l'œil se met soudain à pétiller. Puis il pose la question qui lui brule les lèvres depuis un moment. « C'est vrai ce qu'ils racontent dans le journal ?

- Nous voudrions en savoir plus sur la petite enfance d'Antoine Vasseur, lui demande Michel Kieffer en éludant volontairement la question. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

- Antoine était un gentil garçon et son frère aussi. D'ailleurs pour le peu que je m'en souviens c'était une famille bien. Les parents étaient honnêtes, travailleurs. La disparition d'Antoine les a poussés dans la tombe bien trop tôt. Maintenant les journaux disent qu'il est revenu... Mais revenu d'où, saperlipopette ?

- C'est ce que nous voudrions savoir.

- Certain savent, fait Emile Lesueur en baissant les yeux. C'est la réponse que vous attendiez ?

- De qui voulez-vous parler plus précisément ? » demande Kieffer qui doit s'y reprendre à deux fois pour ne pas bondir de sa chaise. Conscient qu'il en a peut-être trop dit, l'ancien directeur hésite à continuer. Il s'appuie sur sa canne et fait mine de se lever, mais Kieffer l'en

empêche en le retenant par le poignet. « Si vous savez quelque chose qu'on ignore, il faut nous le dire maintenant, Monsieur Lesueur. Après il sera trop tard.

- Comprenez-moi bien... je ne sais que ce que tout le monde sait...

- Ce ne sont pas des ragots de villages que nous sommes venus chercher, ironise Laurent Tellier, mais des faits.

- Ce ne sont pas des ragots de village !...

- Mais enfin ces gosses vous les avez connus. Ils ont fréquenté votre école, non ? »

Le vieillard se racle bruyamment la gorge avant de continuer. « Euh, non, fait le vieillard qui se trouble, enfin je veux dire... oui.

- C'est oui ou non ? » fait Kieffer en haussant le ton. L'ancien instituteur se tortille sur sa chaise de plus en plus mal à l'aise. Pour la première fois il se dit qu'il a peut-être fait une énorme connerie en venant parler aux flics. Pourquoi s'est-il mêlé de choses qui ne le concernent pas ? Ne le concernent pas ?... Faut voir. En jetant des regards inquiets vers le comptoir où Emile Legros n'est toujours pas réapparu il se penche vers les deux gendarmes. « Il se disait par ici que les deux frères ne sont pas sortis comme ça tout seuls du ventre de leur mère, dit-t-il à voix basse en prenant des airs de conspirateur.

- Ils auraient donc été adoptés ?

- Non, pas adoptés.

- Alors quoi ? s'emporte Kieffer.

- Ils sont sortis de nulle part. Un jour ils étaient là, c'est tout. De toute façon c'est facile à vérifier, tout le monde savait par ici que les parents ne pouvaient pas avoir d'enfants. Et ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé d'en avoir, des gosses. Ils sont même jusqu'à aller voir la Lucienne pour qu'elle leur dénoue l'aiguillette.

- La Lucienne ?

- Les gamins la surnommaient la mère Cassebite, allez savoir pourquoi. Mi sorcière, mi rebouteuse qu'elle était. Elle était aussi habile avec les plantes qu'avec sa magie noire. Elle a longtemps habité juste à côté du presbytère, même qu'on racontait qu'elle et le curé (il mime le geste universel de la copulation)... Puis un jour elle a disparu. » Kieffer et Laurent se regardent incrédules. L'histoire que leur raconte le père Emile fait partie des légendes campagnardes, les mêmes que celle des enfants déposés au porche des riches demeures, des églises ou des monastères, de préférence par une nuit de pleine lune où il gèle à pierre fendre. Des récits comme celui-là sont légions ; c'est l'histoire toujours recommencée de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours... sauf que cette fois-ci ça collait un peu trop bien avec le reste.

- Evidemment, vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez ?

- Je vois bien que vous ne me croyez pas, murmure à nouveau le vieillard.

- Nous on aimerait bien, fait Laurent, mais là...

- Ne cherchez pas à m'expliquer que ce que je vous raconte est complètement idiot, s'emporte brutalement le père Emile, je ne le sais que trop bien ! Mais si vous ne me croyez pas allez donc rendre une petite visite au père Tardy.

- Et qui est le père Tardy ?

- Oui, le père Tardy !... Paul Tardy, l'ancien curé du village. Aux dernières nouvelles il aurait pris sa retraite à l'abbaye d'Igny. S'il a encore toute sa tête il vous racontera comment il a fait pour réussir à baptiser des enfants qui ne sont jamais nés... des gosses sortis de nulle part à qui il a pourtant réussi à donner une existence légale.

- Mais pourquoi ne pas nous avoir dit tout ça plus tôt ?

- Parce que vous ne m'avez rien demandé. On se connaissait y'a une heure ? »

Puis avant que les deux hommes puissent réagir, Emile Lesueur se lève brusquement. Sans un mot il tire deux petits coups sur la laisse du chien qu'il réveille en sursaut puis sans un regard vers les deux gendarmes se dirige d'un pas hésitant vers la sortie. *Encore des fantômes*, ne peut s'empêcher de penser Michel Kieffer en regardant la porte se refermer en carillonnant sur l'ancien directeur et son pote à quatre pattes, *déjà on n'en sortira pas...*

Il est bientôt 16 heures et depuis le début de la journée les coups de fil désagréables pour ne pas dire plus n'ont pas cessé de perturber le commissaire divisionnaire Camille Dussolier. Il y eut tout d'abord celui du procureur Cazeneuve qui semblait être de fort méchante humeur et qui est arrivé vers les dix heures, peu après la lecture des journaux de matin. Puis, presque dans la foulée, celui du préfet Charles Betancourt qui avait l'air tout aussi contrarié. Et pour couronner le tout, il venait tout juste de terminer une conversation houleuse avec la direction générale de la gendarmerie en la personne du général Gauthier qui l'avait presque insulté en lui reprochant d'avoir viré ses hommes de l'enquête afin de s'octroyer une fois de plus les retombées médiatiques. Ce à quoi le commissaire divisionnaire avait répondu le plus courtoisement du monde que si la gendarmerie s'était montré à la hauteur de la tâche qu'elle s'était vue confiée, les autorités de tutelle n'auraient sûrement pas eu à en venir à de telles extrémités. Et en conclusion que s'il avait une plainte à formuler ou des commentaires à apporter qu'il veuille bien s'adresser à qui de droit. *Et bien l'bonjour chez toi* avait pensé méchamment le commissaire divisionnaire avant de raccrocher au nez de son interlocuteur étoilé. « Patron, vous avez Patrick sur la deux », fait la voix de Chauvet dans l'interphone. Dussolier se saisit du combiné en appuyant rageusement sur la touche main libre du téléphone. « Patrick ? Vous avez intérêt à me donner une bonne raison de ne pas vous expédier aux archives pour le temps qu'il vous reste à sévir chez nous.

- Non patron, vous allez plutôt être obligé de me céder votre place quand vous m'aurez écouté.

- Bon, allez-y, fait Dussolier en soupirant, faites-moi rire.

- Eh bien voilà le scoop : nous avons consulté les registres d'état civil de l'année 1952 et 1953 ainsi que ceux des dix années précédentes. Il n'existe aucune naissance enregistrée au nom de Franck et d'Antoine Vasseur.

- Parce que vous aurez mal cherché. Ils sont pourtant bien nés à Reims, non ?!

- Oui mais les gens d'ici sont formels. Il n'existe ni d'Antoine, ni de Franck Vasseur sur leurs registres.

- Ils expliquent ça comment ?

- Par le fait que les enfants n'ont probablement jamais été déclarés. D'autre part, j'ai envoyé deux de mes hommes au diocèse de Reims pour consulter les archives et certificats de baptême. Là encore chou blanc. Il n'existe rien non plus au nom des frères Vasseur. Quant au rectorat ils sont toujours en train de chercher et vu l'ardeur qu'ils y mettent ça va probablement prendre des lustres avant qu'on ait une réponse... si on en a une un jour.

- Et pour les parents ?

- Pour eux, pas de problème. Clément Vasseur a bien épousé en première noce Monique Zcarneski le 26 août 1948 à la mairie de Reims. Clément Vasseur était semble-t-il un enfant de l'assistance publique. Impossible de vérifier car les archives ont disparu durant la guerre. Bien qu'habitant Baurieux le couple Vasseur a travaillé presque toute sa vie à Reims. Lui était ouvrier agricole avant d'être métallo et elle bossait comme bonniche chez des rupins du

coin avant de terminer dans les caves. Rien d'autre à dire les concernant. Demain nous retournerons à Baurieux pour essayer de retrouver des copains d'enfance des frangins.

- Pourquoi demain ? Vous y allez tout de suite et au trot. Nos deux gendarmes sont déjà sur place, mais comme on dit, abondance de biens...

- Vous avez vu l'heure, patron ?

- Rien à foutre de l'heure qu'il est. Vous foncez là-bas et vous me tenez au courant.

Avant que Patrick Dupont n'ait pu répondre Dussolier repose violemment le combiné sur son support. Manquerait plus que l'autre lui passe des heures sup'.

CHAPITRE XXXIV

L'Abbaye d'Igny...

Abbaye d'Igny-vendredi 7 mai 11h30.

La petite route en lacets qui serpente à travers bois n'arrête pas de tourner dans tous les sens, alternant montées pénibles et descentes encore plus pénibles en ballottant la 4L et ses occupants au gré des virages et des nids de poules. Au détour d'un tournant plus raide que les autres la voiture débouche enfin sur un plateau surplombant une petite vallée noyée de soleil dans laquelle apparaît enfin le clocher de l'abbaye d'Igny*, cerné par les hauts murs d'enceinte. « On a du mal à croire qu'on est en Champagne, s'étonne Laurent qui écarquille les yeux devant la beauté du paysage. Je croyais que c'était plat par ici.

- L'erreur que tout le monde fait c'est de croire que la Champagne est plate, lui répond Michel en garant la voiture au parking visiteurs. Fais un peu de vélo ou de marche dans le coin et tu comprendras vite ta douleur. » Après avoir longuement carillonné à la cloche du porche monumental une religieuse habillée d'une longue robe de toile et d'un tablier de travail vient leur ouvrir. En voyant les uniformes elle a un moment de recul. « Bonjour ma sœur, nous venons pour voir un de vos pensionnaires.

- A cette heure-ci ils sont tous au réfectoire en train de déjeuner, elle lui répond d'un air étonné où on peut lire tour à tour la surprise et la méfiance.

- Excusez-nous d'insister, mais c'est extrêmement urgent.

- Et ça concerne qui cette urgence ? demande la religieuse en entrebâillant enfin la porte pour les laisser passer.

- Nous voudrions voir le père Paul Tardy.

- Le père Paul ?!!! C'est que... le père Tardy est très malade, lui répond la sœur en baissant les yeux.

- Nous devons absolument lui parler, insiste Michel Kieffer. C'est très important.

- Il faut que j'en réfère à la Mère Abbessse », lui répond de nouveau la religieuse tout en écrasant d'un revers de main furtif une larme qui ruisselle sur sa joue et en s'effaçant pour les faire entrer. Je vais vous demander de me suivre jusqu'au réfectoire. Elle prend ses repas avec les pensionnaires. » Quelques instants plus tard et après avoir traversé l'immense cour gravillonnée d'un pas qui aurait ridiculisé un chasseur à pieds, ils sont introduits auprès de la responsable de l'abbaye qui insiste pour les accompagner elle-même au chevet du prêtre. « Et de quoi souffre-t-il exactement ? » demande Kieffer en arrivant sur le palier qui se divise en deux couloirs distincts abritant chacun une dizaine de cellules individuelles. « Cancer généralisé... Le père va rejoindre Dieu comme nous irons tous un jour, lui répond la supérieure en poussant doucement la porte de la cellule où repose le prêtre. Nous faisons l'impossible pour qu'il ne souffre pas trop. Il est en phase terminale et la morphine le fatigue beaucoup. Je vous demanderais par conséquent de faire le plus vite possible. »

**L'abbaye Notre-Dame d'Igny est un monastère de moniales cisterciennes situé sur la commune d'Arcis-le-Ponsart dans le département de la Marne (France). Fondée en 1127 par des moines venus de Clairvaux, le monastère connut trois fois la destruction. Chaque fois elle est reconstruite. Supprimée par le pouvoir révolutionnaire en 1790 - et ses derniers moines expulsés - l'abbaye reprend vie en 1929 et l'office divin rétabli avec l'arrivée de moniales cisterciennes de Laval. À son âge d'or elle fut surnommée l'« abbaye des Saints », étant donnée la vitalité religieuse et mystique de ses moines.(Source Wikipédia)*

La chambre aux volets clos est noyée dans la pénombre. Les volets baissés ne laissent filtrer que peu le soleil qui inonde pourtant la cour. La pièce est fraîche et sent le propre et l'encaustique. Aux murs chaulés de blanc sont accrochées des icônes et des photos de l'abbaye avant et après la guerre 14-18. Et des fleurs aussi, beaucoup de fleurs... « Père Paul vous avez de la visite », fait la mère Abbesse à voix basse en se penchant doucement sur le lit blanc où repose la vague silhouette d'un homme maintenu par des oreillers en position semi assise. Le prêtre tourne lentement vers les visiteurs un visage déjà marqué par les stigmates de la mort. Un cou décharné auquel pend un petit crucifix d'argent supporte une tête couronnée de cheveux épars couleur blanc sale. Les médicaments injectés à hautes doses ont donné à la peau flétrie un teint cireux. Seuls les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites semblent toujours vivants. Avant de ressembler à cette momie décharnée, l'homme a dû être plutôt beau. Après avoir tapoté les oreillers, retendu un peu les draps et vérifié le cathéter de la perfusion qui pend de son support, la religieuse se retourne et s'apprête à sortir. En passant devant les deux gendarmes elle leur dit : « Je vous laisse. Si vous avez besoin de moi, je serai dans le couloir. » Avant de refermer la porte derrière elle, elle ajoute en murmurant à l'oreille de Kieffer : « et vous n'oubliez pas ce que je viens de vous dire. C'est un mourant que vous interrogez, alors soyez bref. »

Le père Paul accueille les visiteurs d'un petit geste de la main en signe de bienvenue. Il attend que les pas de la Mère Abbesse décroissent dans le couloir avant de s'adresser aux deux hommes. Rien que le simple fait de tourner la tête et de parler lui demande un effort surhumain. « Elle est très gentille quoiqu'un peu trop directive à mon goût, avant d'ajouter dans une grimace de souffrance : je crois savoir pourquoi vous êtes là. » Malgré l'approche d'une mort qu'il sait inéluctable la voix du prêtre est étonnamment claire et distincte. Les mains à la peau parcheminée ravagées par les aiguilles des perfusions sont déposées de chaque côté du corps et font comme deux tâches brunes sur les draps immaculés. Celle de droite est posée sur un bréviaire aux pages restées ouvertes tandis que l'autre est crispée sur un crucifix de bois. « En fait je vous attendais bien plus tôt, fait la voix avec une pointe d'humour. Ça fait 37 ans que nous aurions dû avoir cet entretien.

- Comment saviez-vous que nous allions vous contacter, lui demande Laurent.
- Ce n'est pas parce que je suis mourant que je ne me tiens pas informé des choses de ce monde, répond le prêtre en souriant. Les petites sœurs se battent pour savoir qui me fera la lecture des journaux. C'est comme ça que j'ai appris le retour d'Antoine. » Puis il ajoute en fixant Kieffer de ses yeux las où perce toujours une certaine ironie : « 37 ans... 37 ans pour remonter jusqu'à moi ! Vous n'êtes pas très rapide dans la gendarmerie, dites-moi.
- Il est vrai que nous avons un peu musardé en chemin, mon père. Excusez-nous d'être arrivé si tard.
- Moi je dirais plutôt que vous êtes arrivés juste à temps, fait le religieux dans un rictus. Et pour tout vous dire je ne me faisais plus guère d'illusion. Je pensais ne jamais pouvoir parler de cette affaire à qui que ce soit avant d'aller retrouver Notre Seigneur Jésus Christ. Comment êtes-vous donc parvenus à remonter jusqu'à moi ?
- Notre enquête nous a conduits à interroger Emile Lesueur. C'est lui qui nous a dit que vous étiez la personne à contacter.
- Emile Lesueur ?!... Ce satané bolchevique qui n'a jamais mis les pieds une seule fois dans mon église en cinquante ans ?... C'est lui qui vous a dit de venir me voir ?... Etonnant de sa part. » La tête du prêtre qui s'était légèrement soulevée à l'évocation du vieux directeur d'école retombe lourdement sur l'oreiller auréolé de taches sombres. Un sourire apparaît sur

ses lèvres craquelées, desséchées par la fièvre qui ne le quitte plus depuis des semaines. « Alors, il paraîtrait qu'Antoine est revenu !... C'est bien, murmure le religieux entre deux quintes de toux qui le laissent exsangue sur le lit. Les deux gendarmes se regardent. C'est pratiquement les mêmes mots employés par le docteur Steiner quand il a su qu'Antoine Vasseur était de retour. Michel laisse au père Paul le temps de la récupération puis il lui demande doucement : « mon père... que pouvez-vous nous dire sur la famille Vasseur ? »

Un bruit de conversations et de rires feutrés remontant du rez-de-chaussée traverse le couloir pour venir mourir devant la porte de la chambre. Le repas est terminé. Sans prévenir, la cloche de la chapelle donne de la voix, faisant sursauter malgré eux les deux gendarmes. Douze coups longs, profonds, qui traversent la cour de l'abbaye comme une plainte qui traverserait le temps et l'espace en rebondissant à l'infini sur les hauts murs des magnifiques bâtiments du XIIIème siècle. Kieffer regarde sa montre à la dérobée et sourit. Midi, l'heure où les gens du peuple qui habitent l'extérieur de cette forteresse de la foi où le temps semble s'être arrêté, mais où la vie continue pourtant en décalé, rythmé par les prières, les offices et un travail harassant qui commence à l'aube pour se terminer au crépuscule passent à table. A propos de passer à table, Laurent Tellier commence à se tortiller, signe qui chez lui ne trompe pas. La faim commence à se faire sentir. Il ne se passera plus beaucoup de temps avant qu'il ne se mette en chasse et à défaut d'une proie vivante il se contenterait bien d'un simple casse-croute de cochon mort.

- Je vais vous dire ce que je sais, reprend à nouveau la voix du prêtre. Si vous saviez comme j'ai attendu ce moment... combien de fois j'ai prié Dieu pour qu'il m'envoie quelqu'un à qui raconter cette histoire... après j'espère que ma conscience me laissera enfin en paix.

- Si cette histoire vous pesait tant, pourquoi n'avoir rien dit avant ?

- J'avais fait une promesse... à des gens bien. Antoine, son frère Franck et leurs parents étaient des gens bien. Et pour tout vous dire je ne pensais pas que tout ça se terminerait de cette façon. Maintenant qu'Antoine et son frère ont besoin d'aide, il est grand temps que je passe à table, comme vous dites dans votre jargon.

- Je vous en prie mon père, lui fait Kieffer en réprimant un sourire, prenez tout votre temps.

- Le temps... le temps est un luxe que je ne peux hélas plus me permettre », soupire le père Paul avant de continuer de sa respiration sifflante. « J'ai connu Clément Vasseur et son épouse l'année où je suis arrivé à Baurieux. C'était en 1945, juste à la sortie de la guerre. J'avais 37 ans et je venais d'être ordonné prêtre sur le tard. C'était ma première vraie paroisse et je n'en étais pas peu fier. Clément et Monique était le premier couple que j'ai marié, alors je m'en souviens comme si c'était hier. On n'oublie jamais son premier mariage, tout comme sa première messe ou son premier enterrement. Cependant au fil des années je me suis aperçu que ce n'étaient pas des paroissiens très assidus. Je les voyais à Noël, à Pâques, aux baptêmes, parfois aux enterrements quand ils ne pouvaient faire autrement et c'était à peu près tout. Je savais que Clément était un enfant de l'assistance et que le métier d'ouvrier agricole qu'il exerçait alors le rendait dur au mal et peu loquace. Quant à sa femme Monique je connaissais l'amour qu'elle portait à son père. L'influence néfaste qu'il avait sur elle n'était certainement pas étrangère au fait qu'elle délaisse ainsi l'église. Il était de notoriété publique que Georges Zcarneski était un mécréant de la pire espèce toujours prompt à bouffer du curé et à pisser sur les institutions de la République quelles qu'elles soient. Il avait perdu son bras droit au Chemin des Dames ce qui l'avait rendu aigri, ce qui peut se comprendre. Pour avoir quelque fois discuté avec lui je peux dire que c'était pourtant un esprit brillant, très largement supérieur aux critères d'éducation et d'intelligence de la paysannerie de l'époque. De mon

côté je savais que le couple Vasseur était courageux et honnête et après tout, les campagnes étaient aussi remplies de gens comme eux. L'après-guerre 14-18 a été une période que ceux d'aujourd'hui ne peuvent imaginer. Tout était dur. L'éducation, le travail, la vie de chaque jour. Beaucoup cherchaient les repères qu'ils avaient perdus afin de justifier les horreurs vécues dix années plus tôt. L'église une fois de plus absente a été la première à en faire les frais. » Le père Paul marque une pause. Visiblement il tente de rassembler des souvenirs qui remontent à plus de trente ans.

« Très vite j'ai compris que le couple avait des problèmes pour concevoir. J'ai appris un peu plus tard que les deux étaient totalement stériles. Inutile de vous dire qu'ils ont pris ça comme une véritable malédiction. Sans jamais en parler à quiconque Clément Vasseur et sa femme se sont mis à consulter tout ce que le corps médical compte comme spécialistes, pour finir par se retourner en désespoir de cause vers les charlatans et les médecines parallèles. Là aussi ça a été un échec total. J'ai bien essayé de me rapprocher d'eux afin de leur proposer mon aide mais je n'ai réussi qu'à me faire éconduire. J'aurais peut-être dû insister, mais à l'époque je manquais franchement d'expérience pour ce genre de chose.

« La mère Cassebite », murmure Kieffer à l'oreille de Laurent qui acquiesce. Le prêtre soulève sa main droite en désignant la bouteille posée sur la table de chevet. Laurent lui sert un verre d'eau dans lequel le père Tardy humecte ses lèvres crevassées. Il rend le verre à Laurent en le remerciant puis après avoir pris une profonde inspiration il demande où il en était resté.

- Vous nous expliquiez que très vite les premiers problèmes sont apparus.

- Oui c'est exact. Après presque cinq ans de galère les Vasseur se sont retirés peu à peu de la vie du village. Au prix de privations infinies ils avaient fini par acheter une bicoque délabrée à la sortie de Baurieux sur la route de Craonnelle qu'ils retapaient comme ils le pouvaient. Ils n'en sortaient presque plus, sauf pour aller travailler, lui comme ouvrier agricole à la ferme de Liard et elle comme employée de maison chez le notaire Maître Durieux. Ce n'est que bien plus tard qu'ils ont trouvé chacun un emploi sur Reims. Avant cela ils vivaient en complète autarcie, repliés sur eux-mêmes et sur leur douleur. Les volets qui donnaient sur la route restaient constamment fermés et les seules personnes à pouvoir les approcher étaient le boulanger et le boucher itinérants qui les servaient une fois par semaine.

- Et ça n'a alerté personne ?

- Si, moi le premier. Mais vous savez par ici les gens ne parlent guère et ne se mêlent pas des affaires des autres. Et comme je m'étais déjà fait jeter une fois j'avais quelques réticences à y retourner.

- Et le maire ?... La gendarmerie ?...

- Le maire était bien entendu au courant et quant à la gendarmerie... vivre en marge n'est pas un délit, alors vous leur auriez dit quoi vous, aux pandores ? » A l'évocation du manque de réactivité des autorités de l'époque, les joues du vieillard se sont empourprées. *La colère ou la honte* se dit Michel Kieffer ou plus sûrement les deux. « Je confessais mes ouailles deux fois par semaine, continue le père Paul, le mardi et le vendredi de 17 à 19 heures, le jeudi étant réservé au catéchisme. Un vendredi (je me souviens de ce jour comme si c'était hier) je retrouvais Monique Vasseur seule assise sur un banc de l'église. Elle ne priait pas et semblait m'attendre. Quand je lui demandais la raison de sa présence elle me dit qu'elle voulait me parler en privé. Je lui proposais alors de la recevoir en confession mais elle refusa. Elle était venue me demander de passer la voir chez elle, le plus rapidement et le plus discrètement possible. Elle ne voulait pas m'en dire plus. Elle et son mari m'attendaient. Rendez-vous fut

donc pris pour le lendemain soir. C'est là que j'ai fait la connaissance de leurs deux fils, Franck et Antoine.

- Vous dites qu'ils avaient réussi malgré tout à avoir des enfants, s'étonne Michel Kieffer, qu'elle avait accouché sans que personne ne le sache, avec la seule aide celle de son mari ? C'était plutôt fréquent à l'époque, non ?

- Vous n'y êtes pas du tout, soupire le mourant, les gosses que j'avais devant moi n'étaient ni des bébés ni des enfants mais des adolescents, presque des hommes» Ce n'est pas de l'incompréhension qu'on lit dans le regard des deux gendarmes mais du soulagement, comme si le rideau noir qui recouvrait toute cette affaire depuis le début se déchirait enfin. Quelque part ils s'étaient préparés un jour ou l'autre à entendre ce genre de révélation qui donnait raison à Camille Dussolier quand il leur disait que quelque chose leur avait échappé.

- C'était deux petits gars gentils et ils m'ont plu tout de suite, poursuit le prêtre. Tous deux étaient supérieurement intelligents. Ils savaient des choses que le commun des mortels ignore sûrement encore de nos jours. L'aîné Franck avait une bonne tête de plus que son frère, mais on ne pouvait pas se tromper sur leur filiation tant ils se ressemblaient.

- Mais enfin, d'où sortaient-ils ? De toute évidence le couple Vasseur n'était pas les vrais parents. Alors qui ?...

- Ça, c'était l'évidence même, murmure le prêtre, même à Lourdes il leur aurait été impossible d'expliquer un tel miracle. Et pourtant les deux frères étaient là devant moi bien réels.

- Et les parents vous ont donné des explications ?

- Au début ils ne voulaient rien dire. En essayant de savoir j'ai bien compris que le problème était ailleurs. Ils ne cherchaient pas à se justifier, ils avaient simplement besoin de mon aide afin que je leur procure des papiers en règle. Suite à la guerre l'administration était sans dessus-dessous et beaucoup d'archives avaient été détruites, ce qui arrangeait beaucoup de monde à commencer par les anciens collabos qui pouvaient par ce biais là se refaire une virginité. Un certificat de baptême et une simple attestation signée par un notable suffisaient pour prétendre à une nouvelle identité.

- Et vous avez fait quoi ?

- Au début j'ai bien sûr refusé, mais devant leur détresse j'ai fini par accepter à la seule condition de me dire la vérité, cette même vérité que je vous livre maintenant.

- Et qui est ?...

- Franck et Antoine avaient été trouvés par Clément Vasseur à un an d'intervalle sur le Chemin des Dames au plateau de Californie. Franck le 16 avril 1952 et Antoine le 16 avril 1953. C'est en cherchant des champignons qu'il a trouvé le corps de Franck couvert de haillons dans un fossé d'irrigation. Le gamin qui semblait âgé d'une dizaine d'années était en état de choc et à moitié mort de froid. Clément l'a enroulé dans une couverture, l'a fait monter dans sa 2 cv et il l'a ramené chez lui.

- Pourquoi chez lui ? Il ne pouvait pas alerter les autorités ?

- Il ne s'est jamais expliqué son geste. D'après lui il avait agi en état second. Que le gamin soit en vie tenait du miracle et pour le reste, lui qui ne croyait en rien s'est mis à penser que cet enfant était un cadeau de la providence.

- Et pour Antoine ?

- Même chose un an plus tard, à une variante près... c'est Franck qui a entraîné son père dans les bois ce 16 avril 1953. Comme s'il savait que son frère s'y trouverait.

- C'était la seule ? demande Laurent. Je veux dire qu'ils n'ont plus jamais plus retrouvé personne d'autre depuis ?

- Ni avant ni après, fait le prêtre qui paraît maintenant accuser la fatigue.
- Alors qui sont-ils exactement ? Comment ont-ils fait pour s'intégrer à la population sans éveiller les soupçons ?
- J'ai passé beaucoup de temps avec eux, à essayer de savoir et de comprendre. Ils n'ont jamais voulu nous révéler leur véritable identité, ni nous dire d'où ils venaient et encore moins ce qu'ils fichaient dans ces maudits bois à un an d'intervalle. Tout ce que nous avons réussi à comprendre c'est qu'ils venaient tous deux d'un passé proche, que ce n'était pas important pour nous de comprendre et qu'ils repartiraient sûrement un jour comme ils étaient venus. Ils me demandaient juste de les aider à tenir le temps qu'ils trouvent le moyen de repartir et m'imploraient de leur venir en aide. En plaisantant, Franck me répétait sans cesse « *j'ai vu de la lumière, alors je suis rentré...* »
- Mon père, par quel tour de passe-passe avez-vous réussi à les intégrer et surtout à leur donner une existence légale ?
- Je n'étais heureusement pas seul. Au fil des années le couple Vasseur qui les avait recueillis, cachés et protégés a fini par les considérer comme leurs propres enfants. Leurs dates de naissance respectives furent arrêtées au jour de leur découverte par Clément Vasseur : 16 avril 1952 pour Franck et 16 avril 1953 pour Antoine. C'est la Lucienne qui était censée avoir accouché Monique Vasseur dans le plus grand secret.
- Celle qu'on surnommait la mère Cassebite ?
- Exact, parvient à grimacer le prêtre. A l'époque, et bien qu'on ne l'ait jamais crié sur les toits, les paysans du coin faisaient souvent appel à elle pour accoucher leurs femmes, faire vèler leurs génisses ou empoisonner les champs du voisin, c'est selon. Avec elle tout n'était qu'une question de tarif. Je soignais les âmes, elle apaisait les corps. Nous arrivions à nous supporter en totale complicité, ce qui est un comble pour deux êtres que tout oppose... D'autre part elle ne pouvait rien me refuser, je lui avais rendu trop de services.
- Qu'est-elle devenue ? demande Laurent Tellier.
- Disparue, murmure le prêtre en fermant les yeux sur un souvenir tout aussi douloureux que le cancer qui le ronge. Un matin elle n'était plus là... Par la suite j'ai établi deux faux certificats de naissance au nom de Franck et Antoine Vasseur ainsi que de faux certificats de baptême qui n'ont jamais été transmis aux autorités, mais simplement conservés dans les archives de la mairie et de la paroisse juste au cas où... Pour la scolarité ce fut un peu moins facile. Le plus compliqué a été de faire admettre à cette tête de mule d'Emile qu'il œuvrait pour la bonne cause en trafiquant les registres de l'école où leurs noms apparaissent régulièrement sans qu'ils n'y aient jamais mis les pieds. C'était facile pour lui car en plus d'être directeur d'école et instituteur Emile était aussi le maire de Baurieux. Et puis à l'époque personne ne contrôlait jamais rien.
- Et ?...
- Et le temps a passé. Ce qui était pour nous le plus incompréhensible c'est qu'au fil des années Franck et Antoine semblaient ne pas vieillir ou très peu. C'est là que j'ai vu une chance inespérée de pouvoir, comme vous dites si bien, les intégrer. Les jours sont passés puis les années. Pendant 7 ans ils sont restés cachés chez leurs parents adoptifs, ne sortant que la nuit pour aller prendre le pouls du monde et faire aussi d'autres choses que j'ai toujours ignorées. Le jour anniversaire de leurs 17 ans (16 pour Antoine) nous avons décidé d'un commun accord avec leurs parents de les lâcher dans le grand bain. Pour cela il fallut monter toute une histoire en rapport avec le club de foot local dont j'étais alors le président. Grâce à leur gentillesse et à leur charisme ils se sont intégrés peu à peu sans que quiconque

ne pose les questions embarrassantes que l'on pouvait craindre. Ensuite ils ont connu des filles et trouvé du boulot. La suite vous la connaissez. Aujourd'hui toute cette histoire ne tiendrait pas la route une seule seconde pour peu qu'on s'y intéresse d'un peu près, mais c'est la stricte vérité. En ce temps-là c'était une autre histoire.

- Qui d'autre était dans le coup à part le couple Vasseur, Emile Lesueur, votre amie Lucienne et vous ?

- Personne ! Certains se doutaient bien que quelque chose se tramait du côté des Vasseur, mais comme je vous disais les gens d'ici sont très discrets de nature. Tant que vous ne vous occupez pas de leurs affaires ils ne s'occuperont pas des vôtres. Et de toute façon plus c'est gros et plus ça marche puisque vous voilà seulement, messieurs de la maréchaussée.

- Etes-vous certain que la disparition brutale de la Lucienne n'a pas un rapport direct avec l'affaire qui nous occupe ?

- Non, fait le prêtre en fermant les yeux. Voyez-vous, j'avais de l'affection pour cette femme et jamais, jamais... » Cette fois le gong annonçant la fin du match retentit. Les yeux du religieux se voilent tandis que sa main droite se crispe un peu plus fort sur le crucifix. Les lèvres tordues par la souffrance, luttant pour ne pas sombrer définitivement, il fait signe à Kieffer de s'approcher. « Si vous revoyez Ant... Antoine et Franck... dites leurs de... de ma part... que je ne regrette rien... rien !... si... si c'était à refaire... si c'était à refaire... je... je...le referais...sans problème. » Maintenant Michel a du mal à comprendre les mots qui s'essoufflent dans la bouche de l'homme à l'agonie. Au prix d'un violent effort de concentration il parvient pourtant à saisir. « Le bréviaire... pre... prenez mon bréviaire... il vous dira... où chercher. » La main gauche frappe en mouvements désordonnés sur le livre de prières dont les pages étalées commencent à s'arracher. Sans réfléchir Michel Kieffer se saisit du bouquin et le glisse dans sa vareuse. « Surtout... surtout ne...ne dites à personne que... je vous l'ai donné... à personne... à pers... » Cette fois c'est terminé. La tête du père Paul Tardy roule doucement sur le côté tandis que les yeux se voilent avant de se fermer pour ne plus se rouvrir. Alerté par les appels au secours de Laurent la porte de la chambre finit par s'ouvrir sur le visage sévère de la mère Abbesse qui se précipite vers le prêtre en écartant d'une bourrade Michel Kieffer. Tout en se penchant sur le corps du prêtre qui respire toujours faiblement en geignant doucement elle fusille les deux gendarmes du regard. « C'est la fin, fait-elle en reposant doucement la main le long du corps... Je vais réunir les sœurs qu'elles puissent l'accompagner vers son dernier voyage. J'espère que vous avez ce que vous êtes venus chercher... La sortie est par là. Je ne vous accompagne mais promettez moi une chose... ne revenez jamais. »

- Mais enfin Michel, qu'est-ce qui t'a pris de lui piquer son bouquin ?

- Pour une fois, une seule fois, Laurent, tu ne pourrais pas la fermer un peu ? Tu m'empêches de réfléchir. Contente-toi de conduire et de nous ramener vivants au bercail. C'est un ordre.

- Comme tu voudras, fait Laurent Tellier vexé qui se replonge dans sa conduite. Tu m'expliqueras peut-être un jour.

- Laisse-moi encore cinq minutes, lui répond Kieffer en examinant le livre sous toutes ses faces comme s'il s'agissait du premier bouquin de Gutenberg lui-même, après promis je te dis tout. »

14 heures. Arrivée aux abords de Tinquieux la 4L de la gendarmerie tente de se frayer péniblement un passage dans la circulation. Bien que l'A4 soit ouverte depuis plus de dix ans l'axe Rouen-Luxembourg qui passe par la place de la place des droit de l'homme, le

boulevard Pommery puis l'avenue Jean Jaurès et qui renvoie les routiers vers Chalons sur marne ou la Wallonie et le Luxembourg reste une plaie incontournable. Coincé dans un embouteillage dont il ne voit pas le bout, Laurent prend son mal en patience en tapotant nerveusement des doigts sur le volant. A ses cotés Michel Kieffer est en pleine cogitation. L'enquête prend un tournant qu'il n'espérait plus. Et surtout, même placés sous les ordres de Camille Dussolier, c'est eux, les hommes de Feugières, qui reprennent la main. Et ça c'est plutôt bon pour la gendarmerie.

- Et tu penses trouver quoi dans ce bouquin, demande Laurent à Michel qui n'en finit pas de tourner les pages une à une avec un luxe de précautions, le secret du Graal ?

- Je n'en sais fichre rien, mais le curé ne m'a pas refile son bouquin sans une bonne raison. A nous de trouver laquelle.

- Eh bien bon courage pour la suite. En ce qui me concerne je n'ai jamais été très fort ni pour les charades ni pour les rébus. Qu'on se le dise !...

Arrivé place Stalingrad Laurent prend direction de la cathédrale pour venir se garer devant le commissariat Rockefeller.

- Quoiqu'il en soit, on est bien d'accord : pas question de parler à qui que ce soit. - Pas même à Dussolier ?

- Surtout pas à Dussolier. J'admets qu'il est très fort, mais pourtant j'ai comme la fâcheuse impression qu'il nous mène en bateau et que ça ne date pas d'aujourd'hui. Déjà l'autre jour il a fait des réflexions qui m'ont parues bizarres. Si on lui refile le bouquin maintenant il va le confisquer pour analyses et on ne le reverra jamais. Donc on n'en parle pas. Ça nous laisse une longueur d'avance, le temps pour nous de l'étudier plus en détail. Il sera toujours temps d'aviser plus tard suivant les circonstances.

- Ouais, fait Laurent pas convaincu, mais ça, ça s'appelle du détournement de preuves. Et ce n'est pas bon mais pas bon du tout pour la suite de ta carrière... et pour la mienne par la force des choses.

- J'en prends l'entière responsabilité, lui répond Michel Kieffer en ouvrant la portière pour descendre, et si ça merde je t'autorise à dire que tu n'étais au courant de rien.

- Si tu crois que c'est le genre de la maison, c'est que tu me connais bien mal.

- Réfléchis et essaie de regarder plus loin que le bout de ton nez. Tu vas bientôt être papa. Et puis il y a Julie. Je ne pense pas qu'elle veuille vivre avec un type qui passe ses nuits à crapahuter dans les supermarchés avec un clébard à la con. Penses-y bien avant de faire des conneries que tu pourrais regretter toute ta putain de vie.

- T'as raison, fait Laurent subitement maussade en le rejoignant dans le hall du commissariat, je te promets d'y réfléchir mais ça n'y change strictement rien. N'oublie pas qu'on fait équipe. Et de toute façon il sera toujours temps d'y repenser le moment venu. »

Ignorant volontairement la bêtaillère les deux gendarmes choisissent de prendre l'escalier. Après avoir avalé les marches deux par deux ils arrivent sur un palier vide pour se diriger vers le bureau du commissaire Camille Dussolier qui semble les attendre en rongant son frein. Avant de quitter l'abbaye, Michel avait pris soin de le mettre au courant par téléphone des derniers rebondissements qui les ont amenés des Tilleuls jusqu'au père Tardy. « Ça recoupe le rapport de l'inspecteur Murat, leur fait Dussolier après qu'il ait digéré le récit que vient de lui faire Kieffer. Il semblerait qu'il n'ait rien retrouvé les concernant, ni à la mairie, ni au diocèse de Reims. Nous attendons toujours que l'armée veuille bien nous répondre, mais je ne me fais guère d'illusions. De son côté Vernier n'a rien trouvé non plus aux archives de l'UNION. Du moins rien qui soit en rapport avec notre affaire.

- Et Jacques ? demande Kieffer.

- Il est sur la route. Pour l'IML, les premiers rapports d'autopsie confirme les dires de Marcel Duchenne, Franck Vasseur s'est bien suicidé. Et pour Stamford l'exécution ne fait aucun doute. Reste à savoir qui était de l'autre côté du canon. Franck ? ... Antoine ?... Ou un des tueurs lâchés à leurs trousses ? »

Vers 18 heures 30 les chefs de groupes ainsi que tous les hommes disponibles sont convoqués en urgence dans la salle de réunion. Devant un auditoire plus attentif que jamais, le commissaire prend la parole et se fend d'un rapide exposé.

- Nous sommes à présent certains de deux choses : la première est que ce que nous avons pu voir dans la vidéo n'est pas une joke et que Stamford ne nous a pas raconté QUE des conneries. Dommage pour nous tous qu'on n'ait pas eu le loisir d'en connaître la fin. Si ce con d'Ayache n'avait pas eu la mauvaise idée de mourir ça nous aurait arrangé, mais bon... Espérons seulement que les gars du labo puissent faire des miracles... La seconde est que Stamford, Antoine et Franck Vasseur ont bien une bande de tueurs au train et que pour les raisons que nous connaissons mieux ils sont en cavale et sûrement planqués quelque part en attendant de pouvoir repasser de l'autre côté. Cependant une question se pose toujours : pourquoi avoir joué les amnésiques sous un nom d'emprunt alors qu'il lui aurait été plus facile de se faire reconnaître, surtout quand on s'appelle Maxence de Frescheville ?...

- Peut-être que tout ne s'est pas passé comme prévu, se hasarde à répondre un des hommes du groupe de Murat, peut-être était-il vraiment amnésique au moment où il s'est retrouvé mêlé à cette offensive du 16 avril 1917... qu'il ait subi un choc tellement énorme qu'il s'est vraiment pris pour le soldat Lucien Gonçalves avant de retrouver progressivement la mémoire. Et de choisir de se taire.

- Justement, pourquoi n'avoir rien dit à ce moment-là ? insiste Dussolier... Encore une fois, il était plus compliqué et sûrement plus dangereux pour lui de se faire passer pour un autre que d'avouer qui il était vraiment. Personnellement je n'ai pas la réponse. Il faudra lui poser la question quand on mettra la main dessus. On peut cependant penser qu'il devait avoir de bonnes raisons pour vouloir rester dans l'anonymat.

Il est bientôt 19 heures. Les commerces tapis autour de la place du parvis que domine la cathédrale baissent un à un leurs rideaux de fer. La ville s'endort doucement. Les seuls bistrots restés ouverts tournent à plein régime tandis que les rares attardés pressent le pas. La réunion poursuit son cours avec le commissaire Dussolier à la baguette. Pour les hommes de la cellule spéciale il n'est pas question de mollir. En plein exposé Jacques Driffort fait une entrée remarquée. Le chapeau « *so british* » qu'il affectionne tout particulièrement et l'imper dégoulinant de pluie inondent le parquet ciré lorsqu'il s'arrête devant Dussolier pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Ce dernier l'écoute attentivement avant de sonner la clôture de la réunion.

- Messieurs, pour ce soir vous avez quartier libre. Seuls les chefs de groupes et nos amis gendarmes restent encore un moment. Pour les autres tachez de vous reposer un peu et n'en profitez pas pour vous mettre une mine. Je veux tout le monde sur le pont dès demain matin à 7 heures pétantes. Merci à tous pour votre excellent travail et à demain. » Chacun se lève pour quitter un par un ou par petits groupes la salle de réunion dans un brouhaha de conversation qui s'estompe à mesure que la salle se vide tandis que les hommes concernés se rassoient l'un après l'autre. Apparemment pour eux la journée n'est pas encore terminée. Une fois le calme revenu le commissaire se retourne vers Jacques Driffort. « Vas-y Jacques,

explique-nous. » Driffort prend le temps de poser manteau et chapeau sur le dossier d'une chaise vide avant de prendre la parole.

- Vous savez tous en ayant lu les rapports d'enquête que tous les protagonistes de cette affaire sans exception avaient un objet métallique planté dans le crâne à hauteur du lobe temporal gauche. Cet objet de deux centimètres sur un est notifié sur tous les rapports médicaux qui nous sont parvenus. Stamford nous l'a également notifié dans son rapport sur les fameux "guerriers fantômes". Jusqu'à présent nous n'avions pu que nous fier aux radios et aux rapports des toubibs pour essayer de nous faire une idée quant à son utilisation et sans jamais pouvoir en examiner un de près. Cependant l'autre jour tout a changé. Suite au suicide maintenant avéré de Franck Vasseur, nous avons pu enfin mettre la main sur un de ces bidules. Le double coup de fusil qu'il s'est tiré dans la bouche a littéralement pulvérisé la boîte crânienne et expédié dans un coin de la salle de bain le truc en question. Je suis donc allé à Paris ce matin avec l'objet pour le faire examiner par les experts du laboratoire central de la police nationale, dont voici les premières conclusions. Sous réserve d'exams plus approfondis je vous les livre brut de décoffrage, tels qu'elles m'ont été données. Contrairement à ce que nous aurions pu penser au départ cette « chose » ne ressemble en rien à un projectile tiré par un obus à shrapnel de la première guerre mondiale. Le métal qui le compose est fait d'un alliage inconnu. Si on le passe au microscope à balayage on peut voir que l'objet se compose de deux parties distinctes parfaitement lisses. Leur jointure, car il y en a une, est totalement invisible à l'œil nu. Si je peux tenter une comparaison je dirais que ça ressemble à une huître plate sans aucune aspérité, avec un corps principal surmonté d'un couvercle. Il reste réfractaire à toute tentative pour l'ouvrir ou de le détruire, que ce soit en le chauffant ou en essayant de le fracturer par un moyen mécanique ou autre. En le passant aux rayons X on ne voit rien qui puisse nous indiquer ce qu'il y a à l'intérieur. Cependant nous savons de façon tout à fait certaine que cet engin émet des signaux à très basses fréquences, totalement inaudibles pour l'oreille humaine et qu'il émet un très faible rayonnement radioactif. En résumé nous ne savons absolument pas comment fonctionne ce truc ni à quoi il peut bien servir. Des analyses complémentaires sont toujours en cours. Voilà, j'en ai terminé...

- Et... c'est tout, s'étonne Laurent.

- Crois moi, lui répond Driffort c'est déjà pas si mal. Il est impossible de faire beaucoup mieux en si peu de temps. Et heureusement que je connais du monde...

- Merci Jacques...Eh bien messieurs, je trouve que la journée a été plutôt fructueuse, fait Dussolier en guise de conclusion. A présent il ne me reste plus qu'à rédiger mon rapport en espérant que celui qui le lira aura l'amabilité d'attendre la fin de l'enquête avant de me signer mon bon d'internement pour Sainte Anne. Merci à tous et à demain. » Les hommes se lèvent un à un et se dirigent vers la porte, mais le chahut de la fournée précédente est loin. Pas de rires ni même de sourires. Aucun commentaire. La gravité et la fatigue se lisent sur les visages de chacun. Dussolier attend que la salle soit vide pour prendre Jacques Driffort à part. « Beau boulot mon Jacques. Personne ne t'a posé de questions ?

- Non, j'ai mis Sylvain Grangier sur le coup. Tu connais sa discrétion... quant à lui extorquer une quelconque information je souhaite bien du plaisir à celui qui essaiera. Et l'enquête sur les Frescheville, ça donne quoi ?

- Il est encore trop tôt. Chevrier est parti ce matin avec son équipe. De mon côté j'ai alerté nos amis pour qu'ils lui préparent le terrain, mais je ne me fais guère d'illusion. On avance en

terrain miné les yeux bandés et on a intérêt à faire drôlement gaffe où on pose les pieds, moi le premier... »

Tout en discutant les deux hommes sont arrivés sur le trottoir où la pluie redouble d'intensité. Camille Dussolier hèle un taxi en maraude qui s'arrête dans un geyser d'eau boueuse. « Je suppose que t'as rien bouffé ?!... Allez, monte, c'est moi qui invite, lui fait le commissaire en ouvrant la portière. On va s'en foutre plein la gueule en parlant du bon vieux temps.

- Tu vas bien ? lui demande Jacques Driffort une fois installé sur la banquette arrière. Parce que la dernière fois que tu m'as invité...

- Aujourd'hui Florence aurait 36 ans et je ne suis pas d'humeur à rester seul devant la télé, tu peux comprendre ça ? Les rares amis qui me restent, je peux les compter sur les doigts d'une seule main, le peu de famille que j'avais encore m'a carrément tourné le dos et je n'ai toujours pas d'enfant. Désolé, il ne me reste plus que toi à emmerder.

- Camille, ça fait dix ans qu'elle est morte... tu ne crois pas qu'il serait temps tourner la page ? De passer enfin à autre chose ?

- Pour moi c'était hier que ce putain de bahut l'a emplafonnée. Pas un jour sans que je ne pense à elle. Et tu veux que je te dise le plus dramatique ? » Jacques Driffort ne répond pas. Il sait bien que cette conversation ne les mènera nulle part, comme chaque fois qu'ils abordent le sujet. Sans répondre il détourne la tête et se met à frotter la vitre du plat de la main d'un geste machinal pour évacuer la buée, comme si le spectacle de la cathédrale endormie pouvait l'aider à trouver les mots qui apaisent. Mais il ne se fait guère d'illusions, ces mots qu'il cherche désespérément depuis dix ans n'existent pas... n'existent plus. Le mieux, pense-t-il, est de laisser terminer son vieux camarade. D'une manière ou d'une autre Camille Dussolier finit toujours par se calmer... ce n'est qu'une question de temps. « Plus je pense à elle et plus les traits de son visage s'estompent. Bientôt je ne me souviendrai même pas si elle était blonde ou brune. Tu le crois ça ?!...

- Je vous dépose où ? demande le chauffeur visiblement pressé de boucler sa journée et de rentrer au dépôt.

- Où vous voudrez pourvu qu'on y bouffe bien, lui répond Jacques Driffort d'un air maussade en se renfrognant un peu plus dans la banquette.

- Alors c'est parti, lui répond le chauffeur en enclenchant la première, vous ne serez pas déçus.

Pas intérêt, pense Jacques Driffort, déjà que la soirée risque de s'éterniser un peu, si en plus la bouffe est dégueulasse !...

CHAPITE XXXV
Bréviaire, mode d'emploi....

Reims, *Hôtel de police Rockefeller-Jeudi 13 mai-19h30.*
Une semaine entière vient de s'écouler, huit longues journées, soit 168 heures, 100800 minutes ou 604800 secondes, *Et toujours rien*, fulmine le commissaire divisionnaire Camille Dussolier qui tourne en rond dans son bureau comme un fauve en cage, *c'est à désespérer, merde !* Ce n'est pourtant pas faute d'avoir tout mis en œuvre pour retrouver le fugitif et ses poursuivants. Les barrages routiers n'ont rien donné, les visites dans les fermes isolées de la région, les terrains de camping, les gîtes-étapes non plus et la note des heures de vol des hélicoptères de la gendarmerie et de l'armée menacent de faire exploser le budget de la défense nationale. Tout ce qui compte de militaires, de gendarmes et de gardes mobiles est resté sur le pont vingt-quatre heures sur vingt-quatre, en vain. A croire qu'Antoine Vasseur s'est volatilisé. Ou pire, qu'il a réussi son coup. *Pas possible*, murmure Dussolier en consultant pour la dixième fois de la matinée la carte d'état-major de la région accrochée au mur, *pas possible que tu m'aies fait un coup pareil... Ou alors c'est que tu as des complicités que j'ignore et dans ce cas faut qu'on revoie la copie... Mais où on a merdé, bordel, où ?* Des pas précipités que Dussolier reconnaîtrait entre mille se font entendre dans le couloir, puis c'est la porte du bureau qu'on ouvre à la volée pour laisser passer la silhouette de Denis Chauvet. Avant que Dussolier ne puisse l'engueuler pour outrage aux bonnes manières il dépose sur le bureau de son patron une feuille dactylographiée à en-tête de la gendarmerie nationale. « C'est un rapport de la gendarmerie de Berry au Bac. Il semblerait qu'ils ont retrouvé une Citroën CX correspondant à celle qui a rendu visite à la famille Duchenne.

- Comment ça « il semblerait ?! » C'est confirmé ou pas ?
- C'est que... en fait il ne reste plus que la carcasse. Ils y ont mis le feu avant de disparaître.
- Où elle est ton épave ?
- Sur le plateau de Californie, pas très loin de l'endroit où on a trouvé Antoine Vasseur. Ça ne peut pas être une coïncidence.
- Ne nous emballons pas. J'ai cessé depuis bien longtemps de croire aux miracles. Et comment est-on sûr que ce n'est pas une vieille épave rouillée ?
- Tout est dans le rapport, patron. Pour faire court ce sont des chasseurs qui l'ont trouvée ce matin. Ça fumait encore quand les gendarmes se sont pointés. Les numéros du châssis correspondent ainsi que ceux de la plaque d'immatriculation arrière qui n'a pas complètement cramé. Les gendarmes ont interrogé le fichier des véhicules volés et la réponse vient de leur parvenir. La bagnole a bien été déclaré volée dans le 75 la nuit du samedi au dimanche 27 mai, soit deux jours avant leur visite chez les Duchenne. » Dussolier réfléchit à toute vitesse. Chauvet a raison : ce ne peut pas être une coïncidence. « Je crois qu'ils viennent de faire leur première boulette, patron.
- Qui te dit que c'est une boulette ? Ils n'en ont peut-être tout simplement rien à foutre. Apparemment ils savent qu'on leur courre au cul et ils semblent s'en foutre royalement. D'après Stamford, Debacker est un pro et un pro ne commet pas d'erreur aussi grossière, à moins d'y être obligé ou de s'en foutre complètement. L'autre hypothèse possible c'est qu'ils soient pris par le temps. A nous de trouver pourquoi. »

Une fois de plus Dussolier se tourne sur la carte murale comme si la succession de chiffres minuscules, de talwegs* et de lignes de crêtes pouvait lui apporter une aide quelconque. « Il nous reste qui sur le terrain ?

- Presque plus personne. Les gardes mobiles sont rentrés hier matin ainsi que les hélicos. Les gendarmes locaux continuent à quadriller le secteur en véhicule seulement. Les patrouilles à pieds ont été suspendues jusqu'à nouvel ordre.

- Qui a donné ces ordres stupides ?

- Euh !... C'est vous patron, fait l'inspecteur Chauvet en regardant la pointe de ses chaussures.

- Ce qui prouve que même les meilleurs peuvent avoir des moments d'absence, lui répond Dussolier en décollant enfin de la carte. Trouve-moi Kieffer et Tellier. Qu'ils rappellent au triple galop, les vacances sont terminées.

- Pas la peine patron ils sont déjà en bas. Kieffer désire vous parler.

- Et évidemment, ça ne peut pas attendre, répond Dussolier en consultant sa montre d'un geste impatient.

- Parait que c'est urgent.

- Bon, fait Dussolier qui se résigne en soupirant, ça tombe bien, moi aussi j'avais deux ou trois trucs à leur dire. Fais les monter.

- Bonjours, Michel, asseyez-vous, fait Dussolier en désignant une chaise à Kieffer. Laurent n'est pas avec vous ?

- Il n'a pas souhaité assister aux débats, fait Kieffer sans baisser les yeux.

- Fichtre, c'est donc si grave que ça ?

- Ce sera à vous d'en décider.

- A décider ?!... Et à décider de quoi ?

- De ma carrière dans la gendarmerie... et aussi de celle du maréchal des logis Laurent Tellier. » Interloqué, le commissaire Camille Dussolier marque un temps d'arrêt. La tournure que prend la conversation ne lui plaît pas, mais alors pas du tout. De toute évidence le militaire qui se tient devant lui a perdu de sa superbe. « Votre carrière... Rien que ça ?!!! » Voyant que Kieffer ne répond pas il lui demande : « on ne peut pas remettre cette conversation à plus tard ? Les affaires reprennent et nous sommes attendus sur le terrain.

- Non ! » La voix est froide. Visiblement Kieffer est déterminé à aller jusqu'au bout et ce, quoiqu'il puisse lui en coûter. « Eh bien je vous écoute, fait Dussolier en soupirant. C'est quoi la connerie du jour ?

- Monsieur le commissaire, je vous ai menti. J'ai gardé par devers moi des informations. J'ajoute que mon collègue n'est en rien responsable et qu'il a agi sous mon entière responsabilité. Je suis le seul fautif. Je vous demande donc de mettre fin à ma mission afin que je puisse réintégrer mon unité dans les plus brefs délais. Je vous laisse seul juge des sanctions que vous ne manquerez pas de prendre à mon égard. » Devant le regard d'incompréhension du commissaire divisionnaire Michel Kieffer se redresse un peu sur sa chaise puis se racle la gorge avant de continuer.

**Un talweg (ou thalweg) correspond à la ligne qui rejoint les points les plus bas d'une vallée, ou la ligne qui rejoint les points les plus bas du lit d'un cours d'eau. Un talweg (ou thalweg) correspond à la ligne qui rejoint les points les plus bas d'une vallée, ou la ligne qui rejoint les points les plus bas du lit d'un cours d'eau.*

Il lui explique alors comment il a « oublié » de lui dire pour le bréviaire du père Tardy, comment lui et Laurent ont fait cavaliers seuls afin de garder une longue d'avance. Et comment ils ont fini par trouver.

- Trouver quoi exactement, demande Dussolier dont le ton de la voix masque avec peine tout un flot de sentiments contradictoires.

- La date et l'endroit exacts où Antoine Vasseur embarquera à nouveau vers son passé. » Comme mû par un ressort invisible Dussolier se lève de sa chaise. Sa réaction n'est pas du tout celle attendue par Kieffer. Pas de colère explosive, pas de menaces, rien. Après avoir déambulé de long en large à travers le bureau il s'arrête devant la fenêtre qui donne sur le vieux Reims. « Vous voulez parler de la date et de l'endroit que *vous* croyez exacte.

- Non monsieur le divisionnaire, je vous le confirme... je connais exactement les modalités du départ de Vasseur.

- Et qu'est-ce qui vous dit que vous avez raison ? sourit Dussolier en se rasant dans son fauteuil. Marc de café, pendule, tarots de Marseille ou boule de cristal ?

- Tout était dans le bréviaire du père Tardy... Avant de tomber dans le coma, le prêtre m'a désigné son bréviaire. J'ai profité d'un moment d'inattention de la mère abbesse pour le glisser dans le revers de ma veste. Arrivé dans ma chambre d'hôtel j'ai commencé à regarder le livre d'un peu plus près. C'est un bel ouvrage relié cuir, une édition rare qui date du siècle dernier. J'ai passé des heures à en ausculter chaque page, chaque enluminure, analysant à la loupe une à une toutes les images sacrées qui servaient de marque-pages. La mort dans l'âme j'ai entrepris de décortiquer la couverture cuir puis la reliure. Quand le bouquin est fermé, la reliure se referme. Quand le livre est ouvert bien à plat, la reliure en question baille. C'est là que j'ai découvert, glissé à l'intérieur, un papier roulé dans le sens de la longueur. »

Kieffer marque une pause. Les deux hommes se regardent intensément, chacun essayant de deviner ce que pense l'autre. Pas de mécontentement dans les yeux de Dussolier, juste de l'admiration pour cet homme qu'il avait si mal jugé. De l'admiration et autre chose aussi qui ressemble à de la colère.

- En dépliant ce papier j'ai découvert deux colonnes avec dans chacune des successions de chiffres qui à première vue ne semblaient avoir aucun lien entre elles. J'en ai déduit qu'ils étaient codés d'une façon très précise. J'ai essayé de les triturer dans tous les sens sans résultat. En désespoir de cause je me suis rendu à la bibliothèque Carnegie où je me suis mis à consulter les ouvrages concernant le langage chiffré et les différentes façons de coder ou décoder un document. Mais là aussi, peine perdue. Je commençais sérieusement à désespérer quand je me suis décidé à demander de l'aide à la bibliothécaire en charge des novices comme moi. Je lui expliquais mon problème et quelques minutes plus tard je ressortais avec un nom en poche, celui du professeur Julien Delcroix. Le professeur Delcroix avait deux avantages à mes yeux : le premier est qu'il fait office de référence dans les milieux de la cryptographie, le second est qu'il habite à deux pas, en plein centre-ville. Je l'appelais aussitôt et rendez-vous fut pris pour début d'après-midi.

- Et bien entendu ce type vous a trouvé la solution ?

- Oui, il a immédiatement su de quoi il retournait. Je vous résume de mémoire...

Comme en Mésopotamie et dans l'Égypte ancienne, la cryptographie était déjà largement utilisée par les Grecs et les Romains. Jules César envoyait des messages chiffrés selon une méthode qui, de nos jours, semble simple : il s'agissait de remplacer, dans un premier temps, chacune des lettres du message par le nombre correspondant à sa position dans l'alphabet, mais en compliquant cette transposition par la décision de faire commencer l'alphabet par

n'importe quelle lettre ; si l'on choisit par exemple le x comme première lettre, cela a pour effet de donner à la lettre a la valeur 4. Si l'on convient ensuite de choisir comme clé la lettre a (qui a donc la valeur $a = 4$), on additionne dans un deuxième temps ce nombre 4 à chacun des nombres obtenus après la première transposition ; on recommence au début de l'alphabet en cas de dépassement. Par exemple, pour le message "Envoyer renfort", lors du premier codage, selon la position des lettres dans l'alphabet commençant à x , on obtient : 8-17-25-18-2-8-21 21-8-17-9-18-21-23. Après le second codage (en ajoutant 4, sachant que $a = 4$), le résultat est le suivant : 12-21-29 (= 3)-22-6-12-25 25-12-21-13-22-25-27 (= 1). Il suffit ensuite de reconvertir en lettres cette dernière série de nombres, en supposant toujours que x est la première lettre de l'alphabet, ce qui donne finalement le message codé suivant : "I-r-z-s-c-i-v v-i-r-j-s-v-x". On peut compliquer le système en lui ajoutant une clé périodique. Le décodage consiste à refaire toutes ces opérations dans l'autre sens, ce qui est aisé si l'on a connaissance de la clé, ce qui demande patience et astuce dans le cas contraire. Cet homme semble posséder les deux car quand il m'a rappelé deux jours plus tard : tout était couché sur le papier.

- Et concrètement ça donne quoi tout ce charabia ? » demande Dussolier largué par l'exposé technique du gendarme. Avant de répondre Kieffer sort une feuille de la poche de sa vareuse, la déplie puis la pose à l'envers sur le bureau du commissaire. Hypnotisé par le document ce dernier parcourt rapidement les successions de chiffres et de lettres qui dansent devant ses yeux, tandis que le gendarme poursuit ses explications.

- Regardez... dans la première colonne sont notées les dates, dans la deuxième les heures et dans la troisième les coordonnées de l'endroit où doit repasser la chose qui doit ramener Vasseur vers son passé. » Pour la première fois depuis le début de l'entretien Camille Dussolier a un mouvement d'humeur. Il repose la feuille sur le bureau d'un geste où perce une certaine exaspération. « Vous vous foutez de ma gueule ?

- Pas le moindre du monde, monsieur le divisionnaire. Et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on ne retrouvera ni Vasseur ni ses poursuivants, du moins dans l'immédiat. Pour le moment soyez certain qu'ils sont planqués bien au chaud en attendant le jour et l'heure de la prochaine vacation.

- Admettons que vous ayez raison et je dis bien « *admettons* ». Pourquoi le prêtre ?

- J'ai reçu un appel de l'abbaye ce matin m'apprenant la mort du père Tardy cette nuit. Il a emporté la réponse avec lui. Je ne peux donc faire que des suppositions. Peut-être était-il réellement complice, ce que je ne crois pas. Peut-être était-il tout simplement le seul en qui les frères Vasseur avaient confiance.

- Justement, pourquoi lui et pas leurs parents ?

- Les parents étaient peut-être aussi détenteurs de leur secret, mais comme ils sont décédés tous les deux on ne saura probablement jamais. Et puis mettons-nous à leur place... ces gens leur avaient tout donné, les avaient hébergés, nourris, protégés durant des années comme seuls de véritables parents auraient pu le faire. Comment leur annoncer qu'un beau jour ils repartaient chez eux. Difficile d'imaginer un tel cas de conscience.

- En tout cas ça nous conforte dans l'idée qu'Antoine Vasseur et son frère ont mené tout le monde en bateau et qu'ils préparaient bien leur retour quand Antoine a eu son accident, mais que pour des raisons x ou y ça ne s'est pas passé tout à fait comme prévu. L'hypothèse d'une faille dans le système est donc plus que probable. Et preuve en est qu'ils ne maîtrisent pas tout.

- J'ai relu la transcription écrite de la vidéo de Stamford. Il y est écrit en toutes lettres que le phénomène qu'il appelle VSTA est profondément instable ce qui pourrait expliquer qu'un moment ou l'autre ça ait pu déconner.

- Et ce serait pour quand d'après vous ? Et où ?

- Le 21 juin, jour du solstice d'été à zéro heure. Les coordonnées nous donnent 49°26' 29" Nord et 3°43'57" Est. Vérifications faites c'est pile-poil la caverne du Dragon.

- La caverne du Dragon ?

- C'est à deux pas de l'endroit où on a retrouvé les Vasseur. Non, franchement tout se tient.

- Bien, fait Dussolier en se levant pour retourner vers la fenêtre. Nous sommes le premier demain, ça nous laisse donc trois semaines pour nous retourner. Et pour une fois c'est nous qui aurons l'avantage car ils ne savent pas que nous savons. »

Sentant que l'entretien touche à sa fin Michel Kieffer se lève à son tour pour prendre congé. Avant de sortir il demande: « et en ce qui me concerne mon collègue et moi ? » Sans quitter la fenêtre le commissaire divisionnaire répond d'une voix où se mélangent la fatigue accumulée par ces semaines d'enquête interminable et la satisfaction de toucher au but.

- Voyez-vous Michel, il peut arriver à n'importe qui de faire à un moment donné n'importe quoi. La pression, le stress... perdre le contrôle peut arriver même aux plus forts. Ça m'est personnellement arrivé et je ne vous jetterais donc pas la pierre. » Lentement il se retourne pour venir planter son regard d'acier dans les yeux de Kieffer qui ne cillent pas en lui disant d'un air suave :

- Vous avez fait un excellent boulot... vraiment excellent. Notez quand même que j'y suis un peu pour quelque chose. Si je ne vous avais pas donné l'ordre de vous rendre à cette foutue abbaye afin d'y subtiliser le bréviaire du père Tardy (Dieu ait son âme) l'enquête n'en serait pas là où elle en est aujourd'hui.

- Mais, ne peut s'empêcher de bêler Kieffer qui croit halluciner tandis que la voix de Dussolier se durcit quand il ajoute : « ceci dit, laissez-moi vous donner un conseil : ne recommencer jamais à vouloir me baiser car aussi vrai que je m'appelle Camille Dussolier, cette fois je tiendrai la promesse que je vous ai faite il n'y a pas si longtemps. D'autres s'y sont essayés avant vous et s'y sont cassé les dents. Considérez ceci comme un avertissement sans frais... Et le dernier en ce qui me concerne.

- Je fais quoi maintenant, lui demande Kieffer qui n'en croit toujours pas ses oreilles. « Laissez-moi le temps d'y réfléchir, lui répond Dussolier en poussant Kieffer vers la porte de sortie... trois semaines c'est long et court à la fois. Au vu des éléments nouveaux que vous venez de me communiquer je dois changer mon angle d'attaque et revoir tout mon plan. On se voit demain matin. D'ici là rentrez chez vous retrouver votre femme. S'il le faut prenez quelques jours de repos. Et embarquez aussi votre binôme qui doit se morfondre en vous attendant.

Kieffer regarde la porte se refermer sur le commissaire divisionnaire Camille Dussolier. Lentement, comme dans un état second, il se dirige vers la sortie. Jamais, même avec Feugières il n'était passé aussi près de la correctionnelle. En le voyant passer tel un zombie devant le bureau d'accueil, le planton sort et l'interpelle. « Maréchal des logis-chef j'ai reçu un coup de téléphone de votre brigade. Vous devez les appeler de toute urgence.

- Ok fait Kieffer qui repose brutalement les pieds sur terre, vous n'avez pas vu mon collègue.

- Si, il vous attend en face. » Après avoir signé le reçu des messages, Kieffer remercie le planton. Puis il parcourt au pas de charge la centaine de mètres qui séparent Rockefeller du *Chiquito* qui sert de GQG à l'ensemble des équipes du commissariat, qu'elles soient de nuit

ou de jour. La pluie a enfin cessé pour faire place à un timide soleil. On est loin de la canicule qui sévit dans le sud *mais c'est déjà ça*, pense Kieffer en accélérant un peu plus l'allure, *je récupère mon zozo et ensuite je téléphone à la brigade. J'espère que ce n'est pas encore une catastrophe. Pour une fois je voudrais pouvoir passer une soirée pénarde.* Une catastrophe, non. Un cataclysme, oui, mais ça il ne le sait pas encore...

CHAPITRE XXXVI
Une mort qui dérange...

Domicile des époux Steiner-Vendredi 14 mai-10h45.

- Madame Steiner, c'est la gendarmerie. Pourrions-nous vous voir un moment ?
- J'arrive, répond une voix méconnaissable à l'autre bout de l'interphone... le temps de passer un manteau. » Quelques instants plus tard le portillon de l'entrée s'entrouvre en grinçant laissant apparaître la frêle silhouette de Martha Steiner. Le visage fatigué d'avoir trop pleuré, les traits tirés par les nuits d'insomnie à répétition, la vieille dame n'est plus que l'ombre d'elle-même. Le corps amaigri semble flotter dans des vêtements trop grands pour elle et quand elle parle la voix grince comme grincerait la porte rouillée d'un caveau de film d'horreur.

- Entrez, Messieurs, je vous attendais », fait la vieille dame en s'effaçant pour faire entrer les deux gendarmes qui ne peuvent s'empêcher de jeter un œil désolé sur ce qui a été autrefois une demeure entretenue. Car ici tout pue l'abandon ; les fleurs des massifs ont fini par capituler pour laisser la place aux herbes folles et le liseron commence à envahir l'allée gravillonnée. Sur l'arrière de la maison qui descend en pente douce jusqu'en lisière de forêt toute proche, la pelouse s'est transformée au fil du temps en champs d'orties où les taupes et les moustiques viennent s'en donner à cœur joie.

« Ne faites pas attention, fait Martha Steiner en gravissant péniblement le perron, mais depuis la mort de mon mari, je n'ai plus qu'une envie c'est de vendre cette bicoque et de partir d'ici. Trop de souvenirs s'y rattachent et de toute façon je n'aurai bientôt plus les moyens de l'entretenir. » Lorsqu'ils pénètrent dans le salon l'odeur d'encaustique et de tabac froid les prend à la gorge. Les lames de parquet en point de Hongrie recouverts de poussière se soulèvent par endroits et les tapis n'ont plus de persan que le nom.

« Asseyez-vous Messieurs, j'en ai pour une minute, leur fait Madame Steiner en disparaissant dans les méandres du couloir. J'étais à la cuisine en train de me préparer un thé. Vous vous joignez à moi ? » Les deux gendarmes refusent poliment. Le sentiment d'avoir déjà vécu cette situation accentue encore le malaise grandissant qui les envahit au fur et à mesure que l'attente se prolonge. Pour tromper l'ennui Michel Kieffer se met à détailler la pièce où rien ne semble avoir changé. La sensation de rentrer dans un mausolée dédié au seul Jean Louis Steiner est partout. Les mêmes livres rangés à la même place paraissent seulement un peu plus poussiéreux. Les antiquités militaires sont toujours disposées dans leurs vitrines parmi les coussins où sont accrochées les mêmes médailles. Une photo du docteur Steiner en grand uniforme du service de santé les regarde pénétrer dans le salon en les accueillant de ses yeux vides. Le temps a recouvert cette demeure d'un manteau d'éternité. Tout ici sent la déprime et la fin de règne.

« Je crois comprendre en vous voyant que vous avez fini par avoir mon message, fait la vieille dame en revenant une tasse de thé fumant à la main. Remarquez que je ne m'inquiétais guère, je savais que je vous reverrai bien un jour ou l'autre. » Kieffer croit déceler comme une imperceptible trace d'ironie dans la voix. « Permettez-moi tout d'abord de vous présenter nos plus sincères condoléances, Madame. En ce qui concerne votre mari nous n'avons lu aucun avis de décès dans la rubrique nécrologique, ce qui explique en grande partie que nous ne soyons pas au courant. Ceci dit il se trouve que nous aussi désirions vous rencontrer.

- Je vous remercie, fait Martha Steiner entre deux gorgées. Mais pourquoi désiriez-vous nous revoir ?

- Toujours au sujet de l'enquête sur Antoine Vasseur.

- Ça n'en finira donc jamais ?... Je pensais que mon mari et moi avions été tout à fait clairs la dernière fois que nous nous sommes vus.

- Nous aurions souhaité revoir certains points de détail qui nous semblent importants. Des points troublants qui nous apportent plus de questions que de réponses.

- Et bien Messieurs, ce n'est pas pour ça que je vous ai fait venir, quoique... En ce qui concerne l'enterrement je n'ai fait que respecter les dernières volontés de mon mari. Jean Louis ne souhaitait pas faire la une des journaux, ni dans les faits divers et encore moins dans la rubrique nécrologique. C'est quelqu'un qui a toujours fui la publicité, que ce soit dans sa vie professionnelle ou sa vie privée. »

Les mots « une des journaux » et « faits divers » alertent immédiatement Michel Kieffer. Il croise le regard de Laurent intrigué lui aussi par les propos tenus par la vieille dame. Martha repose sa tasse sur la table basse. Tout en fuyant le regard du maréchal des logis-chef elle remonte son châle sur les épaules avant de demander : « que savez-vous exactement sur la mort de mon mari ?

- Juste ce qu'en dit le rapport de nos collègues, à savoir que le docteur Steiner a été retrouvé mort à son domicile par son épouse - vous en l'occurrence - dans l'après-midi du mardi 4 mai 1982, tué d'une décharge de chevrotine en pleine tête et que le médecin légiste a conclu au suicide et signé l'acte de décès.

- Et c'est tout ? » demande Martha Steiner d'une voix qui se fissure comme un pare-brise mal réparé tandis que de grosses larmes commencent à couler sur son visage. Cependant elle se reprend vite. Elle parle en pesant chaque mot, chaque syllabe, comme si l'intensité qu'elle leur donnait pouvait apporter plus de crédit à ses paroles : « Seulement c'est faux... mon mari ne s'est pas donné la mort, il a été exécuté... abattu comme une bête malfaisante. Ce n'est donc pas un suicide mais un meurtre. »

Ça n'aurait pas été pire si Kieffer avait pris la maison sur la tête. Il regarde Laurent pour savoir s'il avait bien entendu la même chose que lui. A voir la tête qu'il tire ça ne fait aucun doute, il a bien entendu. « Exécuté dites-vous ?!... Et exécuté par qui ?

- Ça je l'ignore, sinon vous ne seriez pas là.

- Qui aurait pu tuer votre mari ? Ça n'a pas de sens, voyons !...

- Tuer, assassiner, violer, piller n'a jamais eu aucun sens, ce sont des mots vides tant que l'on n'y est pas confronté. Quand vous vous retrouvez devant ce genre d'horreurs, croyez-moi, ça vous donne une autre vision de la vie. Dans le cas présent je suis formelle et j'insiste bien : ce n'est pas d'un accident dont nous parlons mais bien d'un meurtre. » Comme on dit souvent chez les flics, les coïncidences n'existent pas. Et là ça commence à faire beaucoup. Kieffer réfléchit rapidement et fait comme ferait tout enquêteur qui se respecte : il cherche déjà les connections possibles entre les deux affaires, celle de Vasseur et le meurtre présumé de Jean Louis Steiner.

« Vous savez comment ils s'y sont pris pour déguiser cet assassinat en suicide ? demande Martha Steiner de sa voix chevrotante. Ils lui ont mis le canon de l'arme sous le menton puis ils ont appuyé sur la détente. Pour accréditer leur mascarade ils ont ôté le chausson du pied droit, puis la chaussette. Ensuite ils ont coincé son gros orteil dénudé dans le pontet pour faire croire qu'il avait appuyé lui-même sur la gâchette.

- Et comment pouvez-vous être aussi formelle ? demande Kieffer. On dirait que vous avez assisté au drame.

- Je le sais, c'est tout, lui répond sans le regarder Martha Steiner d'un air buté. Connaissant Jean Louis, qui pourrait croire une seule seconde qu'il ait été capable de faire une chose aussi

horrible ? » Puis devant le silence stupéfait des deux hommes elle croit bon de préciser : « Vous savez messieurs, des suicides j'en ai vu beaucoup pendant que j'étais au front. C'est comme ça qu'en général ils pratiquaient et c'est comme ça que j'ai retrouvé mon mari. Mais moi je sais que ce n'était qu'une mise en scène. Jamais Jean Louis n'aurait fait une chose pareille... jamais !

- Si ce que vous dites est exact ceux qui ont fait ça ont bien failli réussir leur coup, lui répond Kieffer en prenant bien soin de choisir ses mots. Et c'est sûrement ce genre de détails qui a conduit nos collègues à conclure au suicide, car lorsque l'on choisit cette méthode pour en finir c'est effectivement la technique la plus utilisée. Désolé, mais au vue de la méthodologie je serais parvenu à la même conclusion.

- Il ne vous a pas laissé de lettre pour expliquer son geste ? demande Laurent.

- Si, mais là encore je suis formelle, ce n'est pas son écriture. Ça n'y ressemble même pas... Attendez, je vais vous montrer. » Martha Steiner se lève à nouveau pour revenir quelques instants plus tard tenant un morceau de papier dont l'endos est couvert de sang séché et une feuille calligraphiée. Elle tend le tout à Kieffer qui se met à comparer rapidement les deux écritures. La première feuille qui sert de référence est une lettre de protestation indignée auprès d'un organisme officiel. Fait suffisamment rare pour être signalé, elle a été écrite à la plume. C'est une écriture type de médecin, incompréhensible pour le commun des mortels. La seconde qui est un mot d'adieu où les mots « *pardonne-moi* » apparaissent clairement a été écrite à la va-vite à l'aide d'un stylobille sur une fiche cartonnée comme on en trouve dans les boîtes à fiches. Là l'écriture qui part dans tous les sens y est plus besogneuse, moins appliquée, plus vulgaire dans les pleins et les déliés. Même le plus nullissime des experts graphologique pourrait se rendre à une évidence qui saute aux yeux : les deux écritures n'ont rien à voir entre-elles. C'est de toute évidence un travail exécuté sans précautions particulières par des gens qui ne cherchent pas à maquiller quoi que ce soit, juste à aller vite et à gagner du temps. Consterné par ce qu'il vient de constater Kieffer passe les deux morceaux de papier à Laurent qui les parcourt à son tour d'un œil attentif. « La feuille c'est l'écriture de mon mari, explique Madame Steiner, l'autre c'est le mot qu'il m'a laissé. Vous pensez toujours que c'est écrit par la même main ? » Kieffer repose en soupirant les documents sur la table basse du salon.

- Autre chose encore... Jean louis n'écrivait jamais avec autre chose que son Mont-Blanc. Les Bic et les feutres étaient interdits de séjour chez nous. De plus ce « mot d'adieu » ne tient pas debout une seule seconde. S'il avait voulu me dire adieu je pense qu'il l'aurait fait de vive voix.

- Comment se fait-il que ce document ne soit pas parti au laboratoire afin d'expertise ? demande Kieffer qui commence à entrevoir certaines connections possibles entre la mort du toubib et le retour de Vasseur.

- Personne ne connaissait son existence, du moins jusqu'à hier. C'est moi qui l'ai retrouvé lorsque j'ai voulu faire un peu de rangement. Il avait glissé sous le canapé où le corps de Jean Louis était étendu.

- Bravo les flics, joli boulot d'amateur, ne peut s'empêcher de commenter Laurent. Et dans le genre enquête bâclée vous avez autre chose à nous apprendre ?

- Lorsque je leur ai dit que le fusil dont s'est prétendument servi mon mari ne lui appartenait pas, ça n'a pas eu l'air de les interpeller plus que ça.

- En êtes-vous certaine, Madame Steiner ? Votre mari aurait pu dissimuler une arme quelque part sans vous le dire. La maison est vaste et...

- Voyez-vous messieurs, il n'y a jamais eu aucune arme chez nous. Pas de fusil, pas de revolver, rien, même pas un pistolet à eau. Depuis la guerre Jean Louis avait les armes en horreur. Il avait passé quatre ans de sa vie à réparer comme il le pouvait les dégâts occasionnés par ces machines infernales et depuis ce temps-là il ne supportait plus la vue du sang. Etrange pour un médecin, me direz-vous ? Pas tant que ça... cette phobie l'a poursuivi toute sa vie l'empêchant de devenir ce qu'il avait toujours rêvé d'être, c'est-à-dire chirurgien. Alors croyez-moi, s'il avait voulu se suicider je pense qu'il s'y serait pris autrement. Quant à son prétendu mot d'adieu je n'ai pas cru bon de rappeler vos collègues pour leur faire part de cette découverte, si c'est votre question. J'ai préféré attendre votre visite.

- Donc vous avez délibérément oublié de faire part aux enquêteurs d'un élément important. C'est très grave... ça s'appelle tout simplement du détournement de preuve et passible de prison.

- Si vous croyez que je ne le sais pas !... Pourquoi croyez-vous que je vous ai fait venir ? Pour papoter autour d'une tasse de thé ? Je voulais vous faire part de certaines choses et vous convaincre de reprendre l'affaire à zéro. L'idée n'est pas de moi mais de François Xavier.

- François Xavier ?

- Du procureur Cazeneuve si vous préférez.

- J'ignorais qu'il s'appelait François Xavier. Et que vient-il faire dans cette affaire ? Il est très loin de sa juridiction.

- Le procureur Cazeneuve est... pardon *était* un ami très proche de mon mari. C'était d'ailleurs un des seuls que Jean Louis parvenait encore à supporter, ajoute-elle avec une certaine fierté dans la voix. Ils se sont connus à une réunion du Rotary-Club dont mon mari et lui faisaient partie, ça fait déjà quelques années maintenant. Ce club lui coûtait cher mais c'était sa seule folie, sa « danseuse », comme il aimait à le répéter à qui voulait l'entendre. Le reste du temps c'était bouquins, encore bouquins et toujours bouquins. Vous saviez qu'il s'était passionné par le cryptage des documents et plus particulièrement des documents militaires utilisés pendant la guerre ? Je veux parler bien entendu de la grande, celle de 14-18, la seule qui trouve grâce à ses yeux. Il était d'ailleurs en train de terminer un ouvrage à ce sujet et en passe de trouver un éditeur. Avouez que ce n'est vraiment pas de chance... » Puis elle ajoute comme pour s'excuser : « c'est moi qui ai prévenu Cazeneuve de la mort de Jean Louis. J'étais bouleversée et ne savais que faire. Il est arrivé dans l'heure qui a suivi. Lorsqu'il a vu le corps je l'ai vu blêmir. Je l'ai vu s'entretenir quelques minutes avec les gendarmes qui étaient arrivés une bonne heure avant lui. Ils ont fait les constatations d'usage, ont pris des photos, ont ramassé le fusil puis une ambulance a emmené le corps.

- Et c'est tout ?

- Oui !... Jean Louis étant mort plus rien n'avait d'importance.

- Vous savez ce que le procureur Cazeneuve et les gendarmes se sont dit ?

- J'étais top loin et trop bouleversée pour tout comprendre, répond Martha Steiner en ravalant ses larmes. Je sais simplement qu'ils se sont parlé à l'écart de tout le monde et que votre collègue n'avait pas l'air très content. » Laurent et Michel échangent à nouveau un regard lourd de sous-entendus. « Pourquoi ne leur avez-vous pas raconté ce que vous venez de nous dire ? »

- J'ai voulu mais François-Xavier m'a conseillé de me taire et de prendre contact avec vous, ce que j'ai fait. De toute façon il fallait que je vous vois, j'ai quelque chose à vous confier, ajoute-elle en faisant mine de se lever.

- Nous verrons cela plus tard si vous le voulez bien. Parlez-moi de la vie avec votre mari.

- Comme vous voulez, lui répond la vieille dame en se recalant dans son fauteuil, mais il n'y a pas grand-chose à en dire... à part que nous étions heureux ensemble. Depuis que nous étions à la retraite notre vie était réglée comme une horloge et pour tout vous avouer d'une banalité affligeante. La journée il écrivait, et moi je vaquais à mes occupations. Nous prenions toujours l'apéritif sur le coup des 19 heures trente. C'était un rite immuable que nous n'aurions raté pour rien au monde. Nous aimions particulièrement ce moment de détente... Nous en profitions pour parler de tout et de rien, du temps qu'il a fait aujourd'hui ou de celui qu'il fera demain. Nous rigolions aussi parfois. Jean louis aimait beaucoup l'émission « les grosses têtes » qui passe chaque jour sur RTL, c'était son côté potache. Il me ressortait les blagues qu'il venait d'entendre en les arrangeant parfois lorsqu'elles étaient trop crues à son goût. Mon mari était quelqu'un de profondément pudique et certains mots avaient du mal à franchir ses lèvres. Nous dînions toujours vers vingt heures en regardant la télé. Sous aucun prétexte il n'aurait raté la météo. Ensuite je passais au salon et lui retournait se réfugier dans son bureau. Il avait toujours quelque chose à y faire, un livre à terminer ou un manuscrit à corriger. Je vous ai dit qu'il écrivait un bouquin ? » En voyant le regard consterné des deux hommes elle s'excuse et continue. Lorsqu'elle parle de sa vie avec le docteur Steiner les rides de son visage semblent s'estomper, lui rendant pour un temps le regard lumineux de la photo retrouvée dans le médaillon de Vasseur.

« Parfois nous regardions un film ou une émission ensemble. Je sais qu'il restait juste pour me faire plaisir car la télé l'ennuyait profondément. Tout d'ailleurs l'ennuyait profondément, moi y compris. Je sais que parfois il aurait préféré être ailleurs, peut-être même avec une autre personne dans un monde différent, un monde dans lequel je ne ferai jamais partie.

- Il était du genre volage ? demande Laurent.

- Lui ? Non, pas du tout, ce n'était pas le genre.

- Vous êtes-vous aperçue d'un changement dans ses habitudes, comme des absences répétées ou des rendez-vous inhabituels ? Voyait-il des personnes que vous ne connaissiez pas ?

- Non, pas que je sache. Si quelque chose d'important était venu perturber sa vie je pense que je m'en serais aperçue.

- Vous n'avez pas vu de voitures suspectes dans la rue ?... Ou des visages inconnus ?

- Non !

- Quand vous dites « une autre personne » demande Laurent, vous pensez à qui plus précisément ? » Les yeux de Martha Steiner se voilent de tristesse tandis qu'elle lui répond d'une voix brisée par l'émotion : « quelqu'un qu'il aurait connu dans le passé... qu'il aurait aimé comme le fils que je n'ai jamais pu lui donner... et qui aurait disparu sans lui laisser le temps de lui dire au revoir... »

- Quelqu'un comme Lucien Gonçalves par exemple ? murmure Laurent. »

Martha ne répond rien, se contentant de baisser la tête. C'est à ce moment précis que la comtoise aurait dû éjecter Titi si elle n'avait pas eu la fâcheuse idée de se mettre aux abonnés absents. A la place c'est le silence qui s'est installé, un silence, lourd oppressant et qui résonne lugubrement entre les murs transformés en un cimetière de bouquins que jamais plus personne ne lira.

- Expliquez-moi comment s'est passée la journée où votre mari s'est donné la mort.

- A été assassiné, corrige Martha Steiner en fusillant le maréchal des logis-chef du regard . Je vous le répète, ce n'était pas un suicide mais un meurtre.

- Que les choses soient bien claires entre nous Madame Steiner, fait Kieffer d'une voix suave où commence à percer une certaine irritation, la version officielle reste le suicide. Suivant ce

que vous nous direz nous pourrons envisager autre chose et requalifier le cas échéant cette mort en assassinat. Mais nous n'en sommes pas encore là. » Martha Steiner approuve d'un petit hochement de tête qui peut signifier tout et n'importe quoi.

- Bien, reprend Kieffer, reprenons si vous le voulez bien... comment était votre mari précisément ce jour-là ? Je veux dire était-il fatigué, nerveux ? Paraissait-il plus soucieux que d'habitude ?

- Rien de tout cela, répond madame Steiner. Malgré ses quatre-vingt ans mon mari dormait toujours comme un enfant. Il lui manquait juste son doudou. De plus il se portait comme un charme. Et nous étions définitivement à l'abri des soucis... du moins je le croyais...

- Pas d'insomnie ?... Jamais de cauchemars ?

- Non. Ce lundi là il s'est levé comme chaque jour à 8 heures trente précises. Il n'a jamais eu besoin de réveil pour ça, c'était naturel chez lui. Ensuite il a fait sa toilette puis il est descendu prendre son petit-déjeuner. Pendant que je sortais faire des courses il est monté écrire dans son bureau. Vers midi trente il est redescendu, puis nous sommes passés à table pour le déjeuner. Vers treize heures nous nous sommes retrouvés au salon pour regarder les informations. Comme d'habitude, l'appel de la sieste étant le plus fort il n'est pas allé jusqu'au bout. Vers 14 heures je suis partie pour Villers-Cotterêts. Lui dormait toujours. Je devais passer chez le coiffeur, puis chez le pharmacien pour un renouvellement d'ordonnance. Vers 16 heures lorsque je suis rentrée je n'ai rien constaté d'anormal. Après avoir remisé la voiture, j'ai refermé la porte du garage puis j'ai rejoint la cuisine par l'escalier intérieur qui donne sur le couloir desservant le rez de chaussée. C'est à cet instant que j'ai senti l'odeur.

- L'odeur ?...

- Oui, un mélange de poudre et de sang... l'odeur de la guerre. Souvenez-vous que j'étais infirmière pendant deux ans sur le front de Champagne, il y a des choses qui ne s'oublient pas. Cette puanteur en fait partie. » Perdue dans ses souvenirs, Martha Steiner semble décrocher un moment. C'est la voix de Kieffer qui la remet sur les rails. « Excusez-moi, dit-elle gênée, j'étais repartie là-bas... vous disiez ?

- Quand vous avez vu le corps de votre mari, vous avez fait quoi ?

- Avant même de m'en approcher j'ai su qu'il était mort. Il reposait là où vous êtes, en travers du canapé, dit-elle en désignant l'endroit où se tient Laurent qui ne peut s'empêcher de faire un bond à l'évocation de corps de Steiner baignant dans son sang, et il avait la moitié du visage emporté. C'était horrible à voir.

- Où était l'arme qu'il a utilisée ?

- Elle reposait en travers du corps. Le canon était encore chaud quand je suis arrivée. » La vision de son mari mort, défiguré, étendu sur le canapé semble la bouleverser encore un peu plus. Après un nouveau passage à vide elle semble se ressaisir et se lève péniblement en disant : « avant que je n'oublie... »

Sous le regard des deux gendarmes Martha Steiner se dirige à petits pas vers la bibliothèque pour en revenir quelques instants plus tard en tendant à Kieffer un petit calepin noir identique à ceux que le docteur Steiner leur avait confiés presque deux mois avant. Autant dire une éternité.

- Lors de votre dernière visite Jean Louis vous a remis quatre carnets identiques. Celui-ci est le plus important, enfin c'est ce qu'il m'a dit parce que pour moi c'est du charabia. Je savais que mon mari regrettait de ne pas vous l'avoir remis avec les autres le jour où vous êtes venus. Nous en avons parlé le soir même et il m'avait dit : « *Martha ma chérie, je crois que j'ai fait une sottise* ». Il a d'ailleurs pensé à vous recontacter mais chaque jour il remettait à

demain. Pour lui la décision semblait difficile à prendre. La veille de sa mort il m'a dit : « *je les appelle demain* »... ils ne lui en ont pas laissé le temps. »

Michel Kieffer ouvre le calepin puis il consulte la première page en blêmissant à vue d'œil avant de le refermer très vite et de le ranger dans la poche intérieure de sa vareuse. Martha Steiner qui s'est aperçue de son trouble lui demande : « vous savez ce qu'il contient ?

- J'en ai une petite idée, Madame et je vous remercie de votre confiance. Je vous promets d'y regarder de très près. Mais j'ai encore une dernière chose à vous demander. Connaissez-vous un de ces hommes ? » En prenant son temps Kieffer sort une liasse de photos de sa petite sacoche en cuir puis il les étale une à une devant Martha Steiner qui les regarde attentivement en commentant. « Non... non... celui-là non plus... celui-ci non... » avant de se figer brutalement. Son visage crayeux devient encore un peu plus pâle tandis que ses traits se creusent. Prise de vertige devant le portrait d'Amos Stamford et de Mathias Debacker qui semblent avoir traversé le temps pour venir la narguer, elle ferme les yeux et porte les mains à sa poitrine pour éviter à son cœur d'exploser. « Où avez-vous eu ces photos ? demande-elle en jetant un regard chargé de haine vers les deux photographies.

- Répondez d'abord à ma question, Madame. Les reconnaissez-vous oui ou non?

Martha Steiner doit attendre quelques instants afin de reprendre son souffle. Elle désigne Stamford et répond d'une voix blanche, méconnaissable. « Comment pourrais-je oublier de tels hommes ? C'est lui qui était en charge du dossier de Lucien en avril 1916, ajoute-t-elle en désignant d'un geste du menton l'une des deux photos. Il s'appelait Amos Stamford. Il faisait équipe avec un certain Mathias Debacker... Deux belles ordures ces deux-là. Ils sont venus nous pourrir la vie à l'HOE durant plus de six mois, jusqu'à la destruction de l'hôpital en fait. Et puis un jour ils ont disparu. Ou plutôt non, c'est nous qui nous sommes enfuis...

- Eh bien, fait Kieffer en se rasseyant, racontez-nous ça... »

Rassemblant ses souvenirs, Martha Steiner se met à raconter aux deux hommes suspendus à ses lèvres comment un jour d'avril 1917 sa vie avait basculée sa rencontre avec Lucien Gonçalves et tout ce qui devait par la suite en découler. Elle raconte le combat que Duvauchel et son mari eurent à mener pour le mettre à l'abri et le soustraire aux griffes des SR, puis de son arrivée dans cette histoire de fous où elle a côtoyé l'amour et l'irrationnel, deux éléments qui allaient gérer son existence et donner un sens à sa vie jusqu'à aujourd'hui.

- Début juillet 1917 Antoine et moi avons décidé de disparaître. La destruction de l'hôpital nous offrait une chance inespérée de recommencer une vie nouvelle ailleurs. A dire vrai l'idée n'était pas de nous mais de Jean Louis. Nous n'étions pas dupes quant à la subite disparition de Stamford et de son âme damnée. Pour les avoir vus à l'œuvre nous savions qu'ils finiraient bien par réapparaître tôt ou tard et qu'il valait mieux alors que nous soyons loin. D'abord réticent Antoine a fini par se ranger à nos arguments. C'est bien sûr mon mari qui avait planifié notre fuite. Jean Louis avait conservé le carnet d'adresses du commandant Duvauchel et ça nous a considérablement aidés. Grâce à ses contacts nous avons pu nous faire faire des faux papiers qui nous ont permis de traverser une grande partie de la France sans que ça nous pose le moindre problème. Pour des raisons pratiques Antoine avait conservé le nom de Lucien Gonçalves. Quant à moi, l'armée m'avait mise en disponibilité avant de me démobiliser définitivement.

- Et vous comptiez aller où ?

- Un de mes cousins possédait une ferme dans le Cantal non loin d'Argentat. Je savais que si je lui demandais il nous hébergerait le temps qu'il faudrait sans nous poser plus de questions.

- C'était plutôt risqué, non ? Se balader dans un pays en guerre sous couvert de faux papiers...
- Nous n'avions plus vraiment le choix et puis comme vous dites si bien c'était la guerre. A cette époque tout était dangereux, l'amour, la vie étaient dangereux. Et puis qu'auriez-vous fait à notre place ? Attendre que les deux ostrogoths viennent nous cueillir au saut du lit ? Non croyez-moi, disparaître était la moins mauvaise des solutions.
- Donc un beau matin vous avez pris la route », demande Laurent qui commence à se passionner pour le récit de la vieille dame qui se déroule comme un roman. D'autant plus que plus que pour lui les pièces du puzzle se mettent en place au fur et à mesure qu'elle se raconte. « Pas la route, le train... Au départ de Soissons pour Paris avant de faire une halte à Lamotte Beuvron et de repartir pour Argentat.
- Qu'alliez-vous faire à Lamotte-Beuvron s'étonne Kieffer ? » Replongeant dans ses souvenirs Martha Steiner leur raconte la parenthèse du grand père Georges.
- Vous dites qu'Antoine Vasseur a réellement rencontré son grand père ?
- Bien sûr, sourit Martha, c'était la seule et unique condition qu'il avait posée pour me suivre jusqu'Argentat. Il était bien conscient que ça risquait de lui apporter plus de problèmes que de solution, mais il y est allé quand-même. A l'entendre il avait des questions à lui poser. Et il y avait aussi une certaine curiosité de sa part. Mettez-vous à sa place...
- Mais c'est insensé, fait Laurent. Son grand père et lui devaient avoir sensiblement le même âge ! Et ils se sont dit quoi ?
- Ça, personne ne le sait. Jean Louis et moi n'avons assisté que de loin aux retrouvailles, trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient. Je pense que ça s'est passé moins bien qu'Antoine ne l'espérait. Il n'a jamais voulu me dire ce qu'il attendait vraiment de cette rencontre, ni s'il avait obtenu les réponses qu'il était venu chercher.
- Quel genre de réponses à quel genre de questions ?
- Antoine s'était mis en tête que Georges savait peut-être des choses que lui ignorait au sujet de son voyage temporel, ce qui était faux bien entendu.
- Et que s'est-il passé après ?
- Le lendemain matin nous repartions pour Argentat. J'avais prévenu mon cousin Armand de notre arrivée par télégramme et il nous attendait sur le quai de la gare. Immédiatement le courant est passé entre Antoine et lui. A quelques semaines près ils avaient le même âge et les mêmes goûts pour la nature et les choses simples de la vie, la chasse, la pêche. Les nouvelles du front n'étaient pas bonnes et Jean-Louis a dû très rapidement rejoindre son unité. D'un commun accord nous avons décidé de ne plus communiquer en attendant que l'affaire d'Antoine se tasse et nous avons tant bien que mal réussi à tenir parole.
- Une fois le docteur Steiner retourné au front, comment s'est passé la vie avec Lucien ? Je suppose que ça ne devait pas être facile tous les jours.
- Au début ça a été merveilleux, se souvient Martha Steiner, vraiment merveilleux... Chaque jour amenait son lot de peines et de joies mais dans l'ensemble tout allait pour le mieux. Armand et lui s'entendaient comme larrons en foire tant et si bien qu'un jour mon cousin nous a proposé de rester et de nous installer définitivement. Sa femme Amélie était institutrice au village, et l'exploitation agricole étant trop grande pour un seul homme il cherchait depuis quelque temps déjà un ouvrier agricole pour le seconder, mais comme tous les hommes valides étaient partis se battre il ne trouvait personne. Il proposa donc le poste à Lucien qui accepta de bon cœur.
- Donc tout se passait bien ?

- Au début, oui, répond Madame Steiner qui sent de nouveau les larmes monter. C'est après que ça c'est gâté.

- C'était à prévoir, non ?

- Bien sûr, surtout que Lucien avait toujours été très clair. De toute évidence il m'aimait, mais pas autant que moi je pouvais l'aimer. Comme il me l'avait dit, sa vie n'était pas avec moi... elle était de l'autre côté, dans un monde qui m'était à jamais interdit. De mon côté les choses étaient plus nettes. J'aurais voulu l'épouser, lui offrir un foyer, lui donner des enfants et finir mes jours avec lui. J'aurais rêvé de me marier en blanc dans l'église du village avec le prêtre, les notables, le ban et l'arrière ban. J'ai pourtant lutté et lutté encore, comme la chèvre de Monsieur Seguin et comme elle, au petit matin j'ai renoncé. J'ai arrêté de me battre. C'est à ce moment précis qu'il est parti. » Elle s'arrête de parler un moment puis ajoute comme pour elle-même : « quand-même quand j'y pense... qu'est-ce que j'ai pu être bête !... »

- Non, lui dit gentiment Laurent, vous l'aimiez, c'est tout.

- Eh bien, voyez-vous jeune homme, preuve en est que l'amour ne suffit pas toujours. Mais en y repensant, quel amour aussi grand soit-il aurait pu résister à un tel déferlement de folie et d'événements que nous ne contrôlions plus ?

- De quels événements parlez-vous ?

- Les derniers temps, Lucien ne rentrait pratiquement plus. A cette époque il buvait beaucoup et rentrait souvent complètement ivre. Bien sûr son travail s'en ressentait. Quelques temps auparavant il s'était violemment disputé avec Armand qui pensait sérieusement à s'en séparer. Nous étions en juillet 1918 et nous sentions que la guerre touchait à sa fin. » Martha Steiner marque un temps d'arrêt et reprend :

- Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. La cloche de l'église venait juste de sonner huit fois. La chaleur de cette fin de journée était étouffante et nous prenions le frais sur la terrasse avec Armand et son épouse quand une auto est arrivée dans la cour de la ferme. Une voiture magnifique qui devait valoir une fortune. Un chauffeur en livrée en est descendu et s'est dirigé vers nous. Il a ôté sa casquette et nous a demandé le plus poliment du monde si un certain Lucien Gonçalves habitait bien ici. Armand allait lui répondre que non mais Lucien est arrivé au même moment. Amélie et Armand sont rentrés mais moi, arrivée au pied de l'escalier qui menait aux chambres j'ai fait demi-tour et je me suis cachée derrière la porte d'entrée restée ouverte pour savoir de quoi il retournait.

- Vous avez une idée de qui cela pouvait bien être ?

- Non, la capote était complètement baissée, mais c'était sûrement des gens très importants. Lucien et le chauffeur se sont entretenus très brièvement. J'ai entendu qu'il lui disait que *Monsieur Leconte D'Harcourt souhaitait vivement lui parler* ce à quoi Antoine lui a demandé comment ils avaient fait pour le retrouver ? J'ai entendu très distinctement le chauffeur lui répondre : *votre oncle vous le dira lui-même. Monsieur a ajouté qu'il avait fait tout ce trajet pour vous voir et qu'il ne saurait repartir sans vous avoir parlé.*

- Parce que cet homme était l'oncle de Lucien ?

- C'est ce que j'ai pu comprendre, oui.

- Madame Steiner, vous êtes certaine de vous ? demande Kieffer qui va de surprise en surprise. Je veux dire que le temps a passé et que parfois la mémoire vous joue des tours. Et ce que vous nous apprenez est particulièrement intéressant et donne à notre enquête un éclairage nouveau, cependant...

- Ma mémoire est excellente, monsieur le policier. Et si vous ne me croyez pas, je ne vois pas les raisons qui m'obligeraient à poursuivre cet entretien. » La colère de la vieille dame n'est

pas feinte, elle explose littéralement comme le bouchon d'une bouteille de champagne qui aurait voyagé trop longtemps dans le coffre surchauffé d'une voiture. A tel point que Michel Kieffer ne sait plus comment faire pour la calmer sans mettre fin à la conversation qui s'avère pourtant être des plus intéressantes. Mais peine perdue. C'est comme essayer d'arrêter une charge de bisons à main nue. Et comme souvent c'est Laurent qui vient à sa rescousse. « Veuillez excusez mon collègue, Madame, il ne voulait pas être discourtois. Ce qu'il essayait de vous dire c'est que ce que vous venez de nous apprendre est primordial pour la suite de nos investigations et qu'il est donc important pour nous d'être tout à fait certains que les événements et les phrases que vous nous rapportez soient le plus exacts possible. »

Martha Steiner cesse brutalement ses vitupérations. La colère retombe aussi vite qu'elle était venue comme un soufflé servi trop tard. Elle soupèse les paroles en regardant Laurent d'un œil tout à la fois soupçonneux et malicieux, et demande :

« Je suppose que je dois prendre ça pour des excuses ? » Laurent regarde Kieffer qui ne répond rien, trop absorbé par la tournure que prend cette affaire. Pourquoi ne sont-ils pas revenus voir le couple Steiner plus tôt ? Comment ont-ils fait pour négliger cette piste ? Il s'en veut de n'avoir pas été plus réactif et de ne pas avoir suivi Feugières qui leur avait demandé de reprendre contact au plus vite.

- Quelle a été la réaction de Lucien ? demande Laurent au bout d'un interminable silence.

- Il a longuement hésité. Il regardait la voiture, puis la maison, puis de nouveau la voiture ne sachant quoi faire. Je suis certaine qu'il me savait là, tapie dans l'ombre à l'observer. A la fin du compte, c'est la Rolls qui l'a emporté. Le chauffeur lui a ouvert la porte et il est monté, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil dans ma direction.

- Comment le sentiez-vous à ce moment précis ? Calme, désespéré ?

- Je ne sais pas... sur le coup je l'ai cru soulagé mais maintenant je serais moins catégorique.

- Ensuite que s'est-il passé ?

- La conversation a duré une bonne demi-heure. Puis le chauffeur a de nouveau ouvert la portière et Lucien est ressorti pour se diriger vers la maison. Il est passé devant moi sans me voir puis il a grimpé l'escalier quatre à quatre. Je l'ai entendu sortir la valise de dessous le lit, puis refermer les portes de l'armoire de chambre. Quand il est repassé devant moi, je suis sortie de ma cachette pour me mettre en travers de son chemin et lui interdire la sortie. Quand il m'a vu faire il s'est arrêté en me demandant de le laisser passer. Mais ça n'avait plus d'importance car l'homme qui était là devant moi n'était plus celui que je connaissais. C'était devenu un étranger. Son corps était le même, ses traits étaient les mêmes, mais ses yeux... ses yeux... comme ils avaient changé. Je me suis donc écartée. Il est monté dans la voiture. C'est la dernière fois que je l'ai vu.

- Vous n'avez plus jamais eu de nouvelles ?

- Non, jamais. Jean Louis est arrivé quelques jours après que l'armistice soit signée.

- Lorsque vous lui avez appris le départ de Lucien, il a pris ça comment ?

- Avec un mélange de fatalisme et de soulagement, sourit malicieusement la vieille dame. Après coup on se demande bien pourquoi.

- J'imagine qu'il était soulagé. Il ne s'était jamais posé en rival ?

- Non, jamais. Comme je vous l'ai dit, mon mari était quelqu'un de pudique, dans la vie comme dans ses sentiments. Je savais qu'il était amoureux de moi, mais je crois qu'il était surtout amoureux de Lucien ... pas au sens homosexuel du terme, non, mais Lucien le fascinait. Lorsqu'il fut certain qu'il ne reviendrait pas, Jean Louis est resté quelques temps avec nous puis a décidé de remonter s'installer sur Epernay d'où il était originaire. Il prenait régulièrement de mes nouvelles lorsqu'au jour où il m'a demandé de le rejoindre. Je dois

vous avouer que je n'ai pas hésité une seule seconde. Je suis donc remontée m'installer sur Ay, un charmant petit village à côté d'Epernay. Nous avons travaillé ensemble quelques temps et quand il m'a demandé de l'épouser j'ai dit oui. La suite vous la connaissez. »

Cette fois la messe est dite. La vieille dame ferme les yeux, épuisée par tous ces souvenirs qui ne cessent de la hanter. Bien sûr qu'elle a épousé le docteur Steiner. Bien sûr qu'elle a reconstruit sa vie avec lui. Mais au final c'est bien de Lucien qu'elle était amoureuse. Maintenant Michel a encore une dernière chose à régler avant de clore l'entretien mais vu l'état de fatigue et surtout le chagrin immense que procure à Martha Steiner ce retour en arrière il hésite, pris entre son métier avec tout ce que ça implique comme désagrément et la sympathie pour ne pas dire plus qu'il éprouve envers elle. Martha Steiner consciente du trouble qui l'agite le fixe sans comprendre. Laurent le dévisage aussi, mais lui a compris tout de suite. Et il ne voudrait pour rien au monde être à sa place.

« Vous vouliez me demander autre chose ? » demande la vieille dame qui connaît déjà la réponse. Kieffer est maintenant au pied du mur. Il doit prendre sa décision. Lentement il ouvre sa sacoche et dépose devant Matha Steiner la série de photo retrouvées dans le portefeuille d'Antoine Vasseur ainsi que la montre Gousset retrouvée dans le marigot en demandant d'une voix desséchée par l'émotion. « Je suis obligé de vous demander si ceci vous dit quelque chose. »

L'octogénaire fixe les objets d'un regard indifférent, presque méprisant puis, s'empare lentement du premier cliché, celui estampillé par la poste aux armées avant de le reposer d'un geste las sur la table basse. Elle fait de même pour le second, celui où elle est représentée avec le chartil d'une ferme en toile de fond debout derrière Antoine Vasseur, un chat sur les genoux et un chien couché à ses pieds.

- Où avez-vous trouvé cela ? demande-t-elle en prenant la montre qui s'ouvre au premier coup de pouce découvrant son propre portrait.

- Ils étaient en possession d'Antoine Vasseur lorsqu'on l'a retrouvé sur le plateau.

Elle referme la montre d'un petit geste sec et se met à en caresser le dos d'un index machinal. « Je l'avais achetée à Lucien sur le marché d'Argentat quelque temps avant notre séparation. C'était surtout un clin d'œil pour qu'il n'oublie pas de rentrer à l'heure, ce qu'il faisait rarement. C'est étrange qu'il l'ait gardé, après tout ce temps...

- Et le portefeuille ?

- Je n'en sais rien. Je ne crois pas me souvenir qu'il l'ait eu avec lui lorsque nous étions ensemble. Par contre cette photo... » Elle s'arrête de parler un instant submergée par une déferlante de souvenirs. « ... cette photo (elle désigne celle du chartil) a été prise devant l'entrée de la ferme de mon cousin. Je crois me souvenir que c'était un jour de fête au village... peut-être la fête des moissons. Et celle-ci (elle montre la seconde photo, celle où elle a le chaton sur les genoux et le chien à ses pieds), la boule de poils qui se trouve sur moi c'est Wendy.

- Wendy ?

- Oui Wendy, une petite chatte que Lucien avait trouvée dans la grange où Armand entreposait le foin pour les bêtes. Ils étaient devenus inséparables. Quant à la photo de l'hôpital c'est un de nos patients qui lui en avait fait cadeau. C'était un type charmant, photographe renommé dans le civil. Le commandant Duvauchel avait réussi à sauver son pied de l'amputation et pour nous remercier il avait fait tout un reportage sur l'hôpital, faisant estampiller chaque épreuve par le vaguemestre. D'ailleurs toutes les photos que vous voyez ici sont de lui. Et si vous regardez bien elles ont toutes quelque part au recto le tampon de

l'HOE 15... quant à cette lettre...» Incapable de terminer sa phrase Martha déplie lentement la feuille de papier froissée, jaunie par le temps couverte d'une écriture hésitante. « Cette lettre je lui avais écrite et déposée sur la table de nuit quelques jours avant qu'il sorte de ma vie. Ça commençait déjà à ne plus aller très bien entre nous et je n'avais trouvé que ce moyen pour réussir à lui parler. Elle est y restée jusqu'au moment de son départ. Je suppose qu'il l'a emportée avec lui en même temps que ses valises, car le soir lorsque je me suis couchée elle n'était plus là.

- malheureusement l'eau a tout effacé. Vous lui disiez quoi dans cette lettre ?

- Rien de bien méchant... ce que dit une femme de vingt ans qui aime un homme qui lui échappe...que je l'aimais plus que tout au monde et qu'au nom de cet amour je lui rendais sa liberté.

- Une dernière question, madame Steiner. Quand avez-vous su pour Antoine Vasseur ? » Elle lève vers lui un visage presque apaisé. Les photos peut-être ?...Ou la magie des objets qui ont traversé le temps. « Ce n'est pas moi mais mon mari qui a fait tout de suite le rapprochement dès que la nouvelle est parue dans le journal. Il m'avait toujours dit que Lucien réapparaîtrait un jour ou l'autre, il en était persuadé... Je dirais même qu'il a attendu ce moment toute sa vie. Il espérait seulement que ça arrive avant sa mort.

- Vous n'avez pourtant pas cherché à le revoir.

- Pour lui dire quoi ? Le temps a passé... Qu'aurait-il pu dire à une vieille femme comme moi ? Et moi, qu'aurais-je eu à lui raconter ? Lorsqu'il est sorti de ma vie j'avais tout juste vingt-deux ans. Vous vous imaginez ?... vingt-deux ans. Et lui quel âge a-t-il aujourd'hui ? Toujours vingt-cinq je suppose. Non croyez-moi, le temps a passé et c'est mieux pour moi que cette histoire se termine comme ça... Sauf pour Jean Louis bien sûr qui ne méritait pas ça.

C'est certain, pense Kieffer en se levant pour prendre congé, personne ne devrait finir comme ça. Mais c'est pourtant bien ce qui s'est passé.

- Vous comptez donner suite à l'enquête ? demande Martha Steiner la voix pleine d'espoir en les raccompagnant vers la sortie.

- Ça ne dépend pas de nous, lui répond Kieffer. Dès notre arrivée nous allons prendre contact avec le procureur Cazeneuve pour qu'il nous aide dans ce sens. Comme c'est un de vos amis je ne pense pas qu'il y ait de problème. Ensuite nous verrons pour rouvrir le dossier.

- Ecoutez messieurs, j'ai presque 85 ans mais je ne suis pas encore sénile, fait Martha Steiner en se levant, leur signifiant par-là que l'entretien touchait à sa fin. La mort de Jean Louis a été pour moi un choc terrible qui a eu au moins l'avantage de me faire réfléchir. Je pense que le passé nous a rattrapés et que sa mort n'est pas une simple coïncidence. Rapprochez les deux affaires, celle de mon mari et celle de votre Antoine Vasseur et retrouvez ses assassins, c'est tout ce que je vous demande.

- Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour faire aboutir cette enquête lui répond Kieffer. Et cette fois nous ne manquerons pas de vous tenir informée, ajoute-il avant de monter dans la 4L dont le moteur tourne déjà.

« *Comme la dernière fois, murmure Martha Steiner qui ajoute en refermant derrière elle que Dieu vous protège...* »

Encore une fois le retour vers Reims se fait en silence. Encore sous le coup de cette après-midi passée auprès de Martha Steiner et de ses révélations, Michel et Laurent sont vite tombés d'accord sur le fait que ses déclarations, si elles sont fondées, apportent un éclairage nouveau à l'enquête qui semble se compliquer à loisir. Car s'il s'avère que le docteur Steiner

ne s'est pas suicidé mais a bien été abattu qui est derrière ce meurtre ? Et que vient faire « l'ami Cazeneuve » dans une affaire qui ne le concerne pas au premier chef et dans laquelle il s'est pourtant immiscé ? Sans compter cette enquête bâclée par leurs collègues en charge de l'enquête apparemment sur ordre du même Cazeneuve. Si on ajoute à ça certains points troublants comme la passion du docteur Steiner pour le cryptage ou son manque d'empressement à leur fournir le cinquième carnet ils arrivent vite à la conclusion qu'il devient urgent pour eux de mettre Dussolier au courant de ce qu'ils croient avoir deviné. Et surtout, surtout il y a ce cinquième carnet que Kieffer tient précieusement dans sa poche. Avec un peu de chance...

CHAPITRE XXXVII

Dans les creutes...

Creutes de *Cuissy-et-Gény (Aisne)*-20 juin 4h du matin.
Ploc !... Plic !... Ploc !... Les gouttes d'eau qui tombent du plafond ont en général le don d'exaspérer au plus haut point ceux qui se trouvent dessous. Celles-ci ne font pas exception à la règle, qui glissent mollement le long des stalactites de calcaires avant de venir s'écraser tout aussi mollement sur le chapeau d'un Big John fataliste. Ploc !... Plic !... Ploc !... Tout en tapotant d'un geste las le culot de sa pipe contre la semelle de ses bottes de chasse, l'indien remonte le col de son poncho censé le protéger de la morsure du froid et de l'humidité. N'importe qui de normalement constitué se poserait des questions quant à sa présence dans un lieu aussi inhospitalier que ces terriers creusés par la main de l'homme et qui s'enfoncent en boyaux sinistres pour aller se perdre on ne sait où quelque part sous le chemin des dames. Ce qui l'énerve le plus ce sont moins les conditions de survie précaires dans ce monde minéral où le temps semble figé pour l'éternité que cette inaction forcée dans laquelle il s'englué. Les ronflements incessants qui transpercent la toile de tente dans laquelle repose le reste de l'équipe transforment la caverne où ils se sont réfugiés en gare de triage. Et Big John a horreur des gares, qu'elles soient de triage ou non, à tel point que depuis quelques temps lui viennent des idées de meurtres. En caressant d'un geste machinal le manche de son couteau de chasse il pense que plus le temps passe et plus la situation rendue extrême par leurs conditions de survie risque de dégénérer à tout moment. Pour échapper à ses idées noires, Big John décide de profiter de la nuit pour aller prendre l'air. Sans bruit il déplie son impressionnante carcasse d'homme des bois et passe devant les tentes d'où continue de s'échapper un flot ininterrompu de borborygmes dignes de la caverne d'un grizzli en hibernation. Une lueur de meurtre dans le regard il prend le chemin de la sortie pour déboucher à l'air libre quelques dizaines de mètres plus haut. La pluie a enfin cessé pour faire place à un ciel glacé clouté d'étoiles. Malgré le fait que l'on soit déjà au mois de juin les nuits restent bien en deçà des normales de saison et les amplitudes de température oscillent souvent entre dix degrés le matin et trente en pleine journée. Et le simple fait de vivre reclus dans ce trou à rats n'est pas fait pour arranger les choses. L'humidité qui ronge tout ne fait qu'accentuer l'impression de froid qui vous glace les os. Une brise légère comme une plume d'ange agite le sommet des arbres dans un bruissement de feuilles froissées. Plus loin sur le plateau une chouette effraie hulule tandis qu'un oiseau de nuit poursuit de ses assiduités une belle égarée quelques branches plus au nord. Tous ces bruits nocturnes provoquent chez l'indien une flopée de souvenirs qui lui font un instant baisser la garde. Sans qu'il s'y attende le canon d'un revolver vient se visser sur sa tempe tandis qu'une voix ironique lui murmure dans le creux de sa nuque épaisse comme un cou de bison :

- Alors mon ami, on baille aux corneilles ?...

Sans même bouger la tête la main gauche de l'indien se saisit du canon de l'arme tandis que la main droite tenant le couteau jaillit comme l'éclair de sous le poncho. Le tout n'a pas duré plus d'une demi-seconde qu'il se retrouve déjà à califourchon sur un adversaire coincé sous cent trente kilos de muscles. Sans avoir aperçu une seule fois le visage de la silhouette qu'il tient à sa merci il sait exactement où frapper. « Holà Big John, tout doux mon ami, fait la voix hilare de Mathias Debacker qui se tortille sous la masse de l'indien, tu ne penses quand même pas à me faire la peau ?! » L'indien se relève de mauvaise grâce en rengainant son couteau puis tend une main d'étrangleur à son adversaire toujours cloué au sol qui s'empresse de la saisir pour se relever. « Mon capitaine, un jour pas fait comme un autre vous vous ferez

tuer avec vos stupides plaisanteries. Si ce n'avait pas été moi, mais l'autre mongol vous y seriez peut-être passé.

- Dimitri n'est pas Mongol mais russe, fait Debacker en finissant de s'ébrouer, tout comme James est américain et Alan anglais. Il faudrait peut-être t'y faire.

- Russe ou pas, lui répond Big John en crachant par terre c'est du pareil au même. Ce fils de pute n'arrête pas de me casser les oreilles à force de ronfler. Un jour pas fait comme un autre je lui trancherai la gorge et lui arracherai la langue et puis après je dormirai pendant une semaine entière.

- Pour ça tu attendras que je t'en donne l'ordre, lui répond Debacker d'une voix où toute trace d'amusement a disparu. Rien d'autre à signaler ? Alors suis-moi, nous avons à parler. »

Dans un coin de la grotte où s'est réfugié l'équipe de Debacker, Antoine Vasseur se retourne pour la centième fois de la nuit. Allongé sur un lit de camp militaire particulièrement inconfortable, menotté, les pieds entravés par une chaîne en acier cémenté elle-même fixée au sol à un anneau rouillé et cadénassé, le jeune homme broie du noir. Sûr qu'il avait tout prévu sauf ça. Il ne décolère pas d'avoir échappé à Stamford pour tomber comme un imbécile entre les griffes de Debacker. Il se trouve dans un état d'esprit tel qu'il en vient même à regretter d'avoir refroidi son ancien tortionnaire. Plus le temps avance et plus il se dit qu'il n'est plus tout à fait certain de ne pas s'être trompé d'adversaire. « *La colère est mauvaise conseillère* » lui répétait sans cesse sa mère lorsqu'il se battait pour de vrai avec son frère pourtant plus costaud que lui. Cette fois encore elle n'avait peut-être pas tort. Entravé comme un esclave, tenu soigneusement à l'écart des deux autres tentes, gardé jour et nuit par un des trois psychopathes de service il voit ses chances de s'échapper s'amenuiser de jour en jour. Pour le fragiliser un peu plus ils se sont arrangés pour le couper du reste du monde, allant même jusqu'à lui retirer sa montre, le privant ainsi de tous repères. Ici la nuit et le jour se ressemblent, les journées n'étant rythmées que par la toilette du matin, les repas et les visites de plus en plus fréquentes aux latrines. Même en 1917 il n'a jamais été traité comme ça. Et ça risque de durer encore un certain temps, du moins jusqu'à ce que le VSTA prévu pour le 21 fasse de nouveau son apparition. Et en souhaitant que ça ne merde pas une fois de plus. Mentalement Antoine essaie de faire le calcul des jours passés ici mais il a beau se torturer les méninges, la mission s'avère impossible, d'autant plus impossible que les premières heures il les a passées à pioncer. Celui qui avait préparé la seringue n'y était pas allé avec le dos de la cuillère. Résultat : au moins deux jours dans le potage. Pourquoi s'était-il embrouillé avec son frère aussi, sans lui laisser la moindre chance de s'expliquer ? Parce qu'à présent qu'il avait retrouvé le chemin du lit de Patricia les compteurs étaient de nouveau à zéro ce qui n'était pas pour lui déplaire. Cinq ans qu'il en rêvait de ce moment où son ex femme lui ouvrirait les cuisses comme au bon vieux temps, cinq ans à se branler chaque fois qu'il en avait l'occasion, en pensant à ce qu'il lui ferait quand ils seraient de nouveau réunis. Heureusement, la séparation n'avait pas eu que du mauvais car Martha elle aussi savait y faire. Timorées au début, leur relation avait pris un tour beaucoup plus charnel du jour où ils ont frôlé la mort. La suite lui a prouvé qu'il ne suffisait pas de s'entendre au plumard pour construire une relation durable. Il s'est toujours demandé de qui des deux femmes il était le plus amoureux ? Certainement des deux, mais pas pour les mêmes raisons. D'un côté il y avait la guerre et ses dangers permanents, de l'autre la sécurité et le début d'une vie pépère en train de se scléroser sans qu'ils ne s'en rendent compte.

De nouveau Antoine sent le désespoir l'envahir. Pourquoi s'était-il enfui de chez ses ex beaux parents comme un voleur sans emmener Franck avec lui ? Le résultat n'aurait peut-être pas été différent, mais à deux on forme déjà une équipe. Une fois de plus il se retourne sur sa couche en essayant de trouver une meilleure position à son dos qui commence à le faire sérieusement souffrir. Mais rien à faire. En désespoir de cause il se lève et décide de faire quelques pas de gymnastique que lui permet la longueur de sa chaîne afin de dérouiller ses articulations bloquées par l'inaction et l'humidité. Il lui faut tenir. Combien de temps encore, il n'en sait rien, mais une chose est sûre : pas question de lâcher. Pas maintenant. Et surtout pas comme ça.

Les deux hommes se sont éloignés de l'entrée de la grotte. La nuit touche à sa fin et les étoiles commencent à pâlir avant de disparaître une à une chassées par les premiers rayons d'un magnifique soleil de juin prometteur d'une journée des plus agréables. Jugeant qu'ils sont suffisamment loin pour éviter d'éventuelles oreilles indiscretes Mathias Debacker se retourne vers Big John qui le suit comme le chien de chasse qu'il n'a jamais cessé d'être. Pour la première fois peut-être depuis le temps qu'ils travaillent ensemble l'indien ose soutenir le regard de celui qu'il n'a jamais osé défier, le seul homme sur terre qu'il craint presque autant que les foudres du Grand Manitou. Il ne saurait dire pourquoi l'ex capitaine Mathias Debacker lui a toujours inspiré de la crainte. De la crainte et de l'admiration aussi. Et ça depuis qu'ils se sont battus ensemble du côté du saillant de Saint Mihiel* et que Debacker l'avait sauvé du peloton d'exécution. Condamné par la justice militaire pour crimes de guerre il n'avait dû son salut qu'à Debacker qui l'avait extrait de la cellule où il croupissait pour l'enrôler dans son unité spéciale de nettoyeurs. Pour lui il a mainte fois risqué sa vie. Pour lui il a tué. Pour lui il brûlerait en enfer si l'autre lui demandait. L'admiration sans bornes pour quelqu'un d'autre que soi a quelques fois des explications irrationnelles... voire pas d'explications du tout. Et entre eux c'est bien de ça dont il s'agit.

- Notre mission s'achève bientôt Big John. Mais ça tu le sais déjà ?

- Oui !

- Maintenant je vais te poser la question que j'ai déjà posée aux autres. La date du passage est fixée au 21 à 0 heures, c'est-à-dire dans vingt heures. A présent il te faut choisir. Ou tu restes ici, ou je t'emmène avec moi et ta fortune est faite. Le temps presse, il me faut une réponse maintenant.

- Je ne partirai pas avec vous, répond l'indien sans quitter Mathias Debacker des yeux. Vous savez que contrairement aux autres l'argent ne m'intéresse pas. Ce que j'ai fait je l'ai fait pour vous, pour payer ma dette. Maintenant je veux retrouver ma famille... et aussi mes montagnes.

-Tu sais bien qu'il ne reste rien de ta famille, chef, et quant à tes montagnes...

- Je sais tout ça, répond Big John d'une voix où transparait pour la première fois une parcelle d'humanité, mais j'ai fait un rêve qui me donne à penser que quelqu'un m'attend là-bas. Et de toute façon il n'y a rien de bon pour moi de l'autre côté.

- Mais tu sais qu'ils vont te traquer comme un chien... que tu n'auras nulle part où aller.

**La bataille de Saint-Mihiel (12 au 13 septembre 1918) désigne un important engagement de la Première Guerre mondiale, sur le saillant de Saint-Mihiel, qui fut le premier auquel participèrent les troupes américaines, et qui se solda par une victoire alliée.*(source Wikipédia)

- Je suis déjà passé par là. J'ai passé ma vie à être traqué... Alors ma décision est prise. Je passerai saluer ma femme et si elle veut toujours de moi nous partirons ensemble finir la vie qui nous reste. Là où je vais personne ne nous retrouvera jamais. Et s'il le faut je mourrai les armes à la main...

- Ta femme est morte Big John, ainsi que tes deux fils... mais ça tu le sais très bien, lui répond doucement Mathias Debacker.

- Peut-être, oui...mais laissez-moi essayer...et pour ça je vous demande de me délier du serment que je vous ai fait.

- C'est entendu Big John, dès que cette mission sera terminée tu pourras rentrer chez toi. Mais souviens-toi que tu n'auras jamais nul endroit pour mourir en paix.

- Je sais mon capitaine, vous me l'avez déjà dit... et pour les autres ?...

- Ils ont tous choisi de rentrer.

- C'est bien, fait Big John en esquissant une amorce de sourire. A partir de cette nuit je dormirai dehors, ça m'évitera d'égorger Dimitri dans son sommeil. Je crois que les ronflements de ce russe me rendront fou. Et c'est bien connu qu'un indien fou est capable de tout. »

Pour Hugo et son cousin Julien la chasse reste une affaire de famille. Mais le gibier qu'ils traquent ensemble depuis quelques années déjà n'est pas de ceux qu'on retrouve dans les assiettes des restaurants de la région. Depuis qu'ils sont gosses ils n'ont qu'une passion : crapahuter par n'importe quel temps sur le site du chemin des dames à la recherche de vestiges datant de la guerre de 14/18. Pour eux, c'est plus qu'une passion, quasiment une religion. Sans compter que l'argent qu'ils tirent de leurs trouvailles leur permet de vivre un peu plus confortablement qu'ils ne le pourraient avec leur simple salaire de fonctionnaire.

Après avoir abandonné leur véhicule dans un chemin creux ils se mettent à grimper en silence la pente abrupte qui débouche sur le plateau de Californie, non loin de l'entrée principale de la caverne du Dragon. Sans tenir compte des branches d'épineux qui lacèrent les manches de leurs treillis militaires et le poids du matériel qu'ils transportent en travers de leurs sacs à dos ils avancent à travers les taillis, faisant fuir les lapins et autres animaux de la forêt, trop heureux qu'ils aient délaissé la carabine de chasse traditionnelle au profit de détecteurs de métaux dernier cri. Si les hauteurs de Craonne sont incontestablement le royaume des carabines et des fusils de chasse tous calibre confondus c'est aussi celui des poêles à frire car tout rappelle ici les combats acharnés qui s'y sont déroulés d'avril à octobre 1917. Chaque flanc de coteaux, chaque talweg, chaque recoin de taillis porte les cicatrices des souffrances endurées par des milliers d'hommes comme autant de stigmates que rien ne pourra jamais effacer. Les arbres des bois et forêts alentours sont impropres à l'abattage car lardés d'éclats en tous genres, de shrapnels, de balles de fusils ou de mitrailleuses. Des "queues de cochons" métalliques auxquelles restent accrochées des lambeaux de barbelés rouillés sont encore solidement fichés dans le sol, certains n'effleurant de la terre grasse que de quelques centimètres à peine et rendus invisibles par l'épaisseur de la couche d'humus. Ici le danger est partout. D'énormes cratères laissés par les marmites de cinq cent kilos alternent avec des trous d'obus plus petits formant avec ce qui reste des tranchées un entrelacs de marigots remplis de boue nauséabonde. Bien que soixante-cinq ans soient passés on ne compte plus les accidents provoqués par les nappes de gaz moutarde qui continuent de s'accumuler au fond de certains boyaux comme autant de pièges mortels pour les chiens de chasse et autres habitants de la forêt.

Au détour d'un monticule de terre recouvrant ce qu'il reste d'une casemate de béton moussu à demi effondrée Julien qui ouvre la marche décide de faire une pause. Il pose son sac à terre en disant à son cousin :

- Pause casse-croute. Et j'ai envie de pisser.

- Déjà ? Mais on n'a même pas commencé !

- Je sais, mais j'ai faim, lui répond Julien en s'éloignant tout en commençant à se déboutonner et j'ai les dents du fond qui baignent alors... » Une explosion assourdissante projette Hugo contre le tronc d'un arbre mort le recouvrant de pierres et des mottes de terre arrachées. La violence du choc est telle que le garçon tombe dans l'inconscience. Au bout de plusieurs minutes, complètement hébété, il se relève pourtant péniblement en se massant la nuque, cherchant son cousin des yeux. « Julien ?! Julien ?... Mais t'es où, bordel ? Répond moi !... JULIEN ! » La vision rétrécie par le blast, rendu sourd par la déflagration, Hugo se dirige en titubant vers le cratère d'où se dégage des volutes de fumée noire semblables aux fumerolles d'un volcan islandais. A mesure qu'il se rapproche de l'entonnoir laissé par l'explosion une peur viscérale le saisit à la gorge. Sans comprendre vraiment ce qu'il leur est arrivé il tombe à genoux devant le petit cratère où gît une forme humaine recouverte d'une veste de treillis déchiquetée. Tout ce qui reste de son cousin Julien. « Julien, sanglote Hugo, Julien ?!... »

Mais cette fois Julien ne répondra plus jamais. L'obus piégé par Dimitri Oliguine n'a pas fait de quartier. Du jeune homme plein de vie encore quelques instants auparavant il ne reste plus rien, rien qu'un tronc calciné aux membres arrachés. Par un miracle étonnant seule la tête paraît presque intacte ainsi que les lunettes de soleil qui sont restées tel quel vissées sur le nez du cadavre dont les yeux grands ouverts se perdent avec étonnement dans l'abîme de la mort. Hugo se prend la tête dans les mains. Les épaules secouées par de longs sanglots il se met à pleurer doucement. Après un laps de temps qui semble durer une éternité il se relève lentement pour s'enfuir en courant vers le contrebas du plateau de Californie en hurlant comme une bête qu'on égorge. Le même hurlement que poussaient quelques soixante ans plus tôt des gamins de son âge qui se battaient au corps à corps. La déflagration ne cesse de retentir dans ses oreilles comme un grondement de fin du monde. Quelques soixante ans plus tard la terre maudite n'a toujours pas dit son dernier mot.

Le bruit de l'explosion pourtant assourdie par l'épaisseur de terre et de roche n'en finit plus de rouler entre les murs de la caverne où se sont réfugiés l'équipe de Mathias Debacker et leur otage. Instinctivement ce dernier rentre la tête dans les épaules en lançant un regard inquiet vers l'entrée située quelques dizaines de mètres plus haut. « Ça c'est obus piégé, fait Dimitri Oliguine qui part d'un petit rire gras.

- Comment ça *obus piégé* », répond Mathias Debacker en le regardant méchamment. Le ricanement du russe se transforme en grimace tandis qu'il baisse les yeux avant de répondre. « Vous avez demandé moi sécurriser endroit, lui répond le russe de son accent chantant. J'ai fait ce que vous dirre à moi. J'ai fait comme dans manuel : j'ai piégé vieux obus de 75 trrouvé dans trrou de merde.

- Mais putain, Dimitri, je ne vous ai jamais demandé de faire sauter la moitié du département !!!... Et vous en avez piégé beaucoup comme ça ?

- Lui tout seul, fait le russe qui perd peu à peu de son assurance devant le regard assassin que lui lance Debacker. Autre obus foutu. Juste bon pour pétarrds bonne année.

- Encore heureux... Eh bien maintenant vous allez aux résultats. Vous foncez là-haut et vous me faites un compte rendu. Alan vous allez avec lui. » Sans se faire prier, les deux hommes

évacuent en direction de la sortie, suivis par le regard venimeux de Debacker qui ne les quitte pas des yeux. « *Abruti de ruskoff, ne peut-il s'empêcher de penser, pour la discrétion on pourra repasser. S'agit d'aller voir maintenant ce qui se passe là-haut. En espérant qu'il ne s'agisse que d'un bestiau qui s'est emmêlé les crayons et pas d'un chasseur.* » Replié dans son coin Big John n'a rien perdu de l'altercation. Tout juste a-t-il levé un sourcil lorsque le russe et l'anglais sont passés devant lui. Un signe de son chef et l'indien aurait égorgé Dimitri sur place... et peut-être l'anglais aussi histoire de faire bonne mesure. Mais ce signe n'est pas venu. A regret l'indien relâche le manche du couteau qu'il remise dans son étui. Les deux tueurs ne peuvent s'imaginer à quel point il l'ont échappé belle.

Il ne faut pas plus de dix minutes aux deux hommes pour revenir. Oliguine qui ferme la marche affiche un air déconfit. Il porte sur ses épaules ce qu'il reste du sac à dos noirci du malheureux cousin. « Alors ? demande Mathias Debacker qui s'attend au pire.

- Nous avons retrouvé le cadavre d'un homme à une cinquantaine de mètres vers le sud, lui répond le dénommé Alan qui, contrairement à son collègue russe parle un français châtié, presque sans accent. Ce n'est pas un chasseur, continue-t-il, plus probablement un type qui prospectait dans le coin. Il y a une poêle à frire dans son sac. Il s'est pris les pieds dans le fil tendu et déclenché la grenade placée sous l'obus. Faut dire qu'à ce petit jeu Dimitri n'a pas son pareil. Les pièges à con il connaît.

- Ca pourrr surr je connaitrrre bien fait le russe, c'est pas prremière fois j'utiliser ce truc. Autrrre fois je faire sauter train complet avec seulement...

- Fermez votre gueule sergent Oliguine, explose Debacker, vous êtes vraiment trop con. Et on fait quoi maintenant ? » Le russe blêmit sous l'insulte. Lentement il pose le sac à dos du cousin Julien sur le sol et vient se planter devant Mathias Debacker qui ne recule pas malgré l'haleine du russe qui empeste la gnole.

- Vous avez encore bu sergent Oliguine, murmure Stamford. Vous savez pourtant que j'ai interdit la boisson jusqu'à nouvel ordre.

- Oui hé bien rien à foutre, hurle maintenant le russe totalement hors de contrôle sous l'emprise d'une fureur que rien ni personne ne semble pouvoir endiguer. Pour vous je pas savoir, mais moi je décidé arrêter ici. J'ai trop marrre de vous. Vous engueulez moi, mais moi je faire juste exécuter vos ordres. Vous avez dit de sécurriser et j'ai fait comme vous m'apprendrre dans commando. »

Une colère indignée empourpre le visage du russe qui continue sur le même ton.

- Avec officiers français, rrien être jamais simple. Après ordre, contrordre ! Je avoirr assez, ça faire durrrer trop longtemps. Marrre de tuer gens innocents pour vous, marrre de vivre comme ours Bouba caché dans trou du cul de la terre, terrrminé tout ça... fatigué je suis et je vouloirr rentrer chez moi. Vous bien comprendrre ce que je dirre à vous ? » Tout en parlant il fait trois pas en arrière en dégainant le Tokarev passé à sa ceinture. «... Et je conseiller à vous pas empêcher moi de sortirr.

- Pas question sergent, la mission n'est pas terminée et j'ai encore besoin de vous. Ne m'obligez pas à vous le rappeler une seconde fois.

- Je emmerrrder toi, capitaine de mon cul. Comme je dirre à toi, pour moi c'est mission terrrminée. » Au ton de la voix chacun comprend que le russe est au bout du rouleau. Les trop nombreuses années de guerres et cette mission qui n'en finit plus ont eu raison de ses nerfs. Depuis quelques temps déjà ses camarades avaient remarqué un évident manque d'enthousiasme, une fâcheuse tendance à la picole ainsi qu'une perte d'intérêt pour cette

mission qu'ils mettaient sur le compte d'une fatigue latente due à de trop nombreux aller-retour dans le tunnel du temps. Avec Big John, Oliguine était là depuis le début mais cette fois-ci, pour le russe c'est le combat de trop. Se sentant peu à peu lâché par ses camarades et désavoué par Debacker qui lui avait mis une pression féroce il avait pris sa décision depuis quelques temps déjà. Cette bavure c'était la goutte d'eau... et la bonne excuse qu'il attendait pour tirer sa révérence sans passer pour un lâche aux yeux de ses ex compagnons d'arme. Il venait de prendre une décision que rien ne pourrait faire changer.

Le coup de feu claque au moment où le russe atteignait la sortie. La boîte crânienne explosée il s'effondre sans un cri. Le corps sans vie dévale la pente comme un pantin désarticulé pour venir s'arrêter aux pieds de Debacker.

- Dieu ait ton âme, sergent Oliguine, prononce Mathias Debacker en guise d'oraison funèbre avant de lui coller une seconde balle entre les omoplates pour faire bonne mesure, tu étais un bon soldat mais sûrement pas assez bon pour savoir jusqu'où ne pas aller trop loin. Il ne fallait pas jouer à ce jeu-là avec moi. Désolé.

Puis se retournant vers Alan Parker Johns tétanisé :

- D'autres questions ?

- Non, mon capitaine, bredouille l'anglais en redressant instinctivement la position. Mais je dois vous dire que...

- Que quoi ?

- ... Que le cadavre n'était pas seul. Il y avait quelqu'un d'autre avec lui. En fouillant rapidement les alentours nous avons trouvé deux sortes d'empreintes de bottes de pointures différentes. Deux dans le sens de la montée et une seule qui repartait vers la vallée.

- Et merde, s'emporte Mathias Debacker. Ce qui veut dire qu'il faut qu'on dégage au plus vite. Dans moins d'une heure ça va grouiller de partout. Et tout ça à cause de ce con, il ajoute en bourrant le cadavre du russe de coup de pieds.

Sans un regard pour Debacker, Big John hisse les 80 kilos du russe mort sur son épaule et disparaît dans les profondeurs de la grotte. Il en revient quelques minutes plus tard et lâche à l'adresse de Debacker : « c'est fait. Je ramène le même et on pourra partir d'ici dès que vous en donnerez l'ordre. »

Une fois franchi le seuil de la grotte les trois hommes suivis par Antoine Vasseur qu'ils traînent enchaîné dévalent la pente qui redescend vers l'abbaye de Vauclair. Mathias Debacker qui mène le train est bien conscient que leur course folle à travers champs risque de mal se terminer. Heureusement qu'il a eu la sagesse de laisser James Barrymore en couverture loin à l'extérieur en prévision d'un problème de cet ordre. Contrairement à Alan Parker Johns qui vient du civil, l'américain est un authentique combattant rompu à toutes les techniques de guérilla. Si quelqu'un peut les tirer d'affaire c'est bien lui. Il faut juste réussir à le joindre afin qu'il puisse les exfiltrer vers un autre refuge. Et pour cela il faut trouver un téléphone. Plus facile à dire qu'à faire. Dans moins d'une heure les flics auront découvert la grotte et fait le rapprochement entre l'explosion et le reste, dans moins de deux ça grouillera à nouveaux de flics et tous les accès seront barrés. Comme pour lui donner raison, arrivés au niveau de la D 18 ils n'ont que le temps de se jeter dans un fossé pour éviter l'estafette de gendarmerie qui monte toutes sirènes hurlantes vers le lieu du drame, suivie par les voitures des pompiers de Berry au Bac.

- Bordel de merde, ne peut s'empêcher de murmurer Mathias Debacker, ça ne finira donc jamais ?

CHAPITRE XXXVII

François Xavier Cazeneuve ...

Reims, *Hôtel de police Rockefeller-Jeudi 13 mai-19h30.*

Dans le bureau de Camille Dussolier le procureur François Xavier Cazeneuve n'en mène pas large. Depuis le début de sa brillante carrière au sein du département de la justice c'est bien la première fois qu'il se retrouve assis comme un vulgaire malfrat devant un commissaire de police venu tout droit de Paris pour lui poser des problèmes. Au visage fermé de son interlocuteur il comprend vite que l'autre ne l'a sûrement pas convoqué pour lui offrir le thé. A tout prendre il aurait préféré être ailleurs. Au golf, par exemple, en train de faire quelques trous en compagnie de gens aussi importants que lui... ou entre les cuisses satinées de sa maîtresse, ou... enfin bref, partout ailleurs qu'ici.

Après avoir échangé les politesses d'usage comme il sied dans cette bonne société qu'il affectionne par-dessus tout, il s'était vu désigner un siège vide, usé jusqu'aux ressorts par des centaines de culs moins augustes que le sien et qui semble ne plus attendre que lui. « Je vous remercie de vous être déplacé si vite, monsieur le procureur, fait le commissaire en préambule.

- Avais-je vraiment le choix ?

- Non ! Ceci dit je sais que votre temps est précieux, le mien l'étant également j'irai donc à l'essentiel... connaissez-vous le docteur Steiner et son épouse ? » A l'évocation du nom de Jean Louis Steiner le visage du procureur Cazeneuve pâlit un tant soit peu tandis qu'un pli soucieux vient barrer son visage anguleux. S'il lui restait encore quelques illusions quant à sa présence entre ces murs froids et inhospitaliers qui empestent le vieux café et le tabac froid, ce flic aux allures d'Alain Delon venait de les lui enlever. A présent il en est certain... il va devoir répondre à tout un tas de questions embarrassantes et ça, ça le contrarie beaucoup. Mais il en a vu d'autres au cours de sa longue carrière politico-juridique. Il se reprend donc très vite et répond d'un ton volontairement dédaigneux ou perce un certain agacement. « Le terme *connaissez* est inapproprié, monsieur le commissaire... il serait plus judicieux de dire *connaissez* étant entendu que le docteur Steiner qui faisait partie de mes amis proches s'est donné la mort il y a quelques jours à peine. Mais pourquoi cette question ? » ajoute-t-il, étant certain déjà de connaître la réponse.

Dussolier sait qu'il entreprend là une partie difficile où il risque tout bonnement sa carrière. S'en prendre à un procureur de la république n'est jamais un geste anodin et très peu si sont risqués sans y laisser des plumes. En tout cas il a beau chercher, dans l'immédiat aucun nom qui lui revienne à l'esprit. Il doit être probablement le seul depuis que la fonction existe. A *vérifier*, pense-t-il en souriant intérieurement. « Ne me dites pas que c'est pour parler de la mort du docteur Steiner que vous m'avez demandé de passer vous voir ? continue le procureur Cazeneuve.

- Justement si, monsieur le procureur. Figurez-vous que l'enquête que nous menons sur l'affaire Vasseur nous a conduits une première fois chez votre ami le docteur Steiner, mais ça vous devez être au courant puisque c'est vous-même qui supervisez cette enquête et que vous lisez mes rapports... du moins j'ose l'espérer.

- Exact, répond Cazeneuve en se tortillant un peu sur cette chaise qu'il trouve de plus en plus inconfortable, une prose tout à fait honorable bien qu'un peu... succincte.

- Je vous l'accorde. Cette histoire est d'une complexité sans égale, ce qui explique que nous ayons piétiné pas mal. Toutefois ces jours derniers elle a pris une direction pour le moins inattendue et c'est d'ailleurs en grande partie la raison de votre présence entre ces murs.

- Mais encore ? fait Cazeneuve feignant la surprise.

- Je vais vous la faire courte, monsieur le procureur... Certains points demandant à être précisés, mes hommes sont retournés voir le docteur Steiner et sa femme pour leur demander des éclaircissements, notamment sur leur rôle exact auprès d'Antoine Vasseur en 1917, ainsi que leur implication réelle dans cette affaire hors norme. La gendarmerie les avait déjà rencontrés à ce sujet il y a quelques temps déjà, mais de nouveaux éléments étant intervenus, j'ai demandé un supplément d'enquête.

- Je suis au courant, commissaire. Et alors ?... » Le commissaire divisionnaire s'interrompt un court instant pour laisser au procureur le temps de bien comprendre le sens de sa présence ici. « Alors ?!... Alors mes hommes ont appris de la bouche même de Martha Steiner que pour une raison inexplicable son mari ne s'était pas suicidé mais avait été assassiné.

- Ce n'est pas ce que dit le rapport.

- Croyez-moi, elle est formelle... et ne compte pas en rester là car d'après elle vous auriez sciemment tenté d'orienter l'enquête en faisant pression sur le maréchal des logis-chef Blanchard de la brigade de Villers-Cotterêts pour qu'il bâcle son rapport en oubliant de mentionner certains détails. Et le plus grave vous concernant c'est que j'ai beau fouiller, interroger les collègues, aucune mention n'est faite sur votre présence sur les lieux du drame.

- Et... c'est tout ?

- Non ! Elle nous a demandé de passer la voir pour nous faire part de ses doutes et au vu des éléments qu'elle nous a communiqués je ne suis pas loin de penser comme elle.

- Eh bien commissaire, si doute il y a reprenez l'enquête...vous avez ma bénédiction.

Camille Dussolier ne relève pas et continue. « Madame Steiner vous a certifié que son mari n'avait aucune raison de se donner la mort et nous a dit la même chose et pour des raisons qui nous échappent vous n'en auriez tenu aucun compte. Alors voyez-vous je me pose une série de questions que je vous livre en vrac et pour lesquelles j'aimerais que vous m'apportiez des réponses, la première et la plus importante étant : pour qui roulez vous et quel est votre rôle exact dans ce merdier ? Pourquoi vous êtes-vous déplacé si vite et si loin alors que rien ne vous y obligeait ? Pourquoi chercher absolument à faire classer ce meurtre (car de toute évidence il s'agit bien d'un meurtre) en suicide en demandant aux enquêteurs d'oublier de mentionner certains détails comme celui du fusil qui de toute évidence n'appartenait pas à la victime ? Qu'avez-vous utilisé comme moyen de pression auprès de notre ami Blanchard pour qu'ils ne veuillent rien nous dire sur votre petit aparté ? Et réfléchissez bien avant de me raconter des conneries.

- Mais enfin commissaire, pour qui vous prenez vous ?

- Pour celui qui risque de vous pourrir la vie pour le reste des années qu'il vous reste à vivre en vous envoyant terminer votre carrière loin des salons mondains que vous affectionnez tant... et ça c'est l'option la plus optimiste. » Cette fois le procureur François Xavier Cazeneuve, éminence grise du parquet, de l'intelligentsia rémoise et du rotary-club commence à s'inquiéter très sérieusement. De toute évidence l'homme qui lui fait face possède quelque chose qu'il n'a pas, qu'il n'a jamais eu et qu'il n'aura sûrement jamais : l'autorité que lui confèrent la puissance des institutions qu'il représente, la force de convictions, le charisme... et un don certain de persuasion. Par contre lui a un avantage sur la plupart des gens : il a toujours su quand il risquait de perdre un combat, que ce soit sur un plan professionnel, politique ou personnel, ce qui est le cas en ce moment. Et qu'il serait

peut-être temps de penser à négocier. C'est donc sans aucune conviction qu'il brûle sa dernière cartouche.

- J'étais un ami très proche de Jean Louis Steiner, tout simplement. Et lorsque Martha m'a appelé je n'ai écouté que ma conscience. Quant à faire pression sur les enquêteurs... je ne sais pas ce que le dénommé Blanchard a pu vous raconter mais ce n'est qu'un tissu de mensonges. Ça devrait vous suffire comme explications, non ? » Le commissaire divisionnaire sourit en tapotant de ses doigts le dessus de bureau vide comme il ferait sur les touches d'un piano invisible. « Non monsieur le procureur, ça ne me suffit pas et de plus ça ne tient pas la route. Que vous soyez l'ami du docteur Steiner, soit, mais ça n'explique pas tout. » Il continue l'air songeur : « Vous baisiez sa femme ?

- Là commissaire, je crois que vous vous égarez. Martha... je veux dire Madame Steiner a trente ans de plus que moi et...

- Excusez-moi, mais je ne dois éliminer aucune piste, et pour tout vous dire j'ai déjà vu des choses plus délirantes.

- Si vous n'avez rien d'autre à me demander permettez-moi de me retirer lui répond Cazeneuve qui fait mine de se lever pour prendre congé. Comme vous le savez, j'ai un emploi du temps de ministre que je ne suis pas encore et il vaudrait peut-être mieux briser là avant que cette petite conversation ne prenne une tournure que nous risquerions de regretter vous et moi.

- Veuillez-vous rasseoir, monsieur le procureur, je n'en ai pas encore terminé avec vous, lui répond le Dussolier en durcissant le ton.

- Plait-il ? croasse Cazeneuve qui n'est pas certain d'avoir bien entendu.

- Vous m'avez parfaitement compris. J'ai dit : assis. Posez votre cul sur cette chaise et fermez-là. Croyez-moi, nous n'en avons pas terminé.

- Vous savez à qui vous vous adressez ? tente de répliquer Cazeneuve en obéissant mollement, je n'ai qu'un coup de téléphone à passer et...

- Je possède la liste impressionnante de vos relations et ne vous fatiguez pas, je connais la chanson. Mais allez-y, tentez votre chance, il ajoute en désignant d'un regard goguenard le téléphone muet posé en évidence sur le bureau dont le cadran à touches semble les narguer, mais cette fois ça m'étonnerait que ça marche. » Le procureur semble hésiter. Il est prêt à tendre la main vers le combiné mais se ravise. A présent il n'est plus sûr de rien... ni de personne. « Allez-y, insiste Dussolier, essayez qu'on s'amuse un peu. Juste pour voir s'il y a toujours quelqu'un au bout du fil.

- Je ne vous permets pas, fulmine le procureur qui se sent humilié par ce jean-foutre sorti de nulle-part.

- Eh bien pour cette fois disons que je me passerai de votre permission, ajoute Dussolier en souriant comme un gamin en train de faire une bonne blague avant de continuer sur un ton de plus en plus menaçant... « Et moi, savez-vous bien qui je suis ?... d'où je sors ?... de qui je reçois mes ordres ?... Non ?... Vous pensez savoir certaines choses, mais en fait vous savez que dalle, et c'est mieux comme ça, ça vous évitera de finir comme ce ministre dont le nom m'échappe... comment s'appelait-il déjà ?... Ah oui, c'est ça, ça me revient : Boulin... Robert Boulin. Ex ministre du travail et ex vrai connard qui n'a pas su fermer sa gueule quand on lui demandait de ne pas trop remuer la merde. C'est comme lui que vous souhaitez terminer ? Retrouvé au petit matin suicidé dans cinquante centimètres de vase de deux balles dans la nuque.

- Ce sont des menaces ?

- Non, juste un conseil d'ami, soupire Dussolier. Alors, dites-moi... qu'est-ce qui vous rattache à l'affaire Antoine Vasseur ? En clair pour qui roulez-vous ? Qui essayez-vous de protéger et à fortiori qui vous protège VOUS ? » Blanc comme un mort le procureur Cazeneuve baisse la tête. De toute sa carrière il n'a jamais été confronté à la violence en général, qu'elle soit verbale ou physique, sa condition et son rang social l'en ayant toujours protégée. Mais là, pour la première fois de sa vie il a peur, vraiment peur. Il se sent coincé, comme broyé dans un étau et ça le terrifie à tel point qu'il sent sa vessie prête à lâcher. C'est d'une voix éteinte qu'il demande les toilettes.

- Je vais vous faire accompagner, lui fait Dussolier en se levant pour lui ouvrir la porte. Après nous parlerons un peu des liens qui vous lient à la famille De Frescheville... et à *l'International Trust Corporation*. » Cette fois encore François Xavier Cazeneuve semble accuser le coup. « Petit fumier, lâche le procureur entre ses dents.

- Pardon ?

- Vous m'avez très bien compris. Ça vous amuse de casser du proc hein ?!... Vous pensez régler des comptes ? La revanche de l'exécutif sur le législatif en quelque sorte. Mais vous vous trompez de cible, de combat, d'époque et vous ne vous en tirerez pas comme ça. Vous allez avoir ma peau mais *ils* auront la vôtre à coup sûr. Leur pouvoir de nuisance envers ceux qui *leur* font obstacle est sans limite. Vous ne pouvez même pas imaginer ce dont *ils* sont capables. Les intérêts qui sont en jeu sont colossaux et nous dépassent très largement, vous comme moi. Quand *ils* verront que vous allez trop loin, que vous serez sur le point d'aboutir *ils* vous élimineront comme ça (le procureur fait claquer ses doigts entre le pouce et l'index), juste en fronçant les sourcils. Aussi sûr que deux et deux font quatre.

- Eh bien c'est entendu, nous parlerons de ces "*ils*" dans un instant... vous me raconterez tout ce que vous savez, et moi je vous dirais si vous pouvez vous en tirer les couilles nettes ou pas. Venez, c'est par là, ajoute Dussolier en prenant Cazeneuve par le bras, dernière porte à gauche au fond du couloir. » Le commissaire divisionnaire le regarde s'éloigner en direction des toilettes cornaqué par le planton de garde. Les épaules voûtées et les yeux perdus dans le vague le sémillant procureur n'est plus que l'ombre de lui-même. *Pauvre type*, ne peut s'empêcher de penser Camille Dussolier, *encore un qu'on retrouvera avant peu en train de flotter dans un canal quelconque*.

Songeur et pas mécontent de lui Camille Dussolier regagne son bureau. Il aurait cru Cazeneuve plus coriace. La vitesse à laquelle la cuirasse du procureur s'est fissurée avant d'implorer est impressionnante. Suite au rapport que Mikael Chevrier venait de lui envoyer de Paris il savait depuis ce matin même quels liens existent entre Cazeneuve et cette société tentaculaire qu'est l'International Trust Corporation dont on ne sait pratiquement rien. Rien ou presque sur son conseil d'administration, rien sur les gens qui en font partie, à part le fait qu'ils soient probablement les dirigeants les mieux protégés du monde. Mais ça il voulait l'entendre de la bouche même du procureur, simple satisfaction personnelle.

Tout à ses réflexions il appuie d'un geste machinal sur l'intercom du téléphone.

« Denis ? ramène-toi avec le magnéto et de quoi noter on a du pain sur la planche et... » Il n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'une détonation assourdie par l'épaisseur des murs roule entre les murs de l'étage. En rattachant précipitamment Camille Dussolier s'éjecte de son fauteuil pour se précipiter dans le couloir. Le visage inquiet des secrétaires commencent à pointer prudemment aux portes des bureaux tandis que deux inspecteurs en civil déambulent déjà le flingue à la main et le regard mauvais cherchant l'origine du coup de feu. Mû par un mauvais pressentiment Camille Dussolier se rue vers les toilettes, balayant à grands coups

d'épaule tous ceux qui se trouvent sur sa route. « Allez, barrez-vous, barrez-vous, ce n'est pas le moment !... Retournez bosser, merde ! »

Avant même d'arriver devant la porte des toilettes il sait que son instinct ne l'a pas trompé. La main droite toujours crispée sur la détente d'un pistolet de service le corps de François Xavier Cazeneuve est étalé les bras en croix sur le carrelage des sanitaires, fixant les chiures de mouches du plafond de ses yeux morts. Une mare de sang commence à s'agrandir en s'écoulant lentement vers la rigole avant d'être aspiré par le siphon de sol. Prostré à ses côtés le jeune planton chargé d'escorter le procureur est affalé sur le carrelage le visage en sang et se tient la tête dans les mains. Visiblement en état de choc ses yeux hagards passent alternativement du corps de Cazeneuve à Dussolier puis à ses collègues qui commencent à affluer de toute part.

- Denis, vires moi tout le monde, hurle le commissaire à l'inspecteur Chauvet qui vient de le rejoindre, c'est pas le cirque ici, merde ! Et vérifie qu'on ait bien appelé le Samu. » L'inspecteur Chauvet se retourne vers le petit attroupement qui se tient devant la porte et leur dit méchamment : « vous avez entendu le boss, alors circulez, y'a rien à voir. »

Dussolier l'aide à refermer la porte puis sans plus se préoccuper du corps sans vie qui gît sur le dallage il s'agenouille devant le jeune planton en lui tendant un essuie-main rapidement passé sous l'eau froide. « Montre-moi ça, fils. »

Le jeune homme tourne vers lui un regard hébété. Doucement Dussolier écarte une mèche de cheveux maculés de sang et tapote la plaie avec le linge humide. Satisfait il l'oblige à tourner le visage vers lui. « Ça va tu ne mourras pas demain. Ça saigne encore un peu mais c'est moins grave que ça n'en a l'air. Quelques points et tu seras comme neuf. » Rassuré par les paroles du commissaire, le jeune flic reprend peu à peu ses esprits. Le commissaire en profite pour lui demander : « et si tu m'expliquais un peu... »

- J'ai rien vu venir, monsieur le commissaire. Il est rentré dans les toilettes. Moi j'attendais devant en attendant qu'il ressorte. Je l'ai entendu tirer la chasse puis la porte s'est rouverte. Quand il est sorti il tenait à la main le couvercle de la chasse. J'ai pas eu le temps de dire ouf qu'il m'en a mis un grand coup à travers la tronche. Le temps que je comprenne ce qui m'arrivait, il a pris mon flingue et s'est tiré une balle.

- Il a eu le temps de dire quelque-chose ?

- Je crois bien avoir entendu qu'il m'a dit : *tu diras à Dussolier que je m'excuse. Et tu lui diras aussi de faire attention à lui. Aujourd'hui c'est moi, mais demain...* Puis il a tiré. Dites, je vais avoir des emmerdements ?

- Tu ne vas pas échapper à une enquête de l'IGS mais ne t'inquiète pas, tout ira bien... et puis tu es syndiqué, non ? Vois le toubib et fais-toi porter pâle pendant quelque temps. Quand tu reviendras ça ira mieux. Allez, courage.

Sauf qu'il sait très bien que c'est faux, que cette matinée restera gravée dans sa mémoire tant qu'il vivra. Longtemps il se demandera où il a merdé. Puis un jour il cessera de culpabiliser. Peut-être quand il sera divisionnaire comme lui... ou mort le flingue dans la bouche.

CHAPITRE XXXIX
Sympathie for the Devil...

Café-Restaurant " Le Tambour"- Mardi 18 mai, 13h10.

A part la serveuse personne n'a vu l'homme pénétrer dans le restaurant, ni le patron en train de traire la machine à café, ni le troupeau des clients agglutinés autour du bar, pressés de régler leur note dans un joyeux tohubohu de fin de repas. « Bonjour Monsieur, vous désirez déjeuner ? » Ignorant la jeune femme, l'homme se dirige sans hésitation vers la table occupée par le commissaire divisionnaire Camille Dussolier qui finit de siroter seul son café en attendant l'addition qui tarde à venir. « Commissaire divisionnaire Camille Dussolier ?

- Ça dépend qui le demande, lui répond Dussolier en levant les yeux vers le personnage qui se tient devant la table, raide comme un piquet de vigne, si vous êtes journaliste c'est non et pour le reste... ça dépendra de ce que vous aurez à lui vendre. » Grand, très grand même, la cinquantaine fatiguée, vêtu d'une livrée de chauffeur comme on peut en voir sur les clichés sépias de la belle époque, l'énergumène sorti tout droit d'un livre d'histoire n'a visiblement rien pour inspirer l'amour. *Ni l'amour, ni autre chose*, pense en lui-même le commissaire intrigué par le personnage. « Mon maître souhaiterait vous entretenir en privé. » Il s'en faut de peu pour que Dussolier ne lui éclate de rire à la figure. Au prix d'un effort certain pour prendre sur lui il réussit à contenir la vague d'hilarité qui le submerge et lui répond sur le même ton ampoulé. « Et qui est votre maître, mon ami ?

- Une personne qui désire garder l'anonymat.

- Votre nom c'est quoi ?

- Anton, monsieur.

- Eh bien Anton, dites à Sa Majesté que je n'ai pas encore terminé mon déjeuner. Par contre, s'il veut se joindre à moi pour prendre un digestif ce sera avec le plus grand plaisir que...» Le commissaire n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'un petit Remington surgit de la manche d'Anton à la vitesse du cobra fondant sur une mangouste. Sous l'effet de surprise, Dussolier a un bref mouvement de recul. L'autre en profite pour baisser sa grande carcasse par-dessus la table jusqu'à le toucher et lui murmure à l'oreille : « excusez-moi, mais nous n'avons plus le temps de finasser. Voyez-vous, monsieur le divisionnaire, mon maître a horreur des gens qui le font attendre. Nous allons donc sortir vous et moi, sans faire d'histoire, comme deux vieux amis. La limousine de monsieur nous attend devant. »

Plus amusé qu'inquiet le commissaire se lève en soupirant, prend son manteau posé sur la chaise voisine et traverse la salle en direction de la sortie, non sans avoir fait un petit geste d'apaisement de la main au patron et à la serveuse qui viennent d'assister médusés à la scène. Anton n'a de toute évidence pas menti. Une superbe Rolls Silver shadow aux vitres teintées ne semble plus n'attendre que lui. Le commissaire Dussolier toujours chaperonné par Anton et son jouet se dirige résolument vers la portière arrière qui vient de s'ouvrir. « Entrez sans crainte commissaire, nous vous attendions. » La voix qui l'accueille semble flotter dans l'habitacle comme désincarnée. Sans un regard pour l'attroupement qui commence à se former Camille Dussolier s'engouffre dans la voiture qui démarre aussitôt en direction de la Rn2 dans le feulement discret de ses huit cylindres.

Camille Dussolier, confortablement installé dans la banquette de cuir rouge dévisage l'un après l'autre les trois hommes qui lui font face avec la plus grande attention. Le plus grand qui est aussi le plus jeune des trois aborde la trentaine florissante. Une épaisse chevelure

blonde encadrant un visage frêle aux traits doux et réguliers lui donne de faux airs de poètes romantiques du XIX^{ème}. Cependant les yeux aux iris presque jaunes et qui semblent traverser les choses comme feraient des rayons X laissent deviner qu'il est tout sauf gentil. Le deuxième homme paraît nettement plus âgé avec des traits sémites très marqués. Petit et trapu il a le cheveu rare et l'œil atone. Atone mais pas complètement éteint. Il tient serré sur ses genoux une petite sacoche en cuir comme s'il s'agissait du seul bien qu'il possède en ce bas-monde. Quant au troisième il est plutôt grand, pas franchement sympathique et en y regardant de plus près il affiche une certaine ressemblance avec le premier, le jeune dandy aux allures de poète.

- Où allons-nous ? finit par demander Camille Dussolier.

- Ne craigniez rien commissaire. Nous devons discuter mais comme je me méfie toujours des endroits que je ne connais pas, j'ai préféré le faire dans un endroit où je suis certain qu'on ne sera pas dérangé.

- Si vous comptez me faire visiter la région, ne perdez pas votre temps, fait Dussolier sans quitter les trois hommes des yeux, je connais déjà.

- Je n'en doute pas une seul instant commissaire, lui répond le plus jeune des trois, sauf que dans ce cas précis il ne s'agit pas de tourisme. » La voix douce, légèrement gutturale laisse transparaître des origines germaniques évidentes.

- Voyez-vous, je m'en doutais un peu, répond Dussolier en se calant le plus confortablement possible dans le siège de la Rolls en attendant la suite.

La grosse limousine a fini par s'échapper du centre-ville en se faufilant sans effort dans le flot de la circulation et c'est sans réelle surprise qu'il reconnaît à présent un paysage qui lui semble familier.

- Messieurs, je crois que nous ne sommes visiblement pas partis du bon pied. De toute évidence vous savez parfaitement qui je suis alors que je ne sais strictement rien de vous. » Comme mu par un déclencheur invisible, le visage du plus jeune s'anime enfin. « Vous avez mille fois raison, monsieur le divisionnaire et tout d'abord veuillez accepter toutes nos excuses pour ce... (L'homme semble chercher ses mots)... léger contretemps dans votre emploi du temps, mais voyez-vous, nous avons dû agir dans l'urgence. C'est la seule explication à notre manque de courtoisie à votre égard. Encore mille pardons !

- Et si nous en venions au fait, lui répond Dussolier dont le ton se fait brusquement moins débonnaire, si vous commenciez par me dire qui vous êtes... *réellement*. Et ne me donnez surtout pas des noms de guerre bidon comme Roux et Combalusier ou Grosso et Modo, ça risquerait de m'énerver au plus haut point.

- Je me nomme Frederick Müller, lui répond le clone de Chopin. Non content d'être le dernier descendant et l'unique héritier de la famille de Frescheville je suis également le président du consortium que vous connaissez sous le nom *d'International Trust Corporation*. Et voici messieurs Samuel Goldstein de la cellule juridique d'ITC et Amaury Leconte d'Harcourt qui est un peu notre... agent de liaison. »

D'Harcourt... Amaury Leconte d'Harcourt... le cerveau de Dussolier fait un bond dans le temps. Ce nom apparaît dans le rapport que Laurent Maréchal a déposé en coup de vent dans son bureau pas plus tard que ce matin. Il a été cité par Martha Steiner lors de sa précédente audition. De mémoire c'est ce même d'Harcourt qui serait venu chercher Lucien Gonçalves à la ferme du cousin de Martha Steiner le jour où il est sorti de sa vie.

- Je me trompe où vous êtes aussi de passage parmi nous, finit par demander Dussolier à d'Harcourt qui le fixe de ses yeux mauvais. La conversation prend un tour dérangeant qu'il n'avait pas prévu. Quant à Frederik Müller, s'il avait eu un peu plus de temps pour étudier le dossier du commissaire divisionnaire Camille Dussolier il aurait dû s'attendre à ce genre de comportement de sa part. Il aurait pu y lire notamment une annotation savoureuse de la part d'un de ses précédents supérieurs : *Fonctionnaire dévoué au comportement irréprochable doué d'une grande intelligence et d'un sens inné du devoir. Manie la dérision comme une arme et se sert souvent d'un humour corrosif pour déstabiliser ses interlocuteurs. Fin limier et meneur d'homme hors pair il a mené à bien des missions de la plus haute importance sans jamais renoncer. Seuls points négatifs : il n'a que faire d'une hiérarchie dont il se méfie et à laquelle il semble vouer une rancune tenace. Adore travailler en solo en se comportant trop souvent comme un chef de bande au sein d'une équipe qu'il a entièrement composé lui-même. A surveiller comme le lait sur le feu*, ce qui, connaissant le commissaire divisionnaire Camille Dussolier est un euphémisme.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demande d'Harcourt en lissant d'une geste nerveux la fine moustache gominée qui lui barre le visage.

- Le terme d'agent de liaison... liaison entre quoi et quoi ? Entre le début du siècle et aujourd'hui ou entre Vasseur/Gonçalves et Monsieur Müller ici présent, ce qui revient à la même chose ? Pour tout vous dire vous avez le regard étrange de quelqu'un qui n'est pas à sa place ou qui souffrirait d'un jetlag sévère. J'ai déjà vu ce même regard chez quelqu'un d'autre... Lucien Gonçalves, ça ne vous dit rien ?

- Absolument rien, répond d'Harcourt en détournant le regard, désolé.

- Allons mon oncle, ne prenez pas le commissaire pour un imbécile, sourit Frederick Müller, vous voyez bien qu'il est au courant de tout... Bien sur que nous connaissons cet homme, monsieur le commissaire continue Müller, délaissant volontairement d'Harcourt pour s'adresser directement à Dussolier, et nous le connaissons très bien même, sauf qu'il ne s'appelle pas Lucien Gonçalves, ni même Antoine Vasseur mais Maxence de Frescheville. C'est d'ailleurs de lui que nous sommes venus vous parler. » *Bingo !* pense Dussolier, *les loups sortent enfin du bois et pas n'importe quels loups, le chef de meute et ses lieutenants en personne. Reste à savoir pourquoi il ont jugé bon de faire le déplacement et de prendre autant de risques pour me rencontrer.*

- Très bien, alors oublions pour le moment le cas Maxence/Lucien/Antoine et parlons plutôt d'Amos Stamford et de Mathias Debacker. Que pouvez-vous me dire sur ces deux-là ?

- Ne me dites pas que vous ne savez rien sur eux, s'esclaffe Müller... Mais que fait la police ?!

- Ce qu'elle peut, Herr Müller. Ces gens n'apparaissent nulle part. C'est à peine si nous avons retrouvé une photo de Stamford dans un dossier vide conservé, on se demande bien pourquoi, dans les archives du ministère de la guerre. Quant à Debacker c'est encore pire, personne ne sait à quoi il ressemble. Le peu que nous savons nous a été communiqué par le docteur Ayache dans une vidéo que Stamford a enregistrée quelque temps avant sa mort et que le docteur Ayache nous a remise contre... certains accommodements. Il n'aura hélas pas été payé de retour.

- En ce qui concerne le commandant Stamford, j'ai cru comprendre qu'il vient d'être sorti du jeu, vient les interrompre Frederik Müller. Si mon information s'avère exacte - et je ne doute pas qu'elle le soit - le seul problème reste Debacker. Cet homme est un véritable poison... et à ce jour nous peinons toujours à trouver l'antidote. »

- Jolie métaphore, concède Dussolier tandis que la Rolls ralentit pour se garer en douceur sur le parking désert d'un des nombreux restaurants routiers qui longent la Rn2, mais ce n'est pas ce que je veux entendre. Je veux que vous me parliez de Stamford et Debacker. Pour le premier le problème est réglé, mais pour Debacker ? » Le moteur une fois coupé le silence s'installe dans l'habitacle juste troublé par le ronron de la climatisation. Frederik Müller interroge Samuel Goldstein du regard comme pour lui demander ce qu'il en pensait. « Allez-y Frederick, au point où nous en sommes... je pense qu'il est important que le commissaire sache à qui il a à faire. Et puis en ce qui concerne la période 14/18 il y a prescription... Mais comme toujours c'est à vous de voir.

- D'accord, soupire Frederik Müller après avoir longuement pesé le pour et le contre, que voulez-vous savoir commissaire ?

- Stamford ne m'intéresse plus puisqu'il est mort. Parlez-moi de Debacker. Dites-moi à quoi je dois m'attendre si nos chemins se croisent.

- Au pire, commissaire, croyez-moi. Mais je ne peux malheureusement vous parler de l'un sans vous parler de l'autre car ce sont les mêmes, les deux faces d'une même pièce.

- Mais encore ?

- Ils en travaillé ensemble pour le GECOP, entre 1910 date à laquelle Maxence a disparu et 1913 l'année où mon père a mis un terme définitif aux expérimentations. Après c'est devenu très vite l'enfer. Stamford et Debacker étaient deux esprits brillants mais le plus intelligent des deux était incontestablement le premier. Quand Debacker a décidé de reprendre à son compte la traque des frères de Frescheville il est vite devenu incontrôlable et ça a été la guerre. Nous n'avons pu faire autrement que de rappeler Stamford, qui se destinait à tout autre chose, pour essayer d'arrêter Debacker par tous les moyens, ce qui nous a valu pas mal de problèmes car nous savions que depuis l'épisode du GECOP que les deux hommes se vouaient une haine féroce qui n'a fait qu'empirer au fil du temps. Et je vous demande de me croire quand je vous dis que personne n'a jamais voulu en arriver là. Alors monsieur le commissaire, je n'irai pas par quatre chemins. Je vais essayer de nous faire gagner du temps en anticipant les questions légitimes que vous êtes en droit de vous poser. Depuis le début de cette regrettable affaire je vous ai suivi pas à pas dans votre enquête, en tous points remarquable d'ailleurs. Certains de nos amis m'ont vanté vos talents d'enquêteur mais je crois qu'ils étaient en dessous de la vérité. En un mot comme en cent, vous nous avez bluffés... et je pèse mes mots.

- Trop aimable, grommèle Dussolier, et à propos, je peux voir vos passeports ?

- S'il vous plaît, ne m'interrompez pas pour des détails, lui répond Frederick en levant la main droite en signe d'agacement, ce que j'ai à vous dire maintenant est de la plus extrême importance, et pas seulement pour moi. A présent que nous arrivons à la fin de cette histoire qui n'a que trop duré le temps presse et...

- Avant de passer aux confidences, montrez-moi donc vos passeports, messieurs, insiste Dussolier d'un ton froid en tendant la main.... simple précaution. »

Frederick Müller lève les yeux au ciel et s'exécute de mauvaise grâce, aussitôt imité par Samuel Goldstein et Amaury Leconte d'Harcourt. Dussolier inspecte l'un après l'autre avant de les rendre à leurs propriétaires respectifs.

- Pas d'armes sur vous ?

- Voyons commissaire, nous sommes entre gentlemen.

- Evidemment, grince Dussolier qui se renfrogne au fond de la banquette, où avais-je la tête ?

- Vous voilà donc satisfait monsieur le commissaire ? demande Frederick Müller d'une voix goguenarde tout en remettant le passeport dans la poche intérieure de sa veste. Nous avons frôlé l'incident diplomatique, dites-moi !...
- Si on veut, lui répond Dussolier, à part que rien ne me prouve que ces papiers soient vrais, mais comme je n'ai aucun moyen de contrôle je me vois obligé de vous faire confiance. Et puis je suppose que votre chauffeur possède une autorisation pour le joujou qu'il trimballe dans sa manche ?
- Bien entendu, répond Müller en souriant, Anton a un port d'arme en bonne et due forme, port d'arme soit dit en passant dûment validé par votre ministre de l'intérieur lui-même.
- Trêve de plaisanterie, qu'attendez-vous de moi exactement ? demande Dussolier que l'attitude de son interlocuteur commence à énerver plus que sérieusement.
- En fait, pas grand-chose qui ne soit dans vos cordes : que vous retrouviez Antoine Vasseur avant Mattias Debacker et que vous nous le livriez lorsque ce sera fait. Comme vous voyez, rien qui ne vous soit impossible.
- Et pourquoi je ferais ça ? feint de s'étonner Dussolier qui s'attendait pourtant à un truc de ce genre. Au cas où vous ne vous en seriez pas encore aperçus, c'est à un commissaire divisionnaire que vous vous adressez, pas à un vulgaire tueur à gage. » Pour la première fois Samuel Goldstein prend la parole. D'une voix fluette pour quelqu'un de sa corpulence il explique en tendant une carte de visite jaillie comme par miracle de sa sacoche. « Lorsque vous aurez retrouvé Antoine, contactez-nous à ce numéro, nous nous occupons du reste. En prime vous recevrez un bonus de 2 millions de dollars versés sur le compte de votre choix pour service rendu.
- Service rendu à qui ? A votre consortium ?
- A l'humanité, commissaire, à l'humanité qui, si nous n'aboutissons pas, est condamnée sans qu'elle le sache encore.
- Et si je refuse ?
- Personne ne peut se permettre de cracher sur une somme pareille, reprend Frederick Müller. De plus votre avenir restera assuré car dès que vous aurez honoré votre part du marché deux options s'offriront à vous : soit vous continuez votre brillante carrière au sein du ministère de votre choix, soit nous vous fournissons une nouvelle identité et vous disparaissiez vers la destination que vous choisirez. Avec deux millions de dollars je peux vous certifier que la vie sera belle partout.
- Vous oubliez seulement une troisième option.
- Dites-moi.
- La suicide programmé par des hommes de mains à votre solde une fois le boulot terminé.
- Vous n'êtes pas dans un film américain, commissaire. Ce n'est pas comme ça que nous fonctionnons.
- On a déjà vu des choses plus absurdes et je suis certain que pour moi vous ne ferez pas exception, mais le problème n'est pas là... vous savez probablement beaucoup de choses sur moi, mais il y a cependant une chose que vous ignorez : on ne m'achète pas. Toute ma vie j'ai fréquenté des malfrats dans votre genre. Beaucoup ont essayé et tous s'y sont cassé les dents.
- Cesser de nous insulter commissaire, je trouve cela anti productif, s'insurge Müller dont les yeux virent au noir sous l'effet d'un brusque accès de colère qu'il a toute les peines à contenir, vous ne savez pas à qui vous avez affaire.
- Ah oui ?!... Alors comment doit-on appeler des gens qui se croient au dessus des lois et qui érigent le crime en mode de fonctionnement ?
- Des hommes d'affaires, commissaire...de simples hommes d'affaires.

- Et c'est au nom de ces mêmes affaires que vous voulez m'acheter ?
- Tout homme a son prix commissaire, soupire Samuel Goldstein. Nous avons peut-être sous-évalué le vôtre... dans toute négociation rien n'est jamais figé, avant la fin de la partie. Alors, combien voulez-vous pour nous livrer Antoine Vasseur ?
- J'ai peut-être une bien meilleure idée, fait le commissaire Dussolier la voix douceuse... je vous arrête pour tentative de subornation et je vous envoie en taule direct.
- Vous ne ferez jamais ça.
- Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas le faire. » Frederick Müller se redresse un peu sur son siège avant d'écartier lentement les rideaux tirés de la Rolls en faisant mine de contempler un paysage qu'il ne voit pas.
- Votre femme par exemple.
- Quoi ma femme ?
- Votre épouse Florence décédée dans un accident de la route le 17 août 1973 en revenant d'un week-end passé seule chez sa mère alors que vous étiez en immersion quelque part du côté de Marseille... Nous pouvons vous la rendre.
- Me la rendre ? Et me la rendre comment ? fait Camille Dussolier stupéfait.
- Nous avons fait certains progrès depuis nos premiers balbutiements. Nous maîtrisons à présent la presque totalité du processus des voyages spatiotemporels. Nous pouvons vous la restituer en parfait état de fonctionnement en intervenant quelques minutes avant l'accident. Il faut juste établir un protocole précis, ce que nos ingénieurs contrôlent parfaitement. Vous la retrouverez telle que le jour où vous vous êtes quittés. Et elle ne se souviendra de rien... n'est-ce pas merveilleux ? » En entendant évoquer le prénom de sa femme le sang de Camille Dussolier ne fait qu'un tour. Rapide comme l'éclair il bondit comme un furieux en tentant de saisir Frederick Müller à la gorge. C'est sans compter sur les réflexes du jeune homme qui pare le coup sans effort et le repousse violemment sur son siège. « Calmez-vous commissaire, intervient Samuel Goldstein tandis que d'Harcourt remet dans son étui d'épaule le Luger qui était apparu dans sa main comme par magie, une telle perte de contrôle ne vous ressemble pas. »
- Dussolier fixe tour à tour les trois hommes d'un regard chargé de haine. Depuis cette nuit d'août 1973 il n'a jamais parlé de la mort de Florence avec quiconque. Chacun sait que c'est un sujet tabou, sauf pour Jacques Driffort qui est sûrement le seul véritable ami qu'il lui reste. De plus l'autre a raison, perdre à ce point son sang-froid ne lui ressemble pas. Il réajuste le col de son blouson quelque peu malmené en fusillant ses interlocuteurs d'un regard assassin. « Vous bluffez, Herr Müller. Parlez encore une fois de Florence et je vous tue.
- Soit, reprend calmement Frederick Müller mais à part vous soulager ça ne vous apportera rien de plus. Alors, au lieu de me menacer je vous conseille de me laisser terminer... sachez déjà que tout ce que vous a raconté Amos Stamford dans la cassette posthume que vous a remise le docteur Ayache est tout à fait exact... sauf que vous n'en n'avez pas la fin. Nous si, et ça fait toute la différence car la fin de l'histoire nous la connaissons déjà.
- Comment savez-vous pour la vidéo ? lui demande Dussolier qui retrouve peu à peu son calme et sa lucidité un instant ébranlés. « Peu importe ! Ecoutez-moi sans m'interrompre, nous y reviendrons plus tard... Je suis réellement le dernier descendant direct de la famille de Frescheville et l'héritier direct de leur immense fortune. Mon père Gustav Müller était le beau-frère de Charles Edouard de Frescheville, fondateur de la lignée. A sa mort j'ai hélas hérité de la charge et des ennuis qui vont avec.
- Hélas !?... Des gens tueraient pour avoir votre place.

- Certains s'y sont employés, c'est vrai, mais tous ont échoué et ne sont plus là pour s'en vanter. Peut-être que s'ils s'y étaient pris autrement je leur aurais abandonné mon siège... peut-être... parce que je vais vous faire une confidence, commissaire, poursuit Frederick Müller en baissant encore le ton : je n'étais pas fait pour ce boulot. Moi c'était la musique qui m'intéressait, le piano pour être tout à fait précis. Mais le destin a décidé pour moi. Les conseils d'administration ont remplacé le Carnegie hall, m'obligeant à jouer d'autres partitions.

- Tragique, grince Dussolier. Frederick Müller ou l'histoire d'une vocation ratée. Si j'avais le temps je vous plaindrais. Ceci-dit, si nous revenions à des préoccupations plus terre à terre. Vous dites être l'héritier des De Frescheville. Alors quid de tous les autres disséminés à travers le monde ?

- Vous ne m'écoutez pas, commissaire, j'ai dit *héritier direct*. Les autres ne sont rien, rien d'autre que des faire-valoir largement dédommagés pour détenir des postes clefs au service de la famille. Le seul véritable patron c'est moi.

- Sauf votre respect, monsieur votre père n'a rien inventé, la maffia pratique de même. » Le jeune homme fait celui qui n'a rien entendu et poursuit. « A la mort de leurs parents les deux frères, Henri et Maxence de Frescheville ont hérité d'une fortune estimée à quelques dix milliards de dollars de l'époque. Le malheur voulut qu'ils fussent dotés d'une intelligence hors du commun qui aurait fait passer Albert Einstein lui-même pour un comptable de seconde zone. Vous connaissez la suite.

- Oui, poursuit le commissaire Dussolier, grâce à Amos Stamford. Les maîtres du temps, les expériences qui foirent, la disparition d'Henri, le premier et le plus doué des deux frères, puis celle du second, Maxence, parti à sa recherche et qui disparaît à son tour. S'ensuit la création du GECOP et l'arrivée de d'Amos Stamford et de Mathias Debacker qui finit par échapper à tout contrôle en décidant de travailler pour son propre compte. Enfin en 53 l'arrivée chez nous des deux frères, un peu en vrac mais bien vivants, change la vie du couple Vasseur et de quelques personnes qui gravitaient autour comme leur ancien instituteur ou le père Tardy qui les a protégés en leur fournissant de fausses identités. Je continue ?

- Non, je vois que vous maîtrisez parfaitement votre sujet.

- Merci, mais ça ne me dit pas ce que vous venez foutre dans ce merdier.

- J'y viens. Une fois mes deux arrières cousins disparus, il a bien fallu se rendre à l'évidence : la famille de Frescheville était partiellement ruinée. La succession des expériences ratées puis, par la suite les frais de fonctionnement exponentiels du GECOP qui n'était pas, comme certains ont pu le prétendre après coup un organisme d'état mais bien une fondation privée, avaient englouti la presque totalité de leur immense fortune. A la disparition des deux frères mon père qui était le beau-frère de Charles Edouard de Frescheville fut nommé administrateur du peu de fortune qui restait. Sur ce, la guerre est arrivée. En véritable visionnaire il avait senti dès 1910 que ce vieux monde qui craquait de partout se dirigeait lentement mais sûrement vers un conflit mondial et que beaucoup de gens auraient tout à y gagner. Il suffisait simplement de prendre le bon wagon. D'autres comme Krupp, Siemens ou IG Farben avant lui avaient fait la même analyse et on voit encore aujourd'hui les résultats. Je vous accorde que d'un point de vue purement déontologique c'est un peu border line, mais à cheval donné on ne regarde pas les dents. Après avoir investi dans l'armement lourd, puis le caoutchouc vénézuélien et une flotte marchande battant pavillon panaméen mon père se retrouva à la tête d'une fortune avec suffisamment de zéros à la clef pour impressionner Rockefeller lui-même. Au contraire de ses concurrents, le crash de 29 ne fit que renforcer cette fortune et c'est ainsi que l'*International Trust Corporation*

devint une des toutes premières entreprises mondiales, sinon la première. Même moi qui vous parle, je suis incapable de vous citer de tête tous les groupes qui en font toujours partie.

- Je ne vois toujours pas le rapport avec notre affaire, fait Dussolier en mentant effrontément car, au contraire, il a saisi depuis longtemps les tenants et les aboutissants du dossier Antoine Vasseur.

- Je n'en crois rien, mais je vais faire comme si et continuer d'éclairer votre lanterne... Le retour de mes cousins nous pose un réel problème, un problème vital, un problème de survie. Dites-vous bien qu'*International Trust Corporation* n'existe et ne tient que parce que j'en suis le garant. Mon père a tellement bien bordé les statuts que je suis indéboulonnable. Et après moi mes enfants, le jour où j'aurai trouvé une femme suffisamment idiote ou intéressée pour me donner une descendance. Il a construit cet empire pour sa famille et uniquement pour sa famille sur les ruines d'une fortune en lambeaux dont plus personne ne voulait. Tout au long de sa vie il n'a eu de cesse d'éliminer problèmes et concurrents de façon parfois pas très orthodoxe mais oh combien efficace et de dresser à l'aide de ses armées d'avocats une muraille juridique infranchissable. Pour lui, seules ces lois oligarchiques d'une autre époque étaient à même de garantir la pérennité absolue d'un tel empire financier. A présent que son frère est mort dans les circonstances tragiques que vous connaissez le retour de Maxence ou d'Antoine si vous préférez remet tout en question. S'il revient et demande à reprendre sa place je ne pourrai malheureusement m'y opposer et tout risque de voler en éclat.

- Vous venez de me dire que vous étiez indéboulonnable.

- Le retour d'un seul des deux frères ou des deux est le seul cas que mon père n'avait pas envisagé, et d'ailleurs pourquoi l'aurait-il fait puisqu'ils avaient purement et simplement disparu ? C'est peut-être la seule faute qu'il ait commise et nul ne peut lui en tenir rigueur, personne n'ayant pu envisager un tel scénario, inimaginable à l'époque dont nous parlons.

- Si je vous comprends bien on peut dire que le suicide de Franck - pardon, d'Henri - vous arrange plutôt, non ?

- La mort d'un homme n'est jamais une solution en soi, commissaire. Ceci-dit, ça ne résout que cinquante pour cent du problème. Si Henri est aujourd'hui mort, Maxence en revanche est toujours bien là.

- Je pense que vous vous trompez lourdement sur ce garçon. Il est inoffensif et il l'a toujours été. Pour le peu que j'en connaisse il fait partie des gentils.

- N'en soyez pas si certain commissaire. De toute façon je ne peux prendre aucun risque.

- Mais d'après ce que j'en sais, vous vous êtes revus en 1918 ?

- En 1919 pour être précis. Et ce n'était pas moi, mais mon père qu'il a rencontré. Lui et la personne que vous avez devant vous et qui a bien failli vous abattre. En ce qui me concerne j'ai toujours refusé de passer de l'autre côté. Je suis né dans cette époque et m'y trouve bien. Je remercie Dieu de n'avoir jamais eu à prendre ce bus de l'enfer. Les risques je les prends autrement. J'ai beaucoup mieux à faire ici que de risquer d'aller m'abîmer dans les limbes du temps. Et d'ailleurs qui vous a raconté cela ? Personne n'a jamais su qu'il y avait eu des contacts entre mon père et Maxence lorsqu'il est retourné là-bas.

- Une source digne de foi. Et que lui voulait votre père ?

- La même chose que nous : que lui et son frère mettent définitivement fin à leurs travaux et rentrent dans le rang en détruisant tout, documents, plans, labo, bref qu'ils passent à autre chose. Pas plus qu'aujourd'hui le monde n'était pas prêt à gérer une découverte de cette importance.

- J'ai beaucoup de mal à croire que votre père ait refusé une manne financière de cette importance. La concrétisation d'un tel projet c'était le pouvoir absolu, la certitude de régner en maître sur un monde enfin apaisé.

- Oui, mais pour combien de temps ? Vous savez bien que les secrets, surtout si ce sont des secrets d'état ne durent jamais. Tous auraient voulu une part du gâteau avec tous les risques que cela comporte. Nous sortions à peine d'un conflit planétaire, ce n'était pas pour y replonger.

- Depuis quand les industries mondiales refusent-elles d'enregistrer les dividendes que leur ramène les conflits qu'elles provoquent souvent elles mêmes à des fins mercantiles, faisant fi des lois et de l'éthique la plus élémentaire ?

- Parce que vous jugez avec les valeurs de votre temps. Les patrons-voyous font partie du mythe de cette fin de siècle, comme l'étaient les loups-garous au moyen âge ou la bête du Gévaudan. Ceux de cette époque c'était tout autre chose. S'il est vrai que certains étaient solidement ancrés dans une idéologie droitière et nationaliste et piétinaient allégrement les lois du travail et les travailleurs eux-mêmes, d'autres cherchaient une autre voie. Mon père faisait partie de ceux-là. Peu lui importait de régner sur le monde à n'importe quel prix. Il avait jugé que le projet X était potentiellement dangereux pour l'humanité et lorsqu'il il a décidé de tout arrêter rien n'aurait pu le faire changer d'avis, et surtout pas les sirènes de la finance.

- Pourquoi dangereux alors qu'il aurait pu en être tout autrement ?

- Tout le monde n'avait pas la vision altruiste de mon père. Les bruits de bottes qui résonnaient aux frontières de l'Est n'étaient pas faits pour lui donner tort. Imaginez-vous qu'une telle invention tombent entre les mains d'un kronprinz ou plus tard d'un Adolph Hitler, imaginez-vous alors ce qu'ils auraient pu en faire. Remarquez bien que les mêmes causes produisant les mêmes effets, nous ne sommes toujours pas sortis de l'ornière. L'arrivée incessante de nouvelles technologies ne nous a pas rendus plus sages ni plus tolérants pour autant. C'est pour cette raison que nous devons récupérer votre protégé avant que Debacker ou un autre ne lui mette le grappin dessus pour le revendre à une quelconque nation ne possédant pas les mêmes valeurs morales que nous.

- Admettons que vous ayez raison, que s'est t-il passé au cours de cette entrevue ?

- Il ne restait plus rien du Maxence de Frescheville que mon père avait connu. D'ailleurs en le voyant il s'est tout de suite posé la question de savoir qui il avait vraiment en face de lui. Maxence ressemblait à un zombie totalement déconnecté de la réalité, ne sachant plus vraiment à quel monde il appartenait. Vieilli, il avait les traits tirés par la fatigue, le teint pâle et cireux des alcooliques. Perdu dans un monde qu'il ne lisait plus il arriva pourtant au bout d'un certain temps à se livrer en lui expliquant comment il avait fini à grands coups d'expériences plus désastreuses les unes que les autres à forcer le passage pour au final réussir à rejoindre son frère. Il passa très vite sur le fait qu'il avait refait sa vie de l'autre coté, qu'il s'était marié et était le père d'un petit garçon. La guerre qu'il avait en partie vécue et cette après-guerre qui commençait dans un champ de ruines le terrorisait. Il n'était pas prêt à vivre ça. Tout lui faisait peur. Il faut dire que son passage ne s'était pas passé dans des conditions optima. Renaître - car il faut bien parler de renaissance -au beau milieu d'un champ de bataille rempli de cadavres, on a vu mieux. Et la vérité est qu'il n'a jamais vraiment cherché à revenir dans son époque d'origine. Henri et lui avaient fait une croix sur le retour. La vie qu'ils menaient de l'autre coté leur convenait parfaitement. C'est son destin qui l'a rattrapé. Le phénomène qui l'a aspiré puis recraché en 1916 et qu'il connaissait pourtant n'était pas prévu, sinon il aurait sûrement emmené Henri avec lui.

- Alors comment a-t-il réussi son voyage retour ?
- Nul ne le sait. Mon père le faisait pourtant surveiller nuit et jour par des anciens membres du GECOP mais ça n'a pas suffi. L'oiseau est passé entre les mailles du filet pour atterrir sur le plateau de Californie.
- Le GECOP dont faisaient partie Debacker et Stamford ?
- Oui ! Stamford nous est resté fidèle, Debacker a fait le choix de travailler pour lui-même. Un beau jour de 1921 Maxence a de nouveau disparu pour réparaître en 1983. Puis ce fut Debacker et son équipe qui le pistaient de plus près que nous le pensions, et Stamford un peu plus tard. Mais lui, à l'encontre de Debacker était parti avec notre bénédiction et un carnet d'adresses suffisamment fourni pour se tirer de n'importe quel traquenard. Tout ce petit monde s'est retrouvé chez nous avec les conséquences que vous connaissez. »
- Le silence envahit de nouveau l'habitable de la berline. Samuel Goldstein en profite pour sortir une bouteille de champagne du réfrigérateur situé entre les sièges. « En attendant de retrouver vos esprits, désirez-vous une coupe de champagne commissaire ? » Sans attendre la réponse il remplit quatre coupes ornées des armoiries de la famille De Frescheville. Dussolier refuse d'un geste nerveux de la main. Toujours sous le coup des révélations de Frederick Müller le commissaire se refuse à être poli. Trinquer avec ces types ne lui dit vraiment rien et risquerait de le mettre en porte à faux si la situation venait à se compliquer. « Dommage, sourit tristement Frederick Müller, un Dom Pérignon de 1976 ne se refuse pas.
- Ecoutez Herr Müller, je ne suis pas votre ami et ne le serai jamais. Il faudra vous y faire.
- Rassurez-vous, je survivrai, lui répond Müller sur le ton de la déception.
- Je n'en doute pas un seul instant. Je suis ici uniquement parce que votre chauffeur a su être convaincant. Ceci dit, je ne regrette pas le déplacement car il est vrai que cette conversation fut particulièrement édifiante... à la seule condition que tout ce que vous m'avez dit soit exact. Par contre d'autres questions me brûlent les lèvres, la première étant : que comptez vous faire d'Antoine Vasseur une fois que vous aurez mis la main sur lui ?
- Je m'attendais un peu à cette question, aussi ai-je demandé à Samuel de vous lire l'ébauche du contrat que nous comptons proposer à votre protégé. » Puis s'adressant à Samuel Goldstein :
- C'est à vous Sam, le commissaire a besoin de se sentir rassuré. » Samuel Goldstein esquisse un petit sourire plein d'arrogance, le sourire du premier de la classe allant plancher au tableau noir et certain de remporter la palme de l'élève le plus brillant. Posément il ouvre sa sacoche pour en sortir un dossier rouge barré au feutre noir du nom de Maxence de Frescheville.
- Comme Frederick vient de vous l'expliquer, Maxence de Frescheville (ou Antoine Vasseur si vous préférez) représente un danger potentiel pour lui et *International Trust Corporation*. Ceci dit et malgré les circonstances présentes il reste membre à part entière de la famille. Conscient de ses réelles capacités et de la valeur ajoutée qu'il peut apporter au groupe, nous acceptons de mettre entre parenthèses les nuisances occasionnées par une situation ambiguë qui n'a par le passé jamais eu d'égale, du moins à notre connaissance. En signe d'apaisement et eu égard au nom prestigieux qu'il porte nous proposerons donc à Maxence de Frescheville le contrat qui suit, contrat qui, je le précise, est et restera non négociable. Je vous fais grâce du charabia juridique pour ne vous donner que l'essentiel...
- *En contrepartie de l'abandon total de ses expériences nous proposons donc à monsieur Maxence de Frescheville de signer devant notaire une renonciation à héritage. S'il accepte cette première condition et s'il le désire nous lui offrirons la place de son choix dans l'équipe de direction et un fauteuil à vie au conseil d'administration.*

- Sur un plan financier, en plus d'un salaire qui reste à déterminer, nous lui offrirons des parts d'International Trust Corporation à hauteur de cinq millions de dollars, des stocks options à hauteur de dix millions de dollars qui lui seront versés dès lors qu'il jugera opportun de quitter le groupe.

- En cas de décès cet accord se reportera de facto sur sa femme et son fils et ou tout autre personne désignée par lui devant notaire après accord de l'ensemble du conseil d'administration et ce tant que le besoin s'en fera sentir.

- En contrepartie et suivant les termes du contrat qui est en cours d'élaboration à notre cabinet d'avocats de Zurich il devra s'engager à nous remettre tous les documents en sa possession concernant de près ou de loin le projet X dans un délai maximum de vingt quatre heures. Il devra en outre signer une clause de confidentialité et s'engager sur l'honneur à ne jamais entrer en contact avec quiconque ayant participé de près ou de loin au projet X, de reprendre à son compte ou pour le compte d'autrui toute expérience qui pourrait nuire ou mettre en péril International Trust Corporation, sa crédibilité, ou attenter à son image de marque, de rédiger ses mémoires, de donner des interviews télévisées ou se faire approcher d'une quelconque manière par les représentants de la presse écrite ou parlée, qu'ils soient Français ou étrangers

- Une fois les termes de l'accord dûment acceptés et signés par les deux parties Maxence de Frescheville devra en outre s'engager à vivre définitivement dans l'époque de son choix, qu'elle soit passée ou future, sans jamais tenter d'en changer et ce pour quelque motif que ce soit. Ce choix une fois déterminé sera considéré comme définitif et rendra cette décision irrévocable. Dès lors qu'il aura choisi et dûment nommé son lieu de résidence il se verra contraint d'y vivre en permanence lui et sa famille. Ce lieu tenu secret, sera gardé jour et nuit par des membres du service de protection qui lui seront affectés et ce pour une durée indéterminée. Les mêmes contraintes lui seront demandées en cas de voyages privés ou d'ordre professionnel. Toujours dans un signe de bonne volonté et d'apaisement et conscient du coût qu'une telle mise en place peut générer sur le long terme, la prise en charge des frais occasionnés par ladite protection sera assumée par International Trust Corporation jusqu'à extinction dudit contrat.

- Enfin, la dernière clause stipule qu'il devra rester sous tutelle permanente d'un membre du directoire qu'il nous appartiendra de désigner au moment idoine et ce jusqu'à la fin de ses jours, ledit directoire se réservant le droit de lui demander des comptes sur son comportement ou ses activités dans, ou à l'extérieur du groupe et ce à tout moment qu'il jugera nécessaire.

- Tout manquement, volontaire ou non, de Maxence de Frescheville à l'une ou l'autre des clauses du contrat précité rendra nul et non avenu ledit contrat sans préjudice à valoir pour la suite...

- Pour des raisons de sécurité évidentes ce contrat ne devra jamais être rendu public et ne sera tiré qu'à deux exemplaires. Le premier portant le numéro 01 sera déposé dans le coffre sécurisé d'International Trust Corporation à Zurich, le second portant le numéro 02 étant conservé au cabinet d'avocat Bachmann, Holz and Goldsmith dont le siège se situe également à Zurich. Pour les mêmes raisons de sécurité aucun exemplaire ne sera fourni à Maxence de Frescheville... Voilà !... Je pense que nous sommes allés au bout de ce que nous pouvions proposer. Cela calme-t-il vos inquiétudes, monsieur le commissaire ?

- Et je suppose que le tuteur est déjà désigné?

- Bien entendu, répond ingénument Frederik Müller qui sort du mutisme dans lequel l'avait plongé la lecture du contrat, ce sera moi bien évidemment. Tenant compte des liens qui nous unissent il est normal que ce soit moi qui se porte garant de sa réinsertion...
- Je vois que vous avez pensé à tout.
- C'est mon métier, lui répond Samuel Goldstein d'un air de fausse modestie et oui, je pense que nous avons pensé à tout, autant que faire ce peut.
- Sauf peut-être à une chose...
- Ah oui, et à laquelle je vous prie ?
- Et si votre Maxence de Frescheville reniait définitivement celui qu'il a été pour devenir définitivement Antoine Vasseur et vous envoyait chier vous, votre contrat et votre pognon ?
- Et pourquoi ferait-il cela ? soupire Frederik Müller. Vous connaissez beaucoup d'hommes sensés qui refuseraient une telle offre ?
- Des hommes ordinaires, non, mais Vasseur n'est plus tout à fait un homme ordinaire, c'est un voyageur, un mutant qui ne fonctionne plus tout à fait comme vous et moi et que vous ne voulez surtout pas voir revenir aux commandes. Vous dites que vous voulez sauver l'humanité, mon œil !... Les allemands, les russes ou les chinois vous vous en battez l'œil. D'ailleurs aux dires de Stamford ils auraient depuis longtemps renoncé à faire la course en tête et reculé devant un projet jugé trop dangereux et qu'ils ne maîtrisaient pas. Vous, c'est autre chose, c'est votre boîte que vous voulez sauver, votre boîte et votre cul assis dessus. Et c'est parce que vous êtes tous bien conscients du problème que vous voulez mettre un fil à la patte de Vasseur. Alors je vous repose la question : s'il refuse ? » Dussolier s'aperçoit qu'il a visé juste, pile là où ça fait mal. Cette fois, toute trace de bienveillance disparaît du visage de Frederick Müller. « Nous n'aurons d'autre choix que d'évacuer le problème... définitivement. Ceci dit, nous n'en sommes pas encore là.
- Je vois quand même que vous avez envisagé un plan B. Alors maintenant seconde hypothèse. Supposons un instant que Debacker arrive avant vous... vous faites quoi ?
- Cela n'arrivera pas, commissaire.
- Mais ça reste quand-même une possibilité à envisager, non ?
- Non !
- Et qui vous rend si sûr de vous ?
- Le simple fait que vous soyez là. A partir de maintenant, récupérer Maxence devient votre seule priorité et quant à Debacker je vous fais confiance car peu importe l'issue, vous connaissez vos ordres. Quelle que soit l'issue vous savez que vous êtes couvert au plus haut niveau. Jamais il ne vous sera fait reproche de nous avoir débarrassé d'un tel personnage. Et en ce qui me concerne vous avez ma bénédiction.
- Surtout que ça vous arrangerait plutôt. Debacker et sa bande éliminée, Vasseur mis sous l'éteignoir, vous voilà assuré d'un avenir radieux. » Nouveau silence. Le moteur de la Rolls s'est remis lentement à ronronner comme un gros chat. Voyant qu'une réponse de sa part ne s'impose plus, Frederick Müller appuie sur le bouton de l'intercom et entre en communication avec le chauffeur.
- Anton, vous avez commandé le taxi du commissaire ?
- Oui Monsieur, ses collègues seront là dans quelques minutes, répond la voix nasillarde d'Anton dans le haut-parleur.
- Bien, répond Frederick Müller, merci. Puis s'adressant à Dussolier :
- A moins que vous n'ayez d'autres questions aussi pertinentes, notre entrevue se termine ici commissaire. Vous me voyez navré, mais je dois rejoindre Zurich au plus vite.

- Une dernière question oui, Herr Müller. Que vient faire le procureur Cazeneuve dans tout ce pataquès ?

- Cazeneuve n'était rien commissaire. Rien qui vaille la peine de s'y attarder.

- Il semblait pourtant mort de peur lorsque j'ai cité le nom d'*International Trust Corporation*. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ?

- Cazeneuve était pourri jusqu'à la moelle et compromis dans trop d'affaires a pas fallu longtemps pour le décider à nous faire part de ses informations et à nous communiquer en temps réel l'état de l'avancement de votre enquête. Il fut donc très officiellement chargé par sa hiérarchie de vous surveiller, d'orienter l'enquête dans le bon sens si nécessaire et surtout de s'assurer que vous ne vous ne vous trompiez pas de cible... en bref de vous recadrer si nécessaire afin de vous empêcher de faire des conneries... Mais visiblement ça n'a pas marché. L'assassinat de son ami Steiner est venu tout remettre en cause. Il n'aurait jamais dû être impliqué de cette façon, mais ce qui est fait est fait !... Buons plutôt à tous les Cazeneuve de la terre et de ses environs immédiats, passés, présent et à venir », ajoute-il en levant sa coupe de champagne avant de la vider cul-sec et de la reposer bruyamment sur la petite table... « Et puisque vous m'êtes décidément fort sympathique je vais vous faire une confidence, commissaire... Ayez une pensée émue pour Martha Steiner lorsque vous aurez Debacker dans votre ligne de mire et n'hésitez surtout pas à faire feu. C'est une femme remarquable qui ne mérite pas ce qui lui arrive. Debacker et ses sbires ne lui ont fait aucun cadeau, mais ça c'était prévisible.

- Mais pourquoi s'en est-il pris à son mari, puisqu'il était hors course ?

- Pour rien, juste pour lui faire payer le simple fait de lui avoir mis les bâtons dans les roues lorsque Debacker enquêtait du côté de l'HOE 15 sur Lucien Gonçalves. C'est une vieille vengeance pour une très vieille histoire. Par un pur hasard, en filant Antoine Vasseur sa route a de nouveau croisé celle du couple Steiner et sa rancune a fait le reste. Malgré les apparences aucun lien direct avec l'affaire qui nous préoccupe actuellement. Vous savez, Debacker est un psychopathe et comme tel ses agissements ne suivent pas toujours une logique... très logique. Ce qui rend l'homme d'autant plus imprévisible, donc extrêmement dangereux. Maintenant, veuillez m'excuser il fait après avoir consulté la Rolex qui scintille à son poignet, mais je n'ai plus de temps à vous accorder. Pour plus d'informations reportez-vous au rapport que ne manquera pas de vous remettre l'inspecteur Chevrier. Je sais qu'il a passé sa matinée à fouiner du côté des ministères. Il aurait sûrement été plus judicieux qu'il vienne me poser les questions directement, ça vous aurait fait gagner du temps. » Un bref silence puis il ajoute :

- Je crois que nous nous sommes tout dit, commissaire, mais avant de nous séparer j'attends votre réponse. Puis-je oui ou non compter sur votre collaboration ?

- Que je me frotte à Debacker et que j'arrête Vasseur je suis payé pour ça, mais que je doive vous le livrer, jamais, même pas en rêve. Et temps que vous êtes, allez donc vous faire foutre.

- Et votre femme ?

- Cela fait dix ans que Florence est morte, votre proposition arrive trop tard. Je préfère vivre mal et seul que très mal avec un zombie. Et encore une dernière chose : ne croisez plus jamais mon chemin. La première fois vous avez eu le bénéfice de la surprise, la prochaine fois, il en sera tout autrement. En bon entendeur... »

Le gyrophare bleu d'une voiture de police troue la nuit pour venir se poser près de la Rolls dont le moteur ronronne toujours. « Votre carrosse, commissaire. J'espère simplement que

vous n'aurez pas à regretter votre décision. Si vous changez d'avis, vous savez où et comment nous joindre. Au revoir et à très bientôt j'espère. »

Sans un mot Dussolier ouvre la portière pour se diriger vers la 4L de la gendarmerie. L'air frais de la nuit qui tombe lui remet peu à peu les idées en place. Tandis que la Rolls manœuvre lentement pour éviter les ornières et rejoindre la route Dussolier note mentalement le numéro de la plaque minéralogique. *A toutes fins utiles, pense-t-il en posant ses fesses dans le siège inconfortable, mais c'est égal, quelle putain de journée. Manquerait plus qu'il neige...»*

CHAPITRE XXXX
Le piège se referme...

Plateau de Californie-21 juin 7h00.

Sur le plateau de Californie la nuit fait place comme à regret à une aube naissante qu'illuminent les premiers rayons du soleil. Des nappes de brouillard diffus stagnent çà et là au fond des ravines emperlées de rosée, signe d'une belle journée à venir. Mais ça, les hommes des forces spéciales disséminés le long du chemin des dames n'en ont cure. Tous ont crapahuté une partie de la nuit pour atteindre leurs positions et se mettre en place sur les objectifs qui leur ont été assignés avant que le jour ne se lève. Maintenant qu'ils sont sur site ils prennent à tour de rôle quelques heures de repos bien méritées en attendant la suite. Ils sont pourtant tous d'accord sur un point : non seulement il va faire chaud mais la journée risque de s'éterniser. Enterrés dans leurs trous individuels, planqués sous leurs filets de camouflage la matinée s'écoule au rythme monotone des vacances radio et des voix nasillardes qui leur parviennent à travers leurs écouteurs. "*Ceci n'est pas un exercice*", ont bien insisté les officiers responsables de l'opération, mais ça ils le savaient déjà...

Le vieux Renault attelé à une remorque de foin ahane dans le chemin pierreux qui monte en direction de la ligne de crête qui domine la vallée de l'Ailette, soufflant vers le ciel radieux un nuage sporadique de fumée noire que n'aurait pas renié une cheminée de haut fourneau. A son volant l'ex sergent des marines US James Barrymore, vêtu d'une cote de travail maculée de terre, la clope aux lèvres et la casquette solidement vissée sur le crane fait plus vrai que nature. Les ordres de Mathias Debacker ont été clairs : reconnaître et rendre compte, et il compte les appliquer à la lettre. Pour ça il lui faut se rapprocher le plus possible de la caverne du Dragon et contrôler la route qu'ils comptent emprunter cette nuit même. Il s'agit de savoir ce que les autres leur ont mijoté. Depuis la fuite éperdue à travers champs du commando Debacker et de leur otage jusqu'au point de récupération où il les attendait il n'a pas eu une seule vraie minute de repos et la fatigue commence à se faire sentir. Lui aussi en a ras le bol et il a hâte que tout cela se termine pour pouvoir enfin rentrer chez lui.

Peu avant d'arriver à la ferme Hurtebise l'attelage quitte la D19 pour engager le GR12 qui serpente à travers champs vers le mont d'Ailles et le village de Chermizy. Un instant James Barrymore semble hésiter. Et si tout cela n'était qu'un piège ? S'ils étaient repérés depuis le départ et que les autres les laissaient continuer afin de les intercepter au bon moment en évitant le maximum de casse à seule fin de récupérer leur otage vivant ? Car aucun des hommes du commando ne se fait d'illusion, leurs vies ne comptent guère, seul Antoine Vasseur a de l'importance. Pour se donner le temps de l'observation Barrymore décide de stopper en limite de bois. Il coupe le moteur et, ignorant le marchepied, saute souplement hors de la cabine pour se diriger vers l'avant du tracteur. Tout en continuant d'observer à la dérobée il soulève le capot moteur et dévisse le bouchon du radiateur qui lâche un long panache de vapeur blanche. Après avoir replacé le bouchon il fait le tour de la remorque pour détailler avec plus d'attention encore la ligne d'arbres qui se trouve à quelques encablures de l'endroit où il se trouve. Mais il a beau se crever les yeux à essayer de percer le rideau sombre de la végétation il ne distingue rien qui puisse lui donner raison. Pourtant il sait qu'il a raison, qu'ils sont là tapis comme des rats dans leurs trous à l'observer, à détailler ses moindres faits et gestes, il le sent dans ses tripes. Barrymore a une trop longue expérience des embuscades et des coups de main pour ne pas flairer le danger. Chez lui comme chez ses camarades de combat la prémonition est devenue comme un sixième sens, un sixième sens

qui lui a souvent sauver la mise dans des situations pas si lointaines que ça. Car pour des hommes de cette trempe rompus à toutes les formes de guerres, à toutes les tactiques de guérillas qu'elles soient urbaines ou non, anticiper le danger pour conserver l'initiative c'est tout simplement garder des chances de survivre un jour de plus. Combien ont payé de leur vie ce simple oubli ? En attendant c'est la végétation elle-même qui lui hurle de faire attention. Quant aux oiseaux, seule une buse esseulée tourne haut au-dessus du champ semblant l'observer prudemment. Comme pour le remercier d'avoir eu le nez fin, l'éclat métallique d'une arme ou d'un optique de visée vient malmener sa rétine. *Bingo !* fait James en esquissant une grimace, « *fucking bastard, i've seen you* ». Satisfait il remonte sur le vieux Massey, lance le moteur qui repart en pétaradant avant de faire demi-tour et de reprendre en sens inverse le chemin qu'il vient de gravir quelques instants plus tôt.

A quelques deux cents mètres de là, enterrés dans un trou juste capable de les accueillir eux et leur équipement, soustraits des regards indiscrets par la végétation et un filet de camouflage tendu au-dessus d'eux, deux hommes l'observent à la jumelle. Le premier a posé son FRF1 en travers de son sac de combat et parle à voix basse avec son observateur tandis qu'un troisième homme placé en protection quelques mètres plus loin observe la scène en silence. Les mots échangés sont brefs. « A ton avis il branle quoi ce pécore ?

- 'Sait pas... à première vue il pisse... tiens, il repart.

- Il est monté jusqu'ici avec une remorque de paille juste pour se soulager la vessie ?... Faut pas nous prendre pour des cons... tu veux que je te dise ?...Ce type est cultérreux comme moi j'suis curé. Sûr qu'il cherche quelque chose et que ce quelque chose c'est nous. Ce mec est monté juste pour nous renifler le cul... et je n'aime pas qu'on me renifle le cul, ça me rends nerveux.

- T'as raison, j'appelle le PC. » L'observateur se saisit de la radio posée devant lui et entame son compte-rendu en chuchotant : « *Tango3 à PC... Tango 3 à PC... Répondez PC...* »

Quelques kilomètres en arrière, au lieu-dit « la ferme Hurtebise ». 12 heures.

Deux GBC8KT de l'armée de terre portant chacun un shelter sont soigneusement alignés sous les frondaisons. Dans le premier qui sert de Poste de commandement des techniciens des services de communication s'activent, attentifs à ce que leur racontent les antennes radio de toutes tailles plantées sur les toits, ainsi que quelques spécialistes du service cinématographique des armées. Un peu plus loin des véhicules blindés de la gendarmerie sont alignés eux aussi côte à côte comme à la parade. Un peu en retrait, à l'écart du parking isolé, une dizaine de voitures civiles dénotent dans tout ce vert kaki qui semble être la tonalité générale. Sous une tente tenant lieu de salle de réunion sont réunis une dizaine de personnes, tous militaires ou gendarmes pour la plupart dont les généraux Jean Loup Gauthier de la gendarmerie et Marcel Beucher commandant la quatrième région militaire. Un peu à l'écart se tiennent le préfet de région Charles Betancourt, Etienne Dorgelès envoyé spécial de Matignon et deux autre types que Dussolier reconnaît immédiatement... et pour cause. « Merde, ils sont là aussi ceux-là ! » jure à voix basse le commissaire en découvrant la présence de Frederick Müller en grande conversation avec l'émissaire du premier ministre et qui l'ayant de toute évidence reconnu évite soigneusement de croiser son regard.

- Vous vous connaissez ? demande Kieffer en voyant le regard soudain soucieux du commissaire.

- C'est Frederick Müller, le type avec qui j'ai eu mon entrevue forcée, celui dont personne ne connaît l'existence mais qui tire les ficelles dans l'ombre. S'il ne tenait qu'à moi...

- Ouais, et tout ça rien que pour nous, fait Kieffer songeur. C'est à peine croyable.

- Non, pas pour nous, pour Antoine Vasseur, lui répond Dussolier, nous on est juste là pour faire le sale boulot et tirer les marrons du feu. Si ça merde c'est nous qui devons rendre des comptes... Et quand je dis-nous, c'est plutôt à moi que je fais allusion. Feugières ne connaît pas son bonheur d'être parti à temps. Et à propos de Feugières, quelqu'un a de ses nouvelles ?

- Officiellement il a fait valoir ses droits à la retraite, répond Kieffer surpris par tant de sollicitude de la part du type qui l'a proprement éjecté de l'enquête quelques mois plus tôt. Tout le monde pense qu'il se la coule douce au lac du Der avec madame, sauf ceux qui se marrent en pensant qu'il est en repérage aux Kerguelen. Plus sérieusement, j'ai beau chercher à savoir, personne ne sait où il se trouve. Et si vous voulez mon avis je pense que tout ça ce sont des blagues et qu'il nous a enfumé avec ses histoires de mise à l'écart et de retraite anticipée à dormir debout. J'ai bossé près de vingt ans avec lui et ce n'est vraiment pas le genre à lâcher la rampe aussi facilement. S'il est parti aussi vite c'est qu'il avait de bonnes raisons pour ça...et tiens, ça commence. »

Les quelques mots de bienvenue du préfet de région Charles Betancourt ne suffisent pas à occulter totalement l'effet de malaise qui règne sous le barnum de toile servant de salle de réunion où on pourrait entendre voler une mouche. On sent les regards tendus et les rares mots échangés entre les différents protagonistes se font à voix basse comme lors d'une veillée funèbre. S'ensuivent ensuite quelques mots dépourvus d'intérêts du même préfet qui se perd plus ou moins dans un discours où les mots « péril majeur », « survie de l'humanité » ou encore « devoir sacré » reviennent comme un leitmotiv. Invité à dire quelques mots l'émissaire du gouvernement Etienne Dorgelès décline poliment, arguant qu'il n'est là qu'en simple observateur et que ses compétences s'arrêtent aux portes de son ministère, ce qui n'étonne personne et arrache quelques sourires crispés aux rares personnes encore en mesure de le faire. Quant à Frederik Müller il a tout simplement cru préférable de s'éclipser, la présence de Dussolier n'étant peut-être pas totalement étrangère à sa décision de retourner à l'ombre dont il n'aurait jamais dû sortir.

- Et donc personne ne va parler d'*International Trust Corporation*, feint de s'étonner Laurent, parfaitement au courant des démêlés de Dussolier... ça aurait été pourtant intéressant de connaître leur position à tous ces braves gens.

- Ça t'étonne ? lui répond Kieffer en mettant sa main devant sa bouche afin qu'on ne puisse pas lire sur ses lèvres, t'es drôlement naïf toi... si tu crois que leurs noms vont apparaître sur un quelconque document, tu te mets le doigt dans l'œil... si les seules photos autorisées sont celles de l'armée c'est qu'il y a une raison et que cette raison c'est la présence de ce mec ici où il n'a rien à foutre.

- Naïf ou pas, j'ai presque envie de lui poser la question juste pour voir sa réaction.

- Ça, je ne te le conseille pas si tu ne veux pas finir en taule... ou pire. Je te rappelle que tu as charge d'âme.

- Tu as sûrement raison, mais avoue que c'est dommage, pour une fois qu'on en tenait un...

- Bon, ça va être à moi, s'excuse le commissaire avant de se diriger avec sa nonchalance habituelle vers l'endroit où se tiennent les responsables de l'opération. Accueilli sans chaleur excessive par le préfet il attaque immédiatement dans le vif du sujet. Sous le regard attentif de l'assistance réduite il fait un rapide résumé de l'enquête, décrit par le menu l'affaire Amos Stamford/Antoine Vasseur, le principe des voyages spatio-temporels et termine par le commando Debacker en prenant soin d'occulter soigneusement le rôle joué par

l'International Trust Corporation. Le fait d'être le flic le plus médiatisé de France n'exclut pas une certaine prudence. Ce n'est pas dans ses habitudes de faire dans la dentelle lorsqu'il s'agit d'arriver à ses fins, mais là il a parfaitement conscience de marcher sur des œufs. Le message de Müller est bien passé... ou pas.

«... Le chef de ce commando très spécial, en termine le commissaire divisionnaire Dussolier est un ancien officier des services de renseignements militaires du nom de Mathias Debacker. Cet individu au passé trouble qui a combattu durant la période 14-18 sur tous les fronts et notamment celui de Champagne a été qualifié de psychopathe par nos experts, ce qui ne veut pas dire fou loin s'en faut, car aux dires même de Stamford c'est un homme instruit et plutôt raffiné pour qui la vie humaine n'a guère d'importance, qui n'hésite jamais à tuer si nécessaire pour peu que ça serve ses ambitions. Quant aux hommes qui l'accompagnent et qui sont au nombre de quatre je peux vous assurer pour avoir longuement étudié leurs profils que ce sont tous des militaires brillants, courageux, possédant une expérience du combat hors du commun, expérience qu'il ont appris dans les tranchées de 14 et qu'il n'ont eu de cesse de peaufiner durant leurs aller-retour difficiles à imaginer mais pourtant bien réels. Je vous rappelle que l'enquête a démontré formellement qu'ils étaient responsables de l'assassinat du docteur Steiner. En résumé ces hommes feront tout ce qui est en leur pouvoir pour conserver leur otage et soyez certain que s'ils n'y parviennent pas ils n'hésiteront pas une seule seconde à l'exécuter. Il est donc hors de question pour nous de leur faciliter la tâche... Messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté...je passe maintenant la parole au général Beucher responsable des opérations... Mon général, c'est à vous. »

Le général deux étoiles Marcel Beucher est le dernier à prendre la parole. Grand, sec, le cheveu rare coupé en brosse Marcel Beucher est l'archétype du militaire de carrière tel qu'on l'imagine. Homme de terrain proche de ses hommes, cette grande gueule parlant haut et fort ne s'est pas fait que des amis à l'état-major, mais ça il s'en fout comme de sa première paire de rangers car aujourd'hui encore il est là pour faire un boulot difficile dont il compte bien s'acquitter au mieux de ses compétences. Après un exposé long et détaillé sur le plan "VORTEX" et les moyens employés tant humains que matériels il conclut par des phrases de circonstance qui ne trompent personne. «... en résumé messieurs, nous voguons vers l'inconnu car à mes yeux une telle situation ne s'est jamais produite. Nous ne savons pas ce que nous allons trouver ni quelle est cette chose que nous allons affronter. D'après les rapports conjoints que nous ont transmis le commissaire divisionnaire Camille Dussolier ET la gendarmerie nationale il se pourrait que nos adversaires directs ne soient pas disposés à faire de cadeau et ça tombe plutôt bien parce que nous non plus. Ceci-dit nous ne pouvons pas, nous ne devons pas échouer et... l'échec étant inenvisageable nous irons jusqu'au bout... Avis à tous ceux qui voudraient se mettre en travers de notre route, je leur souhaite bien du courage. Alors attendons ce truc de pied ferme et que le meilleur gagne à condition que ce soit nous car, au risque de me répéter l'échec n'est pas, ne sera jamais une option. »

A quelques kilomètres de là, abrité dans une ancienne bergerie avec son commando et Antoine Vasseur dont la surveillance ne se relâche pas un seul instant Mathias Debacker attend avec impatience le compte-rendu de son éclaireur. A la tête que fait James Barrymore en descendant du tracteur il comprend immédiatement que les nouvelles ne sont pas bonnes, ce qui est dans ce cas précis un doux euphémisme. « Alors ? il demande en masquant mal son impatience.

- Pour tout vous dire, mon commandant, ça ne sent pas très bon.

Debacker connaît Barrymore depuis la création de sa première unité de nettoyeurs. C'est un soldat froid, déterminé, sans états d'âme particulier et qui ne connaît qu'un seul mot d'ordre : réussir. Réussir chaque mission qui lui est confiée quel qu'en puisse être le prix, avec une régularité de coucou suisse et un taux de réussite impressionnant. Il n'a rien à envier à Big John dans sa façon d'éliminer les problèmes, ni dans sa détermination lorsqu'il s'agit de monter au feu. Il ignore ou feint d'ignorer la peur et l'appréhension qui rongent chaque combattant au moment de vérité, et personne ne l'a jamais vu renâcler devant un obstacle. D'ailleurs les deux hommes sans vraiment s'apprécier se tolèrent et s'estiment car ils jouent dans la même cour. Et quand le sergent James Barrymore dit des choses les autres l'écoutent, comme Debacker en cet instant précis lorsque l'autre lui raconte sa petite escapade du côté de la grotte du Dragon.

- En conclusion, mon commandant, ça va être dur de passer sans casse.

- Montrez-moi les emplacements de leurs choufs, lui fait Debacker en dépliant une carte d'état-major qu'il pose devant lui sur une planche arrachée à la charpente et posée sur deux tonneaux vermoulus.

- Là, enterrés en bordure de lisière et séparés d'une centaine de mètres. Sûrement des commandos. Si le soleil ne les avait pas trahi je m'empalais dessus. Mais il y en a sûrement d'autres...

- Certain, fait Debacker en écho. C'est bizarre mais je m'y attendais un peu, ajoute-t-il d'un air songeur. Ces types sont vraiment trop prévisibles. Ils n'ont rien à envier à leurs collègues de 14, aussi bourrins les uns que les autres. Heureusement qu'ils ne savent pas tout.

- ????

- Eh oui, fait Debacker à l'intention de Barrymore qui le regarde sans comprendre, il me reste encore une carte à abattre. » Puis le prenant affectueusement par l'épaule il ajoute : « bon boulot, James, vraiment. Les informations que vous me ramenez me confortent dans l'idée que nous allons réussir pour peu que le diable veuille bien nous donner un petit coup de pouce.

- Je ne suis pas certain de vous suivre, mon commandant.

- Ce n'est pas grave...assurez-vous que Vasseur soit toujours entravé et rassemblez vos camarades. Briefing ici dans un quart d'heure, je vais vous expliquer.

CHAPITRE XL

39°32'9.6" Nord-3°19'.49.1" Est...

Plateau de Californie-Journée et soirée du 21 juin 1983.

Cette nuit du 21 juin 1983 qui pourra l'oublier ? De l'avis des rares survivants qui y ont participé et qui se sont décidés à braver l'omerta, même s'ils le désiraient plus que tout au monde personne ne pourra plus jamais faire abstraction de ces quelques heures qui faillirent changer la face du monde, remettant en cause ce que l'esprit humain se refuse même à envisager à défaut de le comprendre. Et pourtant...

Ça a d'abord commencé comme un orage une nuit d'été... Pas de ceux qui amènent tonnerre et pluie non, mais un de ces orages secs qui n'en finissent plus de gronder, de rouler à l'infini à travers les vallées de l'Aisne, illuminant les champs de blés de leur lumière bleutée presque irréelle, provoquant çà et là des incendies de granges remplies à ras bord de foin pour l'hiver et de matériel agricole. Sauf que là, ce n'était pas l'orage qui grondait, c'était autre chose. Autre chose de bien plus terrifiant dont chacun appréciait l'ampleur sans pouvoir la définir avec exactitude. Tapis dans leurs trous individuels les hommes des commandos d'élite encerclant la caverne du Dragon évitaient de se regarder, trop préoccupés par leur mission. Sans avoir à se parler chacun savait exactement ce que pensait l'autre, à savoir que ça n'avait décidément rien d'ordinaire et que le bruit qui montait de la vallée ressemblait plus à un bruit de bataille qu'au grondement d'un orage une nuit d'été.

- Ça ne te rappelle rien ? demande les dents serrées le servant de l'AA52* de Tango3 le regard vissé à sa lunette de visée nocturne de son FM dont le museau menaçant fixe l'endroit d'où provient le vacarme.

- Si, lui répond le serveur en disposant devant lui une bande de mitrailleuse neuve... Beyrouth 78... sauf qu'on n'est pas au Liban mais en France, bordel ! » Pour ces hommes rompus à toutes les techniques de combat tous les signaux d'alerte viennent de passer au rouge. Au PC du dispositif Michel Kieffer consulte nerveusement sa montre. 23h50... La tension monte à mesure que l'orage approche. *Si quelque chose doit se produire c'est maintenant... maintenant.*

Et puis brutalement tout s'est accéléré. Ça a commencé par l'arrêt des lumières générées par les groupes électrogènes qui ont cessé de fonctionner l'un après l'autre, entraînant instantanément l'arrêt des communications radios et des écrans de veille radar. En un instant le centre des opérations se retrouvait aveugle, sourd et muet, coupé du reste du monde et de ses équipes de terrain. Les opérateurs pourtant rompus à ce genre de problèmes s'activaient à la lueur dansante des lampes torches autour de leurs machines, en pure perte. Les officiers ont beau donner de la voix, rien n'y faisait à tel point que le général Marcel Beucher commandant l'opération commençait à perdre patience. Essayant de conserver son calme il s'adresse au jeune officier chargé des transmissions. « Lieutenant, c'est quoi ce merdier ?

- Plus de jus mon général... les groupes sont HS.

- Comment ça HS, tonne le général incrédule. Expliquez-vous mon vieux.

* Le fusil-mitrailleur AA-52, (pour Arme Automatique modèle 1952) est une mitrailleuse légère multiusage qui équipe les sections d'infanterie de l'armée française depuis 1952. (NDLA)

- Tout s'est arrêté brusquement. Les hommes cherchent les causes mais apparemment ils ne trouvent rien d'anormal. Ça devrait fonctionner et ça ne fonctionne pas. C'est proprement incompréhensible.
- Incompréhensible ou pas, démerdez vous il nous faut du jus et vite.
- Les hommes y travaillent mon général. » Et puis aussi soudainement qu'il avait disparu le courant était revenu et avec lui les premiers comptes rendus des équipes de terrain disséminées autour de la caverne du Dragon, à quelques centaines de mètres du centre de commandement. « *Tango1 à PC, RAS... Tango2 à PC, RAS.* »
- Le premier à donner l'alerte est le Sergent Hervé Torres indicatif radio Tango qui se trouve à la limite sud-ouest du périmètre. « *Tango 3 à PC...répondez PC...* » Un bruit de friture puis de nouveau la voix de plus en plus angoissée de Torres : « *Tango 3 à PC, répondez PC...* » L'opérateur radio connaît bien Torres et pour cause, cinq ans qu'ils crapahutent ensemble sur les terrains d'opération les plus pourris de la planète, cinq ans à être de tous les coups fourrés et il ne l'a jamais vu reculer d'un pouce devant qui que ce soit. Cette fois-ci pourtant il sent que c'est différent, que quelque chose ne tourne pas rond, donnant à la voix de son collègue une coloration angoissée qu'il ne lui connaît pas.
- PC pour Tango 3, je vous écoute...
- *Ici Tango 3...il se passe quelque chose d'anormal... une nappe de brouillard qui n'était pas là il y a cinq minutes monte de la vallée... gisement approximatif sud sud-ouest.* » Le général Beucher se penche au-dessus de l'opérateur lui arrachant le micro des mains. « Tango 3, ici le général Marcel Beucher, commandant des opérations... décrivez exactement ce que vous voyez.
- *Euh, oui mon général, je vais essayer... une nappe de brouillard nous fonce dessus très rapidement... dedans je vois comme des éclairs... non, des explosions... c'est ça, des explosions... et des ombres aussi... des silhouettes qui se déplacent vers nous... on dirait des hommes en arme...il en sort de partout !*
- Mais enfin, c'est quoi ce bordel ? finit par demander le général en se retournant l'assistance muette de stupeur. Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ? » Avant que quiconque ai pu l'en empêcher Camille Dussolier se rue sur Beucher. « Ça commence, mon général, c'est le début du phénomène décrit par Stamford et ça veut dire que Debacker et ses hommes ne vont plus tarder à arriver. » Puis la voix de Tango 3 qui reprend de plus belle. « *Ils arrivent droit sur nous !... je demande autorisation d'ouvrir le feu !*
- Négatif Tango3, ne tirez pas, je répète ne tirez pas ! Interdiction formelle d'engager sans mon ordre ! A vous.
- Bien reçu mon général mais que Dieu nous vienne en aide ! »
- A présent le tonnerre et les décharges électriques ont fait place à quelque chose d'autre, quelque chose qui ressemble à un bruit de canonnade. Et puis des cris, des hurlements, des coups de sifflet stridents. « Donnez-moi ça, fait Dussolier en arrachant le micro des mains du général, il faut que je leur parle.
- Pour leur dire quoi ?
- Mon général, si ce que je pense est exact, nous allons nous aussi nous retrouver en 1917 plongés en plein cœur des combats. Je pense que Debacker le sait et qu'il va profiter de la confusion pour essayer de traverser nos lignes de défense et tenter de s'engouffrer dans le vortex. Je veux savoir si les combattants que nous décrit Tango 3 sont allemands ou français.
- Concrètement ça changerait quoi ?
- Vous êtes prêt à tirer sur des français qui doivent sûrement être aussi terrifiés que le sont nos hommes ?

- Ni sur des français, ni sur des allemands, merde ! Je vous rappelle que cette guerre n'est plus la nôtre depuis soixante-cinq ans et que nous sommes juste ici pour reprendre Vasseur et empêcher Debacker de repasser de l'autre côté. Le reste ne nous regarde pas... mais si vous avez une idée, allez-y, je vous écoute.

- *Tango 3 à PC... les silhouettes ne sont plus qu'à une centaine de mètres de nos positions. Je demande instructions.* » Le général Beucher semble dépassé par la succession d'événements qui s'enchaînent trop vite. Bien sûr qu'il s'était préparé à quelque chose de ce genre, mais là, pour la première fois de sa vie il doute.

- Alors mon général, on fait quoi ? insiste Dussolier, les hommes attendent votre décision. » La voix du commissaire se fait dure, car contrairement à Beucher lui sait exactement ce qu'il en est, et il sait très bien que le temps joue contre eux.

- PC à Tango3... vos silhouettes sont françaises ou allemandes ? A vous. » On sent clairement à travers les haut-parleurs l'hésitation de Tango 3 qui finit quand même par répondre. « *Je n'arrive pas à voir, trop de fumée... Ah si, voilà, je commence à distinguer leurs uniformes... ce sont des français... ils ne sont plus qu'à une cinquantaine de mètres...*

- Ils vous ont repéré ?

- *Affirmatif, mon général, leur aile droite tente une manœuvre d'encerclement sur notre position et dans quelques minutes ils seront sur Tango 1 et 2.*

- Ok, alors écoutez-moi tous. Ordre à tous les tango, personne ne tire, je répète personne ne tire... Ces hommes ne sont pas hostiles. Vous levez les bras et vous vous rendez. Et vous Tango 3 vous les laissez approcher. Ensuite vous demandez à parler à un de leurs officiers puis vous essayez de me le passer. A vous. » En guise de réponse un bruit de lutte, puis des cris et la radio soudain muette qui n'émet plus que des crachotements.

- Ça y'est, ils sont au contact, murmure le général Beucher les lèvres serrées... Pourvu que nous ayons raison.

- Tango 3 ne répond plus mon général, constate l'opérateur radio en s'activant sur les boutons de sa radio.

- Alors essayez les autres.

- Ça ne répond pas non plus, mon général.

- Depuis quand ?

- Depuis que Tango3 a déclenché l'alerte, c'est-à-dire depuis (le radio consulte le chronomètre de son tableau de contrôle)... 0h20. » Puis aussi soudainement qu'elle s'était arrêtée la radio recommence à émettre. Mais ce n'est plus la voix de Tango3 qui nasille dans les haut-parleurs, c'est la voix de quelqu'un d'autre, une voix éraillée d'avoir hurlé trop d'ordres, tenaillée par la peur et l'angoisse.

- *Allo, allo, quelqu'un m'entend ? Répondez s'il vous plaît. Y'a quelqu'un au bout du fil ?* » Le radio lève les yeux chargés d'incompréhension vers la haute stature du général Beucher qui le domine de toute sa hauteur. De toute évidence celui qui se trouve de l'autre côté n'est pas à l'aise avec les procédures radios. « C'est qui ce guignol ? » finit par demander le général à l'opérateur qui hausse les épaules en signe d'incompréhension avant que Beucher ne se saisisse à nouveau du micro. « Ici le PC opération, général Marcel Beucher... identifiez-vous. » Un long moment de crachouillis puis la voix reprend : « *lieutenant Louis Dégrèves, 59^e bataillon de chasseurs à pieds, 5^e compagnie, 3^e section... et vous, vous êtes qui ?*

- Je viens de vous le dire : général Beucher et je...

- *Connais pas de général Beucher !*

- Un instant, je vous reprends, hurle le général hors de lui avant de s'adresser à un des deux commandants qui l'accompagne. Georges, vous me faites évacuer les civils, je ne garde avec moi que les hommes chargés de la sécurité du PC, des techniciens, les membres de la gendarmerie ainsi que le commissaire divisionnaire et ses hommes. Pour les autres, fichez-moi le camp, on a du boulot. » Accompagnés par les militaires les quelques civils qui n'ont pas encore pris la tangente sortent précipitamment sans demander leur reste en direction de leurs voitures dont les moteurs tournent déjà. Seul un homme reste toujours là, imperturbable. Ignorant l'officier qui le prie de sortir il s'approche du général au comble de la fureur. « Vous avez entendu, j'ai dit pas de civil, vous pas plus qu'un autre.

- Sauf que vous ne savez pas qui je suis.

- Peu importe, j'ai dit aucun civil dans le périmètre. La situation peut dégénérer à tout moment et je ne tiens pas à ajouter un problème à ceux que j'ai déjà.

- Bien, soupire Amaury Leconte d'Harcourt avant de tourner les talons, je comprends... si toutefois vous avez besoin de mes services je serai dans ma voiture.

- Et pourquoi j'aurais besoin de vos...services, monsieur, dites-moi ?

- Allez savoir général... allez savoir...

- Bon débarras, murmure Marcel Beucher en faisant signe à Dussolier d'approcher. Je suppose que vous savez ce qui se passe, alors éclairez moi... à votre avis, j'ai qui au bout du fil ?... un zombie ?

- Non mon général, pas un zombie, juste un des hommes du 59e BCP en charge de récupérer Debacker.

- Comment pouvez-vous en être si certain ?

- Parce que le nom du lieutenant Louis Dégrèves apparaît plusieurs fois dans les pages du bréviaire récupéré par les gendarmes auprès du père Tardy... parce que ce même nom a été mentionné plusieurs fois par Antoine Vasseur puisque c'est le lieutenant Dégrèves lui-même qui l'a récupéré le 16 avril 1917 lors de la première offensive Nivelles... et au final parce que ce dernier a été porté disparu avec toute sa compagnie le 21 juin 1917 au cours de l'offensive sur la caverne du Dragon.

- Il faut vous avouer que je m'y perds un peu, mais bon je vous fais confiance. Et maintenant ?...

- Contactez-le et dites-lui qu'il faut qu'on se rencontre.

- Vous croyez que ça suffira ?

- Nous n'avons pas le choix mon général, sans son aide on ne parviendra pas à empêcher Debacker de terminer ce qu'il est venu faire.

- Et s'il refuse ?

- Faisons en sorte qu'il accepte.

- D'accord, fait le général en faisant signe au radio qui s'empresse de rétablir le contact. « Tango3 pour PC... lieutenant Dégrèves vous m'entendez ?

- Ici lieutenant Dégrèves, c'est pas trop tôt, répond presque aussitôt la voix nasillarde, vous pouvez m'expliquer tout ce cirque ?

- Pas avant que vous ne m'ayez donné des nouvelles de mes hommes. »

Un éclat de rire transperce les hauts parleurs. « Vos hommes vont bien... un peu secoués mais ils s'en remettront...maintenant vous, vous allez m'expliquer. Je veux comprendre.

- Comprendre quoi, lieutenant ? soupire Beucher étant certain de connaître la réponse par avance. « Comprendre quoi ? s'étrangle Dégrèves. D'abord comprendre pourquoi les hommes que nous avons neutralisés n'appartiennent à aucun régiment répertorié dans le secteur, pourquoi ils utilisent des équipements et des armes que je ne connais pas, comme ce

téléphone dans lequel je vous parle... ça sort d'où tout ça? Et vous même, mon général vous sortez d'où ? Parce que je connais tous les officiers supérieurs qui officient sur le front, ceux qui vont au charbon comme ceux qui se planquent du côté de l'état-major et vous voulez savoir ? Personne n'a jamais entendu parler d'un quelconque général Beucher.

- Bien reçu, je vous rappelle, fait Beucher en interrompant la communication avant de se retourner vers Dussolier dont le visage affiche une certaine perplexité. Bon, on fait quoi maintenant ?

- Donnez-moi quelques hommes, je vais lui parler.

- Et si ça se passe mal ? Parce que je vous rappelle que vous êtes civils.

- Peut-être, mais moi je vous rappelle qu'on est tous dans la même galère et que personne ne connaît mieux Debacker que moi ou les gendarmes qui m'accompagnent.

- Admettons qu'il vous écoute, vous lui direz quoi ?

- La vérité. Après tout ça a l'air d'être un garçon intelligent et je suis certain qu'il pourra comprendre pour peu qu'on se donne la peine de lui expliquer.

- Vous savez très bien que l'intelligence n'a rien à voir là-dedans, murmure le général, c'est déjà difficile pour nous qui baignons dans le progrès et le confort matériel alors imaginez le choc que ça va être pour un type qui vit encore à l'âge de pierre technologique et qui s'en prend plein la gueule depuis trois ans.

- Laissez-moi au moins essayer. S'il refuse de nous entendre il sera toujours temps d'aviser.

- D'accord, finit par répondre le général Beucher, je vais vous donner une section, mais si vous voyez que ça coince vous arrêtez tout... et surtout vous me rapatriez mes gus. Pas question de les abandonner là-bas. » Michel Kieffer qui n'a pas encore dit un mot depuis le début des événements s'approche de Dussolier. « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient je vous accompagne. » Le commissaire le regarde sans réelle surprise. « Bizarre venant de votre part je m'attendais à un truc de ce genre...vous êtes vraiment trop prévisible mon vieux, mais c'est d'accord, on ne sera pas trop de deux.

- De trois commissaire, fait Laurent dans le dos de Kieffer, si le maréchal des logis chef y va, je pars avec lui.

- Pas question que tu viennes avec moi, lui répond Kieffer, c'est trop risqué. On ne sait pas ce qu'on va trouver là-bas et je te rappelle au cas où tu l'aurais oublié que tu vas très bientôt avoir un môme. Julie va avoir besoin de toi, alors c'est non !... et c'est un ordre.

- Maréchal des logis-chef, je peux vous entretenir un instant seul à seul ? » Surpris Michel Kieffer a un moment d'hésitation avant de finir par accepter. Ce n'est qu'une fois à l'écart du groupe que Laurent Tellier explose.

« Michel, tu me fais quoi là ? Parce que je te rappelle que je n'ai plus dix ans, que je suis flic comme toi, que je suis sur cette affaire depuis le début et que j'entends y rester. Alors tu me vires si tu veux, mais dans ce cas-là je t'annonce que je quitte la gendarmerie... et ce n'est pas négociable. » Sidéré par la réaction de son jeune adjoint, Kieffer l'écoute parler sans songer à l'interrompre une seule seconde. « *Le même que moi à son âge, pense Michel Kieffer, aussi chiant et pressé de bien faire.* »

- Mais enfin tu te rends compte du danger ?

- Le danger est le même pour tous, surtout dans notre métier, mais ça je le savais le jour même où j'ai signé. Et franchement, tu me vois annoncer à ta femme que tu as disparu dans le trou du cul d'un vortex de merde et que je suis resté les bras croisés sans rien faire, eh bien pas moi. Et je raconterai quoi à mes petits-enfants quand je leur expliquerai que j'ai calé en rase campagne parce que mon chef me l'avait ordonné ? Non tu vois, c'est le genre de truc

qui n'arrive qu'une fois dans une vie, alors je vais avec toi que tu le veuilles ou non, et quitte à me répéter c'est non négociable... Quant à Julie elle savait ce qu'elle faisait en me demandant de l'épouser. Je ne suis pas plombier, je suis gendarme, merde ! » La dernière phrase vient d'être dite avec tellement de force et de colère contenue qu'elle fait se retourner Camille Dussolier, réuni dans un coin de la tente avec Denis Chauvet et le restant de son équipe, décidant par le même coup Michel Kieffer à jeter l'éponge. Après tout, il a raison le jeune et vouloir le protéger malgré lui ne servirait à rien sauf de le conforter encore un peu plus dans son idée d'être passé à côté de l'événement du siècle. « Bon c'est d'accord, mais tu fais pas le con. Pas question de prendre le moindre risque... c'est bien compris, maréchal des logis ?

- Bien reçu, fait Michel Tellier en se figeant dans une garde à vous impeccable, vous pouvez compter sur moi. » Etant enfin tombés d'accord les deux hommes finissent par rejoindre Dussolier et Beucher. « C'est entendu, le maréchal des logis vient avec nous », explique Kieffer à l'attention de Dussolier qui l'attend avec un petit sourire narquois.

- Rassurez-moi...vous êtes tous comme ça dans la gendarmerie ?

- Non monsieur le commissaire divisionnaire, répond Laurent très pince sans rire, seulement moi... et encore pas tous les jours.

- Eh bien me voilà rassuré. Bon, on procède comment ? »

L'équipe restreinte composée du commissaire Dussolier, de Michel Kieffer, de Laurent Tellier et du groupe d'intervention commandé par le lieutenant Lefèvre qui crapahute derrière les deux éclaireurs de tête s'enfonce dans la nuit noire guidée par le halo lumineux qu'ils commencent à entrevoir à peine les premiers postes de défense franchis. Afin d'éviter le moindre bruit susceptible de les faire repérer les communications radio ont été momentanément suspendues. En silence les hommes se dirigent à travers bois vers la nappe de brouillard qui s'est curieusement arrêtée à quelques centaines de mètres de la ligne de crête après avoir avalé la caverne du Dragon. La lumière devient plus vive à mesure qu'ils se dirigent en direction de Tango3 et plus ils avancent et plus les bruits d'une canonnade intense mêlés aux staccatos des mitrailleuses s'amplifient les obligeant d'instinct à baisser la tête. Arrivés aux premiers lambeaux de brouillard l'homme de tête met un genou à terre et lève le point en signe de danger. La troupe stoppe net tandis que le chef de patrouille le rejoint pour revenir quelques instants plus tard. « L'homme de tête a repéré du mouvement à une cinquantaine de mètres devant. Ce qui m'inquiète c'est que c'était la position de tango3 et qu'il n'y a aucune trace ni de Torres ni de ses hommes.

- Il n'y a pas moyen de signaler notre présence ? demande Kieffer qui s'est emparé des jumelles infra rouge du lieutenant Lefèvre pour essayer de comprendre ce qui se passe devant, vous n'avez pas convenu d'un signal quelconque ?

- Non ! Le général les a prévenus de notre arrivée, mais si mes souvenirs sont bons nous sommes exactement à l'emplacement où se trouvaient les positions allemandes en 1917, explique le lieutenant Lefèvre, et si on avance à découvert je ne suis pas certain qu'ils fassent la différence... on risque fort de se faire allumer.

- Alors on procède comment, s'énervé Dussolier, parce que je vous rappelle que le temps tourne et que chaque minute compte. » En face des ombres qui se découpent dans le brouillard semblent s'agiter. « Je crois qu'ils nous ont repérés, fait le lieutenant Lefèvre presque soulagé par cette éventualité avant de tendre son arme à Kieffer avant d'ajouter : couvrez moi, je vais tenter d'établir le contact et ne bougez surtout pas avant que je revienne. » Sous le regard tendu du restant de l'équipe il se redresse en levant les bras pour se diriger

rapidement vers la position de Tango3, ce qui déclenche une réaction immédiate de ceux d'en face.

- Avancez et faites-vous reconnaître ou nous ouvrons le feu, crie une voix dure ... dernière sommation !

- Lieutenant Lefèvre !...ne tirez pas », hurle à son tour le lieutenant avant de se lever et de se diriger vers le brouillard qui semble s'être stabilisé comme en attente de quelque chose et dans lequel s'agitent toujours des formes aux contours incertains. Puis les minutes s'écoulent, interminables. Sous les ordres de leur chef de groupe passé chef de section l'équipe de protection s'est déployée en attendant une suite qui tarde à venir. Tapis dans les replis de terrain les hommes attendent le doigt sur la détente. Les rafales de mitrailleuses et le vacarme incessant de la canonnade semblent s'être un peu déplacés vers l'ouest.

- Vous pensez qu'il va réussir ? demande Laurent.

- C'est à espérer parce que sinon on est dans la merde, lui répond Kieffer juste avant que le PP-8* jusque-là muet ne se mette à cracher de nouveau. « PC à Alpha-Tango, vous en êtes où ? » interroge la voix du général Beucher reconnaissable entre mille. L'opérateur tend le combiné à Dussolier qui se met à faire un rapide compte-rendu des derniers événements. Beucher le laisse terminer avant d'avertir que de son côté Debacker les a contactés, ce qui ne semble pas surprendre plus que ça le commissaire divisionnaire. « Il nous demande de lui laisser le passage sinon il exécute Vasseur » explique le général dont la voix gronde d'une fureur qu'il a toute les peines du monde contenir. *Ça non plus ce n'est pas un scoop, pense Kieffer, il pensait quoi le général, que ça allait passer comme une lettre à la poste ?*

- Sergent, voilà le lieutenant qui revient, fait en chuchotant l'homme de pointe d'une voix suffisamment forte pour que le sous-officier puisse l'entendre en désignant deux silhouettes qui accourent vers eux courbées en deux... et il n'est pas seul. » Dussolier qui leur tourne le dos continue sa vacation avec le PC :

- Et vous comptez faire quoi avec Debacker ?

- *L'endormir*, répond la voix plus que jamais déterminée du général Beucher, *le faire sortir du bois. Une fois dans la nasse on avisera. Mais il faut déjà qu'il se montre, non de Dieu !*

- Général, je vous rappelle qu'il nous faut Vasseur vivant !

- *Ça, je ne risque pas de l'oublier, commissaire. Bon, je vous joins dès qu'il se pointe. Pareil pour vous si vous avez du nouveau. Terminé !*

*Le poste de radio TRPP-8 (Transmission Radio Portatif Phonie) est un appareil de radiotéléphonie d'une portée de 2 km suivant le terrain et son emplacement. De fabrication française il permet des liaisons téléphoniques à l'intérieur des petites unités (peloton, section ou groupe de combat). (NDL-Source internet)

CHAPITRE XLI
Dans l'œil du cyclone...

C*hemin des Dames, caverne du Dragon-22 juin 82, 1h du matin.*

Le lieutenant Dégrèves jette des regards incrédules vers les hommes qui l'entourent. Sa vareuse bleue horizon qui lui enserre la taille, ses guêtres et ses brodequins maculés de boue sont là pour rappeler l'enfer que ces hommes traversent depuis bientôt quatre ans, quatre longues années à essayer de sauver leur peau dans un univers qui n'a plus de nom. Ses yeux vifs pétillants d'intelligence sautent de l'un à l'autre, s'attardant tantôt sur les tenues de combats, tantôt sur l'armement, la radio ou le reste de la troupe.

- Alors comme ça tout est vrai... vous venez du futur, finit par demander le jeune lieutenant d'une voix lasse où perce un mélange d'incrédulité et d'incompréhension, mais comment c'est possible un truc pareil ?

- Désolé de ne pouvoir vous répondre, répond Dussolier pressé d'en terminer au plus vite, le lieutenant Lefèvre vous a expliqué de quoi il retourne ? » Le jeune lieutenant qui ne doit pas afficher plus d'une vingtaine d'années paraît complètement dépassé. Les yeux brûlés par la fatigue n'arrêtent pas de lorgner d'un air inquiet vers l'ombre des sous-bois, passant de l'un à l'autre en surveillant par-dessus son épaule la silhouettes des hommes qui l'ont accompagné et qu'on devine prudemment tapis derrière les arbres quelques dizaines de mètres en arrière.

- Oui, mais il faut dire que je n'ai pas compris grand-chose... et d'abord ils sont où les boches?

- De ce côté-ci vous n'avez rien à craindre mon vieux, puisque nous sommes en 1982 et que ça fait trente-sept ans qu'allemands et français sont passés à autre chose.

- En 1982 ?!... Dites-moi que c'est une blague !

- Je voudrais bien mais non, ce n'est hélas pas une blague.

- Si ce n'est pas un canular je veux comprendre.

- C'est impossible. Ce qui est important de savoir c'est si vous êtes prêt oui ou non à nous aider.

- Qui me dit que vous n'êtes pas vous-même des boches, demande Dégrèves devenu soudain soupçonneux.

- Parce que d'après vous on a la tête de l'emploi ?

- La tête ne prouve rien, répond le lieutenant Dégrèves buté, on a déjà vu pire et dans le genre sournois ceux d'en face savent y faire. Si je vous disais le nombre de Teutons à gueule d'ange qu'on a dû refroidir vous seriez surpris.

- Bon, on va essayer autre chose, soupire Dussolier en lui mettant un Famas sous le nez... vous en avez rencontré beaucoup de vos "Boches" comme vous dites avec ce type de matériel ? » Tandis que le jeune lieutenant inspecte en connaisseur l'arme sous toutes ses coutures la radio semble brusquement reprendre vie. « Alpha-Tango à PC j'écoute, répond le radio en tendant une fois encore le combiné au commandant Dussolier.

- *Une batterie de RASURA* vient de détecter un bruit de moteur se dirigeant droit sur nous. Sûrement Debacker et ses hommes.*

- Vous êtes certains que ce sont eux ?

- *Qui d'autre ? Le périmètre est bouclé dans un rayon de cinq kilomètres. Personne ne peut entrer ou sortir sans se faire allumer.*

- Alors ils sortent d'où d'après vous ?

- *Je n'en sais rien mais on ne va pas tarder à être fixé*, lui répond la voix de plus en plus excédée du général. *Et vous vous en êtes où ?*

- Ce n'est pas gagné, répond Camille Dussolier, Dégrèves se pose et nous pose beaucoup de questions, mais faut aussi se mettre à sa place.

- *Bien, on se rappelle dès qu'on a du nouveau. Terminé.*

- C'est ça terminé », murmure Dussolier en rendant le combiné à l'opérateur radio avant de se retourner vers Dégrèves toujours en train de manipuler le Famas comme un gamin son train électrique le matin de Noël.

- Alors lieutenant, vous en pensez quoi ?

- Belle arme, concède le jeune officier, très bel outil, vraiment... c'est comme votre radio, là... proprement incroyable. Et ça fonctionne comment ce truc ? »

Dussolier ne peut s'empêcher de lever les yeux au ciel. « Ecoutez lieutenant... quitte à vous paraître impoli, je ne suis pas ici pour vous faire un cours sur les armes ou les systèmes de communication employés par l'armée française en 1982, d'abord parce que ce n'est pas de mon domaine de compétence et qu'ensuite j'ai d'autres choses autrement plus urgentes à régler... la seule question à laquelle je vous demande de répondre est celle-ci... êtes-vous oui ou non prêt à m'aider ? »

- Mais vous aider à quoi, bon Dieu ? explose le jeune lieutenant qui commence à perdre pied.

- A arrêter un fou qui risque de mettre à mal deux mille ans de civilisation en moins de temps qu'il ne vous en faudrait pour vous rouler un mégot. Ceci dit, en d'autres temps et en d'autres lieux j'aurais sûrement été ravi de vous faire faire le tour du propriétaire, mais pas ce soir et vous m'en voyez navré. » Pour la première fois le lieutenant Dégrèves semble se détendre un peu. Son regard fiévreux passe alternativement des hommes qui lui font face au halo lumineux d'où émerge le fracas d'un combat sans merci dans lequel se découpent en ombres chinoises les silhouettes de ses hommes tapis dans les replis du terrain à quelques cinquante mètres de leur position, et qui semble se rapprocher au fil des minutes.

- Mais bon sang, c'est quoi ce truc ?

- Une partie du problème... Alors lieutenant... j'attends votre réponse.

Le staccato d'une Maxim allemande surgie de nulle part oblige les hommes à courber l'échine tandis qu'un déluge de balles vient hacher le haut des arbres quelques mètres au-dessus de leurs têtes. Instinctivement les hommes du groupe de protection se mettent en position. A l'avant les silhouettes de la section Dégrèves semblent avoir disparu, comme avalées par les replis du terrain. « Ça se rapproche lieutenant... et votre silence ne m'aide pas. »

Le lieutenant Dégrèves se soulève un peu pour jeter un regard vers ses hommes dont il vient de perdre le contact avant de se rasseoir. « C'est entendu monsieur, disons que je vous crois... maintenant si vous commenciez par m'expliquer ce que vous attendez de moi... »

**RA.SU.RA. pour "Radar de Surveillance Rapprochée". Ce radar terrestre ou embarqué à bord de camions ou de Jeep a vu le jour dans le courant des années soixante. Il est toujours en service dans les unités de chasseurs parachutistes dans des versions plus modernes (RASURA2). Basé sur le principe de l'écholocation l'appareil détecte jusqu'à 5 kilomètres dans un mètre de végétation tous échos produits par les mouvements, qu'il s'agisse d'un ou plusieurs hommes rampant, marchant ou courant. Il permet de distinguer un ou plusieurs véhicules et d'en déterminer le type (engins lourds ou légers, à roues ou à chenilles, bateaux)*

Le radar reste détectable jusqu'à 15 kilomètres ce qui constitue une de ses faiblesses et ne travaille qu'à vue directe c'est à dire sans masque. La détection ne s'opère que de nuit.

- C'est là mon commandant, approximativement à six-cent mètres droit devant.

- Vous croyez qu'ils nous ont repérés ?

- Difficile à dire, répond James Barrymore, mais je pense que oui. Nous sommes aussi discrets qu'un troupeau de bisons sur la pelouse de la Maison Blanche et de plus vous les avez prévenus de notre visite, alors !... » A l'abri d'un remblai de terre l'antique GMC à bout de souffle récupéré aux surplus de l'armée américaine après la seconde guerre mondiale par les anciens propriétaires de la ferme à l'abandon investie par le commando semble marquer le pas. Le tacot avait été retrouvé dans une grange à l'écart du reste des bâtiments et sur les ordres de Debacker quelque peu transformé par Alan Parker Jones promu au rang de chef mécano. On était loin de sa concession land Rover et de Leicester, mais replonger les mains dans le cambouis n'était pas pour lui déplaire. Loin de tout, ce qui restait du commando avait passé le plus clair de son temps libre à rafistoler l'antiquité en prévision d'un dernier round musclé et petit à petit le tas de ferraille avait repris des couleurs. Les ridelles avaient été renforcées par des plaques de tôles disposées en mille-feuilles puis attachées ensemble les unes aux autres avant d'être percées de meurtrières, les roues avant et arrières ainsi que l'avant et le radiateur étaient protégés des balles par les même plaques disposées selon le même principe ainsi que la cabine et les portières. Le pare-brise quant à lui avait purement disparu et été remplacé par des plaques de fontes dont personne n'avait su dire à quel usage elles étaient destinées et retrouvées comme par miracle au fond d'une étable à cochons qui n'abritait plus de porcs depuis longtemps. A présent l'engin ressemblait plus à un véhicule sorti tout droit du dernier Mad Max qu'à une bétailière, rôle auquel il était pourtant destiné. Seul le moteur semblait poser quelques problèmes, car non seulement il était arrivé en fin de vie mais le pot percé à différents endroits fumait comme une cheminée d'usine et le carter pissait l'huile pire qu'un moulbif de 500 kawa. Aux dires de Big John c'était déjà un miracle en soi qu'il les ai traînés jusqu'ici alors il ne fallait pas trop lui en demander.

A l'arrière, solidement encadré par Big John et Alan Parker Johns qui ne le quitte pas des yeux, Antoine Vasseur n'en mène pas large. Non seulement les jours et les nuits passés dans cet infâme trou à rats entravé comme un chien l'ont rendu à moitié fou mais sa santé tant mentale que physique semble s'être très largement entamée. Il ne dort plus, refuse toute hygiène, mange à peine et n'émet plus que de vagues protestations lorsque les autres s'adressent à lui, ce qui est rarement le cas. Et pour tout dire la nouvelle de la mort de son frère apprise par la radio n'a rien arrangé. Quant à ses geôliers ils sont égaux à eux-mêmes... durs à la douleur, durs à l'ennui et surtout pressés d'en finir car leur capital patience déjà sérieusement entamé touche à sa fin, l'assassinat de Dimitri Oliguine les ayant brutalement confortés dans l'idée que leur chef commençait à perdre pied et que leur retour serait certainement plus compliqué que prévu.

Une fois encore Debacker consulte sa montre. Bientôt une heure trente-cinq. Encore deux heures et le Vortex commencera à s'essouffler, à se refermer sur lui-même comme un trou noir avant de disparaître complètement pour aller se reformer ailleurs mais alors où et dans combien de temps ? C'est donc maintenant qu'il faut agir, se dit Debacker, foncer droit sur le halo lumineux qu'il devine derrière la rangée d'arbres sans tenir compte des obstacles pour s'engouffrer sans ralentir dans la gueule béante du monstre en priant le Diable pour ne pas tomber de l'autre côté en plein milieu d'un barrage d'artillerie, d'une attaque aux gaz ou pire encore, d'une offensive généralisée. Mais là encore il n'a pas le choix, s'il veut avoir une petite chance de faire le grand saut et de ramener Vasseur de l'autre côté c'est maintenant ou jamais. Essayant de chasser toute idée d'échec de ses pensées il se retourne pour s'adresser aux survivants de son commando d'une voix ferme.

« Messieurs, nous rentrons chez nous. Nous allons perforer leur ligne de défense puis nous infiltrer jusqu'à l'entrée du Vortex. Ne tirez que si nécessaire, mais si vous devez le faire ne faites pas de quartier. Si Dieu le veut nous serons de retour chez nous pour le petit déjeuner. Alors en avant et bonne chance. »

Le premier à donner l'alerte est le poste d'observation enterré quelque part à l'extrême sud-ouest du périmètre de protection. Le bruit d'un moteur en surrégime et les craquements métalliques d'une boîte de vitesse à l'agonie sortent les hommes de la léthargie dans laquelle l'attente les avait poussés. En une seconde une vingtaine de paires d'yeux scrutent la nuit en direction du bruit de ferraille qui arrive droit sur eux puis c'est le claquement sec des culasses qu'on verrouille et le chuchotement des ordres donnés à voix basse.

- Vas-y fils, envoie la sauce, ordonne le caporal Viannet chef du groupe feu, un grand noir baraqué dont la tête dépasse à peine de l'emplacement de combat où lui et deux de ses hommes se sont abrités, allume moi tout ça qu'on y voit clair.

- Pas trop tôt, murmure le préposé au *Hellfighter** couplé au canon de sa AA52 qui embrase instantanément l'ensemble du no-man's-land s'étalant devant eux jusqu'aux confins de la vallée. « Merde, c'est quoi encore ce machin ? » fait le sergent en se précipitant sur son PP-8 sans quitter des yeux le tas de ferraille pétaradant qui gravit tant bien que mal la pente escarpée le menant droit sur sa position.

- Noir 1 à PC, on a un problème.

- *PC à Noir. Quelle est la nature du problème ?* » Pris dans la lumière éblouissante le monstre d'acier marque un temps d'arrêt, semblant humer l'air chargé d'électricité.

- Un truc qui ressemble à un bahut trafiqué... je demande instructions.

- *Vous pouvez être plus précis ?*

- Je vous l'ai dit, quelque chose qui ressemble à un char mais qui n'en est pas un... comme un bahut blindé avec des plaques de tôle... si quelqu'un a vu Mad Max eh bien voilà à quoi ça ressemble ! » Un silence interminable entrecoupé par les crachouillis de la radio s'installe, qui semble durer des heures. Puis enfin de nouveau la radio : « *Est-ce qu'ils vous ont repérés?* »

- Pour le moment ils sont aveuglés par le phare mais s'ils le dégomment on sera visible comme le nez au milieu de la figure. » Nouveau silence qui s'éternise. « De toute évidence ils ne s'attendaient pas à ça », murmure le sergent à l'adresse de son tireur avant que la voix du général Beucher remplace celle de l'opérateur radio.

- *Bon, Noir 1... vous dégagez de là jusqu'à votre position de repli. Le but est de les laisser avancer dans la nasse, pas de les intercepter. Et surtout vous n'engagez pas. A vous.*

- Bien reçu PC. Nous quittons la position pour nous replier. Terminé.

- Tenez-vous prêts, ils arrivent sur nous ! » L'ordre lancé par le radio interrompt brutalement Camille Dussolier et le lieutenant Dégrèves en pleines explications de gravures tandis que les hommes prennent leur position de combat.

- Vous avez compris ce que vous avez à faire ? demande une dernière fois le commissaire en lui serrant la main tout en surveillant l'arrivée imminente de l'engin de mort de Debacker, on essaie de les intercepter mais si nous n'y arrivons pas c'est vous qui intervenez. Vous êtes notre dernier rempart, après vous il n'y a plus personne.

*HELLFIGHTER 4A. Phare de combat pour armes lourdes. Il peut être également utilisé comme phare de recherche manuel. (Source Forum Internet).

- Affirmatif, répond le lieutenant, mais avant de se quitter dites-moi une dernière chose...vous êtes certain que nous ne sommes pas tous morts ?... Parce que ça me paraît tellement irréel tout ça.
- Je vous assure que non, lieutenant... ravi de vous avoir connu.
- Moi aussi commissaire, ce fut un plaisir », lui répond Dégrèves avant de se décider comme à regret à faire le chemin inverse et de se précipiter vers ses hommes et finir par disparaître happé par le relief du terrain.
- Vous pensez qu'il a compris ? demande Kieffer à Dussolier dont le visage commence à accuser la fatigue.
- J'espère... mais pour tout vous dire je dois vous avouer que je m'en veux un peu.
- De quoi ?
- Rappelez-vous ce que vous m'avez dit au sujet des notes du père Tardy... si ce qui y est écrit s'avère exact, la section Dégrèves a disparu corps et bien au cours de la contre offensive lancée par les allemands dans la seconde quinzaine de juin 17, le 21 pour être précis.
- Et alors ?
- Alors ?!... Alors personne n'a vraiment su ce qui s'était passé. Certains ont parlé d'explosions dans le ciel, de phénomènes bizarres invérifiables.... Mais bon Dieu, vous l'avez lu ce putain de carnet, oui ou merde ?!

Le tas de ferraille de Debacker ne tarde pas à pointer son mufler menaçant. Plus que quelques centaines de mètres encore et il atteindra la position où est enterrée la section du lieutenant Lefèvre et de là l'entrée du vortex d'où parvient toujours le bruit assourdissant des combats acharnés qui se déroulent de l'autre côté du rideau de fumée dégagé par les explosions qui se suivent à une cadence infernale. Les images d'une violence inouïe qui se succèdent devant les yeux des hommes du lieutenant Lefèvre font preuve d'un réalisme insoutenable. Personne ne se fait pourtant d'illusion... les silhouettes fauchées par le tir des mitrailleuses qu'on voit tournoyer sur elles-mêmes avant de s'abattre sont bien réelles, tout comme le sont le bruit des explosions et les geysers de terre boueuse qui montent à l'assaut du ciel, masquant les étoiles. La gueule béante du monstre après avoir marqué le pas s'est encore agrandie, prête à les envelopper et il faut tout le courage des hommes pour ne pas reculer devant un phénomène qu'ils ne comprennent pas. « C'est encore pire que ce que j'avais imaginé », hurle Kieffer aux oreilles de Laurent en essayant de passer par-dessus le bruit infernal de la bataille qui fait rage. Livide le jeune maréchal des logis ne peut qu'acquiescer tant l'ampleur du drame qui se joue là devant leurs yeux larmoyants à force de fixer le phénomène les dépasse.

Et puis soudain les premiers tirs illuminent les meurtrières du camion de Debacker qui tente de passer en force sans ralentir. Aidé par la déclivité du terrain le moteur s'emballe semblant puiser ses dernières forces pour atteindre le halo de lumière bleutée du vortex. « Feu, feu à volonté, hurle la voix du lieutenant Lefèvre, visez les pneus. » N'attendant que ça la AA 52 disposée à l'avant du diapositif commence à lâcher rafales sur rafales, qui rebondissent en miaulent sur les taules et les plaques de fonte du bouclier de protection. Bien que les tirs soient d'une précision redoutable, rien ne semble pouvoir arrêter les vingt tonnes du monstre lancé au maximum de sa puissance.

« Grenades, hurle à nouveau le lieutenant Lefèvre, arrêtez moi ce fils de pute ! » A présent toutes les armes de la section Lefèvre crachent dans la même direction sans pouvoir ralentir le camion fou qui semble se jouer des impacts qui grêlent la carrosserie. Sous les yeux des gendarmes impuissants un homme posté en embuscade attend que le camion ne soit plus qu'à quelques mètres pour gicler de sa position une grenade dégoupillée à la main. Au moment où

il va l'atteindre, une rafale expédiée par une des meurtrières latérales le plie en deux lui arrachant du même coup la grenade qui vient terminer sa course sous le passage de roue avant d'exploser, arrachant du même coup une partie du blindage latéral. La violence de la déflagration soulève de terre le corps du malheureux qui semble s'envoler avant de terminer contre un tronc d'arbre abattu. Un second homme veut porter secours à son camarade et se retrouve fauché à son tour sous le regard impuissant de ses camarades.

- On n'y arrivera pas comme ça, hurle à son tour Dussolier à l'oreille du lieutenant Lefèvre pour se faire entendre, il nous faudrait au moins un canon antichars.

- On n'a pas, par contre on a un LRAC*. Vous êtes toujours certain de vouloir votre otage vivant, parce que si on s'en serre ça risque de faire du dégât.

- C'est un risque à courir mais on n'a plus le choix, alors faites ce qu'il faut pour m'envoyer ce truc à la ferraille et tant pis pour la casse.

- Ok, je m'en occupe.

- Non, attendez, fait Dussolier en retenant le lieutenant par le bras avant de lui désigner le camion qui semble enfin immobilisé, ça ne va peut-être pas être nécessaire, je crois qu'il a son compte. » En effet, le jumelage arrière en partie arraché par l'explosion de la grenade le camion hoquette et marque un temps d'arrêt à la recherche d'un second souffle tandis qu'un nuage de vapeur d'eau s'échappe du radiateur perforé par les rafales des AA52 malgré l'épaisseur des plaques de protection. Sous le regard incrédule des hommes qui ont cessé de tirer le camion s'immobilise enfin à quelques mètres seulement de l'œil du vortex.

« Halte au feu, hurle le lieutenant Lefèvre, halte au feu ! » Il faut quand même quelques secondes pour que les armes se taisent et qu'une voix se fasse entendre de l'intérieur même du monstre blessé à mort, une voix que personne n'a jamais entendu mais que Dussolier et ses hommes reconnaissent pourtant immédiatement. « Commandant Debacker. Je viens vous voir... ne tirez pas. » Instinctivement les hommes relèvent le canon de leurs armes vers la silhouette de l'homme qui s'extrait de la cabine du camion réduit à l'état d'épave pour venir à leur rencontre. La veste de combat arrachée, percée par endroit, le visage noirci par la fumée des explosions, l'homme qui se rapproche à grandes enjambées en courbant l'échine a plutôt l'air d'un bandit de grands chemins ou d'un maquisard que d'un militaire.

« Halte, hurle le lieutenant Lefèvre, n'approchez pas plus. Que voulez-vous ? »

Debacker, loin d'obéir continue sa progression en direction de la ligne de défense formée par les hommes du commando et c'est d'une voix ferme qu'il entame les pourparlers. « Que vous me laissiez passer, moi et mes hommes.

- Avec votre otage ? Il n'en est pas question car moi aussi j'ai des ordres.

- Alors Vasseur va mourir et nous avec... vous, moi et tous ceux qui vous accompagnent.

- Personne ne va mourir, commandant. Pas si nous trouvons un accord.

- Vous savez très bien que le seul accord possible est de nous laisser repartir par où nous sommes venus. Je n'appartiens pas à cette époque, pas plus que mes hommes ou Vasseur. Vous savez très bien que lui est là par erreur et que nous nous ne sommes venus que pour le récupérer, que ça vous plaise ou non. » A quelques dizaines de mètres, Dussolier et les deux gendarmes sont aux premières loges pour suivre la conversation. « Putain, il est quand même gonflé ce mec, ne peut s'empêcher de commenter Laurent Tellier. On aime ou pas, mais faut dire qu'il en a une sacrée paire. Pas étonnant qu'on ait eu autant de mal à le neutraliser.

**Le LRAC ou lance-roquettes antichar est un lance-roquettes de 89 mm modèle F1réutilisable qui a servi dans l'armée française jusque dans les années 90 et remplacé par l'AT4. (Source Wikipedia)*

- Ne vendez pas la peau de l'ours, lui répond Dussolier, parce que quelque chose me dit qu'on n'en a pas encore terminé avec lui.

- Bah, il est coincé, sourit Laurent. Son bahut est mort, les zombies lui coupent la retraite et il est sous le feu de nos armes, alors je vois mal comment il pourrait s'en sortir. »

Un coup de feu parti de l'œil du Vortex abat le lieutenant Lefèvre sous le regard incrédule de ses hommes. Avant même qu'ils n'aient eu le temps de riposter une horde hurlante de fantômes en bleu horizon sort de terre à quelques mètres à peine de leur position et les charge baïonnette au canon en hurlant comme des possédés, le lieutenant Dégrèves à sa tête. Dans la confusion qui s'ensuit le Commissaire Dussolier tombe transpercé par la "Rosalie" d'un gamin qui ne doit pas avoir plus de vingt ans. Tétanisés par la surprise les hommes du commando tentent de riposter comme ils peuvent mais la plupart se trouvent submergés par le nombre croissant des assaillants qui sortent de toute part. Laurent Tellier ne parvient pas à sortir son arme de service et tombe à son tour assommé par un méchant coup de crosse à la tête. Avant de sombrer dans l'inconscience il a le temps d'apercevoir Michel Kieffer balancer son arme vide à la tête du lieutenant Dégrèves les yeux injectés de sang qui lui hurle de se rendre. La dernière vision qu'il aura de ce combat est celle d'un camion en feu poussé par des fantômes maculés de boue qu'ils traînent vers le halo lumineux du vortex avant de disparaître dans la fumée des explosions d'un combat qui restera à juste titre dans les annales de l'histoire comme un des plus violents et des plus meurtriers de la première guerre mondiale.

CHAPITRE XLII

Mathieu Vasseur...

Brigade de gendarmerie de *Berry-au-Bac-Mercredi 15 mai 2013.*

« Votre rendez-vous de quinze heures est arrivé mon adjudant-chef », fait la jeune femme en appuyant sur l'interphone avant de confirmer au jeune homme un peu emprunté, coincé de l'autre côté du comptoir de l'accueil que son supérieur arrivait. Le jeune homme la remercie avant de se retourner vers le panneau d'affichage qui croule sous les affichettes, indifférent aux regards insistants que lui lance par-dessus l'écran la préposée au téléphone.

- Adjudant-chef Laurent Tellier. Vous avez demandé à me voir ? » Absorbé par l'avis de recherche placardé sur un des murs de l'accueil le jeune homme sursaute avant de se retourner. Agé d'une cinquantaine d'année, le cheveu ras légèrement grisonnant le gendarme qui lui fait face le gratifie d'une vigoureuse poignée de main avant de l'engrainer rapidement vers son bureau.

- Je vous en prie, prenez place, fait l'adjudant-chef en lui désignant le siège vacant, et veuillez m'excuser si votre nom ne me dit rien. J'ai pourtant l'impression de vous connaître. Vous êtes de la région ?

- Oui ! J'ai donné le nom de jeune fille de ma mère à l'accueil. Excusez-moi d'avoir dû employer ce subterfuge pour forcer votre porte, mais j'ai eu peur que vous refusiez de me recevoir dès lors que vous connaîtrez ma véritable identité.» La voix douce est emprunte d'une sorte de délicatesse qui ne se retrouve pas forcément chez les jeunes gens de cet âge, surtout ici, ce coin de Picardie coincé entre Champagne riche et Thiérache pauvre, où tous s'expriment dans un sabir souvent incompréhensible pour les étrangers. En attendant l'adjudant-chef marque un temps d'arrêt, partagé entre surprise et amusement. *C'est pas croyable le culot de ces jeunes*, ne peut-il s'empêcher de penser en se calant un peu plus confortablement dans son fauteuil de cuir, vestige d'une époque révolue qui remonte à un peu plus de trente ans lorsqu'il n'était encore que jeune maréchal des logis chef et que le cul qui malmenait alors les ressorts n'était pas le sien mais celui de l'adjudant-chef Feugières, disparu trop tôt depuis quelques années déjà.

« Bien, alors allons droit au but, jeune homme... si votre nom n'est pas (il consulte rapidement un post-it collé sur l'abat-jour de sa lampe de bureau, autre antiquité abandonné par l'un de ses prédécesseurs) Mathieu Zcarneski, quel est le vôtre ?... Et tant que nous y sommes, donnez-moi également les raisons de votre visite, nous gagnerons un temps précieux. » En disant cela, l'adjudant-chef a la même l'impression qu'il y a un instant lorsqu'ils se sont présentés : ce visage juvénile au regard pétillant d'intelligence qui ne le quitte pas des yeux lui rappelle vaguement quelqu'un. Oui c'est ça... une personne qu'il a croisée il y a fort longtemps et qu'il n'a jamais oublié... tout comme ce nom d'ailleurs... Zcarneski... Zcarneski... un nom d'origine polonaise comme il y en a des centaines dans la région. Tout en réfléchissant il se cale un peu plus profondément dans son fauteuil, espérant ainsi échapper un instant à la douleur qui lui broie le bas du dos depuis quelque jours déjà, vieux souvenir dû à un coup de botte pris dans les reins au cours de... « En fait mon nom est Mathieu Vasseur. Je suis le fils de Patricia et d'Antoine Vasseur, disparu du Chemin des Dames le 16 avril 77 et retrouvé cinq ans plus tard sur le plateau de Californie. Vous devez vous en souvenir puisque c'est vous et votre supérieur de l'époque le maréchal des logis-chef Michel Kieffer qui étiez en charge de l'enquête... avant de vous la voir retirée par le

commissaire divisionnaire Camille Dussolier sur ordre... de je ne sais trop qui. A propos ça ne vous a pas frustré de vous faire virer comme des malpropres ? » S'il ne s'était pas préparé depuis des années à ce genre de confrontation, peut-être que l'adjudant-chef Tellier se serait contenté de hausser les épaules et de virer manu militari l'importun qui l'oblige à raviver des souvenirs vieux de trente ans et dont il s'est toujours refusé de parler à quiconque puisque officiellement il ne s'était jamais rien passé au Chemin des Dames. « C'est donc ça, fait Laurent Tellier éludant volontairement la seconde partie de la question, je me disais aussi que votre visage ne m'était pas totalement étranger. Comment va votre mère ? » Mathieu lui explique qu'elle est décédée l'année dernière.

- Vous m'en voyez désolé... Et donc le but de votre visite ?... Et ne me dites pas que vous êtes devenu journaliste.

- Non, paléontologue. Dès la fin de mes études je me suis spécialisé dans la guerre 14/18. Je viens de terminer ma thèse sur les mutineries de 1917 et à présent que j'ai un peu plus de temps libre je m'occupe de rouvrir un dossier sur les événements qui se sont passés le 21 juin 1983 à la caverne du Dragon et dont curieusement plus personne ne semble se souvenir.

- Normal, soupire l'adjudant-chef, puisqu'il ne s'y est jamais rien passé.

- Comment expliquez-vous alors la disparition de mon père ainsi que celle de votre chef de l'époque le maréchal des logis-chef Michel Kieffer ?... Sans parler du corps du commissaire divisionnaire Camille Dussolier retrouvé dans les bois de l'abbaye de Vauclair plusieurs mois plus tard.

- Reportez-vous à la version officielle, je ne peux rien vous dire de plus. Cependant permettez-moi de vous donner un bon conseil : laissez tomber. Personne ne pourra comprendre ce qui s'est réellement passé cette nuit-là.

- Donc vous admettez qu'il s'est bien passé quelque chose ?

- Les hommes dont vous m'avez cité les noms ont payé de leur vie le droit de reposer en paix, alors accordons leur ce privilège, fait l'adjudant en se levant pour signifier que l'entretien était terminé, et si vous le voulez bien, nous en resterons là... désolé de ne pas vous raccompagner, mais j'ai une pile de dossiers en retard dont vous n'avez même pas idée.

- D'accord j'ai compris, fait Mathieu Vasseur sans se départir de son sourire désarmant de gentillesse pour se lever à son tour, mais si vous changez d'avis vous trouverez mon adresse dans l'annuaire. J'habite avec ma mère à Baurieux ... Merci de m'avoir reçu et désolé de vous avoir importuné.

- Ne soyez pas désolé. Cette histoire connaîtra peut-être sa conclusion un jour... demain ou dans un siècle, mais pas maintenant... pas aujourd'hui. Il est encore trop tôt pour ça.

- Ce qui veut dire en clair ?

- Que le monde n'est toujours pas prêt. » La porte une fois refermée sur le fils d'Antoine Vasseur, l'adjudant-chef se cale une nouvelle fois dans son fauteuil avant de se prendre la tête dans les mains. Il a beau être habitué à en voir de toutes les couleurs et ne pas être réputé pour être particulièrement tendre il se sent au bord des larmes. La visite du jeune homme lui laisse dans la bouche comme un goût de cendre. Toute sa vie il a lutté contre l'envie de tout envoyer balader ou pire, de tout révéler dans la presse ou ailleurs et seul l'amour qu'il porte à Julie et à leur fille Michelle l'ont empêché de sauter le pas. A quoi bon d'ailleurs puisque ça ne ferait pas revenir les autres dont les noms et les visages reviennent sans cesse le hanter chaque fois que l'insomnie le taraude ? Et puis ce n'est certainement pas ce qu'aurait souhaité Michel Kieffer, Kieffer qui avait été son mentor avant de devenir son ami et dont la disparition ne s'expliquait toujours pas. Des chasseurs avaient bien retrouvé le corps de Dussolier quelques semaines plus tard à moitié dévoré par les bêtes sauvages mais

inexplicablement jamais ni celui de Michel Kieffer ni celui d'Antoine Vasseur, ce qui lui a toujours laissé un espoir s'amenuisant au fil des années passées à attendre les résultats d'une enquête qui n'aura jamais lieu, du moins officiellement. Pourtant il en sait des choses, l'adjudant-chef Tellier, il en aurait à raconter sur cette fameuse nuit du 21 juin où il a failli perdre la vie et la raison par la même occasion, choses qu'il n'a jamais dites à la commission d'enquête pilotée directement par le premier ministre de l'époque. Mais pour ça encore eu-t-il fallu qu'on ne lui demande pas de fermer sa gueule avec une insistance à la limite de la bienséance.

Sans même s'en rendre compte, ses doigts maladroits de presque retraité se sont mit à pianoter sur le Toshiba posé devant lui sur le bureau. Après avoir chaussé les lunettes qu'il réserve aux heures passées devant l'écran de son ordinateur il finit par arracher aux pages jaunes de l'annuaire en ligne un nom et une adresse vite recrachés par l'imprimante : *Mathieu Vasseur - 5 rue de la poterne - 02160 Baurieux.*

Songeur, il quitte l'application avant de refermer doucement l'écran de l'ordi. Et si le jour qu'il attendait était enfin arrivé ? Si ce jeune homme allait enfin lui permettre de prendre sa revanche en faisant éclater une vérité qu'il avait tue pendant trente et un ans ?

Le coup de téléphone que Mathieu Vasseur n'attendait plus est venu le descendre du lit un lundi matin, le seul jour de repos de Marie qui partageait sa vie depuis bientôt six mois, battant par là même un record de durée qu'aucune des autres filles avant elle n'avait espéré même approcher, ce dont elle se foutait pas mal tant les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre semblaient réciproques.

- Adjudant-chef Laurent Tellier... je ne vous dérange pas ?

- Si !... Euh enfin je veux dire non, bien sur que non, vous ne me dérangez pas. »

Comment lui expliquer qu'en fait si, il le dérangeait grave. Presque une semaine s'était écoulée depuis son entrevue ratée avec Tellier et il avait fini par se rendre à l'évidence : sauf miracle de dernière minute il devrait finalement chercher ailleurs matière à alimenter sa soif de vérité... et que tout compte fait le coup de fil du gendarme tombait on ne peut mieux pour le moral. « Bon alors écoutez-moi, car j'ai peu de temps à vous accorder. Je suis ok pour vous briefer sur l'affaire qui vous intéresse... à la seule condition, que vous ne me citiez jamais. Comprenez bien que je risque très gros dans cette affaire. Et quand je parle de risque, je ne parle pas seulement de ma carrière.

- D'accord, d'accord !... et on peut se voir où ?

- Vous connaissez le bar "Les tilleuls" à Baurieux ?

- Bien sûr, oui.

- Alors on s'y retrouve disons... ce soir vingt heures. Le patron est un ami et nous y serons tranquilles pour discuter. Je vous dirai tout ce que vous voulez savoir. A ce soir. » Un bruit d'appareil qu'on raccroche et puis plus rien.

- C'était qui ? demande la voix ensommeillée de Marie à ses côtés.

- Rien ma puce, rendors toi, je vais faire du café. » Vêtu d'un T Short aux armes des Gun's et d'un caleçon deux fois trop grand pour lui faisant apparaître ses jambes maigres plus maigres qu'elles ne le sont en réalité, Mathieu déserte le lit pour se diriger en sifflotant vers la salle de bain. Tout en ouvrant en grand la fenêtre pour laisser entrer un chaud soleil de mai il se dit que décidément la journée s'annonce magnifique... au propre comme au figuré.

La salle du bar ressemble à une oasis de paix remplie de tables vides. Dans le renforcement d'un mur une télé que personne n'écoute distille en sourdine des informations dont tout le monde se fout. Derrière le comptoir la patronne, une jolie blonde d'une petite quarantaine dont la poitrine perfore son chemisier de soie astique les verres avec application avant de les ranger dans un ordre précis sur les étagères tandis que le patron commence à éplucher les comptes de la journée. Des jeunes du coin s'expliquent devant un baby foot aux peintures défraîchies en s'insultant copieusement tout en riant bruyamment. Dans un coin quatre vieux, mégots éteints aux lèvres, terminent une partie de belotte en s'esclaffant avant d'abattre leur jeu chacun leur tour d'un mouvement étudié du poignet. « Putain, elle fait quoi ta femme en ce moment ? rigole le premier en constatant qu'il vient de se faire ratisser par son voisin de droite, c'est pas possible un bol pareil ! T'es cocu ou quoi ?

- Rien à voir avec Fernande, lui répond l'homme en rassemblant les cartes de l'air important du mec à qui on ne la fait pas, c'est de la science, c'est tout. Faut juste savoir compter et pour savoir compter faut avoir été à l'école. Et toi l'école tu ne sais même pas où elle se trouve.

- Mais si que je sais ! Et même que je peux te dire le nom de la maîtresse qui m'a appris à lire.

- A lire peut-être, mais pas à compter.

- Ouais, ben on peut pas être bon partout.

- Ça c'est certain, s'esclaffe un troisième, on peut pas être au cul des vaches et apprendre à compter jusqu'à dix, c'est antinomique.

- Antiatomique ?... Ben merde alors !...

- Antinomique, *ANTINOMIQUE*, hurle le quatrième. Putain quel boulet ! M'étonne pas que tu sois cocu Marcel, m'étonne pas du tout même.

- Répète un peu pour voir ?

- Vos gueules les vieux, on s'entend plus réfléchir, rigole la patronne en faisant les gros yeux vers les papys déchaînés à deux doigts de se foutre sur la gueule, un mot de plus et je vous vire. Et c'est pas des conneries. » Dans un coin de la salle, Mathieu Vasseur sourit doucement en regardant se dérouler une tranche de vie d'un bistrot de campagne ordinaire digne d'un film de Pagnol. L'accent n'y est pas, le soleil et le Pastis non plus, mais à part ça on s'y croirait presque.

Il est un peu plus de vingt heures lorsque l'adjudant-chef Tellier pousse la porte du bar. Après avoir rapidement gratifié les patrons chacun d'une bise rapide sur les joues et jeté un coup d'œil appuyé à la faune environnante il se dirige d'un pas décidé vers la table de Mathieu qui ne l'avait pas immédiatement reconnu, le fait qu'il ait troqué l'uniforme pour une tenue civile n'y étant sûrement pas étranger. « Excusez-moi pour le retard, un problème de dernière minute à régler. » Le jeune homme lui tend la main en lui disant qu'il n'y a pas de mal. « Venez, nous allons nous mettre dans la salle de restaurant. Jean Marc est mon ex beau-frère et nous y serons au calme pour parler. » Abandonnant à regret le spectacle des vieux en train de s'étriper au sujet de la vertu sérieusement mise à mal de la Fernande, les deux hommes quittent la salle sous le regard intrigué des jeunes au baby. « Putain mec, je te dis que c'est un flic, murmure le premier à l'oreille de son partenaire de jeu.

- T'en es sûr ?

- Certain. Je peux même te dire que c'est le chef des enfoirés qui ont serré mon oncle au bal des pompiers le dernier coup qu'il est allé y foutre le bordel.

- Qu'est-ce qu'y fout là ? Et en civil en plus.

- J'en sais rien, mais moi je me tire, ça sent pas bon ici.

- T'as raison, moi aussi je me barre, fait le troisième en prenant son blouson posé sur le dos d'une chaise pour disparaître vers la porte sous les quolibets de la patronne. « Alors les jeunes, déjà terminé le baby ? C'est pourtant pas votre heure. Vos darons vont être surpris de vous voir rentrés avant le couvre-feu. Et on dirait que vous avez vu le diable en personne.
- Ouais, ben ton rade y commence à craindre, fait le dernier qui ne tarde pas à sortir à son tour. On reviendra quand vous aurez désinfecté. Nous, les keufs, même en civil c'est pas notre tasse de thé.
- Ça c'est certain, leur répond le patron sans lever les yeux de sa caisse enregistreuse dont le couvercle ouvert laisse entrevoir quelques pauvres billets et beaucoup de ferraille, votre truc à vous c'est plutôt le sky.
- C'est ça ouais, le sky et des tas d'autres trucs aussi dont t'as même pas idée ! Salut, on va terminer à Maizy !
- Eh bien salut les branleurs et n'oubliez pas de refermer la porte en sortant !

Dans la salle de restaurant déserte où ne brûle plus qu'une lumière tamisée distillée par une lampe posée sur un guéridon et les flammes d'un antique poêle Godin le round d'observation touche à sa fin. A mille lieux de s'imaginer le trouble qu'a provoqué l'entrée inopinée du gendarme dans le bar les deux hommes ont commandé chacun un café et tandis que Tellier touille délicatement le sien sans dire un mot Mathieu le regarde faire, bien conscient de l'effort consenti par l'adjudant-chef pour se traîner jusqu'ici... et en civil ce qui en dit long sur son état d'esprit du moment. « Je sais parfaitement ce que vous pensez, finit par dire Tellier en reposant sa tasse dans la soucoupe, vous vous demandez *mais quelle mouche le pique ?* Alors je vais vous répondre...

- C'est un peu la question que je me pose oui... Il y a huit jours j'encaissais une fin de non-recevoir de votre part et ce matin vous demandez à me rencontrer. Bien évidemment j'en suis ravi, mais avouez seulement que je suis en droit de m'interroger. » Les bruits feutrés du bar parviennent jusqu'à eux mais aucun des deux hommes n'y prêtent attention. Les papy ont fini par évacuer les lieux après avoir réglé leurs consommations et terminent de s'engueuler dans la rue d'où parviennent, assourdis par l'épaisseur des murs, des bruits de portières claquées et de moteurs qu'on met en route.
- Si je me suis décidé à vous parler, c'est que j'ai cru le moment opportun pour le faire. J'ai eu cinquante-deux ans cette année et je pense qu'il est grand temps pour moi de passer la main et pour tout vous dire j'ai fait valoir mes droits à la retraite. Je pensais qu'une fois retiré du service actif j'écrirai sûrement mes mémoires mais il faut bien avouer qu'à part pour rédiger des rapports je n'ai vraiment aucun talent de plume. Je laisse ça à d'autres, à des gens comme vous par exemple.
- Je ne vous ai jamais dit que je voulais écrire un livre. Je veux juste comprendre ce qui est arrivé à mon père et ce qu'il s'est réellement passé cette fameuse nuit.
- Vous êtes doué pour l'écriture ? demande en souriant pour la première fois Laurent Tellier.
- Disons que je me débrouille mais encore une fois-là n'est pas la question.
- Si vous me laissez aller jusqu'au bout, croyez-moi, vous aurez envie de le faire... ne serait-ce que pour que le monde sache ce qui s'est réellement passé, et ce que j'ai vécu. Et lorsque vous saurez vous comprendrez alors pourquoi j'ai toujours refusé d'en parler à qui que se soit, même à mes proches. Ma femme seule est au courant et encore je ne lui ai pas tout dit, elle m'aurait sûrement fait interner.
- C'est à ce point ?

- C'est même pire que ça... pire que tout ce que vous pouvez imaginer.
- Mais enfin, il y a bien eu enquête non ?
- Bien entendu... une officieuse dont les conclusions sont sûrement quelque part dans un coffre et une officielle qui a conclu... qu'il ne s'était jamais rien passé et qui a terminé comme toutes celles qui dérangent... aux oubliettes.
- Mais enfin, vous êtes gendarme non ?!... Et votre hiérarchie ?
- Ma hiérarchie ? sourit tristement l'adjudant-chef plus amer que jamais. Vous voulez savoir de quoi sont capables de hauts responsables lorsqu'ils ont peur ? Eh bien je vais vous le dire... Suite à cette affaire j'ai été encensé avant d'être clairement menacé... J'ai du faire l'impasse sur une carrière qui s'annonçait prometteuse après avoir dû me parjurer et battre en retraite devant une commission d'enquête qui est allé jusqu'à me menacer des pires représailles si je racontais quoi que ce soit à la presse. Ma hiérarchie m'a tout simplement laissé tomber, oublié dans un coin. Et comme seul remerciement j'ai fini par obtenir le commandement de la brigade de Berry au Bac... à ma demande d'ailleurs, car je ne me suis jamais senti le courage de recommencer une carrière ailleurs. Et puis... » Submergé par l'émotion la voix de l'adjudant-chef Tellier semble se fissurer. Partagé entre le besoin de continuer et le sentiment de commettre une trahison il s'interrompt un instant avant de reprendre. «...Et puis je n'ai jamais totalement renoncé à comprendre, même si ça paraît impossible... Je n'ai jamais abandonné l'idée qu'ils reviendront peut-être un jour... Michel, le commissaire Dussolier. D'autres y sont parvenus, alors pourquoi pas eux ?
- Il est dit dans le rapport d'enquête que le corps de Dussolier avait été retrouvé par des chasseurs près de trois mois après dans la forêt de Vauclair et que seul celui du maréchal des logis chef Michel Kieffer n'avait jamais pu être localisé. Ce serait faux d'après vous ?
- Bien évidemment, et pour cause, puisque les deux ont disparu sous mes yeux... ainsi que la section du lieutenant Lefèvre et de ses hommes.
- Dans le rapport il n'est nullement question d'un quelconque lieutenant Lefèvre.
- De quel rapport parlez-vous ? Si c'est de celui qui est paru dans la presse et que tout le monde connaît il est évident que personne n'avait intérêt à divulguer la vérité. Parce que je vous assure qu'ils y étaient tous. Et que je les ai vus disparaître aussi vrai que je me tiens devant vous. Le prétendu corps retrouvé en 83 par vos chasseurs était là pour faire passer la mort de Dussolier pour un règlement de compte toujours pas élucidé à ce jour et qui ne le sera jamais. Pour la famille et les médias il fallait impérativement qu'on retrouve le fringant commissaire et que sa mort reste plausible... Des chasseurs, tu parles !... Le corps était tellement méconnaissable que ça aurait pu être n'importe qui et qu'en dépit de la législation il a été incinéré derrière une autopsie bâclée dont les résultats ont mystérieusement disparu... et je vous rappelle qu'à cette époque personne ne parlait d'ADN. » Mathieu sent bien que l'autre ne ment pas. S'il n'avait pas promis à Marie d'arrêter de fumer, sûr qu'il s'en serait grillé une petite, juste pour calmer les palpitations d'un cœur qui s'est considérablement accéléré depuis quelques instants. « Je crois que vous me devez quelques explications.
- Pourquoi croyez-vous que je suis ici ?
- D'accord, mais alors qu'est ce qui fait que vous changiez d'avis maintenant après toutes ces années de silence ?

Les lumières du bar s'éteignent l'une après l'autre tandis que le patron passe la tête par l'entrebâillement de la porte. « Laurent je ferme. Si tu a besoin tu te sers au bar. Tu n'auras qu'à sortir par derrière, je ne fermerai pas la porte. » L'adjudant-chef le remercie d'un geste de la main avant de continuer d'une voix lasse.

- Dites, ça a bien changé ici, fait Mathieu une fois la porte refermée, parce que je me souviens des anciens proprios... c'était pas spécialement la crème.

- C'est le moins qu'on puisse dire, concède le gendarme, on y a mis le temps et les moyens mais on a fini par avoir leur peau... fermé par décision administrative. Vous savez ce qu'est la maladie de Hodgkin ?

- Non, pourquoi ?

- Un cancer, une vraie saloperie qui attaque les ganglions lymphatiques. En ce qui me concerne, le mien a été diagnostiqué il y a six mois à peine. Rassurez-vous, je me bats. Je lutte pour me lever le matin, pour aller au boulot pour m'injecter cette putain ce chimio dans les veines tous les vingt-huit jours, que ça me plaise ou non. Les toubibs me donnent un pronostic favorable à cinq ans mais après ? Alors que je me dis qu'il est grand temps de mettre de l'ordre dans mes affaires, vous arrivez. Prenez ça comme vous voulez mais moi j'y vois là comme un signe du destin. »

Mathieu le remercie. Depuis le temps qu'il attend ce moment, qu'il attend que quelqu'un lui apporte enfin la réponse aux questions qu'il se pose depuis qu'il s'était aperçu qu'il n'était pas un enfant comme un autre mais le fils d'Antoine Vasseur, l'homme qui a traversé le temps... Il est parfaitement conscient que recueillir les confidences de l'adjudant-chef Laurent Tellier le met dans la position inconfortable de l'héritier d'un savoir qui risque à son tour de le précipiter dans l'abîme. Sans compter que ceux qui sont dépositaires du secret ne lui feront pas de cadeau dès qu'ils sauront la chose éventée. Si les risques ne sont pas avérés ils restent pourtant bien réels. Et en cas de problèmes il sera seul. Seuls comme l'ont été ses parents avant lui et tous ceux qui savaient et qui se sont tus pour le protéger, comme le père Tardy.

Mais bien vite ses atermoiements font place à une résolution inébranlable car non seulement cet homme malade en bout de course le bouleverse au plus haut point mais lui, Mathieu Vasseur a besoin de savoir. Il s'est juré de connaître un jour la vérité, il l'a promis à sa mère, à son grand père le lieutenant Marcel Duchenne sur son lit de mort. Au-dessus d'eux les lames du parquet craquent, signe que les patrons ne sont pas encore couchés. Le carillon de l'entrée repris à l'unisson par le cocher de l'église sonne 22 heures.

- Je vous remercie de votre confiance, finit par dire le jeune homme. Je vous promets que ce bouquin je l'écrirai et peu importe ce qu'il m'en coûtera. Ce n'était pas dans mes projets mais soyez certain que je vais m'y atteler.

- Ne faites pas de promesses que vous ne sauriez tenir. Vous êtes au courant de ce que ça implique pour vous ? Dès qu'ils sauront que vous êtes sur l'affaire, au mieux ils vous passeront à la moulinette... Quant au pire je n'ose pas l'envisager. Moi je suis au bout de la route, mais vous ?

- Je suis un grand garçon, sourit Mathieu... Bon, si vous me racontiez ce qui c'est réellement passé à la caverne du Dragon ce 21 juin 1983.

Les trois heures qui suivirent resteront à jamais gravées dans la mémoire de Mathieu Vasseur. Comme l'avait prévenu Laurent Tellier, c'était encore pire qu'il n'avait pu l'imaginer et, plus le gendarme avançait dans son récit et plus Mathieu savait qu'il lui disait bien la vérité. Car à moins d'être un mythomane de génie ou un fou, ce qu'il lui racontait alors, même le plus allumé des scénaristes n'aurait pu l'imaginer. Et puis surtout ça tenait la route. Depuis qu'il avait décidé de reprendre l'enquête à son compte Mathieu avait eu tout le temps d'établir un dossier à base de cartes d'état-major, d'articles de journaux et d'archives arrachées à l'INA et toutes les pièces du puzzle se recoupaient. Ce qu'il lui manquait c'était

juste le rapport officiel des autorités de l'époque et surtout des témoignages, mais là il ne fallait pas trop rêver. Et au moment où il allait raccrocher, ce témoin était là devant lui en la personne de l'adjudant-chef Laurent Tellier, le seul survivant de ce que les journaux ont très vite baptisé "l'affaire des disparus du Chemin des Dames" et un témoin-clef puisque à la genèse du dossier Antoine Vasseur, témoin qui lui apportait petit à petit les réponses aux questions qu'il se posait depuis trop longtemps.

- Vous dites que l'assaut donné par la compagnie du lieutenant Dégrèves a été d'une rare violence. Comment expliquez-vous que vous soyez le seul survivant ?

- Le maréchal des logis-chef Michel Kieffer qui était, je vous le rappelle mon supérieur direct avait émis des doutes concernant le lieutenant Dégrèves. Nous savions par les carnets du père Tardy que lui et sa section avaient disparu lors de l'offensive du 21 juin 1917 du côté de la grotte du Dragon, mais bizarrement nous n'avons jamais rien retrouvé sur cet incident, ni dans les archives du ministère de la guerre, ni dans le journal de marche du 59e BCP régiment dont faisait partie Dégrèves. Dès l'instant où il est venu nous rejoindre Kieffer a su que quelque chose ne collait pas. Pour lui c'était trop facile. Cette section venue comme par hasard à notre rencontre il n'y croyait pas trop...ça et le fait qu'il se soit rallié un peu trop facilement. Lorsqu'il nous a rencontré il est clair qu'il a feint l'étonnement, tout comme lorsqu'il a découvert notre matériel.

- Kieffer vous avait fait part de ses doutes concernant Dégrèves ou c'est juste une impression de votre part ?

- Nous en avons parlé juste avant l'assaut. C'est pour cette raison qu'il m'avait intimé l'ordre de reculer, ce que j'ai fini par faire.

- Dussolier était au courant ?

- Je n'en sais franchement rien. Je sais qu'ils s'étaient entretenus très brièvement juste avant l'assaut. Alors peut-être en ont-ils discuté, impossible de vous répondre.

- Quelle était son hypothèse concernant Dégrèves ?

- Il était persuadé que le lieutenant Dégrèves savait... qu'il était là avec ses hommes pour faciliter le passage de Debacker et qu'il nous avait enfumés pour ne pas dire plus, afin de lui laisser le temps de se retourner.

- Vous pensez que l'assaut était prémédité ?

- Peut-être, peut-être pas... à dire vrai je n'en sais rien du tout. Peut-être qu'un élément extérieur qui nous aurait échappé a tout déclenché... peut-être qu'il avait reçu l'ordre de ne pas laisser de témoin derrière lui. On peut tout imaginer.

- Que pensez-vous de la découverte en 2012 d'une fosse commune sur les hauteurs de Craonne contenant les restes d'une soixantaine de corps impossibles à identifier ? Ça pourrait avoir un rapport avec la section Dégrèves ?

- D'où tenez-vous cette information, se crispe soudain Laurent Tellier. Personne n'est censé être au courant.

- Un ami qui faisait de la moto verte et qui est tombé sur les types du génie en train de refermer la fosse. Lorsqu'il a demandé de quoi il s'agissait vos collègues lui ont dit que ça ne le regardait pas. En insistant un peu ils lui ont avoué bien emmerdés qu'il s'agissait d'une marmite non explosée. Je ne suis pas un spécialiste, mais je pense que pour déterrer une bombe pas besoin de creuser une fosse de 50 m sur 50... Ou alors c'est une très grosse mine.

- Et votre ami vous a alerté ?

- C'est ça... Il m'a téléphoné le soir même pour me raconter l'incident. Sauf que ça ne l'amusait pas du tout. C'est d'ailleurs la dernière fois que je l'ai eu au téléphone.

- Que c'est-il passé ?

- Il s'est tué en moto dans la descente de Festieux en allant rejoindre son amie à Laon la semaine qui a suivi.

Michel Tellier demande alors à Mathieu pourquoi il n'a pas fait le rapprochement. « Pourquoi j'aurais fait ça, lui répond le jeune garçon. Rien ne semblait relier les deux affaires et renseignements pris tout avait l'air d'avoir été fait dans les règles. La municipalité de Craonne avait été avertie, de même que les habitants et les sociétés de chasse concernées. L'événement avait même été couvert par l'UNION.

- Vous savez Mathieu... Lorsque vous voulez cacher des choses, rien ne vaut un paravent officiel. Et pour répondre à votre question ce n'est pas une section qu'on a retrouvée, mais un peloton complet, soit 120 hommes. Et ce n'est pas tout... dans le fond de la fosse on a aussi retrouvé les restes d'un camion avec tout son chargement. Un Mercedes 407... le même qu'avait votre père. Les papiers avaient disparu ainsi que les plaques et les numéros d'identification du moteur et du châssis, bref tout ce qui aurait pu mener les enquêteurs au propriétaire... s'il y avait eu enquête.

- Pourquoi ça n'apparaît nulle part, demande Mathieu Vasseur d'une voix altérée par l'émotion que lui procurent les révélations de Laurent Tellier. Et que sont devenus les dépouilles... et le camion ?

- Parce qu'une fois encore aucun rapport n'a jamais été fait. Même la gendarmerie n'est pas censée être au courant et surtout pas moi qui étais en poste à seulement quelques kilomètres. Quant au reste tout a été soigneusement enlevé pour être emmené... ailleurs. Même la terre a été tamisée afin d'éliminer le moindre résidu, la moindre trace de quoi que ce soit avant d'être remplacée par de la nouvelle amenée d'une tourbière avoisinante.

- Alors comment savez-vous ?

- Par l'adjudant-chef Feugières. Nous en avons parlé peu avant sa mort. Il ne s'était jamais pardonné la disparition de Kieffer. Il se sentait coupable d'avoir abandonné sans se battre, ce qui pour lui s'apparentait à de la trahison.

- Comment était-il au courant ?

- Ça, Dieu seul le sait. Vous savez, le vieux avait un réseau d'indicateurs impressionnant, que ce soit sur le terrain ou au siège même de la gendarmerie. Il n'est pas impossible qu'un ami bien placé lui ait balancé l'info... maintenant ça ne serait plus possible mais à l'époque ces pratiques étaient monnaie courante. »

Le gendarme se lève en demandant si Mathieu désirait un café. Le jeune homme refuse poliment, sachant très bien que succomber à cette heure-ci c'est l'assurance de passer une nuit blanche.« Et si vous racontiez la fin, fait Mathieu tandis que le gendarme revient avec une tasse fumante à la main.

- On en était resté où ?

- Au moment de l'assaut.

- Exact... Lorsque la vague nous a balayés tout est devenu très confus. Une chose était cependant certaine : malgré le fait qu'ils soient français il ne faisait aucun doute qu'ils étaient venus pour tuer. A en juger par l'uniforme qu'ils portaient, c'était des chasseurs à pieds et je ne sais pas ce qu'on leur a raconté, mais une chose est sûre, ils voulaient notre peau. Ça s'est terminé au corps à corps mais dans cette spécialité ils étaient bien plus nombreux et plus expérimentés que nous, surtout que nous avons reçu l'ordre de ne pas riposter et que nous pensions jusqu'au bout qu'ils allaient se rendre compte de leur méprise. Pourtant une chose m'a interpellé... » Le gendarme se masse le front, à la recherche d'un souvenir particulièrement pénible. « L'homme qui m'a agressé ne portait pas d'uniforme, juste un

battle-dress crasseux. Je me rappelle qu'il avait la taille d'un ours et un horrible accent canadien. Je me souviens aussi du chapeau piqué de plumes et serti de médailles, de la natte de cheveux qui lui tombait jusqu'au milieu du dos maintenu par un lacet de cuir et surtout de l'énorme couteau qu'il m'a posé sur le gorge. En rigolant il m'a dit : *c'est ton jour de chance, petit flic. Ce matin j'ai promis au Grand Manitou d'épargner une vie et cette vie c'est toi. Tu es trop jeune pour mourir alors ne force pas ta chance ça ne se reproduira pas deux fois.* Comme j'essayais de saisir mon arme il m'a envoyé bouler d'un méchant coup de pied dans les reins puis, tandis que je tentais tant bien que mal de me relever, il m'a assommé d'un coup de crosse à la tempe qui m'a étendu pour le compte. Je suis certain qu'il aurait pu facilement me tuer mais il ne l'a pas fait, allez savoir pourquoi. Lorsque je me suis réveillé, le vortex avait disparu et les premiers secours cherchaient désespérément des survivants. Par miracle j'étais le seul encore en vie, tous les autres avaient disparu. J'ai rapidement été débriefé avant d'être conduit vers une antenne médicale militaire puis de là directement au Val de Grace sous bonne escorte où j'ai subi tout une batterie de tests tant physiques que psychologiques avant de passer très rapidement devant une commission menée par un type que j'avais vu au cours du briefing du général Beucher, un dénommé Dorgelès. D'après ce que j'ai pu comprendre il n'avait pas l'air franchement ravi que je m'en sois sorti vivant. C'est lui qui dirigeait la commission d'enquête spéciale et ma survie semblait lui poser quelques problèmes.

- Ils ont fait pression sur vous ?

- A peine !... Ils voulaient surtout que je change ma version des faits. Que je dise qu'il ne s'était rien passé, ce que j'ai bien sûr refusé... dans un premier temps du moins. Parce qu'après ça a été une toute autre musique. Toute la gamme y est passée... sens du devoir, de l'honneur, mémoire flétrie de Michel Kieffer trempant dans des histoires sordides inventées de toutes pièces qui retomberaient inévitablement sur ses proches et surtout sur sa veuve qui ne méritait pas ça. Au bord de la dépression j'ai fini par craquer. Je me suis rétracté avant de signer leur foutu procès-verbal accréditant la thèse que vous avez pu lire dans les journaux et qui concluait à un état dépressif de ma part dû à un syndrome post traumatique suite aux coups reçus lors de l'arrestation mouvementée d'Amos Stamford... rien que ça. Autant vous dire qu'avec des casseroles pareilles ma carrière était foutue, et que j'ai été trop heureux par la suite de pouvoir réintégrer ma brigade après une année complète de mise en disponibilité pour raison de santé. Vous vous rendez compte ? Heureux de ne pas m'être fait viré de la gendarmerie, c'est un comble. » Epuisé, l'adjudant-chef semble brusquement plus vieux. Les traits de son visage se sont accentués sous l'effet de la fatigue. C'est d'une voix où perce toute la détresse du monde qu'il demande à Mathieu Vasseur s'il écrira ce livre.

- Au début je n'en étais pas certain, mais maintenant je sais que vous m'avez dit la vérité... Alors oui, je vais l'écrire votre bouquin et croyez-moi, peu importe ce qui pourra arriver. Mais avec votre accord je ne l'écrirai pas seul. Il se pourrait que je me fasse aider.

- Vous penser à quelqu'un en particulier ?

- Martin Lothaire, un journaliste que je ne connais pas spécialement mais qui sera sûrement ravi de filer un coup de pied dans la termitière. C'est lui qui a sorti l'affaire des pots de vin et de l'attentat de Karachi en 2002.

- Vous faites ce que vous voulez, dites-vous que cette histoire ne m'appartient plus, lui répond Laurent Tellier... Ah, encore une dernière chose. » Pesamment le gendarme se lève pour se diriger vers le vaisselier Henri II qui trône dans un coin de la pièce. Sous le regard intrigué de Mathieu Vasseur il ouvre une porte, fouille sous une pile de linge de maison pour en sortir un carton de déménagement qu'il dépose devant le jeune homme intrigué.

- Qu'est-ce que c'est ?

- La preuve que je ne vous ai pas menti. Tout est là. Le dossier complet de l'affaire concernant votre père, les photos prises chez les époux Steiner que nous n'avons jamais eu l'occasion de rendre à son épouse et surtout les carnets du père Tardy. Il y a aussi les résultats d'expertise concernant l'objet métallique retrouvé dans ce qui restait du crâne de Franck Vasseur... Vous verrez, c'est croquignolet. Dix pages pour expliquer que personne ne sait à quoi ça sert et qu'après une semaine passée à essayer de l'ouvrir ils n'ont même pas réussi à l'érafler, c'est vous dire. Il y a aussi le rapport d'autopsie du docteur Ayache et là aussi ça vaut son pesant de cacahuètes. Apparemment il ne serait pas mort d'une crise cardiaque comme tout le monde semblait le croire mais plutôt d'un arrêt du cœur provoqué par une absorption massive d'un produit inconnu... peut-être un dérivé de scopolamine. Il n'y a qu'une chose qui manque, c'est tout ce qui concerne les corps et la carcasse du camion retrouvés l'année dernière. Personne n'a la moindre idée de ce qu'ils sont devenus. Désolé mais il vous faudra faire sans. Pour le reste, tâchez d'en faire bon usage.

- Vous aviez tout prévu, sourit le jeune homme en caressant la couverture en velours noir du premier des cinq carnets remis par Martha Steiner. Au fait, vous savez ce qu'elle est devenue? Parce que peut-être que je pourrais...

- Je crains malheureusement que vous n'arriviez trop tard. Elle s'est éteinte en 95 dans la maison de retraite dans laquelle elle s'était retirée. Le médecin qui la suivait a conclu à une mort naturelle. A presque cent ans, quoi de plus normal ? Et pour être tout à fait clair avec vous, oui j'avais tout prévu, sauf de vous rencontrer un jour.

- Encore une dernière question... qui sont pour vous les patrons du bar ?

- Jean Marc est mon ancien beau-frère. Ma sœur est morte il y a cinq ans d'un cancer du sein. Lorsqu'il a rencontré Christelle il m'a demandé ma bénédiction pour l'épouser. Nous avons toujours été très proches et c'est moi qu'il a choisi comme témoin de mariage. Maintenant si vous n'avez plus d'autres questions...

- Il savait ce que vous planquiez dans ses tiroirs ?

- Non, juste que c'était important pour moi. Jean Marc est quelqu'un de discret qui ne pose jamais de questions, c'est comme ça. Bon, à présent que nous nous sommes mis d'accord et malgré le fait que vous soyez un jeune homme charmant il faut que j'y aille. J'ai une femme sûrement morte d'inquiétude à l'heure qu'il est qui doit m'attendre à la maison. »

Avant qu'il ne se sépare sur le parking de la poste jouxtant le bar Mathieu Vasseur pose la question qui met un point d'orgue à cette soirée dont il se souviendra longtemps.

- Vous m'avez dit une chose lorsque nous nous sommes vus pour la première fois dans votre bureau... Vous m'avez dit que c'était trop tôt, que le monde n'était pas prêt pour ça... Vous pensez qu'il le sera un jour ?

- A vrai dire je n'en sais rien. A voir comment tourne la planète j'é mets quelques doutes. Bonsoir Mathieu, si vous avez besoin de quoi que ce soit vous savez où me trouver.

CHAPITRE XLIII

Epilogue...

D*omicile de Laurent Tellier, 18 avril 2014-8h30.*
Comme un rite immuable, chaque matin que Dieu fait l'adjudant-chef Tellier commence la journée par un solide petit déjeuner en épluchant distraitement son journal à la recherche d'une info susceptible de l'intéresser. En fait, le rituel du journal qui est avant tout un prétexte pour ne pas perdre le contact, date des années cinquante quand son père et sa mère se chamaillaient en faisant le concours de la plus belle maison ou en épluchant les déclarations d'un élu local dont tout le monde se foutait pas mal. Plus tard encore le jeune Maréchal des logis épluchait sur ordre de Feugières tout ce qui était susceptible de ramener des informations concernant les dossiers en cours qu'il notait soigneusement avant de le dispatcher à ses collègues. On ne peut pas s'imaginer le nombre d'infos qu'on peut trouver dans une feuille de choux locale pour peu qu'on sache lire entre les lignes. Et ce qui vaut pour les voitures volées puis remaquillées avant d'être revendues par le biais des petites annonces à un prix dérisoire vaut aussi pour les bijoux, les animaux ou le matériel agricole. Tout citoyen est un receleur en puissance qui s'ignore... ou pas, et pour ça internet qui a engendré eBay, et le Bon Coin n'a rien inventé. Pourtant ce qui se passe en France il ne le sait que trop bien, vu qu'il passe ses journées à regarder en boucle LCI, BFM ou RMC découverte devenant sans vraiment s'en rendre compte un addicts du petit écran. Depuis qu'il est à la retraite et que leur fille Michèle a décidé de quitter le cocon familial pour s'établir à Paris avec Mikael, intermittent du spectacle, guitariste en devenir mais surtout vrai cossard, tout ne va plus pour le mieux entre Julie et lui. Marié depuis trente et un ans son couple bat de l'aile. Sa carrière brisée, les reproches incessants mêlés à des accès de colère chaque fois plus violents lorsqu'on aborde - de moins en moins souvent d'ailleurs - l'épisode tragique du Chemin des Dames ont achevé de laminer le couple jadis unis. L'oisiveté due à une retraite prise trop tôt et surtout mal préparée ajoutée à la maladie ont fait le reste. Pourtant Laurent Tellier se bat sur tous les fronts. D'abord contre le crabe qui commence à marquer le pas, mais pour combien de temps encore, puis contre ses rares amis qui lui disent tous qu'il déconne sec et surtout il se bat pour conserver sa femme qu'il sent s'éloigner un peu plus chaque jour à tel point qu'il a même songé à partir de lui-même avant qu'il ne soit définitivement trop tard ou que sa femme finisse par le lui demander. Pas question de divorce non, juste un processus d'éloignement qui lui permettrait de réfléchir, de faire le point. La sonnerie du téléphone fixe qu'il n'attendait pas vient le tirer de ses pensées funestes. D'une façon générale il ne décroche jamais pour prendre ce genre d'appel, étant quasiment certain de tomber sur un vendeur de fenêtre, de bagnoles, de ceintures orthopédiques, d'assurance vie quand ce n'est pas de conventions obsèques, à tel point que son nouveau statut de jeune retraité lui donne parfois la migraine, surtout quand le cadran de l'appareil affiche "appel masqué". Sauf que ce matin Laurent s'est levé plus tard que d'habitude, qu'il n'a toujours pas pris sa douche, que le journal est toujours dans la boîte aux lettres et que l'insistance de cette putain de sonnerie qui carillonne au salon commence à lui porter sérieusement sur le système nerveux. En temps ordinaire il ne répond jamais, préférant laisser cette tâche au répondeur mais ce matin, allez savoir pourquoi il décide de passer outre. La voix qu'il a au bout du fil le renvoie pratiquement un an en arrière où, sur les coups de deux heures du matin, il mettait à mal trente-cinq ans de déontologie en balayant d'un revers de main le sempiternel devoir de réserve dans la salle déserte du bar de son ex beau-frère au profit d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas huit jours avant.« Adjudant-chef

Tellier, fait la voix qu'il reconnaît immédiatement comme étant celle de Mathieu Vasseur, je ne vous dérange pas ?

- Mathieu !... Je ne pensais plus jamais entendre le son de votre voix. Quelle tuile vous amène ? parce que je suppose que si vous m'appelez ce n'est pas pour me demander quel temps il fait ou prendre de mes nouvelles.

- Excusez-moi, je sais que je manque à tous mes devoirs...vous avez lu le journal ce matin ?

- Pas encore. Je viens juste de me lever et pour tout vous dire je suis un peu à la bourre.

- Ça recommence, mon adjudant-chef, fait la voix du jeune homme au bord de l'hystérie, ça recommence comme en 83. » Tellier essaie de modérer l'excitation du jeune homme. « Quoi, qu'est-ce qui recommence ? Et calmez-vous un peu, je ne comprends pas un mot sur deux. »

- Ils en ont retrouvé un autre.

- Un autre quoi ? demande Tellier étant certain de connaître par avance la réponse.

- Un revenant... comme mon père. Ça recommence je vous dis !

- Vous êtes certain que ce n'est pas un canular ?

- Aucune chance. D'après le journal tout concorde... même heure, même endroit. J'ai bien tenté d'appeler vos anciens collègues mais je me suis fait envoyer chier, passez-moi l'expression. Alors je me suis dit que vous, vous pourriez peut-être...

- D'accord, je vais voir ce que je peux faire. Je vous rappelle dès que je sais quelque chose.

- Merci, répond le jeune homme qui semble avoir retrouvé une partie de son calme, mais avant lisez l'article... c'est en page régionale. On se croirait revenu trente ans en arrière. Je vous assure que c'est flippant. » Laurent lui promet de le tenir au courant, repose l'appareil sur son socle avant de se précipiter en babouche et en robe de chambre vers le tuyau PVC accroché à la boîte à lettres dans lequel le préposé de l'UNION a l'habitude de déposer le journal, sans se préoccuper de la petite pluie fine et glacée qui fouette son bas de pyjama. Ce n'est qu'une fois après avoir réintégré la cuisine en s'ébrouant comme un chien mouillé qu'il ouvre le journal humide. Ignorant la première page il se reporte directement à la page concernée. L'article, sûrement rédigé par le correspondant local, ne représente qu'un entrefilet de quelques lignes à peine mais tout y est. Voici ce qu'on peut y lire :

Que se passe-t-il au Chemin des Dames ? Fait étrange ou canular ?

Alerté par un coup de téléphone anonyme, les gendarmes de Berry au bac ont interpellé un inconnu ce matin vers 10h30 au lieudit "le Plateau de Californie", haut-lieu des combats qui se sont déroulés entre les troupes françaises et allemandes entre le 16 et le 17 avril 1917 et qui se sont terminés le 24 octobre de la même année par la victoire de la Malmaison. L'homme âgé d'une quarantaine d'années environ et qui ne semble pas jouir de toutes ses facultés mentales était vêtu d'une " façon étrange " selon les gendarmes et ne portait sur lui aucun papier d'identité. Toujours selon les gendarmes, l'individu visiblement très choqué ne s'exprimerait que par onomatopées, ce qui complique d'autant le travail des enquêteurs. Après les constatations d'usage il a été immédiatement pris en charge par les pompiers de Berry au Bac avant d'être rapatrié sur le CHRU de Reims afin d'y subir tous les examens susceptibles d'aider les gendarmes dans une enquête qui s'annonce longue et délicate.

Rappelons pour l'anecdote que ce cas, aussi étrange qu'il y paraisse, n'est pas un fait isolé. En 1977 déjà un jeune chauffeur livreur âgé de 29 ans disparu pratiquement au même endroit puis miraculeusement réapparu en 1983 avait déjà défrayé la chronique de l'époque. (Voir l'union du 17 avril 1983).

Souvenons-nous également du livre paru en 2014 aux éditions Latécoère écrit conjointement par le célèbre journaliste d'investigation Martin Lothaire et Mathieu Vasseur, fils de l'homme disparu en 77, où il est question d'un vaste complot d'état dans lequel seraient compromises certaines des plus hautes instances du pouvoir en place durant le premier conflit mondial, ainsi que la famille De Frescheville et l'International Trust Corporation, elle-même impliquée dans de nombreux scandales qui ont défrayé la chronique dans les années quatre-vingt. Fait suffisamment rare pour être précisé le livre, descendu en flamme par la critique avant même sa sortie, fut immédiatement retiré de la vente à la demande de l'éditeur lui-même avant même son arrivée dans le bac des libraires, sous l'insistance du ministère de la culture et les associations d'anciens combattants qui ont traité l'ouvrage de "tissus de mensonges, d'inepties sans aucun fondement". Affaire à suivre donc...

Songeur, Laurent Tellier compose le numéro personnel de son collègue et remplaçant, le maréchal des logis-chef François Cadario. Ce dernier était déjà en poste comme MDL lors des événements de 83 et les deux hommes, sans s'apprécier vraiment se connaissent bien et se respectent mutuellement. Si l'autre est au courant de quoi que ce soit, nul doute qu'il lui en fera part. Au bout de quatre longues sonnerie, la voix aiguë de Cadario lui perfore les tympans. « Salut Laurent. Je suppose que tu viens aux nouvelles.

- On ne peut rien te cacher. Alors dis-moi, c'est quoi encore cette histoire.

- Désolé mon vieux, je ne peux rien te dire. Depuis hier j'ai tout le monde sur le dos, pire qu'en 83. J'attends d'une minute à l'autre les types de Paris.

- François, tu ne peux pas me faire ça... pas à moi !

- Désolé, mais le dossier vient d'être classifié "Confidentiel Défense" et je t'en ai déjà trop dit. Si tu veux des détails lis l'UNION. Et encore une chose... ne te pointes pas à la brigade, je serais obligé de t'interdire l'entrée. Alors salut et portes toi bien.

Merde, ne peut s'empêcher de murmurer Laurent Tellier à l'intention de son portable redevenu subitement muet, *il a raison le gamin, c'est encore pire que la dernière fois.* »

Comme chaque matin Laurent Tellier examine la chaîne météo qui lui dira si oui ou non il peut se risquer à ses vingt-cinq kilomètres journaliers. Rassuré par ce que la blonde platine vient de lui susurrer il s'habille chaudement avant d'enfourcher son VTT, cadeau de la brigade pour son départ en retraite. Depuis que la maladie marque le pas il lui faut sans cesse trouver de nouvelles motivations pour sortir de chez lui et pour ce faire le VTT est tout indiqué. Comme chaque matin il sort de Baurieux en suivant toujours le même itinéraire : la rue d'Oeuilly avant arrêt obligatoire de cinq minutes au bar "Les tilleuls" afin de saluer son ex beau-frère et son épouse, puis la longue grimpette vers Soupir et le Chemin des Dames. Heureusement qu'il n'a pas d'ennemi déclaré pense-t-il en changeant de vitesse afin de gérer au mieux son effort, sinon quoi de plus facile que de l'attendre au détour d'un itinéraire devenu immuable pour lui régler son compte. En passant devant le bassin de Monampteuil au lieu-dit "Le Moulinet" une grosse Silver Shadows rutilante le serre sur le bas côté, l'obligeant à effectuer un freinage d'urgence. Voyant que personne ne descend de la voiture dont le moteur ronronne doucement il abandonne le VTT d'un geste rageur avant de parcourir la bave aux lèvres la trentaine de mètres qui le sépare de la berline qui semble l'attendre, warning allumés. Quelques mètres le séparent encore lorsque la portière côté conducteur s'ouvre sur le chauffeur responsable de l'avoir expédié dans le décor. Fou de rage l'ancien gendarme s'apprête à lui dire tout le bien qu'il pense de sa conduite inqualifiable quand l'autre l'interrompt brutalement. « Pardonnez-moi si je vous ai effrayé mais...

- Effrayé ? Vous m'avez fichu la trouille de ma vie oui, espèce de chauffard.
- J'en suis parfaitement conscient Monsieur mais je n'avais d'autre choix pour vous demander de bien vouloir grimper à l'arrière.
- Donnez-moi une seule bonne raison qui m'obligerait à monter là-dedans, répond Laurent qui ne décolère toujours pas.
- Une personne désire vous parler.
- Une personne ? Quelle personne ? demande le gendarme en essayant de distinguer les traits de la silhouette engoncée à l'arrière. Je ne connais personne qui roule en Rolls.
- Elle vous le dira elle-même, fait le chauffeur en ouvrant la portière arrière d'un geste plein de solennité. Si vous voulez bien...
- Et mon vélo ?
- N'ayez crainte Monsieur, je m'en occupe...veuillez monter je vous prie.
- Et si je refuse ?
- Je crois que vous n'avez guère le choix, lui répond le chauffeur d'un ton sans réplique tout en dégageant d'un mouvement brusque du poignet le petit revolver dissimulé dans sa manche. Faites ce que je vous dis... montez ! » Le gendarme hésite. Ce n'est pas tant la vue du Derringer pointé sur son estomac qui l'incite à obéir, mais plutôt la curiosité... Poussé dans le dos par l'homme Laurent baisse la tête avant de se glisser en soupirant sur le siège en face de son ravisseur dont le visage est à moitié dissimulé derrière une écharpe de soie blanche. La portière une fois refermée la Rolls redémarre doucement.
- Je peux savoir qui vous êtes ? demande Laurent à son vis-à-vis dont il ne distingue toujours aucun trait, sauf les yeux qui semblent le transpercer à travers d'épaisses lunettes d'écaille. *Ce pourrait être n'importe qui, pense Laurent... Nosfératu, Dracula ou même le docteur Frankenstein. En attendant je suis dans la merde, moi.*
- Nous allons y venir, mais avant raconte-moi... comment va Julie ? D'après ce que je sais ça n'a pas l'air d'aller très fort depuis que Michelle est partie. Au fait, il paraît que tu es à la retraite ? Félicitations !... Si on m'avait dit qu'un jour je verrais ça. » Cette voix... cette voix qu'il reconnaît immédiatement, une voix qu'il ne pensait plus jamais entendre, la voix d'un revenant, goguenarde et bienveillante à la fois.
- Michel !... c'est toi ?
- Eh oui, c'est bien moi », fait Michel Kieffer en arrachant d'un coup l'écharpe, découvrant un visage défiguré, couvert de cicatrices toutes plus horribles les unes que les autres, ce qui provoque chez Laurent un mouvement de recul. « Je sais, soupire le spectre, ça fait peur. Pour éviter d'avoir à me supporter au quotidien j'ai fait supprimer tout les miroirs et je ne sors pratiquement plus de chez moi. Mais pour toi j'ai accepté de faire une exception. » Le premier instant de surprise passé, Laurent reprend peu à peu du poil de la bête. « Tu souffres ?
- Le martyr. Heureusement que je me charge régulièrement sinon je ne tiendrais pas.
- Tu peux me dire ce qui t'a mis dans cet état-là ?
- Un lance-flammes Boche, si tu veux tout savoir. Tu te rappelles comment ça s'est passé ?
- Comme si c'était hier... je me souviens de l'assaut, de Dussolier mort, de toi au corps à corps avec Dégrèves et surtout de l'indien qui m'a laissé la vie sauve avant de m'envoyer dans le potage. Après c'est le trou noir...
- L'assaut une fois terminé Dégrèves a ordonné de ne laisser aucune preuve derrière eux, d'achever les blessés et d'emmener avec nous les corps. Ses hommes ont chargé tout ce qu'ils pouvaient dans le tas de ferraille de Debacker avant de le pousser vers le vortex.

- Je crois pourtant me souvenir que le moteur était HS.

- Le moteur oui, mais pas le reste. Un peloton ça fait 120 hommes, ce qui est plus qu'il n'en faut pour pousser un bahut, même pourri, à la seule condition qu'il soit toujours roulant, surtout que la pente nous était favorable. C'est une fois de l'autre côté que ça c'est gâté. Nous sommes tombés en pleine offensive avec attaque aux gaz, lance-flammes, nids de mitrailleuses et je t'en passe. Ne me demande pas comment nous nous en sommes sortis, je n'en sais toujours rien moi-même. Je suis revenu à moi quand le bahut a commencé à brûler. Contrairement à ce que tu penses Dussolier n'était pas mort, il avait juste pris un méchant coup de baïonnette dans l'aîne et il était à moitié dans les vapes. Nous avons profité d'une accalmie pour nous tirer de là. Je me souviens avoir porté Dussolier sur mon dos jusqu'à un poste avancé qui nous a évacués d'urgence jusqu'à l'hôpital le plus proche. Le lendemain Leconte d'Harcourt nous faisait transporter par ambulance jusqu'à son hôtel particulier de Neuilly transformé pour le coup en clinique privée. Il ne m'a expliqué que bien plus tard que ses ordres étaient venus directement de Frederick Müller lui-même et qu'il avait risqué bien plus que sa peau pour nous sortir de là. Dussolier lui s'en est sorti sans problème, quant à moi... tu vois le résultat.

- Et les hommes de Dégrèves ?

- Exterminés jusqu'aux derniers. Je n'ai su que bien plus tard qu'ils avaient été inhumés dans une fosse anonyme pas loin d'ici. Et devine qui c'est chargé du sale boulot ? Debacker et sa bande de tueurs. Après l'attaque ils ont fait creuser une fosse par les rares survivants sur les hauteurs de Craonne pour y enterrer les corps après avoir ôté toute trace d'identification possible. Ensuite ils ont terminé le travail en exécutant les derniers témoins puis ils ont recouvert le tout de chaux vive après avoir brûlé les papiers et les uniformes et fait disparaître les armes et les munitions.

- Ils ont éliminé leurs propres hommes ?

- Liquidés serait un terme plus approprié.

- Tu étais au courant pour le camion ?

- Quel camion ? demande Kieffer surpris par la question.

- Le Mercédès d'Antoine Vasseur qui a été retrouvé par hasard quand on a exhumé les corps.

- Avec ces gens-là, rien n'est jamais fait par hasard mais non, je ne suis pas au courant d'un quelconque camion. Mais peut-être aussi que Maxence ne m'a pas tout raconté. J'ai compris très vite que tout ce qui touchait à cette période de sa vie était devenu tabou. Et crois-le ou non, mieux vaut ne pas le contrarier. Le Maxence de Frescheville qu'il est redevenu n'a plus rien à voir avec l'Antoine Vasseur ou le Lucien Gonçalves que tu as connu. Mieux vaut l'avoir comme ami que comme ennemi, c'est plus confortable. Après coup je me demande pourquoi il m'a toujours épargné, car moi aussi je suis un caillou dans sa chaussure.

- Peut-être par sentimentalisme ?

- Crois-moi, ce n'est pas son genre. »

A présent la Rolls se traîne à cinquante à l'heure sur la D892 en direction de Craonne. « Tu te rappelles Laurent ? Qu'est-ce qu'on a pu crapahuter sur cette putain de route », fait la voix fatiguée de Michel Kieffer... ou plutôt de son ombre, car Laurent a beau faire des prodiges d'imagination, rien ne rappelle dans cette forme avachie sur la banquette ce type brillant qui fut son supérieur... « Si on m'avait dit qu'un jour on en arriverait là !...

- Arrête ton char, Michel et ne joue pas à ça avec moi... Tu peux m'expliquer où tu étais passé depuis tout ce temps ?

- Ce serait trop long à t'expliquer dans les détails, mais pour l'essentiel sache que je travaille pour le compte d'Amaury Leconte d'Harcourt, le bras droit de Frederick Müller... dans

l'ombre, bien entendu parce que... qui pourrait supporter ce visage au quotidien à part le corps médical ?

- Si tu me disais pour quelle raison tu es revenu... franchement ça m'aiderait beaucoup.

- Je sens bien que ça ne va pas te plaire.

- Essaie toujours.

- Je suis venu pour te tuer Laurent... c'est aussi simple que ça... pour te tuer. A la demande du consortium bien entendu. » Dire que Laurent Tellier soit surpris serait faire insulte à son intelligence car depuis quelques minutes il commence à entrevoir la vérité, se disant que Michel n'avait pas fait tout ce chemin sans une bonne raison et que cette bonne raison c'était lui. Fataliste il se dit que mourir d'un cancer ou de la main de celui qui fut son meilleur ami, le choix était vite fait. Restait juste à en comprendre les raisons. Pourquoi lui et pourquoi maintenant ? Qu'ils l'aient fait exécuter en 83 immédiatement après le drame aurait été dans l'ordre des choses vu qu'il était le dernier survivant du drame et le seul témoin direct, mais trente ans après ! Ça ne tenait pas la route une seule seconde, il y avait fatalement autre chose.

- Je sais, poursuit Kieffer comme s'il avait le pouvoir de lire dans les pensées, je sais ce que tu penses, mais tu te trompes. J'ai longtemps réussi à retarder l'échéance de ton exécution, mais à présent qu'ITC change de mains la donne change elle aussi. De l'autre côté c'est un bordel sans nom. Avec l'aide de Debacker, Antoine Vasseur est redevenu Maxence de Frescheville, ce même Maxence qui est en passe de revenir aux affaires et de reprendre le contrôle d'ITC. Et comme Frederick Müller est annoncé mourant, il ne reste donc plus que d'Harcourt et moi pour faire le sale boulot.

- J'avais cru comprendre que Müller était indéboulonnable.

- C'est ce qu'il croyait aussi... c'est également ce que tout le monde croyait, y compris ses proches, sauf que Samuel Goldstein ne lui avait pas tout dit, ce qui lui a par la suite coûté la vie.

- Et il est en train de mourir de quoi ton cher patron ?

- Blastome pulmonaire de stade 4 métastasé. Une maladie très rare qui ne donne pratiquement aucune chance de survie dépassé cinq ans. Comme cette merde a été diagnostiquée en 2010 tu fais le calcul toi-même.

- Ça ne me dit toujours pas pourquoi ils veulent ma mort.

- Je te l'ai dit, ITC est en pleine mutation. Antoine Vasseur a fait du Slogan du FN "tête haute et mains propres" son cheval de bataille. Il ne veut plus que les erreurs du passé se reproduisent. Et je pense qu'il est en passe de gagner son pari.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Tu as vu les cours de la bourse ces derniers temps ? Les actions d'ITC n'ont jamais été aussi hautes. Si ça marche en aval c'est qu'il a réussi son grand nettoyage de printemps en amont, CQFD. Et tant pis pour toi si tu fais partie de la grande lessive. Toi une fois éliminé, il ne reste plus aucun témoin vivant susceptible de nous poser des problèmes. D'autre part les liens que tu as tissés avec son fils qu'il considère comme son seul héritier ne font rien pour arranger les choses. Pour le moment il lui fiche une paix royale, mais le problème de la succession ne va pas tarder à revenir sur le tapis. Il craint que tu ne sois de mauvais conseil.

- Et toi ?

- En ce qui me concerne, le problème est différent. Tout comme d'Harcourt il a besoin de moi. L'autre commence à être suffisamment fatigué et je suis à présent le seul à pouvoir le

remplacer. Quant à Martin Lothaire je peux te dire de source sûre que ses jours sont comptés. Tu vois, il ne reste plus que toi.

- Sauf qu'il y a comme un grain de sable. Tu as lu le journal de ce matin.

- Si c'est pour me parler du type retrouvé à deux pas d'ici, je te rassure tout de suite, on ne risque absolument rien. L'indien a repris du service et l'autre sera mort avant demain.

- Parce que tu n'es pas venu seul ?

- Bien sûr que non ! D'ailleurs il m'avait proposé de s'occuper de toi, mais là encore j'ai refusé.

- Et donc, tu essaies de m'expliquer que je dois te remercier.

- Je ne t'en demande pas tant, lui répond Kieffer avant d'ajouter après un moment d'hésitation: tu sais... Debacker et moi nous ne sommes pas si différents. Une fois passés de l'autre côté nous avons réussi à nous parler à défaut de nous comprendre vraiment... d'abord pour les besoins du service et puis au fil du temps par simple conviction. Nous avons fini par nous apercevoir que nous cherchions la même chose mais par des voies détournées.

- Ce n'est pas possible Michel, fait Laurent Maréchal atterré par le discours de Kieffer, ce n'est pas toi qui parles. Tu imagines ce que tu dis ? Comparer toi et Debacker ça n'a strictement aucun sens. C'est comme comparer l'eau et le feu.

- Il faut que tu comprennes bien une chose, Laurent : je ne suis plus celui que tu as connu. Les passages à répétition altèrent tout, la mémoire, le comportement, la façon d'appréhender les choses, et change les regards sur le monde. Croire en un monde meilleur est une utopie et seul le pouvoir pour le pouvoir est important... et je ne parle même pas d'argent.

- Tu es revenu souvent ?

- Suffisamment pour foutre en l'air le peu de santé qu'il me reste... Au fait, et toi comment ça va ?

- Tu me parles de quoi? fait Laurent surpris par la question qui le prend de court.

- De la saloperie qui te ronge les ganglions... et ne me dis pas que tu n'es pas au courant, ajoute Kieffer dans un grand rire caverneux qui se termine en quinte de toux.

- Je ne suis pas certain de te suivre Michel. Et puis comment sais-tu ça d'abord ?

- Je suis au courant de tout Laurent... de ça et de bien d'autre choses encore... comme de ton mariage avec Julie qui part en vrille... ou de ton engueulade avec ta fille au sujet de sa rock-Star de copain et de la barrette de shit retrouvée par hasard dans la poche de son jean.

- Ne me dit pas que vous avez fait posé des micros chez moi ?

- Pas besoin de micros... Il suffit simplement de poser les bonnes questions aux bons interlocuteurs au bon moment. Ça s'appelle du renseignement. Souviens-toi, que j'ai été formé à ce genre de sport... et que je n'étais pas le plus mauvais.

- On ne fait pas du renseignement seul.

- Ne m'en demande pas plus, parce que je ne t'en dirais pas plus...» La Rolls conduite de main de maître par Anton ralentit pour venir se poser en douceur sur le parking désert du plateau de Californie. « Avant d'en terminer, tu sais qui est l'inconnu retrouvé hier matin ?

- Allons Laurent, grimace douloureusement le spectre, je te croyais plus futé. Ne me dis pas que tu n'as pas une petite idée.

- Pas la moindre, désolé.

- Camille Dussolier. Ne me dis pas que tu as oublié quel casse-couilles c'était. Et bien de l'autre côté dis-toi bien c'était pire encore. Il n'a eu de cesse de nous emmerder, allant jusqu'à créer son propre parti politique histoire de nous pourrir encore un peu plus la vie. Maxence voulait l'éliminer bien avant mais, comme pour toi je m'y suis toujours farouchement opposé. Ces dernier temps ma position étant devenu intenable faute d'arguments j'ai dû me résigner à

donner le feu vert à Debacker. Lorsqu'il a appris que nous avons mis un contrat sur sa tête il a voulu monnayer son retour, ce qui connaissant Maxence de Frescheville était une erreur fondamentale. Quand il est remonté dans la machine avec son billet retour les techniciens ont "oublié" de paramétrer la balise qu'on implante d'office dans le crâne de chaque "voyageur".

- Une machine ? fait Laurent qui va de surprise en surprise, tu ne m'as jamais parlé de machine.

- Parce que tu ne m'as jamais posé la question.

- Eh bien je te la pose : de quelle machine parles-tu ?

- Je t'ai dit que le retour de Maxence avait changé bien des choses, ce qui est vrai, le plus spectaculaire étant qu'il a enfin réussi à mettre au point la machine parfaite à voyager dans le temps. Terminées les attentes interminables, les recherches longues, fastidieuses et souvent stériles concernant l'hypothétique passage d'un VSTA. Cette fois il a réussi à dompter le fauve. Nous pouvons partir et revenir quand nous le voulons pour la période et à l'endroit choisis en toute sérénité. Pour ce faire nous avons construit dans le plus grand secret des bases dans des endroits inviolables comme les sous-sols de la Maison Blanche, les souterrains du Kremlin ou ceux de l'Elysée.

- Tu veux me dire que c'est un complot mondial ?

- Pas un complot mais une entente pour sauvegarder la paix du monde.

- Ça n'en prend pourtant pas le chemin, ironise Laurent. Ça t'arrive de regarder les infos de temps en temps ?

- Je t'accorde que tout n'est pas encore parfait mais je te promets, on y travaille. Seuls deux problèmes restent toujours non résolus. Le premier est que les chercheurs ne parviennent toujours pas à comprendre pour quelles raisons nous n'arrivons pas à passer la barrière fatidique de 1900, la seconde restant les problèmes de santé dus à des passages trop fréquents qui finissent par user les organismes. Là aussi on y travaille d'arrache-pied.

- Alors Jacques Driffort avait raison, ce truc qu'avait Franck dans la tête c'était bien une balise !

- Tout à fait exact, mais d'un modèle ancien devenu totalement obsolète depuis. Là aussi nous avons fait d'énormes progrès. Reste quand même que se faire implanter une balise n'est pas sans danger et qu'une BST (Balise Spatiotemporel-NDL) non ou mal activée risque de vous griller les neurones. Alors bonne chance aux collègues qui tenteront d'interroger l'ex commissaire divisionnaire Camille Dussolier... à moins que l'un d'entre eux parle couramment le légume, j'envisage mal un quelconque échange d'information. Reste Lourdes mais il faut dire que je n'y crois pas trop... c'est un processus beaucoup trop complexe pour Dieu, il risquerait d'y perdre son latin. La dernière vanne parvient enfin à dérider Laurent. En regardant son ex-collègue il se dit qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que ce dernier redevienne humain.

- Et cette fameuse machine, Maxence De Frescheville y est arrivé seul ? parce que franchement... on passe de l'âge de pierre à une technologie que personne ne peut encore imaginer aujourd'hui. J'ai beaucoup de peine à l'imaginer, aussi intelligent et génial qu'il puisse être en train de bidouiller seul un truc pareil dans son arrière cuisine. Même s'il possède des moyens illimités, d'autres sont forcément au courant. Il doit bien utiliser des composants chinois, de l'électronique coréenne, de l'informatique made in USA. Sans compter les problèmes de sécurité et j'en passe.

- Je suis bien placé pour la sécurité... Tu penses à quoi exactement ?

- Je n'en sais rien... à toi de me le dire. » Cette fois Laurent voit très bien qu'il vient de marquer un point. Il connaît bien son collègue et ami. Lorsque des rides apparaissent spontanément sur son front, la seule partie de son visage épargnée par le feu, c'est que la question lui pose problème. « Pour ne rien te cacher, finit par lâcher Kieffer du bout des lèvres, certains bruits ont circulé.

- Comme ?

- Comme des absences prolongées...des voyages dont personne, pas même moi ne connaît la destination... de mystérieuses visites avec des gens dont personne à part lui ne connaît les visages. Ce qui amène certains dont je suis à penser que quelque chose d'autre se trame derrière tout ça, quelque chose dont nous n'avons même pas idée et qui nous dépasse tous.

- Comme ?

- Aucune idée, mais à partir de là on peut tout imaginer... Lorsque j'y réfléchis, ce qui me vient le plus fréquemment à l'esprit c'est "science extraterrestre". Et lorsqu'on parle extraterrestre, le syndrome Roswell n'est jamais loin. Alors il vaut mieux penser à autre chose... comme le fait que Maxence de Frescheville et son frère avant lui soient de purs génies... crois moi, c'est nettement plus confortable et notoirement moins dangereux.

- Tu plaisantes ?

- Je voudrais bien mais non. Tu voulais mon avis, je te le donne. Ne m'en demande pas plus.

- Et Maryse, tu y as pensé avant de prendre ta décision de passer de l'autre côté ?

- Il n'y a pas un jour sans que je pense à elle, soupire tristement Michel Kieffer. Ce n'est pas faute de lui avoir proposé de me suivre, mais elle a toujours refusé.

- Parce que tu as revu ta femme ?

- Chaque fois que je revenais. Je pense que ce n'est pas tant mon physique qui l'a fait fuir, mais le fait que j'ai pris le parti de me mettre au service d'une cause que j'ai toujours combattue. Pour elle ça s'apparente à de la trahison, trahison égale mensonge et ça, tu connais Maryse, si il y a bien une chose qu'elle ne supporte pas c'est de se sentir bafouée. Ceci dit elle a su garder le secret et rien que pour cette raison elle aura toujours ma gratitude éternelle. Même Feugières a fini par renoncer à lui poser des questions.

- Pourquoi Feugières ?

- Pourquoi Feugières ? Parce que le vieux renard n'a jamais été dupe et qu'il n'a jamais vraiment cru à ce qui s'était passé ce 21 juin 83. Il a pourtant remué ciel et terre pour essayer de comprendre, mais le secret était si bien gardé qu'il a fini par renoncer.

- Que tu crois... Parce que tu ne le sais peut-être pas mais j'étais avec lui la veille de sa mort. Tu sais la dernière chose qu'il m'a dite ? Il m'a dit texto : « *Laurent, je sais que Michel n'est pas mort. Un type comme lui ne peut pas disparaître comme ça, il finira tôt ou tard par réapparaître un jour ou l'autre. Lorsque ça se produira je ne serais probablement plus de ce monde alors faites lui une commission de me part... dites-lui de revenir... dites-lui qu'il s'est fourvoyé. Et dites-lui surtout qu'il était le meilleur élément que j'ai jamais eu.* » Et je suis certain qu'il ne plaisantait pas. Bon, on fait quoi maintenant ? »

Lentement Michel Kieffer écarte son manteau qui l'enveloppe comme un suaire, sauf qu'un suaire n'est jamais noir. Lentement le canon muni d'un silencieux apparaît au bout de sa main gantée. « Alors c'est comme ça que ça se termine ? demande Laurent douloureusement en plongeant dans le regard inexpressif de l'homme qui fut autrefois son ami, tu vas m'abattre comme un chien ? Et après moi qui sera le prochain ? Ça n'en finira donc jamais ?

- Comprend bien une chose Laurent... ils ne m'ont pas laissé le choix, répond la voix rocailleuse de Michel Kieffer. La survie de l'humanité est à ce prix. Seul l'avenir nous dira si

nous avons eu raison ou tort. Dis-toi bien que c'est comme le feu qui dort sous la cendre et qui repart de plus belle chaque fois qu'on se donne la peine de souffler dessus. Adieu et que le voyage te soit doux mon ami. » Le bruit assourdi de la détonation est la dernière chose que Laurent emporte avec lui. Ça et les larmes qu'il voit couler sur la joue ravagée de Kieffer qui écarte doucement le corps sans vie de Laurent Tellier pour faire coulisser la vitre qui le sépare du chauffeur. « C'est terminé Anton... Si vous vouliez bien installer le corps sur ce banc là-bas avant de prévenir ses collègues de venir le chercher... et délicatement s'il vous plaît. En plus d'être mon ami cet homme était quelqu'un de bien... Et faites vite, le temps nous est compté. Pendant ce temps je préviens Maxence de Frescheville que l'opération *Black Windows* est définitivement bouclée et que nous serons rentrés dans les temps...

- Parfaitement Monsieur, répond Anton avant de descendre de la voiture pour s'atteler à sa sinistre besogne.

-... Et veuillez avoir l'obligeance de remonter un peu le chauffage s'il vous plaît... je ne sais pas pourquoi mais je trouve qu'il fait froid brusquement...pas vous ?

FIN

Roman commencé le 23/03/11-12
Achévé le 16/01/16-11h45.

Remerciements:

- Merci à mon épouse pour son indulgence et sa patience infinie lorsque je disparaissais des journées entières pour commettre ces choses infâmes qu'on appelle "BOUQUIN".
- Merci à ma belle-sœur Françoise qui va se taper toutes les corrections.
- Merci à mon frère Gilles pour m'avoir fait connaître Philip Kerr... Et bien d'autres choses encore.
- Merci à mon ami Marc Delporte, ex commandant de la BAC de Reims pour ses conseils avisés.
- Merci à tous les disparus du Chemin des Dames qui se retourneraient probablement dans leurs tombes en voyant ce qu'est devenue la France, pensant sûrement qu'ils sont morts pour rien, et qui m'ont inspiré ce roman.
- Merci à tous les chauffeurs livreurs, métier par lequel j'ai commencé.
- Merci à tous ceux qui me liront... enfin j'espère.
- Et enfin une pensée pour mon frère Géry qui nous a quittés trop tôt. Il aura eu au moins la chance d'éviter de me lire. Le connaissant il aurait trouvé ça super... et ça m'aurait gêné. (Mais non, même pas vrai pour une fois que j'en tenais un ...)

Les voyages à travers le temps appelés également voyages spatio-temporels.

Attention !... se préparer quelque chose de solide à boire, parsemé de quelques cachets d'aspirine. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal. C'est parti ?... Bon ben vous l'aurez voulu !

Le principe de causalité en science veut que tout événement soit la conséquence d'une cause. Et si à l'échelle microscopique certains phénomènes en physique quantique n'ont pas de cause, même la physique quantique n'autorise pas une cause à avoir lieu *après* son effet. En introduisant la notion de voyage dans le temps (on ne parle ici que du voyage vers le passé : le voyage vers le futur est sans intérêt pour cette discussion), il en résulte deux possibilités de violer ce principe, et donc ainsi de créer des paradoxes temporels :

A- *Un phénomène n'a pas de cause*, cette cause étant placée dans le futur a disparu du fait de la modification de celui-ci (paradoxe du grand-père).

B- *Un phénomène est sa propre cause*, c'est-à-dire que la modification amenée au temps va créer les causes de cette même modification (paradoxe de l'écrivain).

Ces deux paradoxes offrent deux théories du temps a priori inconciliables : en effet, suivant que l'on retient le premier type de paradoxe ou le second, on peut ou on ne peut pas modifier le passé. Certains auteurs n'ont pas toujours appréhendé l'existence de ces deux types, ce qui nous amène à un troisième paradoxe où les deux types sont mis en œuvre dans un même récit (par manque de cohérence ou par licence artistique). On verra différentes explications des paradoxes par la structure prêtée à l'univers pour autoriser l'un ou l'autre de ces paradoxes. Ces structures sont superposées par les auteurs mêlant les deux types.

Voyons à présent ce qu'en pensent des physiciens.

Le principe généralement admis est que le voyage dans le temps est en physique un concept très spéculatif ; en fait la possibilité théorique d'un tel voyage n'est pas exactement réfutée, mais même si la possibilité existait les solutions sont d'une complexité rebutante. Deux scientifiques ont cependant proposé des solutions pour résoudre les paradoxes :

- Stephen Hawking, avec sa conjecture de protection chronologique, postule que l'impossibilité du voyage dans le temps est une loi de l'univers, et qu'elle pourra être démontrée tandis que de son côté le principe de Novikov explique que les événements modifiés par un voyage dans le temps ne peuvent se contredire. Rappelons juste pour rire que, si le paradoxe du grand-père est toujours présenté comme le plus grand risque du voyage dans le temps il n'y a globalement que deux voies pour s'en sortir : la première consiste à faire reposer cette responsabilité sur le voyageur : à charge pour lui d'éviter de créer tout paradoxe. Les conséquences de la création d'un paradoxe sont souvent floues, mais toujours effrayantes, pouvant aller jusqu'à la destruction de l'Univers (par exemple dans *Retour vers le futur*). En revanche, tant qu'on ne provoque pas de paradoxe, il est parfaitement autorisé de modifier radicalement l'histoire. La seconde issue est d'adopter l'hypothèse du multivers. La solution du multivers a l'avantage de résoudre tous les problèmes logiques et même physiques (la conservation de la masse se fait à l'échelle du multivers et la causalité est respectée, si l'on considère que le temps du multivers ne correspond pas aux mêmes dates dans tous les univers). Mais elle est moins intéressante pour de nombreux auteurs puisqu'elle interdit de modifier son propre passé.

Et pour en terminer sur un grand classique, le paradoxe du grand-père et celui de l'écrivain. Si déjà vous ne comprenez pas, inutile d'aller plus loin.

Si un voyageur temporel rencontre son propre grand-père, qui n'a alors pas encore eu d'enfant, et le tue, alors ce voyageur ne peut pas exister. Mais si on fait cesser d'exister le voyageur, personne n'a tué son grand-père. La solution la plus courante à ce paradoxe est l'introduction d'un multivers qui serait trop long à expliquer ici vu que je n'y ai rien compris moi-même. Le cas inverse, celui d'un événement qui serait sa propre cause, est également souvent évoqué en science-fiction. Il est exclu dans l'hypothèse du multivers.

Si on ajoute à tout ce fatras le fait que l'action de ce bouquin se situe dans une époque particulièrement riche en faits historiques extrêmement complexes, on comprendra aisément que je n'avais pas choisi de donner dans la facilité.

Alors bonne lecture. Et n'hésitez pas à me faire parvenir vos commentaires qui seront toujours les bienvenus... enfin je crois.

Rappel historique sur l'offensive du chemin des dames (16-17 avril 1917)

Ce qu'on appelle le plateau du Chemin des Dames est la partie des plateaux du Soissonais qui s'étend entre les vallées de l'Aisne au sud et de l'Ailette au Nord. A son extrémité Est, cet étroit plateau constitue un promontoire qui domine la plaine entre Laon et Reims. L'intérêt stratégique d'une telle position est apparu dès l'Antiquité. A l'époque gauloise, le plateau est partagé entre les Suessions de Soissons et les Rhêmes de Reims, avant la conquête romaine. C'est dans la plaine vers Berry-au-Bac que les légions de Jules César s'affrontent aux troupes de la Gaule Belgique (1^{er} bataille de l'Aisne en 57 av. Jésus-Christ). Le plateau lui-même devient un champ de bataille dès le VI^e siècle (Bataille de Laffaux) mais il entre vraiment dans l'histoire avec la bataille dite de Craonne que Napoléon I^{er} livre le 7 mars 1814 contre l'armée de Blücher au cours de la Campagne de France. Après la guerre de 1870-71, deux forts de la deuxième ligne de défense de Paris sont construits sur le plateau, le fort de La Malmaison à proximité de la route de Soissons à Laon et le fort de

Condé qui domine la vallée de l'Aisne. La guerre de 1914 révèle toute l'importance stratégique du plateau. Après la bataille de la Marne, les Allemands s'accrochent à ses hauteurs pour repousser les attaques françaises et britanniques (septembre-octobre 1914).

1-Le terrain :

Le Chemin des Dames est un plateau calcaire culminant à 200m d'altitude, long de 35 km, orienté Est-Ouest, situé entre la vallée de l'Aisne, au sud, et la vallée de l'Ailette, au nord. Ce plateau est un bel observatoire, tant vers le nord et la plaine située à l'est entre Reims et Laon (Craonne) que celles située au sud depuis Soissons (moulin de Laffaux)¹. Les Allemands sont présents sur le plateau depuis septembre 1914. Ils ont eu le temps de transformer cet observatoire en forteresse en aménageant les carrières souterraines (Caverne du dragon), en creusant des souterrains permettant de relier l'arrière aux premières lignes, en édifiant et camouflant de nombreux nids de mitrailleuses. Depuis cette date, c'est un secteur relativement tranquille qui n'a pas fait l'objet, depuis la fin 1915, de grosses offensives. Les Allemands tiennent la ligne de crête et les Français sont établis sur les pentes.

2-La situation militaire en avril 1917 :

La décision d'une offensive de grande ampleur est prise par le général Joffre quand il est encore à la tête de l'armée française. Les grandes lignes de l'offensive sont alors décidées : ce sera une attaque conjointe avec les troupes anglaises sur le front entre Vimy et Reims. Le front a la forme d'un angle droit : entre Vimy et Soissons, le front est d'orientation nord-sud et ouest-est entre Soissons et Reims. Tandis que les Anglais attaqueront sur la ligne entre Vimy et Soissons, les Français le feront entre Soissons et Reims afin d'affronter les Allemands selon deux directions différentes. En décembre 1916, Nivelle remplace Joffre à la tête des armées. Il reprend le projet de Joffre : son idée est de concentrer un maximum de forces sur cette partie du front afin de l'enfoncer. Pour prévenir une telle offensive, les Allemands se replient du 15 au 19 mars 1917 sur la ligne Hindenburg. Le front est réduit de soixante-dix kilomètres. L'angle droit de la ligne de front est gommé : la ligne de défense s'étend désormais dans une direction nord-ouest/sud-est de Vimy à Reims en passant par le Chemin des Dames. Les Alliés mettent trois semaines à se rendre compte de la réalité de ce retrait. Le plan initial de l'offensive est désormais caduc. Cependant, Nivelle persiste dans ce premier projet et se contente de dissocier l'attaque anglaise sur Vimy de l'attaque française qui se fera sur le Chemin des Dames.

3-Les forces en présence du côté français :

A- Le commandement : Nivelle est à la tête des opérations. Sur le terrain, le Groupe d'Armée de Réserve, sous le commandement du général Micheler, se compose de la Ve Armée sous les ordres du général Mazel, de la VIe Armée sous les ordres du général Mangin et de la Xe Armée sous les ordres du général Duchêne.

B- Les troupes :

- Une division de cavalerie, deux brigades russes et un peu moins de 200 chars d'assaut répartis en 5 groupes.
- La Ve Armée du général Mazel compte 16 divisions d'infanterie réparties en 5 corps, VIe Armée du général Mangin compte 17 divisions d'infanterie réparties également en 5 corps,

une division de cavalerie et une division territoriale. De nombreux régiments de troupes coloniales, tirailleurs sénégalais et zouaves, constituent des *troupes de choc*.

- Les troupes africaines doivent attaquer sur le secteur le plus stratégique du plateau, au niveau de l'isthme d'Hurtebise, face à la Caverne du dragon. Sur les 15 000 Africains présents face aux lignes allemandes, 6 000 mourront le 16 avril.

- La X^e Armée du général Duchêne comptant 9 divisions d'infanterie est en réserve.

- La IV^e Armée du général François Anthoine, également en réserve, avec 5 divisions d'infanterie et le 2^e Corps d'Armée colonial sous les ordres du général Blondlat. Cette force d'environ 850 000 hommes

4-Les forces en présence du côté allemand:

A- Le commandement:

Le Haut-Commandement de l'armée allemande est assuré par Hindenburg et en France par Erich Ludendorff. Ce sera sous les ordres du Kronprinz, fils de Guillaume II que seront placées les deux armées les plus importantes : la I^e et la VII^e. Fritz von Below est à la tête de la I^{ère} Armée. La VII^e Armée quant à elle est commandée par Edouard Freiherr von Böhm-Ermolli. Il y a également une troisième armée qui s'étend du nord de Reims jusqu'au nord de Verdun, c'est la III^e Armée de Karl von Einem (connu également sous le nom de von Rothmaler) qui la commande depuis le 15 septembre 1914.

B- Les troupes :

La VII^e Armée que commande Von Böhm depuis le 11 mars compte alors 14 divisions, elle est déployée de Vauxaillon à Berry-au-Bac. Du nord de Berry-au-Bac au nord de Reims, c'est le général Von Below qui prend le relais avec la I^{ère} Armée. Les Allemands occupaient une zone puissamment fortifiée, avec des mitrailleuses sous abri et un excellent réseau souterrain communiquant avec la ligne de crête. De plus, les Allemands avaient l'avantage aérien, et disposaient de 530 avions de chasse.

Le plan français.

Le plan prévoit une concentration maximale de forces sur 30 km de front. Le terrain doit être préparé par un bombardement d'artillerie massif chargé de détruire les premières lignes allemandes. Ensuite, les troupes d'infanterie doivent s'élancer protégées par un feu roulant d'artillerie. Ce plan ne tient nullement compte du terrain qui est très défavorable : les troupes françaises se situant en contrebas et devant se lancer à l'assaut de pentes fortifiées. D'autre part, le bombardement sur 30 kilomètres de front ne peut être aussi dense que lorsqu'il s'agit de prendre un fort.

Les objectifs : L'idée de base du plan proposé par Nivelle est de percer sur la ligne du Chemin des Dames, en utilisant la méthode qui lui a réussi à l'automne 1916 quand il a regagné le terrain perdu à Verdun. Une fois le front des premières et deuxième lignes allemandes enfoncé, une armée de réserve sera lancée pour exploiter la trouée et obtenir l'effondrement des armées allemandes. À cet effet, on rattachera à cette armée 2 corps de

cavalerie, cette cavalerie qui retrouverait alors ses chevaux et son rôle classique au lieu de la boue des tranchées dans laquelle elle combat depuis la stabilisation du front. Pour s'assurer de réussite, la progression des troupes doit donc être très rapide dès le début de l'offensive. Le général Mangin estime que les soldats devront progresser à la vitesse de 100 mètres toutes les trois minutes. Ainsi, il est prévu au soir du premier jour que la VI^e armée aura franchi l'Ailette. À J+1, la cavalerie doit couvrir la plaine située au nord de Laon; à J+4, on doit atteindre la Somme...

Les moyens : Nivelles prévoit un Groupe d'Armées de Réserve (G.A.R.) aux ordres du général Micheler, qui viendra s'intercaler entre le Groupe d'Armées du Nord et le Groupe d'Armées du Centre. Ce G.A.R. comprend 4 armées, la V^e, VI^e, X^e et la IV^e Armée. Les V^e et VI^e armées étant chargées de la percée, la X^e Armée de Duchêne et la IV^e Armée du général François Anthoine sont tenues en réserve, et seront utilisées pour exploiter la réussite. Cela donne un total de 17 corps d'armée regroupant 56 divisions. Parmi ces divisions, 4 d'infanterie coloniale et 5 de cavalerie. Pour la première fois, du moins pour les Français, une *artillerie spéciale* est massivement engagée. L'*artillerie spéciale*, ce sont les chars blindés. Ils sont prévus pour évoluer où cela leur sera possible, c'est-à-dire à l'est et à l'ouest du Chemin des Dames dont les pentes leurs sont impraticables. A l'est, du côté de Berry-au-Bac, et rattaché au 32^e corps de la V^e Armée, il y a le *groupement Bossut* avec ses 82 Chars Schneider. Le *groupement Chaubès*, équipé de 50 chars Saint Chamond, est rattaché au 5^e corps d'armée. A l'ouest, du côté de Laffaux, il n'y a pas de chars pour accompagner l'assaut du 16 avril. En mai, on aura le "groupement Lefèbvre", rattaché au 37^e corps de la VI^e Armée. Un point faible du plan réside dans les contraintes d'approvisionnement. L'Aisne coule au sud, parallèlement au Chemin des Dames, en vue directe des observatoires allemands. Ce qui veut dire que l'arrivée des renforts, munitions, etc. sera tributaire des points de passage obligés sur cette rivière. De même pour les flux descendants, comme les blessés.

Les tactiques :

L'artillerie. Le rôle de l'artillerie est primordial : un bombardement massif et incessant doit permettre à l'infanterie de progresser rapidement. Les Français disposent ainsi 5 310 canons qui tirent 5 millions d'obus de 75 et 1,5 millions de gros calibres. Une fois l'offensive lancée, pour se conformer à la vitesse de progression voulue par Nivelles, le barrage d'artillerie doit avancer, de 100 mètres toutes les 3 minutes Il faut comparer cette décision avec les dernières offensives de la bataille de Verdun où le barrage devait avancer de 100 mètres toutes les 4 minutes et se souvenir que les poilus vont devoir escalader les pentes du Chemin des Dames, réduire les résistances ennemies tout en collant au barrage d'artillerie pour éviter que la défense allemande n'ait le temps de s'organiser entre la fin du bombardement et l'arrivée des fantassins.

L'infanterie. L'infanterie est chargée de s'engouffrer dans les brèches faites par l'artillerie, nettoyer les premières lignes et prendre les lignes plus en arrière. L'objectif est d'atteindre le sud de Laon avant le soir. 180 000 hommes sont massés au pied des premières lignes allemandes, prêts à s'élanter. Les troupes de seconde ligne devaient dépasser rapidement ces hommes pour bousculer les défenses ennemies et emporter la victoire. En fait, elles se contenteront de les seconder. Les fantassins doivent attaquer en *tenue d'assaut*. Le règlement d'infanterie de janvier 1917 précise qu'il s'agit de porter, en sautoir, la couverture roulée dans la toile de tente, un outil individuel, la musette de vivres, la musette à grenades (en théorie, 5

grenades dont 2 VB, mais on ira jusqu'à distribuer 16 grenades par homme), un bidon d'eau de 2 litres et un bidon supplémentaire d'un litre, le masque à gaz (deux si possible), des sacs à terre, un panneau de signalisation ou des feux de Bengale, le paquet de pansement, les vivres du jour, les munitions (120 cartouches)^[1] En revanche, le sac est laissé sur place. Mais certaines unités attaqueront avec tout leur barda sur le dos. Ce sera le cas, par exemple, des troupes du 20^e corps. En plus, ils ont des vivres pour 6 jours :

Les chars : Les 194 chars (Schneider et Saint Chamond) disponibles sont éparpillés entre différentes unités. C'est contraire aux directives du général Estienne mais correspond au rôle qu'on veut leur faire tenir : accompagner l'infanterie. Pour monter en ligne, les "batteries" se déplacent en colonne. Pour combattre, elles se mettent en ligne. Le char de commandement a alors deux de ses tanks à sa gauche et le dernier à sa droite. Pour communiquer, le commandant d'unité dispose de fanions, qu'il agite pour indiquer ses ordres. Il dispose aussi de pigeons voyageurs dont les cages sont emportées dans l'habitacle. Au combat, chaque AS (c'est le sigle sous lequel on désigne les batteries, AS et un numéro) est accompagnée d'une compagnie d'infanterie. Pour le "groupement Bossut", ce sont donc 5 compagnies de fantassins qui viennent du 154^e régiment d'infanterie de ligne et, pour le "groupement Chaubès, ce sont 3 compagnies du 76^e régiment d'infanterie de ligne. Dans la pratique, l'infanterie se révélera incapable, sous le feu allemand, de suivre les chars.

La bataille :

Le paysage du champ de bataille : Les conditions météorologiques sont terribles quand commence l'offensive. En ce printemps 1917, il fait très froid et il neige même le 16 avril. Les Sénégalais qui se sont entraînés sur la Côte d'Azur, ne sont pas préparés à de telles températures. Nombre d'entre eux souffrent du gel. Le 17 avril, la pluie tombe d'une manière quasiment continue et rend le terrain très boueux. C'est surtout le mauvais temps qui gêne les préparations d'artillerie dont les objectifs visés ne seront pas toujours atteints. Les soldats qui s'élancent le 16 avril trouvent des positions allemandes très peu touchées par les bombardements qui ont mis la terre à nu et ont sculpté un paysage lunaire (trous d'obus, absence de végétation). Cette terre boueuse est continuellement retournée par les obus : elle n'est donc pas stable, elle se dérobe sous les pieds si bien que le soldat ne cesse de tomber, pour se relever et tomber à nouveau.

L'offensive du 16 avril :

Assaut français au Chemin des Dames. Chronologie:

- 3 h 30 : les hommes de première ligne se réveillent, se préparent et avancent jusqu'aux lignes ennemies

- 6 h : l'offensive est lancée, les hommes sautent les parapets et gagnent les premières lignes. L'assaut du côté français est donné le 16 avril à 6 heures du matin. - 7 h : selon le député Jean Ybarnegaray : « La bataille a été livrée à 6 heures, à 7 heures, elle est perdue ». Un peu partout sur le front, les hommes se rendent compte que l'avancée n'est pas aussi rapide que prévue. En effet ceux qui se sont lancés à l'assaut, échouent contre des deuxièmes lignes très peu entamées par les bombardements. Ils sont de plus pris en enfilade par des nids de mitrailleuses cachés et sont même parfois pris à revers par des soldats allemands qui sortent des souterrains comme à Hurtebise. En effet le terrain est très favorable aux défenseurs : situation en surplomb, réseau de souterrains desservant carrières souterraines (les creutes) et abris bétonnés, alors que les assaillants ne peuvent pas se protéger, doivent grimper une

pente souvent raide, progressant sur un sol très instable. Les pertes sont considérables parmi les troupes qui faisaient partie de la première vague d'assaut. Le soldat Paul Clerfeuille note ainsi dans son journal : « la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé »^[1] La 10^e division d'infanterie coloniale qui s'élanche sur Hurtebise est aussi décimée : les pertes s'élèvent à 150 officiers et 5 000 soldats dont la moitié étaient des tirailleurs sénégalais.

- 9 h : à l'est du Chemin des Dames, les chars d'assaut sont engagés dans le secteur de Berry-au-Bac, mais cette première intervention des chars dans l'Armée française est un échec cuisant : sur 128 chars engagés, 57 sont détruits, 64 sont tombés en panne ou sont enlisés. En effet, ces chars sont lourds, lents (4 km/h) et restent souvent prisonniers d'un terrain marécageux. Ce sont donc des cibles faciles pour l'artillerie, d'autant plus que le réservoir d'essence placé sur le côté n'est pas protégé. Les pertes là aussi sont lourdes : 33 officiers et 147 soldats.

- 14 h : premier communiqué officiel : « la lutte d'artillerie a pris un caractère de violence extrême pendant la nuit sur tout le front compris entre Soissons et Reims ». Il n'est pas encore question de l'offensive mobilisant plus d'un million d'hommes et qui a été lancée à 6 heures du matin. C'est que sur le terrain, la situation ne s'améliore pas. Il s'est mis à neiger et les soldats s'aperçoivent qu'ils ne progressent guère, que l'offensive est un échec. Le soldat Paul Clerfeuille, toujours lui, écrit ainsi dans son journal : « Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions déjà avoir passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : "Ça ne va pas !" c'était vrai. [...] le plan d'attaque du général Nivelles est raté. »^[1]

En fin de journée, les gains de terrain sont minimes : les seules avancées véritables sont en fait réalisées en contrebas du plateau entre Soupir et Chivy-lès-Étouvelles ou plus à l'est dans le secteur de La Ville-aux-Bois et celui de Loivre au nord de Reims. Ailleurs, c'est-à-dire sur le plateau du Chemin des Dames entre Cerny-en-Laonnois et Craonne, les forces françaises ont été repoussées. Les pertes en revanche sont considérables. Selon J.F. Jagielski, les pertes s'élèvent à 134 000 hommes dont 30 000 tués pour la semaine du 16 au 25 avril. Bien que le général Nivelles ait promis que l'offensive durerait 24 heures, 48 heures maximum, elle se poursuit durant des semaines.

La poursuite de l'offensive du 16 avril au 24 octobre 1917 :

Le 17 avril : à l'offensive sur le Chemin des Dames, s'ajoute une nouvelle attaque à l'est de Reims dans le secteur de Moronvilliers. Sur le Chemin des Dames, le fort de Condé et le village de Bray-en-Laonnois sont pris par les Français.

Entre le 18 avril et le 21 avril : c'est maintenant au tour de la X^e armée, celle de réserve, de passer à l'attaque. Elle va engager le 9^e et le 18^e corps, sur la partie est du Chemin des Dames, entre Craonne et Hurtebise.

Le 20 avril : suspension provisoire de l'offensive.

Du 22 avril à la bataille des Observatoires :

Le 22 avril : il est décidé d'arrêter toute offensive massive au profit d'offensives partielles

Le 29 avril : remaniement dans l'état-major. Le général Mangin est relevé de son commandement.

Le 30 avril : l'offensive reprend sur les Monts de Champagne.

Le 4 mai : le 18^e régiment d'infanterie se lance à l'attaque du village de Craonne à 18 h. Cette attaque surprend les Allemands, le rebord du plateau de Californie est pris.

Le 5 mai : le 18^e régiment d'infanterie attaque avec le 34^e régiment d'infanterie pour consolider les positions sur le plateau. Les Français réussissent à prendre pied sur le plateau mais ne peuvent déboucher sur l'Ailette. Les pertes s'élèvent autour de 800 hommes pour le 18^e régiment d'infanterie entre le 4 et le 8 mai et plus de 1 100 hommes pour le 34^e régiment d'infanterie. La X^e armée attaque les plateaux de Vauclair et des Casemates. Le même jour, une offensive est lancée sur Laffaux par le 1^{er} Corps d'armée coloniale : les ruines du moulin sont prises.

Le 8 mai : nouvelle suspension de l'offensive.

Le 15 mai : Le général Pétain remplace Nivelles. Le gouvernement est au courant des premiers actes de désobéissances.

Du 20 mai à fin juin : le front est secoué par les mutineries qui affectent plus de 150 unités. Ces refus d'obéissance concernent des troupes au repos que l'on veut renvoyer à l'assaut.

Le 4 juin : à la demande du général de Maistre, commandant de la VI^e armée, les offensives prévues en juin sont ajournées à cause des mutineries.

Seconde quinzaine de juin : une grande contre-offensive allemande est lancée suite aux informations sur les mutineries.

Le 25 juin : la 164^e division d'infanterie s'empare de la Caverne du Dragon. C'est le début de la bataille des observatoires qui dure tout l'été. Il s'agit d'un ensemble d'opérations pour contrôler des points hauts du Chemin des Dames

La victoire de La Malmaison (24 octobre)

Le 24 octobre : une offensive, préparée par le général Pétain remplaçant du général Nivelles depuis le 15 mai, est lancée sur le fort de La Malmaison qui contrôle l'accès sur la crête du Chemin des Dames. La préparation d'artillerie a été massive et parfaitement coordonnée. Quand les troupes des 11^e, 14^e et 21^e corps d'armée s'élancent, protégées par le feu roulant de l'artillerie, les défenses allemandes sont déjà bien atteintes. Les chars sont de nouveau utilisés mais, cette fois, ils sont plus légers, plus rapides et attaquent frontalement en protégeant les fantassins. La victoire française est nette : les Allemands comptent 8 000 tués, 30 000 blessés et 11 500 prisonniers. Cette victoire ne peut faire oublier le dramatique échec de la bataille du Chemin des Dames mais il consacre une nouvelle stratégie reposant sur l'utilisation massive de matériels modernes (artillerie, chars) concentrés sur un point précis du front. L'armée française ne parvient cependant pas à faire significativement bouger la ligne de front.

Les conséquences :

Sur le plan militaire c'est une défaite stratégique décisive des Français, qui ne conquièrent que quelques postes d'observation et des caves. Une commission d'enquête est instituée et dirigée par le général de division Henri Joseph Brugère, Nivelles est absous et plus tard muté à Alger. Brugère ajoute au rapport que « Pour la préparation comme pour l'exécution de cette offensive, le général Nivelles n'a pas été à la hauteur de la tâche écrasante qu'il avait assumée ».

Suite à cet échec, les généraux Mazel (V^e armée) et Charles Mangin (VI^e armée) sont remplacés par Micheler et Maistre. Philippe Pétain prend la place de Nivelles à la tête du

grand quartier général français (GQG), le 15 mai 1917, au moment où éclatent les premières mutineries, signe d'un désespoir et d'un découragement parmi les troupes françaises.

Les pertes :

Cette bataille est un échec presque total pour l'armée française. Alors que cette bataille devait être décisive, elle se solde par un massacre inouï.

L'estimation des pertes fait l'objet de polémique en fonction de la période et du terrain retenus. Le député Favre les estime à près de 200 000 hommes côté français au bout de deux mois d'offensives. C'est un bilan probable et assez peu éloigné du décompte incomplet réalisé par J.-F. Jagielski. Chaque division a perdu en moyenne 2 600 hommes sur le Chemin des Dames. Les tirailleurs sénégalais, notamment perdent plus de 7 000 tués sur 16 500 engagés (40-45%) dans les premières journées, soit le quart de leurs pertes totales au cours de la guerre.

Quant au bilan côté allemand, il est encore moins aisé à réaliser. L'état-major français estimait en juin 1917 les pertes allemandes autour de 300 000 hommes, ce qui est sûrement exagéré. Le général en chef allemand Ludendorff a écrit : « Notre consommation en troupes et en munitions avait été ici aussi extraordinairement élevée. »

Les mutineries

Les tribunaux militaires prononcèrent 3 427 condamnations dont 554 à mort. A sept reprises Pétain refusa de transmettre les dossiers de recours en grâce et 49 mutins devaient être exécutés. Le nom de Craonne, situé au cœur de la bataille du Chemin des Dames, a été popularisé par *La Chanson de Craonne* qui reste associée aux mutins de 1917 de la Première Guerre mondiale.

En résumé :

Mal engagée et surtout mal préparée, cette offensive ratée qui fera des milliers de victimes inutiles va entraîner un profond ressentiment chez les soldats et une reprise en main des questions militaires par le gouvernement. Les résultats de cette boucherie, parlent d'eux même : L'échec de l'offensive est consommé en 24 heures. L'avancée totale n'est que de 500m au lieu des dix km prévus. Les pertes du côté français sont de 30000 morts en dix jours malgré l'engagement des premiers chars français. Mais pour le général Robert Nivelle, à la tête des armées françaises à la place du général Joffre depuis le 12 décembre 1916 et vainqueur de Verdun et de Douaumont au côté du général Mangin, la sanction ne sera pas immédiate. Son limogeage ne sera effectif que le 15 mai 1917. Il sera remplacé par le général Pétain qui s'applique en premier lieu à redresser le moral des troupes. 250 mutineries sont répertoriées sur l'ensemble du front. Mais en fait de mutineries, c'est plutôt le sentiment d'injustice devant les inégalités fait gronder les troupes. Le ressentiment contre les *planqués*, *les embusqués de l'arrière*, *les marchants de chair à canon* ne fait qu'amplifier la colère qui agitent les troupes au repos à l'arrière du front. On commence à lever le poing en chantant l'internationale. La chanson de Craonne en est le plus bel exemple. En voici un extrait :

*C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mêm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,*

*Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.*

Vivement condamnée par les autorités militaires (et pour cause), elle fut connue sous plusieurs noms dont : *Les sacrifiés, Sur le plateau de Lorette* et *La chanson de Lorette*. Malgré une forte récompense, son ou ses auteurs ne furent jamais identifiés.
Merci à tous. Henry

